FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIX

Palchetto 13.

Num.° d' ordine 48-9-29

NAZIONALE
B. P. ov.
1520
N. POLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

B-Swf-
II
1520

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

610452

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'Etat,

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée au Consul CAMBACÉRÈS.

CINQUIÈME VOLUME,

Contenant les *États de l'Empire* et les articles généraux sur l'Allemagne.

BIBLIOTECA PROVINCIALE
DI
NAPOLI

A PARIS,

Chez { H. TARDIEU, Impr.-Libraire, rue des Mathurins.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1803).

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE,

TROISIÈME ET QUATRIÈME PARTIES,

CONTENANT

LES ÉTATS DE L'EMPIRE,

ET

LES REMARQUES GÉNÉRALES.

TROISIÈME PARTIE.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

ÉTATS DE L'EMPIRE.

Vue générale de l'Empire d'Allemagne.

En esquissant les deux grandes monarchies de l'Allemagne, nous nous sommes constamment attachés à réunir, autant que possible, les notions éparses qu'offre la topographie, dans un seul faisceau d'idées; nous avons, dans cette vue, toujours rassemblé dans un seul cadre les petites provinces limitrophes qui jouissent du même climat, ou qui offrent les mêmes variétés du sol. Nous avons même placé à la tête de la première et de la deuxième partie une *Vue générale* de la masse des pays, dont la description particulière allait suivre. Il devient nécessaire, relativement à cette troisième partie, non-seulement de suivre la même méthode, mais de l'étendre et de lui donner un intérêt plus général. Car il serait aussi inutile qu'ennuyant de décrire le climat, le terrain ou les fleuves d'une petite partie de territoire, sans avoir d'abord donné les bases du système physique général auquel ces notions doivent être rapportées. Nous allons donc jeter un coup-d'œil général sur *la totalité de l'Allemagne*, sans en exclure (sous les rapports physiques et purement géographiques) les états de l'empire sujets à la Prusse ou à l'Autriche, et dont la description particulière se trouve dans le volume précédent. Cette vue générale sera à-la-fois le complément des deux parties précédentes, et l'introduction à celle qui commence.

Limites. — L'empire d'Allemagne se trouve aujourd'hui borné au nord par le Danemarck, la mer Baltique et la mer d'Allemagne; à l'ouest par les républiques Batave et Française, dont le Rhin marque en partie la limite; au sud par les républiques Helvétique et Italienne, par les états Austro-Vénitiens et la mer Adriatique; à l'est par la Hongrie, la Galizie, la Prusse méridionale, ou ci-devant Grande-Pologne, et la Prusse occidentale.

Autrefois l'empire Germanique comprenait encore la Suisse, la Savoie, la Franche-Comté (appelée alors quel-

quefois Haute-Bourgogne), la Lorraine avec ses enclaves, l'Alsace, toutes les dix-sept provinces des Pays-Bas, et les pays situés sur la rive gauche du Rhin.

L'Empire perdit successivement la plupart de ces provinces; savoir, par les révolutions de Suisse et de Hollande, son autorité sur ces deux pays; par les conquêtes des rois de France, la Lorraine avec les Trois-Evêchés y enclavés, l'Alsace et une partie des Pays-Bas, et, par une longue prescription, ses droits sur la Savoie. Il parut, après l'alliance de 1756, que les diminutions successives de l'Empire devaient, une fois pour toutes, cesser; mais la guerre, occasionnée par la révolution française, a porté un coup encore plus sensible à cet empire, en lui enlevant tout ce qui restait de Pays-Bas et toute la rive gauche du Rhin.

ÉTENDUE, DIVISIONS ET POPULATION. — Nous croyons utile de conserver le souvenir de ce que l'empire d'Allemagne était avant la dernière guerre, en même tems que nous allons indiquer ce qu'il est aujourd'hui

Avant la guerre de la révolution.

A. Les dix cercles d'après leur rang politique.

	Lieues carrées.	Habitans.
1. Cercle d'Autriche	5,924	4,500,000
2. —— de Bourgogne *	1,300	2,000,000
3. —— de Bas-Rhin *	1,360	1,100,000
4. —— de Franconie	1,350	1,400,000
5. —— de Bavière	2,850	1,600,000
6. —— de Souabe	1,760	1,800,000
7. —— du Haut-Rhin *	1,300	1,000,000
8. —— de Westphalie *	3,470	2,500,000
9. —— de Haute-Saxe	5,410	4,100,000
10. —— de Basse-Saxe	3,350	2,000,000
Total des dix cercles	28,254	22,100,000

B. Les pays de l'Empire non compris dans les cercles.

	Lieues carrées.	Habitans.
La Bohème avec la Moravie et la Silésie autrichienne	3,890	4,680,000
La Silésie prussienne	1,900	2,000,000
La Lusace	500	420,000
Quelques comtés, seigneuries, abbayes, couvens, villages d'Empire, et les cantons équestres *	300	280,000
Total des pays non compris dans les cercles	6,490	7,280,000
Total de l'Empire	34,744	29,480,000

Pertes par la dernière guerre.

	Lieues carrées.	Habitans.
Cercle de Bourgogne, en totalité.	1,300	2,000,000
—— de Bas-Rhin, en partie.	560	480,000
—— de Haut-Rhin, en partie.	310	550,000
—— de Westphalie, en partie.	700	590,000
Comté de Montbelliard, *quelques* cantons équestres, etc., etc.	100	100,000
Total.	2,970	5,420,000
Total restant en 1802.	31,774	26,060,000

CLIMAT, FLEUVES ET MONTAGNES. — Nous allons réunir dans un seul et même cadre tout ce que nous avons à dire sur l'enchaînement des montagnes, la direction des fleuves et les différences du climat. Tout homme instruit en verra la raison dans la liaison intime qui existe entre ces trois objets (1).

Toutes les *montagnes* d'Allemagne peuvent être considérées comme parties de deux grandes chaînes; savoir, celle des *Alpes* et celle qu'on pourrait appeler *Sudeto-Hercynienne*. Nous allons, la carte à la main, indiquer l'enchaînement de toutes leurs branches principales.

Quant à la chaîne du sud ou les Alpes germaniques, ce n'est proprement qu'une continuation des Alpes de l'Helvétie; Les montagnes du Tyrol, avec les glaciers d'*Ortelos*, de *Ferner* et autres en forment la partie la plus élevée; on peut leur assimiler les Alpes de la Carinthie et de la Carniole, parmi lesquelles le *Terklow* est haut de 10,194 pieds. Cette chaîne (car ce n'en est qu'une seule) consiste, vers son commencement, en rochers granitiques, mais à mesure qu'elle s'approche des frontières de la Dalmatie, le granit

(1) C'est ici l'endroit le plus convenable de faire remarquer aux lecteurs que l'auteur de cette description de l'Allemagne a déjà, dans une édition de la *Géographie de Guthrie*, publiée par le libraire Langlois, donné *quelques* corrections géographiques relatives à ce pays; il y a exposé entre autres le système des divisions physico-géologiques qu'on va lire ici avec plus de détails et dans les véritables principes de l'auteur. Car *le libraire Langlois* a non-seulement tronqué et mutilé tous les articles que je lui ai fournis, en y retranchant des phrases essentielles, et en y substituant des expressions sottes et des locutions vicieuses, mais il s'est même permis d'altérer les sommes, les calculs et les faits, que j'avais

fait place à une pierre calcaire très-spongieuse, et dont les vastes excavations souterraines servent de réservoir à plusieurs fleuves et lacs dont on admire l'écoulement soudain. (*Voyez* l'article Autriche, tome 3, pages 15 et suiv.) On peut regarder ces montagnes de la Carniole comme l'anneau intermédiaire qui lie les Alpes aux montagnes de la Turquie européenne. Sur une ligne parallèle avec les grandes montagnes du Tyrol, nous voyons sortir du pays des Grisons une chaîne de montagnes moins élevées et moins arides; elles portent d'abord le nom d'*Arlberg* ou *Adlerberg*, séparent la Souabe et la Bavière du Tyrol, embrassent par deux branches le pays de Salzbourg (et dans cette partie elles offrent des glaciers), entrent ensuite dans l'Autriche et la Styrie, où elles s'abaissent peu-à-peu, et se perdent, soit vers la Hongrie, soit aux environs de Vienne. Dans ce dernier endroit il n'y a que le Danube qui les sépare des montagnes de la chaîne Sudeto-Hercynienne. D'un autre côté, l'Arlberg s'étend en Souabe vers le Danube, et joint les deux chaînes de montagnes appelées *Alb* dans le Wurtembergeois, et *Schwarzwald* ou *Forêt-Noire* dans le Brisgaw; cette dernière a une liaison avec le Jura et les Vosges au sud, comme de l'autre côté elle communique avec les montagnes de la Hesse par une chaîne de collines.

Considérons maintenant la chaîne Sudeto-Hercynienne qui occupe toute la partie centrale de l'Allemagne. Elle tient d'un côté aux Vosges, de l'autre aux monts Carpathiens. En suivant la prolongation des Vosges, qui, sous le nom de *Hundsruck*, séparent le département du Mont-Tonnerre (Mayence) de celui de Rhin-et-Moselle (Coblentz), on trouvera près de Saint-Goar et Rheinfels un amas de rochers

---

indiqués avec une exactitude scrupuleuse. Par exemple, il a mis 26,000 et 21,000 lieues carrées au lieu de 34,000 et 31,000 lieues carrées; il a mis dans un cercle ce qui appartient à l'autre; par exemple, Erfurt et Halle, qu'il insère dans le cercle de Haute-Saxe; le Brisgau, dans le cercle de Souabe, etc., etc. Il a, de sa propre autorité, créé des principautés chimériques, comme, par exemple, celle de Halle; il a omis la ville de Papenbourg, parce qu'elle est inconnue aux géographes français, tandis que les négocians du Hâvre la connaissent très-bien. Enfin, je ne reconnais, ni pour la forme ni pour le fond, ledit article pour mon ouvrage.

qui environnent le lit du Rhin de côté et d'autre, et qui portent des indices d'une liaison immédiate, laquelle a été rompue par le Rhin; ce fleuve formait sans doute un grand lac depuis Strasbourg jusqu'à Mayence; et ce ne fut qu'après bien des siècles que les efforts continuels de ses vagues parvinrent à se frayer un chemin à travers le rempart de rochers qui s'opposait à son écoulement. *Quelques* géologues croient que cette séparation des montagnes s'est faite par un tremblement de terre; il est du moins sûr que l'on trouve dans ces montagnes des basaltes, des laves, des pierres ponces et autres traces volcaniques. Mais il est tems de parler de la direction que prend cette chaîne; elle porte d'abord le nom de *Westerwald* (forêt de l'Ouest), et s'étend vers le centre de la Haute-Hesse; de-là elle envoie deux branches qui, sous différens noms, parcourent le duché de Westphalie, le comté de Marck et quelques provinces adjacentes; ces branches continuent à se diriger vers le nord-est; et quoique le Weser se soit frayé un lit à travers leurs masses, on aperçoit clairement la liaison qui existe entre elles et le *Hartz* ou *Hartzwald*, amas de montagnes granitiques, plus élevées que celles de Hesse et de Westphalie, et qu'on peut regarder comme le promontoire septentrional de la chaîne Sudeto-Hercynienne. Les montagnes de Hartzwald (parmi lesquels le *Bloksberg* ou *Brocken* est haut de 3,570 pieds) se lient immédiatement à la chaîne de montagnes nommée *Thuringuerwald* (forêt de Thuringue), laquelle est, d'un autre côté, liée avec les montagnes de la Haute-Hesse (*voyez* plus haut), s'étendent dans le pays de Fulda et de Henneberg. La chaîne de Thuringuerwald qui sépare la Thuringue de la Franconie, se dirige vers le sud-est, où elle s'unit au *Fichtelberg*, dans la principauté de Bareuth. Cette montagne forme l'angle, d'où partent deux chaînes, l'une nommée *Ertzgebürge* (c'est-à-dire monts de métaux), entre la Saxe et la Bohême; l'autre dite *Bœhmerwald* (forêt de Bohême), entre la Bohême et la Bavière. L'une et l'autre sont moins élevées que les *monts Sudètes* (en allemand *Riesengebürge*), lesquels succèdent immédiatement aux montagnes de la Saxe, séparent la Silésie de la Bohême, et, en s'abaissant un peu, se joignent, dans la Haute-Silésie, aux monts Carpathiens; un chaîne de collines assez hautes, pla-

cée entre la Bohême et la Moravie, domine les Sudètes avec les montagnes de la forêt de Bohême et le *Mannhartsberg* de l'Autriche. Les Sudètes sont plus hautes que le Hartzwald; le *Schnékoppe* est élevé de 4,800 pieds.

Voilà le système général sur la formation des montagnes de l'Allemagne. Il offre, comme l'on a vu, deux parties distincles, dont la première n'est qu'un fragment de celui de la formation des Alpes, tandis que l'autre fait, avec les monts Carpathiens, un système à part; de même celle-là est de très-ancienne formation, peu riche en métaux, sans traces volcaniques, et deux fois plus élevée que celle-ci, qui est la plus riche en métaux de toute l'Europe, et qui offre de fréquentes traces volcaniques.

Il serait naturel de comprendre toutes les contrées embrassées par ces montagnes sous le nom de *Haute-Allemagne*, et de donner celui de *Basse-Allemagne* à la plaine immense qui s'étend du pied de la chaîne Sudeto-Hercynienne aux bords de la mer; mais le sens de ces mots varie beaucoup dans le pays même.

Nous allons maintenant donner une idée des fleuves ou du système hydrographique de l'Allemagne.

Le *Danube*, qui reçoit toutes les rivières de la haute-Souabe, de la Bavière, de l'Autriche et de la Moravie, a déjà été décrit dans la monarchie autrichienne, tome 3, page 11. Nous remarquerons ici que de son cours, long de 500 lieues, à peine un tiers est renfermé dans les bornes de l'Allemagne. Ce fleuve semble, comme le Rhin, le Weser et l'Elbe, s'être frayé, par des efforts continuels, un lit entre les montagnes de l'Autriche et de la Bohême, qui paraissent lui avoir anciennement barré le chemin (1).

Au *règne danubien* appartient la *Morawa*, *voyez* tome 3, page 46; l'*Ens*, *voyez* tome 3, page 17; l'*Inn*, qui vient des Grisons et du Tyrol, et qui fait 80 lieues, *voyez* tome 3, page 17; l'*Iser*, qui, venant des frontières du Tyrol, traverse la Bavière; le *Naab*, du haut-Palatinat; le *Lech*, entre la Souabe et la Bavière; l'*Iller*, de la haute-Souabe.

Le *Rhin*, qui vient du pays des Grisons, touche l'extré-

(1) Le Danube s'appelle en allemand *Donau*, c'est-à-dire, *le fleuve bruyant*. Voyez tome 3, page 11.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

RS

ATHIENNE,

EMAGNE.

Mo

. 878 *p. f.*
. 644—
. 676—

On n'a
vation ; e
celles qui

. 567—
m. 614—
. 822—

Pic de *Kr*
— de *Gr*
— de *Lo*
La ville d

trional de la
hienne.

. 3,570 *p. f.*
Montagn . 1,955—

ières chaines
s d'indiquer

On n'a
rains; ils
suivans ;
mand « *G*

de la mer,
nt le centre
an des bouts
l'Elbe, près

Monts S

vers Halber-
ontagnes et
eaucoup plus
ebourg ou de

La *Schne*
La *Gross*
La *Klein*
Le *Gross*

er les nivel-

éra, rivière

(Tout
le c

f.
oy. ci-dessus.

L'*Eule* (

Sur l'*Elster* qui tombe dans la Saale, au-dessus de Halle.

Leipzick; ville . . . . . 336—370—

En suivant le cours de *la Mulde orientale*, qui s'écoule dans l'Elbe.

Freyberg, ville. Voyez ci-dessus. . 1,091 *p. f.*
Wurzen, idem. . . . . 311—
Eulenburg, idem. . . . . 207—
Dessau, idem, sur l'Elbe. . . . . 196—

En suivant *l'Elbe.*

Meissen, ville. . . . . 288—
Dessau, idem. . . . . 247—

Les plaines de l'électorat d'Hanovre sont beaucoup moins élevées. La ville d'Hanovre est à 182 pieds au-dessus du niveau des mers; celle de *Hildesheim* à 148 pieds.

Montagnes de la Hesse, de la Wetteravie et autres provinces occidentales.

En allant de la Thuringue vers Francfort.

Bibrastein, dans le pays de Fulda. 2,940 *p. f.*
Fulda, la ville. . . . . 1,610—
Feldberg, montagne près Francfort . . . . . 2,814—

En allant du Mont Brocken par Cassel

(3) *Elbe* . . . ancien mot gothico-germanique, conservé en danois et suédois, et qui signifie *fleuve*.

le fleuve bruyant. Voyez tome 3, page 11.

mité occidentale du cercle de l'Autriche. Après être sorti de nouveau du lac de Constance, il sépare l'Helvétie et la France de l'Allemagne ; et s'écoule en Hollande dans la mer du Nord. Son cours est de 220 lieues. Deux fois il s'est frayé une route à travers des rochers qui s'opposaient à son cours. Dans le premier endroit, près d'Eglisau, il forme une superbe chute d'eau, visitée par tous les voyageurs. Dans le second, entre Mayence et Coblentz, on remarque seulement que son cours à une plus grande rapidité (1).

Le règne du Rhin s'étend sur tous les fleuves helvétiques et sur plusieurs de la France, tels que l'Aar, la Moselle et autres, *voyez France* et *Helvétie*. Nous ne devons parler ici que des suivans : *Necker*, qui traverse le duché de Wurtemberg et le Palatinat ; *Mayn*, qui vient du Fichtelberg, reçoit la *Rednitz*, traverse la Franconie, et, en serpentant, fait près de 100 lieues ; la *Lahn*, qui vient de la Hesse ; la *Lippe* et la *Ruhr*, de Westphalie.

Avant que de passer au Weser, remarquons la rivière d'*Ems* qui traverse la Westphalie, et coule immédiatement dans la mer du Nord.

Le *Weser* se forme de la réunion de deux petites rivières qui viennent de la haute-Hesse et de la haute-Franconie ; savoir, *Fulda* et *Werra* : il coule ensuite entre la basse-Saxe et la Westphalie, reçoit l'*Aller*, de Hanovre, et, après un cours de 110—120 lieues (y compris la Werra), il se jette dans la mer d'Allemagne. Son lit est peu profond : c'est le plus petit des cinq fleuves principaux de l'Allemagne (2).

L'*Elbe* a sa source à l'extrémité orientale de la Bohême ; traverse ce pays, ainsi que la haute et basse-Saxe ; se partage près de Hambourg en plusieurs branches ; et, après s'être réuni dans un superbe canal, large d'une lieue et demie, se jette dans la mer d'Allemagne, à 170 lieues de sa source (3).

---

(1) Le nom de Rhin vient d'une racine qui est commune à la langue grecque, allemande, et à plusieurs autres ; *réein*, couler, *rinnen*, même chose, etc., etc.

(2) Le nom du *Weser* vient d'un mot antique, et a rapport au sifflement des vagues. *Hwæse* signifie en danois, siffler comme un serpent.

(3) *Elbe* ou *Elv* est un ancien mot gothico-germanique, conservé en danois et suédois, et qui signifie *fleuve*.

L'Elbe reçoit en Bohême la *Mulde*, en Saxe la *Saale*, en Brandebourg le *Havel*, et beaucoup d'autres rivières.

C'est une opinion assez générale parmi les géologues, que ce fleuve s'est formé par l'écoulement du grand lac qui couvrait en grande partie la surface de la Bohême. Les montagnes près de Pirna ne présentent qu'une issue très-étroite, et qui semble avoir été formée par une force étrangère.

L'*Oder* est déjà décrit dans la monarchie prussienne tome 3, page 204. Il se jette dans la Baltique, après un cours de 150 lieues. C'est le seul, parmi les cinq grands fleuves de l'Allemagne, qui n'éprouve aucune descente subite : il coule continuellement presque sur le même plan (1).

Après ces détails sur la direction des fleuves et des montagnes, il nous sera très-facile de distinguer les CINQ RÉGIONS PHYSIQUES, dans lesquelles la nature a divisé l'Allemagne.

1°. La *région des Alpes* comprend les parties les plus hautes de la Souabe et de la Bavière, le Tyrol, le pays de Salzbourg, la Carinthie, la Carniole, une partie de la Styrie. Cette région n'est qu'une continuation de l'Helvétie; même climat, mêmes productions, mêmes beautés, mêmes inconvéniens, et jusqu'aux mêmes maladies; des glaces éternelles d'un côté, des vergers et vignobles de l'autre; tantôt là bise la plus pénétrante, tantôt le brûlant vent de Sirocco; là des rochers arides et escarpés, demeures inaccessibles de l'aigle et du vautour; ici des vallées qui étalent tout le luxe de la plus belle végétation; dans un endroit l'air le plus pur, le plus éthérien; à deux pas de-là, des exhalaisons méphytiques qui, arrêtées entre les chaînes des montagnes, restent dans un état de stagnation; ici des sources limpides, qui contribuent à entretenir la constitution saine et robuste des habitans; là des eaux croupissantes, calcaires, ou imbibées du tuf, qui donnent lieu à des goîtres, et peut-être à cette espèce d'imbécillité qui n'est pas moins commune dans la Carinthie que dans le Valais. Enfin, l'exposition boréale ou méridionale, et encore plus souvent orientale, joint au plus ou moins d'élévation locale, produit ici toutes ces différences

(1) *Oder* n'est rien autre chose que *Ader*, qui veut dire *veine*; les bas-allemands prononcent l'*a* comme *o*.

de climat, toutes les transitions brusques, tout ce singulier mélange qui, dans la Suisse, étonne et intéresse les voyageurs. Des pâturages excellens, du sel en abondance, du fer superbe, un peu de vin, voilà les dons que la nature a affectés à ces contrées.

La région alpine est située entre le 45e. et le 48e. degré de latitude, et correspond ainsi avec les Vosges méridionales, la Franche-Comté, la Bresse, la Savoie, et une partie de l'Auvergne.

2°. La *région Sudeto-Hercynienne centrale*. Nous rapportons à cette région la haute-Westphalie, la Hesse, les parties les plus méridionales du cercle de basse-Saxe, et celles septentrionales de la Franconie, toute la Thuringue et la Saxe propre, ainsi que la Bohême et la haute-Silésie. Cette région s'étend du 49e. degré de latitude jusqu'au 52e.: elle correspond avec la Champagne Pouilleuse, la Picardie, une partie de la Normandie, la Belgique et l'Angleterre méridionale. L'éloignement de la mer, l'exposition qui, presque par-tout, est septentrionale, les grandes masses de forêts et les nombreuses chaînes de montagnes qui coupent ces contrées, y rendent l'air plus intense, plus vif, et en général plus froid qu'il n'est sous les latitudes correspondantes ci-dessus indiquées. Néanmoins les grandes plaines élevées qui se trouvent entre les chaînes de montagnes, telles que la Bohême et la Saxe, offrent des nuances un peu différentes, et comme ici quelquefois l'exposition ou la pente boréale est nulle, et que même souvent elle fait place à l'exposition australe, le froid se trouve beaucoup adouci. En général, les saisons sont ici belles et constantes, le climat très-salubre, les montagnes riches en minéraux, le sol propre à la culture des bleds; mais la vigne ne réussit que médiocrement. Les montagnes étant moitié moins hautes et moins arides que celles de la région précédente, la nature prend ici un aspect également éloigné de la beauté sauvage des Alpes, et de la monotonie des plaines du Nord.

L'espace entre les régions alpines et centrales est occupé par des vallées que nous pouvons convenablement ranger sous deux classes; savoir,

3°. La *région Rhénane*, ou les pays qui forment le second

bassin du Rhin (1), ceux du Necker et du Mein, tels que la Franconie, l'électorat de Mayence, le Palatinat du Rhin et la Souabe septentrionale et occidentale ; les départemens du Mont-Tonnerre et du Bas-Rhin en font physiquement partie. L'air qui règne dans ces plaines, entourées de montagnes, est un peu moins pur, et sur-tout plus humide, les saisons plus douces, mais moins constantes, le climat en général moins salubre que dans la région précédente. L'été est, en revanche, plus agréable et plus chaud que celui de Paris, l'hiver est plus rigoureux. Au reste, la grande fertilité du sol qui produit les vins les plus recherchés, des bleds et des fruits excellens, donne à ces contrées une place parmi les pays les plus fortunés de l'Europe.

4°. La *région danubienne*, qui comprend la Souabe orientale, la Bavière, le haut-Palatinat, l'Autriche et la Moravie. Cette région, dont même les plaines sont plus élevées que celles de la région rhénane, présente, pour la plupart, des expositions boréales et orientales. Le climat y est donc, généralement parlant, plus froid que dans la région précédente. Les parties les plus froides sont celles méridionales, parce qu'elles sont exposées au nord, et voisines des Alpes.

La troisième et la quatrième région de l'Allemagne, étant situées entre 48 — 50 degré de latitude, correspondent à la Champagne, l'Ile-de-France, la Normandie, le Maine, etc.

5°. La *région des plaines septentrionales* comprend plus d'un tiers de l'Allemagne. Nous y trouvons la basse-Westphalie, la basse-Saxe, le Brandebourg, la Poméranie, la Lusace et la Silésie-Inférieure. Cette région, qui s'étend du 52e., et même, dans sa partie orientale, du 51e. degré de latitude jusqu'au 55e. degré, correspond à la Hollande, au milieu de l'Angleterre et à l'Irlande. Elle consiste en longs côteaux inclinés vers le nord, en bruyères et terrains sablonneux, en marécages et terres basses, nées du limon des fleuves, ou conquises sur la mer par l'industrie humaine. On voit aisément que la fertilité doit en être très-inégale. Cette

(1) Le Rhin est naturellement divisé en trois parties ; le *Haut-Rhin* jusqu'à Basle ; le *Rhin du milieu*, jusqu'à Saint-Goar et Coblentz ; le *Bas-Rhin*, de-là jusqu'à la mer. Nous ne parlons ici que de la partie du milieu.

région a des déserts semblables aux landes de la Gascogne, où à-peine quelques abeilles et moutons trouvent de quoi se nourrir. Souvent l'industrie a vaincu la nature. Les sables du Brandebourg et les marais de Brême sont devenus des champs fertiles. D'un autre côté, les terres basses sur les bords de la mer, appelées *Marschland*, offrent le spectacle d'une étonnante fécondité et de la plus superbe végétation. Il y a aussi des terrains argileux d'une fertilité moyenne. L'air de cette région est, en général, épais et humide; la proximité de la mer rend la température plus douce et l'hiver plus court que dans la région centrale.

Nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue ces idées générales sur la constitution physique de l'Allemagne, nous serons obligés de nous y reporter souvent.

Productions des trois règnes. — Nous les détaillerons dans les descriptions particulières de chaque pays.

Langue et origine des habitans — Les Allemands peuvent, quant à leur origine, être distingués en *Germains* et *Esclavons*. Les peuples qui, dans le sixième siècle, occupèrent la Bohême, la Moravie, une partie du cercle de l'Autriche, la Silésie, le Brandebourg et les autres provinces à l'est de l'Elbe, furent de la grande famille esclavonne, dont les Russes et les Polonais font partie. Ces nouveaux habitans de l'Allemagne orientale furent distingués en *Slaves* propres et *Wendes* ou Vandales; mais il n'est point douteux que c'est un seul et même peuple. Quoique subjugués dans la suite par les Allemands propres, ils ont encore en grande partie conservé leurs mœurs et leurs idiômes anciens. Les tribus les plus remarquables sont les *Cassubes*, dans un coin de la Poméranie, les *Wendes* de Mecklenburg, ceux de la principauté d'Altenburg en Saxe et ceux de la basse-Lusace, les haut-Silésiens, les Bohémiens, les Moraviens, les Wendes de la Carniole et ceux de la Styrie; même dans la Franconie il y avait dans l'âge moyen une contrée appelée *regio Slavorum* (1).

(1) *Busching* observe, avec raison, que les noms des villes et villages qui se terminent en *itz*, *witz* et *leben* viennent de l'esclavon. Il aurait dû y ajouter beaucoup d'autres terminaisons, telles que celles de *stock*, *walk*, *chim*, *lin* et autres. Celles en *gard*, *gartz* et *gratz* viennent du *gorod* (en russe), place ceinte

Les tribus germaniques, parmi lesquelles les *Cherusques*, les *Cattes*, les *Sicambres*, les *Marcomanns*, les *Teutons*, se distinguaient, furent connues des Romains, après que ceux-ci se furent rendus maîtres des Gaules. Une de ces tribus, dont le nom propre était celui des *Tongres*, ayant fait une irruption dans les Gaules, fut décorée, par les vaincus, du nom de *Germains*, c'est à-dire, hommes belliqueux, de *mann*, homme, et *guerre*, ou plutôt du mot teutonique *wœhr*, arme, défense. Cette dénomination ayant plu aux Tongres et autres peuplades teutoniques, devint générale à toutes les nations entre le Rhin, l'Elbe et le Danube. Voilà ce que tous les auteurs nous répètent, en se fondant sur un passage de Tacite. Mais s'il nous était permis d'entrer dans des détails relatifs aux antiquités du nord en général, il nous serait facile d'établir un système plus complet, dont voici l'esquisse.

« Les tribus qui erraient dans le vaste espace compris » entre le Danube et le Rhin, la Vistule et l'Océan-Septen- » trional, croyaient, comme tous les peuples sauvages, être » les seuls hommes, ou du moins les seuls qui fussent di- » gnes de ce nom. Ils s'appelèrent donc, dans leur langue, » *Mannen*, c'est-à-dire, les hommes et leur pays; *Manna-* » *Heim*, c'est-à-dire, la demeure des hommes ». (Il serait trop long de citer tous les noms originaires des nations, qui tous ont la signification d'*hommes*).

« Une espèce de confraternité liait ces peuplades, qui » d'ailleurs parlaient un idiôme commun, et avaient à-peu- » près les mêmes idées religieuses. La Scandinavie, ou le » Manna-Heim septentrional, sortit de cet état de simplicité, » lorsqu'environ 500 ans avant Jésus-Christ, un certain » héros-législateur, (étranger, et peut-être de quelque » nation esclavonne) vint y fonder un empire théocratique, » et changer la religion simple des sauvages paisibles, en ce » système qui est connu sous le nom d'*odinisme*. Dès lors

---

de murailles, *grod* en polonais, *hrad* en bohémien, et de ses diminutifs *grodeck* (prononcez *grodetsch*) et *hradetz*; par exemple, *Belgard*, en Poméranie, vient de *Bjala*, blanc, beau, et *gord*, ville, château; *Stargard*, en Mecklenbourg, vient de *gorod* et de l'adjectif *stara*, vieux. Il est curieux que l'on retrouve cette racine dans le latin, dans le mot *cors*, *cortis*; dans le danois et suédois, *gaard* (prononcez *gord*), et dans plusieurs autres langues.

» les nations et les langues *gothiques*, forment une classe dis-
» tincte de celles qu'on appelle germaniques.

» Le *Manna-Heim* méridional, où l'Allemagne d'aujour-
» d'hui, resta dans son état d'anarchie politique et religieuse,
» jusques vers les tems des premiers empereurs romains.
» Cependant par une suite des guerres et conquêtes, il s'é-
» tait formé parmi eux des *classes*, dont les droits et le rang
» civil n'étaient pas les mêmes. Les hommes libres, ayant
» seuls le droit de porter les armes, furent distingués par le
» nom de *Wehr-Manner*, c'est-à-dire *hommes d'armes*, et
» ce nom de la première classe de la nation, passa chez les
» Gaulois et les Romains, pour être celui de la nation entière.

» Eux-mêmes, ils s'appelaient alors comme aujourd'hui,
» *Deutsche* ou *Teutsche*, dont les Romains firent leurs *Teu-*
» *tons*. Cette dénomination fut presque synonyme avec celle
» des *Mannen*, car elle ne dit autre chose que *brave* (1). Elle
» fut apparemment prise d'abord par une seule tribut, de la-
» quelle toutes les autres s'empressèrent de l'emprunter ».

Venons à des faits plus certains.

Lorsque *Herrman*, que Tacite appelle *Arminius*, par la victoire sur Varus, eut anéanti la domination romaine en Allemagne, la politique des Romains chercha à exciter des guerres civiles parmi ces peuples, ce qui ne réussit que trop bien. Des hommes ambitieux s'élevèrent en même tems parmi les Allemands. *Marbode*, en fondant l'empire marcomannien, donna l'exemple des conquêtes.

Les différens corps de nation, dans lesquels se réunirent alors les anciennes tribus, prirent des noms nouveaux. Les *Saxons*, qui habitaient la Westphalie et la basse-Saxe, alors nommée Ostphalie, étaient un des peuples les plus puissans; ils tiraient leur nom d'une espèce de sabre appelé *sax*,

---

(1) D'une racine commune aux cinq langues gothico-germaniques, et qui désigne *vertu*, *activité*, *bravoure*, comme le prouvent les exemples suivans:

Vertu, en allemand *tugend*, en hollandais *deugd*, en suédois *dygd*, en danois *dyd*, de même l'anglais dit *due*, le droit, le juste.

Agir, en allemand *thun*, en hollandais *doen*, en anglais *do*, de même en danois et suédois *daad* (prononcez *dodh*) un *fait*, une *action*.

lequel était leur arme favorite. Les *Thuringiens* occupaient la Thuringue actuelle, une partie de l'électorat de Saxe et de la Haute-Franconie. Les pays au delà de l'Elbe furent peu-à-peu conquis par les Slaves et les Vandales. Les *Sorbes*, nation esclavonne, occupaient la Lusace et la plus grande partie de la Saxe électorale. Il paraît que ces conquérans esclavons ne venaient s'établir dans ces pays incultes, que parce que des nations asiatiques les avaient chassés de leurs demeures. Un rempart s'opposa à ce débordement ; les Saxons conservèrent le sang allemand sans mélange étranger. A côté des Saxons, habitaient, le long de la mer du nord, les indomptables *Frisons*. Dans le midi de l'Allemagne, les *Bavarois* (proprement *Bayern*) possédaient les pays qui portent encore leur nom. La nature de leur sol les invitait à l'agriculture; ils devinrent cultivateurs ; en allemand *bauern*, voilà l'origine de leur nom. Les tribus, entre le Danube, le Rhin et le Mein, conservèrent long-tems le nom de *Suèves*, qui, dans les tems de Tacite, avait été commun à un très-grand nombre de nations allemandes; cette dénomination venait de ce qu'ils portaient une longue tresse de cheveux, en allemand, *Schweif*. Le nom de *Suèves* fit, pendant quelque tems, place à celui des *Allemannes*; qui vient de *alle*, tous, et *mannen*, hommes, comme qui dirait toutes sortes d'hommes, parce que cette nation était un composé de tant de tribus différentes ; il faut se rappeler que *mannen* était, selon nous, l'ancien nom générique que se donnaient tous les Germains.

Les *Francs*, ancêtres des Français, habitèrent (du moins dans le siècle qui précéda leur irruption dans les Gaules) dans toute l'étendue du pays, entre le Mein, le Rhin, les monts de Thuringe et le fleuve *Lippe* en Westphalie. Ils eurent des guerres avec les Allemannes, qui perdirent contre eux les contrées situées sur le Mein, et qui, en même tems abandonnèrent le nom d'Allemannes, et reprirent celui de Suèves, qui se changea ensuite en *Schwabes*, ou selon l'orthographe française, *Souabes*. Mais les Francs continuèrent à désigner la Souabe, la Bavière et la Franconie méridionale, sous le nom d'*Allemania*, nom que les Français ont ensuite donné à toute la Teutonie. Les contrées d'Allemagne dont les Francs, maîtres alors de la Gaule-Belgique, firent la conquête, prirent le nom de *Ost-Franken*, c'est-à-dire, France orientale,

ce

ce qu'on a ensuite changé en Franconie ; on comprenait, sous cette dénomination, les deux rives du Mein.

Les duchés ou royaume de Saxe, de Thuringe, de Franconie, de Bavière ou de Souabe, sont les Etats qui, du tems de Charlemagne, composaient l'Allemagne. Tout ce qui regarde la formation successive d'une réunion de ces différens peuples en un seul, doit trouver sa place dans la *quatrième partie*, où nous traiterons de l'histoire générale de l'empire.

Ces divisions anciennes ont eu une grande influence sur la langue allemande ; elles ont produit des idiômes absolument différens, non-seulement par quelques mots, mais par l'harmonie générale des sons, mais par les règles essentielles de construction.

Le dialecte, qu'on appelle aujourd'hui *bas-allemand*, est celui où l'ancienne langue germanique se soit le mieux conservée. Il fut celui des anciens saxons, et se parle encore dans la Westphalie, la Basse-Saxe, la Poméranie et une partie de la marche de Brandebourg. Sa domination s'étendait encore sur tous les pays du Rhin, du Mein et du Necker ; et tous les poètes du moyen âge s'en servaient, lorsque *Luther*, par ses écrits, qui, tous étaient en haut-allemand, ôta à cette ancienne langue la préférence qu'elle aurait dû conserver toujours : car quoique moins sonore, moins douce que le danois et le suédois, elle n'a pas des sons choquans et désagréables ; elle est exempte de ce sifflement, et de ces consonnes accumulées qui rendent le haut-allemand si détestable. La syntaxe *originaire* du bas-allemand ou de la véritable langue germanique, ressemblait assez à celle du français, de l'anglais et des autres *langues naturelles*.

Au contraire, rien de plus compliqué que la syntaxe du *haut-allemand ;* elle est, comme celle du latin, absolument *conventionnelle*. Il est difficile de concevoir comment une telle syntaxe a pu être substituée à l'ancienne simplicité ; il paraît que le changement s'est opéré peu-à-peu par l'influence du latin que les moines voulurent imiter en tout.

Le *haut-allemand*, une des langues les moins harmonieuses qu'il y ait en Europe, se parle principalement à présent dans la Saxe électorale, la Thuringe, la Hesse et la Franconie. Les habitans de Leipsick et Dresde le parlent dans toute sa pureté,

c'est-à-dire, avec toute la sécheresse et avec tous les sons sifflans qui lui sont naturels. Mais, pour toute oreille impartiale, cette langue ne paraît guères supportable que lorsqu'elle est parlée par un bas-saxon.

Le troisième dialecte dominant de l'Allemagne est celui du *Rhin*.

Ce n'est qu'une variation du bas-allemand, mais assez différent pour le rendre presque inintelligible pour un bas-saxon.

Le *dialecte danubien*, qui, de la Souabe et de la Bavière, s'est répandu en Autriche, à *Vienne*, en Bohême et en Moravie, à mesure que les provinces furent soumises par les allemands, est une variation du haut-allemand dont il diffère par une prononciation grossière, qui est l'objet général des railleries des autres allemands. Ils l'appellent *dialecte de l'Allemagne supérieure*, ou *ober-deutsch*, ce qu'il faut bien distinguer du *haut-allemand*, ou *hoch-deutsch* (1).

CARACTÈRE PHYSIQUE ET MORAL DES ALLEMANDS. — Comme nous allons successivement peindre les mœurs des nations les plus considérables de l'Allemagne, il suffit ici de tracer quelques traits fondamentaux, de donner un tableau général qui puisse servir de point de comparaison aux descriptions particulières.

La blancheur du teint, les cheveux d'un blond doré, les yeux bleus et la taille haute, pouvaient, du tems de Tacite,

---

(1) Comme il y a à présent à Paris beaucoup de jeunes gens qui s'adonnent à l'étude de la langue allemande, et même qui apprennent à la parler, nous avons cru leur devoir indiquer la différence qu'il y a entre les dialectes principaux de l'Allemagne. Qu'ils se gardent bien de prendre des autrichiens, des souabes, des alsaciens, ou des habitans des quatre départemens réunis, pour maîtres; ils n'apprendraient qu'un dialecte provincial dont on se moque même dans les villes les plus élégantes de ces mêmes provinces. Le *Haut-Saxon* seul est généralement reconnu; mais on ne blâmera point de l'adoucir un peu, à la manière des hambourgeois, des berlinois et des hanovriens. C'est dans ces trois villes, ainsi qu'à Leipsick et à Dresde qu'il faut apprendre l'allemand. Sur-tout il ne faut point aller à *Vienne* pour former son dialecte; c'est comme si on allait à Baïonne pour apprendre à parler français.

caractériser un Germain (1). Aujourd'hui, le mélange du sang esclavon et italien avec celui des teutons, a bien effacé ces traits nationaux ; le luxe a, de son côté, contribué à rapetisser ces tailles colossales et à affaiblir ces robustes santés, dont se vantait la Germanie antique. C'est en Hesse, en Westphalie, en Poméranie, dans le pays d'Hanovre, en Thuringue, en Bavière, qu'on retrouve le plus souvent ces anciens traits physiques des Germains. Les Frisons et les Holstenois ont la taille moyenne et membrue, la physionomie flegmatique. Les Autrichiens ont les formes un peu brutes ; leurs grosses lèvres les distinguent sur-tout des autres allemands. Les habitans de la Bohême, de la Silésie et autres provinces occupées anciennement par les Slaves et les Wendes, sont reconnaissables à leur petite stature et à leurs cheveux noirs. Les femmes dans la Saxe électorale et dans la Thuringe, possèdent souvent le teint éblouissant et la physionomie régulière des anglaises et des scandinaviennes ; les traits vifs et piquans des françaises se retrouvent sur les bords du Mein et du Necker.

Les nations germaniques ne diffèrent pas moins dans les nuances accessoires du caractère moral. Les traits essentiels même sont, en plusieurs contrées, effacés, soit par l'influence des mœurs étrangères, soit par les effets de l'oppression et de la superstition. Il serait cependant injuste de dire avec Mirabeau et plusieurs auteurs allemands, que tous les pays catholiques offrent ici le spectacle de l'indolence et de l'abrutissement, tandis que tous les pays protestans sont, selon eux, habités par une population industrieuse et eclairée. Il est vrai que, lorsqu'on ne considère que la Franconie, la Souabe et la Westphalie, ce contraste se trouve réalisé ; mais si on generalise, des exceptions nombreuses peuvent être opposees. De même, la thèse favorite des écri-

(1) Les Romains, efféminés, s'effrayèrent d'abord à la vue de ces hommes robustes qui se couvraient de peaux d'ours, et dans lesquels Romulus et Tatius sans doute auraient reconnu des frères. Bientôt on se familiarisa avec ce nouveau spectacle ; les élégans de Rome imitèrent la coupe des cheveux des Germains ; les dames se disputèrent à qui aurait la plus belle perruque blonde à la germanique. Martial seul peut fournir mille endroits qui prouvent jusqu'où allait cet engouement.

vains saxons, savoir, que les allemands du midi le cèdent en activité et en énergie à ceux du nord, n'a qu'une vérité relative, comme on le verra par la comparaison des descriptions locales.

Les Allemands sont en général braves, constans dans leurs affections, infatigables dans le travail, imperturbables dans le malheur, capables d'un très-grand enthousiasme, et même fort inclinés aux projets romanesques; mais une prudence minutieuse les arrête souvent au moment de l'exécution; leur persévérance et leur exactitude, qui, dans presque toutes les sciences d'observation, leur assure la préférence, dégénère souvent dans une prolixité fatigante et inutile. Ils ont certainement prouvé que le génie des inventions ne leur manque pas; mais ils ne tirent pas assez de parti de leurs découvertes. On leur reproche d'imiter servilement les anglais et les français: autrefois ce reproche était fondé; mais aujourd'hui, les anglais et les français ne sont appréciés que ce qu'ils valent, et les allemands prennent tous les jours une plus haute opinion de leur propre nation. Les nobles d'Allemagne sont, à la vérité, encore un peu vains, un peu insolens; mais en général ils ont plus de loyauté, et des mœurs moins corrompues que la noblesse des autres pays. Les grands sont, à l'exemple des princes, devenus populaires et humains. L'instruction, est dans la partie protestante, plus également répandue sur toutes les classes de la société qu'elle ne l'est en France; le talent de savoir lire et écrire n'est pas aussi rare parmi les paysans; l'amour des connaissances utiles et le goût de la lecture pénètrent jusques dans les endroits les plus obscurs. Le clergé protestant offre des modèles de sagesse, de tolérance et d'érudition; parmi le clergé catholique, on a vu, depuis vingt ans, s'élever des hommes supérieurs; mais l'influence secrète des jésuites et l'orgarnisation de l'église romaine, s'opposent, en plusieurs pays, à la propagation des lumières. La suite en est que, dans les provinces catholiques, l'athéisme grossier, et une morale relâchée trouve plus d'accès, tandis que, parmi les protestans, un système de pur déisme gagne en secret tous les cœurs. A ces symptômes se joint un luxe toujours progressif, mais varié selon les provinces, élégant à Berlin et plat à Vienne; les mœurs commencent par-tout à se relâcher; le froid égoïsme marche à la suite de la dissi-

pation et de la cupidité. Une révolution morale s'opère, et l'issue en est fort douteuse.

Les allemands voyagent plus qu'aucun autre peuple européen ; ils s'acclimatent par-tout, et se plient facilement aux mœurs des peuples étrangers; l'Europe et l'Amérique fourmillent de colons allemands. Ce talent de se coloniser tient à deux circonstances; d'abord l'allemand, qui vit sous le joug de petits princes, a peu d'attachement au sol natal ; comme prussien ou autrichien, ou saxon ou même bavarois, il a une patrie, mais quelle patrie, que le petit domaine d'un comte ou d'un prince-abbé ! Très - souvent aussi les gouvernemens allemands traitent leurs sujets de manière à leur faire envisager les déserts de l'Amérique comme un paradis terrestre. L'autre cause principale de ces émigrations fait honneur au caractère des allemands. Quoique d'un extérieur plus apathique que celui des français, ils sont moins propres à souffrir l'oppression. La multitude en France s'accommode assez bien de tout, pourvu qu'on lui permette de chanter ; l'allemand, plus sérieux, plus mélancolique, risque tout pour améliorer sa condition; infiniment plus instruit que le villageois français, le paysan allemand ne voit pas l'extrémité du monde au bout de sa paroisse.

La vie sociale en Allemagne tient beaucoup plus du goût anglais que de celui des français. L'art de composer son extérieur, art où les français excellent, n'est que peu connu dans tout le reste de l'Europe. Les allemands sur-tout l'exagèrent ou le négligent. Y perdent-ils ? Oui, si le faste des cercles brillans et ennuyeux, l'éclat d'une parure recherchée, les pas cadencés d'un danseur digne du théâtre, les sons flatteurs des complimens peu sincères, et en un mot, tout le clinquant des mœurs efféminées, peut être regardé comme un objet digne de regrets. Mais la véritable urbanité, le ton d'une politesse vraie et sincère, l'hospitalité désintéressée, se trouvent aussi bien parmi les honnêtes gens de Berlin ou de Leipsick, que dans les bons cercles de Paris ou de Londres. Nous désirerions cependant voir les allemands chercher plutôt à rehausser le mérite de leur cordialité et franchise naturelle, par un peu plus d'amabilité, de légèreté et de complaisance, que de les voir imiter l'humeur difficile et brusque des anglais.

Le théâtre a aujourd'hui, pour les allemands, des attraits irrésistibles ; mais le goût dominant est gâté par un engouement aveugle pour tout ce qui sent le romanesque. Nous croyons toutefois que l'espèce d'exaltation, dans toutes les idees, et dans tous les sentimens, produite par la lecture des romans sombres et extravagans, passera comme un songe. Nous présumons de même de toutes ces associations secrètes dont l'Allemagne a été le théâtre. C'est à tort qu'on y a voulu voir un symptôme lié avec la révolution française. Il était naturel que l'esprit de la franc-maçonnerie se développât d'une manière fort active chez une nation portée à la spéculation, et à tout ce qui a un air mysterieux. Mais parmi tous les ordres secrets de l'Allemagne, il n'y a eu que celui des *illuminés* qui a eu un but politique, et ce but n'était point l'anarchie, ni une révolution violente. La seule association dangereuse qui existe dans ce moment en Allemagne, c'est *celle des Jésuites*. Cet ordre a établi, dans une des premières villes de l'Allemagne, le foyer de ses machinations secrètes, dont le but est, non seulement le rétablissement de cet ordre, mais même une réorganisation complète d'un système de servitude pour toute l'Europe. De grandes puissances les soutiennent ; même des hommes d'un génie supérieur sont les malheureuses dupes de cet affreux complot, s'ils n'en sont pas les coupables chefs.

Nous ne pouvons étendre ces remarques générales plus loin, sans empiéter sur les différens *tableaux des mœurs*, qu'on trouvera dans cette troisième partie, ainsi que sur les deux chapitres relatifs à la constitution, à l'histoire de l'empire, et à l'état des sciences, des lettres et des arts ; chapitres qui formeront la quatrième et dernière partie.

CHAPITRE PREMIER.

ETATS DE L'ELECTEUR DE SAXE.

La maison électorale de Saxe possède, dans le cercle de haute-Saxe, l'électorat de Saxe (composé de plusieurs principautés réunies), le comté de Mansfeld en partie, et la principauté de Querfurt ; dans le cercle de Franconie, une partie du comté de Henneberg, et en outre les margraviats de

haute et basse-Lusace, qui ne sont compris dans aucun des 10 cercles. Situation, climat, tout nous invite à n'en point séparer la description.

Situation, Etendue, Population. — Les pays de l'électeur de Saxe sont situés au nord de la Bohême et de la Franconie; à l'est, de la basse-Silésie; au sud, du Brandebourg, de la principauté d'Anhalt et du duché de Magdebourg: au sud-est, de la basse-Saxe en général, et à l'est, de la Hesse et de la Thuringue. Il serait inutile d'énumérer toutes les petites souverainetés avec lesquelles ils sont en contact. Nous distinguons seulement la principauté prussienne de Baruth en Franconie, et les états des ducs de Saxe, ou de la ligne ernestine en Thuringue.

Les meilleures cartes donnent la position mathématique suivante: 8°—13° 15' long. E. de Paris; 50° 12'—52° 15' latitude boréale.

On estime l'étendue de l'électorat, avec ses annexes, à . . . . . 1,470 lieues carrées.

La Lusace à	500
Le district de Hennebeeg à . .	24
Total	1,994 lieues carrées.

Le dénombrement de 1755 donna une population de 1,686,908 individus. Après la guerre de sept ans, on ne l'estimait qu'à 1,635,000: mais, quoique la famine de 1772 eût causé une diminution de 65,844 âmes, la population s'accrut rapidement, et le dénombrement de 1785 démontra un total de 1,941,806 âmes. En supposant que l'accroissement, dans les dix-sept dernières années ait été égal à celui des années précédentes, on pourrait évaluer la population de ces états, pour l'an 1802, *au moins* à 2,150,000 individus. Le cercle électoral et la basse-Lusace sont les provinces les moins peuplées.

Climat, Sol, Fleuves, Montagnes.—L'électorat de Saxe et la Lusace font partie d'une plaine, d'abord entrecoupée de collines, plus loin ondulée, et par-tout un peu inclinée vers le nord: les montagnes de Bohême, de Thuringue et de *Hars-wald* l'entourent en demi-cercle; mais, vers le nord, le nord-est et l'est, elle est ouverte, s'abaisse peu-à-peu, et joint les plaines du Brandebourg; le sol argileux se change

en landes de sable. Malgré cette exposition boréale, le climat y est très-doux et très-salubre. L'hiver est plus froid, et l'été plus constant que celui de Paris.

Les montagnes entre la Bohême et la Saxe sont appelées en allemand *Ertzgeburge*, c'est-à-dire, monts de métaux : elles consistent généralement en granit, porphyre, ardoise et gneiss ; mais des basaltes coniques y percent souvent. Les montagnes entre la Lusace et la Bohême, ne sont qu'une continuation de celles de l'Ertzgeburge ; on les appelle les *Petits-Sudètes*. Ces montagnes forment comme trois terrasses les unes sur les autres ; elles occupent en largeur plus d'un quart de celle du pays ; mais elles sont toutes couvertes de verdure ; les sommets, élevés et arides, se trouvent hors les frontières de Saxe, en Bohême.

L'*Elbe*, qui est le fleuve principal de ce pays, s'est frayé un chemin entre ces montagnes, qui peut-être, pendant des siècles, arrêtèrent son cours. Il traverse le pays de sud-est à nord-ouest. Les trois rivières de *Elster* (avec l'épithète la *Noire*), de *Mulde* et de *Saale*, coulent d'abord parallèlement avec l'Elbe ; mais lorsque celle-ci descend dans la plaine plus basse du pays, au nord, elles lui apportent leurs eaux. Celles de la Lusace se jettent presque toutes dans la Sprée, qui se réunit au Havel, fleuve tributaire de l'Elbe. La rivière de *Queiss* tombe dans l'Oder. La Thuringe est traversée par l'*Unstrutt*, qui se jette dans la Saale.

Productions du règne minéral. — La Saxe possède presque tous les fossiles connus. Nous allons en indiquer les sortes les plus intéressantes. La topaze de Saxe, qui est d'un jaune plus ou moins pâle, se trouve dans un rocher qu'on appelle *schnecken-stein* (pierre coquillière), à cause de sa composition singulière, dans laquelle entrent le quartz, l'argile lithomarge et la substance de la topaze même. Ces topazes ne sont point susceptibles de l'électricité par chaleur ; mais bien de celle qu'on provoque par le frottement : elles blanchissent dans le creuset. On trouve encore en Saxe des topazes enfumées et des chrysolites, qui ne sont qu'une espèce de topaze jaune-verdâtre, des *morions*, c'est-à-dire, du crystal noir, des améthystes, des calcédoines, les soi-disant diamans de Mutschen. On a de très-belles cornalines et agathes, du jaspe unicolore et rayé, du prase, qui est une espèce peu

commune de quartz verd; des grenats, des tourmalines, du schorl blanc en barres (*stangen-schorl*), et la pierre de Labrador; qui est un *feldspath* à reflets verds et bleus; toutes sortes de serpentines et d'asbestes, même l'amianthe, se trouvent ici en quantité, de même que de beaux marbres et de l'albâtre. On rencontre ici les plus superbes fluors, et des espèces les plus rares; l'apathite, qui ne se trouve qu'ici; la terre spathique pesante. On a une excellente terre de porcelaine, diverses sortes de bols, d'ocre, de la terre à foulon, du tripoli, et une terre sigillée qu'on appelle terre miraculeuse de Saxe.

Tous les métaux, à l'exception du platin, se trouvent en Saxe. On y possède même une espèce d'uranit verd, qui ne s'est point encore trouvé autre part. L'arsénic s'y trouve très-communément, et sous toutes les formes. Le vif-argent n'existe qu'en très-petite quantité. Le molybdène sulfuré, le *wolfram* (scheelin ferruginé de *Hauy*); le manganèse; le nickel; le cobalt dont on prépare le bleu de Saxe; l'antimoine, même de l'espèce rouge; le bismuth, dans toutes ses variétés; le zinc, avec la blonde crystallisée; voilà pour les demi-métaux. Quant aux métaux propres, l'or ne se trouve qu'en petites paillettes, et ne fait point objet de l'exploitation. L'argent abonde, et l'on en extrait annuellement 60—64,000 marcs fin. La Saxe possède la mine d'argent la plus rare, qu'on distingue par l'épithète de *cornée*. Cependant le produit des mines était beaucoup plus considérable autrefois. Le duc Albert dîna, en 1477, dans la mine de Saint-George, près Schnieberg, sur un bloc d'argent natif, dont le poids se trouva être de 400 quintaux net. Outre l'argent, on tire encore des montagnes secondaires, du cuivre et du plomb en assez grande quantité : mais il faut monter à la chaîne la plus élevée pour trouver du fer et de l'étain. Ce dernier, lorsqu'il a été bien purifié, égale celui d'Angleterre. Parmi le fer il se trouve de l'éméril. Les plaines septentrionales renferment de la mine de fer marécageuse.

En fait de corps bitumineux, la Saxe possède de bons charbons de terre, du gagat ou ambre noir, des couches de bois bitumineux, entre lesquelles on rencontre des mellites, espèce de crystaux semblables au succin; enfin de grands dépôts de tourbe. Un pays si riche en minéraux doit natu-

rellement abonder en soufre. On a une excellente manière de le préparer. Parmi les sels, l'alun, le vitriol et le borax existent en quantité. Il y a peu de nitre.

Les cinq sources salées que renferme la Saxe, fournissent, au moyen d'une administration sage, plus de sel que n'exigent les besoins du pays.

Il y a treize sources minérales. Les pétrifications sont très-communes.

La Lusace ne possède, en fait de fossiles, que des pierres calcaires, des grès, des houilles et autres objets semblables.

Le Henneberg produit du fer et du cuivre. La partie saxonne du comté de Mansfeld, plus rapprochée des montagnes de Hartzwald, renferme de grandes richesses en cuivre et argent.

M. *Cauzler* estima, en 1786, le produit de toutes les mines de Saxe à 1,200,000 écus, soustraction faite de ce qu'on avait payé pour matériaux étrangers, et de la quote-part de quelques associés étrangers. M. *Hunger* évalua, en 1790, le produit à 2,000,000 d'écus. Nous croyons qu'il surpasse même aujourd'hui de cette dernière somme.

Productions animales et végétales. — La Saxe cultive toutes sortes de bleds, grains et légumes; mais, malgré la fertilité du sol et l'industrie des cultivateurs, le produit suffit à peine aux besoins d'une si nombreuse population. Les fruits sont en abondance; les vignes qui, sur-tout près de Naumbourg, occupent de grands terrains, fournissent à la Saxe un vin aigrelet, pourtant buvable. La culture du lin, du chanvre, du houblon, du tabac, de la garance, d'anis, etc. etc. etc., est répandue dans plusieurs districts, sans être pourtant d'une importance extrême. Le pays est bien fourni de forêts; elles couvrent les trois terrasses de montagnes et les landes septentrionales.

Le règne végétal de la Saxe est commun à la Lusace. La culture de la vigne est, dans la basse-Lusace, beaucoup plus importante qu'on ne le présumerait d'un pays situé sous 52 degrés de latitude.

La Saxe n'a pas suffisamment de bétail, quoique certains districts en élèvent du très-beau, même de race polonaise et suisse. On a cherché à perfectionner la race des chevaux par l'établissement des haras et l'introduction des étalons étran-

gers ; mais les effets n'en ont pas été très-sensibles. L'introduction des béliers espagnols a eu des suites plus promptes, et la laine de Saxe est déjà comptée parmi les meilleures de l'Allemagne.

Quant à ces trois grandes branches d'économie rurale, la Lusace reste à-peu-près sur le même degré : seulement la haute-Lusace a plus perfectionné son bétail à laine ; on y compte près de 400,000 têtes de moutons mi-espagnols Dans la basse-Lusace, les bœufs et chevaux sont singulièrement petits.

On nourrit beaucoup de porcs, et extrêmement peu de volailles, si ce n'est chez les Wendes ou Vandales de la Lusace, qui tiennent de grands troupeaux d'oies. Les abeilles ont obtenu plus de droit à l'attention des Saxons, et sur-tout des Lusaciens. A la suite de quelques hivers rigoureux, la culture des vers-à-soie a été à-peu-près abandonnée, excepté dans la basse-Lusace. On néglige de tirer parti d'un insecte indigène qui donne une espèce de cochenille. La rivière de *Queiss* en Lusace et quelques branches de l'Elster, dans le Voigtland, sont peuplées d'huîtres à perles. La Lusace a des pêcheries importantes.

Le Henneberg électoral ne produit que le quart des grains nécessaires à sa consommation ; mais il abonde en bois de toutes sortes.

Divisions. — L'électorat de Saxe est un aggrégat de plusieurs états qui, par une suite des événemens, sont venus dans la possession de la maison électorale, et dont les états se sont réunis dans un seul corps, et tiennent une seule diète. Ces pays réunis sont, 1°. le *duché de Saxe*, qui comprend le cercle électoral, mais qui est très-différent de l'ancien duché du même nom, *voyez* Histoire ; 2°. le *margraviat de Meissen*, qui comprend les cercles de Misnie, de l'Ertzgeburge ou des mines, et de Leipsick ; 3°. l'*Osterland* ou province orientale, qui faisait partie de l'ancien royaume de Thuringue, et qui comprend, entr'autres, les cercles de Neudstadt et de Voigtland ; 4°. une partie du *landgraviat de Thuringue*, qui forme le cercle de Thuringue ; 5°. les *évêchés* de Meissen, Naumbourg, Mersebourg et autres pays ecclésiastiques ; 6°. les *burgraviat* de Magdebourg et Meissen, le *palatinat* de Saxe et autres petits districts. Toutes ces parties forment aujour-

d'hui constitutionnellement un seul état ; mais le titre d'*électorat de Saxe*, sous lequel communément on les comprend n'est proprement attaché qu'au duché seul.

La principauté de Querfurt, la portion saxonne du comté de Mansfeld, le Henneberg électoral, ne sont point incorporés à l'électorat.

La Lusace forme un état séparé, qui n'est pas même un fief *direct* de l'empire, mais de la couronne de Bohême.

Le tableau suivant pourra être utile aux géographes, et servira d'ailleurs à empêcher toutes sortes de confusion.

A. L'ÉLECTORAT DE SAXE.

CERCLES.	BAILLIAGES de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
I.	1 Wittenberg.....	4....	95.....	
	2 Grafenhaynchen.	1....	9.....	Ce cercle, sur une surface de 71 milles carrés, ou environ 197 lieues carrées, compte à-peu-près 130,000 habitans; ce qui ne donne pas tout-à-fait 660 individus par lieue carrée.
	3 Bitterfeld.....	2....	47.....	
CERCLE ÉLECTORAL.	4 Pretzsch.....	1....	11 ½...	
	5 Belzig.....	3....	61.....	
	6 Seyda.....	1....	16.....	
	7 Schweinitz.....	5....	77 ½...	
Chef-lieu,	8 Annaburg.....	1....	12 ½...	
Wittenberg.	9 Liebenwerda....	3....	39 ½...	
	10 Schlieben *propre*, avec la seigneurie de Baruth...	1....	37.....	
		1....	16.....	
	11 Comté de Barby..	1....	11.....	
	12 Burgraviat de Magdebourg, ou bail. de Gomesse	1....	17 ½...	
Total..	.....	25..	450 ½.	

	BAILLIAGES de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
II.	1 Weissenfels.....	5....	160....	
	2 Tautenberg.....	.....	17....	Ce cercle a 52 ½ milles carrés, ce qui fait envir. 145 lieues carrées. Sa population est estimée à 142,000 âmes, et la proportion des habitans aux lieues carrées est comme 979 ⅞ à 1.
	3 Pforta.....	....	19 ½...	
CERCLE de THURINGE.	4 Eckarsberga.....	4....	88 ½...	
	5 Freyburg.....	4....	90 ½...	
	6-7 Weindelstein et Sittichenbach..	....	7....	
Chef-lieu,	8 Sangerhausen....	3....	24....	
Langensalza.	9 Sachsenburg.....	.....	7....	
	10 Weissensee.....	3....	29....	
	11 Langensalza (1)..	3....	37 ½..	
	Annexe, le Ganerbiat de Trefurt...	1....	8....	
Total...	.....	25..	488...	

(1) Le bailliage de *Tennstadt* ne comprend aucun district effectif, mais regarde seulement les droits régaliens que l'électeur exerce dans les comtés de Stolberg, Schwarzburg et autres.

III.	BAILLIAGE de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
	1 Leipsick.....	4....	102....	
CERCLE de LEIPSICK.	2 Delitsch.....	2....	126....	Ce cercle est évalué à 86 milles carrés, ou presque 259 lieues carrées. Le nombre des habitans surpasse certainement 250,000. La proportion entre la surface et la population peut donc être fixée à 1,046 individus pour une lieue carrée.
	3 Zorbig.....	1....	21....	
	4 Eilenburg et Duben.....	2....	53....	
Chef-lieu,	5 Grimma.....	5....	95....	
Leipsick,	6 Mutschen.....	1....	12....	
première ville de l'électorat quant au rang	7 Leimig et Dœbeln	2....	105....	
	8 Rochlitz.....	6....	124....	
	9 Colditz.....	2....	61....	
	10 Borna et Pegau..	6....	171....	
	Annexe, les bailliages du chapitre de Wurzen.....	2....	67 ½..	
Total..	.....	33..	937 ½..	

IV.	BAILLIAGE de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
	1 Meissen, avec les villages du chapitre, etc., etc.	3...	364.....	Ce cercle contient 89 ½ milles carrés, ce qui fait un peu plus de 248 lieues carrées. La population monte à 352,000 habitans; la proportion est comme 1,419 à une lieue carrée.
CERCLE de MISNIE.	2 Dresden.....	2...	167....	
	3 Dippoldiswalde..	2...	32 ½..	
	4 Pirna.....	9...	121....	
Chef-lieu,	5 Hohenstein.....	5...	47....	
Meissen.	6 Stolpen.....	3...	71....	
	7 Radeberg.....	1...	20 ½..	
	8 Grossenhayn....	4...	169....	
Dresde, capitale des états de l'électeur, troisième ville de l'électorat, en rang.	9 Senflenberg.....	1...	29....	
	10 Finsterwalda....	1...	7....	
	11 Mühlberg.....	1...	36....	
	12 Torgau.....	4...	35....	
	13 Oschatz.....	3...	101....	
Total...	.....	39..	1200..	

V.	BAILLIAGES de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
	1 Freyberg avec Grillenburg....	5...	82...	Ce cercle est le mieux peuplé de tout l'électorat. On évalue la surface à 336 lieues carrées, et la population à 500,000 âmes, au moins. On peut donc dire qu'il y habite environ 1,500 individus par lieue carrée. Le bailliage de Chemnitz avait, en 1796, sur 8 lieues carrées, 30,170 hab.; celui de Schwarzenberg en avait 40,000 sur 13 lieues carrées.
CERCLE des MINES ou l'Erzgeburge.	2 Frauenstein.....	1...	20...	
	3 Altenberg.....	3...	6...	
	4 Nossen.....	3...	59 ½..	
	5 Augusturburg...	3...	52...	
	6 Chemnitz.....	2...	53...	
Chef-lieu,	7 Lauterstein.....	2...	26...	
Freyberg.	8 Wolckenstein...	7...	51...	
	9 Grünhayn.....	5...	41 ½..	
	10 Schwarzenberg..	9...	26...	
	11 Wiesenburg....	1...	17...	
	12 Zwickau.....	3...	130...	
	Annexe, la seigneurie de Wildenfels.	1...	5 ½..	
Total...	.....	45...	567 ½..	

VI.	BAILLIAGE de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
CERCLE de VOIGTLAND.	1 Plauen.....	10..	188...	Ce cercle a, sur 92 lieues carrées, environ, 97,000 habitans.
	2 Voigtsberg ...	4...	112...	
Chef-lieu, *Plauen.*	3 Pausa.....	1...	5...	
	Total.....	15...	305...	

VII.	BAILLIAGES de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
CERCLE de NEUSTADT.	1 2 Arnshauck et Ziegenruk..	5...	123....	Ce cercle a, sur environ 39 lieues car., une population de 37,000 âmes.
	3 4 Weyda et Mildenfurth..	2...	100....	
Chef-lieu, *même nom.*	Total.....	7...	223...	

VIII.	ÉVÊCHÉS de	VILLES.	VILLAGES.	ÉTENDUE ET POPULATION.
Pays incorporés à l'Electorat.	1 Merseburg, 4 bailliages..	7...	209....	Ce pays a, sur 40-50 lieues car., 53,000 habitans.
	2 Naumberg, 3 bailliages..	4...	139....	On y trouve 40,000 habitans sur 30—40 lieues carrées.

B. LA LUSACE.

I.		
LE MARGRAVIAT de HAUTE-LUSACE.	1 Cercle général de *Budissin*, comprenant les 4 cercles provenant de Budissin, Camentz, Labau et Queiss. 2 Cercle général de *Gœrlitz*, comprenant ceux de Gœrlitz, de Zittau et de Lauban.	La haute-Lusace comprend les *six villes*, 1 ville immédiate, 16 médiates, 4 baronies, 4 prélatures, 395 terres nobles, 873 villages et 249 paroisses. Il y vit 300—330,000 individus sur 277 lieues carrées.

II.		
LE MARGRAVIAT de BASSE-LUSACE.	1 Cercle de Luckau. 2——— Guben. 3——— Calau. 4——— Crumsprée ou de Lübben. 5——— Spremberg.	La basse-Lusace compte, sur 223 lieues carrées environ, 120,000 habitans. On y trouve 4 villes immédiates, 6 qui dépendent des baillis, et 11 seigneuriales, 24 baronies et prélatures, 226 terres nobles, 624 villages, etc.

c. PETITES ANNEXES DE LA SAXE ÉLECTORALE.

I. PRINCIPAUTÉ de QUERFURT.	1 Cercle de Querfurt. 2 ——— Iuterbock.	Cette principauté comprend 4 bailliages, 4 villes, 57 villages, 22 lieues car. et 17,000 habitans.
II. COMTÉ DE MANSFELD, Portion saxonne.	Onze petits bailliages.	Dix-huit lieues carrées, 23,000 habitans, 5 villes, 44 villages.
III. PRINCIPAUTÉ DE HENNEBERG, Portion électorale.	Trois baill. de Schleusingen, Suhl et Kühndorf.	Deux villes, 49 villages, 23,581 habitans en 1792.

On pourrait encore compter parmi les possessions de l'électeur, *les seigneuries des comtes de Schœnburg*, enclavées dans le cercle des mines et sur lesquelles l'électeur exerce les droits de souveraineté, quoique les comtes soient membres immédiats de l'empire et du cercle de haute-Saxe; ces comtes prétendent même que leurs possessions devraient être regardées comme des fiefs de l'empire, dont seulement le droit d'investiture avait été délégué à la Saxe; mais leurs remontrances sont restées sans effet. Nous parlerons de ces pays dans le neuvième chapitre de cette partie.

VILLES ET AUTRES ENDROITS REMARQUABLES.

Dans le cercle de Misnie.

Dresde, capitale de tous les Etats électoraux, et résidence du souverain; cette ville est composée de l'*Altstadt* ou *vieille-ville*, sur la gauche de l'Elbe, la *Neustadt* ou *nouvelle-ville* sur la droite, et le faubourg de *Friderichstadt*, qui est attenant à la vieille-ville, laquelle porte son nom assez improprement, puisqu'elle a été bâtie après l'autre. On compte dans ces trois parties réunies 2,622 bâtimens publics et maisons particulières, 55,000 habitans, parmi lesquels 5,000 catholiques-romains, et 1,000 juifs; la garnison n'y est point comprise. Dans cette superbe ville nous avons à remarquer, parmi une infinité d'objets,

les suivans ; le *pont sur* l'*Elbe*, qui a 17 aunes et demie de largeur, sur 552 pieds de longueur ; il est tout entier en pierres de taille, et a 17 arches ; il est orné de vases, de lanternes, de beaux et commodes reposoirs, de deux statues et d'un crucifix ; on y jouit d'une vue délicieuse. Le *château électoral*, bâtiment grand, mais irrégulier ; l'intérieur est orné et meublé avec un luxe dont l'Allemagne n'offre aucun exemple ; on y admire sur-tout *la voûte verte*, une suite de salles et cabinets remplis de choses précieuses en pierreries, or et ivoire (1) ; la *galerie des tableaux*, dans le bâtiment des écuries, collection de 1200 pièces (sans les pastels et les vues) ; elle est en général bien choisie, et l'on y admire sur-tout *la nuit* du *Corrège* ; le *Zwinger*, grand bâtiment de jardin, qui renferme un riche cabinet d'histoire naturelle, une collection unique de gravures et desseins, un sallon de mathématiques et un autre de mécanique ; *l'église catholique*, qui est un des plus magnifiques temples de l'Europe ; on désirerait plus de simplicité et plus d'ensemble dans l'architecture extérieure ; le tableau de l'*Ascension*, qui décore le maître-autel, assure à son auteur, *Raphaël Mengs*, une place parmi les plus grands peintres ; c'est peut-être le meilleur ouvrage que le dix-huitième siècle ait vu naître. Le *palais de Japon*, ou le *musée de Saxe*, dans la nouvelle ville ; ce bâtiment renferme une collection des plus belles porcelaines qui aient été fabriquées en Saxe ; la bibliothèque

(1) On y voit cinq garnitures complettes pour épée, canne, agraffe, chapeau, fouet, couteau de chasse, etc., avec les ordres de la Toison d'or et de l'Aigle blanc ; l'une est toute en *brillans*, l'autre en *saphirs*, la troisième en *émeraudes*, la quatrième en *rubis*, et la dernière en *turquoises*. On avait commencé à rassembler une sixième garniture en *topazes* ; on avait déjà deux pierres, estimées chacune à 60,000 écus ; mais l'argent manqua. On admire encore un *vaisseau de guerre* en ivoire ; il a les cordages d'or, les canons d'argent doré, les voiles, minces comme du papier fin, sont d'ivoire. Il y a une pyramide de pierres précieuses, haute d'une coudée et demie ; beaucoup de mosaïques précieuses et des vases émaillés à l'antique ; une grande pendule d'argent doré, et d'un travail fini, avec des chiffres en diamans, rubis, émeraudes et saphirs ; des échantillons de marbres, porphyres, jaspes, et en général des pierres fines de Saxe ; une argenterie immense, etc., etc.

électorale

électorale qui contient 150,000 volumes, outre 4 à 5,000 manuscrits; enfin, la galerie antique, où tous les artistes admirent deux *Vénus* restaurées, un superbe *Athlète*, le plus bel *Esculape* connu, et trois statues déterrées à Herculanum, et qui, pour la draperie, égalent la Flore de Farnèse.

Nous ne devons point passer sous silence l'église luthérienne de Notre-Dame, qui est une imitation fidèle de St.-Pierre à Rome; l'église de Sainte-Croix, inaugurée en 1792; l'hôtel des Etats, dont l'architecture est d'une noble simplicité; le palais de Bruhl, aujourd'hui de l'électeur; l'arsenal, et le superbe *jardin électoral* qui est tout près de la ville.

Dresde, qui est surnommée la *Florence* de l'Allemagne, possède des institutions, des manufactures et des fabriques dont nous parlerons plus loin.

Pillnitz, château magnifique, et résidence d'été de la cour. C'est ici que l'empereur et le roi de Prusse signèrent la fameuse convention qui devint la base de la première coalition.

Plauen, village célèbre à cause de son site romantique, dans une vallée à laquelle il ne manque qu'une cascade pour effacer les plus beaux endroits de l'Italie. Cette vallée porte quelquefois le nom de *Tharand*.

Meissen, ville de 6,000 habitans, avec un pont couvert sur l'Elbe, et un vieux château où est la célèbre fabrique de porcelaine.

Pirna, ville de 4,500 habitans, sur l'Elbe, commerçante et manufacturière. C'est près de ce lieu que Frédéric II prit toute l'armée saxonne qui s'était jetée dans un camp retranché et même imprenable; mais elle manquait de vivres.

Kœnigstein, forteresse située sur un roc qui est presque à pic; les ouvrages de la place renferment des terres labourables, prés, jardins et bois; on a taillé un puits dans le rocher, à la profondeur de 900 aunes; la grande tonne peut contenir 3,709 *Eimer* de vin; les magasins contiennent des vivres pour trois ans. On peut aisément masquer cette forteresse; mais son canon domine l'Elbe.

Sebnitz, 2,300 habitans; *Bischofs-Werda*, 304 maisons; *Stolpen*, petite ville, avec un château situé sur un rocher de basalte très-remarquable, et où il se trouve un puits taillé parmi les colonnes de basalte, à la profondeur de 287 pieds.

Grossen-Hayn, ville jolie et très-industrieuse, de 4,000 habitans.

Moritzburg, vaste château électoral, avec un beau parc et une ménagerie.

Torgau, ville de 685 maisons et 4,000 habitans, sur l'Elbe, célèbre par la bataille qui, en 1760, rétablit les affaires désespérées de Frédéric II.

Muhlberg, sur l'Elbe, ville de 300 maisons; *Oschatz*, 522 maisons; *Kesseldorf* et *Maxen*, villages connus par les événemens de la guerre, etc., etc.

Dans le cercle électoral.

Wittenberg, ville de 7,000 habitans; un quart de cette ville consiste en ruines depuis le bombardement de 1760. L'université qui y existe depuis 1502, a été le berceau de la grande réforme ecclésiastique du seizième siècle; *Luther* et *Melanchton* sont enterrés dans l'église.

Annaburg, bourg où il y a une maison d'éducation pour 500 enfans de soldats; *Hertzberg*, ville manufacturière de 300 maisons, etc. etc.

Barby sur l'Elbe, ville de 3500 habitans, chef-lieu d'un comté qui a eu ses souverains particuliers, et qui est isolé de la masse de l'électorat. Les *frères Moraviens* ont, dans le château (qu'ils ont pris à bail héréditaire) un excellent institut d'éducation avec un beau cabinet d'histoire naturelle, un observatoire, etc.

Gnadau, colonie manufacturière, formée par les mêmes frères Moraviens.

Gomern, dans le bourgraviat de Magdebourg, qui est absolument différent du duché du même nom.

Dans le cercle de Leipsick.

Leipsick, la première ville de l'électorat quant au rang et à l'activité du commerce; en grandeur et population elle ne tient que la seconde place. Leipsick est située dans une plaine riante, sur la petite rivière de Pleisse; les fortifications ont été rasées et remplacées par de charmantes promenades; la ville est bien bâtie, les rues commodes, propres et bien éclairées, les faubourgs très-spacieux et remplis de jolis jardins. Parmi les objets qu'un voyageur doit

remarquer ici, nous nommerons en premier lieu, la célèbre université, fondée en 1,409, et qui s'est toujours distinguée, autant par une grande décence de mœurs que par une affluence considérable d'étudians, dont le nombre à présent approche de 1,200; la bibliothèque de l'université, mais encore plus celle du magistrat, forte de 36,000 volumes et 2,000 manuscrits; l'observatoire astronomique, établi sur le château de *Pleissenburg*, à la latitude de 51 degrés 19 minutes 41 secondes, et à la longitude est de 10 degrés 1 minute; l'église de St.-Nicolas, décorée avec beaucoup de goût, l'excellent institut des sourds-muets, la maison de correction; tous ces objets méritent d'être vus. Mais ce qui attire sur-tout les étrangers, c'est le spectacle intéressant et presque unique qu'offrent les trois grandes foires; nous en donnerons une esquisse dans l'article *mœurs*; nous nous réservons aussi de parler, à l'endroit convenable, de la nature et de l'importance du commerce, des fabriques et manufactures de cette ville. Elle possède de très-grands priviléges qui en font presque une ville libre. Le nombre de ses habitans, hors la saison des foires, peut être évalué à 32,000 au moins. Leipsick est situé à 20 lieues de Dresde, à 32 de Berlin, à 68 de Hambourg, à 100 de Vienne et à 180 de Paris.

Alt-Ranstadt, village, dont les Saxons voudraient effacer le nom, car ce fut là que Charles XII eut son quartier général, et que fut conclue la paix honteuse par laquelle l'électeur Auguste II renonça à la couronne de Pologne.

Wurzen, ville de 380 maisons et 3,000 habitans; les évêques de Misnie y fesaient souvent leur résidence; ils y ont fondé un couvent de chanoines réguliers, qui subsiste encore, indépendamment du chapitre de Misnie.

Dœbeln, avec 510 maisons et 5,000 habitans; *Mitweyda*, 488 maisons, 5,000 habitans; *Grimma*, 531 maisons, 4,000 habitans, sont de bonnes villes manufacturières, sur lesquelles nous reviendrons plus bas.

Delitsch, avec 480 maisons; *Zœrbig*, avec 450 maisons; *Leisnig*, avec 3,000 habitans; *Rochlitz*, avec 2,500; *Geithen* et *Eilenburg*, chacune avec 2,200 habitans, méritent également d'être distinguées. *Hubertusburg*, magnifique château, quoiqu'à présent désert et dépouillé; la paix s'y conclut en 1763, entre la France et l'Autriche.

Dans l'évêché de Merseburg.

Merseburg, sur la Saale, ville bâtie à l'antique, peuplée de 7,000 âmes. La bierre de cette ville jouit d'une grande renommée. *Durrenberg*, saline qui fournit annuellement 200,0000 pièces de sel, chacune à 16 *mezes* de Dresde.

Keuschberg, village près duquel l'empereur Henri Ier., en 933, gagna la fameuse *bataille de Merseburg*, qui sauva l'Almagne du joug des *Huns-Awares*.

Breitenfeld, terre noble, près de laquelle se livra, en 1631, la première bataille de Gustave-Adolphe contre les Impériaux ; on la nomme vulgairement *de Leipsick*.

Lutzen, petite ville près de laquelle Gustave-Adolphe, en 1632, gagna la grande bataille qui lui coûta la vie (1).

Dans la principauté de Querfurt.

Le cercle de Querfurt est voisin de Merseburg, et contient:

Querfurt, ville de 450 maisons avec un vieux château, où résidaient les dynastes de Querfurt, dont la race s'éteignit en 1496.

Le cercle de Juterbock est situé entre le cercle électoral, la Marche du milieu et la basse-Lusace, on y trouve:

Juterbock, ville de 561 maisons, qui a l'honneur de tirer son nom d'un dieu vandale, nommé *Jutribog*.

Dans le Manofeld Saxon.

Eisleben, ville de 5,000 habitans, patrie du fameux réformateur *Martin Luther*, homme fait pour entraîner le peuple, et qui, avec un grain de philosophie de plus, aurait renversé toutes les superstitions de l'Europe.

Artern, ville de 355 maisons, près d'une saline qui fournit 30,000 pièces de sel.

Hettstatt, ville de 3,000 habitans.

Les mines de Mansfeld sont très-considérables. Tout le pays semble être posé sur une couche de schiste cuivreux ; car par-tout où l'on fouille, l'on trouve cette substance à la profondeur de 160—280 pieds. On y rencontre de belles

(1) On voit que le petit pays de Merseburg a été copieusement arrosé du sang humain. Mais cela ne justifie point ceux qui appellent la ville de Merseburg, en latin, *Martisburgum*.

pétrifications et des schistes impressionées superbes. Le produit annuel de ces mines est de 9,000 quintaux de cuivre fin, et de 6,600 marcs d'argent.

Dans le cercle de Thuringue.

Langensalza, ville de 1071 maisons et 6,000 habitans, avec un gymnase, de bonnes manufactures, etc. etc. Voyez *Manuf.*

Tennstatt, ville de 3,000 habitans, près de laquelle on tire des carrières, un tuf qui contient de belles pétrifications.

Trefurt, petite ville qui, dans le quatorzième siècle, avait des seigneurs particuliers. Ces nobles, hauts et puissans seigneurs fesaient le métier de voleurs de grands-chemins. Les souverains de Saxe, de Hesse et de Thuringe, les chassèrent de leur repaire et se partagèrent leur pays; voilà pourquoi cette ville, avec son district, a encore aujourd'hui trois seigneurs pour un.

Weissensee, ville près de laquelle était situé l'ancien château de *Runiburg*; on croit que ce fut ici que se livra, en 527, la grande bataille décisive entre la nation des Francs et celle des Thuringiens.

Rossbach, village près duquel 7,000 prussiens battirent 50,000 français et troupes d'Empire.

Sangerhausen, ville de 1,000 habitans, avec un château, un gymnase, et quelques mines de cuivre.

Freyburg, ville située dans le fertile district nommé *goldene aue*, c'est-à-dire, prairie ou plaine d'or; elle s'étend le long de la rivière d'Unstrutt, d'ici jusques à *Nordhausen*.

Weissenfels, sur la Saale, ville de 626 maisons et 4,000 habitans, avec un joli château sur un rocher; il y résidait autrefois une ligne de la maison électorale.

Pforta, qu'on nomme aussi *Schul-Pforte*, autrefois un couvent de l'ordre de Cîteaux; mais depuis 1543, la plus célèbre et la mieux dotée des trois grandes écoles de la Saxe. Elle a produit beaucoup de grands hommes, entre autres, *Klopstock*. Elle est située dans une vallée très-romantique.

Dans l'évêché de Naumburg, qui consiste en deux districts séparés.

Naumburg, une des villes les plus considérables de la Saxe; elle a 12,000 habitans, une grande et magnifique cathédrale, d'excellentes manufactures et un commerce d'autant plus actif qu'elle a le droit de tenir une foire. L'évêché

avait d'abord été fondé à *Zeitz*, et quoiqu'il fût transporté à Naumburg, Zeitz continua d'être la résidence.

Zeitz, ville manufacturière, de 6,000 habitans, avec un château appelé *Morizburg*.

Dans le cercle des Mines.

Freyberg, première ville des mines, et siège de plusieurs autorités y relatives; on y compte plus de 10,000 habitans. L'académie des Mines, fondée en 1765, est déjà célèbre; on y voit accourir des Français, des Anglais, des Danois, des Hongrois, même des Espagnols. La cathédrale contient les tombeaux des électeurs luthériens. Dans les environs de Freyberg, sont les mines les plus riches en argent; celle de *Himmelsfurst* est la meilleure de toute l'Allemagne.

Altenberg, ville de 300 maisons, avec des mines et des fonderies d'étain.

Zschopau, ville manufacturière, de 550 maisons et 4,000 habitans.

Chemnitz, ville de 11,000 habitans, avec une belle église et un gymnase. Elle fleurit par ses excellentes manufactures, dont nous parlerons plus bas.

Gruna, Jahnsdorf, Mittelbach et quelques villages manufacturiers dans le bailliage de Chemnitz, expliquent le secret d'une population de *dix mille âmes* par mille carré, ce qui fait 3,600 par lieue carrée.

Annaberg, ville de 4,500 habitans, dans une charmante contrée; c'est le siège principal de la manufacture des dentelles. On trouve, aux environs, un marbre qui égale celui de Carrare.

Marienberg, *Buchholz* et autres petites villes de mines; *Beyerfeld*, grand village de fabriques.

Stolberg, ville de 500 maisons, avec l'épithète, *dans les montagnes* (*im gebirge*) doit être distinguée de l'autre, qui est située dans le comté de Stolberg, à 30 lieues de là.

Schnéberg, ville de mines de 4,400 habitans; nous avons, dans l'article *Productions*, cité un exemple de l'étonnante richesse dont jadis ses mines pouvaient se vanter; aujourd'hui cette ville est plus manufacturière.

Aue, près de la carrière d'où l'on tire la terre à porcelaine pour la grande manufacture de Meissen; c'est la meilleure qu'on trouve en Europe.

Johanngéorgenstadt, avec 374 maisons et 3,000 habitans; *Eybenstock*, avec 330 maisons; *Schwarzenberg*, les deux *Wiesenthal*, haut et bas, et autres villes de mines.

Schœnheyda, village manufacturier, bâti comme une ville, et peuplé de 4,000 habitans.

Zwickau, jolie ville, de 6,000 habitans, avec des manufactures importantes. Le gymnase a une bonne bibliothèque. Les environs de cette ville consistent en plaines fertiles.

Werdau, avec 3,000 habitans; *Crimmitschan*, avec 1,600; *Wildenfels* et la colonie de *Friderichsthal*, avec 1,500 hab., et autres endroits manufacturiers.

Dans le cercle de Voigtland.

Plauen, ville de 5,700 habitans; voyez *Manufactures*. Ce fut autrefois le siège des *prévôts de l'Empire*, qui possédaient le Voigtland (nommé en latin, *terra Advocatorum*) dans toute son étendue. On ne sait pas trop qu'elle a été l'origine de ces *prévôts*, ou selon d'autres, *avoués*, ni comment ils sont parvenus à posséder, en souverains, un pays si considérable. Les comtes de Reuss descendent de ces prévôts. Mais la Saxe, et les Marcgraves de Bareuth, possèdent aujourd'hui la meilleure partie du Voigtland.

OElsnitz, ville manufacturière, de 3,000 habitans, dans les environs de laquelle on pêche des perles.

Auerbach, 2,000 habitans, 286 maisons; *Neu-Kirchen*, 270 maisons; *Adorf*, 276 maisons, ville manufacturière immédiate, et *Reichenbach*, ville seigneuriale de 600 maisons.

Schœneck, ville de 130 maisons et 1,600 habitans, a obtenu de l'empereur Charles IV, une exemption presque entière de toute contribution ou impôt, ainsi que beaucoup d'autres droits; mais sous la condition singulière *qu'on ne dût jamais y bâtir plus de maisons qu'il n'y avait alors, ni agrandir celles qui existaient*; au moyen d'une stricte observation de cette condition, la ville n'est obligée à rien autre chose que de présenter au souverain, en cas qu'il traverse la ville, dans un gobelet de bois neuf, une quantité de *cinq livres pesant* en *deniers* (nommés en allemand, *heller*), ce qui n'a eu lieu qu'une seule fois, savoir: en 1708. (Voyez *Busching*, *Gaspari*, *Leonhardi* et autres).

Dans le cercle de Neustadt, qui est encore une partie de l'ancien Voigtland.

Neustadt, sur l'Orla, avec 500 maisons et 2,500 habitans; *Weyda*, avec 400 maisons; *Auma*, et autres endroits manufacturiers.

Dans le Henneberg électoral-saxon, partie de la principauté du même nom; voyez l'article *Ducs de Saxe*.

Schleusingen, ville de plus de 2,000 habitans, avec un gymnase et un château où résidaient les comtes de Henneberg.

Suhla, ville manufacturière très-florissante; elle a 6,000 habitans; voyez plus bas.

Schmiedeberg, 1,100 habitans; *Goldlauter*, 1,000 habitans; *Benshausen*, 1,200 habitans, et autres bourgs et villages qui prospèrent par leur industrie.

Dans la haute-Lusace.

Budissin, ou *Bautzen*, sur la Sprée, siège des autorités supérieures, et de la diète provinciale, la première des *six villes*. Elle a près de 11,000 habitans, une grande église cathédrale, partagée entre les luthériens et les catholiques; un ancien château, un bel hôtel-de-ville, un gymnase, deux bibliothèques, des manufactures importantes et un commerce très-étendu.

Camenz, avec 548 maisons et 3,000 habitans; *Lœbau*, avec 305 maisons et 2,500 habitans, possèdent de bonnes manufactures, et tiennent les deux dernières places parmi les *six villes*.

Ebersbach, 5,000 habitans; *Eybau*, 4,000 habitans; *Hennesdorf*, 4,000 habitans, et autres beaux et grands villages manufacturiers sont encore dans le cercle de Budissin.

Gœrlitz, la seconde parmi les *six villes*, avec 8,000 habitans, une grande et belle cathédrale où l'on voit un célèbre orgue, un gymnase, plusieurs bibliothèques, une société ou académie des sciences, et de très-bonnes manufactures.

Landerksone, montagne granitique, couronnée par un cône de basalte: cette masse, haute de 1,304 pieds de France, s'élève au milieu d'une vaste plaine.

Zittau, la troisième des *six villes*: c'est, après Leipsick, la meilleure place de commerce des états saxons. Les uns

lui donnent 7,500 habitans ; les autres, 11,000. Cette ville, ayant été ruinée en 1757 par un bombardement, a été rebâtie avec plus de goût, et plus solidement. Le gymnase a une bonne bibliothèque.

Lauban, la quatrième des *six villes*, avec 6,000 habitans, un lycée, une bibliothèque et des manufactures très-considérables.

Hernhut, bourg que les *frères Moraviens* ont commencé à bâtir en 1717. C'est le chef-lieu de cette société religieuse et bienfaisante (1). Hernhut a près de 2,000 habitans, et offre, comme tous les établissemens de cette société, l'aspect de l'ordre et de l'élégance.

Oybin, rocher de grès, haut de 1,600 pieds, placé isolément au milieu d'une vallée romantique ; *Lausche*, montagne où l'on jouit d'une vaste et charmante vue sur la Bohême et la Lusace.

Geibsdorf, 4,000 habitans ; *Gros-Schœnau*, même nombre ; *Oderwitz*, 3,200 habitans ; *Reichenau*, 3,000 habitans ; *Neu-Gersdorf*, 2,600 habitans, et encore une douzaine de grands villages, où règne l'industrie manufacturière la plus active.

---

(1) Les frères Moraviens ont encore, en Lusace, des colonies à *Welka*, *Uhyst* et *Niesky* ; dans ce dernier endroit, est un séminaire pour former des missionnaires. A *Uhyst*, les frères ont établi un très-bon collége pour les jeunes gens. En Silésie, ils ont entr'autres établissemens ceux de *Neusalz* et *Guadenfrey*. Nous avons déjà parlé de leur académie à *Barby*, en Saxe. Dans la ville de *Neuwied*, un quartier a été bâti par eux. Dans le duché de Sleswick, en Danemarck, ils ont bâti un bourg nommé *Christiansfeld*. Ils sont répandus en Pologne, en Suède, en Angleterre, aux Etats-Unis. Ils ont envoyé des missionnaires dans l'Inde et au Groënland ; au milieu des glaces éternelles de cet affreux pays, ils ont formé une communauté chrétienne de mille âmes. La base de cette société est *le travail* ; par-tout ils établissent des manufactures, et la société en tire de grands revenus. Ils obéissent aux lois des différens pays où on les tolère ; mais la forme de leur régime intérieur est une démocratie, tempérée par l'influence des évêques. Les mariages se font par le sort. Les biens sont communs, mais la communauté assigne à chacun son logement, jardin, etc., et lui paye son travail, qu'on revend ensuite au profit de la société. Comme leurs ouvrages sont estimés à cause de leur solidité, ils les vendent à un prix très-haut.

Parmi les BARONIES de la haute-Lusace, nous devons remarquer *Muskau*, qui comprend un territoire de 25 lieues carrées, avec une ville très-jolie, du même nom; 2 bourgs, 46 villages, 20 métairies, 10 biens nobles et 9,000 habitans; *Hoyerswerda*, avec une ville, 35 villages, etc. etc.; *Seidenberg*, avec 17 villages et 6,500 habitans, etc. etc.

Les *seigneuries ecclésiastiques* sont plus considérables encore. On trouve ici deux abbayes de femmes, de l'ordre de Cîteaux: l'une, celle de *Marienthal*, a 13,800 sujets; l'autre, celle de *Marienstern*, compte dans ses domaines 2 villes, dont *Bernstadt* a de bonnes manufactures; 58 villages et 12,000 habitans.

Dans la basse-Lusace.

Guben, la meilleure ville de cette province, a 5—6,000 habitans, un gymnase, une école militaire, des manufactures, des vignes, etc. etc.

Luckau a le premier rang parmi les quatre villes immédiates de la province: elle compte 5,500 habitans. Sa cathédrale est un morceau d'architecture gothique très-remarquable.

Lübben, ville de 3,000 habitans, avec un palais où se tiennent les diètes de la province.

Dans la *seigneurie de Dobrilugk*, qui appartient au souverain, nous remarquons la ville du même nom, avec un très-joli château. *Kirchhayn*, ville de 334 maisons, etc. etc.

Dans le territoire de l'*abbaye de Neuenzelle*, couvent d'hommes, de l'ordre de Cîteaux, on trouve:

Neuenzelle, superbe couvent, avec une école académique, une bibliothèque et un cabinet d'antiquités esclavonnes.

Fürstenberg, petite ville sur la rive gauche de l'Oder, où l'électeur lève les droits de passage; c'est la possession *d'un seul village*, sur la rive droite, qui lui procure ce droit. Ce village, nommé *Schidlo*, devait, d'après le traité de 1763, être cédé, ainsi que tout le péage, contre un équivalent; mais on fit tant de chicanes et tant de difficultés, que les choses en restèrent là.

Les *seigneuries de Forsta* et *Pfœrten* appartiennent à la famille du trop fameux premier ministre de *Bruhl*; elles contiennent, sur 30 lieues carrées, 13 à 14,000 habitans, et

l'on y remarque deux jolies petites villes de même nom. Dans *Pfœrten* était le superbe château du comte de Bruhl, bâti et décoré avec une magnificence vraiment royale, mais incendié par ordre de Frédéric II, qui regardait ce seigneur comme un des principaux auteurs de la coalition de 1756 : il en reste encore deux pavillons.

Les *seigneuries de Sorau et Friebel*, appartenantes à l'électeur, contiennent :

Sorau, ville de 3,500 habitans, avec un lycée et un magnifique château, où résidaient autrefois les comtes de Promnitz. Sorau a des manufactures importantes.

Christianstadt, ville bâtie dans la forme d'un *C*, avec un château au centre.

La *seigneurie de Lübbenau* comprend la plus grande partie de la riante contrée dite *Spreewald*, c'est-à-dire, forêt de Sprée; plaine entrecoupée par plus de trois cents petits bras de la rivière de Sprée, parsemée de petits bois et de petits villages. On trouve ici :

Lübbenau, ville de 2,300 habitans, très-manufacturière, entourée de jardins, et ornée d'un château, où l'on doit voir la bibliothèque et la galerie de tableaux.

Mœurs et caractère des Saxons. — Un peuple qui imite servilement les mœurs étrangères, perd ordinairement les bonnes qualités que ses ancêtres lui avaient laissées en héritage, sans jamais atteindre à cette perfection, le plus souvent imaginaire, qu'il croit voir chez ses voisins. Cette triste vérité, méconnue par tous les peuples, peut sur-tout s'appliquer aux habitans de la Saxe électorale. Les deux Auguste, qui, à la dignité électorale, réunissaient la couronne de Pologne, épuisaient toutes les ressources pour égaler, s'il eût été possible, la magnificence de Louis XIV. On copiait les fêtes, les folies et les vices de la cour de Versailles. Les intrigans, les maîtresses et les pages obstruaient la résidence de la cour; l'Italie et la France ne cessaient de fournir à Dresde des histrions, des danseurs et des chevaliers de fortune. Le comte de *Bruhl*, comme premier ministre, ordonnait des dépenses extravagantes les unes après les autres. Les beaux-arts gagnèrent à la vérité à cet état de choses; mais les mœurs de la nation furent, pour long-tems, infectées du

souffle pestilentiel de l'immoralité et du luxe. Cependant, comme la cour et la nation, à cause de la différence des religions, se tenaient toujours un peu éloignées l'une de l'autre, la dépravation des mœurs n'aurait pas fait des progrès rapides parmi le peuple, sans un événement malheureux dont la Saxe conservera toujours le souvenir douloureux. Je veux parler du séjour que firent dans ce pays les troupes prussiennes, dans la guerre de sept ans. Frédéric II fit tomber sur ce pays tout le fardeau d'une guerre ruineuse. Toutes les fortunes englouties; la misère dans le palais comme dans la cabane; des spéculations hasardeuses et des gains honteux; la dissipation et l'abandon de soi-même; tel est toujours le cortège d'une armée ennemie qui, maîtresse temporaire d'une province, ne cherche qu'à s'y maintenir et à en tirer les richesses. Un écrivain saxon dit que ce n'est que depuis cette époque que le poison de l'immoralité a pénétré dans toutes les veines du corps social.

Après ce que je viens de dire, le public français ne sera pas trop flatté d'apprendre qu'on appelle le Saxon, le *Français d'Allemagne*. Voici en quoi consiste la prétendue ressemblance entre ces deux nations. Le Saxon a beaucoup de vivacité dans l'esprit, et peu de solidité dans le jugement : il saisit facilement le beau dans les arts; mais, dans les matières sérieuses, il n'approfondit aucune de ses opinions, et raisonne toujours selon la mode du jour, ou selon ses intérêts. Il est vivement frappé de toute nouveauté, qu'on lui présente sous des dehors pompeux; mais il l'oublie bientôt, et reste, au fond, toujours attaché à ses habitudes et à ses préjugés. Il aime le faste et les plaisirs bruyans; il est poli, officieux, d'un commerce doux et agréable; mais vain, mais égoïste. Il a le coup-d'œil de l'industrie, et est, en général, plus sobre que les autres Allemands. Il diffère aussi de ses voisins, en ce qu'il a pour le beau sexe plus d'attachement que d'estime, et lui accorde plutôt de l'empire sur ses sens, que des droits sur son cœur. Quant à la politique, le Saxon murmure et obéit; maudit les impôts et les paie en chantant. Il adore sa patrie; mais ce sentiment n'est point chez lui accompagné d'un véritable esprit public, d'un civisme actif et éclairé. Il regarde sa nation comme la plus spirituelle, la mieux civilisée de l'univers, et croit faire un grand honneur aux autres, s'il ne les traite

pas ouvertement en barbares. Voilà à-peu-près les traits qui ont pu donner lieu à supposer une sorte de ressemblance entre les Saxons et les Français. Après tout, le Saxon conserve une forte teinte du caractère général des Allemands : il est cérémonieux, lent dans le moment critique, prolixe et minutieux. Il est aussi constaté, par l'expérience, qu'à l'exception des Thuringiens, les Saxons, quoique braves et patiens, manquent de cette audace impétueuse qui est indispensable à la guerre. En général, leur caractère a beaucoup moins d'énergie que celui des Français, et de leurs voisins de Brandebourg et d'Hanovre ; ce qui nous ramène à la réflexion d'où nous sommes partis ; savoir, qu'un peuple imitateur perd ordinairement beaucoup, sans rien gagner.

La cour de Dresde vit à présent d'une manière fort modeste ; les individus de la maison régnante prêchent toutes les vertus par leurs exemples. Cependant, on trouve encore assez de faste pour un état comme la Saxe : il suffit de dire qu'il y a 113 chambellans et 115 gentilhommes de la chambre, un opéra italien, et en général plus de magnificence qu'à Berlin.

Un étranger qui a la prévoyance de se munir de bonnes recommandations, trouve à Dresde un séjour plus agréable que dans toute autre ville d'Allemagne. Le climat est salubre, quoique moins doux que celui de Leipsick. Les environs offrent de superbes promenades.

Il faut avouer que les femmes de Saxe ont plus de grâces, d'amabilité que les autres Allemandes. On trouve en Saxe beaucoup de belles physionomies et de superbes teints.

La *grande foire de Leipsick* mérite sans doute d'être visitée par un philosophe qui veut étudier les mœurs des peuples. Mais cette foire offre plutôt un tableau raccourci de l'Europe, qu'une image fidèle de la Saxe. Des négocians, marchands, fabriquans de toute espèce et de tout pays ; le Lyonnais, avec ses soieries et ses habits brodés ; l'Anglais, avec toutes les productions de l'industrie indienne ; le Hambourgeois, avec ses immenses cargaisons de sucre et de café ; le Russe, avec ses lourdes fourrures ; le Polonais, avec ses chevaux lestes et jolis ; enfin des individus de toutes les nations européennes, et souvent même des Turcs, des

Arméniens et autres, fourmillent dans toutes les rues. Les marchandises qu'ils viennent vendre ou acheter, ne forment pas un assemblage moins bigarré. On voit à côté l'un de l'autre, la porcelaine éclatante et la poterie noire, les quincailleries de toute l'Allemagne, des bijoux et des hochets, des nouveaux systèmes de philosophie et des nouvelles capottes de Paris, des sermons orthodoxes et des romans licencieux, des images de saints et des bustes de Bonaparte. Une foule de baladins et d'histrions affluent dans la ville et dans ses faubourgs; là, le grave acteur allemand se croit un prêtre de la morale, en débitant un drame larmoyant; ici l'harmonie enchanteresse de la musique italienne attire un public nombreux, moins nombreux cependant que cette foule qui se presse au cirque d'équitation. D'autres objets curieux, affichés avec pompe, des géans, des nains, des éléphans, raniment la curiosité émoussée des badauds. L'homme qui aime la belle nature et les charmes du printems naissant, visite le joli *Rosenthal* (vallée de roses), le jardin de Richter, les esplanades qui entourent la ville. Il faut encore voir les tables des restaurateurs où l'élégance supplée à l'abondance, et où l'on boit quelquefois de l'excellent champagne mousseux, de fabrique saxonne. Ajoutez à tout cela une foule toujours mouvante, foule de Juifs circoncis et baptisés, foule de grands et petits libraires, foule d'auteurs et de traducteurs, foule de gens curieux ou empressés, enfin un concours considérable de beautés saxonnes et autres, qui viennent jouir des spectacles, des bals et des autres amusemens, et vous aurez une idée assez exacte de la foire de Leipsick, considérée du côté moral; nous parlerons plus loin de l'importance du commerce qui s'y fait.

Religion, Affaires ecclésiastiques, Instruction publique. — On sait que la réformation de Luther prit naissance en Saxe. L'obstination que ce fameux moine mit à défendre ses opinions, souvent absurdes, et son intolérance peu philosophique, semblait être devenue l'héritage des théologiens saxons. Mais il faut croire que les lumières répandues dans tout le reste de l'Allemagne, ne seront pas perdues pour cette province.

Le luthérianisme domine dans tout l'électorat; les calvinistes ainsi que les catholiques n'ont le libre exercice de leur

culte qu'en deux ou trois villes; encore les catholiques ne jouissent-ils de cette grâce que depuis le changement de religion, par lequel la maison électorale, en 1697, se fraya un chemin à la couronne de Pologne. Comme l'électeur était en quelque sorte chef des protestans (*Director corporis evangelicorum*) ce changement fit beaucoup de bruit; l'électeur remit à un conseil la direction des affaires communes des protestans. De même il s'obligea, par des reversaux envers les Etats de son électorat, de ne rien entreprendre contre les droits de l'église luthérienne, ni de mettre les catholiques en possession d'aucunes églises, écoles ou colléges, sans l'agrément des Etats.

En Haute-Lusace, les catholiques sont plus nombreux que dans la Saxe, et possèdent plusieurs églises et couvens. La Bohême, comme suzeraine de la Lusace, est garante de ces droits.

Les frères Moraviens n'ont de culte public que dans les endroits que nous avons indiqué ci-dessus; voyez *Haute-Lusace, Herrnhut.*

En géneral les luthériens n'ont en Lusace d'autre prérogative que celle de siéger à la diète provinciale; les juifs seuls ne peuvent y posséder aucuns biens-fonds.

Outre les deux *universités* de Leipsick et de Wittenberg, dont nous avons déjà parlé à l'occasion de ces deux villes, la Saxe possède une *école* ou *académie de mines* à *Freyberg*, une *académie de beaux-arts* à Dresde, avec deux filiales à Leipsick et Meissen; trois *lycées* pour la jeunesse (dits *écoles du prince*), parmi lesquels celui de *Pforta* se distingue; plusieurs *gymnases* et *écoles* dites *latines.* L'instruction primitive est plus avancée ici que dans le Brandebourg, et l'on trouve parmi le peuple, des hommes en état de lire et écrire. Mais en revanche, l'instruction savante est ici sujette à l'influence nuisible des théologiens.

Parmi les réunions littéraires et autres, nous remarquerons la *société des sciences* à Goerlitz en Lusace, et celle d'*économie* à Dresde.

Agriculture et Législation rurale. — Le paysan Saxon est libre et protégé par les lois; il laisse sa ferme en héritage à ses enfans; il quitte à volonté les terres de son seigneur. Voilà la raison principale de l'état florissant où *se*

trouve l'agriculture en Saxe. En Lusace, une législation différente a produit des résultats différens; mais depuis quelques années, le gouvernement et les grands propriétaires concourent à changer la servitude du paysan, en une dépendance douce et salutaire.

Manufactures et Fabriques. — La Saxe est une des provinces les plus industrieuses de toute l'Allemagne; on peut même dire qu'il n'y en a aucune où l'on trouve réunies tant de manufactures et fabriques de différens genres. Voici une énumération de branches principales, pour l'électorat seul:

Filature de lin, toiles, futaine et toiles cirées; draps fins et communs, frese, flanelle et toutes sortes de lainages, belles mousselines et cotonnades, bas et bonnets de coton, velours et bas de soie, étoffes mi-soie, très-jolies, rubans et dentelles, chapeaux et gants, papier, dans 80 moulins; papiers peints, pleins de goût; galons d'or et d'argent, excellentes teintureries, la meilleure porcelaine de l'Europe pour la qualité intérieure, des glaces et verres d'une grande beauté, beaucoup d'objets en pierres, sur-tout en serpentine; la meilleure smalte ou couleur bleue minérale de l'Europe, dans cinq grandes fabriques; ustensiles en fer, sur-tout d'excellente tôle noire et plaques de fer-blanc; ouvrages en acier, laiton et tombac; alun, vitriol, soufre, huile de vitriol, eau-forte, borax et arsenic.

Comme la liberté du commerce saxon ne permet pas de connaître exactement le produit général de chaque branche, nous indiquerons, l'un après l'autre, les principaux endroits manufacturiers du pays.

Le *cercle électoral* a très-peu d'industrie. Vingt à trente fourneaux à poix, quelques salpêtrières, entre autres à *Herzberg*; des fabriques d'alun et de vitriol, à *Schmiedeberg*; une douzaine de forges, parmi lesquelles celle de *Baruth* donne un fer supérieur; des drapiers, à *Herzberg* et à *Bitterfeld*; des potiers, à *Ponch*; enfin les manufactures de lainages et du savon, à *Gnadau*, colonie des Hernhutiens, voilà tout.

La *principauté de Querfurt* a de très-bons drapiers à *Juterbock* et *Dahme*.

Dans le *cercle de Thuringue*, nous avons remarqué *Langensalza*,

gensalza, avec des manufactures considérables en soieries, demi-soieries, draps, lainages, raz, toiles, d'excellentes teintureries, beaucoup de moulins à huile, fabriques d'amidon et d'eau-de-vie, etc. *Tennstadt*, pour la toile, le raz et la filature de lin; *Weissenfels*, pour les ouvrages d'orfévrerie, galons, amidon, bas de coton; *Burg-Scheidungen*, village qui se distingue, tant par une économie rurale supérieurement bien entendue, que par sa fabrication d'amidon, de salpêtre et de bas de laine; *Freyburg*, *Skœhlen*, *Mœlsen* et leurs environs, pour des poteries très-bonnes et beaucoup d'ouvrages de menuiserie. On voit que la Thuringue électorale, au seul chef-lieu près, n'a que peu d'établissemens d'industrie.

Les évêchés de *Naumburg* et de *Merseburg* en ont proportionnellement beaucoup plus. La ville de *Naumburg* a de très-bonnes savonneries, des fabriques de cuir, d'amidon et de poudre à poudrer, des mégisseries, une blanchisserie de cire; on y fait beaucoup de bas de soie. *Zeitz* a de bonnes manufactures de draps, étoffes de laine, cuirs et cierges. Le village de *Zangenberg*, a une excellente fabrique d'amidon; la ville de *Merseburg*, des brasseries célèbres et encore à-présent très-importantes, des tanneries, des fabriques de colle-forte, quelques drapiers, etc. à *Zwenkau* on fait des draps, et à *Passenberg*, des gants.

Le *cercle de Leipsick* est le siége d'une grande industrie. *Leipsick* possède 8 fabriques de toiles cirées, 8 de velours et autres soieries, 2 de bas de soie, 2 de papier peint, 2 de cartes à jouer, 1 d'amidon, 2 excellentes et très-considérables fonderies de caractères, 15 imprimeries, grand nombre de fabriques de tabac et de cuirs, de très-bons orfévres, menuisiers et luthiers, facteurs de clavecins, teinturiers, des pelletiers, fabricans de galons et autres manufacturiers. La colonie de Français réfugiés a beaucoup contribué à éveiller l'esprit industrieux. Les autres places remarquables du cercle, sont: *Grimma*, en draps, lainages, pipes à fumer, d'une qualité supérieure, tabac, teintureries, imprimeries de coton; *Dœbeln*, en draps, lainages, toiles, futaine, cotonnades, bas, chapeaux fins, etc. *Leisnig*, mêmes sortes que les deux précédentes; *Mitweyda*, en cotons bruts, flanelles mi-laine, mouchoirs de coton, toiles luisantes, draps et autres sortes;

c'est une des villes manufacturières les plus considérables. *Rochlitz* et *Colditz*, pour toutes sortes d'ouvrages en laine, lin et coton; la dernière en outre par ses savonneries; *Delitsch*, pour sa manufacture de bas de laine; *Mutschen*, pour la polissure de diamans de Saxe; le château d'*Hubertusburg*, pour une fabrique de faïence anglaise; *Frohburg*, pour ses camelottes; *Wurzen*, *Eilenburg* et autres, pour différentes branches qu'il serait peu intéressant d'énumérer.

Dans *le cercle de Misnie*, nous voyons d'abord, la grande manufacture de porcelaine à *Misnie*, dont le dépôt principal est à Dresde. On ne sait si c'est à *Bottcher*, apothicaire de Berlin, ou à un Lusacien, nommé *Tschirnhaus* qu'on doit l'invention de la porcelaine; toujours est-il sûr que l'étude de l'alchimie y a donné la première occasion. Malgré la sage politique du gouvernement Saxon, de ne pas entasser trop de manufactures dans la capitale, *Dresde* possède beaucoup d'établissemens d'industrie et d'excellens fabricans et artisans, dont voici les principaux produits: draps fins, toiles de laine et de lin, marly, linons, rubans, broderies, dentelles, bas de laine et de soie, chapeaux fins, galons d'or et d'argent, chapeaux de paille, gants, papiers peints, flûtes et orgues excellentes, instrumens de chirurgie et d'optique, bijoux élégans, excellente cordonnerie, cierges, borax en quantité, macaronis à la napolitaine, chocolat, café de chicorée etc. etc. Il y a beaucoup de forges, d'usines et une fonderie de canons, boulets et bombes. Dans les environs de Dresde, ainsi que dans les bailliages de *Pirna*, de *Stolpen* et sur-tout de *Hohenstein*, la filature de lin et de laine, avec la fabrication du coutil, des bas et des bonnets occupe la plupart des habitans. Les autres villes manufacturières de ce cercle sont: *Pirna* avec une grande manufacture et imprimerie de cotons; on y fait une belle poterie; *Neustadt bey Stolpen*, et *Sebnitz*, en satinades et toiles rayées; *Bischofwerda*, en peluches et draps, *Grossenhayn*, endroit considérable pour les cotons, et draps, et pour ses belles teintureries; *Mückemburg*, village avec une forge célèbre par l'élégance de ses ouvrages; *Finsterwalda* pour les velours de coton et la poterie; *Torgau*, pour les draps, les cuirs, la bière; *Oschatz*, pour les draps, etc.

Nous sommes arrivés à la province la plus industrieuse de l'électorat propre; c'est *le cercle des mines*. On y remarque

Freyberg, avec de superbes établissemens pour l'amalgamation et l'épuration de l'argent, une usine de cuivre et tombac, une fonderie de canons et cloches, une fabrique de draps et plusieurs fabriques très-considérables de galons d'or et d'argent à la lyonnaise; *Haynichen*, pour les draps communs et lainages; les environs de *Seifern*, pour des joujoux et autres petits ouvrages en bois; *Altenberg*, en dentelle commune; *Geysing*, en dentelle forte; *Rosswyn*, en draps; *Zschoppau*, et ses environs, en filature et fabrication de coton, en draps, toiles et bas; *Chemnitz*, avec de belles manufactures d'indiennes, piqués, mi-soieries, bas, bonnets et gants; il y avait en 1796, 1626 tisserands, maîtres et garçons; 112 fileurs de bas; 12 imprimeries de cotons avec environ 300 tables, enfin 7 marchands grecs qui fournissaient le coton; *Frankenberg*, pour les mêmes objets que la précédente, et en outre une excellente mégisserie; *Limbach*, village, principal siège de la filature des bas de soie; *Zœblitz*, pour ses ouvrages en serpentine; *Olbernhau*, village avec une grande manufacture d'armes; on y fait aussi des toiles, des cotonnades, des dentelles de soie noire, de petits ouvrages en bois, et des métiers pour les bas; *Annaberg*, siège principal de la manufacture de dentelle qu'on fait ici dans la dernière perfection; la ville a en outre 700 métiers de passementerie. *Marienberg*, pour la dentelle; *Drehbach*, village pour le fil de la plus grande finesse et blancheur, et les meilleures dentelles en soie noire; *Geyer*, pour la fabrication de vitriol, soufre, alun et arsenic; *Johstadt*, pour les dentelles, huile de vitriol, clous et autres objets en fer; *Buchholz*, pour les dentelles très-fines, passementeries, cartes à jouer, etc.; *Beyerferld*, village, pour sa fabrication importante de clous, cuillers, ouvrages de ferblantier, dentelles, eau-forte, vitriol et autres objets; *Stolberg*, en draps, toiles, cotons et lainages; *Schneberg*, pour le fil d'or et d'argent, les blondes et dentelles, l'huile de vitriol, l'eau-forte et plusieurs drogues médicinales; *Crotendorf*, pour les clous, les toles, les passemens; *Eybenstock*, pour les mêmes objets que les deux précédentes; *Carsfeld*, (dans un district qu'on appelle *la Sibérie de Saxe*): pour les verres; *Johann-Georgenstadt*, *Schœnheyda*, *Schwarzenberg* et autres, pour les toles, dentelles, etc. etc.; *Zwickau*, pour sa manufacture de cotons, draps, ses mégisseries, sa fa-

brication de vert-de-gris, des couleurs en laque et des cardes; *Crimmitschau* pour les toiles en laines et la teinture, et beaucoup d'autres villes qu'il serait trop long de nommer. Il faut encore observer que la filature, la manufacture de dentelles et de la grosse toile, et la ferblanterie sont répandues dans presque tous les villages, sur-tout dans les bailliages de Chemnitz et de Schwarzenberg.

Le même doit s'entendre de la manufacture de mousselines dans *le cercle de Voigtland*. Son produit total fut en 1795 de 177,177 pièces, et en 1797 de 183,590 pièces de toutes sortes et de la longeur de trente aunes chacune. La ville de *Plauen* est le siège principal de cette importante manufacture, ainsi que d'une excellente imprimerie de cotons. On remarque encore les endroits suivans : *Oelsnitz* et *Mylau*, pour la mousseline; *Klingenthal*, *Neukirchen* et *Schœneck* pour les instrumens de musique; *Auerbach*, pour la potasse, la mousseline brodée, la dentelle noire; *Lengefeld*, pour la teinture, etc.; *Reichenbach*, pour les lainages et cotons; *Falckenstein*, pour la batiste; *Rodewisch*, village, pour la seule usine de laiton de toute la Saxe, usine qui fournit par an 2,000 quintaux en plaques et 1000 quintaux en fil.

Le *cercle de Neustadt* s'occupe sur-tout à la fabrication d'étoffes en laine, dont le siége est à *Weyda*, à *Neustadt* et ailleurs. Neustadt fait en outre beaucoup de draps, et Weyda fabrique de la poterie.

Dans le *Mansfeld saxon*, on fait du salpêtre, de la potasse, du fil, etc., etc.

La portion électorale du comté de *Henneberg* renferme une ville de fabriques très-importante; savoir, *Suhla*, où l'on trouve 533 métiers pour le basin, qui occupent 736 individus, et font 70,000 pièces par an, ainsi qu'une célèbre manufacture d'armes, qui donne de l'occupation à 300 ouvriers, fournit des canons de fusil de la meilleure qualité, des lames, des baïonettes, et ouvrage tous les ans 7,000 quintaux d'acier et de fer que produisent six forges voisines. *Schleusingen* posséde des manufactures d'étoffes de laine, des fabriques de fer, un moulin à poudre, trois papeteries, etc. *Schiedeberg*, village, a de célèbres facteurs d'orgues. Les paysans en général, ne pouvant se nourrir par l'agriculture, font beaucoup d'ouvrages en bois.

La *Haute-Lusace* est, de toutes les provinces saxonnes, la seule qui pourrait contester au cercle des Mines le premier rang en fait d'industrie. Les manufactures fleurissent ici depuis des siècles. La plus ancienne est celle des draps; elle a perdu beaucoup, mais elle conserve encore de l'importance. On fait, par an, 27,000 pièces de drap, pour lesquelles on emploie environ 800,000 livres pesant de laine. La filature de bas s'élève à 10—12,000 paires par an, et consomme 130—150,000 livres pesant de laine. La filature simple de laine est poussée très-loin, et il y a des fileurs qui savent tirer, d'une seule livre de laine, un fil long de huit mille aunes. Les manufactures en coton forment une autre branche considérable. On fait des basins, des mouchoirs, des étoffes, des indiennes, des cotonnades, des bas et autres articles en quantité. Mais les manufactures les plus importantes sont, sans comparaison, celles en lin. On fait des toiles de toutes sortes, mais sur-tout fines et rayées, en mi-soie et damassées. Pour ce dernier genre, on exécute les dessins les plus difficiles, des sujets historiques, des paysages, des fleurs, dans la dernière perfection. On fait aussi des linons, des batistes, de la gaze de soie, des rubans de tous genres. Toute l'exportation des toiles de la haute-Lusace, depuis 1764 jusqu'en 1780, c'est-à-dire en dix-sept ans, s'est montée à la valeur de 28,196,079 écus de Saxe, d'après les registres des douanes; les mêmes registres donnent, pour les années 1786 et 1787, la somme de 4,752,803 écus; mais en 1796, elle a surpassé *deux millions et demi*; il paraît qu'elle se tient à-peu-près sur ce point. On confond souvent dans le commerce la toile de Lusace avec celle de Silésie. Aussi la haute-Lusace n'est physiquement qu'une continuation des quatre cercles de montagnes en Silésie, et jouit absolument des mêmes avantages naturels et politiques.

C'est dans les *six villes* que s'exercent le plus les trois branches de manufacture dont nous venons de parler; mais les autres villes y participent aussi, et les grands villages que nous avons nommés dans la topographie n'ont pas d'autre moyen de subsistance. Le village de *Gros-Schœnau* est même l'endroit principal pour la manufacture du linge damassé.

On a encore dans cette province de très-bonnes imprimeries, teintureries et blanchisseries. La fabrication de cuirs, de chapeaux et de papier est très-considérable; il y a beaucoup de forges; on fait à *Budissin*, de la bonne poudre à fusil; à *Konigsbruck*, des pipes à fumer; près de *Muska*, une excellente poterie et de l'alun; à *Noos*, du vert-de-gris d'une qualité supérieure, etc.; la bierre de *Zittau* est célèbre; et on imite maintenant la bierre anglaise à *Reibersdorf*.

La *basse-Lusace* a infiniment moins d'industrie, mais elle fait des progrès. La toile est l'article principal et dont la fabrication est la plus répandue. *Guben*, *Sorau* et quelques autres villes font des draps, du tabac, des ouvrages en fer et autres articles. On estime la poterie bleue et les retortes de *Friebel*. Il y a une verrerie à *Friderichshayn*.

Le gouvernement de Saxe ne se mêle que peu de la direction des manufactures, et elles sont, pour la plupart, dues à la seule activité de la nation.

Commerce. — Les productions et fabrications du règne minéral, sur-tout la smalte, l'argent et le ferblanc, les toiles, lainages et cotonnades, la porcelaine, la dentelle, les grains, bestiaux et bois, forment les principaux articles d'exportation pour la Saxe. Comme le commerce est débarrassé de gênes fiscales, on importe toutes sortes de marchandises anglaises et françaises, des denrées coloniales, des grains et autres articles, dont une partie considérable est réexportée. La Saxe gagne très-certainement des sommes très-considérables; mais les auteurs ne s'accordent nullement sur le montant du gain annuel. M. *Heinitz* l'évalua autrefois entre 7—800,000 écus; le plus moderne auteur, M. *Hunger* va jusqu'à *trois millions*, dont deux pour la haute-Lusace seule; il est difficile de croire à cette dernière somme; et les calculs de M. Hunger paraissent aussi arbitraires que ceux de M. Heinitz, sont incomplets et fautifs (1).

(1) Les listes de M. Heinitz sont imprimées par extrait dans la *Monarchie Prussienne*, et ensuite dans l'*Aperçu statistique* de *Hæck*. Mirabeau ne les cite qu'avec une sage méfiance; il prouve que les sommes, tant d'exportation que d'importation sont beaucoup au-dessous de la vérité. Pourquoi l'auteur de l'*Aperçu statistique* persiste-t-il à citer ces vieilles listes? Mais on pourrait aussi lui demander pourquoi il omet souvent les meilleures manufac-

Leipsick est le centre du commerce de la Saxe; sa position est à la vérité moins avantageuse que celle de Dresde, mais le commerce aime la liberté. Leipsick est seul en possession des deux tiers du commerce intérieur de la Saxe propre, qu'on estime à une masse de circulation de 12 millions d'écus de Saxe. Les affaires qui se traitent à la foire, sont estimées à une somme de 18 millions d'écus; mais de cette somme une grande partie n'entre que très-indirectement dans la masse de circulation de la Saxe; cependant les gains sur le change, sur l'expédition et commission sont déjà très-grands. Le commerce de librairie est sur-tout extrêmement important; 200 à 300 libraires viennent apporter leurs nouveautés, et faire des paiemens et des échanges; deux autres branches importantes sont les soieries de France, et les pelleteries de Russie. Il est néanmoins vrai que, par l'établissement des manufactures autrichiennes, prussiennes et autres, ainsi que par le système prohibitif de ces puissances voisines, la foire de Leipsick a beaucoup perdu de son importance, et n'est plus ce qu'elle était il y a cinquante ans.

La seconde ville de commerce des Etats Saxons, est *Zittau*, laquelle, malgré la situation plus commode de *Budissin*, reste en possession du commerce de la haute-Lusace.

Les autres places importantes sont *Dresde*, pour l'exportation des productions minérales; *Chemnitz*, *Annaberg*, *Schneberg* et *Johann-Georgenstadt*, pour l'exportation de différentes marchandises tissues, filées ou brodées du cercle des mines; *Plaun*, pour la mousseline; *Zwickau*, pour le commerce des grains dans l'intérieur; *Langensalza*, *Naumburg* et autres, pour l'exportation des grains, vins et autres produits du règne végétal et animal.

Il y a une foire à Naumburg, mais le voisinage de Leipsick la réduit presque à la nullité.

On demande pourquoi Wittenberg et autres places qui, par leur situation sur l'Elbe, paraissent destinées à jouir d'un grand commerce et d'une navigation très-active, se trouvent dans un abandon et une décadence qui contraste avec l'état

---

tures et les productions les plus importantes. L'*Aperçu statistique* est un ouvrage fort inexact et incomplet. L'ouvrage de M. *Hunger* a paru en 1790.

florissant des autres villes saxonnes? La raison est que les vaisseaux saxons n'ont le droit de naviguer sur l'Elbe que jusqu'à Magdebourg; cette ville prussienne exerce un droit d'étape qui nuit infiniment à la Saxe.

Constitution et lois. — L'électorat de Saxe forme un état absolument séparé de la Lusace. L'électeur jouit en Saxe d'un pouvoir plus étendu, mais cependant borné par l'autorité des Etats qui forment trois ordres, et se rassemblent en diète tous les six ans. Les trois ordres d'état sont composés de la manière suivante. Le premier comprend trois subdivisions ou colléges, savoir: les *prélats*, c'est-à-dire, les trois chapitres (autrefois évêques) de Meissen, Merseburg et Naumburg; les *comtes et barons*, qui sont au nombre de neuf, et les *universités* de Leipsick et Wittenberg. Le deuxième ordre est formé par toute *la noblesse*, ou en traduisant littéralement, *la chevalerie*; il se subdivise en deux classes; la première est celle des nobles qui peuvent prouver seize quartiers, et qui en outre possèdent une terre titrée et qui ne relève que du souverain; ceux-ci ont droit de siéger et voter personnellement. Les nobles qui possèdent des terres dépendantes d'un bailliage, n'ont que le droit d'envoyer deux députés par bailliage; ceux enfin qui ne possèdent aucuns biens-fonds, n'ont rien à démêler avec les affaires publiques. Le troisième ordre ou le tiers-état est composé de *députés de 128 villes*, parmi lesquelles Leipsick a la présidence.

La diète ainsi composée, a les attributions suivantes: voter et fixer les contributions annuelles; revoir les comptes rendus sur les dépenses de l'état; donner son avis sur les projets de lois, lorsque ceux-ci regardent quelque objet important.

Les principautés de Querfurt, de Mansfeld et de Henneberg ont leurs diètes à part.

La Lusace forme, sous les rapports politiques, deux margraviats parfaitement indépendans l'un de l'autre; leurs constitutions se ressemblent à peu de chose près. Il y a deux ordres d'état, savoir: les Etats du pays et ceux des villes; le premier de ces colléges est composé de trois classes, savoir: 1°. *les prélats*, au nombre de trois dans l'un et l'autre margraviat; 2°. les *barons* ou possesseurs de grandes seigneuries immédiates, et qui ont même quelques droits régaliens; dans la haute Lusace, où ils ne sont qu'au nombre de quatre, ils

ont la préséance sur les prélats; le contraire a lieu dans la Basse-Lusace, où leur nombre monte à douze; 3°. *la noblesse* possessionnée: car quoique les roturiers puissent posséder des biens nobles, ils n'ont pas droit de séance à la diète. Le second ordre est composé, dans la basse-Lusace, de quatre villes, et dans la haute, de six. Ces dernières, connues sous le nom de *Six-Villes*, jouissent de très-grands priviléges, ont entre elles une alliance étroite, tiennent leurs diètes quand bon leur semble, s'administrent et se jugent elles-mêmes, font des ordonnances relativement à leurs affaires intérieures, etc. etc. Les deux ordres d'état ont chacun un suffrage à la diète provinciale, et ils doivent s'accorder de bon gré, sans quoi aucune conclusion ne peut être prise. L'autorité de la diète s'étend sur la législation, les contributions, les tribunaux, la distribution de grands offices, et ne laisse à l'électeur qu'un pouvoir très-limité. La couronne de Bohême, comme suzeraine de la Lusace, est garante de sa constitution.

Le droit romain conserve beaucoup de considération en Saxe, et la législation est en conséquence très-embrouillée et très-imparfaite. La foule de gens de loi nuit beaucoup au bien-être du peuple.

La torture est abolie, et l'on condamne rarement à la mort. La police est excellente sans être sévère.

L'électeur occupe la sixième place dans le collége électoral, mais dans celui des princes, il n'a qu'une part à la voix de Henneberg; en revanche, il est, comme électeur, *archi-maréchal* de l'Empire, et comme margrave de Meissen, *Grand-Veneur*; il est, en cas de vacance, *vicaire de l'Empire*, dans tous les pays où le droit saxon est en vigueur; à la diète de Ratisbonne, il jouit de plusieurs prérogatives. Le privilége de *non appellando*, et quelques autres, contribuent à consolider le pouvoir qu'il a sur ses états.

Finances. — Les domaines et droits régaliens sont sous la direction immédiate du gouvernement; toutes les contributions foncières, personnelles, industrielles, sont payées aux caisses de chaque province, et administrées par les Etats; le gouvernement n'a, sur ces caisses, qu'une inspection plus ou moins directe; les provinces qui ne sont pas incorporées à l'électorat, n'envoient au *collége des finances*, que l'état

du surplus de leurs caisses, après la déduction de toutes leurs dépenses administratives et autres. Ces circonstances rendent très-difficile de se former une idée nette des revenus et dépenses de ce pays. On a bien un extrait authentique des registres du collége des finances pour l'an 1778, dont voici les résultats (1).

Contributions foncières.	1,752,921	écus de Saxe.
——————— personnelles et industrielles (parmi lesquelles le timbre et les douanes sont compris). . . .	1,833,486	
Impôts sur les consommations. . . .	1,468,379	
Domaines et droits régaliens, (parmi lesquels les mines, les forêts). . .	1,669,541	
Quelques revenus accidentels	55,400	
Total connu	6,779,727	écus de Saxe.

Mais il manque ici les revenus absorbés par les dépenses locales des provinces non-incorporées, le don gratuit de la noblesse de Lusace, le produit de quelques bailliages, donnés en hypothèque à l'électeur d'Hanovre, et quelques autres articles. On évalua le véritable total à plus de 7 millions d'écus (28 millions de France) pour l'année 1778. Depuis cette époque, toutes les branches des revenus ont pris des accroissemens; et l'on estima, en 1790, leur total à 7 millions 500,000 écus. Aujourd'hui, que les bailliages hypothéqués ont été dégagés (ce qui donne une augmentation connue de 127,263, et que d'ailleurs la neutralité a augmenté le bien-être de l'état), on ne peut évaluer les revenus à une somme moindre que 7,750,000 écus; ce qui équivaut à 30 millions de France.

Les dépenses montaient, en 1778, aux sommes suivantes :

Militaires et affaires étrangères, . .	2,017,116	écus.
Appointemens des colléges de justice et finances, et frais de régie, ...	702,730	
TOTAL.	2,719,846	écus.

(1) Nous tirons tous les détails de cet article presque littéralement de la *Géographie de M. Gaspari*, 1799.

Ci-contre, ...	2,719,846 écus.
Acquittement des dettes publiques et de celles du prince, ...	1,910,899
Entretien de la cour, ...	679,824
Apanages, ...	414,016
Pensions sur toutes les caisses, . .	332,625
Bâtimens, remises, restitutions, .	453,267
Dépenses accidentelles, ...	113,675
TOTAL	6,624,152 écus.
Surplus apparent des revenus sur les dépenses en 1778, ...	155,575 écus.

L'armée coûte à présent près de *trois* millions d'écus; mais les dépenses de la cour ont été un peu restreintes.

Quant à la dette publique, voici les détails les plus vraisemblables.

La caisse des contributions avait, en 1763, une dette liquide de 29,084,425 écus; ce qui exigeait une somme annuelle de 840,000 écus pour payer les intérêts. On destina 1,100,000 écus par an pour le paiement des intérêts et l'extinction du capital. A la fin de l'année 1792, on avait déjà diminué le capital de 11 millions d'écus; et, sans quelques obstacles survenus, on aurait pu voir la caisse des états entièrement libérée en 1807.

Les dettes de la chambre des rentes formaient, en 1792, un total restant de 4,500,000 écus. On avait remboursé 3,810,300 écus.

La dette dite hanovrienne (*voyez plus haut*) montait à 3 millions et demi : elle était payée.

Les nouvelles dettes, faites par les états depuis 1763, formaient un total de 8 millions; mais il n'en resta de dû, en 1792, qu'environ le quart de cette somme.

La masse totale des dettes nationales de Saxe était, vers l'an 1770—72, de 49 ou 50 millions d'écus (200 millions de France); en 1792, elle se trouva être diminuée de moitié, et l'on crut que de ces 24 à 25 millions d'écus, à peine 6 étaient dus à l'étranger. Les circonstances de la guerre ont reculé l'époque de la libération totale; mais elles n'ont point augmenté la masse des dettes.

Forces militaires. — On donne les notices suivantes pour celles qui approchent le plus de la vérité.

Infanterie.

	Hommes.	
Grenadiers de la garde du corps. . .	1,200	
12 régimens de campagne, à 1,850 hommes.	22,200	
8 bataillons de grenadiers et 24 de mousquetaires, formant un total de . . .		Hommes. 23,400

Cavalerie.

1 régim. de Gardes-du-Corps. . .	500	
1 régim. de Carabiniers	750	
2 régim. de Cuirassiers	1,500	
4 régim. de Chevaux-Légers. . . .	3,000	
1 régim. de Hussards.	1,000	
40 escadrons formant un total de		6,750

Corps divers.

Ingénieurs.	42	
1 régim. d'artillerie ave le corps des pontonniers.	1,828	
Le corps de Cadets et la garde Suisse.	269	
5 compagnies d'Invalides.	607	
Ensemble.		2,746
Total de tous les corps . . .		32,896

Le Henneberg saxon tient en outre un bataillon de milices et un petit contingent pour le cercle de Franconie.

L'armée saxonne est supérieurement bien équipée et entretenue. Il y a treize grands magasins, où l'on garde des vivres pour les troupes. Elles consistent en Saxons, et l'on peut compter sur leur fidélité. La cavalerie vaut au moins celle des Prussiens. L'artillerie est supérieure sous tous les rapports; mais l'infanterie ne jouit pas d'une grande renommée. Cependant elle s'est bien battue contre les Français dans la dernière guerre.

La position de la Saxe entre deux grandes puissances, lui

défend l'espoir de jouer un grand rôle militaire. L'électeur ne peut se mettre à l'abri d'une invasion, soit des Autrichiens, soit des Prussiens. Ces derniers peuvent à présent attaquer la Saxe sur quatre faces différentes; savoir, par le Voigtland, par Halle, par Torgau et par la haute-Lusace.

HISTOIRE. — Les *Hermundures*, tribu germanique, sont les premiers habitans connus de ces pays. Ils furent chassés par un peuple vandale, c'est à-dire, esclavon (1), qui se nomment *Sorbes* ou *Sorabi*. Cepeuple fit, de 530 jusqu'en 562, tant de conquêtes, qu'à la fin il se trouva en possession de toute la Lusace et de la partie de l'électorat de Saxe, située sur les deux bords de l'Elbe, jusqu'à la rivière de Saale saxonne, qui forma la limite des Francs, et, vers l'est, jusqu'à la Queiss. Ces Sorabes étaient un peuple très-bien policé pour le tems, zélé pour sa liberté, agriculteur et commerçant. Ce fut par leurs soins que ces pays quittèrent leur aspect sauvage. Mais, dans le septième siècle, des guerres sanglantes commencèrent entr'eux et les Francs. L'issue finale en fut que sous Charles, fils de Charlemagne, les Sorabes furent forcés à payer un tribut. Henri Ier. les mit entièrement sous le joug, et institua, pour les tenir en bride, les MARGRAVES DE MEISSEN, qui, peu à peu, se formèrent un domaine très-considérable. Cependant on ne connaît le nom d'aucun de ces margraves avant l'an 983, où l'on trouve un certain *Riddag*, qui fut suivi par *Eckart Ier.*, qui, en même tems, fut landgrave de Thuringe. Son épouse était une fille du célèbre *Hermann Billung*, duc de Saxe (*voyez plus loin*); et de sa seconde fille, qui fut mariée à un *Comte de Wettin*, descend toute la dynastie des margraves de Misnie, aujourd'hui électeurs de Saxe.

Dedo Ier., qui vécut vers 1050—60, commença cette dynastie. *Otton* eut le surnom *le Riche*, à cause de la découverte des mines. *Henri-l'Illustre* conquit la Thuringue, et, selon quelques auteurs saxons, la Lusace; mais ce dernier fait paraît douteux.

L'année 1423 fut une époque mémorable, par la donation

(1) Voyez ce qui a été dit dans le troisième tome, pages 65, 107 et 129, et sur-tout 231 et 233. Les Wendes ou Wandales de Brandebourg paraissent avoir été long-tems intimement liés avec ceux de la Lusace et de la Saxe.

de la dignité électorale et du duché de Saxe que fit au margrave, *Frédéric-le-Belliqueux*, l'empereur Sigismond, pour le récompenser des secours qu'il lui avait donnés contre les Hussites. C'est ici le lieu de dire quelques mots sur l'origine et la nature du duché de Saxe.

L'ancien duché de Saxe comprenait la plus grande partie de la Westphalie et de la Basse-Saxe, alors nommée Ostphalie. La Haute-Saxe d'aujourd'hui n'était alors habitée que par des Thuringiens, Hermundures et autres peuples différens des Saxons. Après que *Wittikind* eut succombé sous la puissance de Charlemagne, ses successeurs gouvernèrent long-tems la Saxe au nom de l'empereur, en conservant le titre de ducs. Cette dignité fut ensuite conférée à la *maison Billung*, et après son extinction, à celle des *Guelfes*. De cette dynastie puissante fut *Henri le Lion*, prince intrépide, qui en 1179, encourut le ban de l'empire, et attaqué par des ennemies sans nombre, il ne put conserver que l'Ostphalie ou la basse-Saxe d'aujourd'hui. La dignité électorale et le duché de Saxe en Westphalie, furent donnés à *Bernard* de la maison d'Ascanie; mais ce prince n'eut point assez de forces pour se mettre en possession du véritable duché; il ne lui en resta que le titre, et ce titre passa par abus au pays héréditaire de Bernard, c'est-à-dire, à sa portion dans la principauté d'Ascanie ou d'Anhalt, portion qui correspond à ce qui forme aujourd'hui le cercle électoral. De ces ELECTEURS DE LA DYNASTIE ASCANIENNE, le dernier fut Albert III, après la mort duquel l'empereur donna ses dignités et pays à la maison margraviale de Meissen, originairement de Wettin. Voilà comme le nom de Saxe a été transporté du sein de la Westphalie aux bords de l'Elbe. Mais il est juste d'observer que, même avant cette époque, le pays de Misnie avait quelquefois été compris sous le nom générique de Saxe.

Frédéric le Belliqueux joignit au bonheur d'une acquisition si importante la gloire d'être le fondateur de l'université de Leipsick en 1,409. Son successeur, *Frédéric II*, surnommé *le Bon*, eut des querelles avec un certain *Kunz* de *Kauffungen*; ce noble furieux, profitant de l'absence de l'électeur, escalade le château et enlève les deux jeunes princes, *Erneste* et *Albert*. Déjà il touchait la frontière de Bohême, lorsque, par un hasard singulier, les princes se virent délivrés. Ces

deux frères devinrent les fondateurs de deux lignes, nommées de leurs noms, lignes *Ernestine* et *Albertine*. La première eut la dignité électorale, le duché de Saxe et la Thuringue; l'autre, le margraviat de Misnie et tout ce qui en dépendait.

Frédéric le Sage, de la ligne Ernestine, refusa prudemment la couronne impériale, et sans se déclarer ouvertement pour Luther, protégea ce réformateur contre ses persécuteurs. *Jean le Constant*, zélé luthérien, accéda à la célèbre ligue des protestans à Smalcalde en 1350. *Jean Frédéric le Magnanime* fut avec le landgrave de Hesse, choisi pour commander les armées protestantes; mais avec toute sa grandeur d'âme, il ne posséda ni des talens militaires ni prudence politique. Il avait le puissant *Charles V* en tête, et sur ses derrières un ennemi perfide et acharné, dans la personne de son cousin Maurice, margrave de Misnie. Battu près de Mulhberg, où il n'avait eu que 9000 hommes à opposer à 36,000, il se vit prisonnier de l'empereur, qui le fit accuser et condamner à mort; il sauva sa tête en cédant à *Maurice*, la dignité électorale et la presque totalité de ses états. C'est à ces événemens de 1547 et à ceux de 1566, que la ligne puinée ou Albertine, doit l'avantage de posséder quatre fois autant de pays que celle aînée ou Ernestine.

Le perfide *Maurice* avait atteint son but et résolut aussitôt, en trahissant les intérêts de Charles V, de rétablir les affaires des Protestans, qui semblaient désespérées. Il se ligua secrétement avec le roi de France et les princes protestans; sous prétexte d'exécuter le ban de l'Empire contre Magdebourg, il lève une puissante armée; il met même le siège devant cette ville, et, pour comble de bonheur et d'adresse, il se fait prêter de l'argent par Charles V lui-même. Soudain il tombe sur l'empereur, manque de le faire prisonnier, le presse vivement et lui arrache la favorable convention de Passau, en 1552. Dans l'année suivante la mort interrompit cet homme extraordinaire dans ses vastes projets.

Son frère *Auguste* lui succéda. Il fut obligé d'éxécuter contre le duc Jean-Frédéric, fils de l'ex-électeur, le ban de l'empire, opération qui valut à la ligne Albertine un aggrandissement en Thuringue. Cet électeur améliora la législation, encouragea les arts et l'agriculture, amassa un trésor de 17 millions; mais il eut la manie de vouloir se connaître en

théologie ; malheureusement, lorsque les souverains se font théologiens, les prêtres se font souverains. Luthérien ou catholique, tout prêtre fut dans ce siècle un ministre de la guerre, de la haîne et de l'intolérance. Les persécutions cruelles, que l'orthodoxie luthérienne suscita contre ceux qu'on nomma *Crypto-Calvinistes*, imprimèrent à la mémoire de ce prince une tache ineffaçable. Ces troubles religieux ne discontinuèrent point sous ses deux successeurs; l'assassinat juridique du chancelier *Crell*, homme d'état et administrateur excellent, couronna les exploits des bonzes saxons. *Jean-Georges I*, régna pendant la guerre de trente ans, se conduisit, par les conseils de son confesseur, avec une lâche déloyauté envers Gustave-Adolphe, mais il obtint cependant la sécularisation des évêchés de Naumburg-Zeitz et de Merseburg, ainsi que la possession de la Lusace (1). Il fut suivi par trois princes dont les règnes ne virent éclorre aucun événement majeur. Mais *Frédéric-Auguste Ier* était appelé à jouer un rôle sur le théâtre de la fortune, quoique par ses talens il ne s'élevât pas au-dessus du vulgaire. Après avoir, en 1697, abdiqué la religion luthérienne, il eut la couronne de Pologne. Nous avons parlé des suites de cet événement, voyez tome 3, page 388. Cette couronne funeste valut à la Saxe une visite de Charles XII, qui tira 23 millions d'écus du pays ; elle entraîna la cour dans des dépenses énormes et dans un luxe auquel les ressources de la Saxe ne pouvaient suffire. Le comte de *Bruhl*, qui gouverna Frédéric-Auguste II et la Saxe, se flattait de conquérir Magdebourg et de participer au partage de la monarchie prussienne; ce fut par cette amorce que l'Autriche l'entraîna dans la terrible guerre de sept ans, guerre qui changea les campagnes riantes de la Saxe en affreux déserts. Nous avons déjà parlé des événémens qui y eurent lieu.

(1) La couronne de Bohême avait d'abord engagé ce pays à l'électeur pour la somme de 7,200,000 écus prêtés pendant la guerre ; en le cédant définitivement, elle s'en réserva la suzeraineté, et le droit de pouvoir le racheter pour ladite somme en cas que la ligne masculine de la maison électorale de Saxe viendrait à s'éteindre, ce qui a pensé arriver de nos jours. L'Autriche aurait donné sept fois 7 millions pour ravoir un pays qui s'étend dans le centre des états prussiens, mais il y a aujourd'hui un héritier mâle.

L'électeur-roi

L'électeur-roi eut cependant la consolation de voir la paix conclue en 1763 et de pouvoir revenir dans sa chère ville de Dresde.

Son successeur, *Frédéric Christian*, mourut dans la même année, et le prince *Xaver* géra la régence jusqu'en 1768, époque où l'on vit monter sur le trône, l'électeur régnant *Frédéric Auguste III*, prince très-sage, grand économe, peu ami des plaisirs, en un mot, l'homme qu'il fallait pour rétablir les finances délabrées et les ressources épuisées de l'état. Il ne signa point la fameuse convention de Pillnitz, conclue sous ses yeux; mais fidèle aux principes de la constitution germanique, il envoya régulièrement son quintuple contingent (environ 10,000 hommes) contre les Français; néanmoins il accéda dans la suite à la neutralité armée.

On peut regarder comme un événement important pour le bonheur de la Saxe et le repos de l'Allemagne, la naissance d'un enfant mâle dans cette maison. Si la ligne Albertine masculine venait à s'éteindre, le duc de Saxe-Weymar eût eu l'électorat; mais l'Autriche aurait eu des prétentions bien fondées sur la Lusace. Jamais la Prusse n'aurait pu risquer les suites d'un tel rapprochement; une guerre était inévitable. Mais un frère de l'électeur ayant eu un enfant mâle, tous ces projets et toutes ces espérances se trouvent dérangés.

CHAPITRE II.

ÉTATS DES DUCS DE SAXE (1).

Les liaisons qui subsistent entre les deux lignes de la maison de Saxe et le voisinage de leurs Etats, nous décident à laisser suivre ceux-ci immédiatement après l'électorat, quoique dans un arrangement purement statistique, ces petites principautés n'eussent mérité qu'une des dernières places.

La ligne Ernestine perdit en 1547, comme nous venons de dire dans l'article précédent, la dignité électorale, et tous ses Etats, à l'exception d'un district de 50,000 florins de revenu,

(1) L'*Aperçu statistique* de l'Allemagne comprend ces états sous le nom de *Duché de Saxe*. Ce titre ne leur a jamais appartenu; ils ont fait partie du *landgraviat de Thuringue*, et portent aujourd'hui le nom de principauté de Weymar, de Gotha, etc., etc. Leurs possesseurs sont *ducs de Saxe*; c'est un titre purement personnel. Le *duché de Saxe* est le cercle électoral. (*Voyez* page 62).

que le nouvel électeur, Maurice, fut tenu d'assigner aux princes, fils de Jean-Fréderic, électeur destitué; on laissa en outre à celui-ci, la ville de Gotha et le pays de Saalfeld. Le roi de Dannemarck, Christian III, s'intéressa pour la ligne Ernestine, et lui obtint, en 1554, la cession de quelques districts et le rétablissement de l'union d'hérédité entre les deux lignes. L'imprudence du duc de Gotha qui prétendit protéger des assassins, lui ayant attiré le ban de l'Empire et un emprisonnement à vie, l'électeur Auguste, pour frais de l'exécution, s'empara de quelques bailliages. Comme si leurs Etats eussent été trop étendus, les ducs de cette ligne se partagèrent en plusieurs branches, dont aujourd'hui il ne reste que deux principales; celle WEYMAR est, depuis 1741, sans branches collatérales; celle de GOTHA, au contraire, est divisée en quatre branches, savoir : de GOTHA, de MEINUNGEN, de HILDBURGHAUSEN et de COBURG-SAALFELD. Il résulte de ces divisions, cinq Etats souverains et indépendans l'un de l'autre, quoique liés par un pacte de famille. Mais, pour combler les tourmens des géographes, ces cinq Etats sont composés de six principautés, dont trois appartiennent en entier à une ligne, et les trois autres sont morcelées entre plusieurs. La division par Etats ou souverainetés est pour la statistique, et nous la suivrons dans notre description (1); celle par principautés intéresse le droit public de l'Allemagne, et il est nécessaire d'en prendre connaissance, pour l'intelligence de la description topographique.

Voici les principautés qui composent tout le territoire de la maison ducale de Saxe.

1 La principauté de Weymar, }
2 ——— de Eisenach, } dans la Thuringue, cercle de
3 ——— de Gotha, } Haute-Saxe.
4 ——— d'Altenburg, }
5 ——— de Cobourg, dans le cercle de Haute-Saxe, mais physiquement en Franconie.
6 Le comté de Henneberg (en partie); ce comté est du cercle de Franconie.

Ces six principautés sont, relativement à l'Empire, re-

(1) Les géographes allemands suivent, pour la plupart, la division par principautés; ce qui serait peu convenable dans une géographie statistique comme la nôtre.

gardées, chacune, comme un tout indépendant ; elles ont leur voix à la diète ; même dans Altenbourg, les Etats, quoique sujets à différens souverains, forment un corps réuni.

Pour empêcher désormais tout partage, les branches régnantes ont introduit le droit de primogéniture. Saxe-Meinungen seule refuse d'y accéder.

Les affaires communes à toute la ligne Ernestine sont gérées par l'aîné des ducs, auquel on a assigné le bailliage d'Oldirleben en indemnité. Outre les affaires relatives à l'Empire et à plusieurs fiefs et droits, la ligne Ernestine possède et administre en commun l'université de Jena.

Tous ces princes, avec leurs sujets, sont de l'église luthérienne.

Le pouvoir du souverain est, dans tous ces Etats, borné par des diètes, à peu près comme dans la Saxe-Electorale. Il y a un suprême tribunal, dépendant de tous les ducs en commun.

Après avoir encore remarqué que tous ces pays, pour le physique, appartiennent à la RÉGION CENTRALE, (*voyez* l'introduction), et qu'ils jouissent d'un climat très-salubre, mais assez froid, à cause de l'élévation du terrain, nous allons considérer séparément les Etats de chaque branche.

A. SAXE-WEYMAR.

Les états du duc de Saxe-Weymar comprennent les parties suivantes :

Principauté de Weymar.	55 lieues c.	68,000 habitans.
——— d'Eysenach.	30	36,000
Trois bailliages de Henneberg. .	14 $\frac{1}{2}$	10,000
TOTAL. . . .	99 $\frac{1}{2}$ l. car.	114,000 habitans.

Ces pays sont situés entre la Saxe électorale, la Hesse, les Etats du duc de Gotha et quelques autres petites souverainetés.

PRINCIPAUTÉ DE WEYMAR. — Ce pays consiste en vallées profondes, formées par les rivières de *Saale* et d'*Ilm*, et en collines moyennes. Les blés, les fruits, le lin, le chanvre, y réussissent très-bien ; les forêts sont assez considérables ; on tient beaucoup de moutons et du bon bétail dans les vallées. Il y a par-tout des carrières.

Les villes principales sont :

Weymar, sur l'Ilm, capitale et résidence ; cette jolie ville a 750 maisons et 7,000 habitans ; le château renferme une bibliothèque considérable et un cabinet numismatique. Tout près de la ville on voit un superbe parc. (*Voyez* l'article *Manufacture*).

Jena, ville de 816 maisons et 6,000 habitans, sans les étudians. L'université, fondée en 1558, par tous les princes de la ligne Ernestine, est, pour l'instruction, une des meilleures de l'Allemagne ; mais il y a toujours régné une grossièreté de mœurs qu'on commence peu-à-peu à bannir. Cette ville est le siège d'un tribunal et d'un consistoire (synode), communs à tous les Etats des ducs de Saxe (1).

Apolda, ville de 4,000 habitans, appartenant à l'université de Jena. (*Voyez* Manufacture).

Buttstadt, 400 maisons ; *Burgel*, 1,100 habitans ; *Sulza*, 1,200 habitans, et autres.

Allstedt, ville de 1,800 habitans, dans un district isolé et situé près du canton de Maunsfeld. C'est un reste du *Palatinat de Saxe*, et les comtes palatins résidèrent à Allstedt.

Principauté d'Eysenach.—Cette principauté a l'air froid et le terrain très-montagneux. Les grains n'y suffisent point aux habitans ; le lin et les fruits viennent un peu mieux. Les pâturages, dans les vallées, nourrissent d'excellent bétail à cornes ; des troupeaux de moutons couvrent les hauteurs. Mais la richesse du pays consiste dans ses superbes forêts ; il y a aussi un peu de cuivre, fer, sel, albâtre, marbre, plâtre, et schiste micacée.

Eysenach, ville très-bien bâtie et peuplée de 8,000 habitans, qui montrent beaucoup d'industrie. (*Voy.* Manufacture).

Wartburg, vieux château, dans une situation romantique. Luther y fut mis en sureté pendant onze mois, et il y traduisit la bible.

Ruhl, bourg de 2,500 habitans, dont la moitié appartient à Saxe-Gotha. (*Voyez* Manufacture).

---

(1) Le district de Jena a été possédé par la branche collatérale d'Eysenach, sans faire partie de la principauté de ce nom. Quelques-uns le placent encore dans cette dernière principauté, ce qui n'est pas tout-à-fait juste.

Kreutzburg, 320 maisons, etc., etc.

Portion du comté de Henneberg. — On y trouve beaucoup de minéraux, sur-tout du cuivre mêlé d'argent, des pierres de taille et à moulins, de la houille; parmi les couches de celle-ci, à Cammerberg, se trouve une schiste argileuse, avec de très belles impressions de végétaux. Le lin, l'avoine et les fruits viennent bien dans quelques endroits; mais on manque de blé.

Ilmenau, 2,000 habitans; *Ostheim*, 2,200 habitans; *Kalten-Nordheim*, 1,100 habitans, etc., etc.

Manufactures, Fabriques, Commerce. — La principauté de Weymar ne possède pas beaucoup de manufactures. Celle de bas est la plus importante, et ensuite celle d'étoffes en laine, et de toiles; la filature est aussi considérable. *Weymar* possède une fabrique de tuyaux pour les pompes à incendie, une manufacture de bustes et têtes, en terre cuite, et une école de dessein. Dans la ville d'*Apolda*, on fabrique annuellement, sur 660 métiers, 40,000 douzaines de bas; cette fabrication fait subsister plus de 2,400 individus. A *Jena*, on fait de très-bons chapeaux; à *Buttstadt*, des draps, etc., etc. La distillation d'eau-de-vie s'accroît tous les jours, et empêchera bientôt le pays d'exporter son superflu de grains.

La principauté d'Eisenach, plus stérile que la précédente, s'en dédommage par son industrie. A *Eisenach* même on teint, presse et apprête environ 100,000 pièces de raz, par an; elles sont fabriquées tant dans la ville que dans ses environs; on y fabrique aussi une grande quantité de peluche et de rubans de laine; on fait du blanc de plomb, de l'amidon et des cardes. *Ruhla* est un bourg très-connu par son excellente quincaillerie et coutellerie, ses pipes à fumer, tabatières et autres marchandises, avec lesquelles ainsi qu'avec celles des pays voisins, les habitans font un grand commerce. A *Mihla* et *Berka*, on fait du velours. Dans les montagnes, on trouve beaucoup de fours à goudron; on y fait de la potasse et du noir de fumée.

Dans le Henneberg Weymarier, on fait de la porcelaine et des étoffes en laine; à *Ilmenau*, des bazins et raz, à *Kalten-Nordheim* et *Kalten-Sundheim*; des coutils, à *Ostheim*,

Affaires publiques. — Le duc de Weymar tire de ses sujets, de ses domaines et de quelques droits et péages à Erfurt et autre part, un revenu annuel de 500,000 écus de Saxe ou environ 2 millions de France.

Le militaire consiste en un corps de chasseurs de 600 hommes, une compagnie de garnison à Jena et une compagnie de hussards.

La légèreté avec laquelle les finances ont été administrées a souvent mis ce gouvernement dans l'embarras.

Le duc régnant aime les belles-lettres et les beaux arts; sa capitale est devenue le séjour des *Wieland*, des *Schiller*, des *Gœthe*, etc.

Dernièrement, on a cru voir une atteinte portée à la liberté des opinions, dans la persécution du célèbre *Fichte*; mais, aux yeux d'un public impartial, il y eut des torts de côté et d'autre. Le chef du clergé Weimarien est Herder, philologue profond et littérateur plein de goût. L'instruction publique est portée à un haut degré de perfection.

B. Saxe-Gotha.

Les états du duc de Saxe-Gotha consistent dans deux pays, dont voici l'étendue et la population.

Principauté de *Gotha* (y compris les fiefs de *Gleichen*.	72 lieues carr.	80,000 hab.
Partie de la principauté d'*Altenbourg*.	72	85,000
Total.	144 lieues carr.	165,000 hab.

Le duc possède encore le bailliage de *Thémar* dans le Henneberg, en commun ave le duc de Cobourg; ce bailliage a 4,500 habitans, et donne 14,000 florins de revenus dont $\frac{7}{12}$ appartiennent à Gotha. Les autres possessions du duc de Gotha dans le Henneberg, ne lui appartiennent qu'en particulier, sans souveraineté.

Principauté de Gotha: La partie méridionale de ce pays est très-montagneuse; elle comprend une partie du *Thuringerwald* et même les sommets les plus élévés de cette chaine de montagnes,

	au-dessus de Gotha.	de la mer.
Schnékopf, élevé de.	2,075 p. de r.	2,313 p.
Inselberg, ——————.	1,888	2,126

Le reste du pays a le sol assez uni et fertile ; mais l'agriculture y trouve des ennemis dangereux dans une quantité singulière de mulots. On cultive aussi du lin, de l'anis, de la garance, des légumes, sur-tout des carottes, beaucoup de fruits, etc. etc. Les moutons et les chevaux sont un des objets principaux de l'économie rurale. Les forêts fournissent abondamment du bois, du goudron, de la potasse, du noir de fumée et autres articles. En fait de minéraux l'on trouve du fer, du cobalt, des houilles, des pierres meulaires et calcaires.

Gotha, ville de 1300 maisons et 21,500 habitans, capitale et résidence. On remarque le château de *Friedenstein*, situé sur une colline, et qui renferme un des plus célèbres cabinets numismatiques de l'Europe, une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et un autre de physique, une galerie d'antiques et un observatoire. Tout près de la ville se trouve encore un château avec un beau parc, et un peu plus loin le superbe *observatoire astronomique de Seeberg*, que le duc a fait bâtir pour M. de *Zach*, qui, selon M. Lalande, est le premier astronome de l'Europe et qui a aussi bien mérité de la science géographique. Nous reviendrons sur la ville de Gotha dans l'article *manufactures*.

Waltershausen, ville de 2,000 habitans près de la terre de *Schnepfenthal*, où le célèbre pédagogue *Salzmann* a établi un institut, vanté par les cent bouches de la renommée, mais contre l'organisation duquel nous avons entendu faire de très-fortes objections. Cependant on y élève de petits prodiges, et il y a eu des professeurs estimables (1).

(1) Nous ne savons pas s'il faut compter dans ce nombre le professeur *Lenz*, qui a fait des voyages en France, Danemarck et Suède ; et qui ensuite a publié sur ces pays des remarques, en partie fort sottes et impertinentes. Par exemple, il se met en colère en voyant la jeunesse d'une école centrale, en France, s'amuser à des jeux militaires ; il déclare barbare la coutume qu'on a en Danemarck de faire lire dans les écoles un recueil de traits d'héroïsme tirés de l'histoire de la nation. Il paraît que M. Lenz, rempli de cosmopolitisme, voudrait abolir en Europe tout esprit militaire et tout sentiment national. Pour un pédagogue universel des nations européennes, il s'y prend fort mal-adroitement, en laissant entrevoir son aversion et son mépris pour tout ce qui n'a pas l'honneur d'être allemand.

Cranichfeld, 256 maisons ; *Fridrichsroda*, 270 maisons, *Grafentonna*, 245 maisons ; *Ruhla* (partie de Gotha), 279 maisons ; *Zella* et autres petites villes (voyez *Manuf.*)

Le comté de Gleichen relève du duc de Gotha, et n'a qu'une seule ville remarquable, savoir :

Ohrdruff, ville de 4,200 habitans, résidence d'une branche de la maison de Hohenlohe, qui est investie de la possession du haut comté.

Principauté d'Altenburg. — La partie d'Altenburg, que le duc de Gotha possède, consiste en deux parties, séparées par un district appartenant aux comtes de Reuss.

La partie orientale est un pays uni, extrêmement fertile et très-bien cultivé. Les blés y abondent et les chevaux sont très-beaux. Ceci est sur-tout dû aux *Wendes* ou Vandales qui, au nombe de 10,000, habitent encore ce district. Ils se distinguent par un physique avantageux, des habits et des mœurs particulières, un grand amour du travail et de l'ordre, une grande aisance, et des privilèges considérables.

La partie occidentale est plus montagneuse, mais elle a des forêts, des pâturages excellens, des mines de fer, cuivre, cobalt, alun, vitriol, ardoise et des sources salées et minérales. Elle est encore coupée en deux par la principauté de Weimar.

Dans la partie occidentale.

Altenburg, ville de 1,000 maisons et de 9,000 habitans, avec un château, gymnase, un cabinet d'histoire naturelle, un couvent de demoiselles nobles. (*Voyez* Manuf. et Comm.). *Ronneburg*, *Schmœlln* et autres petits endroits.

Dans la partie occidentale.

Eisenberg, ville de 500 maisons et 3,200 habitans. (*Voyez* Manufactures).

Orlamunde, petite ville, autrefois siège des célèbres comtes du même nom.

Camburg, 1500 habitans, avec vignobles, *Cahla*, *Roda* et autres.

Manufacture et Commerce. La filature, les étoffes de laine, les treillis, forment les objets principaux de l'industrie manufacturière et de l'exportation. La ville de *Gotha* possède, outre ses manufactures en laine, lin et coton, une

manufacture de porcelaine et quelques autres d'amidon et de cuir; *Waltershausen*, a des mégisseries; *Zella*, une grande manufacture d'armes et l'on y fait de la quincaillerie. *Ohrdruf*, fabrique des draps communs, du raz, des toiles, des faux dentelées, des cuirs. Pour *Ruhla*, voyez l'article de *Weimar*. Le grand village de *Mehlis* fait de la quincaillerie; et en général, l'industrie commence à se répandre dans les campagnes.

Altenburg fait un grand commerce en grains et bétail; *Eisenberg*, en bois et petits ouvrages de bois; il y a de bonnes mégisseries.

En général, ce peuple est très-industrieux et économe.

AFFAIRES PUBLIQUES. L'état florissant des finances met le duc à même de jouer un petit rôle politique. Il tire de ses possessions un revenu de 800,000 écus, ou 3,200,000 fr. Son militaire consiste en un corps de gardes à cheval, un régiment de dragons, trois régimens d'infanterie et deux régimens de milice.

Les états s'assemblent tous les quatre ans, mais leur comité est permanent.

L'instruction publique est très-bien organisée, et l'est depuis long-tems.

C. SAXE-COBOURG-SAALFELD.

Les ducs de cette branche possèdent les districts suivans:

(*a*) Une partie de la PRINCIPAUTÉ DE COBOURG, estimée à 20 lieues carrées et 28,000 habitans.

(*b*) Une partie d'Altenbourg, appelée aussi PRINCIPAUTÉ DE SAALFELD, et évaluée à 30 lieues carrées et 30,000 habitans.

(*c*) Les cinq douzièmes des revenus du bailliage de THÉMAR en Henneberg, (*voyez* Saxe-Gotha).

(*d*) Le tiers du bailliage de RŒMHILD en Henneberg, (*voyez* Saxe-Meiningen).

On estime les revenus du duc à 12,000 écus, ou quatre-cent quatre-vingt mille francs; mais il reste encore des dettes considérables: elles s'élevaient, en 1773, à plus de 4 millions de France.

Le nombre des sujets, en y comptant ceux qui sont en commun, peuvent monter à 62,000 individus.

Le pays de Cobourg est, en général, montagneux, et l'on y trouve les sources du Weser, qui, d'abord, porte le nom de *Werra*. L'agriculture, la nourriture des bestiaux, l'éducation des abeilles, l'exploitation des forêts et des minéraux, le rendent un des pays les plus florissans de cette partie de l'Allemagne.

Cobourg, capitale et résidence, avec un joli château et 7,000 habitans. Près de-là est le château fortifié du même nom. Cobourg a une fabrique de fil d'or et d'argent, et fait un peu de commerce en draps, toiles, ouvrages en bois, boucles et boutons de métal. Les tisserands, au nombre de 100, vendent, par an, pour 150,000 florins de marchandises. Il y a dans les environs des carrières de marbre.

Neustadt, avec une fabrique de tabac; *Grue*, avec une de bleu de Prusse et de sel ammoniac; *OEslau*, avec une célèbre marbrerie, etc. etc.

Il y a encore dans le pays 2 papeteries, un moulin à poudre, et, (selon L'APERÇU STATISTIQUE, auquel nous n'accordons pas une confiance illimitée), une fonderie de cloches et de canons, dont les meilleurs géographes n'indiquent point le local.

On trouve à *Fechheim* de l'albâtre, et à *Unter-Siemau* et *Gronen-Walburg* du bois pétrifié, dont on faisait autrefois plusieurs ouvrages.

La principauté de Saalfeld, qui n'est proprement que la partie méridionale de celle d'Altenbourg, comprend des terrains très-montagneux et de belles vallées. Ces dernières ne sont pas dépourvues d'une bonne agriculture; mais, en général, la richesse du pays consiste en bois, minéraux et bétail.

Saalfeld, ville de 3,300 habitans, autrefois résidence de la branche de Saxe-Cobourg-Saalfeld. Le château est joli, et sa situation charmante. La ville fabrique du drap, des étoffes, des cuirs, du vitriol. On trouve dans les environs, des mines de cuivre et du cobalt, 2 fabriques de vitriol, une de bleu de Prusse, et quelques-unes de potasse.

Posneck, ville de 3,000 habitans, fabrique des étoffes et des cuirs.

Grafenthal, ville de 1,000 habitans, avec des fabriques en acier et en fer, des mines de soufre et de vitriol.

Fridrichsthal, mine et forge de fer. Dans les environs il y a 3 verreries.

Wallendorf, village, avec une des meilleures manufactures de porcelaine de l'Allemagne.

On trouve une excellente ardoise à Lieslen ; de l'alun à *Obernitz ;* plusieurs forges et martinets.

D. Saxe-Hildburghausen.

Cette branche collatérale est la plus endettée de toute la ligne ernestine ; ce qui vient de ce qu'elle a voulu jouir de tout l'éclat de la souveraineté, malgré la petitesse de ses états. Ceux-ci ne consistent que dans un tiers de la principauté de Cobourg et un bailliage de Henneberg : ils contiennent 32 à 33,000 sujets, sur 30 lieues carrées, et donnent à-peu-près 200,000 francs de revenu annuel.

Ce que nous avons dit de la constitution physique et des productions de la partie saalfeldienne du pays de Cobourg, convient de même à celle-ci.

Hildburghausen est une ville de 500 maisons, très-régulièrement bâtie, avec un joli château, une église de calvinistes, et quelques manufactures en laine.

Friderichshall, saline où l'on fait sur-tout du sel d'Epsom et autres sortes semblables.

Ummerstadt fait une excellente poterie. Il y a encore dans le pays des fabriques de bleu de Prusse et de vitriol, des forges de tôle ; des mégisseries, etc. etc.

E. Saxe-Meiningen.

Les états de cette branche sont plus considérables que ceux de Hildburghausen ; ils consistent en deux districts ; savoir :

(*a*) Une partie du comté de Henneberg, ...	40 lieues car.	35,000 hab.
(*b*) Une partie de la principauté de Cobourg, .	14 ———	14,000
(*c*) Deux tiers du bailliage de Rounhild, . .	3 ———	3,000
	57 lieues car.	52,000 hab.

Les revenus montent à 200,000 florins, ou environ 440,000 francs. Comme le droit de primogéniture n'est pas introduit, on voit souvent plusieurs princes qui règnent en commun.

Le comté de Henneberg, dont Saxe-Meiningen possède la meilleure partie, est, dans sa totalité, un pays de 100 lieues carrées, ou même de 110, selon quelques auteurs. Il formait une souveraineté particulière; mais, après l'extinction de sa dynastie des comtes, il fut partagé entre SEPT souverains différens; savoir, la maison de Saxe-électorale, les cinq lignes de Saxe-ducale et Hesse-Cassel.

Le Henneberg est un pays montagneux, mais fertile : la partie méridionale est riche en bleds, fruits, lin, tabac : celle du nord a des minéraux de toutes sortes, et des forêts très-considérables. Les fabrications en fer, acier, laine, lin et coton sont importantes. L'air y est sain, mais froid.

Meiningen, ville de 3,600 habitans, résidence des ducs de Saxe-Meiningen, et, en quelque sorte, capitale du pays de Henneberg, dont on conserve ici les archives. Le château est grand, et renferme des collections dignes d'être vues. La ville fabrique des bazins et des lainages.

Wasungen, ville de 1,500 habitans, fait de la coutellerie, des toiles et du tabac.

Salzungen, ville de 2,200 habitans, avec des manufactures de peluches et étoffes. Il y a ici une saline qui donne 28,000 quintaux d'un excellent sel, et un profit net de 80,000 écus par an. Elle appartient, pour la plus grande partie, aux bourgeois.

Henneberg, château ruiné, sur une montagne qui domine le pays.

Schweina, avec une mine de cobalt; *Steinbach*, avec beaucoup de coutellerie, etc. etc.

La partie du Cobourg, qui appartient à Saxe-Meiningen, ne consiste qu'en montagnes; mais le bois, le bétail et la grande industrie des habitans, lui donnent de l'importance.

Sonneberg, ville de 2,000 habitans, fabrique des glaces,

des aiguilles, des joujoux de bois. On trouve dans les environs de superbes carrières, et sur-tout une espèce d'ardoises en lames, qu'on croit être l'unique.

Steinach possède une fabrique de bleu de Prusse, une forge de tôle, et, à quelque distance, une marbrière, des affineries, des fonderies, des fours à étamer, etc. etc.

Il y a encore dans le pays une manufacture de porcelaine, des verreries et beaucoup de forges. La fabrication de joujoux en bois est répandue dans les villages. On trouve à Limbach une sorte de grès qui supporte le plus haut degré de chaleur.

Dans le bailliage de Ramhild, on voit de hautes montagnes basaltiques et isolées, appelées *Gleichberge*, c'est-à-dire, montagnes égales.

CHAPITRE III.

ÉTATS DE L'ÉLECTEUR BAVARO-PALATIN.

L'électeur Bavaro-Palatin pouvait, avant la dernière guerre, être considéré comme la troisième puissance de l'Allemagne, quant au nombre de ses sujets et à l'étendue du territoire; quoique la Saxe, par sa position arrondie, le surpassât en forces réelles, et même l'Hanovre et la Hesse, en nombre de troupes. Par ses liaisons avec la Prusse et la Russie, ce prince est assuré d'une indemnité entière. Voilà pourquoi il nous a paru intéressant de faire connaître à nos lecteurs, avece xactitude, et l'étendue ancienne de ses possessions, et la grandeur de ses pertes (1).

---

(1) Nous nous permettons d'observer que le seul auteur français qui ait donné un ouvrage de statistique solide et bien raisonné, l'incomparable Mirabeau, même s'est trompé dans son calcul sur l'étendue des états bavarois, d'abord, en suivant, pour le Palatinat du Rhin, une donnée fausse et exagérée, quoique reçue par plusieurs auteurs allemands; ensuite en négligeant à dessein une dixaine de petits districts qui, réunis, forment un total digne d'être mis en ligne de compte.

A. DANS LE CERCLE DE BAVIÈRE.

ELECTORAT DE BAVIÈRE.	ETENDUE.		POPULATION.	
	Milles carrées.	Lieues carr.	En général.	Par lieue carrée.
Duché de Bavière (sans les enclaves et sans soustraire la surface des lacs, fleuves, etc.)	576	1,060	864,000	540
Haut-Palatinat	130	361 $\frac{1}{2}$	175,000	488
Landgraviat de Leuchtenberg	3	8 $\frac{1}{3}$	7,300	876
Comté de Haag	3 $\frac{1}{2}$ *	9	4,860	540
Seigneurie de Hohenwaldeck	3	7	2,800	400
Seigneurie de Sulzburg, Pyrbaum et Breiteneck	2	5 $\frac{5}{6}$	5,000	900
Duché de Neubourg	52	144 $\frac{4}{5}$	100,000	700
——— Sulzbach (avec sa seigneurie d'Ehrnfels)	27	75	50,000	666

B. DANS LE CERCLE DE SUABE.

Seigneuries de Mindelheim et de Schwabeck.	7 $\frac{1}{4}$	21	13,700	655
——— de Wiesensteig	1	2 $\frac{5}{6}$	3,000	1,000
——— de Wertingen et d'Illertissen	2	5 $\frac{5}{6}$	5,000	900

C. DANS LES CERCLES DU HAUT ET BAS-RHIN.

Palatinat du Rhin (avec les principautés de *Simmern*, *Lautern*, *Veldentz*, etc.)	85**	236 $\frac{1}{2}$	330,000	1,400
Duché de Zweybrucken (avec ses appartenances)	40	111 $\frac{1}{2}$	96,000	864

D. DANS LE CERCLE DE WESTPHALIE.

Duché de Juliers	65	180 $\frac{1}{2}$	200,000	1,111
——— de Berg	60	106 $\frac{1}{2}$	210,000	1,260

TOTAL, environ . . . . 1,056 m. 2,934 l. 2,266,660 habit.

On pourrait à la rigueur prétendre que le duché de Zweybrucken, ayant été cédé en apanage à la ligne cadette, ne devrait point être compté parmi les Etats Bavaro-Palatins. Soustrayons donc ces 111 lieues carrées et 96,000 habitans, il reste 2,823 lieues carrées et 2,170,660 habitans. Je n'ai pas dû compter, parmi les Etats de cette maison, les seigneuries de *Ravenstein* et *Berg-op-zoom*, parce que la république des sept Provinces-Unies en possédait, ou du moins y

* Nous ne savons pas comment *Gaspari* a pu donner à ce comté 8 milles carrés; notre évaluation se fonde sur les cartes de Sotzmann.

** Autrefois on donnait, sur des aperçus vagues, 140 milles carrés au Palatinat; M. *Traiteur*, géomètre très-estimé, l'a réduit à 75 milles; mais c'est en y soustrayant la surface des lacs et fleuves, ce qui, conjointement avec d'autres raisons, nous a obligé à en augmenter le nombre.

exerçait la haute souveraineté. Voyons maintenant à quoi s'élèvent les pertes dont la maison Bavaro-Palatine réclame l'équivalent.

Du Palatinat, toute la rive gauche ou les deux tiers en étendue, et les sept douzièmes en population.	157 lieues carr.	192,500 hab.
Zweybrucken, en totalité. . .	111	96,000
Juliers, *ibid.*	180	200,000
TOTAL des pertes. . . .	448	488,500
RESTE.	2,486 lieues carr.	1,778,160 hab.

Nous allons décrire les pays restans. Quant à la partie physique et topographique, nous sommes obligés de les séparer en trois sections, d'après leur position respective. Les remarques générales embrasseront, selon notre manière ordinaire, tout l'Etat à la fois.

A. LA BAVIÈRE, LE HAUT-PALATINAT ET TOUS LES DISTRICTS Y ENCLAVÉS OU ATTENANS.

SITUATION ET LIMITES. — Cette masse principale des Etats Bavaro-Palatins est entourée, en demi-cercle, par les Etats Autrichiens, savoir: par la Bohême, au nord-est; l'Autriche propre, à l'est; le Tyrol, au sud. Cette ligne n'est interrompue qu'un peu dans l'est, par l'évêché de Passau, et dans le sud-est, par l'archévêché de Salsbourg; ces deux pays ne tarderont pas à recevoir un souverain de la maison d'Autriche. La Prusse est voisine de la Bavière par ses deux principautés d'Anspach et de Bareuth, qui la touchent au nord-ouest. Le cercle de Souabe, et particulièrement l'évêché d'Augsbourg, forment la frontière d'ouest.

Voici la situation cosmographique, en comptant depuis la pointe occidentale de Neuburg, à Creuzperg, au-dessus de Passau, etc., etc.

47 d. 28 m.——50 d. latitude boréale.
7 d. 52 m.——11 d. 10 m. longitude est de Paris.

CLIMAT, TERRAIN, FLEUVES, MONTAGNES. — Ces pays sont tous situés dans la région Danubienne; et ce que nous avons dit en général de cette section de l'Allemagne, peut sur-tout s'appliquer à la Bavière. On doit cependant distinguer ici trois climats physiques différens, qui résultent de l'exposition du terrain et de la nature du sol.

Le premier climat comprend les revers septentrionaux des montagnes tyroliennes, et jusqu'aux environs de Munich; c'est en ce lieu qu'on voit déjà, pour ainsi dire, les promontoires des Alpes noriques dont la chaîne parcourt le pays de Salzbourg; ce sont des montagnes calcaires d'ancienne formation, et leurs sommets pyramidaux dénués d'arbres, les rapprochent déjà beaucoup des véritables Alpes; la neige y reste neuf mois de l'année. Les plaines élevées de cette région ont le sol composé d'argile grasse, mêlée de gros sable ou de cassure de roche. Il s'y trouve des lacs nombreux et en partie très-considérables, tels que ceux de *Tegern*, *Walchen*, *Wurm*, *Ammer* et *Chiem*. L'air de cette région est vif et pas froid; on peut le comparer avec celui du département des Vosges.

Le second climat commence avec les collines tertiaires ou montagnes d'alluvion, qui sont adossées à la chaîne des montagnes calcaires primitives. Ces collines, et les vastes plaines qui se trouvent entre elles (1), renferment de la pierre calcaire compacte commune, qui est ici très-riche en pétrifications, du sable, de la marne, de l'argile, du marbre, de la pierre puante et de la houille; à mesure qu'on s'approche du fleuve, le sable prend le dessus; on voit aussi beaucoup de marais, dont quelques-uns couvrent une surface de plusieurs milles carrés; celui nommé le DONAUMOOR, était le plus grand; il s'étendait sur plus de dix lieues carrées; mais il a été desséché; (*voyez* plus bas dans l'article topographique). Ces marais répandent quelquefois des miasmes qui infectent l'air au loin; mais, hors ces circonstances, ce climat est aussi sain et plus doux que le premier.

Dans le troisième climat, presque toutes les expositions sont méridionales, car le pays consiste en des montagnes qui s'élèvent peu-à-peu de la plaine du Danube, jusqu'aux sommets de la chaîne dite *Bœhmerwald*, ainsi qu'au Fichtelberg. Ces deux chaînes consistent en roches granitiques peu élevées, auxquelles sont adossés des promontoires de gneiss, d'argile et d'ardoise; parmi les branches de ces collines, on

(1) La plaine qui s'étend de Ratisbonne à Osterhofen est longue de quatorze lieues, et large de huit à dix; c'est le grenier de la Bavière.

en

en remarque une qui suit le Danube, et qui, ainsi, forme une vallée exposée au nord-ouest; tandis que toutes les autres de la province le sont au sud. Le climat est moins stable et moins égal que les deux autres.

Il est encore très-remarquable que toutes les eaux de la Bavière, telles que l'*Inn*, l'*Iser*, le *Lech*, à droite; l'*Altmuhl*, le *Naab* et le *Regen*, à gauche, se réunissent au Danube, et s'écoulent par une seule issue, près de *Haffnerzell*, sur les frontières de l'Autriche. La Bavière, avec une partie de la Souabe, forme le premier parmi les quatre bassins du Danube.

Productions Minérales. — On trouve en plusieurs endroits de bonnes houilles, mais les vastes tourbières sont encore de plus d'importance. Le meilleur marbre existe près Hohenschwangen et Tegernsee; il y en a de très-belles sortes. On a aussi du plâtre, du tuf et des pierres à aiguiser. Quelques fleuves charrient de l'or. L'argent et le plomb ne se trouvent qu'en petite quantité; mais les mines de fer et de cuivre sont importantes. Le fer de *Bergen* est de très-bonne qualité. En 1790, les individus employés à l'exploitation des mines, formaient un total de 1770 individus; parmi les produits on estima celui du fer brut à 123,329 quintaux, celui du minérai vitriolique, à 22,662 quintaux; celui des houilles, à 466 quintaux.

Mais quoique le produit des matériaux bruts, tirés du sol de la Bavière, soit estimé à 250,000 florins par an, toutes ces mines ne sont que peu de chose en comparaison des trésors de sel que renferme sur-tout le terrain de *Reichenhall* et *Traunstein*. La source principale est près du premier endroit, et l'on y fait aller six grandes saunières; le reste des eaux salées est conduit à Traunstein, pour y être cuit avec celles de Au, endroit voisin, où il y a une source moins abondante. Cette transportation est fondée sur les avantages locaux de Traunstein, tant pour les combustibles que pour l'exportation. L'eau salée est élevée par une roue de 36 pieds de diamètre, et coule dans des canaux de plomb pendant l'espace de trois lieues. Mais ce qu'on admire le plus, c'est l'aqueduc souterrain construit pour l'écoulement du superflu de l'eau salée et de la source douce qui fait aller les machines. Cet aqueduc, qui existe depuis plusieurs siècles, est construit

en cailloux carrés, enduits de bitume; il se prolonge sous la ville, les jardins et les champs, à une profondeur de douze toises, et pendant l'espace de plus d'une demi-lieue de France ($\frac{1}{3}$ d'un mille allemand); sa largeur et la rapidité de sa pente sont telles qu'on peut, à la lueur des flambeaux, sans aucun danger, le descendre en bateau, en moins d'un quart d'heure. Ces deux salines donnent un produit annuel de 120,000 quintaux d'un très-bon sel. On trouve encore du sel à Rosenheim et autre part.

Nous devons encore nommer parmi les minéraux de la haute-Bavière, la calamine, le sélenite, près Hogenschwangau, et une espèce de pétrole, qui se trouve près Tegernsée et dont les Bavarois racontent des merveilles.

Le haut-Palatinat a quelques mines de fer, qui donnent 40—50,000 quintaux de minérai brut. Les carrières y sont aussi d'importance.

Le pays de Sulzbach a une mine de fer, une d'étain et d'argent, deux de plomb.

Productions végétales et animales. — La haute-Bavière et le haut-Palatinat nourrissent beaucoup de bêtes à cornes et des moutons, ainsi que de bons chevaux. Dans les hautes vallées, vers la frontière du Tyrol, on suit, pour la nourriture du bétail, la méthode de la Suisse. On ne manque ni de volaille ni de porcs; mais ce n'est que depuis peu qu'on commence à élever des abeilles en quelque nombre. Les nombreux lacs et étangs fournissent une quantité prodigieuse de poisson. Le gibier est, en plusieurs districts, beaucoup trop abondant. Dans la rivière de Regen, on pêche d'assez belles perles.

La basse-Bavière, ou pour parler plus exactement, toute la contrée qui s'étend depuis Munich et Wasserburg jusqu'au Danube, ainsi que la principauté de Neubourg, produit en abondance toutes sortes de blés et grains; mais la culture des fruits y est un peu négligée. Le comté de Hohenwaldeck, dans la haute-Bavière, est presque le seul district qui se distingue par ses excellens fruits. L'agriculture n'est nulle-part mieux soignée que dans le pays de Neubourg.

On estime que les 1,165,830 *jucharts* ou arpens, cultivés tous les ans dans la Bavière propre, produient 5,800,000

à 6 millions de *scheffel* de Munich, dont deux millions sont exportés du pays.

La quantité considérable de houblon que la Bavière produit, ne suffit point aux besoins du peuple qui ne boit ici que de la bierre. La vigne ne trouve aucune part, en Bavière, soit le sol, soit les expositions qui lui sont nécessaires ; le lin et le chanvre suffisent aux besoins du pays.

Les bois forment une des principales ressources de la haute-Bavière et du haut-Palatinat. La vallée élevée où naît la rivière de Regen, porte même le nom caractéristique de *la Forêt*. Mais les administrations ne veillent pas assez sur l'économie forestière.

En 1799, toutes les possessions électorales situées dans le cercle de Bavière, renfermaient 199,000 chevaux, 160,000 bœufs, 465,000 vaches, 324,000 taureaux (ceci nous paraît outré), 961,000 moutons, 320,000 porcs, 378,000 chèvres.

Divisions. La Bavière propre se divise selon le langage vulgaire, en Haute et Basse, mais ces expressions, comme c'est ordinairement le cas, choquent la vérité et l'exactitude géographique ; car la Haute-Bavière s'étend avec ses deux coins jusques sur le Danube, et la Basse-Bavière comprend une partie des montagnes de Bœhmerwald ; il suffit de se rappeler que la première est située au sud et l'autre au nord.

Quant aux divisions politiques, on regarde aujourd'hui le duché de Bavière et le Haut-Palatinat, comme formant l'Électorat, proprement dit. On les divise en *quatre régences*, qui se distinguent par les noms de leurs chef-lieux : *Munich*, au sud-ouest ; *Burghaussen*, au sud-est ; *Straubing*, au nord-est, et *Amberg* au nord. La régence de *Landshut* a été supprimée ; au moment où cet article s'imprime, la régence de Burghausen vient d'être également supprimée. Mais nous ne connaissons point encore les détails de la nouvelle distribution ; et son département qui comprenait la partie centrale, est partagé entre la régence de Munich, qui comprend maintenant 43 juridictions ; celle de Burghausen, qui n'en a que 19, et celle de Straubing, qui en compte 41. La régence d'Amberg ou du Haut-Palatinat, comprend 29 juridictions. Toutes les parties enclavées sont assignées à la régence la plus prochaine.

Les deux principautés de Neubourg et Sulzbach qu'on

appelait autrefois LE PALATINAT DE NEUBOURG, ont chacune leur régence particulière.

VILLES ET AUTRES ENDROITS REMARQUABLES.

Dans la régence de Munich,

Munich, en allemand *Munchen*, c'est-à-dire ville de moines ou moinière. Cette capitale et résidence est située sur l'Iser, à 48 deg. 7 m. 37 sec., latitude boréale, et 9 deg. 14. m. longitude est de Paris. Tous les faubourgs y compris, elle renfermait, en 1781, environ 2270 maisons et édifices, avec presque 48,000 habitans, dont 10,000 dans les faubourgs. Cette ville est une des plus belles de l'Allemagne. Le château ne forme point un ensemble régulier; on y admire la magnifique salle, dite des empereurs, avec l'escalier de marbre, le trésor et la chapelle; l'architecte préférera le nouveau théâtre de l'opéra, le superbe collège des Jésuites, la belle église de la cour, l'église capitulaire de Notre-Dame avec un précieux monument du roi Louis de Bavière, celle des Augustins et celle des Théatins avec plusieurs tableaux célèbres; l'ami des Muses visitera la grande bibliothèque électorale de 100,000 volumes, celles des Augustins et des Théatins; le cabinet d'histoire naturelle, de modèles et d'instrumens, formé par l'académie des sciences, et les différentes écoles supérieures, enfin la galerie de tableaux, qui était la quatrième en rang parmi celles de l'Allemagne. Il y a ici quelques manufactures dont nous parlerons plus bas; mais en général la ville vit de la cour et des nombreux stipendiés de l'état. Les environs de Munich n'ont reçu que peu de charmes des mains de la nature; l'art commence à les embellir.

Cette ville se distingue par ses excellens établissemens pour les indigens, dus à la philanthropie du célèbre comte de Rumfort.

Nympheuburg, et *Schleisheim*, beaux et magnifiques châteaux; le premier a un vaste parc dont on admire sur-tout les eaux.

Starnberg, maison de chasse, dans une situation romantique, près le lac de Wurm; on appelle cette contrée le paradis de la Bavière.

Benedict-Beurn, *Tegernsee* et *Ettal*, trois riches et

magnifiques abbayes de Bénédictins, situées parmi les hautes montagnes près des frontières du Tyrol; les deux premières ont de bonnes bibliothèques et des archives.

Weilheim, jolie petite ville au pied des montagnes.

Wasserburg, ville et passage sur le fleuve d'Inn; c'est par lui qu'on transporte le sel de Reichenhall.

Erding ou *Aerding*, petite ville, au commencement des grandes plaines, et dans les environs de laquelle viennent les meilleurs blés de la Bavière.

Mosburg, une bonne ville au confluent de l'Ammer ou l'Amper et l'Isère.

Dachau, jolie bourg au nord-ouest de Munich, avec un château dans une situation charmante. Mais près de-là commencent les marais de Dachau qui couvrent une surface de 7 lieues carrées.

Furstenfeld et *Indersdorf*, deux superbes abbayes, l'une de l'ordre de Cîteaux, l'autre des chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Landsberg, ville sur le Lech, où commence la grande plaine, nommée Lechfeld, qui s'étend jusqu'à Augsbourg.

Friedberg, près de Augsbourg; c'est une ville de 400 maisons; (*voyez* Manufacture).

Rain, *Pfaffenhopen* et autres petites villes vers le Danube.

Donauwereh, ville de 3,000 habitans, autrefois libre et impériale, mise au ban de l'empire en 1,607 pour avoir troublé le culte catholique; elle fut conquise par la Bavière, et les démarches qu'on a faites pour lui rendre sa liberté sont toujours restées sans fruit.

Ingolstadt, ville bien fortifiée, sur le Danube; elle a 7,000 habitans et le droit d'étape. L'université, qui est la seule de toute la Bavière qui possède un riche cabinet d'antiques, vient d'être transférée à *Landshut*.

Dans la régence de *Burckhausen*,

Burckhausen, ville de 4,000 habitans, avec un château sur l'Inn. C'est le chef-lieu de la régence du même nom qui, depuis la paix de Teschen, ne forme qu'une lisière le long de l'Inn.

Traunstein et *Reichenhall*, avec des salines. (*Voyez* Productions).

Neu-OEtting, jolie ville, bâtie dans le goût italien.

Herren-wœrth (île des seigneurs), et *Frauen-wœrth* (île des dames), deux riches abbayes de Bénédictins et de Bénédictines, sur deux belles et fertiles îles, dans le lac de *Chiem*. C'est probablement pour se secourir, en cas de tentation, que l'on a ainsi rapproché ces deux couvens.

NB. Tous ces endroits situés sur la rive droite de l'Inn, vont être réunis au nouvel *électorat de Salzbourg*, si la volonté de l'Autriche doit être faite.

Vilshof, ville à l'embouchure de la Vils, dans le Danube. Cette contrée est très-fertile.

Ampfing et *Hohenlinden*, villages non loin de l'Inn, devenus célèbres par deux défaites des Autrichiens, l'une en 1322 par le roi Louis III de Bavière, l'autre en 1800 par le général français Moreau.

Dans la régence de *Straubing*,

Straubing, chef-lieu, bonne ville de commerce, sur le Danube; elle a 9,000 habitans, et un gymnase.

Landshut, sur l'Inn, avec 6,500 habitans. La flèche de l'église collégiale est une des plus hautes de l'Allemagne. Cette ville est le point central de la Bavière.

Dingelfing et *Landau*, villes sur l'Inn, et *Osterhogen*, près le Danube.

Deckendorf, ville commerçante et manufacturière de 400 maisons, avec un pont sur le Danube. Il y a un fameux lieu de pélérinage.

Cham ou *Kam*, chef-lieu d'un ancien comté, ou, selon d'autres documens, margraviat immédiat, qui, selon Gaspari, est exempt de toute contribution à l'empire. Nous croyons plutôt qu'il est incorporé au duché de Bavière.

Stadt-am-Hof, petite ville, vis-à-vis Ratisbonne, avec qui elle communique par un pont sur le Danube.

Kelheim, autre ville sur le Danube, où l'on construit de grands bateaux, connus sous le nom de *kelheimer*.

Dans le *haut-Palatinat*, partie méridionale,

Amberg, capitale, avec un château, une superbe église paroissiale, un hôtel des monnoies; mais pas plus de 5,000 habitans, quoique *Fabri* lui donne le double.

Neumarkt, ville de 2,500 habitans, connue par une défaite des Français, qui entraîna la perte de toute la campagne de 1796.

Rœtz, 1,800 habitans; *Eslarn*, 1,100 habitans; *Hirschau* (où l'on trouve des cornalines), et autres petits endroits.

Dans la partie septentrionale,

Kemnat, ville de 1,400 habitans, près d'une mine de fer.

Auersbach, ville dans une contrée remplie de cavernes et de pétrifications.

Schnaitach, avec 1,000 habitans, dont un tiers de Juifs; *Bernau* et autres petites villes.

Waldsachsen, riche et fameuse abbaye de Bénédictins, qui possède beaucoup de bourgs, et qui, selon les célèbres annales de Schlœtzer, exerce sur ses vassaux le despotisme le plus complet.

Dans le duché de *Sulzbach*, enclavé dans le *haut-Palatinat*,

Sulbach, capitale, avec 3,500 habitans, un château, un gymnase catholique et un autre luthérien, et de bons aqueducs.

Weyden, ville manufacturière de 3,500 habitans; *Pleystein*, avec 2,000 habitans; *Floss*, avec 1,700 habitans; *Vohenstrauss*, avec un joli château, etc. etc.

Dans le landgraviat de *Leuchtenberg*,

Freint, ville de 1,200 habitans, et quelques bourgs.

Dans les seigneuries de *Breiteneck*, *Sulzburg* et autres,

Fretstadt, ville manufacturière, et quelques bourgs qui portent les noms des seigneuries.

Dans *la partie est* du *duché de Neubourg*, enclavée dans le haut-Palatinat,

Burg-Lengenfeld, ville manufacturière et commerçante, avec un vaste château sur une montagne. On la regarde comme le chef-lieu de ce district, auquel on donne actuellement le nom de *Nord-Gau* (Pagus-Noricus); nom qui se prenait autrefois dans un sens beaucoup plus étendu.

Allersberg, *Katlemuntz*, *Schmidtmuhlen*, et autres jolis bourgs manufacturiers, qui valent mieux que les trois ou quatre endroits qu'on nomme ici villes.

Dans la partie occidentale du *duché de Neubourg*,

Neubourg, capitale, sur des hauteurs, près le Danube. On y trouve un grand château, où résidaient les comtes-palatins ducs de Neubourg. La ville a 5,500 habitans.

Lauingen, jolie ville de 3,500 habitans, avec un commerce florissant et une navigation active sur le Danube.

Gundelfingen, ville sur la Brentz, avec 2,000 habitans. Ce fut entre cette ville et la précédente que 80 soldats français passèrent le Danube à la nage, pour procurer des bateaux de transport à l'armée.

Hœchstett, petite ville, devenue célèbre par la défaite terrible qu'y essuyèrent en 1704, les Français, commandés par le maréchal Tallard, contre les Anglais et leurs alliés d'Allemagne, commandés par Marlborough (1). Sur le même lieu, le général Lecourbe remporta une victoire en 1800, chantée dans une strophe du célèbre poète FONTANES :

Tallard, dont la honte s'efface,
Tallard, au bout de cent hivers,
Voit nos lauriers couvrir la place
Qui fut témoin de ses revers.

Donaumoor, c'est-à-dire, *marais du Danube*, endroit qui mérite une description plus détaillée. C'est un terrain bas, qui s'étend dans la longueur de sept lieues, sur trois à quatre lieues de largeur, entre les bourgs de Potmess et Reichertshofen d'un côté, et les villes de Neubourg, d'Ingolstadt de l'autre; une chaîne de dunes peu élevées le sépare du lit actuel du Danube. La tradition dit que ce marais fut autrefois un lac que le Danube traversait: il paraît que cette opinion populaire n'est pas sans quelque fondement; car on trouve dans la couche de tourbe qui couvre toute la surface du marais, beaucoup de troncs d'arbres, tous placés dans une direction conforme au cours du fleuve; ces troncs sont endurcis, noirs jusqu'à la moëlle, et sans aucun symptôme de putréfaction. La couche de tourbe, couverte d'une croûte de terre noire végétale, varie en profondeur, d'un pied jusqu'à trente; sous elle on découvre une couche d'argile grasse et compacte. Les eaux de plusieurs petites rivières, et celles du

(1) Dans cette bataille, que les Anglais désignent sous le nom de *Blenheim*, les troupes auxiliaires danoises se distinguèrent.

ciel réunies sur cette surface, ne pouvaient ni s'écouler, n'y trouvant aucune pente, ni s'absorber, la couche fondamentale d'argile étant trop compacte. Il s'y formait donc de petits étangs, et même dans les saisons très-humides, tout ce vaste terrain, de 56,892 jucharts (1) de Bavière, ou de plus de trois milles carrés et un demi, ressemblait à un lac. L'influence funeste de ces eaux stagnantes, infectait souvent l'air à plusieurs lieues à la ronde. En même tems l'économie rurale des villages voisins en souffrait; car les paysans recueillaient le peu de mauvaises herbes que le marais produisait, ou bien y envoyaient paître leur bétail; celui-ci, tant par l'humidité des lieus que par la mauvaise qualité de la nourriture, y dépérissait. Comme le terrain était partagé entre 62 villages voisins, sans compter près de 200 petits lots appartenans à des propriétaires éloignés, des particuliers auraient en vain voulu essayer de rendre à la culture ces tristes déserts. Une telle entreprise demandait l'appui du *souverain*. Mais le marais du Danube avait deux souverains; une partie était située en Bavière, l'autre dans le duché de Neubourg; cet obstacle empêcha long-tems toute entreprise de desséchement, et l'on ne peut ici se défendre de remarquer combien est nuisible au bien-être de l'Allemagne, ce parcellement des territoires, qui cependant, dans le cercle de Bavière, offre un ensemble moins confus qu'en beaucoup d'autres endroits.

Ce ne fut que sous l'électeur Charles-Théodore, en 1778, que l'on conçut le projet de dessécher ces marais; et la première idée en est due au comte de Pappenheim, alors gouverneur de Neubourg. L'électeur confia à ce gouverneur la direction suprême, et à un prêtre nommé *Lantz*, l'exécution immédiate. Lantz, au risque de sa vie, fut l'explorateur du marais et dressa un plan de dessèchement; des causes, à nous inconnues, firent retarder l'exécution; mais en 1787, les sages conseils du comte Rumford engagèrent le souverain à nommer une commission, qui, après avoir dressé un meilleur plan, fit commencer quelques travaux, qui cependant ne prirent de l'activité qu'en 1790. Dans cette année, il se forma une compagnie pour le desséchement, dont le capital fut de

(1) Un *juchart* est un arpent, dont 15,893 forment un mille carré géographique, à 15 par degré de l'équateur.

3,000,000 florins, divisés en 30 actions. Les propriétaires cédaient un tiers de leur terrain à la compagnie, les deux tiers restant devaient leur être rendus en état labourable, et en lots réunis. Le gouvernement, renonçant à ses droits de féodalité, leur en accorda la propriété entière, et l'exemption de toute contribution pendant quinze ans, hormis une taxe légère pour l'entretien des canaux et des chemins.

Dans le mois de décembre 1793, le desséchement était entièrement achevé, et déjà, en 1794, on avait établi, sur le terrain appartenant à la compagnie, plusieurs colonies, parmi lesquelles celle nommée *Karlskrone*, est déjà un village considérable, qui possède une fabrique de tabac et une d'amidon. On donne à chaque colon, neuf jucharts en toute propriété, et le secours nécessaire pour son établissement. Toutes sortes de culture réussissent à merveille dans ce sol vierge. On a beaucoup d'arbres fruitiers et de mûriers. Le bétail est nourri à l'étable avec du treffle rouge. Nous ne pouvons indiquer exactement le nombre actuel des colons ni celui des arpens mis en culture, mais voici les estimations qu'un auteur allemand fait des avantages que cette opération a procurés au pays. Le marais valait, avant le desséchement, 400,000 florins au plus haut, et le revenu net que l'Etat en retirait, n'était que de 600 florins. Aujourd'hui, chaque *juchart* employé comme pré, vaut 100 florins, et s'il est labouré, on ne peut l'évaluer à moins de 300 florins. Supposons que les 36,000 jucharts qui appartiennent aujourd'hui aux anciens propriétaires, ne servent qu'au pâturage, leur valeur est de 3,600,000 florins. De 12,000 jucharts, appartenant aux actionnaires, les deux tiers sont labourables, et le reste, prairies; leur valeur est donc ensemble, de 2,800,000 florins; total, 6 millions de florins; c'est-à-dire, le terrain vaut *quinze fois* plus qu'il ne valait. Tout le produit du marais consistait autrefois en 160,000 quintaux de très-mauvais foin, de la valeur de 50—55,000 florins; aujourd'hui on en retire 800,000 quintaux de foin d'une très-bonne qualité, et qui valent au moins un florin le quintal; on récolte, en outre, en blé, 16,000 boisseaux de Munich, valeur en argent, 144,000 florins; augmentation annuelle, 889,000 florins.

Dans les *possessions bavaroises en Souabe*, on trouve:

Mindelheim, jolie petite ville de 2,400 habitans, chef-lieu

de la seigneurie du même nom; c'est un pays de forêts et de pâturages.

Turkheim, bourg de 1,000 habitans, chef-lieu de la seigneurie de Schwabeck.

Wertingen, de 1,200 habitans, entre Ausbourg et Hœchstett; *Illertissen*, de 1,000 habitans, sur l'Iller, chef-lieu de deux seigneuries de même nom.

Histoire, etc. (*voyez* les articles généraux à la fin de ce chapitre.

B. Palatinat du Rhin.

Situation et Limites. — Nous ne parlerons ici que de la partie du Palatinat qui se trouve sur la rive gauche, et dont l'électeur-palatin reste en possession. Elle est entourée, au nord et à l'est, de l'évêché de Worms, des possessions de Hesse-Darmstadt, du comté d'Erpach, et de l'électorat de Mayence; au sud, du duché de Wurtemberg et de l'évêché de Spire; le Rhin la sépare du département du Mont-Tonnerre. Il y a encore sur la rive droite, un petit district, avec la ville de Caub, situé entre Mayence et Coblentz, mais qui sera probablement échangé lors de la terminaison de l'affaire des indemnités.

Climat, Sol, Fleuves, Montagnes. — Ce beau pays, qui ne renferme que des collines plus ou moins élevées, jouit d'un climat extrêmement doux. Le Necker, venant de la Souabe, le traverse, et le Rhin en baigne les frontières.

Productions. — Les mines de cuivre et de plomb, près Veldentz; de mercure, près Mœrsfeld, et autres; celles de houilles, près Bacharach, Kyrn et autres; les salines de Creuznach; enfin tout ce que le Palatinat renfermait d'important en fait de minéraux, appartient aujourd'hui à la France, département du Mont-Tonnerre. Dans la partie de la rive droite, il n'y a aucune mine importante; car le peu de sel qu'on trouve à Mosbach, et le vitriol de Schriesheim mérite à-peine d'être nommé.

La partie restante du Palatinat est sur-tout riche en blé, grains, fruits et vins. Le meilleur canton de vignes qui reste, est celui de Weinheim. La route qui mène de Heidelberg, à Darmstadt, et qu'on nomme la *Bergstrasse*, traverse un des plus beaux districts de l'Allemagne et même de l'Europe.

D'un côté, les montagnes de l'*Odenwald*, les bois, les vignobles parsemés de beaux châtaigniers; de l'autre, les vastes prairies, les champs fertiles, les haies d'amandiers et de noyers semblent transporter le voyageur dans les heureux champs de la Touraine.

On cultive, en outre, dans le Palatinat, le tabac, la garance, les mûriers et les vers à soie, la navette, larhubarbe.

Divisions et Etendue. Nous citerons les calculs de M. Hœckh, fondés sur cenx de M. Traiteur, pour les bailliages restans du Palatinat.

Grand baill. de Heidelberg	12 mill. c.		48,310 hab.
——————de Ladenbourg	1		5,117
——————de Lindenfels.	1	2/3	4,500
——————de Bretten	2	1/2	10,032
——————de Mosbach.	5		22,462
——————de Boxberg.	1	1/2	4,075
——————de Olzberg	1		2,242
——————de Bacharach, la moitié.		1/2	2,300
Villes de Heidelberg		2/3	10,741
Villes de Manheim.		2/3	22,373
TOTAL	26	1/2 m. c.	132,152 hab.
	73	11/18 lieues carr.	

Mais d'abord, nous croyons avec plusieurs géographes que M. Traiteur, en combattant les anciens calculs exagérés, a un peu trop rabattu sur l'étendue du Palatinat, au-lieu de 208 1/3 qu'il donne à ce pays dans son intégralité, nos calculs donnent 236 lieues carrées. Nous croyons de même que M. Traïteur, en indiquant la population générale à 305,000 individus, est resté au-dessous de la vérité, et d'ailleurs, il faut ajouter aux bailliages sus-mentionnés, celui d'Unstadt que l'électeur possède en commun avec Hesse-Darmstadt, et dont M. Hœck, dans son aperçu statistique, ne parle pas. Pour ces raisons et autres, nous évaluons le Palatinat sur la rive gauche à 79 lieues carrées et 137,500 habitans, ce qui fait un tiers en surface et cinq douziemes en population du Palatinat dans son intégralité. C'est une superbe population que celle de 1,600 à 1,800 individus par lieue carrée. Mais les deux seules grandes villes du pays situées sur la rive droite, contribuent beaucoup à établir cette proportion.

VILLES ET AUTRES ENDROITS REMARQUABLES.

Heidelberg, ancienne capitale, siège de plusieurs autorités ecclésiastiques, d'une université, d'une école d'économie politique et des finances, (*Cameral-wissenschaften*), de quelques manufactures et fabriques. Elle compte 10 à 11,000 habitans. Le château électoral est en partie ruiné, et la ville en général a souffert plus qu'aucune autre ville d'Allemagne, par les ravages des armées impériales et françaises. Le fameux Tilly la prit d'assaut en 1622; ce fut à cette occasion que la célèbre bibliothèque de Heidelberg fut donnée par l'électeur de Bavière, au pape Grégoire XV, qui l'incorpora à celle du Vatican; plusieurs ouvrages rares, à ce qu'on prétend, ont été dispersés et peut-être anéanties; d'ailleurs la cour de Rome a plusieurs fois défendu l'entrée à la bibliothèque du Vatican pour « *empêcher les hérétiques d'en abuser* ». Revenons à Heidelberg : cette ville offre encore quelques curiosités; telles sont le beau jardin botanique et la fameuse *tonne de Heidelberg*, qne l'on conserve dans une des caves du château ruiné. On doit s'étonner de ce que cette ville existe encore avec tant soit peu de splendeur, puisqu'elle a été deux fois brûlée par les Français, qui même la dernière fois, en 1694, la réduisirent absolument en cendres. La latitude est 49 deg. 24 min., et la longitude, 6 deg. 20 m. est de Paris.

Manheim, nouvelle capitale et long-tems résidence des électeurs-palatins; c'est une place forte, mais ses ouvrages sont trop étendus et les collines de Galgenberg les dominent. Manheim a été dévastée par les Bavarois en 1622 et ruinée de fond en comble en 1689 par les Français; néanmoins c'est aujourd'hui une des plus belles villes de l'Europe; toutes les rues sont tirées au cordeau, et forment 107 carrés réguliers; les places publiques sont au nombre de 6; parmi une dixaine d'églises, se distingue celle du ci-devant collège des Jésuites; elle est longue de 250 pieds et large de 100, l'extérieur n'est pas sans beautés réelles, mais dans l'intérieur, une profusion mal entendue de marbre, d'or et de peintures nuit à l'effet de l'ensemble. Le château est un des plus vastes bâtimens de l'Europe et renferme plusieurs cabinets et collections précieuses, parmi lesquelles nous nommerons (*a*) la *biblio-*

thèque, qui est de 40,000 volumes, placés dans une salle très-riche et élégante; (*b*) le *cabinet d'histoire naturelle*, riche sur-tout en minéraux, coquilles et pétrifications; (*c*) le *cabinet d'antiquités* étrusques, grecques, romaines; quelques-unes de ces dernières ont été trouvées dans le Palatinat; (*d*) le *cabinet des médailles*; (*e*) le *trésor*, où l'on voit entre autres la couronne de Bohême, si funeste à la maison Palatine; une corne de rhinocéros sculptée en bas-relief par Jean de Bologne; un calice d'héliotrope, unique par sa grandeur, sa couleur, son poli, la finesse du travail, etc.; des vases de pierres précieuses, et d'autres d'émail avec les dessins de Raphael; la perle dite de la maison Palatine, et autres bijoux d'un grand prix; (*f*) la *galerie des tableaux*, qui renferme un grand nombre de bons morceaux de toutes les écoles et même quelques chefs-d'œuvre des peintres flamands. Manheim possède plusieurs écoles, une académie de beaux-arts, un bel édifice pour l'opéra, un théâtre anatomique très-bien monté, un superbe jardin *botanique*, et un observatoire astronomique; elle est située à 6 deg. 6 min., longitude est de Paris, et 49 deg. 27 min. 55 sec. latitude boréale. On ne fait point l'éloge de l'air ni de l'eau de Manheim.

Schwetzingen, ville nouvelle, avec un château électoral, et un des plus beaux parcs de toute l'Allemagne; du moins c'est le plus vaste et le plus magnifique.

Weinheim, ville de 3,250 habitans; elle porte avec honneur son nom, puisque son territoire est vraiment la patrie du bon vin.

Neckargemund, *Ladenbourg*, *Mosbach* et autres petites villes, *voyez* les articles MANUF. et COMMERCE.

C. DUCHÉ DE BERG.

SITUATION ET LIMITES. — Ce duché a pour frontières vers le nord, le duché de Clèves; vers le nord-est, le comté de la Marck; vers l'est, le duché de Westphalie et les possessions de Nassau-Piegen; vers le sud, les comtés de Payn et de Wied; vers l'ouest, le Rhin qui le sépare du département de la Roër, ci-devant Cologne et Juliers. Latitude, 50 deg. 40 min. — 51 deg. 30 min.

CLIMAT ET TERRAIN. Ce pays est situé à l'extrémité de la région centrale de l'Allemagne; il a l'air très-froid à cause des

montagnes dont il est rempli et dont même il tire son nom allemand.

Productions. Le long du Rhin, ce pays a quelques plaines fertiles en blé, légumes et fruits; il y a quelques vignobles; mais la plus grande partie du terrain est montueuse, rocailleuse et couverte d'arbrisseaux et buissons, sans bois de haute-futaie. On ne cultive dans le haut-pays que de l'avoine et des patates; mais les vallées fournissent une nourriture abondante au bétail à cornes. Les vaches sont à la vérité d'une taille petite, mais elle donnent vingt à trente pintes de lait par jour. La forêt de Duesbourg nourrit des chevaux sauvages.

Le pays est assez riche en minéraux; sur-tout les bailliages de Blankenberg, Steinbach, Vorz et Windeck; on y exploite de la galène de plomb à gros et petits grains, contenant de l'argent; de la galène de plomb à grands cubes sans argent; de la mine de plomb blanche spathique, contenant de l'argent; de la mine de fer blanche spathique, ou de l'acier; de l'hématite sphérique et demi-sphérique, en grappes et en tuyaux, de la mine de fer noire et brune. A Benzheim on exploite de la mine de mercure et du marbre gris. Dans le comté de Broick, on trouve des houilles pour les besoins d'une moitié du pays.

Villes et endroits remarquables.

Dusseldorf, capitale de ce duché, ville bien fortifiée et bien bâtie, avec un pont sur le Rhin. Les uns disent que cette ville a 776 maisons et 9,000 habitans; les autres lui accordent 1,050 feux et 18,000 habitans; nous croyons que les nombres donnés de maisons et de feux s'accordent avec une population de 10—12,000 ames tout au plus. Le château où quelques électeurs ont résidé, ne mériterait point d'être remarqué s'il ne renfermait une collection de tableaux, qui est justement célèbre dans toute l'Europe, et qui contient sur-tout des chefs-d'œuvres de Van-Dyck, Van-der-Werff, Rubens et autres maîtres flamands.

Elverfeld, avec 1040 maisons et 12,000 habitans; *Solengen*, 4 à 5000 habitans; *Lennep*, 3000 habitans; *Remscheid*, villes riches et industrieuses, sur lesquelles nous reviendrons dans l'article *Manufactures*.

Muhlheim, sur le Rhin, et autres petites villes, bourgs et villages. (*Voyez* Manufacture et Commerce).

D. Remarques générales sur les Etats Bavaro-Palatins.

Caractere et Mœurs, Religion, Instruction publique. — Si le peuple bavarois, comparé aux Allemands septentrionaux, semble arriéré d'un demi-siècle, si l'énergie et le patriotisme de la nation n'ont pu se réunir dans un foyer central et efficace, si le gouvernement a toujours été sans force comme sans justice, si la probité et l'ordre ont presque toujours été proscrits de l'administration, si les finances sont en désordre, les ateliers vides, les villes sans commerce, la culture presque abandonnée aux seuls soins de la nature, les crimes plus fréquens qu'ailleurs, les grands chemins couverts de gibets et de roues; où en chercher la cause? dans le caractère national? Mais il offre, à travers toutes ces apparences défavorables, un si grand fonds de fermeté, d'activité et de patriotisme, que l'on voit évidemment que la nature avait destiné la nation bavaroise à un rôle plus honorable. Il doit donc exister une cause étrangère de ces phénomènes déplorables, et elle n'est point difficile à découvrir. C'est l'influence funeste et inévitable d'une religion exclusivement dominante; c'est un clergé puissant et fainéant, qui dévore un tiers des revenus du pays; c'est la foule de moines mendians, qui prêchent par-tout l'immoralité, par leurs exemples, comme par leurs dogmes; c'est l'absence de toute véritable instruction publique pour les classes inférieures; c'est la morale négligée pour des pratiques superstitieuses; en un mot, c'est le pouvoir des prêtres qui a rendu jusqu'ici la Bavière si malheureuse. Grâces soient rendues à ce jeune souverain qui vient d'entrer en lice avec cette hydre, et qui lui a déjà porté un coup terrible, en donnant, à tous les partis religieux, une égale liberté de culte. Mais la tâche que Maximilien-Joseph s'est imposée, n'est pas facile, et la victoire ne peut être obtenue que par un mélange égal de fermeté et de prudence.

D'abord, le peuple est extrêmement ignorant, fanatisé et ennemi des idées nouvelles; il aime les processions et les fêtes, comme le font les Romains ou les Portugais; comme tous

tous les peuples bigots, il est esclave des sens et abruti par la débauche. Dans aucune ville d'Allemagne, on ne voit autant d'enfans nés hors le mariage qu'à Munich.

Ne se croirait-on pas transporté à Saint-Loretto, lorsqu'on entre dans une église en Bavière? Par-tout des reliques de saints, par-tout des images miraculeuses; le nombre de ces dernières monte à 148 dans la Bavière propre, et il y a, en outre, des fontaines saintes, et des chapelles d'hermites vers lesquelles on voit se traîner de nombreux pélerins.

Nous avons nommé deux universités et plusieurs autres instituts pour les sciences, les lettres et les beaux-arts. La Bavière a des savans et n'a pas de maîtres d'école.

L'immense nombre de stipendiés du gouvernement, et d'officiers de cour, a beaucoup nui au développement de l'esprit public. Il y avait, sous Charles-Théodore, plus de 4000 individus attachés à la cour; l'opéra seul en comptait 600—700. Ce prince aimait autant le luxe que les beaux-arts, et les sommes qu'il dépensa pour des tableaux et de beaux meubles, auraient été mieux employées à soulager la misère des instituteurs publics. Pendant qu'il y avait à Manheim, ville de 20,000 habitans, trois théâtres, un allemand, un italien et un français, payés tous les trois par la cour, les professeurs de l'université de Heidelberg n'avaient que 800 — 1,000 francs en salaire. Louis XIV n'avait qu'un historiographe à-la-fois; Charles-Théodore en avait TROIS; ce nombre n'aurait cependant pas été suffisant, s'il avait voulu faire écrire les vies de tous ses chambellans, conseillers privés et généraux (1).

La Bavière, et le duché de Berg, ont des Etats dont l'influence se réduit à peu de chose. Les deux Palatinats n'en ont point. Les duchés de Neubourg et de Sulzbach ont su acquérir et conserver des privilèges très-considérables.

Dans la Bavière, la religion catholique domina jusqu'en

(1) Dans l'almanach de la cour palatine pour l'an 1790, nous avons compté, pour le Palatinat seul, 53 généraux (il y avait 5 à 6,000 hommes de troupes), 98 conseillers intimes, 31 conseillers intimes titulaires, et le reste en proportion. A la cour de Munich il y eut, en 1780—86, selon des listes authentiques, 248 chambellans, 2 poëtes de cour, 3 nains, 22 chapelains de cour, 20 peintres de cour, 191 laquais, etc., etc.

1800, avec le despotisme le plus intolérant; l'électeur régnant vient d'introduire la liberté des cultes. Les fanatiques de la Bavière s'opposent, avec une rage sans bornes, à ce nouvel ordre de choses. Il est à espérer que l'électeur saura soutenir avec énergie un changement si nécessaire au bien-être de ses états.

Les autres provinces Bavaro-Palatines étaient de religion mixte, mais les catholiques formaient par-tout, à l'exception du Palatinat du Rhin, le parti le plus nombreux. Dans le Palatinat, les calvinistes ou réformés, étaient parvenus à opprimer les luthériens, et furent, à leur tour, opprimés, lorsqu'en 1685, la branche catholique de Neubourg succéda à la dignité électorale. Les catholiques, protégés par les souverains, arrachaient, tous les jours, des mains des réformés, quelque bien ou quelque église, ou quelque droit; de sorte qu'ils étaient, en dépit des lois du pays, le parti dominant. Ces manœuvres avaient également lieu dans le duché de Berg, où les catholiques, outre la protection de la cour, avaient encore l'avantage du nombre. Mais l'électeur régnant s'occupe de la répression totale de ces abus.

Un fait digne d'être remarqué par les esprits philosophiques, c'est que les luthériens et les calvinistes, au lieu de rester unis contre leurs ennemis communs, se haïssaient, se calomniaient, se persécutaient avec la fureur la plus implacable. Il semble que la providence avait réuni, dans un étroit espace, les trois partis réligieux les plus marquans de l'Europe, pour rendre palpable cette triste vérité, qu'ils s'égalent l'un et l'autre en intolérance et en fanatisme.

Nous devons cependant aux habitans du Palatinat, le témoignage qu'ils ont infiniment plus d'activité et d'industrie que les Bavarois. Ces qualités les ont mis à même d'effacer, en peu de tems, les traces des dévastations horribles que leur pays a essuyées, sur-tout de la part des Français.

Les habitans du Palatinat, sont, de tous les Allemands, ceux qui émigrent le plus; le Brandebourg, la Prusse, l'Amérique septentrionale, leur doivent une grande partie de leur population. Ces émigrations sont dues aux troubles réligieux. Néanmoins, la beauté du climat et la fertilité du sol, y attirent journellement un assez grand nombre de colons pour remplacer ceux qui émigrent.

MANUFACTUTES, COMMERCE ET ÉCONOMIE RURALE. — Quoique la Bavière produise, tous les ans, un tiers de blé au-dessus de ses besoins, l'agriculture y est loin d'offrir un modèle; elle est plus perfectionnée dans le Palatinat de Neubourg; dans celui du Rhin on s'aperçoit, en plusieurs endroits, de l'influence peu favorable que la culture de la vigne a sur tout le système économique du peuple.

Le gouvernement Bavaro-Palatin a donné d'excellentes lois sur l'économie forestière; elles sont, jusqu'ici, restées sans effet.

Nous avons déjà parlé des desséchemens opérés avec l'appui du gouvernement; nous remarquerons ici que l'électeur Charles-Théodore, a fait construire de superbes grands-chemins, entre Augsbourg et Munich, et cinq canaux d'alignement, qui ont abrégé le cours du Danube, et empêché les ravages dont ce fleuve menaçait le pays situé entre Neuburg et Ingolstadt.

Les manufactures de la Bavière propre sont peu considérables; on a voulu les concentrer dans la capitale, faute ordinaire des gouvernemens de l'Allemagne. Munich ne mérite cependant qu'un rang très-subordonné parmi les villes manufacturières. On y trouve une manufacture de tapisseries de haute-lisse, une de cotonnade, une fabrique de cuir, une de tabac (elle tire ses matériaux du Palatinat du Rhin), une d'or et d'argent, une de cordes de boyaux, une de cartes à jouer et une de pinceaux; ces dernières sont recherchées pour leur excellente qualité. Il y a encore trois moulins à poudre. On teint ici les étoffes de laine, fabriquées dans le haut-Palatinat. Il y a dans cette ville et ses environs, beaucoup de métiers pour les bas de coton, et quelques-uns pour les soieries et les étoffes mi-soie.

Le gouvernement entretient à Nymphenbourg une fabrique de porcelaine, quoique l'on soit obligé de faire venir la terre de l'évêché de Passau.

La ville de *Friedberg* est remplie d'horlogers; *Ingolstadt* possède une fabrique de draps, *Landshut*, une d'étoffes; vingt à trente papeteries sont disséminées dans le pays. La filature de bas est répandue même dans les villages. Mais la fabrication des toiles est encore plus commune et de plus d'importance; elle s'accroit journellement. Le tableau suivant

est la seule donnée qu'on ait sur l'étendue des manufactures de Bavière : il se rapporte à l'année 1787 et aux quatre anciennes divisions.

MÉTIERS.	RÉGENCES de Munich.	de Burghausen.	de Landshut.	de Straubing.	Total.
Drapiers.	10	40	92	19	161
Fileurs de bas.	49	32	57	20	158
Tanneurs-Corroyeurs.	100	30	33	200	363
Mégissiers.	59	20	27	36	142
Tisserands de toiles. .	1,900	1,500	1,813	1,126	6,339

Les brasseries sont d'une telle importance, que leur produit s'élève à un million de florins par an : elles épargnent au pays l'importation d'une plus grande quantité de vin.

Les fabrications métalliques sont bornées à Rosenheim, Bodenmais, Altenmarkt, et sur-tout à Bergen. On se sert ici (comme à Bærum en Norwège) de l'écume du fer pour en construire des murs de bâtimens.

La Bavière exporte des blés, du sel, tant de ses propres mines que de celles de Salzbourg (1); du bois, du bétail, gras et maigre, des chevaux, des porcs (150, à 200,000 têtes par an), et quelques autres articles de moindre valeur. L'importation consiste principalement en vins de Franconie, de Souabe et d'Autriche, tabac du Palatinat, houblon de Bohême, etc. etc. La valeur des exportations est estimée 14 à 15 millions de florins, et celle des importations à 13 millions; de sorte que la Bavière, quoique sans manufactures, semble gagner par an 1 à 2 millions. Cependant, les villes de Regensbourg et d'Ausbourg sont, depuis des siècles, en possession du commerce de transit par eau; et il n'y a en Bavière aucune ville qu'on puisse proprement appeler commerçante, si ce n'est Straubing. Nous croyons que le surplus annuel des exportations ne consiste que dans

(1) En vertu d'une ancienne convention, les mines de Salzbourg doivent fournir, tous les ans, à la Bavière 1,000 pièces de sel, chacune de 240 *stocken*, chaque stock à 120—136 livres pesant; le prix est fixé à un taux très-favorable pour la Bavière, qui revend ces 290—300,000 quintaux à un prix double aux autres pays.

les blés que la Bavière fournit aux autres états bavaro-palatins.

Le duché de Neubourg possède, en général, les mêmes genres d'industrie que la Bavière; on peut, en outre, y remarquer les fabriques de fil d'or et d'argent à *Allersperg*; d'aiguilles et d'épingles à *Munheim*, *Reglingen* et autres lieux; une fabrique de tabatières à *Schmidmuhlen*; une de cordes de boyaux à *Kallmuntz*. Il y a de bonnes merceries à *Kunzstein* et près de Painten; 3 papeteries, 5 forges et usines; un moulin à poudre, une fabrique d'armes, et une où l'on apprête des pierres à fusil. Ces différentes fabriques fournissent les principaux articles d'exportation. *Lauingen* fait un bon commerce de vin et de sel : les affaires de transit y sont de quelqu'importance, à cause des priviléges accordés à cette ville.

Weyden et les autres villes du duché de *Sulzbach* possèdent des manufactures d'étoffes de laine commune, de toiles ordinaires, apprêtées et glacées. On exporte ces marchandises en Franconie et à Francfort sur le Mein.

Les habitans du haut-Palatinat sont doués de plus d'industrie que les Bavarois. Les manufactures d'étoffes et de toiles sont très-importantes, et répandues par-tout : les principales se trouvent à Tirschenreit, Mitterteich, Neumark et Bernau. Les fabrications, quoique diminuées, sont cependant ce que le pays possède de plus intéressant.

Amberg renferme une fabrique d'armes, une de fil de fer et un moulin à poudre; *Warmensteinach* a 2 fabriques d'armes, une de fil de fer, et plusieurs verreries, où l'on fait sur-tout des grains, des boutons, des patenôtres et autres menues marchandises. Toute la province ensemble renferme 40 forges, qui font près de 28,000 quintaux par an. A *Neubau*, on fait une belle poterie. Il y a encore dans ce pays une fabrique de tabac et quelques papeteries.

A *Freystadt*, dans la seigneurie de Breiteneck, on fait du fil en fer en grande quantité.

Le Palatinat du Rhin était, de toutes les autres provinces bavaro-palatines, la plus industrieuse après le duché de Berg. Mais quelques-unes de ses meilleures villes manufacturières font aujourd'hui partie de la France : de ce nombre est *Frankenthal*, que ses manufactures de porcelaine, d'étoffes

de scieries et autres, élevaient à l'état le plus florissant. *Lautern*, où il y avait une très-importante fabrique de siamoise; *Bacharach*, avec une manufacture de porcelaine; *Eschweiler*, où l'on polissait des agathes, et autres endroits incorporés maintenant au département du Mont-Tonnerre. Il reste à l'électeur *Manheim*, qui a 25 manufactures de toiles, avec une grande blanchisserie, 4 fabriques de tabac, une de cartes à jouer, 2 teintures de laine, plusieurs corroyeries et mégisseries, une fabrique de maroquin, une de similor, quelques alambics pour la liqueur nommée eau de Manheim, etc., etc. *Heidelberg*, où 500 individus sont occupés à la manufacture de cotonnades et d'indiennes, et où il y a, en outre, une manufacture de tapis, dits *de la Savonnerie*; une de bas de soie; une d'ouvrages en cire et de savon, etc. etc.; *Mosbach*, avec une manufacture de faïence et une papeterie; *Neckargemund*, qui a de bonnes tanneries, et où l'on fait de la belle poterie; *Ebersbach*, renommée par l'excellente qualité de ses eaux pour la préparation des cuirs.

Le Palatinat exporta beaucoup de grains et de tabac en France; des vins, des fruits, sur-tout amandes, châtaignes et noix en Hollande; mais, comme les deux tiers du pays en sont démembrés, nous ne savons rien de certain sur l'étendue de son commerce actuel.

Le duché de Berg est en même-tems la partie la moins fertile et la plus industrieuse de l'état bavaro-palatin, et plusieurs des villes que nous n'avons fait que nommer dans l'article topographique, méritent de fixer ici notre attention particulière.

Elverfeld a 45 manufactures de siamoise et de coutil, qui, année commune, mettent en œuvre, sur 3,500 métiers, 2,600 balles de coton (valeur d'un million de France), et 6,640 quintaux de fil (valeur de 12 à 1,300,000 francs), et produisent par-là aux tisserands et fileurs un salaire d'environ 120,000 francs; une manufacture de tayes, où 280 métiers fabriquent 39,000 tayes, avec 28,000 trousses de fil de Bohême (valeur de 170,000 francs); une manufacture de fleurets, et une de soie qui fait marcher 140 à 150 métiers, des fabriques considérables de fil, rubans et lacets, entre autres, une machine à faire des lacets, qui produit mille aunes par heure; enfin, dans cette ville, avec le bailliage

du même nom et les bailliages-unis de Barmen-Beyenbourg, on trouve 4,500 métiers à rubans de fil, et autres ouvrages ; de grandes tanneries ; plus de 100 blanchisseries, qui occupent 700 ouvriers, et blanchissent 80,000 quintaux de fil, et, par une conséquence naturelle, une population de *cinq mille quatre cents* individus par lieue carrée.

Solingen possède une industrie tout-à-fait différente de celle d'Elverfeld. Selon M. *Normann*, on y emploie annuellement 2,000 quintaux de fer pour les lames d'épées ; 8,500 quintaux pour les lames de couteaux ; 6,000 charretées de houille, et 260 charretéees de charbon de bois. Presque toutes les lames de fleurets que consomme l'Europe, sont fabriquées ici ; une immense quantité d'autres ouvrages va, par la Hollande, en Amérique. Cependant, par l'influence du mauvais système des maîtrises et jurandes, et par la concurrence des autres pays, les fabriques de Solingen sont beaucoup diminuées.

A *Remescheid*, on dégrossit le fer pour la fabrique de Solingen. On y travaille, en gros fer et en masses d'acier, 650 charretées, venant du pays sur la Lahn ; 2,100 charretées de fer, dit d'*Osemund*, du comté de la Marck ; 2,200 charretées d'acier cru, du pays de Nassau-Siegen, et en tout 9,000 charretées (*karren*), ce qui fait environ 9 millions de livres pesant. Remscheid faisait aussi beaucoup de fer pour la construction des vaisseaux en Hollande. Il y a quelques fabriques de quincaillerie.

On fait à *Kronenbourg* des clous et des limes ; à *Grevrard* de la bonne coutellerie ; à *Angermund* et *Langerberg*, des ouvrages de serrurerie et de tapisserie ; *Lutteringhausen* et *Gemarke*, deux villages, ont un commerce considérable, et de bonnes manufactures en draps, siamoises, ouvrages de fer et d'acier.

Lennep, la plus jolie ville du pays, est le siège principal des manufactures de draps ; après elle *Wipperfurth* et *Rad-vordem-Walde*.

La fabrication de bas de laine, de frises, de couvertures, etc., etc., est répandue par-tout.

Ronsdorf est un endroit qui a été bâti et peuplé depuis 1730 par une secte particulière des Mennonites. On comptait, en 1780—1785, déjà 330 maisons, trois manufactures de

draps et laineries, 8 en rubans de soie, de fleurs et de laine, une en mouchoirs de soie et demi-soie, plusieurs en siamoises, 7 très-considérables en fer et acier. Cette ville s'est beaucoup accrue depuis, et offre un mémorable exemple des effets de la liberté des consciences.

Muhldorf, sur le Rhin, a quelques fabriques en soie, laine, tabac et cuirs. Il s'y fait un commerce considérable.

Enfin, pour donner une idée nette de l'importance de ce duché de Berg, observons que, dans une année commune, il entre dans le pays 12 millions de France d'argent étranger pour objets fabriqués; que la masse circulante dans le commerce est évaluée à 58 millions de France, et que les fabriques et manufactures y donnent de l'occupation à 60,000 individus.

Finances.—On n'a que peu de données sur les revenus de l'électeur-palatin; encore sont-elles apocryphes et contradictoires. Il paraît que l'électeur, avant la cession de la rive gauche, pouvait avoir 9 millions de florins, ou environ 20 millions de France en revenu annuel.

La dette publique a été excessivement grande; quelques auteurs l'évaluaient, il y a vingt ans, à 57 millions de florins; d'autres disaient 38: les écrivains bavaro-palatins prétendent qu'on en a payé une grande partie; mais en supposant même que cela soit vrai, on ne peut douter que les pertes et contributions occasionnées par la dernière guerre, conjointement avec le déficit dans les revenus, provenant de la même source, n'aient de beaucoup augmenté la masse de la dette. Il paraît que l'électeur régnant est sérieusement occupé du rétablissement des finances; il a diminué les dépenses de la cour, qui, pour un état si médiocre, étaient extravagantes.

Pour caractériser la mauvaise administration des finances qui eut lieu sous Charles-Théodore, il suffit de citer le trait suivant. Les biens des ci-devant Jésuites formaient un capital de 6 millions de florins; l'état pouvait en disposer, et l'on s'attendait à les voir appliqués à l'amortissement de la dette. Point du tout. Une ordonnance parut en 1781, qui donna tous ces biens à une nouvelle branche de l'ordre de Malte, nommé la *langue anglo-bavaroise*; cette mesure, est-il dit dans l'ordonnance, n'a été prise que *pour le soutien et la propagation de la religion catholique, pour l'intérêt de*

la noblesse bavaroise, pour la gloire de Dieu et pour le bien général. L'électeur régnant a voulu sécu lariser ces biens, mais l'empereur Paul Ier., en sa qualité de protecteur de l'ordre de Malte, s'y est opposé.

Forces militaires.—Au moment ou la Bavière et le Palatinat furent réunis sous le sceptre de Charles-Théodore, il y avait en Bavière 9 à 10,000 hommes, et dans le Palatinat 5 à 6,000, de toutes les armes. Ce n'était pas de généraux, de colonels, de capitaines, de lieutenans qu'il manquait; car nous tenons d'une personne digne de foi que le nombre des officiers en service et titulaires égalait *un dixième* de l'armée entière; mais en revanche il n'y avait ni discipline, ni armes, ni esprit militaire. Les bavarois ont cependant les qualités nécessaires pour devenir de très-bons soldats; on ne peut pas dire la même chose des habitans du Palatinat du Rhin et du duché de Berg; ils ont l'esprit du commerce et non pas celui des armes.

Une ordonnance de 1789 fixe l'état de l'armée bavaro-palatine comme il suit:

	pied de paix.	pied de guerre.
20 régimens d'infanterie. .	27,200 hommes.	29,120 hommes.
8 régimens de cavalerie. .	5,504	5,888
1 régiment d'artillerie . .	1,360	1,456
1 régiment de garnison. .	1,360	1,456
Total.	35,424 hommes.	37,920 hommes.

Mais nous avons de fortes raisons pour douter que l'état des finances ait permis de mettre en exécution ce projet. Ce ne serait cependant pas trop qu'une armée de 35 à 40,000 hommes pour un état comme celui de l'électeur Bavaro-Palatin. Mais à quel degré de force que l'armée bavaro-palatine puisse être élevée, la Bavière ne doit jamais espérer de jouer un rôle indépendant comme état politique avant que d'avoir concentré et arrondi ses possessions et garni ses frontières de quelques places fortes.

Histoire.—La Bavière a été peuplée, à ce qu'on prétend, par les Boyes, qui quittèrent leur ancienne demeure dans la Gaule Celtique, 589 ans avant la naissance de Jésus-Chrit, passèrent le Rhin et pénétrèrent jusqu'en Boheme, qui reçut d'eux son nom (de *heim*, pays, demeure, et *Bo* ou *Boy*); chassés de ce pays, par les Marcomans, vers le tems d'Auguste,

ils s'établirent dans une partie de la Norique, qui reçut d'eux le nom de Bojoaria, dont est venu celui de Bavière.

Nous regardons toute cette hypothèse, comme dénuée de fondement; les témoignages de différens auteurs ne suffisent point à nos yeux pour contrebalancer les contradictions manifestes qu'elle renferme. Comment croire à cette marche d'un peuple gaulois, pour s'établir justement dans la contrée la plus éloignée et sans doute alors la plus sauvage de l'Allemagne? Quelle trace nous reste-t-il de leurs mœurs, de leur langue? Par l'une et l'autre ils différaient certainement des Germains.

Il serait trop long de détailler toutes les objections qu'on peut faire contre la prétendue origine celtique des Bavarois. Nous nous contenterons de dire que le nom de la Bavière peut être dérivé sans aucune difficulté de la langue teutonique ou allemande, Bauen, dit cultiver, et Bauer, cultivateur; ce dernier mot fait au pluriel Bauern; or les Bavarois s'appellent en Allemand Bayern; on donne le même nom au pays. Il est conforme à toutes les probabilités physiques, que la Bavière à dû être le premier pays d'Allemagne, où la culture des grains devint l'occupation générale des habitans. La dénomination de Bauern devait donc naturellement se présenter pour distinguer cette tribu de la nation germanique.

La véritable histoire de la Bavière commence depuis le moment ou le duc Thassilo régnant dans ce pays, fut vaincu et mis en cloître, par Charlemagne; la dynastie qui finit avec Thassilo était d'origine Franco-Austrasienne.

Sous les successeurs de Charlemagne, la Bavière, qui s'étendait alors vers l'est et le sud beaucoup au-delà de ses frontières actuelles, eut pendant quelque tems le titre de royaume. Elle fut ensuite donnée comme fief à différente familles. En 1071, Guelf ou Welf, fils d'un seigneur italien très puissant, de la famille d'*Este* et du nom d'*Azon*, en eut la possession par un acte d'échange avec son beau père, l'empereur Henri IV.

Lorsqu'en 1179, le célèbre Henri, surnommé le Lion, fut mis au ban de l'empire, le duché de la Bavière passa de la famille des Guelphes à la maison de Wittelsbach, qui déjà deux ou trois siècles auparavant, en avait eu la possession.

Ce fut à cette occasion que la Styrie, le Tyrol et autres pays furent démembrés de la Bavière.

Otto de Wittelsbach est la souche de toutes les lignes bavaroises, palatines, et de leurs branches collatérales. Déjà en 1253 il y eut un partage, par lequel le *Palatinat*, acquis en 1215, avait reçu des souverains à part. Mais ce ne fut qu'en 1294 que la séparation définitive eut lieu. *Rudolphe*, qui eut le haut et bas-Palatinat (1), fonda la ligne Palatine. Le fondateur de la ligne bavaroise, *Louis le jeune*, fut élu empereur d'Allemagne (*voyez* l'Histoire de l'Empire), il réunit à la Bavière plusieurs autres pays dont ses successeurs ne tardèrent pas à perdre la possession.

Les partages et autres changemens survenus en Bavière, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, n'ont rien qui puisse intéresser nos lecteurs.

Maximilien Ier. suivit une politique aussi fausse que peu généreuse, en prenant le parti de l'empereur Ferdinand II, contre le malheureux électeur palatin, Fréderic V; il obtint en récompense la dignité électorale, l'office de grand-écuyer-tranchant (Archi-dapifer), et la possession du haut-Palatinat, dont cependant les duchés de Neubourg et de Sulzbach furent détachés.

Maximilien II prit, dans la guerre de la succession d'Espagne, le parti de la France; ce qui lui valut le ban de l'Empire, et, après la bataille de Hœchstett, la perte de ses Etats, qu'il recouvra cependant par les traités d'Utrecht et de Rastadt.

Charles-Albert, qui, en 1742, fut élu empereur sous le nom de *Charles VII*, ne tira pas non plus de profit de son alliance avec la France; la Bavière fut cruellement dévastée par les Autrichiens qui en restèrent maîtres jusqu'à la paix de 1748.

Maximilien-Joseph Ier. fut pendant toute la durée de son règne, trompé par ses courtisans et ses prêtres, qui, profitant de son peu de vigilance, rendirent illusoires toutes les mesures qu'il prit pour relever la Bavière de l'abyme de l'ignorance et de la barbarie. Il mourut, victime du char-

(1) Ce qu'on appelle le Haut-Palatinat, faisait originairement partie de la Bavière, et n'eut une dénomination particulière que depuis 1294.

latanisme grossier de ses médecins, qui ne savaient pas distinguer une petite vérole d'une rougeole, et qui, voyant le malade empirer par les remèdes, eurent recours à une image miraculeuse. Avec Maximilien-Joseph Ier., s'éteignit la ligne masculine de la branche bavaroise, et celle palatine fut appelée à lui succéder. Nous devons reprendre d'un peu plus haut, l'histoire de cette branche, ainsi que celle du Palatinat.

Il y avait, sous les empereurs carolingiens, un officier de cour, nommé Comes-Palatinus (expression empruntée du bas-Empire), c'était un juge de cour, qui tenait la justice dans le palais du souverain; avec le nombre des palais, le nombre de juges-palatins s'accrut; on en trouve des traces en Saxe, en Bavière, en Alsace (1), etc. Les juges ou comtes palatins, obtinrent des terres considérables en fief; on leur donna la haute jurisdiction dans plusieurs villes et cantons voisins du château où ils résidaient. Peu-à-peu, à l'exemple des autres princes de l'empire, ils s'arrogèrent une autorité plus indépendante, et finirent par devenir membres immédiats de l'empire, comme les margraves ou comtes surveillans des frontières, les landgraves ou comtes-juges de province, et tant d'autres grands de l'empire, qui, de sujets puissans, sont devenus petits souverains. De tous les comtés-palatins ou Palatinats, qui, de cette manière, se formèrent, celui du Rhin fut le plus grand, et se conserva à travers toutes les révolutions de l'Allemagne.

On ne peut assigner, au juste, l'époque où le Palatinat du Rhin a commencé de porter son nom actuel; même les noms des premiers comtes palatins sont perdus, et l'histoire de ce pays ne commence que de l'an 1215, où l'empereur Fréderic II mit un comte palatin au ban, et donna le pays et la dignité palatine, à Louis, duc de Bavière, qui n'eut pas assez de forces pour s'en rendre maître; mais son fils, en épousant la fille du comte palatin proscrit, en obtint la possession. La maison de Bavière s'étant divisée en deux lignes, comme nous avons dit plus haut, Rudolphe et ses descendans obtinrent le Palatinat. La ligne palatine se divisa en beaucoup

(1) La ville de *Phalsbourg*, en allemand *Pfalzbourg*, tire son nom de *Pfalz*, vieux mot allemand, qui vient, par corruption, du mot latin *palatium*, dont il est le synonyme. On le trouve écrit *pkalz* et même *palz*.

de branches collatérales. Aucun de ses princes ne s'est distingué par de grands talens ou de grandes actions; ils ont tous été guidés par le fanatisme religieux, et, sous ces souverains, les trois églises de l'Allemagne ont été, tour-à-tour, persécutées et persécutrices. *Mirabeau* a eu raison de dire que tout ce lignage de Wittelsbach paraît avoir été destiné à végéter sous le joug des prêtres.

Fréderic V, par ses malheurs, a obtenu une place dans l'histoire; il fut, un instant, roi de Bohême; mais, battu par les troupes impériales, il perdit, à la fois, sa couronne et son électorat. Nous avons observé plus haut que le haut-Palatinat et la dignité électorale furent donnés à la Bavière; on créa, dans la suite, une huitième dignité électorale pour la ligne palatine, à la condition qu'elle s'éteindrait lors de la réunion des lignes palatine et bavaroise.

Ce cas arriva en 1777, par la mort de Maximilien Joseph Ier., électeur de Bavière, son héritier fut *Charles-Théodore*, électeur palatin de la branche de Sulzbach, qui avait remplacé, en 1742, celle de Neubourg, appelée à la succession en 1685, après l'extinction de la ligne principale.

La maison d'Autriche forma des prétentions sur une partie de la Bavière, et offrit à l'électeur nouveau de lui donner les Pays-Bas en échange. Cette opération aurait arrondi la monarchie autrichienne, et l'électeur palatin y aurait aussi gagné; car les Pays-Bas autrichiens étaient infiniment plus à sa convenance que la Bavière. Mais le roi de Prusse excita le duc de Deux-Ponts, comme héritier éventuel, à protester contre l'acte d'échange, déjà signé par l'électeur. La Saxe et Mecklenbourg formèrent aussi des contre-prétentions. L'Autriche se soucia peu de ces faibles opposans. Mais dans l'été de 1778, le vieux Fréderic entra en Bohême, à la tête d'une armée formidable, et quoique cette campagne se passât sans action décisive, il obtint cependant, dans la paix de Teschen, que l'Autriche se contenterait de la cession du district de l'Inn.

Charles-Théodore a protégé les beaux-arts, il a fait faire de beaux chemins, des desséchemens et autres choses utiles; c'est sous son règne que Munich a vu naître, par les conseils du célèbre comte de Rumford, ces établissemens des soupes économiques, imités ensuite dans le reste de l'Europe. Mais

en général, l'influence du clergé, des favoris et des maîtresses, a rendu ses bonnes intentions inutiles; la cruelle persécution contre l'ordre des illuminés, le luxe asiatique de la cour, l'abandon où l'on laissa l'instruction publique, l'oppression de la liberté de la presse, la mauvaise administration des deniers publics, un caractère faible, vain et voluptueux, sont les chefs d'accusation dont l'opinion publique accable la mémoire de ce souverain. Avec sa mort, la ligne de Sulzback s'éteignit, et celle de Birkenfeld, qui déjà avait succédé au duché de Deux-Ponts, réunit seule toutes les possessions bavaro-palatines; du moins *de droit*, car la République française en était déjà en partie héritière *de fait*.

« Dans l'abyme des ténèbres de la superstition et de » l'ignorance où la Bavière est plongée, à présent qu'elle est » tombée si bas, on ne voit plus (dit le penseur *Mirabeau*), » comment elle pourait se relever. Elle le pourrait sans-doute, » mais dans quel avenir éloigné existe le grand homme, » le génie supérieur, le caractère inébranlable que cette ré- » volution exige »? Ce génie supérieur, ce caractère inébranlable est là; *Maximilien-Joseph II* règne, et avec lui, la philosophie et la tolérance se sont assises sur le trône. Il fut, au commencement de son règne, forcé par les circonstances à prendre part à la guerre contre la France, mais il vient de conclure sa paix particulière. La suppression des couvens, la liberté des cultes et de la presse, la diminution du luxe de la cour et autres mesures semblables, annoncent à la Bavière une révolution aussi heureuse qu'urgente.

CHAPITRE IV.

ÉLECTORAT D'HANOVRE,

Avec les états de Brunswick-Wolfenbuttel.

Il faut distinguer entre *le duché de Brunswick*, la dignité électorale, de *Brunswick-Lunebourg* et les possessions de l'électeur de Brunswick-Lunebourg, ou l'état communément, quoique faussement, appelé *l'électorat d'Hanovre*.

Les domaines patrimoniaux du duc *Henri le Lion*, qui lui restèrent après sa proscription de l'empire et après la perte de ses duchés de Saxe (en Westphalie) et de Bavière, ces vastes possessions pour lesquelles son neveu

Otton l'Enfant, en 1235, reconnut la suzeraineté de l'empereur et de l'empire, reçurent à cette même époque le nom de *duché de Brunswick* (ou de Brunswick-Lunebourg), et devinrent indépendans des ducs de Saxe, cette dignité ducale ayant été transférée à la maison d'Ascanie, qui n'était pas assez puissante pour en faire valoir tous les droits. Le duché de Brunswick, par une suite de ces partages si communs dans le moyen âge, fut divisé en quatre *principautés*, qu'on distingua par les noms de leurs capitales ou châteaux de résidence; savoir, *Wolfenbuttel*, *Calenberg*, *Celle* ou *Lunebourg* et *Grubenhagen*. Les trois dernières appartiennent à la ligne cadette de *Brunswick-Lunebourg*, le premier seul est à la branche aînée de *Brunswick-Wolfenbuttel*. La dignité ducale est commune entre ces deux lignes. Mais celle d'électeur n'appartient qu'aux ducs de Brunswick-Lunebourg, aujourd'hui rois d'Angleterre.

Cette dignité électorale est, pour nous servir du terme technique des publicistes allemands, *fondée* sur les trois principautés de Calenberg, Lunebourg et Grubenhagen, ainsi que sur les comtés de Hoya et Diepholtd. Ces pays forment donc l'électorat propre.

Mais la maison électorale ayant depuis acquis les duchés de Brême et de Saxe-Lauenbourg, la principauté de Verden et le pays de Hadeln, et ces pays étant administrés par une seule régence supérieure, on s'est accoutumé à les regarder comme un seul état, auquel on a donné la dénomination arbitraire d'*électorat d'Hanovre*, ainsi qu'aux habitans celle d'*Hanovriens*. Quoique ces dénominations ne soient fondées que sur une habitude vulgaire, et aucunement reconnues dans le style légal et diplomatique, tous les géographes ont cru devoir les adopter, comme étant d'un usage commode et général.

Le comté de Bentheim, dans le cercle de Westphalie, est, comme hypothèque, dans les mains des électeurs d'Hanovre, et il y restera probablement pour toujours.

Le comté de Hohnstein, dans le cercle de Haute-Saxe, appartenait aux comtes de Stolberg, comme fief de la principauté de Calenberg; mais ces comtes étant redevables d'une grande somme à l'électeur, le pays a été séquestré, et est à présent immédiatement administré par la régence de Calenberg.

Le comté de *Spiegelberg*, quoique possédé par les princes de Nassau-Dietz, est incorporé et sujet à la principauté de Calenberg.

Le comté de *Sternberg*, engagé pour une somme d'argent par les comtes de Lippe, a été dégagé en 1781; et c'est à tort que certains géographes allemands le comptent encore parmi les possessions hanovriennes.

L'électeur est encore protecteur né de l'évêché de Corvey et de la ville de Hildesheim; il jouit de même de certains droits à Hambourg et à Brême; il existe entre le chapitre d'Osnabruck et la maison électorale une convention qui assure pour un certain tems aux princes de Brunswick-Lunebourg la dignité épiscopale d'Osnabruck.

PREMIÈRE SECTION.

Électorat d'Hanovre avec ses annexes.

SITUATION ET LIMITES. — Les états d'Hanovre sont, pour la plupart, situés entre le Weser et l'Elbe, au sud du Holstein, à l'est du Mecklenbourg, Brandebourg, Magdebourg et Halberstadt, ainsi que du duché de Brunswick-Wolfenbuttel et de l'évêché de Hildesheim; au sud-est on voit les divers états de la Thuringue et l'Eichfeld; au sud la Hesse et à l'ouest les évêchés de Paderborn, d'Osnabruck et de Munster, la principauté de Minden et les comtés de Lippe et de Schauenbourg, en Westphalie.

Le comté de Bentheim est situé à part sur les frontières de la Hollande.

ÉTENDUE ET POPULATION. — Le tableau suivant va les démontrer. (*Voyez*, pour différentes questions, le tableau de *divisions*).

A. PAYS ÉLECTORAUX PROPRES.

	Lieues carr.	POPULATION	
		En général.	Par lieue c.
Principauté de Calenberg.	216	194,000	898
——— de Celle ou Lunebourg	556	225,000	408
——— de Grubenhagen	62	75,000	1,209
Comté de Hoya	100	40,000	400
——— de Diephold	22	12,000	545
TOTAL.	956	546,000	3,460

B. PAYS

Ci-contre.	956	546,000	3,460

B. PAYS RÉUNIS A L'ÉLECTORAT.

	Lieues carr.	POPULATION En général.	POPULATION Par lieue c.
Duché de Brême.	263	180,000	684
——— de Saxe-Lauenbourg	72	45,000	626
Canton de Hadeln	19	19,000	1,000
Comté de Verden	65	26,000	400
——— de Spiegelberg.	2	1,800	900

C. PAYS FEUDATAIRES, HYPOTHÉQUÉS, SÉQUESTRÉS.

Comté de Bentheim.	50	26,000	520
——— de Hohnstein.	8	7,500	937
TOTAL.	1,435 l. c.	851,300 hab.	

Il règne quelque incertitude sur ces deux sommes. Selon la plupart des géographes allemands, la surface de tous les pays ci-dessus mentionnés formerait 530 milles carrés ou 1,472 lieues carrées, mais nous croyons qu'ils donnent trop au comté de Hoya et au pays de Hadeln. Quant à la population, les uns, comme *Fabri*, montent jusqu'à un million; les autres, comme l'auteur de l'*Aperçu statistique*, descendent jusqu'à 787,000 (sans Bentheim); M. *Patie*, maître de la chambre des comptes à Hanovre, dit, dans un ouvrage statistique publié en 1796, que la population de tout l'électorat, sans Bentheim et Hohnstein, ne s'élevait qu'à 800,000 individus, ce qui ne diffère pas essentiellement de notre calcul.

CLIMAT, FLEUVES, MONTAGNES. — A l'exception de Grubenhagen et de la partie méridionale de Calenberg, ces pays ne consistent qu'en des plaines, dont la surface ondulée indique une origine aquatique. Le sol y est tantôt aride, sablonneux ou graveleux, tantôt marécageux et limoneux. On trouve dans la terre beaucoup de productions marines, conservées sans pétrification, et, sur-tout dans le duché de Brême, quantité de pierres de grès, semées sur la surface, sans qu'elles tiennent à aucun rocher.

Les montagnes de *Hartz*, et leurs différens promontoires, occupent une partie des principautés de Grubenhagen et de Calenberg. (*Voyez* l'article suivant).

La pente générale du terrain donne vers le nord-ouest. Comme il y a beaucoup de marais non-desséchés, l'air est en plusieurs endroits infecté par des exhalaisons nuisibles à la santé. Quelques auteurs allemands allèguent cette insalubrité locale de quelques districts parmi les causes qui empêchent la population de s'accroître ; mais à présent les plus grands marais du duché de Brême ont été desséchés. D'ailleurs, les landes élevées forment la plus grande partie de la principauté de Lunebourg, qui est la province la moins peuplée ; et certainement l'air de ces districts est assez purifié par les vents qui les parcourent. De l'autre côté, les districts les plus bas, situés sur les bords de l'Elbe et de la mer, réunissent l'air le plus humide, le sol le plus fertile, et la plus grande population ; car les brouillards fréquens et les exhalaisons saumâtres de la mer paroissent accélérer la végétation des herbes et même de quelques sortes de grains, tandis qu'elles nuisent à celle des arbres (1).

L'Elbe fait en partie la frontière septentrionale de l'électorat d'Hanovre, en partie il le traverse près de Lauenbourg. Ce fleuve communique, par un canal nommé *Delvenau*, avec le *Stékenitz*, qui tombe dans la Trave, laquelle se jette dans la Baltique. Cette espèce de communication entre la Baltique et la mer du Nord n'est pas d'une grande utilité, ces petites rivières n'étant pas assez profondes ; l'Elbe reçoit l'Ilmenau et autres rivières des pays de Lunebourg et de Brême ; parmi ces dernières, l'*Oste* s'écoule plutôt dans la mer que dans l'Elbe.

Le Weser baigne ou traverse les frontières occidentales des états d'Hanovre. Ce fleuve reçoit l'*Aller*, dans lequel la *Leine* s'écoule. Ces deux rivières sont en grande partie navigables.

Description du Hartz. — La contrée comprise sous le nom de *Hartz* offre un tableau si différent de celles des

(1) L'auteur a déjà fait la même remarque en parlant du Jutland, sa province natale, article *Danemarck*. En jetant les yeux sur une carte de l'Europe, on voit que la mer du Nord, resserrée par les côtes du Jutland et de la Hollande, comme par les lignes prolongées d'un angle, envoie, avec un vent du nord-ouest, tous les brouillards amoncelés sur sa surface, vers les embouchures de l'Elbe et du Weser.

autres provinces hanovriennes, que nous avons cru devoir consacrer un article séparé à indiquer quelques-unes des curiosités qu'elle offre aux regards du voyageur peintre ou minéralogue, et des trésors qu'elle présente à l'avidité des gouvernemens.

Le sommet de la chaîne de Hartz est le *Bloksberg*, ou plus exactement *Brocken*, une des plus hautes montagnes du nord de l'Allemagne, dont nous avons déjà parlé à l'article *comté de Wernigérade*, *monarchie Prussienne*, ainsi que dans l'*Introduction générale* de ce quatrième volume. Les montagnes situées à l'ouest de Bloksberg appartiennent à la principauté de Grubenhagen, et forment le noyau de la chaîne ou le Hartz supérieur, dans le sens géognostique, mais dans le langage des mineurs, cette même partie se divise en haute et basse; sous ce dernier nom on comprend quelques mines près Goslar et Iberg, que les maisons de Brunswick-Lunebourg et de Brunswick-Wolfenbuttel possèdent en commun.

Le Hartz, qui appartient à l'électeur d'Hanovre, donne, outre un peu d'or, 30,000 marcs d'argent, 5,000 quintaux de plomb, 800 quintaux de cuivre pur, 4,000 quintaux de litharge, 400 quintaux de vitriol blanc, 1,500 de vitriol vert, et 7 de vitriol bleu, 1,000 quintaux de soufre, 140 quintaux de zinc, une quantité considérable de fer, quelque peu de cobalt, 6,000 minots de sel, et plusieurs sortes de pierres utiles, comme de l'ardoise, de l'albâtre, du jaspe, du marbre, mais pour la plupart d'une qualité inférieure.

Cette chaîne de montagnes renferme plusieurs cavernes célèbres; celle de *Scharzfeld* contient sur-tout beaucoup d'ossemens fossiles, entre autres d'une espèce de monoceros; la caverne de *Bauman* est beaucoup plus vaste que l'autre, puisqu'il y a ici quatorze voûtes successives, tandis qu'à Scharzfeld il n'y en a que cinq; il y a ici de beaux stalactites, formés par la main de la nature en diverses figures bizarres, et même une colonne harmonique, qui, frappée par les gouttes qui tombent, produit des sons agréables, répétés par les échos des abîmes souterrains.

Les rochers magnétiques d'*Ilsenstein* et de *Schierka* appellent l'attention des oryctognostes. C'est sur-tout une sorte

de feldspath rougeâtre qui paraît posséder les forces de l'aimant.

Le Hartz n'est pas moins intéressant pour les amateurs des beautés sublimes de la nature. Si l'œil cherche en vain l'or des épis, ou l'éclat varié des arbres fruitiers, il en est consolé par l'éternelle verdure des pins et des mélèses, par la superbe végétation des fleurs alpines et la foule de plantes cryptogames, par les formes hardies et pittoresques des rochers granitiques, entre lesquels plusieurs rivières roulent leurs ondes bruyantes, et sur les sommets desquels on voit comme suspendus en l'air des châteaux antiques, à moitié ruinés. Mais rien n'égale la vue immense dont on jouit sur le sommet de Bloksberg; de l'endroit nommé *Wolkenhau* ou maison des nuages, vous découvrez à-la-fois l'Elbe, près de Magdebourg; l'Hercule, sur l'octogone de Weissenstein, près Cassel; le mont Ettersberg, près Gotha; celui de Petersberg, près Halle; les montagnes entre Hameln et Hanovre, et les hautes landes au nord de Celle, de sorte que le pays situé en dedans de votre rayon visuel peut être évalué à une surface de 1,000 lieues carrées, et que vous voyez pour ainsi dire à vos pieds un million d'hommes. Une montagne tellement remarquable a dû être un objet de vénération pour les anciens Germains; et c'est sans doute aux anciennes fêtes, danses et cérémonies religieuses célébrées ici qu'on doit rapporter toutes ces traditions populaires, selon lesquelles le Bloksberg aurait été le rendez-vous de toutes les sorcières du nord, qui, montées dans des équipages aériens, venaient ici valser avec sa hautesse le prince des Enfers. Parmi les mille et une histoire qu'on raconte sur cette montagne magique et infernale, celle du *spectre de Brocken*, mérite d'être citée, puisque c'est un phénomène naturel assez remarquable qui en forme le fond. Lorsqu'au coucher ou lever du soleil un homme placé sur le sommet de Brocken, se trouve entre le jour et un nuage épais qui plane dans une certaine proximité, et à une hauteur peu considérable, son ombre est tracée dans le nuage sous des traits colossalement agrandis, et par les mouvemens du corps aérien, cette image prend l'air d'un être planant dans les cieux, ce que le vulgaire regarde comme une apparition du génie du lieu. Il est à remarquer que les voyageurs choisissent presque toujours le

grand matin ou la fin du jour pour visiter le sommet de la montagne.

Productions. — La principauté de Grubenhagen produit, outre les minéraux nommés dans l'article précédent, du lin, du bois, et en quelques endroits il y a de très-bons pâturages.

Les mêmes productions sont communes à la partie méridionale de la principauté de Calenberg, où la ville de Gœttingue est située. Ces deux cantons manquent de grains, et, pour la plupart, aussi de fruits. La culture du tabac fleurit près de Nordheim.

La partie méridionale du pays de Calenberg ne produit pas abondamment de grains, et quelquefois la récolte ne suffit pas même aux besoins des habitans. On y cultive sur-tout du seigle et du blé sarrazin. La race des moutons est considérablement améliorée par l'introduction des béliers espagnols. Il y a de bons pâturages sur le Weser et la Leine. On récolte beaucoup de lin et d'une bonne qualité; le chanvre, le tabac, la chicorée (ou café d'Allemagne), le houblon et les fruits occupent encore une place parmi les genres de culture qui y réussissent. Les mûriers et les vers à soie n'ont pas pris. On fait à Münder 728 minots de sel, et à Salzhemmendorf 6,676 minots. Il y a de bonnes carrières, de l'argile à poterie, et quelques eaux minérales.

Les immenses landes de la principauté de Lunebourg sont connues sous le nom de l'*Arabie d'Allemagne*. On n'y voit que de tristes bruyères et des moutons d'une laine fort grossière. Les abeilles sont en si grand nombre, que leurs produits en miel et cire sont évalués à la valeur de 200,000 écus; mais il y a aussi des cantons très-fertiles, sur-tout en blé sarrazin et vesce ou vaciet. Quelques terrains bas sur l'Elbe offrent de bons pâturages, et le bétail y est d'une race excellente. C'est aussi vers l'Elbe que la culture des fruits, des légumes et du houblon réussit le mieux. Les chevaux de ce pays sont bons. Il y a quelques forêts très-étendues, tant en pins et sapins qu'en chênes et autres arbres. Enfin, les célèbres salines de Lunebourg produisent un excellent sel, dont on exporte, par an, 3,500 lasts. Il y a de vastes tourbières, quelques carrières de pierres à chaux, et à Edemissen des sources d'un bitume très-pur et liquide.

Le duché de Lauenbourg produit en général les mêmes choses que la province précédente.

Dans le duché de Brême il faut remarquer les *marsch-land* ou terrains bas sur les bords de l'Elbe, de l'Oste et du Weser; ils produisent en abondance du lin, du chanvre, de la navette, et sur-tout des grains; les arbres fruitiers y viennent en quelques endroits; le bétail et les chevaux sont de l'excellente race de Holstein. Le district nommé *Alte-Land* (vieux pays) se distingue, sur-tout par sa fertilité. On peut en dire de même des cantons de Hadelen et de Wursten; les arbres fruitiers y manquent, mais l'économie rurale offre un modèle d'ordre et d'intelligence; la pêche dans la mer et dans les fleuves est importante; on tue beaucoup de chiens marins sur les bancs de sable, ou, comme on les nomme en bas-allemand, les *Watten*; on y recueille aussi des moules, dont on fait de la chaux fine.

Le haut pays du duché de Brême s'appelle, comme en Holstein et Sleswick, le *Geest*, et consiste, en grande partie, en bruyères marécageuses. Cependant on y cultive du blé sarrazin et du houblon; on y entretient beaucoup de moutons, et les tourbières sont de la plus grande importance, tant pour l'exportation, car on en vend pour 100,000 écus par an, que pour les besoins du pays même, qui manque de bois de haute-futaie. Quelques grands marais ont été desséchés et convertis en terres labourables. On trouve en plusieurs endroits de très-bonne terre à foulon.

Les petits pays de Verden, de Hoya et de Diepholz, participent en général aux productions de ceux de Brême et Lunebourg; mais dans les deux derniers on reconnaît déjà la Westphalie, en voyant la multitude d'oies que les paysans élèvent.

Le comté de Bentheim produit du seigle et du blé sarrazin; il y a des forêts, des mines de houille, des carrières et tourbières, beaucoup de moutons à grosse laine, etc. etc.

Dans le comté de Hohnstein, les produits les plus remarquables sont le fer, dont, par certaines raisons de politique, on n'exploite que très-peu; des houilles; la magnésie, près Rothesitte, et plusieurs sortes d'albâtre, parmi lesquels celui de *Wiegersdorf* est le plus beau; celui de *Hartungen* et de *Nieder-Sachsungen* méritent encore d'être cités; cette

dernière espèce prend, en allemand, le nom de pierre à nuages.

Divisions. — La principauté de Grubenhagen se divise, dans le Pays proprement dit, et le Hartz. Le premier comprend huit bailliages domaniaux, deux villes immédiates, une médiate, trois bourgs, neuf biens nobles immédiats, cinquante-six villages. Le Hartz supérieur comprend les deux bailliages de Clausthal et Cellerfeld, en outre sept villes de mines. Le Hartz inférieur ne consiste qu'en petits districts épars.

La principauté de Calenberg comprend les trois quartiers suivans.

	Villes imméd.	Villes méd.	Bourgs	Villages.	Bailliages doman.	Terres nobles imméd.
1. Quartier d'Hanovre. .	5	2	3	212	9	81
2. ——— d'Hameln et Lauenau réunis.	2	1	10	128	9	164
3. ———de Gœttingue ou au-delà la forêt.	7	1	4	179	15	48

Il y a encore trois abbayes et six couvens; huit autres ont été sécularisés au profit de l'Etat; vingt-un cantons sont soumis à la juridiction des nobles.

La principauté de Lunebourg consiste en trois parties 1°. la principauté proprement dite au nord; 2°. la grand'avocatie (*gross-vogtey*), de *Zelle*, au sud; 3°. le *comté de Danneberg*, à l'est; on y trouve trois grandes et quatre petites villes immédiates, huit villes médiates, quinze bourgs, huit abbayes et couvens, etc. etc.

Dans le duché de Brême, il faut distinguer 1°. *le duché propre*, au sud et au centre; il comprend vingt-un bailliages domaniaux; 2°. les *cantons incorporés*, savoir: l'*Alte-Land* sur l'Elbe; le *Kehdinger-Land*, sur l'Elbe et l'Oste; le *Wursten-Land* ou pays des *Wurt-Sates*, c'est-à-dire, habitans des hauteurs artificielles, formées pour s'y retirer pendant les hautes marées (1); ce canton est situé sur le Weser.

(1) Tacite parle peut-être de ce canton en disant: *Dubium est terra sit illa an maris pars; illic misera gens, tumulos obtenet altos, casis ita impositis, navigantibus similes.* Lib. de Germanic. Mais l'industrie humaine a fixé des bornes à la mer, et une peuplade heureuse et très-heureuse habite aujourd'hui ces riches prairies.

Le canton de *Hadeln* n'est point incorporé, ni au duché de Brême, ni même à aucun cercle de l'empire.

Les divisions des autres petits pays ne méritent point d'être mentionnées; mais nous devons observer que c'est le *comté de Hohnstein* proprement dit, qui appartient à l'électeur d'Hanovre, tandis que le même nom est donné à deux seigneuries qui en ont été démembrées, et dont il a été question dans la monarchie Prussienne.

Villes et autres endroits remarquables.

Dans la principauté de Calenberg, partie septentrionale.

Hanovre, capitale, siége de la régence et autrefois résidence des électeurs. Cette ville a un certain air d'élégance et de gaieté qui plaît à l'œil; il n'y a cependant que la partie dite *Aegidien-Neustadt*, qui soit très-régulièrement bâtie. On compte dans la ville, 1,536 maisons et 16,500 habitans, sans la garnison; mais on peut encore regarder 400 à 500 maisons, disséminées dans les jardins voisins, comme fesant partie de la ville, et c'est probablement en les ajoutant que certains géographes font monter la population à 24,000 individus. Les remparts ont été rasés, et en partie remplacés par une esplanade, où l'on voit le monument du grand Leibnitz. Dans le château, l'on remarque la salle de l'opéra et la chapelle où l'on conserve encore le trésor apporté de l'Orient par Henri le Lion. L'hôtel des Etats est un très-bel édifice. La bibliothèque électorale contient des archives précieuses, et dans celle de l'hôtel de ville, on trouve une grande collection de paléotypes. Nous parlerons autre-part des établissemens d'instruction et d'industrie.

Monbrillant et *Herrenhausen*, château près de la ville d'Hanovre; une allée, longue d'un mille d'Allemagne, y conduit. Les jardins renferment des jets d'eau, où un rayon d'un très-grand volume est poussé à la hauteur de 120 pieds; et une belle orangerie, ornée de bustes et statues.

Lockum, abbaye luthérienne, dans un grand village; on y remarque une école supérieure, une belle église et une bonne bibliothèque.

Munder, 250 maisons; *Wunstorf*, 240 maisons; *Eldagsen*, 216 maisons; *Neustadt*, 150 maisons, et *Rehburg*, où il y a des bains minéraux.

Hameln, sur le Weser, ville de 700 maisons et 4,000 habitans de l'état civil; les fortifications en sont assez bonnes; mais sa principale défense consiste dans le *fort Georges*, sur l'autre rive du Weser, sur la montagne de Klutberg. (*Voyez* MANUFACTURES ET COMMERCE).

Bodenwerder, ville de 238 maisons, dans une île du Weser, et plusieurs bourgs manufacturiers dont il sera parlé autre-part.

Dans la partie méridionale de Calenberg.

Gœttingue, sur un canal de la Leine, ville de 940 maisons, et 10,000 habitans, sans compter les étudians (800 à 900), et la garnison. La célèbre université, fondée en 1737; sa bibliothèque, forte de 200,000 volumes, et mieux fournie, en fait d'ouvrages modernes, qu'aucune autre; les trésors de son musée d'histoire naturelle, ses excellens jardins de botanique et d'économie, son observatoire astronomique, situé 27 deg. 34 m. longitude est de l'île de Fer, 51 deg. 31 m. 54 s. latitude boréale; son laboratoire de chymie, sa magnifique maison d'accouchement, enfin son académie des sciences, rendent *Goettingue* extrêmement intéressante pour toute l'Europe littéraire. L'université se distingue avantageusement du côté des mœurs; mais on ne vit point à bon marché dans cette ville.

Münden, à l'endroit où la Fulda se jette dans la Werra, qui dès-lors prend le nom de Weser. Cette ville a 575 maisons et 4,000 habitans, des manufactures, une navigation et un commerce d'une très-grande importance. (*Voyez* COMMERCE). Les environs sont d'une beauté tout-à-fait romantique.

Nordheim, ville de 543 maisons; *Moringen*, 160 maisons; *Dransfeld* et autres.

La charmante vallée de *Bremke* renferme deux châteaux ruinés, nommés les *Gleichen*, c'est-à-dire, les égaux; leur situation sur deux montagnes coniques est très-singulière; et la famille de ce nom, qui a bâti deux châteaux semblables en Thuringue, était très-célèbre dans les tems des croisades. Un comte de Gleichen, devenu prisonnier chez les Sarrazins, fut délivré par une princesse, qui s'enfuit avec lui; il la convertit à la religion chrétienne et l'épousa; mais sa première femme, qu'il retrouva existante, eut la rare bonté de

partager sa couche avec la princesse arabe ; la mort seule troubla cette triple union, et pour en conserver le souvenir, on rassembla leurs restes dans le même tombeau.

Dans la principauté de Grubenhagen.

Eimbeck, ville de 856 maisons, 4,500 habitans, avec de vieilles fortifications et plusieurs manufactures; quoique située dans un district isolé, elle est réputée chef-lieu de la province.

Osterode, ville de 4,000 habitans, avec un grand magasin de vivres pour les mineurs du Hartz. (*Voyez* MANUFACTURES et COMMERCE).

Herzberg et *Lutterberg*, bourgs de 2,000 habitans chacun. (*Voyez* MANUFACTURES).

Scharzfels, château fort sur un rocher très-élevé ; il tombe aujourd'hui en ruines.

Elbingerode, ville de 2,000 habitans, dans un canton agricole.

Dans le *canton des Mines* (qui a une organisation différente du Grubenhagen proprement dit).

Clausthal, ville de 8,000 habitans, avec des rues larges et plusieurs jolis édifices ; mais le tout ensemble a pourtant l'air d'un grand village.

S. Andréasberg, avec 4,000 habitans ; près de cette ville se trouve un remarquable réservoir d'eau pour les mines, formé dans une vallée, qu'on a fermée par une haute digue.

Zellerfeld, ville de 3,500 habitans, la plus régulière et la plus belle de ce canton.

Lautenthal, 1,800 habitans, et quelques autres moindres villes.

Dans la principauté de Lunebourg.

Lunebourg sur l'Ilmenau, ville d'une étendue considérable, peuplée de 10,000 habitans, et entourée de quelques fortifications. Le *Kalkberg*, près de la ville, a ses ouvrages de défense à part. Il y a une académie ou école des gentilshommes, une célèbre saline, des manufactures et un commerce très-actif, dont nous parlerons plus bas.

Bardowick, grand village près Lunebourg, anciennement une grande et célèbre ville de commerce, détruite en 1189.

Haarburg, ville de 3,500 habitans, près l'Elbe, et vis-à-vis Hambourg; on y passe la rivière. Il y a un château assez bien fortifié (*Voyez* aussi les articles MANUFACTURES, COMMERCE).

Hoper-Schanz, petit fort sur l'Elbe, près d'un passage très-fréquenté.

Welzen, 352 maisons; *Walsrode*, 250 maisons; *Winsen*, 210 maisons; *Gifhorn*, 180 maisons, et autres villes, sont encore situées dans la principauté de Lunebourg, proprement dite.

Hitzacker, péage sur l'Elbe, dans le comté de Danneberg, qui d'ailleurs renferme la ville du même nom et celle de *Luchow*.

Celle ou *Zelle*, siége du tribunal suprême de tous les états hanovriens, ainsi que de la régence et de la diète du pays de Lunebourg; c'est une ville assez grande et jolie, avec 6,000 habitans. Le château se présente bien, et l'on voit dans les jardins un beau monument de l'infortunée reine de Danemarck, Caroline Mathilde, qui finit ses jours dans cette ville. On trouve ici un collége de chirurgie, un grand haras, des manufactures, etc.

Le duché de Saxe-Lauenbourg contient:

Lauenbourg, ville de 400 maisons, sur l'Elbe; le péage doit rapporter 50,000 écus par an.

Razeburg, petite ville dans une situation charmante, au milieu d'un lac.

Mœllen, ville de 262 maisons, connue par le prétendu tombeau du fameux bouffon *Till Eulenspiegel*, qui toujours, au grand étonnement de ses compagnons, soupirait lorsqu'il fallait descendre une hauteur, tandis qu'il rioit lorsqu'il falloit monter, parce que, disait-il, dans le premier cas, tu auras bientôt le plaisir de descendre; dans le second cas, tu ne peux que t'attendre à la peine de monter de nouveau. C'était une espèce d'Esope saxon.

Stintenburg, château des comtes de Bernstorff, dans une superbe situation, sur le lac de Schall. Il est bien dommage qu'on néglige de l'entretenir (Voyez *Gaspari*).

Dans les cantons d'*Alte-Land*, de *Kehdingen*, de *Hadeln* et de *Wursten*, qui forment les limites maritimes de l'élec-

torat d'Hanovre, et du duché de Brême en particulier, on ne trouve que peu de villages · toutes les fermes sont isolées ; ce qui est d'un avantage essentiel pour l'agriculture. On peut remarquer :

Buzfleth, village sur l'Elbe, près duquel les vents du nord-ouest et les hautes marées apportent quantité de bois d'une espèce inconnue.

Brunshausen, village où il y a un péage important sur l'Elbe.

Otterndorf, ville de 352 maisons, et *Allenbruch*, bourg de 400 maisons, avec un port, dans le canton de Hadeln.

Dorum, bourg, chef-lieu de Wursten.

Dans le duché de *Brême* proprement dit,

Stade, bonne forteresse, à une demi-lieue de l'Elbe : mais il y a sur cette rivière une redoute qui cependant ne peut rien moins qu'empêcher les vaisseaux de remonter plus haut.

Buxtehude, ville de 2,300 habitans, avec plusieurs manufactures.

Bremerœrde, joli petit bourg, sur l'Oste, à l'endroit où cette rivière devient navigable. C'était la résidence des archevêques de Brême.

Neuhaus, bourg de 204 maisons, à l'embouchure de l'Oste. Il y a ici un port dont l'entrée est devenue difficile par les bancs de sable que l'Elbe et la mer y ont accumulés ; mais si l'on pouvait remédier à cet obstacle, la position de cet endroit doit un jour en faire une bonne place de commerce.

Lehe ou *Bremerlehe*, à l'embouchure du Weser, bourg de 341 maisons.

Vegesack, village appartenant à la ville de Brême, sous la souveraineté du duché. C'est le port de Brême pour les gros vaisseaux.

Scharmbeck, autre bourg manufacturier.

Dans le *comté de Verden*,

Verden, ville de 470 maisons, dont les fortifications n'existent plus.

Dans les *comtés de Hoya* et *Diepholz*,

Nienbourg, ville bien fortifiée, à peu de distance du Weser.

Dans le *comté de Bentheim*,

Nienhus, ou en haut-allemand *Neuenhans*, et autres petites villes.

Caractère et mœurs des Hanovriens. — Les bas-Saxons ont, plus que les habitans de la haute-Saxe, conservé cette franchise, cette simplicité, cette hospitalité, et en général toutes ces antiques vertus qui, selon Tacite, composaient le caractère des anciens Germains. C'est sur-tout parmi les habitans des landes, que l'isolement et la pauvreté ont empêché la corruption de s'introduire. Dans les cantons maritimes, appelés *Marsch-land*, il règne, à côté de la simplicité et de la rusticité, un luxe très-grand, qui cependant ne s'attache qu'aux objets solides, comme bijoux d'or et d'argent, bons meubles, bons lits, ou à des denrées qui flattent directement les sens, comme café, thé, vins de France ou bierres fortes. Ce luxe, suite naturelle de la liberté et de la richesse de ces paysans-navigateurs, et de leurs relations avec les Anglais et les Hambourgeois, ne les empêche pas de rester aussi entreprenans, aussi industrieux que leurs ancêtres, dont ils conservent religieusement le costume. Dans les villes hanovriennes, et sur-tout dans la capitale, on remarque, en plusieurs points, une imitation assez heureuse des mœurs et des manières anglaises. La noblesse est fort attachée à ses préjugés de naissance. Les mêmes hommes s'appuient des principes de la philosophie moderne pour s'opposer à l'agrandissement du pouvoir exécutif, et des principes de l'aristocratie féodale, pour maintenir entr'eux et la bourgeoisie une distance respectueuse. C'est précisément le même esprit que la noblesse du Holstein.

Le comté de Henneberg et le duché de Lauenbourg étaient autrefois habités par des *Wendes* (Vandales); et le dialecte esclavon s'y est long-tems conservé. L'usage n'en a été aboli qu'au moyen des défenses et des punitions réitérées. Félicitons-nous que les allemands ne soient point portés de même à introduire par tout leur détestable idiôme à force de coups de bâton!

Le pays d'Hanovre est une des provinces où le *bas-allemand* ou le véritable idiôme des Germains et Teutons se soit le plus généralement et le plus purement conservé. Voilà pourquoi le haut-allemand, dans la bouche d'un Hanovrien

de la classe bien élevée, perd beaucoup de sa dureté et de sa sécheresse caractéristiques.

Religion et instruction publique. — La religion luthérienne domine dans les états hanovriens, mais avec une tolérance exemplaire. Il y a en plusieurs villes des calvinistes, des catholiques et des juifs qui exercent librement leur culte. Les calvinistes ont même le droit de s'établir par-tout.

Ce que nous avons dit à l'article Gœttingue, suffit pour montrer l'excellence de la seule université des états hanovriens. Dans cette université la liberté de penser, quoique bornée par les lois, et chez quelques individus étouffée par une érudition mal digérée, conserve cependant une activité secrète et continuelle. L'esprit du siècle de la philosophie y a provoqué l'établissement de quelques chaires d'économie, de technologie et d'autres sciences pratiques. Enfin, l'influence de Gœttingue sur l'esprit public et sur le bien-être de la nation hanovrienne, sans être très-apparente, n'est cependant pas absolument nulle. On peut dire la même chose de la célèbre société royale des sciences, qui est, pour ainsi dire, entée sur l'université.

Les écoles supérieures sont bien organisées. Parmi les établissemens consacrés à l'instruction commune, les écoles d'industrie méritent d'être distinguées.

Les beaux-arts n'y trouvent que peu d'amateurs, et encore moins de cultivateurs.

Manufactures, Fabriques et Commerce.—Dans la principauté de Grubenhagen, une population nombreuse est occupée à exploiter les mines, et à manufacturer les métaux: toutes les mines, à l'exception de celles de fer, appartiennent à des compagnies particulières. Le souverain, au contraire, possède les mines de fer, qu'il afferme à des particuliers, ainsi que les hauts fourneaux et forges, la dîme du produit de toutes mines, et quatre actions, dites héréditaires, dans chaque dividende. Le gouvernement reçoit, à des prix fixes, toutes les productions métalliques, et fournit tous les matériaux nécessaires aux mines. Il gagne, par cette espèce de monopole, 5 à 600,000 fr. net par an. Les habitans du canton des mines reçoivent *gratis* tous le bois de chauffage dont ils ont besoin; ils sont exempts de toute contribution industrielle et foncière, de la conscription, des cantonnemens et des cor-

vées. En général la métallurgie est ici poussée à un très-haut degré de perfection, et surpasse même, sous les rapports économiques, celle de la Saxe. Le grand réservoir d'eau près d'Andreasberg, et le bain de granulation à Gittelde, près Iburg, méritent, entr'autres, d'être visités.

Le Grubenhagen possède encore quelques manufactures, comme, par exemple, à *Osterode*, 200 métiers en laine, coton et toiles : ils donnent de l'occupation à 2,000 ouvriers, et fabriquent pour 500,000 fr. de marchandises. On fait, dans la même ville, beaucoup de seaux de bois, du tabac, des cuirs, du plâtre épuré, etc. *Eimbeck* possède de bonnes corroieries, des manufactures de toiles et de lainages, etc. A *Hertzberg*, il y a une manufacture d'armes.

On exporte, outre les productions de ces différentes fabriques, du bois, du bétail et des fromages.

La filature et la tisserie de lin est la branche d'industrie la plus importante de la principauté de Calenberg ; elle y est répandue par-tout, et les villageoises s'en occupent dans leurs heures de loisir. On n'y emploie que du lin du crû hanovrien. Le fil est, en très-grande quantité, exporté dans un état brut. Pour améliorer la fabrication des toiles, on a établi des commissions d'inspection. La fabrication des lainages est aussi de quelque importance ; mais le fil de laine, pour la plus grande partie, vient de l'étranger. On ne fait en quantité que des draps communs et de grosses étoffes. La fabrication en coton est peu considérable, et celle en soie presque nulle. Parmi les autres fabrications d'une importance moins générale, on remarque sur-tout les tabacs, les cuirs, les faïences, les poteries, le papier, le verre, la potasse et le café de chicorée. Outre les produits de toutes ces fabriques, le pays envoie encore à l'étranger du bois, des pierres meulaires, et quelques autres productions naturelles. Le débit de toiles est évalué à 2 millions 400,000 francs.

Les principales places de fabriques et de commerce sont *Hanovre*, qui possède d'excellens ouvriers en bijouterie, orfévrerie, instrumens de mécanique, voitures, chapellerie, menuiserie et cordonnerie, ainsi qu'une très-bonne manufacture de galons d'or et d'argent, 5 fabriques de bas, une d'étoffes de laine, une de toiles cirées, 8 de tabac, une de couleurs en laque et encre de Chine, 2 en poêles de faïence,

d'une forme élégante, 10 raffineries de café de chicorée, et des brasseries considérables, où l'on fait la fameuse bierre nommée *breyhahn*. Le commerce avec les mines, et les expéditions entre Hambourg, Brême et Francfort, augmentent le mouvement de l'industrie. *Munden*, principale place de commerce avec l'intérieur de l'Allemagne. En 1794, on y trouvait 27 négocians en gros et 59 patrons de navires. Il y arrive annuellement 600 grands et petits bâtimens sur le Werra, la Fulde et le Weser : 900 charrettes de rouliers partent pour la Hesse, la Thuringue, la Franconie, le Palatinat et la Souabe, où elles apportent, outre les denrées et marchandises d'Hanovre, une partie de celles de Brême. La ville de Munden possède encore 6 fabriques de tabac, une de faïence, des chantiers de construction, etc. *Gœttingue* a 3 à 400 métiers en draps et étoffes de laine, quelques fabricans de tabacs, des chapeliers, des corroyeurs et autres. Cette ville exporte en quantité des saucissons célèbres. *Hameln* a une grande fabrique d'étoffes de laine, ainsi que de bas et bonnets de coton et de laine, (le mécanisme qu'on y emploie est très-remarquable); 5 fabriques de tabac, 7 corroyeries, et quelques autres. A *Gehrden* on fait du treillis excellent; à *Pattensec*, des mi-soieries; à *Duingen*, des faïences recherchées; à *Osterwald*, des bouteilles; à *Uslar*, des pipes; à *Réher*, près du bourg d'Ertzen, il y a une usine électorale qui emploie du cuivre norwégien et de la calamine d'Aix-la-Chapelle. Elle fait par an 4 à 500 quintaux d'ouvrages.

Dans la principauté de Lunebourg, la filature, la tisserie de lin, sont moins actives que dans celle de Calenberg. On ouvrage en grosses toiles et peluches, la laine grossière du pays. Les paysans s'occupent de ces deux branches d'industrie, ainsi que de la tonnellerie. *Celle* renferme deux fabriques de cire, une de tabac en poudre, une de chapeaux, une d'amidon, etc. *Lunebourg*, fabrique des toiles, du treillis, des frises, des mi-cotonnades, du savon, du tabac; cette ville fait de grandes affaires d'expédition, et sert de dépôt aux marchands de chevaux; il y arrive 70,000 chevaux par an. *Winsen* et *Haarburg* profitent aussi beaucoup sur le transit des marchandises de Hambourg; la dernière de ces deux villes possède plusieurs fabriques en laine, lin, coton, une raffinerie de sucre, une blanchisserie de cire, et, à quelque distance,

distance, un moulin à poudre. On estime que *Haarburg* seule gagne 40,000 écus d'empire par an, sur le transit. Parmi les articles d'exportation nous remarquerons les baies mirtilles, dont on vend pour 80,000 francs par an; la plus grande partie va à Bordeaux, et sert à colorer les vins. Le voisinage de Hambourg permet aux pays sans de vendre chèrement leurs jeunes veaux, leur beurre, fromage, et autres denrées.

Le duché de Lauenbourg gagne incroyablement sur le charrois entre Hambourg et Lubeck; on estime le profit annuel à 800,000 francs; mais cette occupation, en même tems qu'elle a nui à la moralité du peuple, a rendu impossible l'établissement des manufactures. La forge et les deux usines qui se trouvent dans ce pays appartiennent à des Hambourgeois.

Dans le duché de Brême on fabrique des toiles de lin et de chanvre, qui servent à faire des voiles et autres toiles grossières. On fait aussi beaucoup de cordages et de filets de pêcheurs. La meilleure manufacture des toiles pour voiles, est à *Scharmbeck*. Il y a des chantiers de construction, surtout à *Neuhaus* et à *Lesum*; ce dernier endroit envoyait, avant la dernière guerre, deux vaisseaux, par an, à la pêche de la baleine; à *Stade* on fait de la dentelle; *Buxtehude* possède une raffinerie de sucre, une fabrique de tabac; une de savon, plusieurs de lainages, quelques corroieries et un bon commerce d'exportation, dans lequel le raifort entre pour 21,000 quintaux. La poterie, la tuilerie et les alambics d'eau-de-vie, donnent à vivre à une grande partie des habitans. On a cherché à établir des moulins à huile, pour imiter l'huile de navette des Hollandais; mais les Hollandais ont eu l'adresse d'en empêcher la réussite. La navigation sur les fleuves et dans la mer du Nord, est très-active; plusieurs bâtimens hanovriens se laissent fréter pour aller entre la Mer-Baltique et les différens ports de l'Atlantique. Les habitans du duché de Brême aiment à prendre service sur les vaisseaux des autres nations; ils allaient autrefois, par centaines, en Hollande, où l'on leur payait chèrement la main d'œuvre, et d'où ils retournaient chargés de ducats.

Ces émigrations en Hollande étaient aussi générales dans les provinces Westphalo-Hanovriennes, dont les habitans d'ailleurs sont très-industrieux, en s'occupant à toutes sortes

de toiles, filatures et dentelles, avec lesquelles on fait un bon commerce d'exportation.

De belles chaussées facilitent le commerce de transit, extrêmement important pour un pays, à travers lequel toutes les marchandises de Brême, de Hambourg, et, en partie, de Lubeck, doivent nécessairement passer.

Constitution, Lois, Gouvernement. — Les Etats ont conservé leurs privilèges et leur influence sur les affaires publiques; ils sont composés de la noblesse, les prélats et les villes immédiates. Dans les provinces de Brême, Verden, Lauenbourg, Hoya et autres, il n'y a point de prélats. En général, la noblesse domine seule dans les diètes qui se tiennent souvent. Les Etats votent toutes les contributions, et dans la principauté de Celle, ils ne les votent que pour six mois; ils en surveillent la levée et l'emploi, excepté dans le duché de Brême. Ils prétendent même devoir être consultés, pour la déclaration d'une guerre ou la conclusion d'une paix.

L'absence continuelle du souverain n'a pas manqué de donner quelquefois lieu à ces abus qui caractérisent l'aristocratie. L'administration de la justice n'est pas tout-à-fait impartiale. Plusieurs projets utiles restent sans exécution, ou se réalisent si lentement, que le fruit en devient nul. Une jalousie continuelle qui règne entre la régence et la noblesse, éclate souvent en des mesures violentes, ou des tracasseries nuisibles au bien général. Toute l'Allemagne a été scandalisée de la destitution illégale de M. le conseiller *de Berlepssh*, qui a été solennellement improuvée par une sentence de la chambre impériale de Wetzlar, à laquelle la régence hanovrienne a refusé d'obtempérer. Cependant ces écarts des règles de la justice et de la modération ne sont pas fréquens; et on ne peut nullement classer l'état d'Hanovre parmi les pays malheureux ou opprimés.

L'électeur est *archi-trésorier* de l'Empire; office qui lui convient assez bien, depuis que, dans sa qualité de roi d'Angleterre, il distribue de l'or à tous les princes allemands qui ont des soldats à lui vendre.

Finances. — Les revenus de l'électorat d'Hanovre sont beaucoup plus considérables que l'on ne le supposerait, en jugeant d'après la fertilité médiocre et la population mince du pays. Ces revenus se divisent en deux classes; ceux que

le souverain fait lever et administrer par ses propres fonctionnaires, montent à la somme de 1,875,000 écus, argent dit de caisse, ou environ 8 millions de France. Ceux que le comité des Etats lève et administre, s'élèvent à-peu-près à la somme de 1,600,000 écus, argent de caisse, ou 6,480,000 fr.; le total des revenus publics peut donc être évalué à 3,475,000 écus, argent de caisse, ou 14,940,000 fr.

Sur les revenus administrés par le comité des Etats, une somme de 1,013,335 écus, est prélevée pour la caisse de l'armée. Les 5 — 600,000 écus restant, sont à la disposition des Etats qui les emploient à l'entretien de l'université et des écoles, aux chaussées publiques, à l'amortissement des dettes provinciales et autres objets d'utilité publique.

Les mines seules produisent, à ce qu'on prétend, 500,000 écus à l'état.

Le souverain s'est libéré de toute dette, mais les Etats de différentes provinces ont des dettes plus ou moins considérables, dont on estime le total à 10 ou 12 millions de France.

Forces militaires. — L'armée hanovrienne est très-nombreuse, en proportion du nombre des habitans; elle consiste en trois sortes de troupes, savoir:

Troupes de ligne.

Infanterie, 16 régimens, dont deux aux Indes, en tout. .	13,000 hommes.
Cavalerie, 11 régimens. . .	4,200
Artillerie, 1 régiment. . . .	630
Ingénieurs et Mineurs. . . .	40
Total	17,870 hommes.

Milice enrégimentée.

Dix régimens, en tout.	5,500

Troupes garnisonnaires.

Quatre régimens d'Invalides avec leur artillerie.	2,600
Total.	25,970 hommes.

Cette armée coûte par an, 1,248,800 écus; mais aussi est-elle supérieurement bien tenue, et prête à entrer en cam-

pagne à chaque moment. Les Hanovriens se sont toujours distingués comme des soldats excellens et de dignes descendans de ces terribles Cherusques, qui anéantirent les légions de Varus.

Histoire. — Les Cherusques habitaient anciennement les contrées voisines du Hartz et les bords du Weser et de la Leine. Les Longobardes, colonie scandinave, s'étaient établis dans une partie du Lunebourg. (*Voyez* Monarchie-Prussienne, *article de* Brandebourg.) Les peuples qui habitaient le duché de Brême, sont appelés *Chauci* par les géographes romains et grecs. Lors de la grande invasion des nations Esclavonnes, une peuplade vandale, du nom des Polabres (c'est-à-dire habitans des campagnes), s'établit dans les environs de Lunebourg.

Tout ce pays, soumis d'abord au grand duché ou royaume des Saxons, tomba sous la domination de Charlemagne, et continua d'être gouverné par les ducs de Saxe, de la famille de Wittikind, et ensuite de celle de Billung. Nous avons déjà observé que cet ancien et véritable duché de Saxe était divisé en *West-phalen*, à l'ouest du Weser, et *Ost-phalen*, entre le Weser, l'Elbe et le Hartz (1).

Au commencement du douzième siècle, un mariage avec une princesse de la dynastie Billingienne, donna à *Henri le Noir*, duc de Bavière, et fils de *Welf* ou *Guelf*, la possession de la principauté de Lunebourg. (*Voyez* l'Histoire de la maison de Bavière.

Henri-le-Lion réunit sous sa domination la Bavière, le duché de Saxe et d'Engrie (alors borné à une partie de la Westphalie), les principautés ou comtés de Brunswick, Gœttingue, Nordheim et autres. Ces pays avaient déjà été acquis par le père de Henri-le-Lion; mais ce grand prince,

(1) Ces deux mots peuvent être expliqués différemment; ils peuvent signifier *les pays à l'ouest et à l'est de la limite de séparation*, car *pfahl* veut dire pieu, et dans un sens plus étroit, bâton élevé pour marquer la frontière: c'est l'étymologie communément adoptée, mais nous préférerions celle-ci: be*fehlen* ou be*fahlen* veut dire commander; le *be* n'est qu'une particule accessoire; Ost- et West-fahlen signifierait donc tout simplement le gouvernement, le duché d'Ouest et d'Est. Le *ph* n'est qu'une fausse orthographe, imitée du latin.

après avoir, au moyen d'une négociation longue et difficile, réalisé ses droits sur des domaines si vastes, attaqua les Slaves et Vandales, et conquit de grandes possessions au nord de l'Elbe. La jalousie qu'il inspira à l'empereur lui attira, en 1179, le ban de l'empire et une guerre terrible de la part de tous ses voisins ou vassaux. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de cet événement, auquel beaucoup d'états de la Westphalie et des deux Saxes doivent leur indépendance. Henri-le-Lion ne sauva de toutes ses possessions que ce qui forme aujourd'hui l'électorat d'Hanovre, proprement dit.

Les partages innombrables qui eurent lieu parmi les princes de cette maison, les fondations et extinctions des différentes branches collatérales, tout ce chaos de bagatelles ne mérite pas qu'on se donne la peine de le débrouiller. Les amateurs des généalogies peuvent lire Busching. Nous avons déjà, dans l'introduction de ce chapitre, observé que de toutes les branches de la maison des Guelfes, deux seulement fleurissent à présent; celle de Brunswick-Wolfenbuttel ou la branche Ducale, et celle de Brunswick-Lunebourg, autrement nommée de Brunswick-Celle, ou la ligne électorale et royale.

La dignité électorale fut donnée à la maison de Brunswick-Lunebourg en 1692, mais, à cause de différentes oppositions, elle n'en prit réellement possession qu'en 1708. Ce fut en 1714 que Georges Ier. monta sur le trône de la Grande-Bretagne; et depuis cette époque les destins de l'état d'Hanovre ont été dépendans de ceux de l'Angleterre. Cependant ces deux états n'ont jamais été constitutionnellement réunis, et leurs sujets respectifs sont regardés comme étrangers dans l'un et l'autre pays. On a vu même l'électeur d'Hanovre conclure la paix avec une puissance avec laquelle le roi d'Angleterre resta en guerre, et *vice versa*.

La guerre de sept ans fut une période de malheurs pour les Hanovriens. Leur pays, théâtre de leurs victoires ou de leurs défaites, offrait, dans l'un et l'autre cas, une scène de dévastation et de deuil. Cette guerre coûta à l'Hanovre près de 80,000 hommes ou un dixième de la population; mais la gloire militaire que les troupes hanovriennes s'acquirent, donna à ce pays une importance et un poids poli-

tique beaucoup au-dessus de ce que ses forces naturelles semblaient lui assigner.

Le pays d'Hanovre fut, il y a un an, occupé par les troupes prussiennes, le motif ostensible fut la querelle sur les droits des neutres que le roi de Prusse semblait embrasser; mais le public a soupçonné qu'un grand mystère politique était caché sous ces apparences.

Deuxième section du Chapitre IV.

États du duc de Brunswick-Wolfenbuttel.

Les états du duc de Brunswick-Wolfenbuttel consistent dans la principauté du même nom, dans celle de Blankenbourg, dans l'abbaye de Walkenried, et le bailliage de Thédinghausen, dans le comté de Hoya.

Situation, étendue, population, divisions. — La principauté de Brunswick-Wolfenbuttel est coupée en deux par l'évêché de Hildesheim; la partie méridionale est entourée des pays de Calenberg et de Grubenhagen, et de l'évêché de Corvey; l'autre, qui est la partie principale, est située entre les principautés de Lunebourg et de Halberstadt et le duché de Magdebourg. Le duché de Blankenbourg se trouve situé entre Halberstadt, Wernigerode, Hohnstein et autres petites provinces.

Voici l'étendue et la population:

Principauté de Wolfenbuttel. .	172 l. c.	183,000 hab.
——— de Blankenbourg avec Walkenried. . . .	16	14,000
Bailliage de Thédinghausen. . .	2	3,000
Total.	190 l. c.	200,000 hab.

L'abbaye de Walkenried, qui fait partie du cercle de haute-Saxe, est, depuis 1731, incorporé à la principauté de Blankenbourg.

Le bailliage de Thedinghausen est situé dans le cercle de Westphalie.

On divise la principauté de Wolfenbuttel en quatre districts, dont ceux de Wolfenbuttel et de Schœningen dans la partie septentrionale, et ceux de Weser et de Hartz dans celle méridionale.

CLIMAT, TERRAIN, PRODUCTIONS, etc. — La partie septentrionale du pays de Wolfenbuttel a l'air moins froid et le terrain moins montagneux que les autres parties. La rivière d'*Ocker* la traverse; elle se jette dans l'Aller. Les grains, le lin, le chanvre viennent bien dans ce district; les fruits et légumes y abondent; le houblon est excellent; la plantation de la chicorée ou café d'Allemagne, cette plantation anti-économique occupe de vastes terrains. Le bétail est beau. On trouve du sel à Salz-Dahlem, et dans les montagnes d'Elm il y a des carrières qui donnent, entr'autres, de belles encrinites.

La partie méridionale, située, pour la plupart, sur la pente septentrionale du Hartz, a l'air froid, et peu de terrains où le blé et le lin viennent bien; mais, en revanche, les forêts y sont de la plus grande importance. Dans le district du Hartz, 46,993 acres sont couvertes des forêts appartenantes au souverain. Les mines et carrières donnent du fer terreux, du cuivre, de beaux marbres, de l'ardoise, des grès (nommés pierres de Solling), de l'argile fine. Il y a de bons pâturages dans les vallées le long de la *Leine* qui traverse cette partie, et du *Weser* qui la borde à l'ouest.

La principauté de Blankenbourg est située près le centre du Hartz, et par conséquent très-montagneuse et très-froide.

La montagne appelée *Wornberg*, approche en élévation de celle de Bloksberg. La *Muraille-du-Diable* est une chaîne de rochers de grès qui, peu-à-peu, tombent en poudre. Parmi les cavernes de ce pays, celle de *Baumann*, dont nous avons parlé à l'article du Hartz, est la plus remarquable. Les campagnes au nord de la ville de Blankenbourg donnent des grains; mais le reste du pays ne produit que forêts, pâturages, sur-tout pour les bêtes à laine, poissons d'étang, ardoises et grès, mais sur-tout de la mine de fer terreuse.

VILLES ET ENDROITS REMARQUABLES.

Dans la principauté de Wolfenbuttel, partie septentrionale.

Brunswick, en allemand *Braunschweig* (1), ville grande

(1) C'est-à-dire en haut-allemand, car en bas-allemand ell s'appelle *Brunswyck*, et c'est ainsi que son nom se trouve orthographié dans les plus anciens documens.

et fortifiée, bâtie à l'antique, mais ornée de quelques jolis édifices, dans le goût moderne. On y compte 2,974 maisons, et, en y comprenant la garnison, 30,000 habitans. Les ducs résident, depuis l'an 1754, dans un château appelé *la Cour-Grise*. L'arsenal renferme à présent le superbe cabinet de curiosités et d'antiques, qui était autrefois au château de Salzdalum. On y admire le fameux vase de Mantoue, et plusieurs autres vases émaillés de la main de l'immortel Raphaël; des gemmes, des monnoies et médailles, des gravures, des minéraux et autres objets d'un grand prix. Le nouvel hôtel-de-ville et le théâtre de l'opéra sont de beaux édifices. Sur la place qui est devant l'église cathédrale, on voit, sur une colonne, un lion en bronze, que le duc Henri-le-Lion y a fait placer. La ville de Brunswick était autrefois membre de la ligue Hanséatique; et, comme d'ailleurs, elle était possédée en commun par toutes les branches de la maison de Brunswick, elle profita si bien de ces deux circonstances, qu'elle se gouverna presqu'indépendamment, et se regarda déjà comme une ville libre impériale, lorsqu'en 1671 les ducs de Wolfenbuttel, à qui les autres branches avaient cédé leurs prétentions, l'assiégèrent et la soumirent. Nous reviendrons sur cette ville dans l'article MANUFACTURES ET COMMERCE.

Richmond, château et jardin anglais, près Brunswick, appartenant à la duchesse.

Wolfenbuttel, ville fortifiée et bien bâtie, qui contient 900 maisons et 6,000 habitans, autrefois résidence, et encore le siége de quelques autorités. On y trouve une célèbre bibliothèque de plus de 110,000 volumes, sans compter les manuscrits et la collection des bibles. Cette bibliothèque est riche en paléotypes, en auteurs inédits du moyen âge, et en d'autres trésors qu'on n'a pas encore tous examinés (*Voyez* aussi MANUFACTURES).

Salzdalum, joli château, avec une magnifique galerie de tableaux, et une collection précieuse de 8,000 pièces de porcelaine.

Helmstedt, ville de 650 maisons et 4,000 habitans. Elle possède, depuis 1576, une université, visitée seulement des indigènes, quoiqu'elle possède des savans du premier rang, tels que *Heuche*, le Tacite du christianisme, et le célèbre philologue *Bruns*. La bibliothèque contient 25,000 volumes,

et le jardin botanique est très-complet. Il y vit un vieux professeur nommé *Béireis*, connu comme médecin, chimiste, anatomiste, etc., mais sur-tout à cause de son superbe cabinet de curiosités naturelles et artificielles. On y trouve des chefs-d'œuvre de l'école italienne, des antiques d'Herculanum, des médailles (la valeur matérielle de celles en or est évaluée à 160,000 francs), des instrumens rares, entre autres, une pompe pneumatique de la main d'*Otto Guericke*, des minéraux d'Amérique et de Sibérie, et beaucoup d'autres objets du plus grand prix. On estime toute la collection à un million de France. Il est impossible de deviner d'où Béireis a tiré toutes les sommes que tout cela a dû coûter. Le peuple le regarde comme un adepte en alchimie.

SCHŒNINGUE, KŒNIGSLUTTER, et autres petites villes.

Dans la partie méridionale,

Gandersheim, ville de 2,500 habitans, avec un couvent luthérien de demoiselles nobles; l'abbesse est princesse et membre de l'empire: dans les bâtimens du couvent on remarque une église remplie de monumens, des archives précieuses, une bonne bibliothèque, une galerie de tableaux, un cabinet de minéralogie et autres objets intéressans.

Hartzburg, château célèbre par son antiquité, par le culte que les Saxons offraient à un de leurs dieux, nommé *Krodo*, et ensuite comme lieu de pélerinage. La caverne merveilleuse que plusieurs auteurs placent ici, n'a jamais existé. Les habitans de ces environs ont des goîtres.

Seesen, autrefois *Seehusen*, près d'un lac qui perd successivement de son étendue.

Holzminden, ville de 3,000 habitans, avec un gymnase; des manufactures et fabriques, du commerce et un péage sur le Weser.

Bevern, bourg avec un château, qui a donné son nom à une branche collatérale de la ligne de Wolfenbuttel.

Dans la principauté de Blankenbourg,

Blankenbourg, ville de 2,600 habitans, avec un château magnifiquement situé sur un rocher au-dessus de la ville; ce fut là que résida long-tems l'individu qui prend le nom de Louis XVIII.

MANUFACTURES, FABRIQUES ET COMMERCE. — La filature du lin, répandue dans toute la principauté de Wolfenbuttel, est d'une grande importance ; les métiers de tisserand en lin et laine sont aussi en grand nombre ; la fabrication du café de chicorée est encore une branche essentielle de l'industrie générale. On exporte pour huit millions de France, en fil, et pour deux millions en café-chicorée. Parmi les autres produits d'industrie, nous remarquerons, comme les meilleurs, la porcelaine, les verreries, les tabacs, les ouvrages en fer et acier, la céruse et le maroquin. Voici quelques détails sur les principales places de commerce et d'industrie. *Brunswick*, outre plusieurs manufactures en laine, lin, tabac et café-chicorée, dont les dernières seules occupent 2,000 hommes, a d'excellens menuisiers, tourneurs et chaudronniers, de célèbres brasseries, où l'on fait une bierre forte nommée *Mumme*, une pharmacie, une fabrique de carton, plusieurs faiseurs d'instrumens, etc., etc. Cette ville tient une foire qui, parmi celles de l'Allemagne, occupe le troisième rang ; les affaires d'expédition et de transit sont très-actives, puisque plusieurs grandes routes s'y croisent Tout le commerce des mines, ainsi que toutes les importations, et, en grande partie, les exportations du pays se font ici. *Wolfenbuttel* possède des manufactures en rubans, tapis, cuirs, savon, carton, ferblanc, acier et autres. A *Helmstedt* on fait des chapeaux, des liqueurs et des eaux de senteur. Dans le *district de Hartz*, il y a quatre hauts-fourneaux, deux forges, deux martinets de cuivre, une usine, un four à soufre ; un de potasse. *Holzminden* possède une grande usine appartenante au duc, et composée de neuf forges, une fabrique de maroquin, une manufacture de toiles cotonnées, quatre moulins à scier et polir des pierres, un bon commerce en toiles et bois. Les trois grandes verreries de *Schorborn* font des ouvrages très-estimés, et celle dite *Zum grunen plan* fournit de belles glaces. La manufacture de porcelaine, dans le château de *Furstenberg*, fait des ouvrages qui, pour l'élégance des formes et des dessins, surpassent toutes les porcelaines d'Allemagne.

Dans la principauté de Blankenbourg, on trouve une marbrière, une fabrique de cobalt, quatre hauts-fourneaux et plusieurs forges, martinets et fours à chaux et à plâtre. La

fabrication métallique donne un profit annuel de 24,000 écus d'Empire.

Nous observerons encore que la partie septentrionale de la principauté de Brunswick-Wolfenbuttel exporte beaucoup de froment.

AUTRES REMARQUES GÉNÉRALES. — Ce petit pays, gouverné par un excellent prince, peut être compté parmi ceux qui méritent l'attention du philosophe et de l'homme d'état.

Les établissemens d'instruction offrent des modèles. Outre l'université, il y a une excellente école des gentils-hommes, appelée le *Carolinum*, à Brunswick, et de bons gymnases à Holzminden et Wolfenbuttel. Les célèbres philosophes *Campe*, *Stuve*, *Trapp* et autres, ont répandu dans toute l'organisation des écoles, l'esprit que respirent leurs ouvrages. *Hencke* a beaucoup contribué à purger des préjugés le système religieux. Le peuple, en augmentant, tous les jours, la sphère de ses connaissances, est devenu plus industrieux, plus sobre, plus patriotique; il a, pour son gouvernement, un attachement sincère et raisonné.

Les revenus publics sont estimés à une somme qui excède toute proportion avec le nombre des habitans. On évalue les sommes qui rentrent dans la caisse du souverain, à 3,700,000 francs, et ceux que les Etats perçoivent et administrent, à 1,300,000 francs; total, 5 millions. Il y a des dettes considérables; mais le duc Charles-Guillaume-Ferdinand a, par un acte solemnel, interdit à ses successeurs de grever l'état d'aucune des dettes personnelles qu'ils pourraient faire.

Le militaire est composé de trois régimens d'infanterie, un de carabiniers, un corps d'artillerie, un régiment d'invalides et deux bataillons de milice, qui font 5 à 6,000 hommes. Dans la guerre de sept ans, ce petit pays mit jusqu'à 12,000 hommes sur pied. Les princes de cette maison ont toujours montré de grands talens militaires; leurs sujets furent, de tout tems, bons soldats.

La religion de l'état est le Luthérianisme.

CHAPITRE V.

HESSE-CASSEL ET HESSE-DARMSTADT.

La maison de Hesse s'est divisée en beaucoup de branches collatérales; mais il n'y en a que *deux* régnantes; les domaines donnés en apanage aux autres branches, n'ont point cessé d'être entièrement soumis à la souveraineté d'une des lignes régnantes, qui y lèvent des troupes et des contributions. C'est donc mal à propos que les géographes français ont fait, de ces apanages, autant de souverainetés distinctes. Il n'y a que celles de *Hesse-Cassel* et de *Hesse-Darmstadt*.

Ces deux Etats sont composés des principautés, distinctes entre elles. Mais communément, quoiqu'arbitrairement, on donne à l'ensemble des possessions de chaque ligne régnante, le titre de *Landgraviat*.

Première section.

Hesse-Cassel.

Situation et Limites. — Les Etats du Landgrave de Hesse-Cassel, se trouvent épars sur une ligne de 70 lieues, entre le 50e. et le 53e. de latitude, de sorte qu'il suffit de dire, en général, qu'ils ont pour voisins au nord, l'électorat d'Hanovre, l'évêché de Paderborn, l'Eichsfeld; à l'est, les ducs de Saxe-Weymar, de Saxe-Meinungen et autres, ainsi que l'évêché de Fulda; au sud, Hesse-Darmstadt et Mayence; à l'ouest, la République française, les princes de Nassau, de Waldeck et autres, ainsi que l'électeur de Cologne pour le duché de Westphalie.

Etendue, Population et divisions. — Le tableau suivant les montre, en estimant la population d'après les différens dénombremens; l'augmentation annuelle y sera ajoutée.

CERCLE DU HAUT-RHIN.	Lieues carr.	Population.
A. Basse-Hesse, ou partie septentrionale du Landgraviat propre.	193	215,000
Incorporé. Comté de Ziegenhayn.	27	26,000
Incorporé. Principauté de Hersfeld.	25	26,000
B. Haute-Hesse, en partie.	61	53,000
C. Comté de Catzenellenbogen inférieur (sans compter les districts cédés à la France).	23	20,000
D. Comté de Hanau-Munzenberg.	61	62,000
Total.	392	396,000

Ci-contre.	392	396,000
CERCLE DE FRANCONIE.	Lieues carr.	Population.
E. Une partie de la principauté de Henneberg (Smalcalde).	15	21,000
LITIGIEUX.		
F. La seigneurie de Pleissa.	6	5,000
CERCLE DE WESTPHALIE.		
G. Une partie du comté de Schauenbourg, avec les bailliages de Hoya.	40	34,000
TOTAL.	453	456,000

CLIMAT, TERRAIN, FLEUVES ET MONTAGNES. — La Hesse propre a le sol très-montagneux et l'air passablement froid; elle appartient à la région centrale. La partie la plus froide est le district de Smalcalde. Le Cazen-Ellenbogen, et sur-tout le Hanau-Munzenberg, ont le climat de la région rhénane. (*Voyez* la vue générale de l'Empire).

Les montagnes de la Hesse sont très-rocailleuses, mais la plus haute qui est celle de Meisner, n'a que 2,184 pieds de France, en élévation au-dessus de la mer.

Les rivières les plus remarquables sont, dans la basse-Hesse, le *Werra*, qui, plus loin, prend le nom de Weser; l'*Eder*, la *Schwalm* qui se jettent dans le *Fulde*, laquelle se réunit au Verra, dans la haute-Hesse et le Catzen-Ellenbogen; la *Lahn*, qui s'écoule dans le Rhin. Le comté de Hanau-Munzenberg est situé sur le *Nidda* et le *Mayn*.

PRODUCTIONS DES TROIS RÈGNES. — La Hesse propre ne produit pas abondamment de grains ni de fruits. Cependant il y a des vallées riantes et fertiles; le sol est même propre à la vigne; et la haute-Hesse sur-tout fournit des vins aux besoins de ses habitans. Les châtaigniers viennent bien en plusieurs endroits. Les bois agréables dont le pays est parsemé, fourmillent de gibier et renferment des pâturages très-bons. On cultive la garance, le chanvre et encore plus le lin. Les mines sont en grand nombre, et quelques-unes méritent d'être citées, comme par exemple celles de fer, à Immerhausen, Lippoldsberg, Welkernhagen et Romerhausen, celles de cuivre, argent et plomb, à Frankenberg,

celles de cobalt, dans le Hertzberg, la saline d'Allendorf qui donne 90,000 quintaux et celle de Karlshafen, qui en produit 8,600 quintaux. On trouve encore de l'alun, des charbons de terre, de l'albâtre, du jaspe, de la terre à porcelaine, etc. etc.

Les districts situés dans la Westphalie, produisent des grains, du lin, du bétail; il y a une saline à Soltorf; et l'on trouve des houilles et de très-bonnes pierres de taille près Obernkirchen.

Dans le Henneberg hessois, il y a du sel, du bois et du fer. La fameuse montagne dite *Stahlberg* paraît être une seule masse de mine de fer. On en tire, par an, 22,000 tonnes de minerai brut, qui donnent 33,000 quintaux de fer de fonte.

Le comté de Hanau-Munzenberg offre des trésors d'un autre genre. Les grains, les fruits, les vins, le lin, la soie, le tabac, le bétail, y abondent. Il s'y trouve quelques minéraux, comme sel, cobalt, fer, plomb, terre à porcelaine et autres.

Dans le comté de Catzenellenbogen inférieur, la vigne et les grains viennent bien. Il y a des eaux minérales très-célèbres à *Langen-Schwalbach* et à *Schlangenbad*.

Villes et endroits remarquables.

Dans la basse-Hesse,

Cassel, sur la Fulda, capitale et résidence du Landgrave, ville de 1,300 maisons et 19,000 habitans, sans la garnison. Elle est divisée en cité vieille, nouvelle-inférieure et nouvelle-supérieure; cette dernière partie a les rues larges et tirées au cordeau; la rue, ou plutôt la ligne de maisons qui s'appelle *Bellevue* offre un coup d'œil charmant. Les remparts rasés et formés en terrasses et bosquets, forment de belles promenades. La place de Fréderic avec la statue du landgrave Fréderic II, a 400 pieds en longueur et 180 en largeur; on y voit l'église catholique et le *musée Frédéricien*, qui renferme des curiosités d'histoire naturelle, des statues, des mosaïques, des gemmes, au nombre de 2,500, des médailles, sur-tout suédoises, une bibliothèque de 50,000 vol., où se trouve le manuscrit le plus ancien qu'il y ait du vieux testament en hébreu, plusieurs superbes collections d'instrumens, où l'on voit un grand miroir ardent, par *Tschirnhausen*, et un autre, par Vilette, une pompe pneumatique

de l'invention du célèbre *s'Gravesande*, et beaucoup d'autres objets précieux. La *galerie de tableaux*, dans le château de Bellevue, dans la ville-neuve supérieure, mérite aussi d'être vue ; il y a, dans un appartement attenant, plusieurs *vasi di majolica*, peints par Raphaël. La place royale, avec la statue de Fréderic Ier. roi de Suède, celle de la parade, et encore quelques autres, le collége dit Carolinum, la maison des orphelins, l'arsenal, doivent être remarqués. La vieille ville et celle dite nouvelle-inférieure, sont assez mal bâties et mal percées.

Les environs de Cassel sont charmans, et sur-tout le magnifique parc d'*Augarten*, dont l'orangerie est un très-beau palais, et sert, au Landgrave, de résidence d'été ; on y admire sur-tout le bain, richement revêtu de marbre et de jaspe ; parmi les ornemens sont deux globes, l'un d'agathe noire et marbre jaune, l'autre d'agathe bleue, marbre et argent incrusté.

Weissenstein, aujourd'hui appelé *Wilhelmshœhe*, château près de la fameuse cascade de *Carlsberg*. Une allée longue d'une lieue conduit de Cassel à ce parc, où la nature elle-même invitait l'art à venir créer des prodiges. Nous ne dirons rien du château qui n'est pas encore achevé, ni de l'enfer et l'élysée, ni de toutes ces autres merveilles que le goût souvent désavoue, et devant lesquelles le voyageur passe rapidement pour arriver à la cascade. Deux escaliers de 842 pieds chacun, embrassent quatre plates-formes avec des bassins, des grottes et des arcades ; un immense volume d'eau s'y précipite de cascade en cascade, pour aller former différens jets d'eau, dont le principal s'élève à 160 pieds ; sur le sommet de la montagne, s'élève un bâtiment octogone de trois étages, tout entier en grosses pierres de taille qui forment des piliers massifs et des voûtes majestueuses ouvertes de tout côté ; dans l'intérieur de cet octogone se trouve le réservoir qui fournit les eaux à toutes les cascades ; le haut se termine par une pyramide de 96 pieds, qui porte un Hercule colossal de 31 pieds, et dont la massue seule peut contenir neuf personnes. Ce colosse est vu du haut de Bloksberg à la distance de 30 lieues. Quel que soit l'étonnement qu'on ressent à la première vue de cet ouvrage, il n'est guères possible de se dissimuler qu'on aurait pu tirer un meilleur parti des

avantages locaux, en supprimant beaucoup de détails puériles, et en évitant ce mélange bizarre des goûts et des genres les plus contraires; il aurait fallu choisir entre l'élégance grecque et la grandeur gothique; on aurait dû y faire ou un Tivoli ou un Niagara. Ce qu'il y a de mieux à présent, c'est l'imitation d'un château du moyen âge, ou le *Lœwenburg*; les ponts-levis, la porte étroite, les tours crénelées, les donjons, les demi-jours des croisées, la solidité, la lourdeur et le luxe gothique du mobiliaire, la bigarrure des parquets, la grande salle, ornée de cornes de cerf et autres trophées de la chasse, l'arsenal garni de lances, boucliers et de longues épées, les portraits de preux chevaliers et de hautes et puissantes dames, tout concourt à rendre l'illusion parfaite; et afin qu'on ne s'étonne pas de ne point voir le seigneur ni sa famille, on a fait des brèches, des écroulemens qui vous disent que le château vient d'être pris d'assaut et pillé par un ennemi; pour accroître l'effet de ce spectacle mélancolique, on va conduire, au pied du château, un torrent qui roulera ses ondes fougueuses parmi des fragmens de rochers.

Wilhelmsthal, avec une belle collection des ouvrages du célèbre peintre *Tischbein*; et *Freyenhagen*, dans un site romantique, se distinguent encore parmi les châteaux du landgrave.

Carlshafen, anciennement nommée *Siburg*, petite ville de commerce de 1,100 habitans, sur la Dimel.

Eschweige, avec 615 maisons et 4,500 habitans; *Allendorf*, avec 500 maisons; *Hofgeismar*, avec 2,500 habitans; *Vach*, avec 859 maisons; *Wanfried* et autres villes.

Ziegenhayn, ville de 1,800 habitans, dans une île formée par le Schwalm. Elle a quelques fortifications, et a soutenu un siége en 1761.

Rothenburg, petite ville, autrefois résidence d'une branche collatérale de la maison de Hesse-Cassel, qui s'appelle de *Rothenburg-Reinfels*.

Philipsthal, dans la principauté de Hersfeld, résidence d'une autre branche collatérale.

Dans la *haute-Hesse*, portion de Hesse-Cassel,

Marburg, chef-lieu, ville de 6,000 habitans, sans la garnison, sur la rivière de Lahn. On y trouve une université, fondée

fondée en 1527, et, dans l'église luthérienne, une riche châsse de Ste. Elisabeth. Le château est fortifié.

Kirchhayn, ville de 400 maisons; et *Frankenberg*, ville très-ancienne, s'il est vrai qu'elle a été bâtie dans le sixième siècle par Thierry, roi des Francs.

Dans le *Catzenellenbogen* inférieur:

Nous avons déjà nommé les eaux minérales de ce district. Un petit coin de terre, sur la rive gauche du Rhin, où l'on trouve *Rheinfels*, forteresse, et *Saint-Goar*, ville de commerce, appartient aujourd'hui à la France.

Dans le comté de *Hanau-Munzenberg*, qui a eu, jusqu'en 1736, ses propres comtes:

Hanau, capitale, située au confluent de la *Kinzig* et du *Mayn*, à 4 lieues de Francfort. C'est une ville qui compte 12,000 habitans, et où l'on trouve un château du landgrave, une école de dessin, et beaucoup d'industrie (*Voyez* MANUFACTURES). La ville a quelques fortifications. La vieille ville est assez mal bâtie; mais, dans la ville neuve, bâtie par des Wallons ou Flamands réfugiés, les rues sont larges et droites, les maisons élégantes, et l'on y voit un magnifique hôtel-de-ville.

Philipsruhe, château de plaisance, à une demi-lieue de Hanau.

Bergen, bourg connu par une victoire des Français en 1759.

Gelnhausen, ville ci-devant impériale, engagée à différentes reprises pour des sommes d'argent prêtées aux empereurs. Par une sentence de la chambre impériale, elle a obtenu la restitution de ses droits; mais elle se trouva tellement épuisée par les frais du procès, qu'elle se vit obligée à se soumettre elle-même aux princes qui la possédaient en hypothèque.

Dans le *Henneberg* hessois,

Schmalkalden ou *Smalcalde*, ville de 5,000 habitans, célèbre par l'alliance conclue entre les princes protestans. (*Voyez* aussi l'article MANUFACTURES).

Dans la seigneurie de *Pleissa*,

Bovenden, bourg florissant, sur la Leine, à peu de distance de Gœttingen.

Dans le comté de *Schauenbourg*,

Rinteln, place forte sur le Weser. Il y a une université qui y fut transférée de la ville de *Stadthagen* en 1621.

MANUFACTURES, FABRIQUES, COMMERCE. — Les états de Hesse-Cassel ne sont pas bien situés pour faire le commerce; ils ne touchent aux grands fleuves que par des points isolés, auxquels les péages et les droits de transit et d'étape, exercés par d'autres états, interdisent l'espoir d'attirer un grand nombre d'affaires commerciales. *Carlshafen*, sur le Weser, était destiné à l'entrepôt pour les exportations et importations de la basse-Hesse; mais tous les efforts du gouvernement, à cet égard, sont restés sans effet. Une langue de terre, appartenante à Hanovre, coupe le cours du fleuve, et en même-tems la navigation des Hessois. *Goar*, sur le Rhin, avait quelque commerce; mais ce n'était que pour le Catzen-Ellenbogen inférieur, et cette ville vient d'être cédée à la France. *Hanau* est à présent la seule place de commerce que possède la Hesse. Sa situation sur le Mayn, l'étendue de ses priviléges, le voisinage de Francfort, la fertilité de ses environs, tout lui assure une prospérité toujours croissante. Ses manufactures sont aussi très-importantes, elles produisent des soieries, des bijouteries, des chapeaux, des cuirs, du tabac, diverses étoffes et de la porcelaine. Dans le Catzen-Ellenbogen inférieur, on fait des toiles et des cuirs. La fabrication des toiles est aussi répandue dans plusieurs districts de la Hesse-propre, et l'exportation des toiles et du fil s'élève par an à la valeur de 2 millions de France. Voici les plus importantes parmi les autres fabriques. Dans la haute-Hesse, *Marburg* possède une fabrique de coton et d'étoffes, une de camelot, une de chocolat; *Rauschenberg*, une d'étoffes peluchées et une de bas. Dans la principauté de *Hersfeld*, la ville du même nom a une manufacture de raz et de serge; *Niederaula*, une de siamoises, de lainages et de toile damassée. Dans la basse-Hesse, on fabrique, à *Gross-Almeroda*, des pipes, des boules de marbre ou d'argile vernissée, et des creusets d'une qualité supérieure. A *Allendorf*, il y a 2

fabriques de tabac, et à *Carlshafen*, 2 de chapeaux, une de tabac, une de vinaigre de cidre, une de bleu de Saxe, une de bas, etc. etc. *Cassel* enfin possède une fabrique de porcelaine, une de faïence anglaise, une de jaune de Cassel, couleur minérale, inventée ici en 1781, plusieurs de draps et d'étoffes de laine, de bougies, tabac, chocolat, rubans et bas de soie, cotonnades, cartes, galons d'or et d'argent, boutons, papiers peints et café de chicorée. Dans le comté de *Schauenbourg*, on fait des toiles. Les fabrications métalliques du Henneberg hessois sont importantes; 3 hauts fourneaux, 11 forges de fer en barreaux, 10 de fer en barres, 16 d'acier, 2 de canons de fusils, 4 de fils de fer, 2 foreries, une fabrique d'armes, une de lames d'épée (qui, selon Gaspari, peut fournir par semaine 30,000 lames), plusieurs fabriques de futaine et autres lainages, du tabac, de la potasse, de têtes de pipes, faites de l'écume de mer, voilà les branches d'industrie réunies à *Schmalkalden*, à *Steinbach* et dans les villages d'alentour.

Revenus, Forces militaires et autres remarques générales. — On assure que les revenus du landgrave de Hesse-Cassel s'élèvent à 6, d'autres disent 9 millions de France. Il faut croire que, dans cette dernière somme, sont compris les intérêts que ce prince tire des capitaux placés dans plusieurs banques et chez différens souverains de l'Allemagne, et évalués, par des écrivains bien instruits, à plus de vingt millions d'écus de Saxe, ou 80 millions de France. Comment le souverain de 450,000 âmes a-t-il pu ramasser un tel trésor? En vendant le sang de ses sujets au plus offrant. L'Angleterre a sur-tout contribué à enrichir ce prince, et, dans la guerre d'Amérique, elle avait 14,000 Hessois à sa solde. Nous savons tout ce qu'on peut dire pour excuser ce trafic, et même, à un certain point, le justifier: mais il paraît que la Hesse a poussé ce système des subsides à un excès nuisible au bien-être de ses fabriques, et sur-tout de son agriculture. En même-temps il est généralement répété que, dans la plupart de ces ventes d'hommes, la liberté personnelle des sujets a été comptée pour rien. Après tout, les landgraves doivent à ce système l'honneur de figurer parmi les puissances militaires de l'Allemagne, et de ne céder le rang qu'à la Saxe et au Hanovre. Leurs troupes sont même

meilleures que celles de ces deux états, et égalent en discipline et en tactique les régimens les plus distingués de l'armée prussienne. Leur nombre, en tems de paix, monte à 12,000, dont 7,500 d'infanterie, 2,500 de cavalerie, 2,000 de troupes de garnison, d'artillerie et de chasseurs.

Les états de Hesse-Cassel, malgré 2 universités, plusieurs gymnases et colléges, et un grand nombre de bonnes écoles, ne sont pas si avancés, sous les rapports des lumières, que l'est le Hanovrien ou le Saxon. Les princes de cette maison ont eu de fortes raisons pour craindre la liberté de la presse; et, sans elle, tout ce qu'on fait pour l'instruction publique reste sans effet.

Les beaux-arts s'accommodent de l'esclavage, et se jouent des chaînes qu'ils ont quelquefois su couvrir de fleurs. C'est aussi après la guerre, la partie dans laquelle les Hessois se sont le plus distingués.

La maison régnante de Hesse-Cassel professe la religion réformée ou le calvinisme: seulement la branche électorale de Rothenburg-Rheinfels est retournée au catholicisme. Les sujets sont ou calvinistes ou luthériens. Il y a quelques catholiques, et, en plusieurs villes, des juifs.

HISTOIRE (*Voyez* à la fin du chapitre).

DEUXIÈME SECTION DU CHAPITRE V.

Hesse-Darmstadt.

SITUATION, ETENDUE, POPULATION. — Les Etats du Landgrave étaient, avant la cession de la rive gauche du Rhin, composés de la manière suivante:

A. Le comté de Catzenellenbogen supérieur, entre l'électorat de Mayence, le Palatinat, etc., etc.	56 l. c.	54,000 hab.
B. La partie méridionale de la Haute-Hesse, entre Fulda, Ysenbourg, Solms, Nassau et Hesse-Cassel. . .	156	130,000
C. Une partie de la seigneurie d'Epstein, au nord-ouest de Francfort, et quelques districts dans le Catzenellenbogen inférieur	10	9,000
D. La seigneurie de Hanau-Lichtenberg, éparse dans l'Alsace et en Souabe	62	57,000
TOTAL.	284 l. c.	250,000 hab.

De ces possessions, le Hanau-Lichtenberg seul se trouve en grande partie situé sur la rive gauche, et fut en conséquence cédé à la France; les deux bailliages de Lichtenau et de Willstadt, (vis-à-vis Strasbourg), sont restés au Landgrave, mais vont probablement être cédés au Margraviat de Bade. Il a été promis des indemnités amples à la maison de Darmstadt.

Climat et Productions. — La partie de la haute-Hesse, appartenant aux Landgraves de Darmstadt ressemble à la portion de Hesse-Cassel, elle est même plus montagneuse. Les grains n'y viennent pas suffisamment. On cultive, en plusieurs endroits, le lin, et même la vigne. Les bailliages de Butzbach, Kleeberg, Kœnigsberg, Blankenstein et Biedekopf, renferment quelques mines d'argent, de cuivre et de plomb. La mine de *Thal-Itter* ou Bas-Itter fournit, par an, environ 6 à 800 quintaux de cuivre, fait subsister 150 à 200 individus, et met en circulation 20 à 30,000 florins. On trouve du vif-argent à Breidenbach, et du sel à Salzhausen.

Dans le Catzenellenbogen inférieur, Hesse-Darmstadt possède encore quelques mines de cuivre et de fer. Il y a des eaux thermales à *Ems*.

La seigneurie d'Epstein est très-fertile en fruits et en très-bons vins du Rhin.

Le Catzenellenbogen inférieur jouit d'un excellent climat; des bois agréables, des montagnes fertiles, des vallées riantes, le voisinage de deux fleuves (le Rhin et le Mayn), qui l'embrassent de tous côtés, rendent ce pays un des plus beaux de l'Allemagne. Les productions principales consistent en blés, vins, fruits, sur-tout châtaignes et amandes. Les asperges de Darmstadt sont célèbres; la culture des herbes potagères fleurit; on plante aussi beaucoup de garance.

Les bailliages restans de Hanau-Lichtenberg ont des blés, des bois et de bonnes pêcheries dans le Rhin.

Villes et endroits remarquables.

Dans le Catzenellenbogen supérieur,

Darmstadt, capitale, ville de 9,300 habitans, avec un château du Landgrave, une salle d'opéra et une place d'armes couverte. Les Landgraves avaient quitté cette résí-

dence pour celle de *Pirmasens* sur les frontières de l'Alsace ; mais les circonstances de la guerre les ont forcés à retourner ici.

Trébur, bourg où jadis les rois Carlovingiens ont tenu plusieurs diètes et conciles.

Zwingenberg, dans le charmant canton dit *la Bergstrasse*. (*Voyez* Palatinat du Rhin).

Dans la partie du Catzenellenbogen,

Braubach, ville sur le Rhin, et *Ems*, bourg avec des eaux thermales.

Dans la haute-Hesse,

Giessen, forteresse sur la Lahn, avec une université, et 4 à 5,000 habitans, dans 700 maisons.

Butzbach, ville de 2,190 habitans ; *Biedekopf*, avec 2,500 habitans ; *Alsfeld*, avec 2,800 habitans ; *Grunberg*, avec 2,000 habitans, voilà les meilleures villes de cette province.

Nidda ; *Schatten* et autres bourgs manufacturiers.

Thal-Itter, Itter dans la vallée, ville de mines, dans une seigneurie du même nom, laquelle est située loin des autres possessions de Hesse-Darmstadt, et presque enclavée dans le comté de Waldeck. On y trouve en outre *Vœhl*, bourg manufacturier.

Homburg, avec le surnom distinctif *auf der hœhe*, c'est-à-dire, sur la hauteur, ville qui a donné son nom à une branche collatérale de la ligne de Darmstadt, branche qui possède un district de 6 à 7 lieues carrées, sous la souveraineté de Darmstadt, dans lequel se trouvent plusieurs colonies françaises.

Dans la seigneurie de Hanau-Lichtenberg.

Pirmasens. (*Voyez* FRANCE, département du Mont-Tonnerre. Cette ville était devenue la résidence ordinaire).

MANUFACTURES ET COMMERCE. — Dans le haut-Catzenellenbogen, les Flamands refugiés ont établi beaucoup de métiers de bas de fil. Il y a plusieurs moulins où l'on fait de l'orge perlé à la hollandaise ; ces grains remplacent avanta-

geusement le riz, dans une grande partie de l'Allemagne. On exporte en outre de l'épeautre, du millet et de la garance.

La haute-Hesse darmstadienne a plus de manufactures que les autres possessions de cette maison. On fabrique, dans la ville et le bailliage de *Grunberg*, des toiles et des étoffes mi-laine et coton; dans le bailliage de Homberg-sur-l'Ohm, il y a 150 métiers de tisserands; le bailliage de *Grebman* avait, en 1787, trois cents métiers de drap; dans le grand bailliage de *Nidda*, on comptait 642 tisserands, et dans la ville de ce nom, 36 fabricans de bas. On tricote aussi une grande quantité de bas dans les bailliages de *Blankenheim* et *Bingenheim*, et sur-tout dans le bourg de *Vœhl*, dans la seigneurie d'Ilter. Le bailliage et la ville de *Butzbach* comptent 94 tisserands de toile et de flanelle, qui fabriquent 60 à 70,000 aunes de toiles par an; 66 fabricans de bas; 60 métiers, 9 fabriquent annuellement 300 à 350 pièces de peluche et de caffa, 600 pièces de flanelle, 2,000 douzaines de bas, et quelque peu de gants d'hommes. La ville d'*Alsfeld* fabrique sur-tout de la ratine. A *Biedenkopf*, on fait des draps et des étoffes de toute couleur, de la frise, des couvertures de laine, du carisel et autres articles; en 1787, la jurande des tisserands de draps comptait, en maîtres et ouvriers, 208 individus. *Homburg*, sur la hauteur, possède, dans la partie dite la *ville neuve*, beaucoup de fabricans de lainages; le même doit s'entendre de deux colonies françaises, établies sur le territoire de Hesse-Hombourg, et qui s'appellent *Fridrichsdorf* et *Dornholzhausen*. Il y a des verreries près de Nidda; quant à la manutention des métaux, nous ne croyons point qu'elle s'étende au-de-là de quelques forges et raffineries.

En général, il nous manque des données sur la géographie industrielle de ces états.

Autres remarques générales. Le souverain et le peuple sont Luthériens. Nous ne savons rien de certain sur l'état de l'instruction publique; mais il paraît que ce pays ne s'élève pas au niveau des autres pays protestans. L'université de *Giessen* a cependant quelque célébrité.

Les revenus du Landgrave s'élevaient, avant la perte de Hanau-Lichtenberg, à la somme de 3 millions de France.

Le militaire consiste en un escadron de gardes à cheval

deux escadrons de dragons, deux compagnies de grenadiers-gardes-du-corps, deux régimens d'infanterie et quatre bataillons de milice nationale ; en tout, 5,000 hommes.

Histoire de la Hesse et de la maison Landgraviale. — On prétend que les *Cattes* (proprement *Catzen*), ont été les ancêtres des Hesses, que le nom de peuples a été changé de *Catzen* en *Hatzen* ou *Hassen*, que le mont Malches dans le canton de la Bergstrasse a été appelé *Melibocus* par les Romains, d'où une partie des Cattes a dû prendre le nom de *Catti Meliboci*, lequel a été changé en *Catzen-ellenbogen*, etc. etc.

Nous observerons que le mot *Ellenbogen* en allemand, veut dire *coude*, et probablement *Catzen-ellenbogen* ne veut dire d'autre chose que le district du pays des Cattes, qui forme, pour ainsi dire, un coude entre le Rhin et le Mayn.

Quelques-uns disent que Hesse propre tire son nom d'une petite rivière, appelée *Esse* ou *Asse*. Nous n'approfondirons point ces questions oiseuses.

Tous ces pays appartenaient, dans le moyen âge, aux Francs et aux Thuringiens. Vers l'an 902 on voit paraître des *comtes de Hesse*, dont une ligne vint en possession du Landgraviat de Thuringue.

Le dernier Landgraviat de Thuringue *Henri Raspe*, mort en 1249, laissa, pour héritière, une nièce nommée *Sophie*, qui avait épousé Henri V duc de Brabant ; elle en eut un fils, *Henri*, surnommé l'*Enfant*, de qui tous les Landgraves de Hesse descendent. Sophie, comme tutrice de son fils, chercha à se mettre en possession de toute la succession de Henri Raspe ; mais les armes victorieuses des Margraves de Misnie, la forcèrent à se contenter de la Hesse propre.

En 1294, la Hesse eut le titre de principauté, qui insensiblement a été changé en celui de Landgraviat. Il paraît que les descendans d'Henri l'Enfant s'appelèrent princes de Hesse et Landgraves de Thuringue ; la dignité personnelle des souverains fut, par abus, transférée à ses états ; l'Empire, sans donner à ce titre une sanction formelle, l'a cependant reconnu par un usage constant.

Philippe le Magnanime, Landgrave de toute la Hesse, embrassa la réforme de Luther, et joua un grand rôle dans

les guerres de religion qui en furent la suite. Il mourut en 1567.

Guillaume IV et *George Ier.*, fils de Philippe, fondèrent, le premier, la ligne de Hesse-Cassel, le second, celle de Hesse Darmstadt.

Les princes de ces deux maisons n'ont pas rempli des rôles assez marquans pour nous occuper plus long-tems de leur histoire.

CHAPITRE VII.

WURTEMBERG.

Le duché de Würtemberg, avec la seigneurie incorporée de Justingen, forme un Etat indépendant qui n'avait rien de commun avec le comté de Montbeilliard ou Mumpelgard et les seigneuries y annexées, que le duc posséda dans son nom particulier, et qu'il a cédées à la France (1).

Le duc possède encore la seigneurie de Welzheim et quelques districts du comté de Linspurg. Le comté de *Lœwenstein*, quoique possédé par les comtes et princes du même nom, relève entièrement du duché de Würtemberg. Ces pays sont ici compris sous la dénomination générale de Würtemberg.

On écrit le nom de ce duché tantôt par un *ü*, tantôt par un *i*, le son de ces deux voyelles étant à-peu-près le même dans le Haut-Allemand.

Situation et limites.—Le duché de Wirtemberg, situé dans le cercle de Souabe, touche, au nord, au Palatinat du Rhin, à la principauté de Hohenlohe et à celle d'Anspach; à l'est et au sud il est environné de différens petits états, parmi lesquels nous voyons la prévôté d'Ellwang, la ville libre d'Ulm, la principauté de Hohenzollern et plusieurs districts de l'Autriche antérieure (Souabe autrichienne de quelques géographes); à l'ouest c'est le margraviat de Bade, qui sépare le Würtemberg du territoire français. En ne considérant que la masse centrale et cohérente, ce pays a la position cosmographique suivante, de 48 deg. 10 m. à 49 deg. 20 m. latitude boréale, et de 6 à presque 8 deg. longitude

(1) Ces pays cédés avaient environ 60,000 habitans.

est de Paris. Il est donc parallèle avec les départemens de Seine et de Seine-et-Oise.

Etendue et population. — On ne sait rien de certain sur le premier de ces objets; les anciens géographes lui donnaient 200 milles carrés; les modernes, pour la plupart, s'accordent à lui assigner 150 milles carrés, qui font 416 $\frac{2}{3}$ lieues carrées. Mais selon les meilleures cartes, cette estimation souffrirait encore une réduction d'une dixaine de lieues carrées.

Il y a des détails plus satisfesans sur la population; elle s'accroît tous les ans, et égalera bientôt celle des pays les plus peuplés de l'Europe. Il y fut compté,

En 1754	477,115	habitans, sans les juifs et les catholiques romains.
En 1782	564,799	
En 1791	595,603	
En 1796	608,697	

de sorte que l'on pouvait, dans cette dernière année, compter presque 1,500 habitans sur une lieue carrée, et cela sans grandes villes, sans manufactures et fabriques considérables, et malgré une émigration continuelle de plusieurs milliers d'hommes par an.

Climat, fleuves, montagnes. — Le Wurtemberg renferme une partie de ces deux chaînes de montagnes, qu'on appelle en allemand *Schwartzwald*, c'est-à-dire, forêt Noire, et *Alb*, nom évidemment dérivé de celui des Alpes. La forêt Noire commence dans le Brisgaw, près les quatre villes forestières, parcourt une partie des territoires de Wurtemberg et de Bade, ainsi que l'évêché de Strasbourg, et se perd vers les frontières du Palatinat, dans des collines qui la lient avec les montagnes de la Bergstrasse, de même qu'une autre chaîne de hauteurs la réunit aux Alpes de la Haute-Souabe et du Tyrol; au sud, le Rhin seul interrompt la liaison qui visiblement existe entre la forêt Noire et les montagnes de la Suisse. Les sommets de cette chaîne de montagnes, couverts de forêts et de verdure, n'offrent que rarement le spectacle de la stérilité. Le contraire a lieu dans les montagnes d'Alb; elles sont presque toutes rocailleuses, escarpées, sans eaux ni forêts; elles commencent près de la ville de Rottweil, et s'étendent jusques aux environs de Gemunden.

Le reste du Würtemberg est occupé par des collines agréables et de riantes vallées, qui jouissent d'une température plus douce et plus constante que celle de Paris. Ces contrées appartiennent à notre *région rhénane;* mais dans les hautes montagnes de la partie méridionale, le climat, devenu plus rude, se rapproche de celui des régions subalpines.

Le fleuve principal est le *Necker*, qui reçoit les rivières d'*Entz*, de *Murr*, de *Kocher* et de *Jaxt;* et, après avoir parcouru tant le Würtemberg que le Palatinat, se jette dans le Rhin.

Le Danube touche à une extrémité du territoire würtembergeois.

Productions des trois règnes.—Le Würtemberg peut, en général, être compté parmi les pays les plus fertiles de l'Allemagne. Cependant les mêmes différences que nous avons remarquées par rapport au climat, s'étendent aux productions naturelles. Les trois grandes branches des richesses territoriales sont les blés, les vins et le bétail. Les districts les moins montagneux abondent en épeautre, seigle, froment, blé-sarrazin, blé de Turquie et orge. Les environs de Bœblingen et de Herrenberg se distinguent sur-tout par leur fertilité. On cultive aussi dans le plat pays du tabac, de la garance, des légumes, et sur-tout beaucoup de choux. Les contrées montagneuses produisent des pommes de terre, de l'avoine, du lin et du chanvre. Les fruits, sur-tout les pommes et poires, viennent par-tout, et sont de la meilleure qualité. Dans les vallées, au pied des monts d'*Alb*, les arbres fruitiers semblent former des forêts épaisses. Toutes sortes de jardinage, et même des herbes médicinales, sont cultivées avec intelligence. Les vignes ont été peuplées par des colonies des meilleurs vignobles de France, de Valteline, de Hongrie. On a vu des ceps, même de Chypre et de Perse, réussir parfaitement. La vallée de Rems, de bas-Necker, de Sulm et de Zaber, les environs de Maulbronn, ceux de Weinberg, et en général les districts septentrionaux, ont le meilleur sol pour la vigne et la température nécessaire. On commence même en Angleterre à rechercher ces vins, connus sous le nom de *vins de Necker.*

La forêt-noire est riche en pins et sapins; mais les chênes

ont sensiblement diminué, et les hêtres, bouleaux et autres bois auraient également besoin d'une économie plus sévère. Les tourbières qu'on trouve en plusieurs endroits, pourront au reste suppléer aux besoins du chauffage. Le grand et petit gibier était encore, en 1791, en assez grand nombre pour provoquer une ordonnance qui en permît la chasse libre dans le plat pays.

Le plus grand nombre des bêtes à cornes se trouve dans la forêt-noire; mais les bœufs gras sont élevés dans la partie moyenne du pays. D'un autre côté, l'*Alb* offre les pâturages les plus propres aux bêtes à laine. On a pris des soins continuels pour améliorer la race des chevaux. On évalue le nombre des bêtes à cornes à 300,000, celui des chevaux à 40,000, et celui des moutons à 600,000 têtes.

On n'élève que peu d'abeilles, et encore moins de vers-à-soie. En revanche, les escargots, qu'on engraisse pour les gourmands de Vienne, forment une branche d'exportation assez considérable. On les rassemble dans des fossés peu profonds, où on leur jette des balayures et des ordures. Voilà l'origine dégoûtante d'un mêts que les Viennois regardent comme délicieux.

Il nous reste à parler des minéraux dont le Würtemberg n'est pas totalement dépourvu. On trouve de l'argent à Saint-Christophthal, près de Freudenstatt, à Kœnigswart, dans le Murgthall, et à Kœnigtein, près d'Alpirsbach; mais c'est en petite quantité. Le cuivre qui se trouve conjointement avec l'argent, dans les deux premières de ces trois mines, et seul dans celle de Gutach, près Hornberg, ne forme pas non plus un produit important. Le fer est plus commun; on l'exploite à Kœnigsbronn, près Mœrgelstellen, dans la vallée dite *Ludwigsthal*, près de Duttlingen, à Fluorn, aux environs de Schieltach et d'Ahlen. Toutes ces mines ensemble ne fournissent pas suffisamment aux besoins du pays. On trouve du cobalt à Alpirsbach et dans la Reinertzau; du soufre aux environs de Bahlingen, Heubach, Boll et ailleurs; des charbons de terre en plusieurs endroits; de la terre sigillée près de Tutlingen et Urach; du bol près de Lorch; une excellente argile à poterie aux environs de Heidenheim, et de la terre à porcelaine près de Hornberg. L'Alb est riche en marbre de très-belles couleurs, et quelquefois d'un grain très-

fin; mais on n'en tire que peu de parti. On trouve de l'albâtre transparent aux environs d'Enzwaihingen; des cailloux crystalliques qui coupent le verre, près de Bulach; de l'ambre noir près de Kircheim, au pied du mont Teckberg, et aux environs de Boll; du sable argenté à Entringen; enfin d'excellentes meules près d'Ober-Euringen et ailleurs.

Le Würtemberg est très-riche en sources minérales et thermales.

Divisions.—Elles sont ou politiques ou naturelles. Celles-ci se fondent sur la position de Stutgard; les cantons, selon qu'on y va en montant ou en descendant depuis Stutgard, sont compris sous les noms de *haut* et *bas-Pays*. La division politique nous offre :

(*a*) *Cinquante-six grands bailliages*, qui comprennent en même-tems tous les endroits incorporés ou annexés au duché.

(*b*) *Vingt-trois bailliages de couvens*, qui forment le fonds ecclésiastique.

(*c*) *Dix-sept économats* ou possessions destinées à alimenter la caisse particulière du prince.

(*d*) *Douze endroits domaniaux*, parmi lesquels la seigneurie de Justingen est comprise.

(*e*) *Neuf endroits*, qui ne dépendent d'aucun bailliage.

Le manque d'espace nous défend d'indiquer tous ces districts nominativement.

Villes et Endroits remarquables.

Dans le bas-Pays,

Stutgard, capitale du duché; siége du gouvernement, et résidence ordinaire du souverain. Elle est située sur la petite rivière de *Nesen*, qui se jette dans le Necker. Le nombre des maisons peut monter à 1,800, et celui des habitans à 22,000. La partie nommée le *riche-faubourg* a les rues tirées au cordeau. Parmi les curiosités de cette ville, on remarque le château-neuf, l'hôtel de la ci-devant école militaire, ou l'université Caroline, le gymnase, avec un observatoire astronomique, et une belle collection d'instrumens, la bibliothèque ducale, composée de plus de 100,000 volumes, le cabinet des monnoies, des curiosités et d'histoire naturelle,

enfin le plus grand théâtre d'opéra qu'il y ait en Allemagne. Cette ville n'est point manufacturière.

Hohenheim, château ducal, avec un célèbre parc. Cet endroit appartenait, dans le moyen âge, à la famille des *Bombastes* de Hohenheim, dont le fameux *Théophraste Paracelse* tirait son origine.

Entre le Necker et l'Entz,

Ludwigsburg, seconde résidence et troisième capitale du duché, ville de 4,000 habitans, située dans une contrée charmante, très-régulièrement bâtie et où l'on trouve un superbe château, avec une galerie de tableaux, un magnifique arsenal et des manufactures très-importantes. (*Voyez l'article* MANUF).

Hohen-Asperg, forteresse, sur une haute montagne; le duc régnant s'en est servi pour bastille.

Grœningen ou *Marggrœningen*, petite ville de 1,900 habitans, et *Bessigheim*, ville de 1,600 habitans, au confluent de l'Entz et du Necker; on y trouve deux tours bâties par les Romains; c'est près de Bessigheim que l'on voit reparaître la rivière de Steinbach, laquelle, à une demi-lieue au-dessus, se précipite dans un gouffre et coule pendant cet espace sous la terre.

Entre le Necker, l'Entz et le Palatinat,

Vaihingen, sur l'Entz, ville de 2,500 habitans qui doit être distinguée du bourg nommé *Entz-Weihingen*, qui est à peu de distance.

Bœnigheim, 1,600 habitans; *Bietigheim*, 2,000 habitans; *Brackenheim*, 1,300 habitans, et autres petites villes. Cette dernière est située dans le *Zabergau*, ou le district de Zaber, vallée riante et fertile.

Maulbronn, célèbre couvent, un des deux grands séminaires théologiques du pays; il est situé dans une contrée mal-saine. Le bailliage du même compte à la fois parmi ceux temporels et cuex du fonds ecclésiastique; on y trouve le bourg *Knittlingen*, avec 1,800 habitans.

Sur le Murr et le Kocher.

Murrhard, ville de 4,000 habitans; *Baknang*, de 3,800 habitans, et autres moindres.

Lauffen, petite ville sur le confluent du Zaber et du Necker, dans un site romantique.

Weinsberg, sur la Sulm, ville de 1,400 habitans. Elle est célèbre dans les fastes du beau sexe. L'empereur Conrad l'avait assiégée, et elle s'était rendue à discrétion : le vainqueur avait menacé de faire passer au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes. Les femmes demandent et obtiennent la grace d'emporter avec elles ce qu'elles avaient de plus précieux. Elles sortent en conséquence, portant chacune son mari sur le dos. Touché d'un tel spectacle, l'empereur annonce à ce peuple rebelle l'oubli de ses fautes.

Lowestein, ville de 2,000 habitans, chef-lieu d'un comté du même nom.

Sur le Rems,

Schorndorf, ville manufacturière de 3,300 habitans ; elle doit avoir quelques fortifications.

Waiblingen, ville très-ancienne de 2,200 habitans. On trouve dans les environs beaucoup d'antiquités. Presque tous les auteurs prétendent que cette ville, ayant été la résidence de la célèbre maison de Hohenstaufen, a donné son nom au parti des *Gibellins ;* mais la différence de ces deux noms paraît trop grande.

Cannstadt, sur le Necker, ville de presque 3,000 habitans. On voit dans ce bailliage les ruines du château de *Wurtemberg*, qui a donné son nom au pays.

Sur la Filz et au pied de l'Alb,

Gœppingen, ville nouvellement rebâtie, et conséquemment jolie : elle a 4,200 habitans. (*Voyez* MANUF.)

Hohenstaufen, village près duquel on voit les ruines du célèbre château du même nom.

Heidenheim, chef-lieu d'une seigneurie incorporée au duché de Wurtemberg, située isolément sur la rivière de Breutz, et peuplée de 18,000 âmes.

Dans le haut pays, sur le Necker,

Tubingen, ville d'une architecture gothique, et située sur un terrain fort inégal. C'est la seconde capitale du duché et le siége d'une université assez célèbre, et fondée en 1477.

Tubingen a 700 maisons et 6,200 habitans. Les environs sont charmans.

Einsiedel, autrefois couvent, aujourd'hui maison de chasse, où l'on voit les restes d'une espèce d'aubépine qui y a été transplantée de la Terre-Sainte.

Nurtingen, ville manufacturière, bien bâtie et peuplée de 2,300 habitans.

Kœngen, joli bourg de 1,400 habitans, avec un pont sur le Necker et plusieurs antiquités romaines. *Kirchheim*, ville de 5,100 habitans, dans un ancien duché dont le souverain de Würtemberg prend encore le titre de *duc de Teck*. Les ruines du château de ce nom se voient près de la petite ville d'*Owen*.

Sur l'Alb, au nord de Hohenzollern,

Urach, ville commerçante et manufacturière, de 3,200 habitans. Non loin de cette ville on voit un célèbre canal, nommé la *Holzrutsche*; c'est proprement un conduit sur un plan incliné, entouré et pavé de fer, large de 3 pieds, profond de 2, et long de 900 pieds; on y jette le bois coupé sur les plus hautes montagnes; il se précipite avec une grande vîtesse à travers le conduit jusques aux bords de la rivière d'Erms, sur laquelle il est ensuite transporté plus loin.

Ehningen, avec 3,800 habitans; *Metzingen*, avec 2,800 habitans; *Dettingen*, avec 2,300 habitans, bourgs manufacturiers, et le dernier avec un grand commerce en fruits, dans le bailliage d'Urach.

Pfullingen, ville manufacturière de 2,600 habitans; près de-là se trouve une caverne remplie des stalactites, nommée le *Nebelloch*.

Blaubeuren, petite ville manufacturière dans une contrée des plus sauvages. On y voit le plus magnifique couvent du pays, avec une très-belle église gothique.

Sur l'Alb, au sud de Hohenzollern,

Ehingen, avec 3,800 habitans, et *Balingen*, avec 2,600 habitans; l'une et l'autre a de bonnes manufactures.

Sur la Wurm et vers Stuttgard,

Sindelfingen, 2,700 habitans, *Bœblingen*, *Leonberg* et autres petites villes dans un contrée fertile.

Solitude,

Solitude, superbe maison de plaisance sur une montagne fort élevée, avec de vastes jardins.

Sur la Nagold, rivière qui longe la forêt Noire à l'est.

Calw ou *Kalw*, ville de 3,600 habitans, la première place de commerce du duché de Wurtemberg, et qui d'ailleurs possède des manufactures très-importantes. (*Voyez* l'article où nous traitons de ces objets).

Nagold, 2,000 habitans; *Wildberg*, 1,300 et *Liebenzell*, 1,500 habitans, villes manufacturières.

Dans la *forêt Noire*.

Wildbad, jolie petite ville, près des sources chaudes très-célèbres. Dans les environs se trouve, sur une haute montagne, le *lac Sauvage* (en allemand *Wilde See*), qui n'a aucun écoulement visible, et dont les eaux se tiennent toujours à la même hauteur.

Zavelstein et *Altenstaig*, petites villes dans une contrée romantique; la dernière est bâtie en terrasses.

Hirsau et *Reichenbach*, deux ci-devant couvens de Bénédictins; le premier est sur-tout célèbre dans la littérature; et on voit encore quelques restes de son ancienne magnificence. Ce sont les Français qui, en 1692, le ruinèrent.

Freudenstadt, belle et forte ville, quoique peuplée seulement de 2,000 âmes. Elle est entourée de mines, forges, usines, etc. Près de cette ville est le fameux défilé de *Kniebis*.

Hornberg, ville de 2,000 habitans, avec un château fortifié près d'un défilé.

Alpirsbach, abbaye qui, dans l'étendue de son territoire, exerce le droit d'hériter de toute la succession des célibataires qui meurent, passé leur cinquantième année; ce droit s'appelle *Hagestolzen-recht*; le mot *hagestolz* est une espèce de terme injurieux pour désigner un célibataire. Cette coutume avait jadis lieu dans plusieurs provinces de l'Allemagne.

Sulz, sur le Haut-Necker, ville manufacturière de 2,100 habitans.

Vers le Haut-Danube, petits districts isolés.

S. Georgen, couvent et bourg manufacturier dans la forêt Noire. C'est ici, selon M. Nicolai, que jaillit la première et principale source du Danube.

Tuttlingen, sur le Danube, ville de manufactures et de commerce; elle compte près de 3,000 habitans.

Hohentwiel, forteresse célèbre, entourée de tout côté du landgraviat de Nellenburg, qui appartient à l'Autriche. La montagne est absolument isolée. Les terrains labourés et les vignes s'étendent jusqu'à la *forteresse inférieure*. Derrière cette enceinte s'élève un rocher à pic, sur lequel est située la *forteresse supérieure*. Le château, placé sur le sommet le plus élevé, jouit d'une immense vue, et est encore fortifié à part comme une citadelle.

Manufactures, Fabriques et Commerce. — La principale branche d'industrie dans le Wurtemberg, comme dans tout le reste de la Souabe, c'est la fabrication des toiles; elle est répandue dans tout le haut pays, mais principalement sur l'Alb. Il y a aussi beaucoup de métiers pour les étoffes en laine; les autres établissemens d'industrie ont moins d'étendue. Nous en allons indiquer les principaux siéges, ainsi que ceux du commerce.

Stutgard ne possède qu'une fabrique de tabac; mais cette ville renferme des artisans, et même des artistes très-estimés, entr'autres, de bons sculpteurs.

Dannecker et *Scheffauer* se sont distingués par des bustes d'un goût épuré. On doit aussi (d'après le dictionnaire des fabriques, par Gedicke) avoir commencé à faire ici des cordages d'un genre nouveau; les cordes sont parallelement unies. Cet etablissement date de 1799.

Ludwigsbourg possède une grande manufacture en laine et coton, qui occupe 500 individus, la plupart orphelins militaires; une manufacture de draps, établie daus la maison de correction; une manufacture de porcelaine, combinée avec une de faïence ordinaire, et une de faïence anglaise; une de bijouterie et une où l'on fabrique des ouvrages en acier, une de cuir, une de tabac, une de galons d'or, une de toiles cirées, et une de tartre.

Calw, que nous aurions dû nommer la première, a dans ses murs et dans les environs une très-importante manufacture en laine qui, avec 900 ouvriers et 1,600 métiers (1),

(1) Il est évident que dans ces données *Gaspari* a compris tous ceux qui travaillent pour le compte des fabricans de Calw, même dans des villes éloignées.

fabrique par an 50,000 pièces de peluches, du camelot, des étoffes de tout genre, et en débite pour 400,000 florins. On fabrique aussi des bas et gants de laine, et des vestes piquées. Il s'y trouve une vingtaine de tanneurs. Les maroquiniers préparent par an environ 12,000 pièces de maroquin. Calw fait un grand commerce d'exportation pour les vins, le bois, le sel, le bleu de cobalt et les marchandises du pays; mais elle a perdu infiniment par les révolutions d'Italie.

Cannstadt fait quelque commerce d'expédition sur le Necker, mais, au-dessus de Heilbronn, ce fleuve n'est navigable qu'avec beaucoup de difficulté. Il y a une fabrique de tabac et une imprimerie de coton. *Gœppingen* fait des étoffes en laine et des faïences. Son commerce est considérable. *Urach* est le siége d'une association de fabricans de toiles, qui font par an 7 à 8,000 pièces de 66 aunes. On y fait aussi des toiles damassées, des papiers peints et de la coutellerie. *Mezingen* et *Laichingen* participent à l'industrie d'Urach, mais le grand bourg d'*Ehningen* n'est presque habité que par des marchands ambulans, nommés en allemand *hausirer*; cette classe d'hommes est créée par les besoins de l'exportation dans ces pays où à chaque pas une douane ou un péage arrête la marche du véritable négociant. On fait beaucoup de toiles et des rubans à *Kirchheim*, des mi-cotonnades à *Weilheim*, des bas à *Pfullingen*, de grosses étoffes et tapis en laine à *Blaubeuren*. A *Nurtingen* on fait plusieurs jolis ouvrages en nacre de perles et des instrumens de musique; à *Neufen*, des papiers peints; à *Tubing*, des ustensiles en cuivre. *Ebingen* fournit de bonnes étoffes en laine, il s'y fait un grand commerce de bestiaux. A *Sulz*, on fait beaucoup de cotonnades et de la futaine. *Tuttlingen*, outre ses manufactures de toiles, a quelque commerce sur le Danube.

Le petit district qui environne *St. George* participe à l'industrie des habitans du Brisgau; on y fait des montres et des horloges, tant en métal qu'en bois; des chapeaux de paille et des ustensiles en bois.

Outre la fabrication des toiles, qui pour la plupart se fait pour le compte des fabricans de Calw, les villes de la forêt Noire ont encore quelques branches d'industrie particulières.

A *Freudenstadt* il y a, outre les drapiers, des polisseurs de grenats et des clouliers; à *Liebenzell* on fait des cuillers.

Outre les forges et usines qui se trouvent dans la forêt Noire, sur-tout près *Freudenstadt* et sur le Haut-Danube, aux environs de *Tuttlingen*, il y a encore près *Heidenheim*, sur l'Alb, une forge de fonte, une fabrique de fil de fer et une d'acier (1); cette ville possède en outre une manufacture de coton, une blanchisserie renommée, et l'on fait aux environs de la belle poterie. Le même genre de fabrication fleurit à *Steinheim*, bourg de 1,600 habitans, peu distant de Heidenheim. Le bourg *Springen*, près des endroits précédens, possède un haut fourneau et une grande forge de fer. Même sur le Bas Necker la ville de *Berg* a une usine de cuivre.

Lorsqu'à ces établissemens nous ajoutons encore, pour le plat pays, la fabrication de tapis et de couvertures de chevaux à *Schorndorf*, celle de glaces et de verreries à *Spiegelberg*, et plusieurs papeteries, nous croyons avoir épuisé cette matière.

Les exportations du Wurtemberg consistent en toiles et lainages, ouvrages en fer, papiers, bois de construction et de chauffage, potasse, bestiaux, moutons, chevaux, vins, fruits et autres productions naturelles; les blés donnent rarement un superflu. On a besoin du sel de Bavière, de laines et cotons pour les manufactures, des épiceries, soyeries, café, thé, etc., etc. Nous croyons que, vu les besoins de cette grande population et le peu d'industrie manufacturière qui règne parmi elle, le Wurtemberg ne gagne rien à son commerce. Il lui manque des débouchés; et pour rendre ce pays bien florissant, il faut l'étendre jusqu'au Rhin ou jusqu'au Danube, ou du moins lui procurer la domination sur le cours entier du Necker.

CARACTÈRE, MŒURS, RELIGION, INSTRUCTION PUBLIQUE. — Les Souabes, en général, et particulièrement les Wurtembergeois, ont les sens plus éveillés, les passions plus vives, beaucoup plus de gaieté, de franchise et de bonhomie que les autres Allemands; ils sont restés plus près de la nature, et conservent encore en partie les vertus et les vices des anciens Germains; parmi leurs mauvaises

(1) Gaspari les cite comme existantes. *Hæck* dit le contraire.

qualités, on compte, peut-être sans raison, l'amour des boissons fortes et la paresse. Leur dialecte rude et leurs manières brusques les rendent souvent l'objet des railleries des allemands septentrionaux. Mais lorsque ceux-ci refusent aux Souabes les qualités brillantes du génie et de l'esprit, on peut leur opposer d'un côté les grands poètes sortis de ce pays, les *Wieland*, les *Schiller* et autres; d'un autre, le patriotisme éclairé et actif qui règne dans la partie protestante de la Souabe, dont Wurtemberg compose les deux tiers.

La Souabe fut, dans le moyen âge, la Provence de l'Allemagne; les chants des *Minne-Sanger* respiraient les mêmes feux, la même tendresse que ceux des Troubadours; l'influence de cette poésie populaire, jointe à celle d'un climat agréable, devait rendre ce peuple ami des fêtes et des plaisirs. On nous assure qu'il n'y a rien de plus gai que les assemblées villageoises de Souabe, et que leurs jeux retracent les douces fictions de l'idylle. Malheureusement nous n'avons pas été à même d'observer par nos propres yeux les mœurs et amusemens des Souabes, et les ouvrages où doivent se trouver des remarques y relatives, ne sont pas dans ce moment sous nos mains. Passons à des objets plus graves.

L'instruction publique a été portée, dans le Wurtemberg, à un certain degré de perfection. Aucun pays de l'Europe n'a vu entasser, sur une surface égale, un si grand nombre d'écoles. Celles dites latines, et qui correspondent avec les sixièmes, cinquièmes et quatrièmes de certains colléges français, sont au nombre de cinquante-cinq. Mais les établissemens qui, dans l'hiérarchie de l'institution, se trouvent immédiatement au-dessus de ces écoles latines, ne sont pas tous organisés avec la même sagesse. Les études théologiques ont absorbé l'attention des législateurs. Ceux, parmi les élèves des écoles latines, qui, par les inspecteurs, sont jugés capables d'entrer dans la carrière ecclésiastique, trouvent, en sortant des colléges inférieurs, après avoir toutefois soutenu, à Stutgard, un triple examen préalable, deux séminaires inférieurs à *Denkendorf* et *Blaubeuren*, où ils restent deux ans, pour être préparés à entrer dans les deux séminaires supérieurs, à *Bebenhausen* et *Maulbronn*; ils sont obligés de passer ici deux ans, après quoi l'on leur assigne une place dans l'*institut théologique* à Tubing, où ils achè-

vent leurs études. Dans tous ces établissemens, les jeunes gens sont entretenus aux frais de l'église dominante, au moyen d'un fonds ecclésiastique. Les parens sont tenus de rembourser aux colléges une certaine partie des frais en cas que le jeune homme se rendît indigne des bienfaits publics. Les élèves de l'institut théologique, qui n'est proprement qu'un collége particulier de l'université de Tubing, obtiennent, après un examen du consistoire, la permission de prêcher et d'administrer les sacremens; on les emploie souvent comme instituteurs dans les séminaires, jusqu'à ce qu'on puisse les placer comme curés. Dans aucun pays protestant, les études théologiques ne sont mises sur un pied si régulier; mais si ces établissemens assurent aux Wurtembergeois l'avantage d'avoir le clergé le mieux choisi, le plus exemplaire et le plus savant qu'il y ait en Europe, un autre désavantage y est nécessairement attaché, et c'est cet esprit de corps qui enchaîne absolument la liberté de la pensée et empêche les réformes que la raison, aujourd'hui plus exercée et plus indépendante, exige dans le système des dogmes religieux. Le clergé Wurtembergeois, en un mot, est de l'orthodoxie luthérienne la plus rigide.

On n'a pas pris des soins ausssi paternels pour l'instruction des autres classes de la société. Un bon gymnase ou collége supérieur à Stutgard, un soi-disant *collegium illustre* pour les princes et seigneurs, et une *université*, l'un et l'autre à Tubing, enfin une *académie des arts du dessein*, dans la capitale; voilà tous les secours que l'Etat offre à ceux qui suivent une carrière civile quelconque. Ils sont aussi obligés de s'entretenir à leurs propres frais.

Ceux qui se destinaient à l'état militaire, étaient autrefois plus heureux. Le prédécesseur du duc régnant avait fondé en 1770 une école militaire qui, par les accroissemens qu'elle prit, devint bientôt une des premières de l'Europe, et, en 1781, fut décorée du titre d'*université Caroline*, par Joseph II, qui en avait admiré l'organisation. Dans son état florissant, cette université comptait 260 élèves qui y logeaient, outre 210 autres qui y venaient suivre les cours. Les professeurs étaient au nombre de 64, dont 6 de la faculté juridique, 8 de celle de médecine, 16 de celle philosophique, 5 de celle militaire, 7 de celle d'économie, 4 de celle des beaux-

arts. Il y avait en outre quelques instituteurs pour la religion et les langues vivantes, des maîtres de musique, de danse et d'armes, etc. etc. Rien de plus magnifique que l'édifice consacré à cette école ; à travers une élégante rotonde, qui renfermait la bibliothèque, on entrait dans une enfilade de salles, où se trouvaient de superbes collections et apparats de tout genre (1) ; celles destinées aux cours étaient égayées par des tableaux de bons maîtres. Les dortoirs représentaient par leurs colonnades, de vastes portiques ; dans le réfectoire, il y avait une table pour ceux, parmi les élèves, qui avaient obtenu l'ordre des mérites (2) ; enfin, un bel uniforme distinguait cette brillante jeunesse. Le colonel *de Seeger*, aidé de 14 officiers subalternes et de dix gouverneurs, avait la direction générale de cet établissement, qui, outre les sommes payées par les familles des élèves, coûtait au duc 80,000 florins par an. Mais la jalousie de l'université de Tubing (3), des Etats du duché et sur-tout du clergé, ne tarda pas de jouir de la chûte de cette école. Le duc régnant par impossibilité de subvenir aux frais, ou peut-être par indifférence pour un établissement qui n'était point de sa propre création, en ordonna la suppression totale, et donna les collections y appartenantes au gymnase de Stutgard.

Les lecteurs ont déjà pu remarquer que le luthérianisme est la religion dominante du pays de Wurtemberg. Nous observerons encore que la cour, avec un très-petit nombre des habitans, est catholique ; mais ni les catholiques ni les réformés-calvinistes ne jouissent d'une entière liberté de culte ; les juifs ne sont tolérés que dans certaines villes.

Constitution. — La constitution du duché de Wurtem-

---

(1) Entre autres une collection de minéraux de Norvège, dont le roi de Danemarck fit présent au duc.

(2) Afin d'inculquer aux jeunes gens que si le *mérite* a quelque valeur, il n'est pourtant rien en comparaison avec la *naissance*, on avait placé tout en haut une table pour cinq à six jeunes *princes*.

(3) Aussitôt que l'école militaire eut obtenu le titre d'université, elle pouvait créer des docteurs et des maîtres-ès-arts ; ceux qui y faisaient leurs études jouissaient des mêmes droits que les étudians de l'ancienne université ; par une conséquence naturelle celle-ci était déserte et abandonnée aux seuls théologiens.

berg est très-remarquable par ces principes d'une sage liberté, qui, grâce à la puissante protection du gouvernement français, continueront à en former la base inébranlable. La première singularité qui distingue cet état, c'est qu'il n'y a point de noblesse, tous les nobles du pays s'en étant détachés pour devenir membres immédiats de l'Empire et du *canton équestre* de la Souabe. Les offices de cour, donnés à des nobles étrangers par le prince, ont été l'objet des plaintes continuelles des Etats qui ont toujours persisté à regarder ces étrangers comme des intrus. Les Etats se composent de deux ordres; le premier est celui des prélats, c'est-à-dire, des 14 abbés et prévôts, d'autant de couvens Luthériens (1); le second ordre est celui des députés de 58 villes et de 18 endroits, dont plusieurs ont une voix en commun; le nombre total de ces députés est de 71. Ces Etats ne se rassemblent que dans les cas extraordinaires; mais à chaque diète ils choisissent entre eux un *grand* et un *petit comité* qui les représentent, et qui tiennent, tous les ans, deux et quelquefois trois sessions; les membres de ces comités sont révocables au gré de la diète. Le pouvoir des Etats, ordinairement exercé par ces comités, ne se borne pas seulement à voter ou refuser les impôts, et en gérer, en grande partie, l'administration immédiate; mais ils sont autorisés par différens pactes et conventions, à garantir l'indivisibilité de l'Etat, le maintien de la religion luthérienne et le droit d'émigration libre, et en général, à surveiller l'exécution des lois fondamentales, et à empêcher tout abus du pouvoir, soit envers des individus, soit dans les traités avec les puissances étrangères; ils participent aussi au pouvoir judiciaire, en nom-

(1) Lors de la réformation de Luther, on fit de tous les biens-fonds ecclésiastiques quatre classes distinctes; les uns furent assignés à l'université de Tubing, les autres à l'entretien des hôpitaux; les couvens de filles et plusieurs monastères qui n'avaient ni abbés, ni prévôts, servirent à former la caisse des églises, laquelle fournit à l'entretien des temples et des écoles; enfin les quatorze couvens qui jusques-là n'avaient été que sous la protection du duc, eurent des prélats luthériens, et furent la plupart convertis en écoles. Les princes n'ont que très-peu d'influence soit dans l'administration des biens ecclésiastiques, soit dans la nomination aux places, comme on verra par la suite.

mant un tiers du tribunal suprême, dans lequel (par un reste des lois plus anciennes que la constitution actuelle), *il y a un banc des nobles.*

Si même les journaux ne retentissaient pas des querelles qui subsistent entre les états et les ducs, le lecteur instruit aurait déjà, par cette énumération des droits des Etats, pu juger combien peu une telle constitution doit convenir à des princes liés par différens mariages avec les monarques les plus absolus, et d'ailleurs, élevés dans les principes anti-républicains de la cour de Rome. Les tentatives, pour ôter aux Etats leur influence, auraient, sans doute, eu leur effet plénier, si le gouvernement français, et sur-tout le premier consul, n'avait point interposé sa puissante médiation. Le duc a été obligé de relâcher les députés qu'il avait fait embastiller, et on le presse de rétablir la constitution entièrement sur le pied de 1791. Dans le moment où nous écrivons, l'affaire n'est pas encore décidée; mais l'honneur et l'intérêt de la France, sont toujours un gage sûr de la fidélité avec laquelle le gouvernement républicain va remplir ses promesses envers les amis de la liberté dans la Souabe.

Une circonstance qui contribue singulièrement à entretenir la méfiance entre le souverain et le peuple, c'est la différence de religion. Comme il est hors de doute que le parti autrichien et catholique nourrit l'espoir d'entraîner d'abord dans ses rangs les princes, pour ensuite opprimer, par force ouverte, les deux religions protestantes dans l'Allemagne, les protestans ont grandement raison de prendre les mesures les plus efficaces pour maintenir l'équilibre constitutionnel des trois églises dominantes. Ainsi, lors de l'apostasie du duc Charles-Alexandre, en 1729, les Etats de Wurtemberg et les autres princes protestans, exigèrent de lui diverses déclarations et réversaux, qui portent en substance ce qui suit :

« Qu'aucun changement ne serait fait dans la constitution » ecclésiastique du duché; que, dans aucune église ou école, » on n'enseignerait que la religion luthérienne; que le duc » promet de n'ériger aucune église, chapelle ni autel consa- » cré au culte romain, et de ne point relever, pour cet » usage, les ruines des édifices religieux qui se trouvent dans » le pays; s'engage de plus à n'y tolérer aucune procès- » sion, pélérinage ou cimetières catholiques; à ne jamais

» faire porter publiquement le S. Sacrement ; à n'établir, en » aucun endroit, le culte simultané de deux religions ; à » n'exercer ni faire exercer, dans toute l'étendue du pays, » aucun acte du culte catholique (excepté dans *la chapelle* » *de la cour*), et à restreindre, pour cet effet, l'exercice » religieux des habitans du Ludwigsbourg dans les bornes » d'une simple dévotion privée ; stipulant, en outre, de ne » conférer *aucun emploi quelconque* qu'à des sujets qui pro- » fessent la confession d'Ausbourg, et que le conseil d'état » connaîtrait, *sans la participation du prince*, de toutes les » causes concernant la religion luthérienne, ainsi que de » toutes les affaires tant ecclésiastiques et économiques que » de police relatives à ladite religion, soit qu'elles se rappor- » tassent à l'administration intérieure du duché, ou à l'église » protestante en général, au-dedans ou au-dehors de l'em- » pire, et que ces objets fussent traités à la diète de l'empire, » ou à celle du cercle, ou enfin à telle autre assemblée que » ce pût être. »

Ces stipulations sont garanties par tout le *corps évangélique*, c'est-à-dire, par tous les princes et états protestans. On sent combien doit être désagréable la situation d'un prince catholique vis-à-vis d'un peuple si rigoureusement luthérien, et d'un clergé presqu'absolu.

Revenus et Armée.—D'après l'esquisse que nous venons de donner de la constitution wurtembergeoise, on voit aisément qu'il est important de distinguer les *trois classes* des revenus publics que voici :

1°. Ceux *du pays* ou *des Etats*, qui proviennent de la taille, de l'accise et d'une somme payée par la caisse ecclésiastique. Ils montent, d'après les estimations les plus généralement reçues, à la somme de 1,060,000 florins.

2°. Ceux *de la caisse ecclésiastique*, qui proviennent des fonds ecclésiastiques, et qui s'élèvent à un million de florins ; mais, après le paiement de la somme annuelle, redue tant au duc qu'aux Etats, il ne reste que 318,644 florins, qui sont employés aux besoins de l'église dominante.

3°. Ceux *du duc*, qui sont tirés des domaines, des économats ou biens-fonds de la cassette particulière, d'une contribution de la caisse des Etats, d'une autre de la caisse ecclésiastique, enfin jusques à la cession de la rive gauche,

du produit du comté de Montbeillard et des seigneuries alsaciennes. Ces dernières sommes y comprises, le duc jouissait d'un revenu de 1,950,000 florins.

En observant qu'il se trouve sous ces trois rubriques des sommes deux fois employées, on peut estimer le produit financier de tout l'état wurtembergeois, pour l'année 1789, à 3,400,000 florins, ou 7,480,000 fr.

L'état des dettes, et, en général, des finances, n'est pas bien connu.

Les troupes de ligne s'élevaient autrefois à 15—17,000 hommes; mais l'accroissement des dettes ayant forcé le duc à une réforme, on n'entretient aujourd'hui, sur un pied régulier, que les corps suivans : un escadron de hussards; un régiment de dragons (contingent du cercle de Souabe), 3 régimens d'infanterie (dont un du contingent), un régiment de garnison et un corps d'artillerie. L'effectif total de ces différens corps, ne surpasse point le nombre de 5,000 hommes.

Les milices nationales consistent en 20 bataillons, qui forment un total de 18,500 combattans.

Histoire. — L'origine du duché de Wurtemberg remonte, selon quelques-uns, à *Clovis* : mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait, dans le douzième siècle, des comtes de ce nom, qui, successivement, agrandirent leurs possessions, et qui, en 1473, établirent dans leur maison le principe de *primogéniture* et d'*indivisibilité*, pour le pays de Wurtemberg.

En 1495, l'empereur donna à ce pays le titre de *duché*.

Plusieurs mariages ayant procuré à la maison ducale des possessions hors le Wurtemberg, il se forma plusieurs branches collatérales, dont celle de *Montbeillard* est aujourd'hui régnante dans le duché de Wurtemberg, tandis que celle d'*Oëls* possède le duché de ce nom dans la Silésie prussienne.

Un acte de violence que le duc *Ulric* avait exercé envers la ville de Reutlingen, fournit en 1519, à la ligne de Souabe, l'occasion de le dépouiller de tous ses états, et de vendre ceux-ci à la maison d'Autriche. En 1534, le duc les reconquit à la vérité; mais, en vertu de la convention de Cadau, l'Autriche le reçut en fief mouvant de l'empereur et de l'empire, et n'en investit le duc qu'à titre d'*arrière-fief*. A l'ex-

tinction de la postérité d'Ulric, le duc Frédéric (de la branche de Montbeillard) refusa de reconnaître cette sous-inféodation, et s'en racheta à la fin par un traité conclu à Prague, en 1599, pour la somme de 400,000 florins, et la livraison de 1,000 quintaux de poudre à canon. Cependant l'insatiable Autriche eut soin de se réserver *le droit de succession éventuelle*, dans le cas que la ligne masculine de Wurtemberg s'éteindrait avant celle de Wurtemberg. A la mort de l'empereur Charles VI, en 1740, la ligne masculine de l'Autriche s'étant éteinte, celle de Wurtemberg prétendit, avec raison, que le droit de succession de l'Autriche était annullé; mais la nouvelle branche de LORRAINE-AUTRICHE, fondée par Marie-Thérèse, continue néanmoins à s'approprier le titre et les armes de Wurtemberg.

CHAPITRE VI.

ÉTATS DU MARGRAVE DE BADE.

LE margrave de Bade possédait, en 1789, outre le margraviat de *Bade* proprement dit, le comté d'*Eberstein*, le margraviat de *Hochberg*, le landgraviat de *Sausenberg*, les seigneuries de *Mahlberg*, *Kehl*, *Staufenberg*, *Badenweiler* et *Rœteln*, dans le cercle de Souabe; une partie du comté de *Sponheim*, dans le cercle du haut-Rhin, et la seigneurie de *Rodemacher*, dans les Pays-Bas. Ces deux dernières possessions, avec les bailliages de *Rhodt* et de *Beinheim*, du margraviat-propre, ont été cédées à la France, qui, sans doute, aura soin de faire pleinement indemniser un prince qui a toujours montré envers la république les sentimens les plus pacifiques. Les pays qui restent au margrave, et qui tous se trouvent situés dans le cercle de Souabe, sont ordinairement compris sous la dénomination de *margraviat de Bade*.

SITUATION, ÉTENDUE, POPULATION. — Les pays qui composent actuellement le margraviat de Bade, sont situés vis-à-vis de l'Alsace, ou des départemens français du Bas et Haut-Rhin. Ils ont au reste pour voisins l'évêché de Spire, le duché de Wurtemberg et le Brisgaw; et, quant à leur extrémité méridionale, la république helvétique. Ils ne forment point une masse cohérente; l'évêché de Strasbourg et le

Brisgaw les coupent. Comme il n'existe aucune bonne carte de ces pays, il est impossible de rien dire de certain sur leur étendue. Les uns leur donnent 78, les autres 47 milles carrés. Ceux qui disent 65 milles carrés, ou 180 lieues carrées, semblent tenir un juste milieu. Cependant nous croyons que, dans ce calcul, il ne faut point faire entrer la seigneurie de Rodemacher, qui était sous la souveraineté de l'Autriche, et le bailliage de Beinheim, qui dépendait de l'Alsace. Il ne resterait donc à défalquer que la partie badoise du comté de Sponheim et le bailliage de Rhodt, qui pourraient faire 20 lieues carrées. Reste 160 pour le margraviat dans son étendue actuelle.

La population de tous les états du margrave fut, en 1787, estimée à 210,000 âmes. On prétend que 26,000 en ont été cédées à la France. Reste 184,000 habitans, à raison de 1,150 par lieue carrée. Mais, en considérant le concours des étrangers qui, de toutes parts, sont venus se ranger sous le sceptre de ce prince, justement aimé et révéré, nous ne nous tromperons certainement point en assignant, pour l'an 1,801, aux pays restans, une population de 1,200 âmes par lieue carrée; ce qui ferait 192,000 habitans; de sorte que le margrave, après avoir reçu les amples indemnités qui, par un traité spécial, lui sont promises, se trouvera le souverain de 220,000 sujets au moins.

Climat, Terrain, Fleuves et Montagnes.—Presque tout le terrain est en pente occidentale, depuis la forêt Noire vers le Rhin. Cette position contribue à la salubrité du climat, en même tems qu'elle rend les vues du pays agréables et souvent romantiques. Les charmantes îles du Rhin appartiennent aujourd'hui toutes à la France; ce fleuve même enlève souvent des terrains entiers. Parmi les autres rivières du pays, le *Murg* est digne d'être remarqué, parce qu'il offre un débouché aux bois de la forêt Noire, dont une partie appartient au Margraviat. Vers le nord, il y a quelques bruyères sablonneuses.

Productions naturelles. — Comme le sol est presque par-tout excellent, les blés, les légumes et les fruits viennent en abondance; plusieurs cantons cultivent le lin et le chanvre, d'autres le tabac, le saflor et la garance. Mais la vigne

tient le premier rang parmi les présens dont la nature a comblé ces contrées. Les vins de la partie septentrionale sont déjà bons, sur-tout ceux d'*Ellmendingen* et d'*Affenthal*; mais les meilleurs sont ceux des districts enclavés dans le Brisgaw, sur-tout de la seigneurie de *Badenweiler*. Les vignobles de *Feuerbach* et de *Laufen* donnent un vin qui égale les meilleurs de l'Europe, et que même les connaisseurs de Paris estiment. On a récolté dans tous les pays de Bade, sur la rive droite :

En 1787,	15,571 charretées,	valeur de	1,235,617 flor.
En 1788,	25,810		1,548,600
En 1794,	16,934		1,320,000

Nous citons ces données d'après Gaspari et Hœck; en observant toutefois que l'évaluation en florins ne nous paraît pas parfaitement d'accord avec le nombre indiqué des charretées.

Les forêts les plus considérables sont celles de *Hartwald* et de *Hagenschiess*; une administration sévère et vigilante conserve au pays ces précieuses possessions.

Les chevaux sont bons et en nombre, mais on prétend que la manière d'élever les bêtes à cornes et à laine demanderait des améliorations considérables.

Les mines de fer à Kandern, Ober-Weiler, Hausen, et dans le Buhlerthal, donnent 10—12,000 quintaux par an; celles d'argent, de plomb, de cuivre, de cobalt, d'antimoine, sont moins importantes. Les mines de houilles sont abandonnées. On trouve encore du marbre, du jaspe, des calcédoines, de l'ocre, du tripoli et quelques autres minéraux.

Divisions. — Comme il y avait autrefois deux branches régnantes, on distinguait le pays, d'après leurs résidences, en deux Margraviats, celui de *Bade-Durlach* et celui de *Bade-Bade*. Mais par l'extinction de la branche de Bade-Bade, cette division est devenue inutile pour la géographie, quoiqu'à cause des voix attachées à ces deux Margraviats, elle intéresse encore les publicistes. Le tableau suivant démontre la nouvelle division telle qu'elle a été établie en 1781; nous le croyons d'autant plus utile à la donner, qu'elle ne se trouve ni sur les cartes, ni même dans plusieurs géographies allemandes.

A. LE BAS-MARGRAVIAT.

(*Partie de la ci-devant portion de Bade-Durlach*).

1. Grand-Bailliage de Karlsruhe.
2. ——————— Durlach.
3. ——————— Pforzheim, dont dépendent les seigneuries de Gemmingen et de Leutrum.
4. ——————— Stein.
5. Bailliage de Munzesheim.

* Celui de *Rhodt* est cédé à la France; et celui de *Gondelsheim*, qui appartient, comme apanage, aux princes cadets du margrave, fait partie du canton équestre de Kreichgau.

B. LE MARGRAVIAT DU MILIEU.

(*Partie de la ci-devant portion de Bade-Bade*).

a. Dans le Margraviat de Bade, proprement dit.

1. Grand-Baillage de Bade, dont dépendent la jurisdiction de *Sinzheim* et le couvent de *Lichtenthal*.
2. ——————— Rastadt
3. ——————— Yberg, dont dépendent les bailliages de *Buhl* et de *Kroschweyer*, les jurisdictions de *Stollhofen* et *Steinbach*, et provisoirement l'abbaye de *Schwarzach* (1).
4. Bailliage d'Ettlingen.

* Celui de *Beinheim* est cédé à la France.

b. Pays incorporés au Margraviat.

1. Seigneurie et grand-bailliage de Mahlberg.
2. ——————— bailliage de Kehl.
3. ——————— de Staufenberg.
4. Comté et grand-bailliage d'Eberstein, d'où dépend le couvent de *Frauenalb*.

* A Bade-Bade appartenaient encore la partie badoise du comté de *Sponheim*, comprenant les grands-bailliages de *Kirchberg* et de *Birkenfeld*; les bailliages de *Naumburg*, *Sprendlingen*, *Marteinstein*, *Winterburg*, *Herstein*, *Winningen*, *Grœfenstein* et *Idar*, ainsi que les seigneuries et bailliages de *Rodemachen* et *Hespringen*, tous cédés à la France.

---

(1) Le couvent de Schwarzach a un procès avec le margrave, pour obtenir le rang d'un membre immédiat de l'Empire; mais ce procès est suspendu, et le couvent a, pour dix ans, provisoirement reconnu la souveraineté territoriale de Bade.

C. LE HAUT-MARGRAVIAT.

(*Partie de la portion de Bade-Durlach*).

Pays incorporé.

1. Margraviat et grand-bailliage de Hochberg.
2. Seigneurie et grand-bailliage de Badenweiler.
3. Grand-bailliage de Rœteln, comprenant :
   a La seigneurie du même nom.
   b Le landgraviat de *Sausenberg*.

Villes et endroits remarquables.

Dans le Bas-Margraviat.

Karlsruhe, appelée par les latinistes allemands *Hesychia-Carolina*, résidence du Margrave et capitale de tout l'état. Cette ville ne date son existence que depuis 1715 ; elle est bâtie sur un plan assez singulier, qu'on ne peut mieux se figurer que sous l'image d'un *éventail* déployé ; du château, comme point central, partent trente-deux avenues formant les rayons d'un cercle, et se prolongeant dans la forêt de Hartwald ; 9 rues principales sont construites sur autant d'avenues, et aboutissent, d'un côté, à la forêt, de l'autre à la place demi-circulaire devant le château ; une rue traversière, demi-circulaire, les coupe toutes. Outre le château et ses jardins, on doit remarquer ici la bibliothèque publique, avec le cabinet des monnaies, le gymnase luthérien et le jardin botanique. La ville a, tout au plus, 10,000 habitans.

Durlach, ancienne résidence de la branche qui aujourd'hui règne sur tout le Margraviat.

Pfortzheim, ville de 6,000 habitans, la plus industrieuse et la plus aisée de tout le Margraviat. (*Voyez l'article* Manufactures et Commerce).

Stein, *Munzesheim* et beaucoup d'autres bourgs très-peuplés et très-joliment bâtis.

Dans le Margraviat du milieu.

Baden, très-ancienne ville, qui tire son nom de célèbres eaux thermales dans son voisinage. Il y a un gymnase catholique.

Rastatt, ville belle, mais peu peuplée depuis que la branche de Bade-Bade qui y résidait s'est éteinte. Le château, bâti

bâti sur le modèle de celui de Versailles, est devenu célèbre par le congrès entre la France et l'Empire germanique, qui finit par l'effroyable assassinat des ambassadeurs français, commis par les hussards du régiment autrichien de Szekler.

Steinbach, petite ville de *deux cent-cinquante* habitans, à côté d'un village qui porte le même nom et qui compte *deux mille* habitans.

Stolhofen, 1,000 habitans; *Bühl*, 1,500 habitans; *Ettlingen*, 400 maisons, et autres endroits moins considérables.

Schwarzach, célèbre abbaye de bénédictins, avec une bibliothèque et des archives importantes; tout près est un bourg de 1,000 habitans.

Mahlberg, château, bourg et village, situés tout près l'un de l'autre.

Kehl; on comprend sous ce nom une petite ville ruinée, un grand village de 1,800 habitans, et une forteresse de l'Empire, maintenant détruite. On passe d'ici à Strasbourg.

Gernsbach, chef-lieu du comté d'Eberstein, appartient au Margrave et à l'évêché de Spire en commun.

Dans le haut-Margraviat.

Emmerdingen, chef-lieu du petit Margraviat de Hochberg, lequel, en 1786, avait 20,413 habitans.

Prechthal, *Théningen*. *Voyez* MANUF. ET COM.

Badenweiler, chef-lieu de la seigneurie du même nom, laquelle, en 1786, comptait 10,643 habitans. Ce joli bourg est situé dans une vallée romantique, près des eaux thermales; on y découvrit, en 1784, un bain romain très-bien conservé.

Lœrrach, chef-lieu du grand bailliage de Rœteln, qui renferme 28 à 30,000 habitans.

MANUFACTURES, FABRIQUES ET COMMERCE. — Les principales exportations consistent en blés, vins, fruits et bois de construction. Les fabriques et manufactures, quoique proportionnellement très-productives, ne sont pas en assez grand nombre pour l'étendue du pays. Les toiles, les draps, les étoffes et bas de laine, les faïences, les bijouteries et les ouvrages en fer entrent dans l'exportation.

Pfortzheim, siége principal de l'industrie, possède une manufacture considérable de draps, d'étoffes de laine et de bas; de plus, dix-neuf maîtres-fabricans en lainages; trente-six corroyeries et mégisseries; huit fabriques

de bijouterie qui mettent en œuvre pour 786,000 florins d'or par an ; une fabrique d'horlogerie qui occupe cinquante ouvriers ; une fabrique d'instrumens d'acier ; une forge de fer, composée d'une fonderie et de sept martinets ; une grande blanchisserie de toiles, qui en blanchit plus de 100,000 aunes par an ; un grand commerce en bois de chêne, en huile de navette, ainsi que des marchandises de transit. *Durlach* a une fabrique de tabac et une de faïences ; cette dernière occupe soixante personnes ; *Rastadt* possède une fabrique en fer et acier pour les instrumens d'agriculture ; *Gernsbach* et autres endroits situés sur la rivière de Murg profitent beaucoup par l'exportation des mâts et douves de sapin, qui s'exploitent pour le compte d'une compagnie de commerce ; *Ottenheim*, sur le Rhin, exporte beaucoup de fil, et *Theningen* du chanvre écru et manufacturé ; le canton de *Prechthal*, qui jouit de grands privilèges et exemptions, exporte du bois, des horloges en bois, des chapeaux de paille et des liqueurs ; *Schopfheim*, dans le landgraviat de Sausenberg, possède une fabrique de fil de fer qui met en œuvre 600 à 650 quintaux de fer par an ; une papeterie ; une blanchisserie de toiles et cotonnades, qui se fabriquent dans les environs ; *Creuzach*, village de la même province, a des fabricans de rubans, soieries, boutons, batiste, etc. *Lorrach* a une fabrique de toiles peintes.

Ajoutez à cela quelques tanneries, parmi lesquelles on distingue celles de cuir anglais, près de Rippur ; les fabriques d'eau-de-vie, et spécialement celle d'esprit de cerise (1) ; (dans le haut-margraviat), une fabrique de vinaigre, les brasseries, les moulins à huile, les fours à briques, et vous aurez une idée assez complette de l'industrie de ce pays.

Sa situation, sur le Rhin, entre la France, la Suisse et le reste de l'Allemagne est très-favorable au commerce. Le Rhin facilite non-seulement toutes les exportations, mais les profits de la navigation sur ce fleuve sont encore partagés par les villes badoises situées sur ses bords. Plusieurs belles routes invitent les marchands de Strasbourg, de Bâle, de Francfort et de Mayence à faire passer leurs transports par le territoire margravial ; mais si l'on vient à

(1) *Kirchenwasser.*

effectuer l'abolition entière des péages du Rhin, il est à présumer que les Francfortois et Bâlois, au grand détriment du margraviat, préféreront la route par eau.

Etat Politique. Le margrave n'est borné dans l'exercice de son pouvoir souverain que par les dispositions générales de la constitution germanique; il n'y a ici ni états, ni lois fondamentales, si ce n'est le privilége d'exemption de tout autre impôt que la contribution foncière et la dîme des fruits, dont jouissent les pays composant le haut-margraviat. Le prince régnant fait le meilleur usage de son pouvoir illimité. Dans aucun pays de l'Allemagne la distinction de la naissance ne fait moins sentir son influence; dans aucun pays on ne voit la justice plus impartialement administrée, les impôts plus également distribués, les établissemens publics entretenus avec plus de soins, le denier de l'état dépensé avec plus d'ordre et d'économie. La servitude du paysan a été abolie; les diverses sectes religieuses sont protégées par des lois tolérantes, et quoique des conventions anciennes assurassent aux Luthériens, dans la ci-devant portion de Bade-Durlach, comme aux Catholiques-Romains, dans la portion de Bade-Bade, cette *domination* dont les sectes chrétiennes sont si avides, la sagesse du gouvernement a su éluder ces prétentions injustes par des arrangemens particuliers.

En comparant ensemble les listes données dans le journal de Schlœzer, et les estimations de quelques autres géographes, il paraît que le margrave tire de ses pays, sur la rive droite du Rhin, environ 1,500,000 florins d'Empire, ou 3,300,000 francs. Le total des revenus perdus sur la rive gauche n'est point connu. L'état militaire de Bade n'est pas considérable: il consiste en quelques compagnies de gardes à cheval, un corps de hussards qui veille à la sureté des chemins, un régiment de gardes à pied, formé de 8 compagnies, chacune de cent hommes, dont une compagnie d'artillerie et une de garnison, enfin deux bataillons de fusiliers, composés de milices nationales; le tout ne forme pas plus de 2,200 hommes.

Histoire. La maison de Bade est une des plus anciennes de l'Allemagne; elle descend de Hermann, fils de Berthaud Ier., duc de Zæhringen, mort en 1130. Elle était d'abord divisée dans les branches de Hochberg, de Sauzenberg et de

Bade. Le margrave Cristophe réunit les différentes possessions en 1503, mais ses fils fondèrent les branches de Bade-Bade et de Bade-Durlach. Cette dernière, dans la personne du margrave régnant, *Charles Frédéric*, réunit en 1771, après l'extinction de la branche aînée, toutes les possessions badoises.

Les princesses, filles du prince héréditaire de Bade, auxquelles leurs charmes personnels et les heureux fruits d'une excellente éducation ont attiré l'admiration générale, donnent, par leurs mariages, à la maison de Bade une très-grande considération dans le monde politique. L'impératrice de Russie, la reine de Suède, l'électrice de Bavière, seraient de puissantes protectrices pour le margrave, leur grand-père, si la sagesse et les vertus de ce Nestor des princes de l'Europe, ne l'avaient déjà placé sous l'égide de la vénération universelle.

CHAPITRE VIII.

Le duché de MECKLENBOURG, *avec une appendice sur la* POMÉRANIE SUÉDOISE.

Nous allons réunir dans ce chapitre les possessions de plusieurs souverains : savoir, celles des ducs de Mecklenbourg-Schwérin, celles des ducs de Mecklenbourg-Strélitz, et les pays que possède en Allemagne le roi de Suède. Les géographes verront aisément les raisons qui nous déterminent à adopter cet ordre. Le duché de Mecklenbourg, quoique partagé entre deux souverains, forme, par sa constitution, un corps politique intimement lié. La Poméranie suédoise, proprement dite, quoique ressemblante à Mecklenbourg, quant au physique, n'a point de rapport politique avec ce pays; mais la seigneurie de Wismar, qui est réuni à la Poméranie suédoise, n'est qu'un démembrement du duché de Mecklenbourg. L'origine des habitans et l'ancienne histoire de ces deux pays ont d'ailleurs beaucoup de liaison ensemble.

Le duché de Mecklenbourg.

SITUATION, ÉTENDUE, POPULATION. — Le Mecklenbourg forme une masse de pays contiguë et assez bien arrondie, entre la Mer-Baltique et la Poméranie suédoise au nord,

la Poméranie brandebourgeoise à l'est, la Marche de Brandebourg et la principauté de Lunebourg au sud, le duché de Lauenbourg et la ville de Lubeck à l'ouest.

On estime l'étendue totale (sans Wismar), à 700 lieues carrées, qui sont habités par 360,000 individus, ce qui ne donne que 514 habitans par lieue carrée (*Voyez* l'article DIVISIONS).

Voici la position cosmographique de ce pays : 8 degrés 15 minutes, — 11 degrés 25 minutes de longitude, est, de Paris ; 53 degrés 10 minutes, — 54 degrés 20 minutes latitude boréale.

CLIMAT, TERRAIN, FLEUVES, etc. — Le Mecklenbourg est une plaine qui offre à peine quelque collines, et, en général, une pente presque insensible, tant boréale vers la Mer-Baltique, que méridionale vers l'Elbe. Cette nature du terrain donne lieu à la formation de beaucoup de lacs, par lesquels ceux de *Schwérin*, de *Plauen*, de *Muritz* et de *Cœlpen* sont les plus considérables. La rivière d'*Elde*, qui sert d'écoulement à ces trois derniers lacs, se jette dans l'Elbe. Le *Warnow* coule vers la Mer-Baltique, et forme à son embouchure un long et profond golfe. Le sol se divise en deux genres ; il est ou sablonneux mêlé de marais, ou argileux et compact.

PRODUCTIONS NATURELLES. — L'agriculture est la grande occupation des habitans de ce pays, qui se distinguent par plusieurs particularités, sur-tout par l'usage du hoyau au lieu de la charrue, et par la distribution du terrain en petites parties à la holsténoise. On cultive toutes sortes de blé, mais particulièrement du froment et de l'orge. On sème, année commune, en semailles d'hiver, 100,000 scheffel (chacun sur 1,940 pieds cubes, mesure de France), et une fois autant en semailles d'été. On récolte communément 5 ou 6 grains de blé pour un. On estime que les blés forment les *deux tiers* de toutes les productions du pays. Les pois et les fèves sont beaucoup cultivés, ainsi que les pommes de terre, qui sont d'une qualité supérieure. Les fruits viennent en abondance. La culture du lin et du tabac est très-répandue ; cette dernière est abandonnée à des planteurs ambulans.

Le bétail forme un objet assez important, quoique subordonné à l'agriculture. La race originaire des chevaux s'est éteinte ; mais les seigneurs ont encore quelques bons haras de

chevaux du Holstein. Les bêtes à cornes sont en plus grand nombre. Les moutons sont aussi en grande quantité, mais abandonnés à des bergers ambulans; leur laine est peu fine. On tient beaucoup de porcs, d'oies et d'autre volaille domestique. Les innombrables lacs et étangs ne sont pas aussi poissonneux qu'ils pourraient être.

Les forêts, épaisses dans les contrées voisines de l'Elbe et de la mer, sont encore considérables dans l'intérieur, et l'on s'occupe de replantations.

Les productions du règne minéral sont de peu d'importance, et se bornent à quelques sources salées, de l'argile à poterie, de la terre à foulon, de l'alun, de la chaux, de l'ambre, même du fer, et autres articles en très-petite quantité.

DIVISIONS. — On doit remarquer quatre différens systèmes de divisions, qui chacun se rapporte à ses bases particulières.

1°. La division ancienne et historique nous montre :

(*a*) Le duché de *Mecklenbourg*, proprement dit, aux environs de Wismar.

(*b*) Le comté de *Schwérin*.

(*c*) La principauté de *Wenden*, autour de Gustrow et Parchim.

(*d*) La seigneurie de *Rostock*, qui s'étendait beaucoup plus que le district actuel du même nom.

(*e*) La seigneurie de *Stargard*.

* Ces pays forment le *duché de Mecklenbourg*, dans le sens constitutionnel ordinaire.

(*f*) La principauté de *Schwérin*, ou l'évêché sécularisé du même nom, à l'est de la ville du même nom.

(*g*) La principauté de *Ratzburg*, évêché sécularisé.

(*h*) Les commanderies Maltaises *Mirow* et *Nemerow*, sécularisées.

* Ces districts ne sont point incorporés au duché de Mecklenbourg, et les ducs les possèdent avec souveraineté absolue.

2°. La division *publicistique* et *domaniale* ne se rapporte qu'au duché de Mecklenbourg, dans le sens constitutionnel (*Voyez* ci-dessus). Elle se fonde sur le partage de 1621, par lequel (ainsi que par quelques traités subséquens) la branche de *Mecklenbourg-Schwérin* obtint le duché de Mecklenbourg dans le sens le plus restreint (*Voyez* ci-dessus), le comté de Schwérin, la partie occidentale de la principauté de Wenden, quelques districts de la seigneurie de Rostock,

les deux évêchés sécularisés, et la commanderie de Mirow, tandis qu'il resta à la branche de *Mecklenbourg-Gustrow* la partie orientale de Wenden, la presque totalité de la seigneurie de Rostock, la seigneurie de Stargard et la commanderie de Nemerow. Dès-lors on distingua deux duchés, qui portèrent les noms des deux branches régnantes. Chacun d'eux eut une voix à la diète germanique, et chacun d'eux forme encore un corps distinct, quant à l'administration domaniale, avec la seule exception que la portion du duché de Mecklenbourg-Gustrow, actuellement appartenante à la branche de Mecklenbourg-Strélitz, en a été détachée.

3°. La *souveraineté territoriale* donne aujourd'hui lieu à une division très-différente de celle adoptée par le partage de 1621 et reconnue à la diète. Car la branche de Mecklenbourg-Gustrow s'étant éteinte en 1695, le duché du même nom fut occupé par les ducs de Mecklenbourg-Schwérin qui, cependant, après de vives contestations, cédèrent, en 1705, à une branche collatérale de la ligne éteinte, branche connue sous le nom de *Mecklenbourg-Strélitz*, la possession de la seigneurie de Stargard et de la principauté de Ratzebourg, outre une part au péage de Boitzenbourg. Ce partage cependant n'a relâché en aucune manière l'union constitutionnelle du duché de Mecklenbourg, et la portion de Mecklenbourg-Strélitz n'a par-là obtenu ni le titre ni les droits d'un duché immédiat de l'Empire (*Voyez* l'article CONSTITUTION).

Les ducs de *Mecklenbourg-Schwérin* possèdent un peu plus de 600 lieues carrées avec 290 à 300,000 habitans; ceux de *Mecklenbourg-Strélitz* ne règnent que sur une surface de 100 lieues carrées, avec 50 ou 60,000 habitans.

Ces derniers princes possèdent donc un septième de la totalité du pays.

4°. La quatrième méthode de division est celle adoptée pour la convocation des Etats, et les nombreuses affaires qui dépendent d'eux. Le duché de Mecklenbourg est partagé en *trois cercles*, savoir : celui de *Mecklenbourg*, qui compte 18 villes immédiates; celui de *Wenden* qui en renferme un nombre égal, et celui de *Stargard* qui n'en contient que la moitié. *Rostock*, ville distinguée par de grands priviléges, forme un district indépendant des trois cercles. De cette division et de toute l'organisation y relative, sont exceptés les

pays non-incorporés, savoir : les deux principautés de Ratzebourg et de Schwérin.

Il reste à observer que la ville de Wismar avec les bailliages de Pohl et de Neukloster formait une partie du duché de Mecklenbourg. Ce district, donné à la Suède par la paix de Westphalie, est quelquefois désigné sous le titre de *seigneurie*, qui n'est fondé sur aucun droit.

Villes et endroits remarquables.

Sur le territoire de Mecklenbourg-Schwérin.

Schwérin, ancienne résidence des ducs, siége de la plupart des autorités supérieures, et par conséquent regardée comme la capitale de cette partie du duché. Cette ville consiste en deux parties, *le vieux Schwérin*, situé dans le comté du même nom, et le *Schelfe* ou nouveau Schwérin, qui est bâti sur le territoire de la principauté de Schwérin, et par conséquent hors le duché de Mecklenbourg. Dans ces deux villes, on compte 928 maisons, sujettes à la contribution foncière, et environ 10,000 habitans de l'état civil. Le château, où l'on trouve une galerie de tableaux, est situé, avec ses jardins, dans une des îles charmantes qui remplissent le grand lac, auquel la ville a donné son nom.

Ludwigslust, résidence ordinaire des ducs; c'est un château magnifique et bâti dans le goût le plus moderne avec un parc anglais, créé avec beaucoup de dépenses au sein d'un immense marais, dont cependant les eaux et les bocages ont offert quelques secours pour la formation du jardin. Le joli bourg attenant au château, compte 2,600 habitans.

Parchim, ville manufacturière et commerçante de 492 maisons contribuables et 3,600 habitans; c'est le chef-lieu du cercle de Mecklenbourg.

Dœmitz; petite ville sur l'Elbe, avec un château fortifié par la nature et l'art.

Grabou, 283 maisons contribuables; *Hagenau*, 215 m. c.; *Neustadt*, 171 m. c., et autres petites villes dans les environs.

Boitzenburg, petite ville sur l'Elbe, avec un péage très-important.

Gadebusch, où les Suédois, en 1712, remportèrent une grande victoire sur les Danois et les Saxons.

Mecklenbourg, village à quelque distance de Wismar, sur l'emplacement de l'ancienne ville du même nom, qui fut la capitale des Obotrites.

Sternberg, au centre du pays, et *Malchin*, sur les frontières de la Poméranie, villes où se tiennent alternativement les diètes du Mecklenbourg.

Waren, avec 409 maisons; *Plau*, 279 m.; *Malchow*, 174 m. Ces trois villes sont situées sur trois grands lacs qui s'écoulent par l'Elde dans l'Elbe

Gustrow, ville de 7,000 habitans et 753 maisons contribuables. C'est le chef-lieu du cercle de Wendin, le siége d'un *tribunal suprême* commun à tout le duché de Mecklenbourg. Le château est grand et fut autrefois la résidence des ducs de Mecklenbourg-Gustrow.

Buzow, ville de 292 maisons contribuables, avec un château; c'était autrefois la résidence des évêques de Schwérin et depuis 1760 jusqu'en 1789, le siége d'une université.

Dobberan, bourg à quelque distance de la mer, entre Wismar et Rostock; il y avait autrefois un couvent célèbre, dans l'église duquel se trouvent les tombeaux de plusieurs rois des Obotrites et ducs de Mecklenbourg. Aujourd'hui il y a une maison de chasse, appartenant au duc, et à la distance de trois quarts de lieue, un *bain de mer*, le seul de toute l'Allemagne; on embellit de jour en jour les bâtimens et les plantations qui les entourent.

Près de ces bains on admire la *digue sainte* (*Heilige Damm*), dont l'origine remonte aux siècles les plus reculés. C'est un rempart contre la fureur de la mer, long d'un demi-mille d'Allemagne, large de 100 pieds, haut de 10 à 12 pieds sous l'eau et 4 pieds au-dessus; il est construit en pierres de diverses sortes, toutes jointes sans ciment, polies et décorées de plusieurs figures qui se rapportent, en partie, à la mythologie slavonne.

Rostock, sur le golfe étroit et profond que la rivière de Warnow forme à son embouchure; c'est la ville la plus considérable de tout le duché et le centre du commerce extérieur et maritime; elle compte 1,875 maisons contribuables et 12,000 habitans. C'est le siége du consistoire, c'est-à-dire, de la première autorité ecclésiastique du pays, et d'une université, fondée et possédée en communauté par les ducs et

la ville. Les ducs y ont un palais où ils étaient tenus, par une convention, de résider une partie de l'année; mais on n'observe plus cette loi. Rostock jouit des priviléges qui en font presque une république; elle était jadis une ville anséatique. Elle possède la rivière de Warnow et le bourg de *Warnemunde*, avec un port pour les gros vaisseaux. La Suède obtint, par la paix de Westphalie, le droit de percevoir un impôt dans tous les ports du Mecklenbourg et de la Poméranie; il fut donc établi à Warnemunde une douane suédoise; mais elle est, depuis 1714, hypothéquée à la maison de Mecklenbourg pour la somme de 46,000 écus; et comme l'on peut bien penser, le dégagement rencontre de grandes difficultés de la part du Mecklenbourg.

Ribnitz, petite ville commerçante, de 272 maisons, sur un golfe de la mer baltique, auquel la ville donne son nom.

Sultz, sur les frontières de la Poméranie suédoise, avec une saline qui fournit abondamment aux besoins du pays.

Parmi les châteaux des nobles Mecklenbourgeois on doit remarquer les suivans : *Penzlin*, avec une ville de 321 maisons, à la famille des *Malzahn*; *Remplin*, avec un observatoire astronomique, etc., aux *Hahn*; *Jvenack* et autres.

Sur le territoire de Mecklenbourg-Strélitz.

Neu-Strélitz, résidence des ducs et siége du gouvernement; cette ville, bâtie depuis 1733, dans la forme d'une étoile à huit pointes, ne siége point parmi les Etats; elle a 317 maisons, 3,000 habitans et quelques manufactures.

Neu-Brandebourg, chef lieu du cercle de Stargard, jolie ville de 550 maisons et près de 5,000 habitans. Dans ses environs, se trouvait jadis la ville de *Rhétra*, capitale d'un Etat vandale.

Stargard, ville ancienne, qui donne son nom à une seigneurie. *Friedland*, ville de 4 à 600 maisons.

Alt-Strélitz, c'est-à-dire, vieux Strélitz, où résidaient autrefois les ducs.

Ratzebourg, en partie (*Voyez* l'électorat d'Hanovre, chapitre IV).

Manufactures, Fabriques, Commerce. — L'industrie manufacturière est moins active dans le Mecklenbourg que dans la plupart des autres provinces de l'Allemagne sep-

tentrionale. On se donne beaucoup de peine pour étendre la fabrication de draps communs et autres lainages. En 1792, on estima le produit de tous les métiers à 140,000 écus d'Empire. En 1796, il fut mis en œuvre, par 1,980 tisserands et fileurs, 37,292 *stein* ou 820,424 livres pesant de laine. En 1798, par 2,138 ouvriers, 44,375 *stein* ou 654,250 livres pesant. Vingt-deux villes participent à cette fabrication; parmi elles on distingue *Parchim*, particulièrement pour ses frises et rubans; *Grabow*, *Malchow*, *Waren*, *Stargard*, pour les draps; *Grevismœhlem*, *Plau* et autres. On fait des toiles de lin à *Stavenhagen*, *Gadebusch* et en quelques autres endroits, mais sur-tout à *Rostock*. Les fourneaux à poix et à goudron, au nombre de 50, les 6 à 8 fours à chaux, les 4 verreries et une centaine de fours à briques, fournissent au-delà des besoins du pays.

La distillation d'eau-de-vie est malheureusement une des principales occupations des bourgeois; on compte à *Rostock* 47 distillateurs; à *Gustrow*, 35; à *Plauen*, 21; à *Boitzenbourg*, 13; etc., etc. Il paraît qu'il y a au moins 250 alambics en activité dans les villes, outre ceux des campagnes. On fait aussi, pour l'exportation, des bierres fortes et du vinaigre; celui de Boitzenbourg est renommé.

La grande usine ducale de *Neustadt* fournit tout le pays des ouvrages en cuivre et laiton. On forge des ancres à Rostock. Près de *Schwérin* est un atelier où l'on polit, à divers usages, les pierres singulières trouvées près Dobberan (*Voyez* l'article topographique).

Il y a encore 7 à 8 fabriques de tabac, quelques-unes d'amidon, beaucoup de corroyeries, sur-tout à Rostock, quelques papeteries; on fait quelques ouvrages en carton, des cartes à jouer, des cierges, etc., etc.

Le commerce d'exportation ne subsiste guères que par les produits bruts du règne végétal ou animal; voici les articles:

Seigle, froment, avoine, orge et pois, année commune, 22,000 lasts, chacun à 96 scheffels, valeur au-moins, 1,700,000 écus d'Empire; beurre et fromage, pour 300,000 écus; chevaux, bêtes à cornes et à laine, porcs, pour 200,000 écus; oies fumées, cire et miel, laine et lin, plumes, tabac en feuilles, 30,000 quintaux; bois, fruits, vinaigre et eau-de-vie, bouteilles et verres, draps communs

et frises, gruaux, que l'on fait de très-bonne qualité, et quelques autres articles de moindre importance, le tout montant à une valeur de 2,750,000 écus.

Non-seulement la somme des exportations est censée surpasser celle des importations; mais ce qui est très-essentiel, l'un et l'autre commerce se fait, en grande partie, immédiatement par des vaisseaux du pays. *Rostock* expédie un tiers de toutes les exportations; en 1797, cette ville avait 122 négocians, 116 capitaines de navires et 22 caboteurs. *Ribnitz* a aussi quelques petits bâtimens pour la Baltique. Mais le Mecklenbourg a perdu beaucoup par le démembrement de Wismar, qui réunit le double avantage d'un port infiniment supérieur à celui de Rostock, et d'une position plus commode pour la moitié du pays. *Boitzenbourg* et *Dœmitz* sont les siéges du commerce sur l'Elbe avec Magdebourg et Hambourg. *Grabow* fait beaucoup d'affaires dans l'intérieur, et *Furstenberg*, sur le Havel, avec Berlin.

On a conçu l'utile projet de rendre la rivière d'*Elda* navigable pour de grands bateaux, depuis Waren jusqu'à Dœmitz sur l'Elbe. Le capital de 700,000 écus, exigé pour la construction de neuf écluses, était déjà formé, lorsque le cabinet de Berlin, sur des prétextes frivoles, s'opposa à l'exécution. On ne voit pas trop les raisons qui ont pu engager la Prusse à empêcher le plus grand bien être d'un pays qui, très-probablement, un jour, tombera dans ses mains.

Constitution, Finances, Armée. — Le Mecklenbourg jouit d'une constitution aussi remarquable et aussi républicaine que celle de Wurtemberg, quoiqu'elle soit fondée sur des principes en apparence moins démocratiques, et dont un esprit superficiel croira avoir assez démontré l'absurdité, en les traitant de *système féodal* (1). Nous allons en tracer l'esquisse.

(1) Ces mots *système féodal* sont, comme tant d'autres, sujets à équivoque. Si on les applique à un système de gouvernement basé sur l'immobilité héréditaire des biens-fonds, sur la servitude absolue des paysans, et la conjuration permanente de la noblesse pour l'avilissement du pouvoir exécutif, je suis le premier à le détester. Mais, par abus, on applique souvent ces mots au système de la liberté gothique, à cette sublime et profonde combinaison de la monarchie limitée, de l'aristocratie imperturbable et prédominante des propriétaires fonciers, et de l'activité démocratique

Il y a dans la constitution du Mecklenbourg, trois parties bien distinctes; la monarchie limitée, dans les mains de deux ducs, l'aristocratie des grands propriétaires et la démocratie des villes. Quoiqu'il y ait deux branches régnantes, la constitution ne voit dans le duché de Mecklenbourg qu'un seul état dont l'indivisibilité est garantie par les pactes les plus solennels, et consacrée dans les formules des actes publics.

Tous les possesseurs d'une terre privilégiée, sans égard à leur naissance, sont membres du corps, nommé en allemand *ritterschaft*, mot qui dit littéralement, *chevalerie*, et qui ne peut être que très-inexactement rendu en français, par *noblesse*. Le second ordre de l'Etat est nommé, en allemand, *Landschaft*, c'est-à-dire, la province, le pays; mais on n'entend sous ce nom que les quarante-trois *villes* du pays; ainsi que *Rostock*, distinguée par le titre de ville maritime. Chacun de ces deux corps de la nation se divise, d'après les trois cercles, en autant de classes séparées.

A la tête du corps de nobles et autres propriétaires fonciers, se trouvent les *huit conseillers provinciaux*, savoir: quatre pour le ci-devant duché de Mecklenbourg-Gustrow, et autant pour Mecklenbourg-Schwérin, et trois *maréchaux-héréditaires*, qui sont les présidens-nés de la noblesse, chacun dans son cercle.

Le corps des villes a *trois métropoles*, c'est-à-dire, trois villes qui exercent la préséance chacune dans son cercle, et qui sont *Parchim*, *Gustrow* et *Neu-Brandebourg*. Quant à *Rostock*, elle forme, par ses privilèges, une espèce d'être mitoyen entre les deux corps, et n'appartient à aucun cercle.

Outre la diète générale, qui se tient tous les ans, il y a un *comité*, qui, pendant les vacances, représente les Etats; il

---

de la multitude. Tels sont les principes qui constituaient l'ancienne liberté scandinavienne; ils valent bien ceux des Grecs et des Romains. Les nations du nord, en conquérant l'Europe méridionale, s'en éloignèrent; les vainqueurs des peuples lâches et corrompus devinrent naturellement despotes; un gouvernement militaire fut introduit par la nécessité, et perpétué par l'intérêt personnel; le Gaulois devint serf, et le Franc noble; voilà l'origine de la féodalité. Deux ou trois siècles après, le Nord imita le système de ses colonies méridionales, et introduisit cette féodalité, absolument étrangère à sa constitution primitive.

est composé de deux conseillers provinciaux, un de chaque duché; de trois députés de la noblesse, un de chaque cercle; d'un député de chacune des trois villes métropoles des cercles et d'un député de Rostock.

Aucune loi qui touche immédiatement les droits des propriétaires fonciers ou des villes, ne peut être donnée qu'après le consentement de la diète générale. Les lois et ordonnances qui ne regardent que la police et l'administration ordinaire, doivent être proposées aux Etats ou aux conseillers provinciaux ou au comité permanent; mais l'avis que ces corps donnent, n'est pas rigoureusement obligatoire pour le souverain. Les conseillers provinciaux forment une espèce de sénat qui doit être consulté avant de commencer une guerre, ou conclure un traité.

La contribution foncière, à laquelle même les biens acquis par les ducs, depuis 1748, sont soumis, a son assiette invariable, sa destination fixe, et n'est versée que dans la caisse des Etats. Les différens impôts sur les villes sont levés sous l'inspection du gouvernement; mais les corps municipaux en prélèvent certaines sommes pour les dépenses communales; Rostock ne paye que l'accise. Outre les contributions ordinaires, les Etats fixent tous les ans un don gratuit, pour ce qu'on appelle les *necessaria*, c'est-à-dire, pour divers usages momentanés, fixés par les Etats; les ducs sont obligés d'y contribuer pour leurs possessions domaniales. Ils contribuent aussi aux subsides d'Empire et de cercle, ainsi qu'aux dots des princesses, qui se lèvent par extraordinaire.

Les ducs n'ont donc à leur disposition arbitraire que les revenus des domaines et de quelques droits régaliens. C'est par ces sommes qu'ils subviennent aux frais de leur cour, des légations et des troupes. Je ne trouve nullement des détails sur l'état militaire. Des auteurs très-exacts paraissent en ignorer l'existence; ce qui prouve que le nombre des troupes doit être extrêmement petit. *Busching* dit seulement que les nobles et leurs vassaux sont exempts du logement des troupes et de tout service relatif au militaire. Les villes jouissent de la même exemption, quant à la cavalerie.

Le total des revenus publics est censé s'élever à un million 100,000 écus d'empire pour Mecklenbourg-Schwérin,

et 300,000 écus pour Mecklenbourg-Strélitz. Les sommes perçues immédiatement par les chambres ducales, forment environ la moitié de ces sommes. Au reste, l'organisation constitutionnelle des finances rend impossible d'en dire rien de certain.

L'unité et l'indivisibilité de l'état se montrent encore dans l'établissement d'un tribunal suprême, dont cependant le pouvoir n'est pas très-grand, parce que l'on peut, en beaucoup de cas, le passer et appeler directement à la chambre impériale. Les ducs obtinrent, en 1779, le privilège de *non appellando*; mais ce fut à condition d'établir un nouveau tribunal supérieur, conjointement avec les États. Ceux-ci s'y opposèrent, et la chancellerie impériale n'a pas encore expédié l'acte dudit privilège.

La ville de *Rostock* bat monnaie, se sert de son propre pavillon, et appelle, en plusieurs cas juridiques, de ses propres tribunaux à ceux de *Lubeck*. Ceci est un reste de son ancienne alliance avec les villes anséatiques.

Tous ces droits et institutions se fondent sur l'acte d'union de 1522 et la convention de 1755. Cette dernière fut le résultat de querelles violentes, ou plutôt d'une guerre ouverte entre les états et les ducs. M. *Busching* est de mauvaise foi, lorsque, dans un langage servile, il parle de tous ces droits comme de concessions dues à « la bienveillance et à la gra» cieuse condescendance du prince. »

« La condition des paysans du Mecklenbourg est assez » douce, malgré l'espèce de servitude temporaire dans la» quelle ils se trouvent. En leur qualité de vassaux des sei» gneurs, ils sont exempts de plusieurs impôts, et trouvent, » en cas de malheur, des secours prompts chez les propriéi» taires fonciers, qui, éclairés par leur propre intérêt, riva» lisent en bons procédés envers leurs sujets; de sorte qu'ils » ne feront que perdre par une émancipation entière ». Voilà ce que nous répètent différens auteurs, dont nous n'avons pas lieu de soupçonner l'impartialité.

Le luthérianisme domine ici presque exclusivement. Cependant le consistoire ou synode n'a pas un pouvoir si étendu que celui de Wirtemberg.

De bonnes écoles, 4 ou 5 gymnases et une université, sont les établissemens d'instruction publique.

Histoire. — Les habitans du Mecklenbourg descendent, presque sans mêlange, des anciens *Obotrites*, puissante tribu des Wendes ou Vandales. Les ducs de ce pays descendent également en ligne droite des anciens rois des Obotrites. Vaincus par Charlemagne, ils ne tardèrent point à secouer le joug de ses faibles successeurs. Mais, au milieu du douzième siècle, Henri-le-Lion les soumit; il força leur roi *Pribislas* à lui prêter foi et hommage, et à se convertir au christianisme. Cependant, quoiqu'uni aux domaines de la maison des Guelphes, ce pays n'eut point de liaison immédiate avec l'empire avant l'an 1348, où les descendans de Pribislas, qui se contentaient alors du titre de prince, reçurent de l'empereur Charles VI celui de *ducs de Mecklenbourg*.

La ville de Mecklenbourg, qui ainsi donna son nom à tout le pays, était très-ancienne. Nous sommes incertains si l'on doit expliquer ce nom par le verbe allemand *meckeln*, qui veut dire faire le commerce, ou par l'adjectif gothique *mykil*, qui répond à celui de *multus*, en latin. Dans l'un et l'autre cas, la terminaison de *bourg* semble prouver que cette ville a sur-tout été fondée et peuplée par des colons allemands et non par des Wendes. C'est sans doute à l'influence de semblables colonies, que l'on doit attribuer l'abolition des noms et de l'idiôme originaire de ces Obotrites, qui, aujourd'hui, ne se distinguent guères des véritables Allemands.

La maison de Mecklenbourg a donné un roi à la Suède, duquel, à la vérité, elle n'a aucun sujet de s'énorgueillir (*Voyez* l'Histoire de Danemarck). La branche de Mecklenbourg-Schwérin est aujourd'hni intimement liée par plusieurs mariages avec la maison impériale de Russie, comme celle de Strélitz l'est avec la famille royale de Prusse.

Appendice au chapitre VIII.

Poméranie suédoise, avec ses annexes.

Situation, étendue, population. — La Poméranie suédoise et l'île de Rugen se trouvent au nord du Mecklenbourg et de la Poméranie prussienne; elles forment la prééminence septentrionale de l'Allemagne, et ne sont séparées des îles danoises et de la Suède que par un bras de la mer Baltique, qui les embrasse en grande partie.

Voici

Voici l'étendue et la population, telle qu'elle se trouva en 1793.

	l. c.	hab. de l'état civil.
Poméranie suédoise propre, . . .	147	83,081
Ile de Rugen, ...	47	24,085
Wismar et son territoire, . . .	5	10,000
TOTAL	199 l. c.	117,166 h.

Mais comme les militaires, avec leurs femmes et enfans (environ 8,000 individus), n'y étaient point compris, et comme l'accroissement annuel est d'environ 600 personnes, on peut évaluer la population pour 1801 à 130,000 individus.

CLIMAT, FLEUVES, MONTAGNES. — Le voisinage de la mer adoucit le climat; mais les vents et les brouillards rendent souvent cet avantage nul.

La Poméranie suédoise est une plaine peu élevée, et d'un sol argileux et froid. Les rivières de *Trebelz* et *Reckenitz* la séparent du Mecklenbourg, ainsi que celle de *Peene*, de la Poméranie suédoise. Ces trois rivières, navigables pour de petits bateaux, ont une communication entr'elles; de sorte que les limites de ce pays sont, de tous côtés, tracées par des eaux.

L'île de *Rugen*, séparée de la Poméranie par un détroit large d'un tiers de lieue, est un pays remarquable pour les géologues. La mer paraît, depuis des siècles, avoir tantôt diminué, tantôt agrandi cette île, qui, par sa figure singulièrement dentelée, semble plutôt être un composé de plusieurs îles. La presqu'île de *Jasmund* tient à l'île de Rugen proprement dite par un rempart de rochers granitiques, mêlés de porphyre et de pierres à fusils. Cet isthme porte le nom de *Prora*. En avançant dans la presqu'île, on trouve une forêt où à ce que l'on en croit, était autrefois le fameux temple de *Hertha* (la terre) dont parle Tacite. Au milieu de cette forêt se voit un lac, dont tous les poissons, quoique d'un bon goût, sont extérieurement noirs. Plus loin, les montagnes se terminent par un promontoire nommé *Stuben-Kammer*, haute montagne de craie, qui s'élevant brusquement du sein de la mer, offre des formes hardies et bizarres : le sommet, entr'autres, a mérité le nom de SIÈGE ROYAL; en allemand

Kœnigs-Stuhl : on en estime l'élévation à 360 pieds. L'isthme étroit qui de ces lieux nous conduit dans la presqu'île de *Wittow*, n'est évidemment qu'une chaîne de dunes que la mer a formées, et que peut-être elle enlevera un jour. Wittow même est un pays moins élevé que le reste de l'île.

Les bancs de sable qui remplissent les golfes et détroits changent souvent de place; celui nommé *Gœllen*, entre les îles de *Rugen* et de *Hiddensee*, s'accroit continuellement, et menace de fermer ce passage, seule issue navigable que Stralsund possède vers le nord; d'un autre côté, le golfe entre Rugen et Greifswalde s'agrandit, et devient plus profond.

Productions naturelles.—Le continent de la Poméranie suédoise est déjà beaucoup plus fertile que la partie prussienne; mais l'île de Rugen le surpasse encore, et dans cette île, c'est l'extrémité septentrionale qui a le meilleur sol. On doit attribuer cette progression en fertilité vers le nord, aux vapeurs aquatiques, dont le sol s'imbibe plus, à mesure que le pays s'avance dans la mer. Le froment, l'orge et les pois viennent en grande abondance. On cultive aussi du lin et du tabac. Le manque de prairies resserre la nourriture du gros bétail dans des bornes étroites, mais on élève beaucoup de moutons, de porcs et d'oies. La pêche est importante. On tire peu de parti des sources salées, de la mine de fer marécageuse et de l'ambre jaune. Le très-mince îlot d'*Oie*, situé bien en avant dans la mer, renferme un sable ferrugineux très-riche en minerai.

Le pays n'a pas suffisamment de bois de chauffage; mais les tourbières l'en dédommagent.

Villes et endroits remarquables.

Sur le continent de la Poméranie.

Stralsund, ville très-bien fortifiée, située entre plusieurs lacs d'un côté, et le détroit de Rugen de l'autre; c'est une ville de 11,000 habitans, sans compter 5,000 individus attachés à l'état militaire. C'est le siége du gouverneur-général suédois, et le centre du commerce de la Poméranie suédoise. Le gymnase possède un bon cabinet de monnaies.

Greifswalde, ville de 5,400 habitans, siége de quelques autorités, ainsi que d'une université, fondée en 1456, mais

qui ne jouit pas d'une très-grande célebrité. Cette ville a, dans quelque éloignement, un bon port de mer.

Wolgast, ville de 3,800 habitans, située sur la *Peene*, selon le langage vulgaire; mais, géographiquement parlant, sur le débouché occidental de la grande lagune ou mer intérieure, nommée *Frisch-haff*, dans laquelle la Peene et l'Oder même s'écoulent.

Barth, ville de 3,200 habitans, sur un golfe qui en porte le nom.

Dans l'île de Rugen.

Bergen, ville de 1,500 habitans, près de la montagne de Rugard, où était autrefois la forteresse de *Rugi-gard*, c'est-à-dire, château des Rugiens. On découvre de là presque toute l'île.

Dans la seigneurie de Wismar.

Wismar, ville de 6,000 habitans, avec un excellent port sur la mer Baltique; elle avait autrefois 20 à 30,000 habitans, mais sa séparation d'avec le Mecklenbourg lui ôte ce qui pourrait alimenter son commerce. Prise par les danois en 1716, cette ville vit raser ses superbes fortifications, qu'un traité subséquent défendit de relever. Tant que la Suède possédait les duchés de Brême et de Verden, Wismar était à-peu-près au centre des possessions suédoises; voilà pourquoi l'on y établit le tribunal suprême pour toutes ces provinces; aujourd'hui il est assez singulier qu'on l'y laisse rester.

Histoire. — Les *Rugiens* dominaient anciennement non-seulement sur l'île qui porte leur nom, mais même sur la partie voisine de la Poméranie; de sorte que les états des princes Rugiens eurent à-peu-près la même étendue que la Poméranie suédoise. Ce peuple était une tribu des Wendes, et une des plus puissantes. Leur ville principale était *Arcona*, située sur l'extrémité septentrionale de Rugen; là était le grand temple de *Svantevit*, leur divinité suprême. Cette ville s'était sur-tout rendue fameuse par les pirateries que ses habitans exercaient dans la mer Baltique. Le Danemarck en eut beaucoup à souffrir, et plusieurs rois danois cherchèrent à se soumettre ces insulaires. Enfin Waldemar Ier., aidé par son grand général, l'archevêque *Absalon*, prit, en 1168,

la ville d'Arcona, et se soumit ensuite toutes les possessions des Rugiens, dont les princes devinrent feudataires de la couronne de Danemarck. Nous avons indiqué, dans le premier tome de cet ouvrage, les événemens qui firent perdre aux danois toutes leurs conquêtes dans la Baltique. Le pays des Rugiens tomba dans les mains des ducs de Poméranie. La Suède l'obtint avec toute la Poméranie antérieure dans la paix de Westphalie; ce fut, de toutes ses conquêtes en Allemagne, la seule qu'elle conserva dans la paix de 1721.

Remarques générales. La constitution politique de ce pays ressemble, quant aux formes, à celle du Mecklenbourg, mais les états n'ont que peu de pouvoir. Le roi de Suède est, à la diète germanique, en possession de la voix, attachée à la Poméranie antérieure, quoique la plus grande partie de ce duché appartienne aujourd'hui à la maison de Brandebourg.

Les manufactures ne sont pas d'une grande importance. On ne fait pas même assez de gros draps et de toiles communes pour la consommation intérieure. Quelques fabriques de tabac, une de faïence, une de glaces, deux ou trois centaines de distillateurs d'eau-de-vie, la construction des bâtimens marchands et l'exportation des grains, voilà tout ce qu'on peut citer comme objet de l'industrie. On exporte encore de la laine, du bétail, du tabac et quelques autres articles.

Selon Gaspari, la valeur de toutes les exportations doit à présent monter à 800,000 écus, et celle des articles importés à 700,000 écus. Mais pour ne pas trouver exagérées ces deux sommes, il faut sans doute y comprendre le commerce de contrebande avec les Etats prussiens.

Le luthéranisme domine exclusivement; les paysans sont serfs; l'instruction publique n'est pas bien avancée.

En 1785, le roi de Suède tira de toutes ces possessions 230,762 écus d'Empire, sans compter 23,000 écus d'impôts, qui furent versés dans quelques caisses locales.

Le roi de Prusse convoite fort ce pays, qui lui offrirait un arrondissement convenable, une forteresse importante et plusieurs bons ports sur la Baltique.

CHAPITRE IX.

ETATS DES PETITS PRINCES SÉCULIERS.

Les diverses principautés séculières qui n'ont point été décrites dans les huit chapitres précédens, ne méritent, pour la plupart que fort peu d'attention, et peuvent commodément être réunies dans un seul chapitre. Mais pour éviter au lecteur la peine de les rechercher long-tems sur les cartes où elles sont à peine marquées (1), nous les réunirons d'après leur situation respective, sous cinq classes.

1. Sur le Weser, et les rivières voisines, en commençant au Nord.

Seigneurie de Jever.—Ce pays, appartenant à la Russie, est situé entre l'Ostfrise et le duché d'Oldenbourg; la mer du nord en baigne les côtes. C'est, pour la plupart, un terrain bas et fertile, qui nourrit de bons chevaux et de l'excellent bétail. On exporte aussi du beurre et des fromages. Il y a une ville du même nom. Les habitans sont au nombre de 14,000. On estime les revenus d'Etat à 60,000 écus.

Duché d'Oldenbourg, composé du ci-devant comté du même nom, du comté de Delmenhorst, et de la seigneurie de Varel. Ce pays, situé près l'embouchure du Weser, entre l'Ostfrise, l'évêché de Munster et le duché de Brême, appartenait autrefois à la maison royale de Danemarck, qui en est originaire; il fut donné en échange à la Russie, contre la portion ducale du Holstein; la Russie le céda aussitôt au duc Frédéric-Auguste, qui est aujourd'hui évêque de Lubeck.

Comme le sol est, en grande partie, marécageux ou sablonneux, les grains n'y viennent pas même en quantité suffisante pour la consommation. Bêtes à cornes, chevaux, moutons, abeilles, lin et chanvre, houblon, légumes, bois de construction et de tonnelerie; voilà les productions.

Oldenbourg, capitale, ville de 4,000 habitans, sur la ri-

(1) Du moins on ne doit pas espérer d'en trouver la moitié sur les cartes françaises, même sur celles qu'on nous donne pour copies d'après Sotzmann. Il est souvent impossible d'indiquer, même sur une carte d'une échelle très-grande, ces petits territoires qui se croisent en tous sens.

vière de Hunte. La bourgeoisie est presque indépendante du prince.

Elsfleth, sur le Weser, avec un péage qui rapporte 35 à 40,000 écus par an, et pour l'abolition duquel les négocians de Brême remuent le ciel et la terre.

Varel, bourg de 3 à 400 maisons, chef-lieu d'une seigneurie possédée par les comtes de Bentinck.

On fabrique, dans le duché d'Oldenburg, beaucoup de fil et de toile. Plusieurs villages sont remplis d'ouvriers qui fabriquent du gros drap. On fait aussi divers ouvrages en bois. Les habitans, au nombre de 90,000, sur 140 lieues carrées, sont presque tous de la religion luthérienne. Les revenus du duc montent à 250,000 écus par an, ou même plus. Le chapitre de Lubeck a promis de choisir de suite quatre évêques dans cette même branche de la maison d'Holstein.

Remarquons encore que les côtes de ce pays sont garanties de la fureur des ondes par des digues qui ont coûté neuf cent mille écus à établir.

Comté de Lippe, avec la portion du comté de Schauenbourg, y annexé Ces pays, situés entre Minden, Ravensberg, l'évêché de Paderborn et l'électorat d'Hanovre, sont assez fertiles, quoique montueux; le bétail à cornes et à laine est en nombre. Les haras étaient autrefois très-célèbres. On plante beaucoup de lin. On trouve une riche source salée près de *Salz-Uflen*, une mine de fer et de chaux, des eaux-minérales et des crystaux assez durs pour tailler le verre. Les forêts de chêne sont assez considérables. Ces deux pays réunis, peuvent avoir 96 lieues carrées, avec 88,000 habitans, la plupart calvinistes et quelques-uns luthériens. On y trouve les villes suivantes :

Dans le comté de Lippe, proprement dit.

Detmold, capitale et résidence de la branche régnante; cette ville a 2,500 habitans. On voit, à peu de distance, le mont *Teuteberg*, qui, selon *Cluver* et *Furstenberg*, doit être le Teutoburgum, célèbre par la défaite des légions romaines, sous Varus.

Lemgo, la meilleure ville du comté, quoiqu'elle n'ait guères que trois mille habitans. On y fait des étoffes de laine et des têtes de pipe de l'écume de mer.

Horn, petite ville, près de laquelle se trouve le singulier rocher, nommé *Exter-Stein.*

Lippstadt, ville de 7,000 habitans, possédée en commun par les comtés de Lippe-Detmold et le roi de Prusse. Cette ville est située dans un district isolé, vers les frontières du comté de la Marck.

Dans le Schauenbourg.

Stadthagen, chef-lieu, et *Buckebourg*, avec 2,000 habitans, résidence d'une branche cadette.

Wilhelmstein, petite île et forteresse, bâtie à grands frais, au milieu du lac de *Steinhude*, par les comtes de Lippe-Buckebourg, qui y peuvent mettre en sûreté toute leur *armée.*

Il règne dans ce pays une grande industrie qui, comme dans le reste de la Westphalie, a, pour objet principal, la fabrication de la toile. En 1788, on compta dans le comté de Lippe seul, plus de 2,000 métiers de tisserands en activité. A Buckebourg, on fait de la vaisselle de terre. Le bois et le sel fournissent encore des articles d'exportation.

La branche aînée prétend être seule régnante; mais les autres s'y opposent, et *Lippe-Buckebourg* sur-tout cherche à prouver sa souveraineté en se ruinant, à force de tenir des troupes sur pied. Les revenus de toutes les branches ensemble ne passent guères la somme de 200,000 écus.

Comté de Pyrmont. — Ce petit pays est situé à l'est de Lippe; et quoiqu'à peine visible sur les cartes, il mérite quelque attention, à cause des eaux minérales célèbres qu'il renferme.

C'est entre le château de Pyrmont et la ville nouvelle du même nom, que se trouve, au bout d'une superbe allée, la principale source, qui est couverte d'un petit édifice octogone. Les parties intégrantes de l'eau sont l'acide carbonique, le fer dissous, quelques sels neutres et quelques terres; dans cent pouces cubes d'eau, se trouvent 187 pouces $\frac{1}{2}$ cubes de gaz acide carbonique; une livre pesant d'eau contient, d'après les essais de *Westrumb*, un grain de fer. Les vertus attribuées à cette eau, sont de dissoudre les humeurs visqueuses, de désobstruer les canaux vitaux, et sur-tout de donner du ton aux nerfs, par la force irritative de l'acide et

les qualités restaurantes du fer. On s'en sert tant intérieurement que pour les bains. Cette source était déjà connue dans les tems reculés, sous le nom de *Heiliger-Brunnen*, c'est-à-dire, fontaine sainte; les moines y exerçaient alors leur charlatanisme, qui, dans notre siècle éclairé, a fait place à celui des médecins (1).

La source dite *Brodelbrunnen*, jaillit à quarante-quatre pieds de la première; elle bouillonne comme un chaudron; sa chaleur ordinaire est de 57 degrés de Réaumur, et elle contient une plus grande quantité d'acide carbonique que les autres; on ne s'en sert que pour les bains, ainsi que de la *basse-fontaine*, placée à 112 pieds de la première, et dont les eaux sont les plus faibles.

Tout près de la source principale, se trouve celle appellée *Augen-Brunnen*, c'est-à-dire, fontaine des yeux; ses eaux contiennent 1 grain $\frac{3}{4}$ de fer sur 23 livres pesant d'eau, et environ 2 grains de sel sur chaque livre; on prétend qu'elle fortifie les yeux.

Un peu plus loin, on voit une carrière, où par-tout s'élèvent des exhalaisons de gaz acide carbonique, qui souvent forcent les ouvriers d'en sortir. Les médecins, voulant y établir un bain de vapeurs, ont persuadé au prince d'y faire construire une caverne artificielle, qui aujourd'hui semble menacer ruine. On y trouve quelques-uns de ces phénomènes qui ont rendu si fameuse la *grotte du chien*, près Naples; lorsque le tems est beau, les vapeurs remplissent toute la caverne et même le vestibule; les oiseaux, qu'on laisse voler à travers ce vestibule, tombent évanouis à terre; la paille allumée s'éteint, etc., etc. On regardait autrefois ces exhalaisons comme sulphureuses; mais les recherches les plus modernes ont démontré que le souffre qui se trouve dans la caverne, n'a aucune influence sur les vapeurs.

Près de cette grotte, jaillit une source nommée *der sauerling*, dont les eaux très-légères, ont un goût acide vineux, qui en fait une boisson fort agréable.

---

(1) Nous tirons le fond de ces remarques d'une brochure de M. *Frankenau*, médecin danois, qui fait peu de cas des eaux minérales.

La source découverte près de la saline, à quelque distance de Pyrmont, n'a pas encore pris faveur.

La vallée dans laquelle Pyrmont est située, offre des vues romantiques, et les embellissemens qu'on y a faits, quoique mesquins, ne laissent pas que d'y jeter quelque variété; l'on peut en contempler l'ensemble du haut de la montagne dite *Bomberg*, ou mieux encore de celle dite *Kœnigsberg* (montagne du roi), où Fréderick II aimait à se promener, comme on apprend par l'inscription d'un monument en marbre, érigé en son honneur (1). Les montagnes qui environnent Pyrmont ne sont pas sans quelques traces volcaniques, ou du moins sans des excavations souterraines très-considérables; près de *Holzhausen*, on voit trois grands trous coniques, formés par l'éboulement subit des terres. Dans les couches calcaires de ces montagnes, les cornes d'Ammon, les turbinites et autres pétrifications marines se trouvent en grand nombre.

Passons de ce tableau physique de Pyrmont, au genre de vie qu'on y mène. Un jour y ressemble à l'autre, et il nous suffit de vingt-quatre heures pour voir toutes ces merveilles.

D'abord, ne nous laissons point entraîner par la beauté de la matinée, et ne visitons point la fontaine avant six heures. Nous aurions le chagrin de voir ces rustres de paysans, qui, sans respect pour les ordres de la docte faculté, vont se gorger des eaux minérales, ensuite manger à gogo, ensuite boire de l'eau-de-vie. Et ces coquins osent se porter bien! Quelle impudence! *Savantissimi doctores*, quel scandale!

Il est sept heures. La grande allée est remplie du beau monde. La musique du prince joue un cantique et ensuite des contre-danses. Les buveurs, après chaque verre, se promènent lentement jusqu'au bout de l'allée: ainsi le veut l'ordre suprême de la faculté. Vous croiriez voir les fantômes d'Ossian, planant sur les bruyères.

---

(1) Voici cette inscription simple et élégante:

FRIDERICUS. MAXIMUS.
FONTE. SALUTIFERO.
VIRES. RESTAURATURUS.
HOC. SECESSIT.
GAUDEBAT.

Toutes fois cette apparence de gêne cède bientôt la place à la bruyante gaieté des cafés, vers lesquels les tables de déjeuner invitent la foule. Quelques coteries agréables se forment dans les petites allées ou dans les bosquets. Dans le mois de juillet, qui est l'époque de la plus grande affluence, les étrangers de distinction commencent à donner ce qu'on appelle ici des *déjeuners dansans*; souvent tout le public en masse y est invité par une proclamation faite dans la grande salle de bal. On vous sert du café, du thé et du chocolat; ensuite une valse et encore une valse, jusqu'à ce qu'il plaise aux dames d'aller voir la grande promenade du matin. Des équipages brillans remplissent l'allée; là, une héroïne guide, de sa tendre main, deux coursiers fringans; ici un allemand anglisé court à bride abattue. Aimez-vous les dissertations sur la noble généalogie de tel ou tel cheval? Vous n'avez qu'à écouter tous ces messieurs en grandes bottes, qui vous offrent en même tems une galerie de tous les uniformes de l'Europe. Le son des louis d'or flatte-t-il votre oreille? Allez dans la salle de bal; elle retentit déjà de ces grands mots: *perdu! gagné! le jeu est fait!*

La cloche redouble ses tintemens; elle vous ordonne de dîner; car enfin vous êtes en Westphalie, où le dîner n'est pas encore passé de mode. Choisissez donc parmi les nombreuses tables d'hôte: vous aurez par-tout du mauvais vin; mais ce n'est que dans la petite salle du bal que vous trouverez une assemblée nombreuse de jolies femmes.

Vers quatre heures tous les dîners sont terminés, et l'allée commence à se remplir. C'est le moment où la beauté étale tous ses charmes; le grand costume remplace les négligés.

Vous voudriez abattre toutes ces boutiques bigarrées de la grande allée qui intercepte la vue des bois et des montagnes? Hélas! en dépit de vous, on continue à étaler des saucissons de Brunswick à côté des capotes de Paris.

La foule diminue; elle va se presser vers le théâtre, édifice maussade, où les acteurs d'Hanovre viennent jouer en allemand. Avez-vous peur des drames? Allez visiter les charmans environs; c'est le moment où le bon ton vous permet de monter sur ces hauteurs où le grand Frédéric aimait à errer sous l'ombre des chênes antiques. Quelques pas

plus loin, vous vous trouverez en Pensylvanie. — Comment, en Pensylvanie? — Voyez-vous cette vallée solitaire, cette forêt épaisse, ces habitations simples et propres? C'est la *vallée de la paix* (1). Une colonie de quakers y a établi une fabrique de coutellerie.

Mais ceci vous parait trop fade; retournons dans le tourbillon du beau monde. Il est neuf heures; on soupe; c'est encore la cloche qui l'annonce. Après dix heures, les dames ne se montrent plus en public; elles vont probablement se jeter entre les bras du sommeil, ou goûter la douceur de la soirée dans ces bosquets anglais! C'est contre le bon ton de les visiter pendant le jour.

Je vois encore la grande salle illuminée; les louis d'or roulent toujours sur la table de pharaon; deux barons allemands tiennent la banque. Vraiment, c'est un *noble* métier; on devrait l'interdire à la canaille rôturière. — Mais Morphée gagne enfin la victoire sur Plutus même, et la nuit couvre de ses ombres silencieuses la scène de la joie.

Demain ce sera la même chose : les malades imaginaires suivront encore en tremblant les ordres de la faculté; les médecins continueront de clabauder l'un contre l'autre derrière chaque bosquet et auprès de toutes les toilettes; les aubergistes vous diront cent fois : « Restez donc, monsieur; restez encore une huitaine de jours; vous verrez que les eaux feront leur effet; car c'est un remède infaillible ». — Oui, infaillible pour vous nourrir, messieurs les bourgeois de Pyrmont; infaillible pour enrichir vos Esculapes; infaillible enfin pour augmenter de 30,000 écus par an les revenus de votre prince.

Reprenons maintenant cet air sérieux et grave que, selon M. *Busching*, un géographe ne devrait jamais quitter. Observons que le comté de Pyrmont a 5 lieues carrées en étendue; qu'il est habité par 6,000 individus; qu'on y fait beaucoup de toiles, et qu'il rapporte à son possesseur, le prince de Waldeck, environ 55,000 écus par an.

Comté de Rietberg. — Ce petit pays, situé à l'ouest du comté de Lippe, ne mériterait pas d'être cité, s'il n'offrait pas un exemple contraire à la thèse favorite de quelques écri-

(1) *Friedensthal.*

vains protestans; savoir, que le catholicisme empêche les progrès de l'industrie manufacturière. Dans le comté de Rietberg, tous les habitans, au nombre de 13,000, suivent la religion catholique. Dans aucune autre partie de la Westphalie, l'art de manufacturer le fil n'est poussé si loin; une botte de 20 écheveaux, chacun de 60 tours d'un devidoir de 2 aunes un quart (1) 2 pouces de diamètre, est ici réduite graduellement du poids de 2 onces à celui d'une drachme. La blanchisserie de Holte est entièrement établie sur le pied de celles de Harlem en Hollande. On y voit, entre autres, une machine ingénieuse pour lustrer le fil. Ce pays, d'ailleurs stérile, rapporte au comte de Kaunitz, qui en est le souverain, 30,000 écus d'empire par an.

Comté de Waldeck. — Ce pays qui, sur 96 lieues, peut avoir 80,000 habitans, est entouré de la Hesse, de l'évêché de Paderborn et du duché de la Westphalie. C'est un des terrains les plus élevés de l'Allemagne, et outre les montagnes ordinaires, on y trouve encore d'énormes roches détachées, qui méritent l'attention des géologues. Le sol est néanmoins fertile en blés et pâturages. Les moutons, le gibier, les poissons sont en grand nombre. On trouve dans les mines et carrières du fer, du cuivre, du plomb, du marbre, de l'albâtre, de l'ardoise. La rivière d'*Eden* charie des paillettes d'or dont le prince a fait frapper des ducats et fait faire de la vaisselle. Parmi 13 petites villes, que ce pays renferme, nous remarquerons les suivantes.

Arolsen, ville nouvelle, régulièrement bâtie, résidence des princes et siége de la plupart des administrations.

Corback, capitale du pays ou du moins celle qui tient le premier rang entre les villes; on voit dans une de ses églises un superbe monument en marbre et en albâtre, que la république des Provinces-Unies a fait ériger en l'honneur de George-Frédéric, prince de Waldeck, son feld-maréchal.

Nieder-Wildungen, où l'on voit un autre monument en albâtre, que la république de Venise a fait élever en reconnaissance des services que lui avait rendus, comme général, le prince Josias de Waldeck.

---

(1) Les auteurs allemands parlent sans doute de l'aune de Berlin.

Freienhagen, ville très-chétive, mais remarquable par les *Juges-francs* ou *Frey-grafen*, y établis par Charlemagne.

On fait dans le comté de Waldeck différentes étoffes en laine, flanelles, bouracans, calemandes, étamines et gros draps, du papier, des ouvrages en fer et cuivre. Outre ces articles, on exporte encore des métaux bruts et forgés, des bois de construction et de tonnelage, pour Brême ou Hambourg, et des grains pour la Hesse.

Il y a des Etats, qui s'assemblent rarement. La branche régnante a la dignité princière, mais le pays est resté comté. La Hesse, qui donne aux comtés l'investiture, en sera probablement un jour entièrement maîtresse. Les revenus montent à 150,000 écus d'Empire, et comme les princes ont toujours été des militaires distingués, ils tiennent sur pied une petite armée de 2,000 hommes environ. Il y a des habitans des trois églises de l'Empire, mais le luthéranisme est la religion du plus grand nombre.

2. *En haute Saxe et Thuringue.*

Principauté d'Anhalt.—Ce pays est situé entre les principautés prussiennes de Magdebourg et Halberstadt, la marche de Brandebourg, l'électorat de Saxe, le comté de Mansfeld et autres provinces. Il contient sur 130 lieues carrées, environ 126,000 habitans, calvinistes et luthériens.

Le district isolé, qui touche au Hartz, renferme dans le sein de ses montagnes quelques minéraux, comme du plomb, de l'argent (1200 marcs par an), du cuivre et du fer, une profusion de marbres de plusieurs sortes, des charbons de terre, etc. Il y a aussi de belles forêts. Vers Bernbourg et Cœthen, le pays devient plus uni, et il ne produit plus ni minéraux ni bois; en revanche, l'orge et le froment y trouvent un sol gras, argileux et fertile. Plus loin, vers Dessau et Zerbst, le sol sablonneux et marécageux ne permet que la culture du seigle et du tabac. En général, le pays produit abondamment des blés, des légumes et des fruits excellens. On plante beaucoup de houblon, et près de Bernbourg il y a des vignes.

Jusques en 1793, cette principauté était partagée entre quatre branches régnantes, savoir : de Dessau, Zerbst, *Bernbourg* et *Cœthen*; mais dans cette année la ligne de Zerbst

s'étant éteinte, son territoire fut d'abord administré en commun par les trois autres branches, jusqu'à ce qu'on en fit un partage formel en 1797. Il n'y a donc aujourd'hui que trois territoires dont nous allons citer les endroits remarquables, avec leurs manufactures et fabriques.

Dans la portion d'*Anhalt-Dessau*, qui contient 52,000 habitans.

Dessau, sur l'Elbe, capitale et résidence, peuplée de 10,000 âmes; on y trouve une excellente école qui a été formee des débris du fameux établissement, nommée *Philanthropinum*, fondé par *Basedow*; il y a quelques fabriques de tabac, quelques tisserands en laine, et une *société calcographique.*

Zerbst, ville de 8,000 habitans et la plus belle de tout le pays d'Anhalt; on y fait des galons d'or et d'argent, du tabac, de la faïence, des rubans; les brasseries comptent parmi les plus célèbres de l'Allemagne.

Parmi les divers châteaux, celui près de la ville de *Wœrlitz* est sur-tout connu par son parc anglais, le plus beau dans son genre qu'il y ait en Allemagne.

Oranienbaum, ville très-régulièment bâtie. *Raguhn*, avec des métiers de draps, et autres petites villes.

Dans la partie d'*Anhalt-Cœthen, qui compte* 36,000 habitans.

Cœthen, avec 7,000 habitans; c'est la ville la plus commerçante de tout le pays; elle exporte sur-tout de la laine. On y fait des galons d'or et d'argent. Le château renferme quelques collections et cabinets, digne d'être vus.

Dans la portion d'*Anhalt-Bernbourg*, où l'on trouve 38,000 habitans.

Bernbourg, ville de 4,000 habitans, avec une antique et célèbre château; une remarquable écluse sur la rivière de Saale; des fabriques de faïence, d'amidon, de tabac et de cuir.

Ballenstadt, résidence ordinaire, avec 2,400 habitans, et *Hartzgerade* avec 3,000 habitans dans le district isolé sur le Hartz. Dans la première de ces villes on fait de la flanelle, dans l'autre, du vert de Brunswick.

Il y a dans l'endroit nommé *Magdesprung*, un haut-fourneau, un bain de granulation, cinq forges de fer, trois d'acier, une

fabrique de cloux, une de faux, une de fil de fer ; on y fait aussi des fourneaux coulés, et en général toutes sortes d'ouvrages en fer ; ces établissemens appartiennent au souverain, et donnent un profit net de 100,000 francs par an. Il y a encore des forges considérables, et une marbrière à *Gunthersberg*.

Coswig, ville de 317 maisons, sur l'Elbe, à l'autre extrémité de la principauté.

On voit que les manufactures et fabriques n'offrent pas beaucoup d'articles pour l'exportation. Les importations ne paraissent pas être balancées par les grains, les fruits, les fabricats métalliques qu'on exporte. Il est toutefois à présumer que l'excédent de l'importation provienne de la contrebande entre la Prusse et la Saxe, qui naturellement trouve une issue par le territoire d'Anhalt.

La maison d'Anhalt, qui originairement portait le nom d'*Ascanie*, est une des plus anciennes de l'Allemagne, et semblait appelée à de hautes destinées (*Voyez* nos articles de Brandebourg et de Saxe). Les trois branches régnantes possèdent chacune leur territoire avec souveraineté entière ; mais le pays est, tant d'après sa constitution intérieure que vis-à-vis l'Empire germanique, regardé comme un seul état ; le prince de Dessau dirige les affaires communes.

En parlant des revenus, nous ne comptons pas ceux que les différentes branches régnantes et collatérales tirent de leurs possessions hors la principauté. Anhalt-Dessau, par exemple, possède le bailliage d'Alsleben, près Halle, et un territoire en Prusse, qui contient 20,000 sujets ; la branche collatérale de *Bernbourg-Hoym* possède le comté de Holzapfel, en Westphalie, et la seigneurie de Schaumbourg, sur la Lahn ; la branche collatérale de Cœthen possède la grande baronie de Pless, en Haute-Silésie (1). Mais en ne parlant que des revenus du pays d'Anhalt, on estime ceux d'Anhalt-

(1) M. *Hæck*, auteur du tableau statistique sur l'Allemagne, cite, de toutes ces possessions, la seigneurie de Pless. Pourquoi justement elle ? Elle est soumise à la souveraineté du roi de Prusse, elle fait partie de la Silésie, et ne peut pas plus en être détachée que ne le peut le duché de Sagan ou celui d'Œls. Si l'on veut tenir compte de cette possession, il faudrait également parler de toutes les autres. Mais ces sortes d'inconséquence reviennent souvent dans l'ouvrage cité.

Dessau à 1,200,000 francs, ceux d'Anhalt-Cœthen à 600,000 francs, et ceux d'Anhalt-Bernbourg (à cause des mines) à 800,000 francs. Ces princes tiennent peu de militaires; plusieurs d'entre eux ont gouverné avec sagesse. Dans l'ancienne portion d'Anhalt-Dessau il n'y a plus de noblesse, le prince ayant successivement acheté toutes les terres nobles.

Comté de Stolberg. — La maison de Stolberg, une des plus anciennes de la Saxe, ne possède que des pays soumis à la souveraineté des autres princes. Nous avons déjà parlé du comté de Wernigerode dans la description de la monarchie prussienne, de qui il dépend; le comté de Stolberg, comme fief de la Saxe, aurait pu justement trouver sa place dans une appendice du chapitre, où cet électorat est décrit. Mais comme il est marqué séparément sur les meilleures cartes, nous avons préféré de n'en faire mention qu'ici.

Ce pays est situé entre les comtés de Mansfeld, de Hohnstein, de Schwarzbourg et autres. Les deux tiers en sont montagneux, et fournissent quelques minéraux et du bois; le reste produit des blés. L'une et l'autre partie nourrissent de bon bétail. Il y a, près *Rodleberode*, du cuivre et de l'albâtre; près *Strasberg*, on exploite une mine d'argent.

Stolberg, ville de 3,000 habitans, est la seule qui mérite les honneurs de la mention; on la distingue par le surnom *am Hartze*, c'est-à-dire, près du Hartz, de deux autres; l'une dans le cercle des Mines, en Saxe; l'autre dans le duché de Juliers.

Tout le comté a, sur 20 lieues carrées, 20,000 habitans, tous luthériens.

Il y a quatre branches régnantes, qui se distinguent par les surnoms de *Stolberg*, de *Rosla*, de *Wernigerode* et de *Geudern*; cette dernière a obtenu la dignité princière. Plusieurs autres domaines épars dans l'empire entrent dans la masse des pays possédés par cette maison; par exemple, le *comté de Kœnigstein*, dans le cercle du Haut-Rhin, où réside la branche de *Geudern*. A l'exception de la branche de Wernigerode, qui jouit d'un revenu considérable, les princes de cette antique maison se trouvent peu favorisés de la fortune.

Seigneuries des comtés de Schœnbourg. — Elles sont situées

situés dans l'électorat de Saxe, sur les confins du cercle des mines, et dépendent de l'electeur de Saxe, les unes absolument, les autres comme *hauts fiefs*, selon ce que prétend la Saxe, mais selon l'opinion des comtes de Schœnbourg, comme des *arrières-fiefs* de l'Empire, dont la Saxe donnerait seulement l'investiture. Mais comme il serait presque impossible de faire comprendre au public français la nature de ces querelles d'allemands, nous avons pris le parti de réunir toutes ces seigneuries, sans égard à leur état politique, dans un seul et même article.

Les seigneuries des comtes de Schœnbourg contiennent sur une surface de 36 lieues carrées, selon le dernier dénombrement, 14 villes, 138 village, 66 paroisses, 9,820 feux, et environ 52,000 habitans, lesquels, ainsi que les comtes, professent le luthéranisme. Le nombre des habitans augmente de jour en jour.

Ce petit pays, quoiqu'un peu montagneux, doit être compté parmi les contrées agréables et fertiles. L'agriculture et la nourriture du bétail, quoique dans un état florissant, ne suffisent pas aux besoins d'une population si forte. Les forêts sont considerables; les montagnes fournissent de l'argile pour les poteries, du fer, du cuivre mêlé d'argent, du cinabre, du marbre, de l'ardoise, de la serpentine. Le peuple est très-industrieux; les manufactures sont même répandues dans les villages; la fabrication en laine, lin et coton est sur-tout très-forte; on compte plus de 2,500 métiers en activité.

La branche principale aînée possède 5 villes, 37 villages en entier, 19 en communauté, 4,410 feux et un revenu annuel de 60,000 écus de Saxe (à 4 francs). Dans son territoire nous remarquerons les endroits suivans:

Waldenbourg, sur la Mulde, résidence, ville de 3,000 habitans. On y fait des lainages, des toiles, des bas, des pipes à fumer, de la poterie excellente et des creusets qui valent ceux de Hesse.

Lœsnitz, ville de 3,200 habitans, *Lichtenstein*, avec 2,500 habitans et autres; dans ces villes, ainsi que dans les grands villages de *Lungwitz*, *Chursdorf* et autres, on fait des draps, des étoffes, des toiles, des bas et autres articles en très-grande quantité.

La branche principale cadette, ou de Penig, se divise en

deux branches collatérales, celle de *Wechselbourg* et celle de *Remissau*, qui s'est encore partagée en deux ramifications. Celle de *Rochsbourg* possède 3 villes, 22 villages en entier, 5 en commun, 1,256 feux ; il n'y a aucun endroit remarquable. Le territoire de la branche de *Hinter-Glaucha* contient environ 2,200 feux et les villes suivantes :

Glaucha la meilleure ville de tout le pays, avec 5,000 habitans et un grand château, appelée anciennement *die Schœnebourg*, c'est-à-dire, le beau château ; c'est de là que vient le nom des comtes de Schœnbourg. Glaucha est le siége de la régence commune sur toutes les seigneuries et la résidence de deux branches régnantes. Il y a de bonnes manufactures en laine, lin, etc., etc.

Merane, très-ancienne ville de 2,000 habitans, remarquable pour les historiens-généalogistes ; la fabrication d'étoffes de laine y est importante.

La branche de *Wechselbourg* possède la moitié de ces deux villes que nous venons de nommer, et en outre un territoire de 2,600 à 2,700 feux, contenant entre autres :

Hohenstein, ville de 3,000 habitans, avec beaucoup de tisserands, de belles blanchisseries et un bon commerce.

Penig, avec 3,000 habitans ; *Ernstthal*, avec 1,800 habitans, villes très-industrieuses.

La branche de Waldenbourg a la dignité princière, les autres se contentent du titre de comtes.

Seigneuries de Reuss. La maison de Reuss se distingue par quelques singularités généalogiques. Les premiers individus de cette famille, dont parle l'histoire, vécurent dans le treizième siècle ; c'étaient deux frères, dont l'un portait l'épithète de *Reuss*, c'est-à-dire le Russe, l'autre celui de *Bœhme*, c'est-à-dire le Bohémien ; le premier laissa seul de la postérité, et ce qui chez lui avait été un épithète, devint chez ses descendans un nom de famille ; c'est un exemple unique parmi les maisons régnantes de l'Europe. Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que tous les individus mâles de cette maison ont le prénom de *Henri* ; pour les distinguer on les nombre dans chacune des branches collatérales d'après l'ordre des naissances, en recommençant toujours à chaque siècle nouveau ; desorte qu'on dit, par exemple, dans la branche aînée, *Henri le trente-sixième, Reuss senior*, comte

de Greiz, etc., etc., et dans la branche cadette *Henri le trente-sixième*, *Reuss junior*, prince de Lobenstein, etc.

Les possessions de la maison de Reuss sont situées dans la contrée nommée *Voigtland*; elles forment deux masses séparées, et sont environnées de la Saxe électorale et ducale; l'extrémité méridionale touche à la Franconie. Elles consistent en cinq *seigneuries*, qui portent les noms de *Greitz*, de *Schleitz*, de *Lobenstein*, de *Burgk* et de *Gera*.

La surface est de 58 lieues carrées, et les habitans, tous luthériens, sont au nombre de 70,000. On trouve dans ces pays 9 villes, 13 bourgs, 231 villages, 38 biens domaniaux et 75 terres nobles.

Le terrain, quoique très-montueux vers le sud, renferme des vallées fertiles, qui nourrissent un grand nombre d'excellent bétail. Les grains et les fruits suffisent à-peu-près aux besoins des habitans. La seigneurie de Gera produit beaucoup de l'un et de l'autre. Il y a abondance de bois résineux. Les mines donnent du fer, du cuivre, du vitriol et de l'alun, un peu d'argent et de plomb.

La fabrication en laine et coton est très-importante; il y a aussi beaucoup de forges. Nous en parlerons en nommant les endroits remarquables que voici:

Dans le territoire de la branche principale aînée.

Greitz, capitale et résidence, ville de 4,000 habitans, avec deux châteaux. Les manufactures de draps, et sur-tout d'étoffes y fleurissent.

Zeulenroda, ville de 400 maisons, où l'on fait des étoffes et des bas; *Burgk*, où il y a une forge considérable tant en toles qu'en ouvrages de fonte, etc.

Dans le territoire de la branche cadette.

Gera, jolie ville de 800 maisons et 7,000 habitans, avec des manufactures importantes en étoffes de laine, qui occupent 350 maîtres, en camelots et étoffes mi-soie, ainsi qu'en porcelaine. Les teintureries sont excellentes. Cette ville est le siége d'une régence commune pour les possessions de la ligne cadette, dont il y a quatre branches régnantes, savoir: de *Gera*, de *Schleitz*, de *Lobenstein* et d'*Ebersdorf*; chacune de ces branches a son administration des finances à part.

Schleitz, ville de 3,000 habitans ; on y fait des étoffes de laine et de coton, ainsi que de la mousseline.

Lobenstein, ville de 2,500 habitans, avec des manufactures en laine et coton, et de bonnes mégisseries.

Hirschberg, ville de 1,200 habitans ; on y fabrique des bas ; *Ebersdorf*, village de 1,000 habitans, avec une florissante colonie des Herrenhutiens ; *Wurzback*, autre village manufacturier et commerçant.

Ce pays a des *Etats*, composés de la noblesse, des villes et de quelques cantons ruraux. Les produits des manufactures fournissent beaucoup d'articles à l'exportation, même pour des pays très-éloignés, comme l'Italie, l'Espagne, le Portugal et autres. — Les auteurs qui n'attribuent à toutes les branches ensemble, que 300,000 florins de revenu annuel, se trompent évidemment ; les domaines seuls doivent rapporter plus, et les impôts, dixmes, l'accise du bétail et autres, sont assez considérables ; toutefois nous ne pouvons point indiquer avec certitude le total de ces différentes sommes.

Comté de Schwarzbourg. — Ce pays se divise en comté supérieur ou méridional, et inférieur ou septentrional. Celui-ci avoisine la Thuringue-électorale et le comté de Stolberg ; l'autre, coupé lui-même en deux parties, est situé entre les principautés d'Altenbourg, Weymar, Gotha, Cobourg, etc. On estime l'étendue à 120 lieues carrées, et la population à 110,000 habitans, qui tous suivent la confession d'Ausbourg. Il y a 12 villes et 10 bourgs.

Le *Comté supérieur* a de belles forêts, des pâturages, beaucoup de gros bétail, une agriculture suffisante ; on y récolte beaucoup de lin. Les mines donnent du cuivre, du cobalt, de l'alun, du vitriol et autres substances. Il y a de bonnes carrières de marbre, d'albâtre et d'ardoise. Une douzaine de forges, quelques verreries, deux manufactures de porcelaine, des fours à goudron et à potasse, des laboratoires de drogueries ; voilà tout ce qu'il y a d'établissemens d'industrie de quelque importance. Nous remarquerons les endroits suivans :

Rudolstadt, ville de 4,500 habitans, résidence de la branche régnante cadette ; on y trouve un gymnase, un bon

cabinet d'histoire naturelle, un château, une manufacture de porcelaine, quelques tisserands en laine, etc.

Kœnigsee, ville de 300 maisons, et *Oberweisbach*, village de 200 maisons, siéges de la fabrication des drogues; *Ilm*, ville habitée par des tisserands en laine, et autres endroits appartenant à la branche de Rudolstadt.

Arnstadt, ville de 750 maisons et 5 à 6,000 habitans; siége d'une régence, nommée par la branche régnante aînée, ou de Sonderschausen. Il y a ici un lycée, un commerce actif et beaucoup d'industrie.

Breitenbach, 435 maisons; *Gehren*, 217 maisons, et autres bourgs, sous la régence d'Arnstadt.

Le *Comté inférieur*, situé en partie dans la belle et fertile contrée, décorée du nom de la *plaine d'or* (en allemand, *die goldene aue*), produit des grains, des fruits, des légumes en abondance; on y nourrit beaucoup de bétail; la saline de Frankenhausen est très-importante; les carrières donnent entre autres de l'albâtre très-beau. Les manufactures y sont peu de chose. On doit remarquer les endroits suivans:

Sondershausen, ville de 500 maisons, résidence de la branche aînée, qui en porte le nom; il y a un gymnase et, dans le château, un cabinet de curiosités, où se trouve le *Pustrich*, idole vandale ou esclavonne, faite en bronze.

Keula, ville de 300 maisons; *Holz-Thalleben*, village de plus de 300 maisons; *Greussen*, ville, sont encore à la branche de Rudolstadt.

Frankenhausen, ville de 630 maisons, siége d'une régence dépendante de la branche de Rudolstadt; la saline voisine appartient à la bourgeoisie.

Kelbra, ville de 300 maisons; *Berga*, village de 205 m. avec une forge de cuivre, et autres endroits dans un district qui appartient en commun aux comtes de Stolberg, et à ceux de Schwarzbourg-Rudolstadt.

Le comté inférieur est, pour la plus grande partie, fief-mouvant de la Saxe; plusieurs bailliages même reconnaissent la souveraineté territoriale de l'électeur. Quant au comté supérieur, il dépend, pour la plupart, de Weymar, quant à la féodalité; mais les comtes possèdent la souveraineté territoriale. Ces princes sont obligés de paraître, par députés, aux

diètes provinciales de la Saxe-électorale et la Saxe-Weymar. C'est là un échantillon de la confusion qui règne dans le droit public de l'Empire. La maison de Schwartzbourg a la dignité de prince, sans que leurs pays y participent; ils mettent parmi leurs titres celui d'*un des quatre comtes de l'Empire* (1), et parmi leurs armes se trouve une *fourche d'étable*, pour désigner l'office héréditaire de *grand-maître d'écuries* de l'Empire. Cette maison a même donné un empereur à l'Allemagne. Nous ne savons rien de certain sur les revenus de ce comté; ils ne peuvent guères être au-dessous de 250,000 écus de Saxe, ou plus d'un million de France.

3. *Dans la Wetteravie et le Westerwald.* Sous les noms de Westerwald et de Wetteravie, il ne faut pas, avec certains géographes français, se figurer une principauté ou un état quelconque; ce sont des noms de contrées, comme le sont en français, par exemple *le pays de Caux* ou la *Champagne pouilleuse*. Ces sortes de dénominations ne comportent pas une définition rigoureuse; elles varient, et quelquefois se perdent avec les circonstances locales qui les avaient fait naître. Celle de *Westerwald* n'aura pas ce sort, puisqu'il se fonde sur une circonstance physique et inaltérable. Ce mot veut dire, les forêts ou montagnes de l'ouest; en effet, la chaîne de montagnes boisées qui existe entre la Hesse, le duché de Westphalie, celui de Berg et le Rhin, est la plus occidentale de la Germanie propre. Quant au nom de *Wetteravie*, il vient d'une petite rivière, nommée *Wetter*; on appela le canton voisin, *Wetter-au*, c'est-à-dire, plaine de *Wetter*; on étendit ensuite la signification peu-à-peu, jusqu'à y comprendre tous les pays situés sur la rivière de Lahn, entre la Hesse, la ville de Francfort, la Westphalie et le Rhin. Il est impossible de fixer plus exactement les limites de ces deux contrées, dans lesquelles sont situés les petits états que nous allons décrire.

ETATS DE NASSAU-ORANGE-DIETZ. — Les principautés

(1) C'est-à-dire, un des quatre juges anciens de l'Empire; les trois autres ont dû être les princes de *Clèves*, de *Cilly* et de *Savoie*.

de *Dietz*, de *Siegen*, de *Dillenbourg* et de *Hadamar*, qui appartiennent à la branche Ottonienne de la maison de Nassau, sont situées au sud du duché de Westphalie, entre les possessions de Hesse-Cassel, et diverses petites souverainetés. Elles contiennent, sur une étendue de 124 lieues, 100 à 120,000 habitans, la plupart de la religion réformée.

Ces pays, que la rivière de Lahn traverse en partie, ont le terrain montagneux et le sol peu propre à la culture des blés; celle du chanvre y réussit mieux; les forêts ont été belles, mais on les a dévastées. La principale richesse du pays est dans les mines et carrières; elles donnent sur-tout du fer, ensuite du cuivre, du plomb, de l'argent, du vitriol, des houilles, des terres à foulon, à pipe et à poterie. Les basaltes qu'on trouve ici semblent indiquer des volcans éteints.

L'industrie n'est tournée que vers les fabrications métalliques. On trouve dans la principauté de Siegen, 2 forges de cuivre, 3 de fer et 4 usines de fer qui appartiennent au souverain, 6 forges de fer, une plomberie, une raffinerie d'argent, qui sont à des particuliers. Le pays de Siegen renferme 6 raffineries d'argent, 6 forges d'acier, 10 de fer, 2 de cuivre, 18 usines de fer, 13 d'acier, 12 de fil-de-fer, dans lesquelles on retire de la mine, annuellement environ 75,000 quintaux de fer brut, et 2,044 d'acier brut, et où l'on forge 12,000 charretées, à 960 livres pesant, de fer et 2 à 3 mille charrettées d'acier. Une grande partie est exportée dans le duché de Berg (*Voyez* le chapitre III). La fabrication en laine est assez répandue. Les paysans font de petits ouvrages en bois, sur-tout des cuillers, dont on exporte pour 8,000 florins par an. — Voici les meilleurs endroits:

Dillenbourg, siége de la régence et, en quelque sorte, capitale de tout cet état. C'est une ville de 3,000 habitans.

Herborn, ville qui ne le cède guères en population à la précédente; il y a ici un célèbre gymnase académique, centre de l'instruction publique dans ce pays. Les manufactures d'étoffes et bas de laine, les corroieries, une papeterie et les fabriques de pipes, la rendent florissante.

Nassau, bourg de 1,500 habitans, sur la Lahn, appar-

tient en commun à toutes les branches régnantes auxquelles il a donné son nom.

Dietz, petite ville, près de laquelle se trouve le château d'*Oranienstein*.

Fachingen, village dont les eaux minérales commencent à prendre faveur.

Siegen, petite ville qui possède d'importantes manufactures de siamoise, de bas et de bonnets en coton, ainsi que des corroieries.

Il y a des manufactures de laine et de rubans, une fabrique de tabac et plusieurs corroieries à *Hilchenbach*. On trouve dans divers endroits des papeteries qui exportent en quantité.

On porte à 463,539 florins les revenus de Nassau-Orange-Dietz; mais selon M. Hœck, les acquisitions considérables qui ont eu lieu en 1789, ont dû les faire monter au delà de 500,000 florins.

ETATS DE NASSAU-WEILBOURG ET DE NASSAU USINGUE.— La branche de Nassau-Weilbourg possède le comté de ce dernier nom, et quelques petits districts, qui ensemble ont 25 lieues carrées, 38,000 habitans, et donnent 220,000 florins de revenu. Sept lieues et demie, avec 10,000 âmes se trouvent sur la rive gauche et, par conséquent, appartiennent à la France. La branche de Nassau-Usingue possède environ 48 lieues carrées avec autant de milliers d'habitans et 200,000 florins de revenu; elle n'en a rien perdu. Mais l'une et l'autre de ces deux branches ont perdu leur part dans la succession de Nassau-Saârbruck, dont tous les états, contenant 40 lieues carrées, ont été incorporés à la France. Dans le dessein de se procurer des indemnités amples, on a évalué les revenus de ces pays à 452,000 florins, somme évidemment exagérée.

Les pays de Weilbourg et Usingue, situés au nord de Mayence et de Francfort, et au sud de Nassau-Orange-Dietz, offrent quelques montagnes; mais la plus grande partie du sol est très-propre aux vignes et fruits, moins en blé; le lin, le chanvre, le tabac, la garance y sont cultivés. On y trouve marbres, ardoises, vif-argent, cuivre, fer, et même un peu d'argent. Les endroits remarquables sont:

Dans *Nassau-Weilbourg*,

Weilbourg, chef-lieu, avec un joli château. Il y a quelques fabriques de draps et une papeterie.

Kircheim-Poland, résidence ordinaire du prince ; *Elkenshausen*, avec une fabrique d'aiguilles, etc.

Dans *Nassau-Usingue*,

Usingen, chef-lieu et ancienne résidence, avec de belles manufactures de bas, établies par des Français réfugiés.

Wisbaden, siége de la régence. Près de là sont des eaux thermales, qui attirent une grande affluence de monde. On croit que ce sont le *Mattiacæ-Aquæ* des anciens.

Biberich, village, avec un château, dans la position la plus charmante : c'est la résidence ordinaire du prince.

Idstein, ville très-industrieuse. On y prépare annuellement 25 à 28,000 peaux de veau, de bouc et de chèvre. Idstein possède en outre de bonnes manufactures de bas, de flanelle, de peluche, etc. Cette ville a un célèbre gymnase académique.

Il y a dans le territoire d'Usingen 2 fonderies de fer, 6 usines d'*idem*, 4 forges de fer en barres et une de fil de fer.

Le grand bailliage de *Lahr* est situé bien loin des autres possessions de Nassau-Usingen, vis-à-vis de Strasbourg. On y gagne beaucoup sur la culture du chanvre. *Lahr* est un grand bourg, où la seule fabrication de draps occupe plus de 300 métiers.

Sur la maison de Nassau en général. — Otton, frère de l'empereur Conrad Ier., et seigneur de Laurenberg, vécut dans le dixième siècle. C'est de lui que descend toute la maison de Nassau. Elle ne prit ce nom qu'en 1101, lorsque le château, appelé de même, fut bâti. En 1255, les deux frères, *Waltram* et *Otton*, firent un partage de leurs possessions, et fondèrent les deux branches principales qui subsistent encore. Après maints partages, toute la succession de la branche ottonienne a été réunie dans les mains de la ligne d'Orange-Dietz, qui était la seule existante, et qui avait obtenu en Hollande la dignité de *stadhouder*. Les deux branches restantes de celle de Waltram n'ont pu, jusqu'ici, parvenir à se faire admettre dans le collége des *Princes*, à la diète de l'empire. Mais ce même empire sera, par l'influence

réunie de la France et de la Prusse, forcé à indemniser les rejetons de la branche ottonienne de ses pertes en Hollande, et peut-être sera-t-elle élevée à la dignité électorale. Les parties restantes de trois électorats sont à la convenance de ces princes; de même le Catzenellenbogen inférieur.

Comté de Wied. Ce petit pays, qui, sur 27 lieues carrées, a 32,000 habitans, est situé en partie sur le Rhin, à 2 ou 3 lieues de Coblentz, et en partie sur la Lahn, près Weilbourg. Il produit du vin, des fruits, de l'ardoise, du marbre, du fer et quelques autres minéraux. Partagé entre deux comtes, dont l'un est celui de *Wied-Neuwied*, et l'autre celui de *Wied-Runckel*, il n'offre qu'une seule ville remarquable, c'est

Neuwied, ville devenue célèbre par les malheurs qu'elle a soufferts pendant la dernière guerre, ayant été plusieurs fois prise et reprise par les deux partis. Elle avait, en 1791, plus de 7,000 habitans, et il y avait parmi ce nombre beaucoup d'émigrés français. En 1797, on n'y compta que 3,620 individus. Elle possède ou possédait une fabrique de meubles, une de fer-blanc, une de coton, une de papiers pour tenture, une de pipes, etc. La colonie des Herrenhutiens ou frères Moraviens, qui s'est établie ici, a fait bâtir un des plus jolis quartiers de cette ville.

Grenzhausen, endroit où l'on fabrique beaucoup de vaisselle de terre et de grès.

Près de *Schupbach*, dans le comté supérieur, on trouve un beau marbre noir à veines blanches, dont on peut faire des colonnes de 18 jusqu'à 20 pieds de hauteur. On le trouve blanc et rouge près de *Steden*.

Il y a une douzaine de fonderies, forges et martinets de cuivre et de fer, 2 ou 3 ferblanteries, quelques papeteries, et autres fabriques disséminées dans le pays.

Comtés de Witgenstein et de Sayn.— Ces pays, situés au nord-est de Neuwied, sont, en général, montueux et peu fertiles. Le bois et le fer sont les productions principales.

Berlebourg, petite ville, où résident les comtes; *Laasphe*, avec une manufacture d'étoffes, et autres petites villes.

On fabrique à *Schwartzenau* une grande quantité de bas de laine: il y a aussi une nitrière au même endroit. A *Sasmannhausen*, il y a 4 forges. La branche d'industrie la plus considérable est la fabrication de charbon.

Comté de Solms. — Il est situé, pour la plupart, sur la rivière de Lahn, aux environs de Wetzlar; quelques morceaux isolés vers Hombourg et Francfort. Il y a du blé en abondance, d'excellentes prairies; beaucoup de bestiaux; du fer en quantité, pour le travail duquel il y a nombre d'usines; du cuivre et de l'argent, dont on néglige l'exploitation, et des forêts, qui cependant ont été singulièrement dégradées.

Braunfels est la meilleure ville : elle a un château fortifié à l'antique.

On file de la laine et du coton dans le bailliage de *Hohensolms*, et l'on fabrique une grande quantité de toile dans celui de *Lich*.

Le pays peut avoir 37 lieues carrées et 30,000 habitans. Il y a quatre branches régnantes; et celle qui est la mieux dotée, n'a pas 200,000 francs de revenu annuel : aussi sont-elles toutes surchargées de dettes.

4. *Sur le Mein et rivières voisines, en remontant depuis Francfort.*

Comté d'Ysembourg, qu'on appelle quelquefois *Ober*, c'est-à-dire, *haut-Ysembourg*, pour le distinguer de celui situé vers Coblentz. Le haut-Ysembourg est situé, partie sur la rivière de Nidda, au sud de l'évêché de Fulde, partie sur le Mein, au sud-est de Francfort. Le comté de Hanau sépare ces deux parties.

Ce pays, qui, sur 27 lieues carrées, contient 42,000 habitans, est très-fertile en blé, vin et fruits. On y trouve du sel et quelques autres minéraux. Il faut remarquer,

Dans la *partie du Nord*,

Budingen, chef-lieu de tout le comté, et résidence d'une branche régnante. On y fabrique des étoffes en laine.

Dans la *partie du Sud*,

Offenbach, sur le Mein, belle et florissante ville de 8 à 10,000 habitans, et siége de la régence de la branche princière. On y trouve une grande fabrique de tabac en poudre, qui donne plus de 12,000 quintaux par an; une de tabac à fumer, une de toile cirée, une de soieries de Lyon, à de bijouterie, une blanchisserie de cire et plusieurs papeteries. On y fait aussi de belles voitures. La liberté des consciences, la douceur des impôts, le beau quai sur le Mein, les bonnes

routes et le voisinage de Francfort et de Hanau, font journellement accroître le bien-être de cette ville. On y voit, depuis 1789, une colonie de Polonais.

Im-Hayn-zur Drey-Eichen, c'est-à-dire, dans la forêt, près la place des trois chênes, petite ville près d'une ci-devant forêt impériale, où les empereurs prenaient le plaisir de la chasse, et qui, à cause de cela, formait une juridiction particulière. Voilà pourquoi ce petit dictrict porte encore le glorieux nom d'*Empire*. C'est l'Yvetot de l'Allemagne.

Il y a encore dans divers endroits des forges, des verreries, une fabrique de cartes à jouer, et quelques autres etablissemens d'industrie.

Parmi les quatre branches régnantes d'Ysembourg, celle de *Birstein* a le titre de prince, et 100,000 florins par an; les comtes, qui prennent l'épithète de *Budingen*, ont 50,000 florins; ceux de *Wæchterbach*, 36,005 florins; ceux de *Meerholz*, 35,000 florins. Total, 211,000 florins d'empire.

Comté d'Erbach.—Il est situé entre Hesse-Darmstadt, le Palatinat et l'électorat de Mayence, au nord-est de Heydelberg. Quoiqu'un peu montueux, il a le sol fertile, et, étant cultivé avec soin et intelligence, il produit des blés, sur-tout de l'épeautre, de l'avoine et du sarrazin en abondance, ainsi qu'un peu de vin, et plusieurs fruits, sur-tout des noix. Le bétail et les abeilles fournissent des articles pour l'exportation. Les belles forêts, avec les charbons et les potasses dont elles fournissent la matière, les carrières de marbre et autres, enfin les mines de fer et de plomb, enrichissent encore ce petit pays, qui, sur 20 lieues carrées, a 35,000 habitans luthériens.

On peut y remarquer *Michelstadt*, petite ville, où siége la régence; et *Erbach*, où l'on fabrique des housses en quantité. Pourquoi ce comté n'a-t-il pas, comme le précédent et le suivant, une bonne ville commerçante sur le Mein? En voici la raison. Il est séparé de ce fleuve par une malheureuse lisière de terre appartenante à l'électeur de Mayence, et à peine visible, même sur les cartes allemandes. La seigneurie de Breuberg, qui touche au Mein, appartient en communauté à Erbach et Wertheim. Les revenus montent à 75,000 florins.

Comté de Wertheim, situé à l'est du précédent, sur le Mein ; c'est à-peu-près même climat et mêmes productions ; seulement la partie méridionale du comté de Wertheim produit du bon vin en quantité.

Wertheim, au confluent du Tauber et du Mein, ville de 5,000 habitans ; on y voit un joli château de résidence, plusieurs belles maisons, une navigation très-active, et autour de la ville, de superbes vignobles. Il y a ici une affinerie de tartre, une fabrique de chocolat, une manufacture de toiles de coton, etc., etc.

Heubach, beau bourg, sur le Mein, avec quelque commerce.

La maison régnante, qui porte proprement le nom de *Lœwenstein*, et qui descend d'un comte palatin, nommé Frédéric le Victorieux, s'est divisée en deux branches, celle de *Virnebourg*, qui est luthérienne, et ne produit que des comtes, et celle de *Rochefort*, qui a embrassé le catholicisme et obtenu la dignité princière. Ces branches gouvernent par indivis leurs Etats, qui consistent outre Wertheim avec 26,000 habitans, dans le comté de Lœwenstein, qui est un fief de Wurtemberg, celui de Virnenbourg qui est incorporé à la France, et plusieurs terres immédiates de l'Empire. Leurs revenus ne sont pas bien connus.

Comté de Rieneck. (*Voyez* parmi les Etats ecclésiastiques, l'électorat de Mayence.

Principauté de Schwarzenberg, avec la seigneurie de *Sensheim*.—Ces deux pays, situés au centre de la Franconie, entre Wurzbourg, Bamberg et Anspach, ont, sur 27 lieues carrées, 20,000 habitans catholiques et luthériens. Les grains et les fruits y viennent en abondance ; le bétail à cornes est d'une race supérieure, et l'on exporte beaucoup de bœufs gras. Les forêts fournissent de la potasse. Il n'y a aucune manufacture importante.

Schaindorf et *Breit*, bourgs florissans par le commerce du bétail ; on trouve chez quelques géographes allemands le mot *markt* devant les noms des bourgs de la Franconie centrale ; ce mot dit *bourg*. Ce n'est que dans cette contrée qu'on a l'habitude de l'ajouter constamment aux noms propres.

Les princes de Schwarzenberg possèdent encore, en Souabe, le *Landgraviat de Klettgau*, situé sur le Rhin, entre

Waldshut et Schaffhouse ; ce pays a 9000 habitans ; on y trouve quelques mines, du blé et du vin; l'on appelle aussi quelquefois *comté de Sulzius.* (*Voyez* Busching, tome VIII, page. 634). Le chef-lieu est *Thiengen*, avec 1,300 habitans. Deux seigneuries, fesant partie du canton équestre de la Souabe, appartiennent également à ces princes. Toutes leurs possessions immédiates ensemble sont cependant peu de chose, en comparaison des innombrables biens qu'ils possèdent dans la monarchie autrichienne, où ils ont fixé leur demeure.

Principauté de Hohenlohe. — Ce pays est situé, sur les rivières de *Kocher* et *Jagst*, entre *Wurtzbourg*, au nord, *Wirtemberg* au sud, Anspach, électorat de Mayence et autres territoires. Il contient, sur 70 à 80 lieues carrées, environ 120,000 habitans, presque tous luthériens.

Les blés, vins et fruits abondent dans ce pays, qui, coupé par plusieurs petites chaînes de montagnes, jouit par-tout d'un climat agréable et d'un sol fertile. On y cultive aussi le lin et le chanvre ; mais la richesse principale de ce pays consiste dans les bestiaux, sur-tout dans les bœufs gras et les moutons, dont les races sont belles et entretenues avec beaucoup d'intelligence, en suivant pour la plupart la manière des Suisses. On a quelques mines de fer, une saline, plusieurs carrières de plâtre et de chaux.

L'exportation consiste principalement en denrées du pays, sur-tout en bestiaux; cet article s'élève à un million et demi de France. Les manufactures ne sont pas d'une grande importance; cependant la fabrication domestique, qui fleurit, tant chez les paysans que dans les villes, fournit un superflu de toiles. Les papeteries, corroïeries, forges et fonderies travaillent pour les besoins du pays.

La maison de Hohenlohe se divise en deux branches principales, dont chacune a plusieurs lignes collatérales ; ce qui a entraîné un partage assez confus du territoire.

La ligne aînée ou de *Neuenstein*, attachée à la religion luthérienne, comprend deux branches, celle de *Neuenstein* et celle de *Langenbourg*, laquelle s'est accrue encore de deux branches, savoir : celles d'*Ingelfingen* et celle de *Kirchberg*. Toutes ces branches luthériennes possèdent les villes suivantes ;

Oehringen, ville assez jolie, avec un château d'une bonne architecture, un gymnase et 4,000 habitans; on la regarde comme la capitale de toute la principauté.

Ernspach, bourg où il y une fonderie de fer et quelques papeteries.

Kunzelsau, ville de 2,200 habitans, soumise en commun à la souveraineté de Hohenlohe, de Wurzbourg, de Mayence et du couvent noble de Combourg.

Kirchberg, ville de 1,300 habitans, sur une montagne escarpée, dans une contrée romantique. Le château renferme de belles collections d'antiquités et autres.

Ingelfingen, ville de 1,700 habitans, avec une saline, où l'on prépare aussi des sels artificiels.

Weikersheim, avec 1,800 habitans, et *Langenbourg*, avec un château dont les archives sont importantes.

La ligne catholique et cadette porte en général le nom de *Waldenburg*; elle est divisée en deux branches collatérales, savoir: de *Bartenstein* et de *Schillingsfurst*, dans les territoires desquelles on trouve:

Bartenstein, petite ville avec un château assez bien construit.

Frankenau, *Pfedelbach*, *Kupferzell*, et autres grands bourgs.

La principauté représente une unité vis-à-vis de l'Empire; et quoique chaque branche régnante ait sa régence à part, les changemens importans dans l'administration ou dans les lois demandent le consentement de toute la maison. Les revenus s'élèvent en tout à 400,000 florins d'Empire, sans compter ceux des possessions que plusieurs branches ont en Silésie, en Saxe et autre-part.

Comté de Limpurg, avec la seigneurie de *Speckfeld*. — Le premier est situé au sud de Hohenlohe et enclavé dans le cercle de Souabe; il a 15,000 habitans sur 15 à 18 lieues carrées; sept différens princes et seigneurs y ont part; le sol est fertile; on y trouve *Caildorf*, ville, et *Ober-Sontheim*, gros bourg.

La *Seigneurie de Speckfeld*, dont les comtes de Rechtern ont hérité, se trouve disséminé sur le Mein, entre Wurzbourg et Schwarzenberg; la surface est de 5 lieues carrées, et les habitans au nombre de 5,000. On y trouve les

deux jolis et florissans bourgs de *Sommerhausen* et *Winterhausen*, situés vis-à-vis l'un de l'autre, sur le Mein.

5. *Dans la Souabe.*

Principauté d'Œttingen, située dans le coin où les cercles de Souabe, de Bavière et de Franconie se touchent. Elle contient, sur 66 lieues carrées, 70,000 habitans, catholiques et luthériens.

Ce pays est fertile en blés et lin; le bétail y est bon; on élève beaucoup d'oies; il y a 8,000 arpens de forêts, de belles carrières de marbre près Hochhaus et Horberg, un peu de fer, du nitre, des terres à couleur. Outre la fabrication domestique en toiles communes et en fil, on ne trouve ici que peu d'industrie manufacturière.

La maison régnante ne consiste, selon la dernière édition de Kabri, qu'en deux branches, celle d'Œtting-Spielberg et d'Œtting-Wallerstein; la branche d'Œtting-Baldern doit être éteinte. Avant cette extinction, le pays était si inégalement partagé entre les trois branches, que les revenus de Wallerstein montaient à 100,000 écus d'empire, tandis que Spielberg n'avait que 70,000 écus, et Baldern 20,000 écus; nous ne savons pas encore quelle nouvelle distribution on a pu faire de ce total de 700 à 800,000 francs. Les endroits les plus remarquables sont:

Œttingen, ville de 5,000 habitans, sur la rivière de Wernitz, qui s'écoule dans le Danube. Il y a deux châteaux et une manufacture de coton.

Wallerstein et *Baldern*, grands et jolis bourgs, avec des châteaux de résidence.

Neresheim, *Trochtelfingen*, *Horbourg* et autres grands bourgs.

Durrwangen, bourg avec une fabrique d'aiguilles, a été cédé à la principauté prussienne d'Anspach, laquelle paraît, à ce prix, avoir renoncé à toute prétention ultérieure.

Ce pays est traversé par une chaîne de montagnes peu élevées et très-fertiles; on les nomme *Ries*; toute la contrée d'alentour en prend communément le nom.

Comté de Hohenzollern, avec celui de *Sigmaringen*, la seigneurie de *Haigerloch* et autres annexes. — Ces pays, en général montagneux, et d'un sol médiocrement fertile, mais

mais soigneusement cultivés, se trouvent au sud du duché de Wurtemberg en deux masses séparées, dont l'une est traversée par le Danube, et l'autre par la chaîne de montagnes dite l'*Alb*. (*Voyez* la description de Wurtemberg).

La branche de Hechingen possède le comté propre, qui, sur 12 lieues carrées, peut avoir 12 à 13,000 habitans, et qui contient les endroits que voici :

Hechingen, ville de 3,000 âmes, résidence; on y voit une église collégiale de l'architecture la plus noble.

Hausen, village de 1,300 habitans, qui, en grande partie, font le métier de marchands ambulans.

Hohenzollern ou simplement *Zollern*, château antique, d'où sort la maison du même nom.

La ligne régnante de Sigmaringen possède les autres possessions, qui, à l'exception de Haigerloch, sont des fiefs autrichiens, et qui, sur 16 lieues carrées contiennent 15,500 habitans; on y trouve les endroits suivans :

Sigmaringen et *Vœhringen*, villes d'une population très-mince; il y a dans leur voisinage une forge de fer très-importante, une verrerie et un four à potasse.

Haigerloch, ville de 2,000 habitans, située, avec la seigneurie du même nom, à l'ouest du comté de Hohenzollern proprement dit.

Les souverains et les habitans de ce pays sont catholiques. Les revenus peuvent être, pour Hohenzollern-Hechingen, de 70 à 80,000 florins, et pour Hohenzollern-Sigmaringen, de 100,000 florins. Il faut observer que les habitans sont, en grande partie, vassaux-serfs immédiats des princes régnans.

Une branche qui, dans le douzième siècle, se détacha de cette maison de Zollern ou Hohenzollern, vint en possession du bourgraviat de Nurnberg, et ensuite du margraviat de Brandebourg; c'est la maison régnante de Prusse, et l'on peut dire que ces cadets font honneur à leurs aînés.

Possessions de Furstenberg. — Les états immédiats possédés par la maison princière de Furstenberg sont en grand nombre: en voici une énumération par laquelle nous croyons éviter la confusion qui règne relativement à ces pays, même dans plusieurs géographies allemandes.

Landgraviat de *Baar* . . . . . (Les 5 grands bailliages de Hufingen, Mœhringen, Blumberg, Laufingen et Neustadt).	36 l. carr.	26,000 hab.
Seigneurie de *Hohenhœwen*. . . . . (grand bailliage d'Engen).	9	5,000
Landgraviat de *Stuhlingen* propre . . (gr. bailliage du même nom).	8	6,000
Seigneurie de *Hausen*. . . . . (gr. bailliages de Wolfach et Haslach).	20	16,000
Seigneurie de *Trochtelfingen*. . . . . (g. b. du même nom).	6	3,000
Seigneurie de *Gundelfingen*. . . . . (g. b. de Neufra).	8	4,500
Seigneurie de *Jungnau* . . . . . (g. b. du même nom).	3	2,800
Seigneuries de *Mœskirch*, *Waldsperg* et *Wildenstein* . . . . . (g. b. de Mœskirch).	10	6,500
Comté de *Heiligenberg* . . . . . (g. b. du même nom).	12	7,000
TOTAL.	114 l. carr.	76,800 hab.

On voit que ces pays ne sont pas très-bien peuplés. Le climat est assez rude, et le sol presque par-tout rocailleux, aride, et peu propre à l'agriculture. Le vin et les fruits manquent également. On cultive le lin et le chanvre. Les forêts sont très-considérables, et elles abondent en gibier. On élève du bétail, même pour l'exportation. Les mines donnent de l'argent, du cuivre, beaucoup de fer et quelques autres minéraux. — Voici les endroits remarquables:

Dans *Baar*, *Stuhlingen* et *Hohenhœwen*, qui se trouvent ensemble vers les sources du *Danube*.

Donau-Eschingen, ville ou proprement bourg de 2,600 habitans, résidence des princes régnans, et siége de la régence générale de tous ces pays. C'est ici que le Danube (*Donau*) reçoit son nom; mais sa véritable source est à Saint-Géorg, sur le territoire Wurtembergeois.

Furstenberg, château et petite ville, d'où la maison régnante est originaire.

Neustadt, 1,700 habitans; *Vœhrenbach*, 1,500 habitans;

Stuhlingen, 1,000 habitans, et trois ou quatre autres de la même grandeur.

On fait, sur-tout dans le bailliage de Neustadt, beaucoup d'horloges en bois, et même en laiton, ainsi que d'autres ouvrages en bois et paille.

La fameuse *Vallée-d'Enfer*, défilé aussi difficile qu'important, se trouve entre le territoire furstenbergeois et le Brisgaw.

Dans la *seigneurie de Hausen* (qui, proprement, est un assemblage de six différens districts, nommés aussi les seigneuries de *la vallée de Kinzig*).

Haslach, ville de 1,500 habitans, dans une contrée fertile en blés, et même en vins.

Wolfach, avec 3,000 habitans; *Hausen* et autres villes.

Wittichen, village près duquel se trouve une mine d'argent et de cobalt, ainsi qu'une fabrique de smalte ou bleu minéral.

Rippoldsau, avec des bains et sources minérales, ainsi qu'une fabrique de sel neutre.

Dans le comté de *Heiligenberg*, les seigneuries de *Mœskirch* et autres, situées plus à l'est.

Mœskirch, ville de 2,800 habitans, et quelques autres petits endroits.

On évalue les revenus des princes de Furstenberg à 400,000 florins, sans égard à leurs possessions en Autriche et Bohême.

Possessions de Turn-et-Taxis. La maison de ce nom descend d'un Milanais, qui, ayant organisé les postes impériales, obtint la dignité héréditaire de *maître-de-postes général de l'empire*. Cet office lui rapporte des sommes incroyables; on les estimait, avant la cession de la rive gauche, à 8 millions de France au moins. Mais, pour être décidément reconnu comme prince de l'empire (titre que les empereurs avaient voulu attacher illégalement à l'office même), cette famille acheta quelques terres immédiates. Les seigneuries de *Friedberg-Scheer*, de *Durmentengen* et autres, dépendantes, soit de l'Autriche-extérieure, soit du canton équestre de Souabe, se trouvent situées sur le Danube, vers Sigmaringen. Celles de *Dischingen* et *Eglingen*, qui donnent à ces

princes l'entrée aux diètes du cercle de Souabe, se trouvent au sud-ouest du comté d'Œtting, et renferment le joli bourg de *Dischingen*, où il y a un château de résidence avec un magnifique parc et une fabrique de draps. Toutes ces possessions ont 20,000 habitans.

Possessions de Fugger. Les Fugger descendent d'une famille de tisserands qui se firent négocians à Ausbourg. Ayant amassé une fortune immense, ils se firent nommer comtes de l'empire, et achetèrent un grand nombre de possessions éparses entre Ausbourg, Ulm et Kempten. Les comtés de *Kirchberg* et *Weissenhorn*, qui en forment la partie principale, sont fiefs de l'Autriche-antérieure. *Kircheim*, *Kirchberg*, *Dietenheim*, *Babenhausen* et autres bons bourgs qui appartiennent aux comtes de Fugger, sont ornés de magnifiques châteaux de résidence, pour les neuf branches existantes de cette maison.

Comté de Waldbourg, situé dans la haute-Souabe, entre les villes libres de Memmingen, Biberach et Wangen. Il a 20 à 30 lieues carrées, et contient des forêts considérables. *Wurzach* est la meilleure ville.

Comté de Kœnigsegg-Rotenfels, situé au sud du précédent : il contient 20 lieues carrées, une partie des *Alpes-souabiennes*, des forêts et des pâturages. Chevaux, bêtes à cornes, lin, gibier et poisson, une fabrique très-active de fil et de toiles, quelque commerce de transit avec le Tyrol, voilà ce que le pays a d'intéressant. *Immenstadt* est la meilleure ville. Les revenus montent à 40,000 florins. La nature et les hommes annoncent une forte ressemblance avec le Tyrol et la Suisse. Les habitans sont bons soldats, et le pays peut, en 36 heures, lever un corps de 1,000 hommes, bien armés.

Appendice

Sur les cantons équestres, ou la noblesse immédiate de l'empire.

Les prérogatives de la souveraineté territoriale dont les électeurs et autres princes jouissent, proviennent d'un agrandissement successif des droits accordés par les empereurs à certaines familles puissantes, qui, peu-à-peu, se mirent en possession héréditaire des grands offices de la couronne, du

gouvernement des provinces, et du droit d'élire le chef de l'empire. Une fois ce point obtenu, il leur fut facile, par les conditions qu'ils prescrivirent aux empereurs créés par leur choix, de légaliser, consolider et rendre complètes l'indépendance et la souveraineté territoriale, qui formaient le but de leurs efforts. Cependant la qualité de *membres*, c'est-à-dire *sujets immédiats de l'empire*, sur laquelle les princes fondaient leur indépendance, était commune non-seulement au haut-clergé, mais même aux moindres prélats, aux bourgeois, aux paysans même, par-tout où ceux-ci avaient pu amasser assez d'argent pour acheter cette qualité des empereurs, et ces faibles états ne laissaient point d'exercer une souveraineté, sinon aussi bien garantie, du moins aussi active que celle des grands princes.

Il était donc encore plus naturel de voir tous les nobles, se croyant par la naissance les égaux des princes, prétendre à la qualité de membre immédiat de l'empire, sous le prétexte assez plausible que les *ducs*, les *landgraves*, les *margraves* et autres princes, n'étant originairement que des officiers de l'empereur, n'avaient pu exercer les droits régaliens que comme mandataires, et que la haute souveraineté sur les terres nobles, était toujours restée à l'empire seul.

Cette tendance vers l'indépendance, commune à tous les membres de l'empire, inspirait naturellement aux faibles l'idée de se réunir pour soutenir leurs prétentions. Elle avait formé parmi les villes la ligue anséatique; elle produisit parmi la noblesse une confédération à-peu-près semblable, qui eut son siége principal en Franconie et Souabe, ainsi que sur le haut et bas-Rhin, parce que, dans ces provinces, il n'y avait que peu de princes assez puissans pour forcer les nobles à la soumission.

Les empereurs devaient protéger cette confédération, parce qu'elle leur laissait du moins une espérance de regagner leur autorité souveraine, parce qu'elle formait un contrepoids à l'oligarchie des grands princes séculiers; enfin, parce qu'elle établissait, dans le fait, un principe de droit, absolument contraire aux vues et prétentions de ceux qui cherchaient à se former de grandes souverainetés. Ce fut sur les ordres exprès de l'empereur Sigismond, que la première union entre les nobles immédiats fut conclue en 1422. Elle a été renou-

velée plusieurs fois, spécialement dans le seizième siècle.

Le *corps de la noblesse immédiate* comprend quelques comtes et barons, et un grand nombre de simples seigneurs, dont les terres ne dépendent d'aucun prince, mais seulement de l'empereur et de l'empire. Il est divisé en trois cercles ou grands cantons; savoir, de Souabe, de Franconie et du Rhin. Ces cercles ne dépendent, en aucune façon, des cercles de l'empire des mêmes noms; tous les trois réunis, ils forment un corps distinct, reconnu par l'empire, quoiqu'il n'ait aucun suffrage à donner à la diète.

Ces nobles étaient originairement tenus de marcher à la guerre, lorsque l'empire l'exigeait; mais aujourd'hui ils en sont exempts, moyennant un subside qu'ils qualifient de *don gratuit*. Au reste, ils sont chez eux aussi souverains de droit que les princes, seulement avec cette différence essentielle que la dépendance générale des lois de l'empire, qui, pour les états plus puissans, n'est qu'une vaine apparence, devient, pour les nobles immédiats, un frein auquel ils ne peuvent pas impunément se soustraire. Heureux si en même tems ces lois et les tribunaux qui les font parler, offraient à ces nobles une garantie contre les injustes agressions des princes, qui, tous les jours, cherchent à leur enlever quelque possession ou quelque droit.

Pour l'administration intérieure, chaque cercle équestre est subdivisé en cantons ou arrondissemens, dont chacun a son capitaine, ses délégués, conseillers et sa chancellerie. A la tête de chaque cercle est un directeur, avec plusieurs conseillers et avocats consultans. La direction générale est gérée par un des cercles, de trois en trois ans. On tient des assemblées cantonales et générales. Des statuts particuliers sont observés entre les membres.

Les territoires de la noblesse ne consistent qu'en de petites seigneuries, bourgs, villages et châteaux épars, et omis en grande partie, même sur les meilleures cartes. Il est cependant de notre devoir d'en donner une idée générale (1).

(1) Ce sont ces petits territoires qui causent tant de contradictions, relativement à l'étendue des pays; confondus parmi les plus grands territoires, ils ne doivent pas moins en être distingués; mais les résultats d'une opération si difficile varient nécessairement beaucoup.

A. Le *cercle équestre de Souabe* comprend les cinq cantons suivans :

1. *Canton du Danube.* Il comprend 21 bourgs ou petites villes, et un grand nombre de seigneuries et villages, sur les rivières de Danube, de Lech et d'Iller, entre Ausbourg, Donauwœrth, Ulm, Riedlingen, Memmingen et Mindelheim. Les possessions des comtes de Fugger et de Turn-Taxis en font partie (*Voyez* plus haut).

2. *Canton d'Allgau, de Hegau et du lac de Constance*; la contrée d'Allgau comprend les confins du Tyrol, sur le haut-Iller et le haut-Lech; le Hegau est au nord de Constance et Schafhouse. Parmi les endroits qui composent ce canton, nous remarquons

Bodman, bourg, à l'extrémité septentrionale du lac de Constance, qui en allemand s'appelle lac de *Boden* ou de *Bodman*, et en latin, *lacus Bodamicus.*

Muhlen, petite ville sur le Danube, chef-lieu d'une seigneurie qui a 4 à 5 lieues carrées, selon les cartes de Sotzmann.

3. *Cantons réunis du Necker, de la Forêt-Noire et de l'Ortenau.* L'Ortenau est toute la contrée située vis-à-vis de Strasbourg, dans un rayon de 6 à 8 lieues. Il comprend entre autres une dixaine de bourgs, dont quelques-uns assez considérables, comme, par exemple, *Unter-Riexingen*, près d'Esslingen, et *Tieffenbrunn*, près de Pforzheim. Le duché de Wurtemberg est parsemé de petits territoires appartenans à ce canton.

4. *Canton sur le Kocher*; cette rivière parcourt les confins de la Franconie et de la Souabe; dans le canton qui en prend le nom, se trouvent, outre plusieurs grands bourgs, deux seigneuries assez remarquables, savoir :

Rechberg, de 4 à 5 lieues carrées, entre le duché de Wurtemberg et les villes d'Ulm et de Gemund; pays montagneux, avec la petite ville de Weissenstein.

Pappenheim, de 3 à 4 lieues carrées, entre Anspach et Eichstett, très-fertile, et renfermant une ville du même nom, le bourg du même nom, le bourg de *Dettenheim* et autres. Les comtes de Pappenheim sont maréchaux héréditaires de l'Empire.

5. *Canton dans le Creichgau*, c'est-à-dire dans le Palatinat, Bade-Dourlach et une partie de Wurtemberg.

B. Le cercle équestre de Franconie est composé de six cantons que voici :

1. *Canton d'Odenwald*, qui s'étend depuis Francfort jusqu'à Rothenbourg, et de Heilbronn jusqu'à Wurzbourg; il comprend environ 280 endroits nommés par Busching, et quoique ce ne soit, pour la plupart, que des villages et châteaux, il s'y trouve aussi des seigneuries considérables, comme celles de Zwingenberg et de Rosenberg.

2. *Canton de Steigerwald*, au sud du Mein, dans le centre de la Franconie. Il comprend 50 à 60 endroits, parmi lesquels nous remarquons

Pommersfelden, village à trois lieues de Bamberg, avec un magnifique château qui renferme une galerie de tableaux et autres objets dignes d'être visités, appartenant aux comtes de Schœnborn.

3. *Canton des montagnes*, situé sur le haut-Mein; il comprend 110 à 120 endroits, parmi lesquels il y a des bailliages entiers, appartenant aux comtes de *Giech*.

4. *Canton d'Altmuhl*, dans la partie du sud-est de la Franconie, composé de 70 endroits.

5. *Canton de Baunach*, au nord du Mein, dans les territoires de Cobourg, de Henneberg et de Wurzbourg, comprenant 60 à 70 endroits.

6. *Canton du Rhœn et du Werra;* le Rhœn est une chaîne de montagnes entre Henneberg et Fulda. Ce canton comprend une centaine d'endroits et plusieurs seigneuries considérables, tels que *Schlitz*, avec une ville du même nom; *Thann*, où les sujets jouissent de quelqu'ombre de démocratie; les seigneuries appartenantes aux barons de *Riedesel*, où l'on trouve *Lauterbach*, ville manufacturière et commerçante en toiles.

C. Le cercle équestre du Rhin comprenait trois cantons, dont ceux de *haut* et *bas-Rhin* se trouvent presqu'entièrement réunis à la République française; le canton *du milieu du Rhin* s'est encore conservé, et comprend plusieurs endroits de la Wétteravie et contrées adjacentes.

Si les territoires de la noblesse immédiate formaient une masse contiguë, on peut présumer que la partie restante sur

la rive droite, égalerait presque les Etats du Margrave de Bade. Mais les nouvelles mesures, adoptées par la régence prussienne en Franconie, ont occasionné de grandes pertes à la noblesse immédiate ; les Prussiens ont occupé de force plusieurs centaines d'endroits qui se trouvaient enclavés dans les principautés de Bayreuth et d'Anspach, ou situés convenablement pour en arrondir les frontières. L'opposition manifestée par le cercle et appuyée par l'Empereur, n'a eu aucun effet; on ne s'armera point pour sauver quelques villages, et les tems sont passés, où l'on pouvait, comme le brave *Gœtz* de *Berlichingen*, se défendre, dans son château, contre une armée. Si la sécularisation générale s'effectue, les princes ne tarderont point de réaliser les prétentions de plusieurs Etats ecclésiastiques sur les territoires de nobles immédiats, et alors cette singulière république aristocratique aura bientôt cessé d'exister.

CHAPITRE X.

LES ÉTATS ECCLÉSIASTIQUES.

Avant que d'entrer dans la description de ce *royaume* de *l'église*, que, dans ce moment tant de mains profanes sont prêtes à déchirer, rassemblons ici quelques réflexions générales sur la nature de ces Etats ; ce qui, dans la suite, nous épargnera des redites.

Le clergé catholique était, avant la réformation de Luther, le premier ordre d'Etat de l'Empire germanique. Les protestans ne voulurent point former chez eux une hiérarchie dotée de territoires souverains ; les archevêchés et évêchés qui tombèrent dans leurs mains, furent sécularisés ; ceux de Lubeck et Osnabruck seuls ont des évêques protestans, le dernier en alternant avec un évêque catholique. Le clergé catholique resta donc, malgré toutes les guerres de religion, seul en possession des principautés souveraines, et occupe, sous ce rapport, trois places bien distinctes dans le système constitutionnel de l'Empire. Les trois *électeurs* ecclésiastiques prennent les premières places dans le collège électoral. Les archevêques et évêques sont proprement désignés sous le nom de *princes ecclésiastiques* de l'Empire ; ils siégent et

votent individuellement dans le *collége des princes* (1). Enfin, la foule des abbés, prévôts et autres simples *prélats* de *l'Empire*, sont réunis en deux corps, savoir : *le banc des prélats de Souabe* et celui *du Rhin* ; chacune de ces deux corporations n'a qu'une voix dans le collége des princes ; de sorte qu'ils sont mis au niveau des comtes et barons de l'Empire.

Tous ces grands et petits Etats ecclésiastiques se ressemblent quant aux points essentiels de leur constitution particulière. Il y a par-tout un chapitre qui n'est composé ordinairement que des nobles qui ont prouvé leurs seize quartiers. Le prince, élu par eux, est investi, par l'Empereur, de son domaine temporel, nommé *évêché*, et institué par le pape, quant à son territoire spirituel, ou son *diocèse*. Les *annates* ou sommes retenues sur les revenus des deux premiers ans, et les rétributions pour le *pallium*, forment un tribut onéreux que la cour de Rome lève sur l'Allemagne. Plusieurs princes séculiers ont des droit héréditaires sur quelques Etats écclésiastiques, sous les titres de protecteurs, avocats ou autres. Les princes ecclésiastiques ne jouissent, pour la plupart, que d'un pouvoir très-borné ; ils sont obligés de communiquer toutes les grandes affaires à leur chapitre ; celui-ci jouit d'un revenu independant, et souvent même de la souveraineté territoriale sur certains districts.

C'est à cette constitution oligarchique et non pas à la religion catholique qu'il faut attribuer le mauvais état où se trouvent tant de belles provinces de l'Allemagne. Comme chaque membre du chapitre aspire au trône, on ne choisit que des individus cassés par les infirmités de l'âge, afin que leur mort ouvre bientôt une nouvelle carrière à l'ambition. Jaloux de sa part dans la souveraineté, le chapitre se garde bien de mettre la mitre sur la tête d'un homme supérieur, dont le gouvernement énergique le réduirait au néant. D'ailleurs, quel zèle pour le bien public, quel patriotisme, quel attachement pour le peuple peut-on supposer chez des individus souvent étrangers au pays qu'ils vont gouverner, et qui ne le regardent que comme un appanage destiné à sou-

(1) Le grand-maître de l'ordre Teutonique, le grand-prieur de l'ordre de Malte, langue germanique, et six abbés ou prévôts, décorés du titre de *princes*, siégent encore dans le même collége. Les deux évêques luthériens sont relégués sur un banc séparé.

tenir la noblesse de l'Empire? Car c'est là le point de vue ordinaire sous lequel on considère aujourd'hui les Etats ecclésiastiques; l'intérêt de la religion n'y entre pour rien (1). Quelle générosité peu commune ne faudra-t-il pas pour inspirer à un prince ecclésiastique le projet d'améliorer l'état d'un pays, qu'il sait, après sa mort, ne devoir augmenter ni les revenus ni la puissance de sa maison? Il est rare de voir naître des *Dalberg* ou des *Fechenbach*. Pour un prince ecclésiastique de cette sorte, il y en a vingt qui ne pensent qu'à jouir au sein des voluptés de leur pouvoir temporaire, où de ramasser des trésors au profit de leur famille. Il est vrai qu'un ancien proverbe allemand dit: *Il se vit bien sous la crosse*; mais ce proverbe se rapporte à des tems reculés, où les princes séculiers n'étaient encore que d'illustres brigands, où les nobles allaient piller les marchands sur les grands chemins, en un mot, où il n'y avait de sûreté publique que dans un château fort ou au pied des autels. Dans ces beaux et heureux siècles de la chevalerie, regrettés par tant de romanciers, on pouvait regarder les couvens et les résidences des évêques, comme les asiles de l'industrie paisible, des arts et du commerce; ce fut à l'ombre des temples que se formèrent alors les villes. Aujourd'hui, tout cela a changé, et si quelques peuples, vivans sous des princes séculiers, portent encore envie aux sujets des Etats écclésiastiques, c'est que ceux-ci, n'entretenant aucune force armée et abandonnant l'administration intérieure au hasard, n'ont besoin que des impôts légers; et l'on sait que la pensée du vulgaire (disons même de beaucoup d'écrivains) ne s'élève jamais au-dessus de l'étroite sphère de l'intérêt particulier apparent. Pour prouver la fausseté de tout ce qu'on a voulu dire en faveur des Etats ecclésiastiques en général, il suffit de faire, sous les rapports de population, de commerce et d'industrie, un parallele de ces Etats avec ceux des princes séculiers. Nous allons en fournir les matériaux dans l'article qu'on va lire. Comme l'affaire des indemnités rendra intéressans jus-

(1) L'établissement de la religion catholique en Allemagne est absolument indépendant du sort des principautés ecclésiastiques, et ne court pas le moindre risque par les sécularisations qui vont se faire.

qu'aux moindres Etats ecclésiastiques, nous ne nous sommes pas permis d'en omettre aucun.

Evêché de Lubeck. — Cet évêché est enclavé dans le duché de Holstein. Fondé d'abord à Oldenbourg, dans la Wagrie, par l'empereur Otton Ier., il fut bientôt divisé, par l'archévêque de Hambourg, en trois évêchés; deux de ceux-ci établis à Ratzebourg et à Schwérin, ont été sécularisés; mais l'évêché originaire, transféré à Lubeck, évita la destruction, par la profession du luthéranisme que les membres du chapitre firent; cependant on y conserve encore quatre chanoines catholiques. Depuis 1586 tous les évêques ont été choisis dans la maison de Holstein-Gottorp, et en 1799 le chapitre s'est de nouveau engagé à choisir les quatre évêques prochains dans la branche cadette de cette maison, c'est-à-dire, parmi les ducs d'Oldenbourg.

Le territoire, qui consiste en de petits morceaux épars, situés la plupart au nord de Lubeck, peut être évalué à 30 lieues carrés et contient 20 à 25,000 habitans. Une partie (8 à 9 lieues carrées avec 46 villages) appartient exclusivement au chapitre.

Eutin, petite ville de 265 maisons, sur un lac du même nom, est le chef-lieu.

Les revenus de l'évêque s'élèvent aujourd'hui à 140,000 francs, et ceux du chapitre à 70—80,000.

Évêché de Hildesheim. — Cet évêché est entouré du territoire Hanovrien, du duché de Brunswick-Wolfenbuttel et de la principauté prussienne de Halberstadt. Sur 110 lieues carrées, il peut avoir 90,000 habitans; il contient 8 villes, 4 bourgs, 12 bailliages domaniaux, 21 couvens et monastères, 75 terres nobles et 234 villages. Le luthéranisme est la religion de la très-grande majorité des habitans. L'évêque, le chapitre et tous les fonctionnaires sont catholiques, ce qui ne manque pas d'exciter une dissonance très-sensible.

L'évêché de Hildesheim, fondé par Charlemagne, conserva long-tems l'esprit guerrier qui avait présidé à sa naissance (1). Encore, en 1519, un évêque de Hildesheim s'é-

(1) Un évêque nouvellement élu, et qui aimait les sciences, demanda à quelques chanoines où était la bibliothèque; ils le menèrent dans un vaste arsenal rempli de lances et de boucliers, et lui dirent: *Voilà les études qui conviennent à un évêque de Hildesheim.*

tant mis en tête de guerroyer contre les princes de la maison de Brunswick, ceux-ci le firent mettre au ban de l'Empire, et lui enlevèrent la plupart de ses possessions. Ce qui lui resta fut appelé le *petit évêché*. Cent ans après on lui rendit aussi le *grand évêché*, mais absolument luthéranisé. La ville de Hildesheim forme encore une troisième partie distincte de ce petit Etat.

Hildesheim, ville de 2,500 maisons et de 14,000 habitans, grande. mais bâtie irrégulièrement et à l'antique. Quoique cette ville reconnaisse nommément l'évêque pour son souverain, elle ne lui prête aucun serment de fidélité; la *nouvelle ville* seule, jure foi et hommage au grand prévôt du chapitre. Le gouvernement est dans les mains des magistrats choisis tous les ans par la bourgeoisie; l'électeur d'Hanovre est le protecteur né de la ville, et y tient une compagnie de fusiliers; la bourgeoisie en tient trois compagnies, et les troupes de l'évêque n'osent point passer les portes. Les habitans sont presque tous luthériens. Cependant le chapitre et la régence épiscopale y siégent. L'église cathédrale, qui appartient aux catholiques, renferme de magnifiques tableaux, un trésor qu'on dit considérable, et plusieurs antiquités, entre autres, une colonne qu'on prétend être l'*Irmenseule*, c'est-à-dire, la colonne sur laquelle était placée l'image justement adorée de Hermant ou Arminius, vainqueur des Romains et sauveur de la liberté germanique. Hildesheim, qui figurait autrefois parmi les villes anséatiques, possède encore de fortes brasseries et un bon commerce de fil et de toile.

Le Pays, qui est gouverné par l'évêque, conjointement avec les Etats, produit des blés, sur-tout du froment, du seigle et de l'orge, des légumes, du houblon, beaucoup de lin et de belles forêts de chênes. Les moutons et les porcs y sont en nombre. On trouve du fer, des charbons de terre du sel et autres minéraux. La seule manufacture est celle de fil de lin; on ne fait que peu de toiles au-dessus des besoins du pays. — Voici les endroits remarquables:

Dans le *petit évêché*.

Peina, petite ville, jadis très-forte, avec un château, et le beau palais des maréchaux héréditaires du pays.

Dans le *grand évêché*.

Alfeld et *Bockenem*, petites villes; *Mark-Oldendorf*, grand bourg commerçant *Burgdorf*, village près duquel était autrefois le palais de *Werla*, où résidèrent les empereurs depuis Henri I jusqu'à Conrad I, et tous les ducs de Saxe de la maison de Billung.

Saltzliebenthal, bourg, avec une bonne saline appartenant à l'électeur d'Hanovre, et le duc de Brunswick-Wolfenbuttel; il a ici une fabrique de drogues.

Sœder, château appartenant aux barons de Brabeck; on y trouve une des plus belles collections de tableaux qu'il y ait eu en Allemagne.

Wrisbergholtensen, village avec un château des barons de Wrisberg, qui y entretiennent une bonne manufacture de porcelaine.

Les *Etats*, dans les mains desquels est le pouvoir législatif et l'administration de la plus grande partie des revenus, se composent du chapitre, qui compte 42 membres, de 7 abbayes, de la noblesse, c'est-à-dire, des possesseurs de 75 corps de biens nobles qui ont le droit de suffrage, enfin de quatre villes, de Peina, Bokenem, Elze et Alfeld.

En 1781, la recette totale de la caisse des Etats monta à 259,404 *risdalers*, la dépense fut de 223,885 risdalers, ainsi il y eut de reste 30,518 risdalers. Les Etats consentent au profit du prince-évêque une partie de ces revenus. Mais l'évêque tire encore de grandes sommes de ses domaines et des droits régaliens; le chapitre a également de gros revenus. On peut évaluer toutes ces branches à 2 millions de francs, sans compter 600,000 francs des revenus des couvens, qui, dans le cas de sécularisation, ne manqueront pas d'être supprimés.

Les dettes du pays, qui, en 1772, montaient à 2 millions de risdalers, sont diminuées de plus de deux tiers.

L'évêque actuel est le même que celui de Paderborn.

Abbaye de Quedlimbourg. — Ce petit état, qui, sur 2 à 3 lieues carrées, compte 14,000 habitans, appartient à un chapitre des dames nobles de la religion luthérienne, dont l'abbesse est princesse de l'Empire. Mais l'électeur de Brandebourg, auquel celui de Saxe a vendu le droit de protec-

torat, y exerce plusieurs droits de souveraineté, et y lève de très-grands revenus.

Quedlimbourg, ville de 1,561 maisons et 110,000 habitans, avec le château de résidence, la belle église abbatiale et plusieurs bonnes manufactures et fabriques, sur-tout en flanelle, raz, étoffes de laine, cire à cacheter, eaux de Hongrie, et principalement eau-de-vie; on exporte aussi beaucoup de bétail et légumes. C'est la patrie de M. *Klopstock*.

2. *Dans le cercle de Westphalie.*

Évêché de Munster. Cet état est, parmi ceux ecclésiastiques, un des plus étendus, puisqu'il contient une surface de 638 lieues carrées; mais toute sa population ne s'élève qu'à 350,000 individus, ce qui donne 548 hommes par lieue carrée.

Le sol est en général médiocre, et les deux tiers consistent en bruyères, marais ou collines sablonneuses. Il produit plus de lin que de blé; cependant la récolte suffit, dans les années communes, aux besoins des habitans. Il y a quelques forêts et de vastes tourbières. On y trouve en outre de bonnes carrières en nombre, des minières de fer près Bocholt, et des sources salées près Rheine. Les moutons, les oies, les porcs et les abeilles, voilà les animaux domestiques auxquels on donne le plus de soins.

L'*Ems*, venant de Paderborn, et se jetant dans la mer du Nord, traverse dans toute sa longueur ce pays, qui est divisé en *haut* et *bas-Évêché*; l'un situé entre Clèves, la Marck, Ravensberg (pays prussien), Tecklenbourg, Bentheim (pays hanovrien) et la Hollande; l'autre, entouré de l'Ost-Frise (pays prussien), Oldenbourg, Diepholz, l'évêché d'Osnabruck, Lingen (comté prussien) et la Hollande. Ces deux parties sont liées ensemble par une langue de terre assez étroite.

Les endroits remarquables sont:

Dans le *haut-Évêché*,

Munster, sur la petite rivière d'*Aa*, dans une plaine fertile et agréable. Cette ville, autrefois fortifiée, a été, depuis 1765, considérablement embellie par le changement de fortifications, en allées et jardins, ainsi que par la transformation de la citadelle en château de résidence. On y trouve

25,000 habitans. Ce fut dans cette ville que *Jean de Leyde*, garçon tailleur, à la tête d'un parti fanatique (1), joua, en 1536, le rôle de prophete-roi. La paix de Westphalie y fut signée en 1648.

Warendorp, sur l'Ems, avec un bon commerce de toiles et quelques manufactures en coton et soie. On y compte 3 à 4,000 habitans.

Cæsfeld est, selon d'autres, la plus considérable, ou du moins la plus grande ville de l'évêché après Munster.

Bocholt, ville de 2,600 habitans, avec 170 maîtres tisserands en coton ou soie, quelque commerce, une forte distillation d'eau-de-vie, et, à quelque distance, une grande forge de fer.

Dans le *bas-Évêché*,

Meppen, au confluent des rivières de Hase et d'Ems, ville commerçante, sur-tout en café-chicorée.

Vechta, ville un peu fortifiée, dans un bailliage qui a des priviléges particuliers.

Papenbourg, nouvelle colonie de 2,000 âmes, sur le territoire d'une seigneurie dépendante de l'évêché. Ce bourg a, par l'Ems, une communication avec la mer, et les habitans s'en servent avec une telle activité, que leur pavillon flotte dans tous les ports de la Baltique et dans ceux de la France. Ils font sur-tout le commerce de fret : les Hollandais et Hambourgeois se servent beaucoup d'eux (2).

Le *Saterland*, petit district aux environs de Papenbourg, est habité par une tribu de Frisons, qui conservent l'idiôme et les mœurs de leurs ancêtres. Sous la protection du prince-évêque, ils vivent dans l'égalité démocratique, dans le calme des passions, dans une heureuse indifférence pour ce vaste univers qui les entoure. Ce n'est point l'ignorance ou l'iso-

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec les anabaptistes d'à-présent, quoiqu'ils portassent le même nom.

(2) Cette place de commerce, dont le nom se rencontre dans tant de listes de passages et de douanes, était cependant inconnue même aux géographes allemands, jusqu'à ce que le célèbre *Zach* en donna une description dans son journal géographique. Nous sommes affligés de ne pouvoir citer que *de mémoire* les principaux traits de cette notice.

lement

lement qui les tient attachés à leur constitution et à leurs anciennes mœurs; leurs jeunes gens vont servir sur les vaisseaux des Hollandais et sur ceux d'Embden et de Papenbourg. Le *Saterland* entretient un commerce continuel avec ces deux villes. Plusieurs genres de luxe s'y sont déjà introduits, comme l'usage du café et des boissons fortes. Les bijoux d'or et d'argent ne sont pas rares parmi les femmes: mais ce qui lie les Saterlandois si fortement à leur pays natal, c'est cette fraternité, qui fait de leur petit canton une seule famille; c'est cette équité naturelle qui leur tient lieu de lois, et qui éloigne de chez eux et les chicanes des légistes avides, et la tyrannie d'une magistrature orgueilleuse.

La filature est, dans tout l'évêché de Munster, la seule branche d'industrie qui soit d'importance: hommes, femmes, enfans s'en occupent; on ne quitte pas même ce travail pendant le tems de la plus grande activité rurale; les moissonneurs portent avec eux leur sac à filer. Ce peuple a bien le génie de l'industrie; mais il lui faut un gouvernement qui, en brisant ses chaînes politiques et religieuses, lui fasse prendre un essor plus hardi. La multitude de moines oisifs, et le nombre de fêtes que le catholicisme multiplie outre mesure, sont ici, comme dans tant de pays ecclésiastiques, deux grands malheurs publics.

Néanmoins l'exportation de fil et de toiles doit donner au pays un bénéfice annuel, qui, avec celui provenant du bétail, de la laine et quelques autres articles, est estimé à 900,000 florins. Mais, d'après les localités, il est fort à présumer que ce gain apparent n'appartient réellement qu'aux provinces prussiennes limitrophes.

Les revenus des états, du prince-évêque et du chapitre ensemble, montent à 3 millions de France. On entretient une force armée de 5 régimens d'infanterie et 2 régimens de cavalerie, qui font environ 5,000 hommes en tout. Dans le dix-septième siècle, le turbulent évêque, *Bernard de Galen*, attaqua la Hollande avec une armée de plus de 20,000 hommes.

La religion catholique domine ici. Les protestans n'ont des églises qu'à Werth, quoique leur nombre soit assez considérable en d'autres endroits.

Ce fut Charlemagne qui, en 802, fonda cet évêché, dans

un endroit appelé alors *Mimigernford*; mais le grand nombre de moines qui y affluait, lui mérita bientôt le nom de *Munster*, qui vient du mot latin *monasterium*. Par une convention des deux chapitres, cet état était, en quelque sorte, uni à l'archevêché de Cologne, dont ils avaient les possessions les plus septentrionales; savoir, le comté de Recklinghusen et le duché de Westphalie. Ces deux états formaient déjà un total de 564,000 habitans, et l'on projetait d'y joindre, soit l'évêché de Liége, soit ceux de Paderborn et de Hildesheim. Cette nouvelle puissance aurait pu devenir un jour maîtresse de toute la Westphalie, et, dans les mains d'un prince autrichien, gêner infiniment la Prusse. Mais ces projets, quoique pas encore tout-à-fait abandonnés, ont perdu leur plus grand intérêt par la cession de la Belgique à la France.

Evêché d'Osnabruck, situé entre celui de Munster et les provinces prussiennes de Minden, Lingen, Tecklenbrug, etc., etc. Il contient, sur 120 lieues carrées, environ 125,000 habitans, en ne supposant que la moindre augmentation qui a pu avoir lieu depuis 1772, époque où l'on compta 116—117,000 habitans.

On peut juger de la bonté du sol, en observant que l'on estime à 948,672 arpens (à 120 verges, mesure de Calenberg) la surface des bruyères, des marais et des montagnes, la plupart arides et sablonneuses. Le pays, en conséquence, ne cultive que peu de grains; il ne récolte, dans les bonnes années, que la quantité de seigle et d'avoine qui lui est nécessaire pour les besoins des habitans, et pour 500 alambics d'eau-de-vie de grains; quelques cantons seulement produisent de l'orge et du froment. La culture du lin et du chanvre est très-importante. On élève peu de bestiaux, mais le poisson et le gibier abonde. Le manque du bois de chauffage est compensé par la tourbe et le charbon de terre. On trouve encore du sel à Rothenfeld, de très-beaux cristaux, beaucoup de marbre, un peu d'argent et de fer.

Voici les endroits remarquables:

Osnabruck, sur la Hase, ville de 7,000 habitans, siége de la régence, comme ancienne ville anséatique, Osnabruck prétend encore conserver de grands privilèges, que ses bourgeois défendent avec vigueur. La paix de Westphalie fut conclue ici en même tems qu'à Munster.

Quackenbrugge, avec 1,800 habitans; *Wiedenbruck*, avec 1,600 habitans, *Furstenau*, avec 1,200 habitans.

Dans le bailliage d'*Ibourg*, est une colline appelée *Hoin*, sur laquelle, entre deux vieux arbres, on voit une pierre d'une grosseur énorme, ayant 32 pieds de long sur 10 à 16 de large, et 2 ½ d'épaisseur; on présume que c'était un autel des anciens Germains (1).

L'occupation la plus profitable des habitans consiste à filer et faire une grosse toile nommée *lœwent*, que les Hollandais, Anglais et Espagnols enlèvent pour la Guinée et l'Amérique, et dont le débit annuel monte à près de 700,000 florins; la filature produit le double de cette somme. Osnabruck fait surtout le commerce de toiles, et Quackenbrugge celui de bas de fil. Il y a encore dans le pays quelques fabriques de gros drap, de tabac, de faïence et de chapeaux. Le peuple d'Osnabruck est assidu et laborieux; les gens de la campagne se tiennent rarement dans des chambres chauffées; ils font ordinairement leur travail d'hiver, qui consiste en filage, auprès d'un âtre commun. Il y a près de 6,000 individus, qui, n'ayant pour toute possession qu'une petite cabane sans terrain, passent tous les ans en Hollande pour faire des travaux de campagne. Le moindre d'entre eux rapporte chez lui vingt florins, et il en est qui en rapportent jusqu'à 70; de sorte qu'on fait monter à 200,000 florins la somme qu'ils importent. Mais nous avons été témoins, dans d'autres pays, des mauvaises suites de ces émigrations temporaires; l'imprévoyance, l'ivrognerie et autres vices n'en sont que trop souvent les effets.

Les revenus de la mense épiscopale produisent, année commune, 40,000 risdalers; le don gratuit, accordé par les Etats, sur leur recette commune, est ordinairement de 100,000 risdalers courant; total, 140,000 risdalers, ou 390,000 francs, pour le prince évêque. Il reste encore 60 à 70,000 risdalers, ou 270,000—300,000 francs à la disposition des Etats. Le chapitre enfin tire un revenu annuel de 90 à 100,000 risdalers, ou 400—450,000 francs; de

(1) Il y a en général beaucoup de monumens d'antiquités germaniques dans la Westphalie.

sorte que tous les revenus publics peuvent être évalués à 1,300,000 francs.

Osnabruck est le premier et le plus ancien évêché de Westphalie; il fut fondé par Charlemagne en 770—780; Tous les bas évêchés de Munster fesaient autrefois partie de son domaine; il le céda en 1668. Il est décidé, par le traité de Westphalie, que cet évêché doit être possédé alternativement par un catholique et par un protestant; pour le choix du premier, le chapitre est libre; mais le second doit être choisi parmi les princes de la maison de Brunswick; l'évêque actuel est le duc d'York, fils du roi d'Angleterre. Cette circonstance forme une difficulté de plus dans l'affaire épineuse des indemnisations. La tolérance réciproque des deux religions est, par plusieurs conventions, invariablement fixée. C'est peut-être à ce mélange de deux sectes que le pays d'Osnabruck doit cet état florissant, cette industrie et cette population qui le distingue si avantageusement parmi les évêchés de Westphalie.

Évêché de Paderborn, situé entre Hesse-Cassel, Hanovre, les comtés de Lippe et de Rietberg, et le duché de Westphalie. Le sol est un peu montagneux, mais, pour la plupart, fertile, excepté dans les grandes landes, appelées la *Senne*. On élève, dans ce pays, beaucoup de bêtes à cornes et des moutons. Les grains y viennent bien, ainsi que le lin et le chanvre. On y trouve du sel, du fer et des eaux minérales.

Les endroits remarquables sont:

Paderborn, ville ancienne de 12,000 habitans; elle tire son nom de la rivière de *Pader*, qui a sa source au centre de la ville même, sous l'église cathédrale, et dont les eaux sont tiédes en hiver et froides en été. Paderborn a été une ville anséatique; mais aujourd'hui elle compte plus de moines que de négocians; on ignore presque généralement l'existence de l'université qu'elle renferme. Autrefois cette ville se vantait de posséder les douze apôtres en or; mais en 1662, le duc Christian de Brunswick les enleva; il s'empara également du cercueil d'argent de *S.-Liboire*, et en fit frapper des écus avec cette légende: *ami de Dieu, ennemi des moines.* Mais S.-Liboire a trouvé quelques âmes pieuses qui lui ont fait faire de nouveau un cercueil, long de deux aunes, de

vermeil, et de l'argent le plus pur. Paderborn possède encore le corps de S.-Blaise, une image miraculeuse de la Sainte-Vierge et plusieurs autres reliques. Cela vaut mieux que des manufactures.

Neuhaus, bourg, avec un château, résidence ordinaire des évêques.

Alteybecken, village près duquel se trouve une source nommée *Bullerborn*, c'est-à-dire, source bruyante; parce que ses eaux sortent avec bruit, et qu'elles abondent souvent, et quelquefois manquent totalement. Il paraît que la fameuse *Irmensœule* ou colonne d'Arminius était jadis élevée près de cet endroit.

Lugde, petite ville enclavée dans le comté de Pyrmont; on y fait beaucoup de dentelles de fil et de fil d'or et d'argent.

Les vierges miraculeuses et les croix tombées du ciel sont fort communes dans ce pays. On voit aussi beaucoup d'antiquités saxonnes. Ce fut sur les frontières de Paderborn et du duché de Westphalie, près *Stadtberg*, que les Saxons avaient leur célèbre forteresse d'*Erespurg*.

Comme il n'y a ni manufactures ni fabriques, hormis quelques verreries et beaucoup d'alambics d'eau-de-vie, on ne doit point s'étonner de ne trouver, sur 120 lieues carrées, que 60,000 habitans, ou selon d'autres, 76,000 habitans. Il paraît que cette différence vient de ce qu'on compte ou ne compte pas les trois bailliages qui sont possédés en commun par l'évêque de Paberborn et les comtes de Lippe. On estime les revenus à 597,000 florins; vraisemblablement trop haut. — En tems de paix on entretient ordinairement neuf compagnies de troupes réglées, qui sont sous les ordres communs de l'évêque et du chapitre. — L'évêché de Paderborn fut fondé par Charlemagne vers l'an 799.

Évêché ou Abbaye-Princière de Corvey. — Cette abbaye a été érigée en évêché par une bulle de 1794; et il paraît que l'Empire germanique a reconnu cette nouvelle dignité. Le territoire situé sur le Weser, n'a, selon *Fabri*, que 8,500 habitans sur 12 à 13 lieues carrées. *Corvey*, l'abbaye est un bâtiment considérable; ce fut une colonie de l'abbaye de Corbie en Picardie, qui le fonda; voilà l'origine de son nom. C'est de ce monastère que sont sortis les apôtres du Christianisme, dans le nord scandinavien. *Hœxter*,

petite ville sur le Weser, est sous la protection de la maison de Brunswick. *Stadtberg* et *Volkmarsen*, villes situées au sud de Padernborn, forment un objet de contestation entre l'électeur de Cologne, comme possesseur du duché de Westphalie, et l'évêque de Corvey. — Les revenus de celui-ci sont évalués à 100,000 francs.

Abbaye de Werden; son territoire, situé entre le duché de Berg et le comté de la Marck, renferme des houilles. On y trouve Werden, avec 1,500 habitans, et le bourg de *Kettwyck*, sur la Roer, avec de bonnes fabriques de draps, établies par des réformés. Cette abbaye de bénédictins est sous la protection du roi de Prusse, comme comte de la Marck; les revenus montent à 90—100,000 francs.

Abbaye d'Essen; son territoire est situé au nord de celui de Werden. On y trouve la ville d'*Essen*, qui a prétendu au rang de ville libre impériale, et qui en effet jouit de très-grands priviléges. Les bourgeois sont luthériens et entretiennent de bonnes fabriques de draps. Le roi de Prusse est le protecteur de la ville ainsi que de l'abbaye, laquelle est un couvent séculier pour les princesses et comtesses. L'abbesse, qui est aujourd'hui une princesse de Saxe, a un joli château d'été à Borbec. Les habitans, y compris la ville, peuvent monter à 12—14,000 individus et les revenus à 130,000 fr.

Abbaye de Hervorden; située dans la ville prussienne de Hervorden, et n'ayant presqu'aucun territoire, elle est cependant immédiate. Les revenus sont, année commune, 27,000 francs. C'est un couvent séculier de dames luthériennes.

L'évêché de Liége et les abbayes de *Stablo* et *Malmedy*, de *Thorn* et de *St.-Cornelismunster* sont tombés au pouvoir de la république française.

Abbaye de Cappenberg et d'Elten; l'une dans le Haut-Evêché de Munster, l'autre enclavée dans le ci-devant comté de Zutphen, partie de la république Batave. Cappenber est une prevôté de nobles; Elten une abbaye des dames nobles; l'une et l'autre riche, et la dernière sous la protection du roi de Prusse; elles sont membres de l'empire, sans l'être du cercle de Westphalie.

3. *Dans les cercles de haut et bas-Rhin.*

Electorat et Archevêché de Cologne. — Cet Etat

était, avant la cession de la rive gauche, composé de trois parties, savoir :

L'*archevêché* proprement dit. . . .	150 l. carr.	96,000 hab.
Le comté de *Recklinghusen*.	40	18,000
Le duché de *Westphalie*.	180	100,000
TOTAL.	370 l. carr.	214,000 hab.

L'archevêché propre a été cédé à la France, à l'exception des villes de *Dœitz*, *Kœnigswinter*, *Lintz*, et d'un terrain d'environ 10 lieues carrées, avec 6,000 habitans qui se trouvent sur la rive droite.

Le comté de *Recklinghusen*, situé entre Cléves, la Marck, Munster et l'abbaye d'Essen, est un petit pays fertile, en lin et qui entretient des fabriques de toile. On y trouve une ville du même nom.

Le duché de *Westphalie*, reste des anciens duchés de Westphalie et d'Angrie, tomba dans les mains des archevêques de Cologne, après la proscription du duc *Henri le Lion*, dont nous avons parlé dans les articles *Bavière*, *Saxe* et *Hanovre*. Ce pays, situé entre Hesse-Cassel, Waldeck, Paderborn, Munster, la Marck et Berg, est très-montagneux, sur-tout dans la partie méridionale qui s'appelle *Sauerland* (1), ou proprement *Suderland*. Ici l'on trouve de bons pâturages, de l'excellent bétail, des forêts, quelques vignobles, des métaux, sur-tout de la calamine, du plomb et du fer. Dans la partie septentrionale, nommée *Hellweg*, on voit des plaines fertiles en toute sorte de grains; on y trouve quelques sources salées. Les quatre *quartiers*, dans lesquels tout le pays est divisé, comprennent 25 villes, parmi lesquelles nous ne nommerons que celles-ci :

Arensberg, sur la Ruhr ou Roer, siége de la régence, et aujourd'hui même de tout le chapitre de Cologne; c'est là que les diètes provinciales se tiennent.

Brilon; cette ville prétend être l'ancienne et véritable capitale.

(1) Ces deux contrées ne sont qu'une continuation de celle du même nom, dans le comté de la Marck (*Voyez* la description de ce pays dans la *Monarchie prussienne*). Au reste, cette division n'est adoptée que dans le langage commun, et aucunement dans l'administration du pays.

Il n'y a dans ce pays d'autres fabriques que la filature de lin, les métiers de tisserands, quelques forges et une ou deux fonderies. On n'exploite point les mines d'argent et d'or qui doivent s'y trouver, mais qui sont inondées.

Les revenus de l'électorat de Cologne, dans son intégrité, s'élevaient à 2,200,000 francs, provenant, en grande partie, des péages établis sur le Rhin. L'électeur ne tenait de troupes réglées qu'un régiment de gardes et un d'infanterie (*Voyez* MUNSTER).

L'archevêché de Cologne a été fondé dans le huitième siècle. L'archevêque est le troisième parmi les électeurs ecclésiastiques, archi-chancelier du Saint-Empire pour l'Italie, légat-né du Saint-Siége, etc., etc.

ÉLECTORAT DE TRÈVES. — C'est ici qu'on peut dire avec raison : *Fuimus Troes*; car presque tout l'électorat a été réuni à la France. De 360 lieues carrées et 215,000 habitans qu'il contenait, il ne reste que 42 lieues carrées, avec 30 à 35,000 habitans. Voilà tout ce que les Français ont laissé à l'*archi-chancelier du saint-Empire romain en Gaules*. Cependant le morceau restant est important sous les rapports des productions et des revenus. C'est-là qu'on trouve les mines d'argent et de cuivre à *Montabaur*, à *Wunar* sur la Lahn, et en d'autres endroits. C'est-là que se trouve la célèbre source minérale de *Nieder-Selters*, plus connue sous le nom de *Seltz*. On en boit les eaux jusqu'aux Indes-orientales. Le débit annuel est d'un million de bouteilles, et le revenu net que le souverain en tire, passe 60,000 florins par an. La fameuse forteresse d'*Ehrenbreitstein* est aussi restée à l'empire, toutefois après avoir été rasée, autant que la nature des lieux le permettait.

On estimait autrefois les revenus de l'électeur de Trèves à 680,000 florins par an, et l'on prétend que les bailliages sur la rive droite seule y concouraient pour une somme de 180,000 florins; ce qui nous paraît exagéré, à moins qu'on ne compte, dans cette somme, les péages sur le Rhin, qui, aujourd'hui, n'existent plus. Ce sera probablement le prince de *Nassau-Oranien-Dietz* qui aura ces districts.

L'origine de l'évêché de Trèves remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne; mais on ne sait pas quand il a été érigé en archevêché.

ÉLECTORAT DE MAYENCE. — On peut voir, par le tableau suivant, que, des trois électorats ecclésiastiques, celui de Mayence a perdu le moins.

	lieues carr.	hab.
A. L'ÉLECTORAT PROPREMENT DIT.		
1. Sur la rive gauche.	15	45,000
2. Sur la rive droite, y compris les districts en *Hesse* et *Franconie*.	200 (1)	188,000
B. L'EICHSFELD.	86	70,000
C. Territoire d'ERFURT, avec les seigneuries de *Blanckenhayn*, *Gleichen* et *Kranichfeld*.	30	42,000
TOTAL { avant la guerre	331 l. o.	345,000 h.
TOTAL { à présent.	316 l. c.	300,000 h.

Quant aux revenus, les ouvrages les plus estimés les portaient, dans leur totalité, à 1,600,000 florins d'empire pour le souverain, et 400,000 florins pour le grand-chapitre, outre quelques sommes levées par les états d'Eichsfeld. La perte essuyée par la cession de la rive gauche du Rhin, tombe principalement sur le grand-chapitre; mais les évaluations qu'on en a faites, ne portent aucun caractère d'authenticité.

Comme les pays mayençais sont disséminés en diverses contrées, nous les décrirons séparément.

Les districts sur le Rhin et près l'embouchure du Mein, renferment les célèbres vignobles de *Johannisberg*, de *Rudisheim* et de *Hocheim*. C'est la patrie du vin du Rhin. La ville de *Hœchst* sur le Mein a 3,000 habitans, une bonne manufacture de porcelaine, une de tabac et quelque commerce. *Cassel*, vis-à-vis Mayence, est devenu célèbre dans la guerre par les fortifications dont on l'entoura, mais qui, aujourd'hui, doivent être rasées. *Ellfeld* est le chef-lieu du district nommé proprement *Rhin-Gau*.

Le comté de *Kœnigstein*, au nord-ouest de la ville de

(1) Nous nous éloignons ici de l'opinion générale des géographes allemands, qui donnent à cette partie 60 à 80 lieues carr. de plus, calcul qui ne s'accorde avec aucune bonne carte.

Francfort, renferme la petite forteresse du même nom. Les comtes de Stolberg ont un procès avec l'électeur sur ce pays.

Le *district sur le Mein* s'étend entre Hanau, Darmstadt et Wurtzbourg, derrière le Palatinat, jusques aux confins du Wurtemberg : il comprend la forêt de *Spessart*, contrée montagneuse, et habitée par un peuple dur et brave. Outre les bois, ces districts ont encore des blés, des fruits et du bétail. On a découvert à *Orb* une source salée d'un grand rapport. L'ancienne saline de *Niedern-Hall* appartient en partie aux princes de Hohenlohe. Les villes remarquables sont :

Aschaffenbourg, sur le Mein, ville de 6,000 habitans, avec un château électoral et un superbe parc. C'est à présent le siége de la régence.

Miltenberg, *Seligenstadt* et autres petites villes ; *Dettingen*, village connu par une défaite des Français en 1743.

Dans le *comté de Rhineck*, qui fait partie du cercle de Franconie, on trouve le bourg de *Lohr*, sur le Mein, avec une manufacture de glaces.

Les districts mayençais, dans le joli canton dit *Bergstrasse*, entre Darmstadt et Heidelberg, produit abondamment des noix, des amandes, des châtaignes et autres fruits.

En Hesse, l'électeur possédait les villes et districts d'*Amœnebourg*, de *Fritzlar* et de *Naumbourg*, qui n'offrent rien de remarquable.

L'*Eichsfeld*, c'est-à-dire, pays des chênes ; est une contrée très-élevée, et remplie de montagnes, située entre la Hesse, la Thuringue et la Basse-Saxe. Ce pays, bien que l'air y soit froid, ne manque pas de fertilité ; il produit des grains presque suffisamment pour ses besoins, beaucoup de lin et tabac, bois et bétail.

Heiligenstadt, ville assez bien bâtie, est le siége du gouverneur, et le plus souvent des Etats de la province.

Duderstadt, chef-lieu de la partie basse ou septentrionale, où l'on commence déjà à parler bas-allemand.

Les habitans d'Eichsfeld sont les plus industrieux de tous les sujets de l'électeur de Mayence. Ils entretiennent plus de 3,000 métiers de tisserands, sur lesquels il se fait des serges, étamines, raz et autres étoffes de laine pour la valeur de 2 millions de France. C'est un Hessois du nom de

Valentin Degenhard, ancien dragon, qui, vers la fin du dix-septième siècle, y a introduit ce genre d'industrie.

L'Etat d'*Erfort*, situé au milieu de la Thuringue, entre Gotha et Weymar, formait autrefois une république, qui, sans être reconnue pour ville libre et impériale, exerçait les droits de la souveraineté, et entretenait des alliances avec plusieurs princes, particulièrement avec l'électeur de Saxe, auquel elle payait un tribut pour avoir sa protection. Mais cette protection n'empêcha pas que l'électeur de Mayence ne renouvelât des prétentions anciennes, fit mettre la ville au ban de l'Empire, et, aidé des troupes françaises et lorraines, s'en empara en 1664.

La ville d'*Erfort* est grande, mais au lieu de 40 à 50,000 habitans qu'elle avait dans les tems de sa liberté, les bénédictions d'un gouvernement ecclésiastique (1) ont réduit sa population à 18,000 individus. Elle est à présent bâtie dans le goût gothique; ses fortifications tombent en ruine, mais on entretient encore les deux citadelles de *Petersberg* et de *Cyriacsbourg*, occupées par des garnisons, moitié mayençaises et moitié impériales. Dans une des églises se trouve une cloche du poids de 30,250 livres pesant. Il y a ici une université, moitié luthérienne, mais peu fréquentée; des manufactures en laine et cotons, des fabriques de cuir, de tabac et de vinaigre. Presque tous les habitans sont luthériens.

Le territoire qui entoure Erfort est très-fertile, sur-tout en lin, en légumes et en toutes sortes de plantes économiques, comme pastel, anis, coriandre, graine de canarie, cumin, pavots, senevé et autres. On évalue l'exportation à plus de 3 millions de France, dans laquelle somme il faut aussi comprendre le fil qu'on fabrique dans tous les villages. Nous regardons ce calcul comme très-exagéré.

Dans tout l'électorat de Mayence, excepté Erfort, le catholicisme dominait entièrement autrefois; mais l'électeur régnant a accordé plusieurs libertés aux protestans; on avait même appelé des professeurs protestans, non-seulement à l'université d'Erfort, mais même à celle de

(1) Dans ces derniers tems Erfort s'est beaucoup relevé sous le gouvernement d'un philosophe éclairé, M. de *Dalberg*, alors coadjuteur de Mayence, et aujourd'hui évêque de Constance.

Mayence. Mais ces innovations apparentes étaient rendues nulles en effet par l'influence secrette des ex-jésuites. La cour électorale imitait trop les vices et les folies de Versailles pour permettre à l'administration de prendre une marche sage et uniforme. L'électeur tenait 5 à 6,000 hommes de troupes réglées, et mieux disciplinées que la plupart des troupes ecclésiastiques. On a même vu son premier ministre, M. d'*Albini*, homme d'une grande énergie, marcher à la tête de 10 à 12,000 hommes de milices nationales, se mesurer avec les armées françaises, prendre Francfort, et menacer la ville de Mayence d'un coup de main, que la lenteur, ou peut-être la jalousie des généraux autrichiens, empêcha de réussir.

L'origine de cet archevêché remonte à l'an 751; et le premier archevêque fut *Saint-Boniface*, l'apôtre de l'Allemagne. Ses successeurs s'appellent archevêques du *Saint-Siége de Mayence;* ils sont archi-chanceliers du Saint-Empire en Germanie, et ont, en cette qualité, la direction de la diète générale.

Evêché de Fulda, situé entre la Hesse, les comtés de Hanau et d'Ysenbourg, l'évêché de Wurtzbourg et quelques districts de la noblesse immédiate. Ce pays a 80,000 habitans sur 130 à 140 lieues carrées. Les productions consistent en blés (pas abondamment) fruits, lin, vin (10,000 *eimer*) bois, sel (5,000 quintaux), eaux minérales, très-probablement des métaux, bien qu'on ne les ait pas encore exploités, des bêtes à cornes et à laine. La *Fulda* est la rivière principale. Le mont *Dammersfeld* est élevé de 3,640 pieds au-dessus de la mer. Voici les endroits remarquables:

Fulda, capitale et résidence, ville assez jolie, avec une université catholique fondée en 1734.

Bruckenau, avec une source minerale qui, depuis trente ans, attire beaucoup d'étrangers; ses eaux contiennent plus de parties ferrugineuses que celles de Pyrmont. Dans les assemblées qui se forment ici, toute distinction des rangs est ou du moins doit être bannie, par une ordonnance très-sage du prince-évêque (*Voyez* Pyrmont).

Hamelbourg, *Weyhers* et autres petites villes et bourgs.

Ce pays se distingue par une fabrication très-considérable de toiles; on compte jusqu'à 11,000 métiers de tisserands

en tout. Il y a en outre, à *Fulda*, une manufacture de laine, à *Rœmershag*, une fabrique de cruches, à *Rotenman* une papeterie et quelques autres établissemens moins connus. La religion catholique domine, mais les luthériens sont tolérés, et forment un huitième des habitans. On estime les revenus du prince-évêque à 350,000 florins, et ceux du chapitre à 80,000. Fulda fut, jusqu'en 1752, une abbaye.

Évêché de Worms, situé aux environs de la ville du même nom; c'est un district fertile en vins, blés, fruits, bois et gibier; mais de 22 lieues carrés et 14,000 habitans qu'on lui assigne, la France possède aujourd'hui les deux tiers. Les revenus montaient à 28,000 florins.

Évêché de Spire, situé sur les deux rives du Rhin, aux environs de la ville du même nom. Ce pays avait, 70 lieues carrées, 50 à 60,000 habitans; les revenus montaient à 180,000 florins; la prévôté de Weissenbourg, sous la souveraineté territoriale de l'Alsace, était incorporée à l'évêché, et donnait 90,000 florins par an. On peut estimer la perte, essuyée par la cession de la rive gauche, à 35 lieues carrées, 25,000 habitans; mais quant aux revenus à 170,000 florins, à cause de la prévôté de Weissenbourg. Dans la partie restante on trouve de belles forêts, des vignes et une saline; les fruits et les blés y abondent également.

Bruchsal, ville très-jolie, avec un magnifique palais épiscopal, dans une contrée riante.

Philipsburg (ou en français *Philisbourg*), sur le Rhin, forteresse de l'Empire, au milieu des prairies qu'on peut inonder à volonté.

Le prieuré immédiat d'*Odenheim*, couvent séculier immédiat, choisit ordinairement pour prévôt l'évêque de Spire. Ses possessions et revenus sont peu de chose.

Évêché de Strasbourg; il comprenait autrefois de grands et beaux districts de l'Alsace, sous la souveraineté de France; mais il n'est question ici que de la partie qui relève de l'Empire, et qui donne à ce prince-évêque une place dans *le cercle du haut-Rhin*. Cette partie de l'évêché consiste en deux bailliages séparés, l'un et l'autre enclavés dans le cercle de Souabe, et renferme, sur 36 lieues carrées, 25,000 habitans, avec les petites villes d'*Ettenheim*, *Obernkich* et *Oppenau*; ces districts retirent 3 à 400,000 francs par an de leurs vins,

fruits et objets fabriqués en bois. Les revenus du prince-évêque ne sont point connus; les auteurs qui les portent à 50,000 écus d'Empire, ont sans-doute voulu parler de la totalité, avant la révolution française.

Le Grand-Prieur de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, résidant à *Heitersheim* dans le Brisgaw, prend siége dans les assemblées du cercle du haut-Rhin et à la diète. Mais la maison d'Autriche lui conteste la souveraineté de son chétif territoire. Mais l'ordre possède beaucoup de domaines épars dans toute l'étendue de l'Empire, et comme il est compté parmi les princes ecclésiastiques, il court le danger d'une sécularisation.

L'évêché de Basle, quoique situé dans la Suisse, appartenait encore en partie au cercle du haut-Rhin; mais, de 50 lieues carrées et 40,000 habitans, il ne reste, sur la rive droite, que le chétif bailliage de Schlingen, dans le Brisgaw, avec une bourgade et deux villages. C'est l'évêché de Basle que les géographes français désignaient sous le nom chimérique de *principauté de Porentrui.*

4. *Dans le cercle de Franconie.*

Evêché de Wurzbourg; voilà un des meilleurs morceaux dont la Sainte-Eglise a su s'emparer, et dont elle ne lâchera prise qu'avec des regrets bien cuisans. Cet évêché comprend un terrain de 260 lieues carrées, et déjà, en 1788, l'on y comptait, d'après une liste bien détaillée, 262,409 individus (1); de sorte qu'en ne supposant qu'une augmentation très-petite, on peut aujourd'hui estimer la population à 270,000 âmes.

Le sol est presque par-tout un des plus fertiles de l'Allemagne; seulement vers le nord, la chaîne de montagnes appelée *Rhœn*, parcourt une partie du pays. Le *Mein* fait, sur le territoire de Wurtzbourg, plus de 40 lieues, en

(1) Nous avons presque à chaque article trouvé le *Tableau statistique* de M. *Hæck* en défaut; la justice exige que nous remercions cet auteur de nous avoir fourni cette notice sur la population de l'évêché de Wurzbourg. *Gaspari* et quelques autres géographes n'attribuent à ce beau et fertile pays que 200,000 âmes.

formant deux grandes courbures ; il reçoit, au nord-ouest, la *Saale* franconienne.

Parmi les productions il faut d'abord toutes les sortes de blés connus en Allemagne, même le maïs ou blé de Turquie ; plusieurs cantons produisent du lin et du chanvre. Les fruits sont de la meilleure qualité et en abondance. L'évêché renferme 2,400 arpens de vignes, qui donnent 35,000 *eimer* de vin ; les vins de *Leisten* et de *Stein*, près Wurtzbourg, peuvent être comptés parmi les meilleurs vins d'Europe ; les autres sortes ne sont guères en usage hors de l'Allemagne. On entretient beaucoup de bêtes à corne et à laine. Les forêts, sur-tout dans la partie septentrionale, sont d'importance. On a négligé les minéraux ; mais on s'en occupe dans ce moment ; et plusieurs mines de fer et de charbon de terre viennent d'être mises en exploitation ; les montagnes de Rhœn en renferment probablement de grands dépôts. On a de belles carrières, même quelques-unes de marbre ; des nitrières, une saline très-importante et quelques sources acidulées et thermales.

Tout le pays, en y comprenant quelques morceaux des comtés de Wertheim, de Rieneck et autres, la seigneurie de Reichelsberg et autres districts incorporés, est divisé en 57 bailliages qui contiennent 3 villes et 11 bourgs ; nous y remarquerons les endroits suivans :

Wurtzbourg, capitale et résidence, avec 21,000 habitans, un beau pont de pierre sur le Mein, une citadelle très-forte nommée *Marienberg*, un nouveau palais épiscopal d'une architecture brillante, plusieurs églises magnifiques, une université fondée en 1403, et l'Hôpital de l'évêque Jules. Cette ville possède une grande manufacture de draps dans la maison de force, une de glaces, une d'instrumens de chimie et bandages de chirurgie, une excellente fabrique de cuir, une de tartre, une de potasse, plusieurs tisserands en laine, chapeliers et autres métiers ; le commerce et la navigation sont dans une activité considérable.

Kitzingen, la deuxième ville du pays, située sur le Mein, et peuplée de 4,000 habitans, en partie luthériens. On y fait des bas, des chapeaux, des cuirs, de l'encre pour les imprimeurs en taille-douce, du vinaigre, des moulinets en bois. Le commerce d'exportation s'occupe ici, comme à Wurtz-

bourg, de l'exportation des vins et des fruits du pays, entre autres des pruneaux secs.

Kissingen, bonne petite ville sur la Saale, ne doit point être confondue avec la précédente.

Karlstadt, avec 324 maisons; *Gemunden* et autres villes sur le Mein.

Bischofsheim, dans les montagnes de Rhœn, ville où, selon le *Tableau statistique*, il y a 48 fabricans, qui font par semaine 1154 aunes de drap commun, et 585 aunes de flanelle. Dans les environs, à *Oberback*, il y a une fabrique de cruches de Cologne.

Neustadt, sur la Saale, ville de 320 maisons; près de là se trouvent les ruines du château de *Salzbourg* où Charlemagne fesoit souvent sa résidence, et la colonie de *Neuhaus*, avec des fabriques de drap.

Kœnigshofen, petite ville bien fortifiée, dans la contrée dite *Grabfeld*, c'est-à-dire, plaine des tombeaux.

Ebrach, riche et magnifique abbaye de bénédictins, avec une bonne bibliothèque et une église remplie de monumens curieux; sept couvens d'hommes et trois de femmes en dépendent.

Aux fabriques et manufactures dénommées ci-dessus, il faut ajouter une fonderie de fer, quelques fabriques de tartre, de lainages et d'eau-de-vie; les paysans, dans les montagnes de Rhœn, font beaucoup d'ouvrages en bois. Les articles d'exportation sont: vins (plusieurs mille *fuders*), blés, fruits secs (18 à 20,000 quinsaux, bonne année); safran, reglisse, eau-de-vie, vinaigre, tartre, encre d'imprimeur, potasse, excellent bois de construction, glaces, cuirs, un peu de lainages, laine crue, etc., etc. On estime que l'exportation surpasse de 3 à 400,000 florins l'importation. Mais on ne peut pas dire en quelle proportion ce gain apparent appartient à Wurtzbourg seul. Les bons chemins, la rivière de Mein et la modicité de droits de transit, font qu'une grande partie des marchandises et denrées de toute la Franconie passe par les mains des négocians de Wurtzbourg et de Kitzing.

Les revenus ont été estimés, par M. *de Normann*, à 1,000,000 florins; par M. *Traiteur*, à 1,131,000 florins de Franconie; ce florin vaut 2 francs 74 centimes. D'autres estiment les revenus à 1,500,0000 florins, et c'est l'opinion généralement

généralement reçue. Mais il paraît qu'on veut parler de florins d'Empire à 2 francs 20 centimes. Nous croyons que les seuls revenus du prince évêque montent à ladite somme d'un million et demi de florins d'Empire, ou 3,300,000 fr. Mais en y ajoutant les revenus du chapitre et ceux d'une douzaine d'abbayes, quelques auteurs portent, non pas sans probabilité, à trois millions de florins ou 6,600,000 fr. le total des revenus annuels confiscables et saisisables en cas d'une sécularisation. Le prince n'est borné, dans l'exercice de la souveraineté, que par la capitulation dictée à lui par le chapitre, qui, depuis 1688, seul représente les anciens Etats du pays. Le titre de *duc de Franconie* ne donne au prince évêque aucun pouvoir réel; Busching, qui parle de tout, en explique l'origine. — Le militaire, qui se distingue, du moins parmi les troupes ecclésiastiques, est composé de quatre régimens d'infanterie, un de dragons, un de gardes à cheval, un corps d'artillerie, un de hussards et un de milices nationales, en tout 6 à 7,000 hommes.

Quoique le catholicisme soit la religion dominante, on tolère sagement les luthériens, qui ont 28 paroisses, et auxquels on doit les meilleures manufactures. Les juifs sont soufferts en plusieurs endroits. Les établissemens d'instruction publique, surtout les écoles triviales, viennent d'être mis sur un bon pied, par les soins du dernier prince évêque, le respectable baron de *Fechenbach*.

Evêché de Bamberg, situé sur le haut-Mein, à l'est du précédent et au sud de la Thuringue; il touche encore (pour son malheur) aux principautés de Bareuth et d'Anspach, dont la nouvelle régence prussienne, en dépit de toutes les lois, s'agrandit d'un district après l'autre, aux dépens de ses voisins. L'évêché de Bamberg avait autrefois 180 lieues carrées, avec 194,000 habitans; on ne connaît ses pertes que par des rapports suspects de partialité.

Le pays, quoique très-montagneux vers les confins de la Thuringue, est, en général, un des plus fertiles de l'Allemagne, principalement en blés, fruits et légumes. On exporte non seulement des fruits, mais des arbres fruitiers. Dans aucun endroit de l'Allemagne, le jardinage n'est poussé à un plus haut degré d'activité et de perfection que dans les environs de la ville de Bamberg. On cultive aussi de la réglisse, de

l'anis, du safran et du houblon; la culture du tabac, du lin et du chanvre fleurit en quelques cantons; mais les vignobles sont en petit nombre, et le climat est, pour la plupart, trop froid pour les raisins. Les forêts, les bêtes à cornes, les pêcheries sont trois branches principales de la richesse territoriale. On élève aussi de bons chevaux, beaucoup de volaille domestique, etc. etc. Les minéraux se trouvent en quantité considérable; marbres de plusieurs sortes, ardoises excellentes, pierres à aiguiser, tuf, pierres calcaires, craie blanche, plâtre, argile à poterie, terres colorantes, houille en quantité, alun, soufre, vitriol, cuivre, plomb et fer, voilà les articles exploités. En 1796, il y avait en activité 7 mines de houille, 7 de fer, 7 forges, 3 fabriques d'alun, de soufre et de vitriol. Les sources minérales n'ont pas encore été duement examinées.

Le *Mein*, qui traverse le pays, reçoit la *Rednitz*, que l'on pourrait, avec raison, regarder comme la rivière principale, puisqu'elle est navigable avant la conjonction; au lieu que le Mein ne le devient que par cette augmentation de son volume d'eau.

Les endroits remarquables sont:

Bamberg, sur le Mein, capitale et résidence, belle et grande ville, peuplée, en 1789, de 20,182 âmes, avec le magnifique château de résidence, la cathédrale, riche en monumens, la maison capitulaire, le palais dit *Geyerswœrth*, le superbe hôpital, avec une école d'anatomie et d'accouchement, une université, fondée en 1648; une école de dessin et de génie. Il y a ici une fabrique d'indiennes et cotonnades, une de papiers peints, une de cire à cacheter, une fonderie de cloches et canons, plusieurs corroieries, d'excellentes brasseries, et un commerce très-actif, sur-tout en bétail, suif, légumes et fleurs. Cette ville tient 2 foires.

Tout près de Bamberg se trouve le château, moitié ruiné, nommé à présent *Altenburg*, mais proprement *Babenberg*, sur une haute montagne, d'où l'on jouit d'une vue immense. C'est aux puissans comtes de ce nom que jadis la plus grande partie du pays appartenait, et c'est ce château qui a donné son nom à la ville. A peu de distance se trouve également, dans une superbe position, l'abbaye de *Michelsberg*. Elle n'est pas tombée en ruines; car elle appartient à des moines.

Vorchheim ou *Forchheim*, ville bien fortifiée, peuplée de 4,000 habitans. Elle possède une manufacture de glaces, une papeterie, une salpétrière, quelques corroieries, fours à potasse, moulins à scie et à tan; un bon commerce d'exportation, principalement en épeautre, bétail gras, fruits et arbres fruitiers. La Rednitz, qui coule à peu de distance, porte ici des bateaux médiocres.

Cronach, autre ville fortifiée de 4,000 habitans, chef-lieu de la partie du nord, comme Vorchheim l'est de celle du sud. Cette ville fait le commerce de bois et minéraux.

Parmi les 16 petites villes, on distingue *Herzogenaurach* et *Weiss-Mayn*, avec des fabriques de draps; *Staffelstein*, dans les environs de laquelle on fait de très-bonnes étoffes en laine; *Stadtsteinach* et *Zell*, avec des fabrications minérales.

Seehof, autrement nommé *Marquartzberg*, superbe château et parc, appartenant au prince.

Banz et *Langheim*, deux riches abbayes; la première, de l'ordre de S. Benoît; l'autre, de celui de Cîteaux: l'une et l'autre, elles ont de bonnes bibliothèques et cabinets d'histoire naturelle. A Bantz, il y a une collection numismatique.

A *Nordhalben* et dans les environs de ce bourg, on fait beaucoup d'assiettes, cuillers et autres petits ouvrages en bois; à *Sand* et *Lettenreutz*, une quantité infinie de corbeilles, grand article d'exportation; en beaucoup d'autres endroits, des raz et autres lainages. Cependant le commerce est principalement vivifié par l'exportation de denrées et productions naturelles. Le bétail et la graisse entrent dans la somme des exportations pour 1,600,000 florins, et les bois, pour 35,000 florins. Les bons chemins et les fleuves navigables contribuent beaucoup à l'extention du commerce. *Un département* ou *ministère*, formé en 1792, doit y veiller.

La religion catholique domine; mais on suit les sages principes adoptés à Wurtzbourg en tolérant les luthériens, qui ont une vingtaine de paroisses. On doit attribuer en partie à cette liberté des consciences, le degré quelconque d'industrie et de bonheur public par lequel ces deux évêchés se distinguent.

Le pouvoir du prince-évêque est borné, en plusieurs branches essentielles, par le chapitre, qui, seul, représente tous

les états. L'évêque a l'avantage spirituel d'être exempt de la supériorité du saint-siége archi-épiscopal de Mayence, et tient en conséquence le premier rang parmi ceux d'Allemagne. Les revenus sont estimés à 700,000 florins de Franconie pour le prince, et 180,000 florins pour le chapitre; ce qui fait en tout 2,411,200 francs. Mais cette évaluation reste probablement au-dessous de la vérité. La cour de Bamberg est brillante. Les troupes réglées ne consistent qu'en 900 hommes; mais les milices nationales forment un total de 12,000 combattans. L'instruction publique vient d'être très-bien organisée.

Évêché d'Eichstedt *ou* Aichstett. — Cet évêché, situé sur les frontières de la Bavière et du cercle de Souabe, a le malheur d'avoir pour voisin septentrional le roi de Prusse, comme margrave d'Anspach. La régence prussienne a donné à ce prince-evêque un avant-goût de la sécularisation, en lui enlevant la souveraineté territoriale sur un tiers de son évêché. Voici les parties dont ce petit état est composé.

	Population de 1785.	lieues carr.
Bas-Evêché	14,617	
L'évêché du milieu	24,358	40
Haut-Evêché	18,208	14
Total	57,183 hab.	54 l. c.

Tout le haut-évêché a été confisqué par la régence prussienne, et la cour de Vienne ne paraît pas juger convenable de s'y opposer.

Cet évêché a le sol très-fertile, de riches champs, de bons pâturages, et pourtant le bétail est assez médiocre; de superbes forêts de chênes, des fruits, un peu de lin et de chanvre; de l'excellent houblon, à Spalt, des poissons, surtout de bonnes écrevisses; du marbre, de l'ardoise, des pierres de taille et quelques mines de fer, qui donnent 5,100 quintaux par an.

Aichstett, sur la rivière d'Altmuhl, ville de 7,000 habitans, avec le château épiscopal, une superbe fontaine, et la célèbre abbaye des Bénédictins, dédiée à *Sainte-Walbourg*, où les moines transforment en miracle un phénomène naturel très-curieux, et qui mériterait d'être examiné par quelque savant. Voici ce que nous en apprend un témoin irré-

cusable, le pieux *Rothfischer*, dans son ouvrage allemand intitulé *Année d'indulgence*, etc., etc., tome 3, page 367 : « Ce couvent est situé sur une montagne rocailleuse ; l'autel » est aussi large que l'église même, et on est persuadé qu'il est » taillé dans le roc. Au-dessus de l'autel est un petit creux » ou antre garni d'or, et recouvert d'un couvercle de pierre. » On dit que c'est là le cercueil qui renferme les ossemens de » Sainte-Walbourg ; de ces ossemens découle une huile, qui » pénètre à travers la pierre ; se rassemble par gouttes, et » est reçue dans un bassin d'or, pour être ensuite mise » dans de petits flacons, et distribuée aux pélerins et aux » bienfaiteurs du couvent. On attribue à cette huile de Sainte- » Walbourg plusieurs guérisons miraculeuses. Elle coule » deux fois par an, savoir ; au printems et en automne, aux » jours de nom et de translation de la sainte ; il arrive ce- » pendant qu'elle ne coule point à ces deux époques, ou » qu'elle coule en d'autres saisons de l'année. Plus bas que » l'église est une brasserie, laquelle, lorsque l'huile coule » du tombeau, se remplit tellement d'eau, qu'on est obligé » de l'abandonner. Au reste, les humidités qui portent le » nom d'huile de Sainte-Walbourg, ne brûlent point, ne sur- » nagent point, mais se mêlent parfaitement avec l'eau ». Voilà tout ce qu'on sait dans le public relativement à ce prétendu miracle. Nous laissons aux naturalistes le soin de l'expliquer.

Willibaldsbourg, château fort sur une montagne près de la ville d'Eichstett.

Voici les établissemens d'industrie dans ce petit état : deux papeteries à Altendorf et Kinding, une fonderie de fer et deux forges à Ober-Eichstett, Altendorf et Hagenacker, un moulin à poudre, un à polir, six nitrières, une fabrique de siamoise, quelques fabricans d'aiguilles à Klein-Abenberg, des tisserands de draps à Eichstett.

Les revenus du prince-évêque peuvent monter à 600,000 francs ; ceux du chapitre ne sont point connus.

Ordre Teutonique. — Les possessions principales de cet ordre sont en Franconie, et le *grand-maître teutonique* siége parmi les princes ecclésiastiques du cercle de ce nom ; c'est donc ici l'endroit convenable de parler de l'ordre en général.

Cet ordre, fondé en Palestine en 1190, avait pour premier but, le soulagement des chevaliers pauvres et malades de la nation allemande; il se consacra ensuite à la défense de la terre sainte. Les membres prirent alors le titre des *Chevaliers de la Vierge Marie*, ou *Frères de la maison teutonique de Notre-Dame à Jérusalem*. Lorsque la bravoure musulmane eut chassé les fous croisés de l'Asie, les chevaliers se refugièrent à Venise. Tel était la réputation qu'ils s'étaient acquise, que le duc de Masovie, *Conrad*, pressé par les Prussiens, alors sauvages et payens, leur envoya une ambassade solennelle pour leur demander du secours. Ils se firent céder les districts de Culm et Dobrzyn; ils se réservèrent en outre la souveraineté de tous les pays qu'ils pourraient conquérir en Prusse. Bientôt on vit s'élever ici un puissant empire; la Prusse, la Courlande, la Semgalle, la Livonie, tout ce qui borde la Baltique, depuis le golfe de Dantzick jusqu'à celui de la Finlande, fut soumis au pouvoir de l'ordre. Mais l'insolence et la tyrannie de ces chevaliers les rendirent si odieux à leurs nouveaux sujets, que les Polonais n'eurent que peu de peine à les dépouiller de leurs vastes possessions. Le margrave *Albert* de Brandebourg déposa sa qualité de grand-maître de l'ordre, et reçut la Prusse sous le titre d'un duché séculier, comme fief de la Pologne. En Allemagne, presque tous les chevaliers, mécontens de cette révolution, se retirèrent, mais leurs protestations restèrent sans effet.

Depuis cette chûte l'ordre ne possède que des possessions éparses dans toutes les parties de l'Empire. Nous allons brièvement les indiquer.

A. La *principauté de Mergentheim*, qu'on appelle aussi la *Grande-Maîtrise Teutonique*, parce qu'elle forme l'apanage du grand-maître. Elle comprend deux ou trois petits districts de 13 à 14 lieues carrées ensemble, situés sur le Tauber et le Necker, entre le Palatinat, la principauté de Hohenlohe et l'évêché de Wurtzbourg. La ville du même nom compte 3,000 habitans; et c'est là que siégent les dicastères et autres autorités générales de l'ordre. *Neckarsulm* est une bonne petite ville sur le Necker. Les habitans de toute la principauté ne sont qu'au nombre de 16,000 individus; mais les revenus du grand-maître, augmentés par plusieurs sommes tirées

des autres possessions, montaient autrefois à 400,000 francs par an, et souvent plus.

B. Les *douze balliviats* ou grands-bailliages comprenaient toutes les possessions de l'ordre, éparses dans l'Empire, et dont l'administration était confiée aux plus anciens parmi les chevaliers. Chaque balliviat était gouverné par un *Commandeur provincial* et une chancellerie, dans laquelle plusieurs chevaliers siégeaient comme conseillers; de cette administration provinciale dépendaient les simples *commanderies*. Voici les balliviats, tant existans que supprimés:

1. Celui de *Franconie*, composé de 15 commanderies, situées en Franconie, Souabe, Bavière et sur le Rhin. Ce balliviat est réuni à la grande-maîtrise de Mergentheim, et contient entr'autres *Ellingen*, joli bourg avec un superbe château.

2. Le balliviat d'*Alsace et Bourgogne* comprend encore cinq commanderies dans la Souabe; sept autres situées sur les territoires français et helvétien se trouvent aujourd'hui perdues.

3. Celui d'*Autriche* comprend la *maison Teutonique*, à Vienne, et sept commanderies.

4. Celui *sur l'Adige et dans les montagnes* ne comprend que trois commanderies et deux palais à Trente et Storzing.

5. Celui de *Coblence* avec sept commanderies, occupées par la république française, une seule exceptée.

6. Celui de *Alten-Biesen*, comprenant treize commanderies situées dans la Belgique, et par conséquent perdues.

7. Celui de *Westphalie*, avec six commanderies sur la rive droite.

8. Celui de *Lorraine*, avec trois commanderies perdues.

9, 10, 11. Ceux de *Hesse*, avec quatre commanderies; de *Saxe*, avec six; de *Thuringue*, avec quatre; ces balliviats étaient ordinairement réservés aux chevaliers protestans.

12. Le balliviat d'*Utrecht* avait depuis long-tems rompu toute communication avec le grand-maître, et se trouve sans doute maintenant tout-à-fait dissous.

Les *chevaliers Teutoniques* peuvent être de trois religions dominantes en Allemagne, pourvu qu'ils prouvent leurs seize quartiers. Ceux de la religion catholique se vouent au célibat. Les commandeurs provinciaux, avec leurs conseillers-adjoints, forment le grand-chapitre, qui choisit le grand-maître. Cette dignité appartient aujourd'hui à l'archiduc Charles d'Autriche; circonstance qui, peut-être, sauvera l'ordre de la sécularisation.

5. *Dans le cercle de Souabe.*

Evêché d'Augsbourg, situé, partie entre les rivières de Lech et Wertach, le long des frontières de la Bavière et du Tyrol, partie en petites portions éparses, sur le Danube. On évalue la surface de tous ces petits districts à 140 lieues carrées et leur population à 80,000 individus au moins.

Le sol est, vers le Danube, uni et fertile tant en blés qu'en fruits. La partie méridionale, sur-tout depuis la ville de Kaufbeuren, est remplie de hautes montagnes, parmi lesquelles le *Grunten* s'élève à la hauteur de 4060 pieds, et le *Hochvogel* même à 9,000 pieds de France. Ces montagnes font partie des *Alpes d'Algau* qui ne sont qu'une partie de la branche des Alpes Rhétiques qui sépare le Tyrol septentrional de la Bavière. Il y a, parmi ces montagnes, de bons pâturages, et on y élève du bétail qui égale celui de la Suisse. On y trouve des mines de fer, de belles carrières et des forêts.

La manufacture la plus répandue est celle de toiles et de lainages; on fait aussi en coton quelques bas et bonnets. Dans les montagnes on fait beaucoup d'ouvrages en bois et en os. Ce pays fournit sur-tout du bois de chauffage à la ville d'Augsbourg et des fruits à la Suisse; la valeur de toutes les exportations est estimée à 750,000 florins.

Dillingen, sur le Danube, ville de 3,000 habitans, avec une université catholique entièrement dirigée par les ex-jésuites.

Zusmarhausen, *Westendorf*, *Dinkelscherben*, *Obendorf*, *Pfaffenhausen*, et autres grands et jolis bourgs dans les districts isolés, entre Dillingen, Mindelheim et Augsbourg.

Schwabmunchen, bourg florissant à cause de ses manufactures en coton, au sud d'Augsbourg.

Fuessen, ville située dans une contrée romantique et près d'une cataracte du Lech, est regardée comme le chef-lieu du haut-évêché.

Sanct-Mangen ou *Saint-Magnus*, abbaye de bénédictins, dont les bâtimens datent du siècle de Charlemagne, et offrent plusieurs objets d'admiration aux amateurs de l'architecture gothique.

Sonthofen, *Oberstorf* et autres bourgs, avec des manufactures de toiles, des forges et usines.

Les revenus du prince évêque montent à 500,000 francs; le chapitre, qui possède avec souveraineté près d'un cinquième du territoire, jouit d'un revenu de 180,000 francs au moins.

Evêché de Constance; la meilleure partie était située dans la Thurgovie, et reconnaissait la souveraineté territoriale des treize cantons; probablement les revenus mêmes sont séquestrés dans ce moment au profit de la République helvétique. La partie allemande consiste en quelques îles dans le lac de Constance, et plusieurs petits districts sur ses bords. Le tout ensemble peut avoir 12,000 habitans sur 13 à 14 lieues carrées. On y trouve:

Mœrsbourg, petite ville de 2,000 âmes, siége de la régence. Le château épiscopal jouit d'une superbe vue sur le lac.

Reichenau, ci-devant abbaye de bénédictins, réunie aux domaines du prince-évêque. On y trouve une bibliothèque riche en manuscrits, et où l'on montre une *prétendue* émeraude de 28 livres pesant. L'île du même nom, sur laquelle cette abbaye se trouve, offre par-tout les sites les plus rians.

En général, ce petit pays, quoique d'une fertilité moyenne, est riche en beautés naturelles.

Les revenus de l'évêque (qui a le plus grand *diocèse* spirituel de tous ceux d'Allemagne) montaient avant la révolution helvétique à 5 ou 600,000 francs.

Abbaye princière de Kempten. — Cette principauté est située à l'ouest du haut-évêché d'Augsbourg, sur la rivière d'Iller. Elle contient, sur 45 lieues carrées, 42,000 habitans; les blés, le lin, les gros bestiaux, les forêts de pins et sapins; voilà ses productions. Les habitans se distinguent, autant par une excellente économie rurale que par leur industrie manufacturière et commerciale. On fabrique du fil et des toiles.

Kempten; la ville abbatiale, située tout près de la ville libre et impériale du même nom; elle a 3,000 habitans, un gymnase et un aqueduc remarquable.

Grœnenbach, bourg, chef-lieu du huitième bailliage, qui ne fait pas partie de la principauté ancienne. Dans ce bailliage les réformés sont tolérés.

by Google

Gunzburg, qui est la *Guntia* des Romains; *Legau*, avec 1,700 habitans; *Sulzberg*, et autres bourgs considérables.

Lenzfried, village de 1,500 âmes, avec deux couvens de l'ordre de Saint-François, l'un de moines et l'autre de religieuses, réunis par une allée secrète derrière l'église.

Le pouvoir du prince-abbé et du chapitre est borné par les *sept comités* qui représentent le peuple de sept cantons dans lesquelles la principauté ancienne est divisée; les membres en sont choisis par les députés de toutes les paroisses. Les comités seuls ordonnent la levée des impôts et en surveillent l'emploi; ils ont le droit de convoquer le peuple pour délibérer sur les affaires d'un intérêt majeur.

Les revenus du prince-abbé s'élèvent à 100,000 florins; ceux du chapitre ne sont point connus; ceux de la caisse des comités consistent en 4 ou 5 contributions annuelles, chacune de 13,000 florins d'Empire.

Prévôté princière d'Ellwang. — Son territoire, fertile en blés, bois résineux et fer, contient, sur 17 lieues carrées, 20,000 habitans. On y fait beaucoup de fil et d'étoffes de laine et de coton, des ouvrages en fer, des ustensiles en bois, du papier, de la faïence et de la poudre à fusil. On exporte aussi des chevaux et des bœufs gras.

Ellwang, jolie petite ville de 4,500 habitans, avec une belle cathédrale et le château de résidence.

Neuler, *Abts-Gemund*, *Schrezheim* et autres endrois manufacturiers.

Les revenus du prince ne peuvent guères rester beaucoup au-dessous de 230,000 francs.

Abbayes et Prélatures de Souabe qui ne siégent point parmi les princes ecclésiastiques de ce cercle; mais soit sur *le banc des prélats* de Souabe, soit parmi les princes séculiers. Nous allons les nommer en ordre alphabétique.

Baindt, abbaye de religieuses de l'ordre de Cîteaux, sans territoire immédiat; située près l'abbaye de Weingarten. Revenus inconnus.

Buchau, couvent séculier de dames nobles, dont la princesse-abesse siége parmi les Etats séculiers du cercle de Souabe. Le couvent situé près de la ville libre du même nom, possède un territoire immédiat de 4,000 habitans. Ses pos-

sessions et droits sont mêlés et compliqués avec ceux de la ville. Revenus, 60,000 florins.

Buxheim, chartreuse de la règle rigide de Saint-Bruno, située à une lieue à l'ouest de la ville de Memmingen. Sa bibliothèque renferme des paléotypes précieux. Revenus, 39,000 florins.

Elchingen, abbaye de bénédictins, près la ville d'Ulm; son territoire est fertile et contient 5,300 habitans. On doit remarquer la petite rivière de *Lontel* qui se perd sous la terre, et reparaît à la distance de 2 ou 3 lieues. Revenus, 69,000 florins.

Gengenbach, abbaye de bénédictins, incorporée à l'évêché de Bamberg. Les bâtimens se trouvent dans la ville impériale du même nom. Dans le territoire, se trouvent, une fabrique de cobalt et d'arsénic, une verrerie, un four à potasse et de belles forêts. Revenus, 40,000 florins.

Gutenzell, couvent des religieuses de l'ordre de Cîteaux, près de l'abbaye d'Ochsenhausen. Le territoire, riche en forêts, contient 2,300 habitans. Revenus, 51,000 florins.

Heggbach, de la même qualification et à peu de distance de la précédente. Le territoire a 2,800 habitans. Revenus, 50—60,000 florins.

Irsee, qu'on écrit souvent *Yrrsee*, abbaye de bénédictins, au nord de la ville impériale de Kaufbeuren. Son territoire est d'une étendue de 10 lieues carrées; mais, avec un sol fertile et de belles forêts, il ne renferme que 4,200 habitans. Revenus, 66,000 florins.

Isny, qu'on écrit plus souvent avec une ortographe peu allemande, *Ysni*, abbaye de bénédictins, dans la ville libre du même nom. Comme son territoire, peuplé de 500 sujets ou selon d'autres de 400, ne produit que de l'avoine, des pommes de terre et du bois, les revenus ne peuvent qu'être fort médiocres.

Kaysersheim, abbaye d'hommes de l'ordre de Cîteaux; le couvent est situé près de la ville bavaroise de Donauwerth, mais les possessions se trouvent disséminées dans la Souabe; elles ne sont, en grande partie, que médiates ou sujettes à d'autres souverains territoriaux. Le nombre des habitans est de 6,000. Revenus inconnus.

Lindau, prélature de dames nobles, située dans la ville du

même nom. La princesse-abbesse, qui siége parmi les princes séculiers du cercle, est obligée de se faire recevoir *citoyenne* à Lindau. La ville exerce la souveraineté territoriale dans toutes les possessions du couvent. Revenus, 30,000 fl.

Marchtall, abbaye d'hommes de l'ordre des Prémontrés. Le couvent, situé sur le Danube, entre Riedlingen et Ulm, est bâti avec goût et magnificence. Le territoire contient, sur 12 à 16 lieues carrées, 6 à 7,000 habitans; il est fertile et bien cultivé. Revenus, 80,000 flor.

Nereshcim, abbaye de bénédictins, située près de la ville du même nom, dans la principauté d'Œtting, à la souveraineté de laquelle le couvent a été soumis, jusqu'en 1764. Les édifices du couvent sont de belle apparence, et l'on y trouve une nombreuse bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, un musée de mathématiques, et une école supérieure. Le territoire renferme quelques minéraux, des champs très-fertiles et 5,000 habitans qui vivent dans une grande aisance. Revenus, 50—60,000 florins.

Ochsenhausen, abbaye de bénédictins, au nord-ouest de la ville de Memmingen. Le territoire contient 5 à 6,000 habitans. Revenus, 95,000 florins.

Ottobeuren; cette abbaye de bénédictins, fondée en 764, n'est point membre du cercle de Souabe, quoiqu'elle lui paye, en tems de guerre, un certain contingent.

Le couvent *Ottobeuren*, situé au sud-est de la ville de Memmingen, est un édifice si vaste et si magnifique que beaucoup de princes allemands le prendraient volontiers en échange pour un de leurs plus beaux châteaux. On y voit une somptueuse église et une bibliothèque nombreuse. Le bourg, attenant au couvent, possède un gymnase. Le territoire est bien arrondi, fertile en blés, et l'on y trouve du marbre. Les habitans sont au nombre de 10,000. Revenus, 160—170,000 florins.

Petershausen, abbaye de bénédictins, située vis-à-vis la ville de Constance, formant un fauxbourg enclavé dans les fortifications de cette ville. La bibliothèque renferme des manuscrits remarquables. Le territoire allemand (car ce couvent avait aussi des possessions en Helvétie) se trouve situé, pour la plus grande partie, au nord de la ville d'Uberlingen, contient entre autres le bourg de *Herdwangen*;

le sol fertile en blés et vignes; les habitans sont au nombre de 4,000. Revenus, 40,000 florins.

Roggenburg, abbaye de prémontrés, avec un bel édifice, située sur la rivière de Guntz à quatre lieues de Gunzburg. Le territoire, sur lequel l'Autriche, à cause du margraviat de Burgau, s'attribue la souveraineté, renferme 4,200 habitans. Revenus, 68,000 florins.

Roth, abbaye de prémontrés, entre Ochsenhausen et Memmingen, avec un bourg du même nom, qui contient 1,400 habitans; le reste du territoire en compte 1,200. Revenus, 40,000 florins.

Rothen-Munster, couvent de femmes de l'ordre de Citeaux, au sud de la ville de Rothweil; habitans, 2,900; revenus, 58,000 florins.

Salmansweil, abbaye exempte de l'ordre de Citeaux; elle a la préséance sur les autres prélatures de Souabe.

Le couvent, situé non loin de la ville de Buchhorn, vers le lac de Constance, est un superbe édifice, avec une église magnifique, une bibliothèque, un cabinet numismatique, et une école supérieure.

Le territoire, situé en partie sur le lac de Constance, en partie sur l'Osteach et le Danube, contient 8,000 habitans. L'abbaye a beaucoup de possessions médiates. Revenus, 96,000 florins.

Schussenried, au sud du lac de Feder; cette abbaye a une très belle église et une excellente bibliothèque; habitans, 5,000; revenus, 60—70,000 florins.

Sœflingen, couvent de femmes de l'ordre de Sainte-Claire, d'une règle très-rigide; il est situé tout près d'Ulm; le bourg y attenant et qui porte le même nom, a des fabriques de toiles et autres. Habitans, 4,000; revenus, 65,000 florins.

Ursperg, abbaye de prémontrés, au nord de la seigneurie bavaroise de Mindelheim. On l'appelle quelquefois *Auersperg*. Habitans, 3,200; revenus, 52,000 florins.

St.-Ulrich et Afra; le couvent de bénédictins de ce nom est situé dans l'enceinte d'Augsbourg et sous la protection de cette ville. Au reste, l'abbé est immédiat et siége sur le banc des prélats du Rhin. L'église abbatiale est remarquable par son architecture gothique, sur-tout par la hardiesse et l'élévation de ses voûtes. La bibliothèque est nombreuse. Les

sujets de l'abbaye sont au nombre de 3,800, Revenus, 46,000 florins.

Weingarten, abbaye de bénédictins, située près la ville de Ravenspurg. C'est un grand et superbe bâtiment avec une belle église et une bonne bibliothèque. Il s'y fait tous les ans une grande cérémonie en honneur de certaines reliques.

Le territoire propre de l'abbaye se trouve épars dans les environs. Elle possède encore la seigneurie de *Blumenegg*, entre le Voralberg et le Tyrol, pays montagneux, qui a de bons pâturages. Les sujets de l'abbaye peuvent monter à 9,000 individus. Revenus, 100,000 florins.

Weissenau, abbaye de Prémontrés, au sud de la ville de Ravenspurg. Habitans, 1,500; revenus, 45,000 florins.

Wettenhausen, prieuré de chanoines réguliers de l'ordre de S. Augustin, situé à peu de distance de Gunzbourg. Le margraviat de Burgau, c'est-à-dire, l'Autriche, réclame la souveraineté sur le territoire de cette prélature. On y trouve du bois, de la tourbe, un bain, et environ 5,000 habitans. Revenus, 50,000 florins.

Zwifalten, abbaye de Bénédictins. Son territoire, situé entre le duché de Wurtemberg et le Danube, est d'une étendue de 12 à 15 lieues carrées, mais montagneux et stérile.

Le bourg de Zwifalten a 1,800 habitans. Le couvent y attenant est un bel édifice, avec une bonne bibliothèque.

Le nombre total des habitans monte à 6,000 âmes. Revenus, 74,000 florins.

N. B. Plusieurs seigneuries situées dans le cercle de Souabe appartiennent à des abbayes étrangères, comme, par exemple, à *Saint-Gall*, en Suisse; mais ces possessions ne méritent pas d'être mentionnées en détail. L'abbaye de *Saint-Blaise*, située dans le Brisgaw, et sujette elle-même à la souveraineté territoriale de ce pays, possède dans la Souabe, avec souveraineté entière, le *comté de Bondorf*, situé parmi les possessions frustenbergeoises, riche en bois, bétail et minéraux, et peuplé de 8,000 âmes. L'abbaye de Saint-Blaise a encore 4,000 sujets médiats dans le Brisgaw, et 80,000 florins de revenu.

6. *Dans le cercle de Bavière.*

Evêché de Ratisbonne, ou, en allemand, *Regensburg*, situé près de la ville du même nom, dans laquelle se trouve la cathédrale et le palais épiscopal. Le territoire, sur une

étendue de 15 lieues carrées, compte 10,000 habitans. *Donaustauf* est le meilleur endroit. L'évêché possède encore des biens considérables en Bavière, et la seigneurie de *Pœchlarn* en Autriche. Revenus, 120,000 francs.

Abbayes de Saint-Emmeran, de Nieder-Munster et d'Obers-Munster, situées toutes les trois dans la ville de Ratisbonne. Elles sont immédiates, et ont la souveraineté territoriale *sur leurs édifices et jardins*; mais leurs possessions en Bavière sont médiates. La première est une abbaye de bénédictins : les deux autres sont des couvens séculiers de dames nobles, qui ne suivent point de règle monastique. Revenus inconnus.

Évêché de Freysing, composé de l'évêché propre et du comté d'Ismaning, situés sur l'Iser, un peu au-dessous de Munich; de la seigneurie de Burgkrain, située vers Hohenlinden, et du comté de Werdenfels, qui confine avec le Tyrol. L'étendue totale du territoire peut être évaluée à 48 lieues carrées, et le nombre des habitans à 24,000. Le sol n'est pas très-fertile, et les mines de Werdenfels ont, jusqu'ici, été de peu d'importance. On exporte des fruits et du bois.

Freysing, ville de 6,000 habitans. Le château de résidence, et plusieurs églises, situées sur une montagne, donne à cette ville une belle apparence. La grande place, où se trouve le gymnase, est ornée d'une statue de la Vierge, en marbre. Lorsqu'en 717 cet évêché fut fondé, Freysing paraît avoir été la capitale de la haute Bavière.

Il appartient encore à l'évêché, mais sans souveraineté territoriale, 12 bourgs en Bavière, et 7 seigneuries, bourgs et juridictions en Autriche, Styrie, Carniole et Tyrol. Revenus, 150,00 florins, probablement florins d'empire.

Évêché de Passau, situé entre la Bavière, la Bohême et l'Autriche. Ce pays a des productions très-intéressantes, parmi lesquelles il faut nommer la *plombagine*, appelée par Hauy, *fer carburé*, dont on fait un excellente poterie noire, et, en le pétrissant avec de l'argile, les fameux *creusets de Passau*, si utiles pour les chimistes. La terre de porcelaine, qu'on trouve ici, fournit les manufactures à Vienne en Autriche et à Nymphenbourg en Bavière. Les forêts, le bétail

et les pêcheries fournissent à l'exportation. On trouve des perles dans la rivière d'Iltz (1).

Passau, jolie ville de 800 maisons et de 9,000 habitans, située au confluent de l'Inn, de l'Iltz et du Danube. Ces trois rivières la divisent proprement en trois villes distinctes, réunies par des ponts. Le commerce, favorisé par la situation sur deux grandes rivières, n'est pas sans activité ; mais la ville manque d'établissemens d'industrie. On n'y trouve que quelques chantiers, une fabrique de tabac et une manufacture de porcelaine, qui ne fait que de naître.

Oberhaus, château fortifié, sur le Danube ; il domine Passau.

Hafnerzell, bourg de 400 maisons, où l'on fait les creusets connus sous le nom de *Passau*. La mine de plombagine est à *Griesbach*, près la frontière d'Autriche. Hafnerzell a en outre des fabriques de poterie noire, plusieurs chantiers de construction et un bon commerce de bois. Près de ce bourg, une pyramide, élevée sur un rocher au milieu du Danube, fixe le point de séparation entre les cercles de Bavière et d'Autriche.

L'évêché de Passau a ; sur 40 lieues carrées, selon les uns 25,000, selon les autres 60,000 habitans. Il lui appartient plusieurs possessions médiates en Autriche. L'évêque dépend directement du S. Siége. Revenus, 480—500,000 francs.

Prévôté de Berchtolsgaden, enclavée dans l'archevêché de Salzbourg. C'est un pays rempli de montagnes et de lacs. Quels soins qu'on donne à l'agriculture, les récoltes ne suffisent pas aux besoins de 18,000 habitans, disséminés sur 27 lieues carrées. On élève du bon bétail à la manière de Suisse, et un grand nombre d'abeilles. Le poisson et le gibier abondent. La plus grande richesse territoriale consiste dans la saline de Gollenbach, qu'on exploite, tant en y cherchant le sel gemme qu'on vend brut aux salines voisines de Bavière et de Salzbourg, qu'en creusant des chambres qu'on remplit d'eau douce, laquelle, après un certain laps de temps, se trouve richement imprégnée de sel, et est conduite aux

(1) Sur cinq pages consacrées à la description de cet évêché, *Busching* n'a pu nommer de toutes ces productions que les perles.

saunières

saunières de Froureit et de Schellenberg pour y être cuite. Une autre source très-riche n'est pas exploitée.

Berchtolsgaden, chef lieu, avec 3,000 habitans, et un château de résidence, où il se trouve une bibliothèque très-considérable.

Les habitans de ce petit pays sont très-industrieux. Ils font une quantité immense de joujoux, d'écrins et autres petits ouvrages en bois, os et ivoire, souvent d'un très-bon goût et d'une finesse étonnante. Ces marchandises vont par toute l'Europe; mais des fabricans de plusieurs autres pays prennent souvent le nom de Berchtolsgaden, comme celui de Nuremberg. On fait ici des boules de marbre, au moyen d'une machine très-simple. La filature de bas est répandue dans tout le pays. On exporte encore des pierres meulaires d'une qualité supérieure. *Le Tableau statistique* évalue les exportations à 160,000 florins dans laquelle somme le sel gemme entre pour 69,000 florins.

La prévôté dépend immédiatement du pape. Elle est composée de chanoines réguliers de S.-Augustin, tous comtes ou barons. Les revenus du prince-prévôt sont évalués à 98,000 florins, de 2 francs 20 centimes.

En 1730, l'intolérance de la régence catholique força 900 individus, c'est-à-dire, un vingtième de la population, à émigrer en Prusse.

Archevêché de Saltzbourg.—Cet état, un des plus considérables de ceux qu'on appelle *ecclésiastiques*, est situé entre la Bavière, la prévôté de Berchtolsgaden et le cercle d'Autriche. Ce dernier l'environne presque de tous les côtés. Les anciens géographes lui donnaient 240 milles carrés; mais la commensuration des cartes les plus exactes, ne donne que 164 milles carrés, équivalant à 455 lieues carrées. Cette différence vient sans doute de ce que les anciens géographes y comprenaient toutes les possessions de l'archevêché en Carinthie, Tyrol, Styrie et Autriche; possessions qui, selon notre estimation, font 40 à 50 milles carrés; mais qui ne doivent être mises en ligne de compte, puisque l'Autriche y exerce toute la souveraineté, malgré les protestations de l'archevêché.

On n'est pas non plus d'accord sur le nombre des habitans. L'évaluation de M. *Westenrieder*, qui le fixe à 250,000 indivi-

dus, a été généralement adoptée. Une liste très-détaillée, insérée dans les célèbres annales de *Schlœtzer* (1), donne, pour l'an 1789, une population de 279,387 individus. Mais M. Schlœtzer lui-même a depuis paru révoquer en doute l'authenticité de cette liste. Quelques auteurs modernes ne veulent pas même accorder à ce pays le nombre complet de 200,000 habitans. Le gouvernement autrichien saura probablement, sous peu, à quoi s'en tenir sur cet objet.

Le pays de Saltzbourg n'est qu'une seule grande vallée, formee par la rivière de Saltza, qui lui donne son nom. Cette vallée, dont la direction, d'abord orientale, devient ensuite boréale, est entourée de montagnes très-élevées, en partie couvertes de neiges éternelles, et où l'on retrouve toutes les scènes imposantes de la Suisse, des torrens, des cascades, des glacières, des avalanches, des sombres forêts de pins, des superbes pâturages, où errent des troupeaux immenses, un air pur et froid, mais qui, dans certaines expositions, fait subitement place à une chaleur immodérée. Les montagnes de Saltzbourg font partie de la chaîne principale des *Alpes-Noriques*, ou en sont des branches secondaires. Quoique, dans toute la région inférieure, au nord de la ville de Saltzbourg, au pied des montagnes, et même sur les côtes moins élevées, le sol soit très-propre à l'agriculture, les blés ne sont pas suffisans pour la population (2); les fruits et les légumes le sont. La vigne manque généralement. La principale richesse du cultivateur consiste dans le bétail, qui est d'une grandeur peu commune : on le mène paître sur les Alpes, à la manière des Suisses. Les chevaux ne sont pas beaux,

(1) Les *Staats-Anzeigen* ou Annales statistiques de M. Schlœzter contiennent un fatras de choses mauvaises, bonnes et excellentes. Le rédacteur insérait tout ce qu'on lui envoyait, de sorte qu'on trouve souvent à côté d'un morceau respirant la plus noble liberté, des pages dictées par le plus vil esprit de despotisme et d'aristocratie. Mais il avait une correspondance immense, et on lui doit des éclaircissemens sur la statistique d'Allemagne, qui, sans lui, n'auraient jamais vu le jour. Il paraît une continuation de cet ouvrage à Hambourg, chez le libraire *Willaume*.

(2) Cependant l'agriculture n'est rien moins que négligée. Ces deux circonstances rapprochées nous font croire que la population de ce pays n'est pas si mince que le veulent certains faiseurs de tableaux statistiques.

mais forts, et endurant le travail. Les forêts renferment beaucoup de gibier, sur-tout des chamois, des chevreuils d'Alpes, des marmottes, des castors, des loups-cerviers, des ours.

Presque tous les genres de minéraux se trouvent dans le pays de Saltzbourg. Le sel gemme tient le premier rang : le grand dépôt de ce minéral se trouve au sud-ouest de la ville de *Hallein*, dans la montagne dite *Durrenberg;* il est renfermé entre des couches de marbre et de pierre calcaire compacte. On voit jaillir, entre les rochers, plusieurs sources salées, de couleur bleue, jaune, rougeâtre et blanche. Il paraît qu'on ne retire que peu de sel gemme en masse; on préfere de creuser des parcs souterrains, longs souvent de 200 pas, larges de 150, et profonds de 3 à 4 toises, qu'on remplit d'eau douce, et laisse bouchés pendant deux mois : au bout de ce tems, on en tire, par des conduits, l'eau saturée du sel pour la cuire à Hallein dans 4 sauneries. On fait par an 300,000 quintaux de sel de 1,500,000 *eimers* d'eau salée. En y ajoutant le produit du sel gemme (1), et même ce que peut-être on tire immédiatement des sources salées naturelles, on aura peine à trouver le total de 750,000 quintaux que *Busching* garantit positivement. D'autres circonstances se rencontrent pour donner le démenti à cette évaluation, et répétée, sans examen, par plusieurs géographes. On avoue, par exemple, que, pendant l'hiver, les habitans de Pintzgau (extrémité occidentale de la vallée de Saltza) tirent leur sel de Berchtolsgaden. Il n'est pas probable que le gouvernement de Saltzbourg permettrait un tel trafic, si ses propres salines fournissaient si abondamment. Il est vrai qu'il existe une convention entre l'électeur de Bavière et l'archevêché, d'après laquelle Saltzbourg délivre tous les ans à la Bavière 264,000 quintaux (2) de sel, en échange des blés nécessaires pour les habitans. Mais, en supposant le total de 750,000 quintaux d'être vrai, on aurait encore un restant de presque

(1) Dont on achète, à Berchtolsgaden, 72,000 quintaux à 50 *kreutzer* par an.

(2) Ou, avec les propres termes du traité, 1,000 grandes livres à 240 *stock*, chaque stock de 120 à 136 livres pesant, poids commun.

400,000 quintaux ; ce qui certainement rapporterait au souverain (pour le compte duquel toute l'exploitation se fait) une somme beaucoup plus forte que celle de 150,000 florins d'empire, qu'on donne unanimement comme le profit net du fisc.

Parmi les quatre mines d'or, celle de *Gastein* est la plus importante ; elle donne par an 113 marcs d'or pur, et 609 marcs d'argent fin, outre une bonne quantité de cuivre et plomb. Celles de *Schellgaden*, de *Rauris* et de *Hirzbach* donnent également ces quatre métaux, mais en petite quantité. Parmi les mines de cuivre, celle de *Gros-Arl* est la principale ; elle donne par an environ 450 quintaux de cuivre, 15,000 quintaux de soufre, et un bénéfice net de 8 à 9,000 flor. La mine de *Leogang* fournit, année commune, 272 quintaux de cuivre, 46 de plomb, 26 quintaux de la litharge d'argent, 25 marcs d'argent fin ; on en retire en outre du cobalt. Il y a trois grandes mines de fer à *Flachau* (où il se fabrique 3,750 quintaux par an), à *Dienten* et à *Werfen :* celle de Kendelbruck, Bundschuh et autres sont de peu d'importance. L'archevêché possède encore, en communauté avec l'Autriche, les mines d'or de *Zill*, qui donnent par an 80 marcs.

En examinant, sur des cartes spéciales, la situation de ces mines, nous voyons que toutes celles d'or se trouvent dans des expositions méridionales, sur les revers des montagnes qui regardent le Tyrol, tandis que celles de fer se trouvent toutes ensemble dans des expositions boréales, ou approchant vers le centre du pays. Parmi les autres minéraux de ce pays, nous remarquons l'arsenic, les cristaux, la magnésie, le talc stéatite, l'asbeste et le marbre. Ce dernier se trouve en abondance, et de la plus belle qualité. Sur le *Durrenberg*, près de la grande saline, on voit une église de village, bâtie toute entière en marbre d'un beau rouge, et poli comme une glace.

On divise l'archevêché en haut et bas ; c'est le défilé de *Lueg* qui en marque la séparation ; cette gorge longue et étroite où la Saltza coule entre des rochers escarpés, se trouve près *Gœlling*, à 5 lieues au sud de Saltzbourg. Le haut-Évêché comprend trois *gau's* ou cantons ; savoir, le *Pongau* au centre, le *Pintzgau* au sud et ouest, le *Lungau*

au sud-est. Ce dernier comprend les sources des rivières d'Ens et Murr, et appartient physiquement à la Styrie et à l'Autriche. Des mœurs patriarchales, un habillement antique, un idiôme particulier, distinguent les habitans de ces vallées isolées, sur-tout ceux du *Pintzgau*, qui se trouvent presque séparées de tout l'univers par les hautes-Alpes, d'où ils ne peuvent sortir qu'avec peine et danger. Ils s'exercent, depuis l'âge le plus tendre, à gravir les rochers, et à tirer le coup de fusil avec une justesse extrême.

Voici les endroits remarquables, ainsi que les établissemens d'industrie.

Dans le *bas-Évêché ;*

Saltzbourg, sur la Saltza, situé, selon les observations de M. *Liesganig*, à 47 d. 34 m. de latitude, et 14 m. 40 s. de longitude ouest de *Vienne* (1). Cette capitale de l'archevêché est bâtie entièrement dans le goût italien, et serait, par conséquent, une des plus belles villes de l'Allemagne, si les rues étaient moins étroites. Ce désagrément provient de la nature du terrain, resserré entre des rochers. La même circonstance donne à la ville l'avantage d'être assez bien fortifiée. Il y a en outre une citadelle, nommée *Hohensalzbourg*, fort élevée, et qui contient un grand arsenal. Les amateurs de l'architecture doivent ici voir l'église métropolitaine, d'un

(1) Je cite les observations de l'astronome de Vienne dans les termes originaires, pour faire sentir combien on a eu tort en voulant ravir au premier méridien de l'*île de Fer* l'honneur d'être le *terminus à quo* pour les longitudes. Depuis que le Français réduit tout au méridien de Paris, l'Anglais ne parle que de celui de Grenwich, le Russe de celui de Saint-Pétersbourg, l'Autrichien de celui de Vienne ; les cartes américaines sont réglées sur le méridien de Philadelphie ; on assure que l'empereur de la Chine a déclaré que le premier méridien passe par Pekin. Le pauvre ancien méridien de l'île de Fer se permet de représenter très-humblement qu'il avait le mérite géographique de couper les hémisphères d'une manière commode, en ce que l'ancien continent se trouvait à-peu-près tout entier dans un hémisphère, tandis que le nouveau monde était dans l'autre ; il prie ses nouveaux rivaux, actuels et futurs, d'indiquer quels peuvent être les avantages qu'ils présentent à la géographie, s'avouant toutefois moins digne de la première place dans l'univers que ne le fut son prédécesseur le méridien portugais du *Pic d'Açores*.

style très-noble et régulier, magnifiquement décorée dans l'intérieur, et dont le parvis est orné d'une belle statue de la Vierge immaculée; le château de résidence, le palais neuf et la superbe fontaine de marbre, dont la place, située entre ces deux palais, est décorée; les églises de l'université, de Notre-Dame et autres; le collége Virgilien, les écuries, le cirque et l'amphithéâtre, taillés en partie dans le roc vif; la porte et l'avenue de Mœnchsberg, taillées également dans le roc sur une longueur de 422 pas, et à une hauteur assez considérable pour y pratiquer un portail tout d'une pièce dans le roc. On remarque encore l'abbaye des bénédictins, avec une nombreuse bibliothèque; celle des bénédictines, sur le *Nonnberg*, dans l'exposition la plus charmante; le palais d'été, appelé *Mirabelle*; enfin, la maison de plaisance des comtes Firmian, où se trouve une collection de portraits de peintres. On compte dans Saltzbourg et ses faubourgs, 6 palais, 26 églises, 6 couvens, 13 bâtimens de la cour, 20 édifices publics de diverses sortes, 8 hôpitaux, 607 maisons de particuliers, la plupart très-spacieuses, et 16,000 habitans. L'université, qui est sans faculté de médecine, commence à se distinguer. La ville fait un commerce considérable de transit, sur-tout avec l'Italie. En fait d'industrie, on remarque, soit dans la ville, soit dans sa banlieue, trois fabriques de fil-de-fer, quatre forges, une fabrique de cartes à jouer, une de cuir très-bon, une de *majolica* ou faïence émaillée, plusieurs de tabac, une de chaussettes de laine, plusieurs carrières et marbrières, outre beaucoup d'artisans habiles de divers métiers.

Hellebrunn (c'est-à-dire claire fontaine), et *Clessheim*, châteaux du prince-archevêque, avec de vastes jardins; le premier a de très-beaux jets d'eau.

Hallein, ville mal bâtie, de 600 maisons et 4,000 habitans; c'est le siége principal de la manufacture en coton, répandue dans tout le pays, ainsi que le dépôt de tous les fabricans de Berchtolsgaden. On trouve ici une fabrique d'aiguilles. Mais ce qui rend cette place remarquable, c'est sur-tout la saline dont nous avons déjà parlé. Parmi les dépendances de la saline, on doit remarquer une immense machine à arrêter le bois flotté que la rivière de Saltza entraîne; la construction en a coûté 200,000 florins.

Laufen et *Titmaning*, jolies villes sur la Saltza, et *Muhldrof*, dans un bailliage isolé, sur l'Inn.

Ober-Alben et *Ebenau*, grandes usines et forges pour le laiton, le cuivre et le fer; elles ouvragent par an, pour 180,000 florins de valeur; *Gnigl*, avec une fabrique de limes, etc., etc.

Dans le Pongau;

Werfen, forteresse sur une montagne près de la Saltza.

Dans le Lungau;

Radstadt, ville nouvellement rebâtie, près les sources de l'Ens.

Gastein, bourg, près des bains chauds, très-fréquenté, dans une contrée sauvage où il y a beaucoup de mines d'or et autres.

Dans le Pintzgau;

Zell, avec le surnom *en Pintzgau*, et *Zell* ou plutôt *Zill*, avec l'épithète *en Zillerthal*, ne doivent pas être confondus.

Les fabrications métalliques forment la branche principale de l'industrie nationale; cependant elles ne suffisent pas à ouvrager les produits du pays, et on exporte ceux-ci en partie dans l'état brut. On travaille en laine et sur-tout en coton. Les paysans font eux-mêmes les toiles, bas, draps communs et souliers dont ils se servent; ce genre d'industrie domestique, peu estimée par les faiseurs de statistiques, vaut peut-être, sous les rapports de morale et de bonheur public, plus que les grandes fabriques. Outre les établissemens que nous avons nommés ci-dessus, deux papeteries, deux verreries, trois moulins à poudre, trois fabriques de fil de fer, une de faulx, une de limes, une de pipes à fumer, deux de vaisselle de terre, plusieurs tuileries, forges, fours à chaux et à plâtre. L'exportation consiste en sel, fer, bestiaux, peaux et autres moindres articles; le tout pour 1,300,000 florins. On a surtout besoin des blés et des vins.

Le peuple saltzbourgeois est d'un caractère loyal et décidé, peu bigot, laborieux, patriotique et belliqueux. Mais il a très-souvent eu à souffrir de l'intolérance barbare des princes-prêtres, qui le gouvernaient; la réformation de Luther avait trouvé beaucoup de partisans dans le pays; et au milieu du

seizième siècle, l'archevêque *Jean-Jacques* avait même permis, *avec l'autorisation du pape*, de distribuer le saint sacrement sous les deux espèces. Son successeur rompit sans façon cette parole donnée, et commença en 1588 à chasser ceux qui suivaient le nouveau rit. Les persécutions continuèrent pendant le dix-septième siècle ; au commencement du dix-huitième, l'illustre exemple de *Louis le Grand* inspira à l'archevêque de Saltzbourg (1) une telle fureur que la diète germanique même, sortant de son apathie habituelle, prit le parti des opprimés, et ordonna, en 1732, au tyran de laisser au moins librement émigrer ceux qu'il accusait de protestantisme. L'archevêque chercha, par des violences et des cruautés de tout genre, à rendre l'exécution de ce décret aussi difficile que possible. Néanmoins le nombre de ceux qui émigrèrent dans la première année s'éleva à 30,000 individus, c'est-à-dire, un *huitième* de la population. Ils s'établirent sur-tout dans la Prusse et aux Etats-Unis. Cette émigration a continué depuis, quoiqu'en moindre nombre.

Aujourd'hui on assure que le gouvernement de Saltzbourg professe une modération philosophique ; on vante les écoles d'industrie nouvellement établies, ainsi que l'organisation du séminaire où l'on forme les jeunes ecclésiastiques, et du collége Virgilien où la noblesse est élevée ; on va jusqu'à dire que les écoles primaires sont peu-à-peu organisées, d'après le système introduit par M. Rochow en Prusse. Toutefois les persécutions récentes contre des écrivains très-modérés, mais patriotiques, semblent prouver que ce gouvernement, comme d'autres, ne porte le masque de la philosophie, que par des vues d'intérêt momentané.

L'église de Saltzbourg eut des évêques depuis 716, et des archevêques depuis 798, à ce que les auteurs du pays prétendent ; l'archevêque est le seul de son rang, excepté les trois électeurs ecclésiastiques, qui siége à la diète germanique ; il est légat-né du St.-Siége, et porte l'habit de cardinal.

L'Etat militaire n'est composé que d'un régiment d'infanterie de 1,000 hommes. Les 58 carabiniers et autant de

(1) Ce monstre s'appelait *Léopold-Antoine Eleuthère*, baron de *Firmian*.

gardes-du-corps, ne servent qu'à augmenter l'éclat de la cour, qui n'est pas la moins brillante de l'Allemagne. La véritable défense du pays repose sur les paysans armés, qui, sous bonne conduite, suffiraient pour défendre long-tems le haut-pays, garanti par des défilés presque inaccessibles. Chaque paroisse a son quartier d'allarme, où tous les hommes en état de porter les armes s'assemblent au premier signal que les canons, plantés sur les hauteurs, donnent. On porte à 25,000 hommes le nombre de ceux qui, en tirant, touchent au blanc large d'une main.

Les auteurs disputent sur les revenus de ce pays. *Keysler* ne lui donnait que 800,000 florins, et *Busching* assure qu'une personne bien instruite lui avait fait voir un état qui les portait à 3 ou 4 millions de florins. Ce qu'on a de plus détaillé, c'est une liste publiée dans le seizième volume du journal statistique de M. *Schlœzer*, d'après laquelle les revenus de la caisse des Etats doivent faire 850,314 florins, ceux de la chambre, c'est-à-dire, du prince évêque, 1,488,479, et le tout 2,338,793 florins. Mais M. *Huber*, auteur d'une topographie de Saltzbourg, nie l'authenticité de cette liste, dumoins quant à la caisse des Etats, dont il évalue les revenus, année commune, à 317,166 florins. On est donc encore dans l'incertitude la plus complette.

Tous les Etats ecclésiastiques, restans sur la rive droite du Rhin (sans y comprendre les possessions de deux ordres de chevaliers-religieux), présentent un total de 3,370 lieues carrées, et de 2,450,000 habitans.

Les revenus qu'en tirent actuellement les princes, chapitres et autorités publiques, peuvent, sans exagération, être estimés à 35 (nous dirons même 40) millions de France. Mais ces revenus proviennent en partie des certains droits ecclésiastiques, des fondations et des domaines d'une nature particulière, de sorte que les princes-sécularisateurs ne peuvent, dans les premières années, en retirer une somme égale. La part des princes ecclésiastiques, sur la rive gauche, peut être estimée à 860 lieues carrées, 650,000 habitans, et 8 millions de revenu.

CHAPITRE XI.

LES VILLES LIBRES DE L'EMPIRE.

Dans les chapitres précédens il a été question des états d'une étendue quelconque ; il était utile de conserver tantôt la liaison politique, tantôt l'ordre géographique, pour réunir, autant que possible, les élémens épars de la description en masses coordonnées. Ici nous n'avons à parler que d'une cinquantaine de villes indépendantes l'une de l'autre, et qui n'occupent chacune qu'un point de territoire. L'ordre alphabétique paraît donc ne présenter aucun inconvénient, en même tems qu'il fournira au lecteur une commodité de plus.

L'origine commune de toutes les villes libres de l'Allemagne doit être cherchée dans ces tems de troubles, où les empereurs de la maison de Souabe engagèrent les possessions de la couronne, pour subvenir aux frais des guerres italiennes, et où ceux de la maison de Bohême les vendirent, pour couvrir les énormes dépenses de leur cour voluptueuse. Charles IV et Wenceslas ont sur-tout vendu l'indépendance aux villes de l'Empire. Ces villes, bâties sur les territoires qui appartiennent immédiatement à l'Empire, avaient sans-doute obtenu de bonne heure des priviléges considérables ; il y en avait qui administraient elles-mêmes toutes leurs affaires intérieures ; mais elles restaient toujours dans les rangs des sujets de l'Empire qui se réservait la souveraineté territoriale, exerçait la haute-justice, par des avoués de l'Empire ou des comtes palatins, et levaient des contributions ordinaires.

Non-seulement les villes surent profiter du besoin d'argent qu'avaient les empereurs, pour se racheter de toute espèce de dépendance (à l'exception de quelques-unes, comme on verra dans la suite); mais en offrant dans leurs remparts un asile à l'industrie et au commerce, elles concentrèrent, sur leur territoire étroit, la population et les richesses de toute l'Allemagne ; de sorte que si, réunies dans une ligne plus intime que celle de la *Hanse teutonique* (1), elles avaient eu la politique d'agrandir, par des achats, leurs territoires, l'Empire aurait probablement vu s'élever dans

(1) *Voyez* dans l'ordre alphabétique l'article y relatif.

son sein, une *république fédérative*, qui aurait au moins balancé le pouvoir des princes héréditaires. Mais au lieu de s'élever à de si hautes destinées, les villes de l'Empire, ruinées par les ravages de la guerre de trente ans et d'autres postérieures, déchirées par des dissensions civiles ou opprimées par des gouvernemens oligarchiques, enfin rivalisées et vaincues par la politique commerciale des Etats environnans, ont vu, chaque jour, tomber leur considération, et s'évanouir leur splendeur ancienne. Il y en a tout-au-plus trois ou quatre qui ont vu augmenter leur bien-être, et dix à douze qui, avec beaucoup de peine, se soutiennent dans un état d'équilibre. Elles vont probablement s'engloutir dans le goufre des indemnisations; et si quelques-unes échappent à ce danger, leur existence sera toujours précaire. En attendant, elles forment le *troisième grand collége* ou ordre d'Etat à la diète générale; mais on leur communique à peine les grandes affaires.

Aalen, dans le cercle de Souabe, à l'est du duché de Wirtemberg. C'est une petite ville assez mal bâtie, et peuplée seulement de 2,400 habitans, tous luthériens. Son territoire contient 800 habitans, de belles forêts et des mines de fer; mais le droit d'exploiter celles-ci appartient au duc de Wirtemberg. L'agriculture, les brasseries, la fabrication de lainages, voila les ressources des habitans. Le gouvernement est démocratique; onze artisans et un secrétaire gradué composent le magistrat; un comité de vingt-quatre bourgeois surveille les affaires majeures, sur-tout les finances, qui se trouvent dans un ordre si excellent, que la ville possède même un grand fonds pour secourir ceux parmi les bourgeois qui pourraient en avoir besoin. Le total des revenus n'est pas connu.

Aix-la-Chapelle; quoique cédée à la France, cette ville doit être citée ici comme l'endroit où l'on conservait une partie des enseignes de l'Empire, principalement *l'épée de Charlemagne*, le livre d'évangile en lettres d'or, dont se servait cet empereur, outre beaucoup de reliques. Cette ville, long-tems déchirée par des dissensions intestines, venait de recevoir de la main du célèbre *Domh* un projet de constitution généralement admiré, lorsque la cession de la rive gauche la vit tomber au pouvoir des français.

Augsbourg ou (faussement) *Ausbourg*, dans le cercle de

Souabe, sur les frontières de Bavière, entre les rivières de Lech et de Wertach, selon les observations de M. *Lambert*, à 48 deg. 23 m. 35 secondes de latitude boréale, et 28 deg. 36 m. 15 secondes de longitude est de l'île de Fer. Cette ville, la plus considérable de toute la Souabe, n'est pas très-régulièrement bâtie, mais néanmoins d'une apparence animée et imposante; elle contenait, avec ses fauxbourgs, il y a quelques années, 3,669 maisons et 36,288 habitans, dont 22,512 catholiques et 13,776 luthériens. Mais parmi les catholiques se trouvent plusieurs milliers qui n'appartiennent point à la bourgeoisie; car le palais de l'évêque d'Augsbourg, l'église cathédrale, le couvent des dames nobles, incorporé à l'évêché, les trois collégiats, l'abbaye de Saint-Ulrich et encore neuf autres couvents, forment, dans l'enceinte même de la ville, autant de petits arrondissemens, qui ne sont pas soumis à la souveraineté de la ville. La bourgeoisie, proprement dite, consiste en trois classes ou ordres, savoir: 1°. les *patriciens* ou les «*familles par excellence*»; vingt-six familles forment l'ancien patriciat, dix-huit autres ont eu l'honneur d'être «*reçues dans la compagnie*»; 2°. les *commerçans*; 3°. la *commune*. Augsbourg a vu plusieurs révolutions dans la forme de son gouvernement; le pouvoir fut même, pendant un siècle et demi, depuis 1368 jusqu'à 1500, dans les seules mains des tribuns, et ce fut là l'époque de la splendeur de cette ville; mais les patriciens, toujours obstinés à ne se marier qu'entre eux, toujours unis, et ayant à combattre des rivaux souvent discordans, l'ont, à la longue, emporté, et la constitution sous laquelle vit aujourd'hui ce peuple, leur donne beaucoup trop d'influence (1). Le sénat est composé de 45 membres, dont 31 anciens patriciens, 4 des *reçus*, 3 commerçans et 7 de la commune; pour la composition du sénat, comme pour celle des autres autorités, on observe *la parité* entre les deux religions; et comme il y a cependant toujours un membre catholique de plus dans le sénat, sa voix est suspendue dans ce qui regarde les intérêts des protestans. Le sénat est divisé en deux sections,

(1) Nous invitons les lecteurs à comparer les notices qu'on va lire sur le gouvernement d'Augsbourg, avec la phrase confuse et contradictoire que l'on trouve dans le *Tableau statistique* de *Hæck*.

une pour les affaires d'état, l'autre pour l'administration intérieure. Le grand-conseil, qui se rassemble une fois par an, et plus souvent, lorsque des affaires majeures l'exigent, devait se composer de 44 anciens patriciens, 36 reçus dans le patriciat, 80 commerçans et 140 de la commune; mais plusieurs familles patriciennes s'étant éteintes, on ne trouve dans ce conseil que 23 membres de tout le patriciat ancien et nouveau. Le bourggrave de l'évêque exerce quelques droits auprès du tribunal suprême de la ville. Un des patriciens est toujours *préfet impérial*, nomme le préfet de la ville, et exerce la préfecture dont l'empereur a investi la ville, mais qui ne s'étend que sur quelques villages environnans.

Les dissensions des patriciens et des plébéïens sont aujourd'hui assoupies, mais l'acharnement de deux partis religieux dure encore; les prêtres, qui ne sont point contenus par un gouvernement fort, suivent leur penchant naturel en se calomniant, et se maudissant l'un l'autre; leurs querelles ont contribué beaucoup à faire décheoir l'état jadis si florissant de la ville. Les catholiques ont six églises, un gymnase, un lycée; les luthériens, six églises, un gymnase et un collége; l'académie des beaux-arts, l'école du dessin et la nombreuse bibliothèque de la ville sont en commun. Il y a grand nombre de riches fondations, entre autres, ce qu'on appelle la *Fuggerey*, où un assemblage de cinquante-une maisons, bâties par les comtes Fugger, pour y loger, presque pour rien, les bourgeois catholiques appauvris.

En fait d'*édifices*, on remarque sur-tout l'hôtel-de-ville, qui passe pour le plus beau de toute l'Allemagne, et où l'on admire sur-tout la *salle d'or*, qui, sur 52 pieds d'élévation, a 110 de longueur et 85 de largeur, et qui est flanquée de quatre *sallons* dits *des princes*, où l'on voit une belle collection de tableaux. Dans le palais épiscopal on voyait autrefois la salle où fut lue publiquement, en 1530, la fameuse *Confession d'Augsbourg*; mais à présent on l'a divisée en plusieurs appartemens. Il y a plusieurs belles églises, quoique dans le goût gothique, et de magnifiques hôtels, dont plusieurs appartiennent aux comtes Fugger. Augsbourg a de beaux aqueducs, qui y conduisent l'eau du Lech, et qui font mouvoir nombre de moulins, fileries, forges et fonderies; on doit sur-tout remarquer la machine hydraulique, qui, du

haut de trois tours, répand l'eau vive dans la ville, de sorte que non-seulement cinq belles fontaines et autres puits publics, mais encore presque toutes les maisons en sont pourvues: les fortifications de la ville ne servent que contre des brigands ordinaires.

Quant aux *manufactures*, *fabriques* et *commerce*, voici ce que nous avons recueilli. Les 8 ou 9 fabriques de cotonnade comptent parmi les plus actives de l'Allemagne. On y fait par an 75 à 100,000 pièces. Le fil est fabriqué dans les villages voisins, où se trouvent aussi les blanchisseries, imprimeries et teintureries; ces dernières sont très-estimées. Augsbourg vend beaucoup de cotons étrangers pour les siens. Une autre branche moins brillante, mais très-profitable, c'est la fabrication des couvertures de grosse laine: on préfere la laine de Macédoine ou de Valaquie. Cette fabrication est très-répandue, mais le total du produit ne nous est point connu. Deux fabriques font des étoffes en soie et une de toile cirée. Les fabrications du règne minéral sont encore plus importantes: on trouve une affinerie d'argent, 4 forges de cuivre, 4 de fer, 4 fabriques de galons d'or et d'argent, 3 regratteries (où l'on utilise les raclures et le déchet d'or et d'argent), un moulin pour la taille des diamans, 9 autres pour la polissure d'autres pierres, une manufacture de glaces, 23 magasins de bijouterie et d'horlogerie. La fabrication d'horloges est même répandue dans les villages voisins; mais toujours pour le compte des Augsbourgeois, Les orfévreries d'Augsbourg vont par-tout l'univers, elles doivent être de 13 onces au marc fin. Les instrumens de physique, de mathématiques et de musique se distinguent aussi, du moins parmi les productions allemandes du même genre. Les arts du dessin se sont fixés ici depuis plusieurs siècles; et, si le goût ne semble que rarement avoir conduit le pinceau des maîtres augsbourgeois, du moins leurs gravures en taille-douce ont souvent mérité des éloges pour l'exactitude et le fini de leur travail. Aux établissemens déjà nommés, il faut encore ajouter 7 fabriques de tabac, 8 moulins de tabac et d'épices, 5 papeteries, 4 fabriques de papier de couleurs, doré, argenté, une de cuir et de papier de tenture, 2 de cordes de violon et de luth, 6 de baume et d'essences, 3 de savon, une de potasse, 2 de baleine, une de cire à cacheter, 2 blanchis-

series de cire, 2 fonderies de caractères et 11 imprimeries. Ces données suffisent pour se former une idée de l'industrie qui règne dans cette ville, quoique déchue de son ancienne splendeur. Plusieurs de ces établissemens se trouvent hors les murs, sur le petit territoire de la ville, qui ne contient presque rien que des jardins et des fabriques.

Le commerce d'Augsbourg, lié avec celui de Venise, essuya un coup funeste par la découverte d'un nouveau chemin aux Indes, et la révolution commerciale qui en fut la suite. Cependant les affaires de commerce et expédition entre l'Allemagne et l'Italie, par la route du Tyrol, sont encore très-considérables. Augsbourg entretient aussi des relations très-suivies avec la Suisse pour la partie des toiles : elle a le dépôt presque général des vins du Tyrol, de Valteline et d'Italie, en partie aussi de ceux du Necker; elle partage avec Francfort le débit des articles des bijouteries et des modes qu'elle tire de France, et des denrées coloniales qu'elle fait venir de Hollande; mais Francfort l'emporte dans l'un et l'autre de ces branches. Augsbourg tire beaucoup de coton et de laine de la Turquie; enfin elle fait un débit considérable de ses propres fabricans. Mais, de toutes ces branches de commerce, aucune n'égale à présent en importance les spéculations sur le change; affaires brillantes qui, pendant la guerre, semblaient enrichir la ville, mais qui, dans ce moment, ont (comme à Hambourg) entraîné de grands embarras, et même des banqueroutes (1).

Nous ne devons point passer sous le silence le commerce que font ici 11 grands libraires, 23 éditeurs de tableaux et estampes, et trois marchands de cartes géographiques. Pour le commerce des livres et des beaux-arts, Augsbourg est la quatrième ou cinquième place de l'Allemagne; mais, comme elle est entourée de peuples peu éclairés, ce qu'on vend le plus, sont des Vies des Saints et des images de la Vierge. La censure est rigoureuse; aucun ouvrage raisonnable, soit catholique, soit luthérien, n'ose paraître publiquement.

Le *territoire propre* de la ville ne comprend que le coin

(1) On cote, dans plusieurs papiers anglais et français, le change d'Augsbourg, sous la rubrique d'*Auguste*, parce que cette ville s'appelle en latin *Augusta Vindelicorum*.

entre les embouchures du Lech et de la Wertach ; il peut, avec l'aréal de la ville même, avoir 3 ou 4 lieues carrées, et ne contient que des maisons isolées, des jardins, fabriques, etc. etc.

La *préfecture impériale*, district dans lequel la ville exerce la haute-justice et tous les droits régaliens, comprend trois villages appartenans au chapitre de l'évêché, et un, possédé par un famille patricienne.

Le couvent ou collége de Saint-Martin, incorporé à la ville, possède, apparemment sous la souveraineté de celle-ci, le village d'*Oberhanson*, avec 2,000 habitans chrétiens et 300 juifs. Les autres possessions des hôpitaux d'Augsbourg sont situés sur les territoires d'autres souverains.

Comme la ville est sans territoire, et que les impôts, contributions et droits d'entrée et sortie sont extrêmement modérés, les revenus publics ne peuvent s'élever à de grandes sommes : quelques auteurs les estiment à 150,000 écus, probablement en argent de convention ; ce qui ferait 450 à 500,000 francs. La garnison que la ville entretient, est ordinairement de 300 hommes.

Biberach, au sud d'Ulm, sur la droite du Danube, auquel fleuve son territoire touche. La ville a 800 maisons et 7,000 habitans, dont les deux tiers sont luthériens et les autres catholiques. Mais les 3,000 habitans de son territoire, qui a 6 lieues carrées d'étendue, sont, pour la plupart, catholiques. Les deux partis religieux ont des droits égaux, et se servent en bonne harmonie de la grande église paroissiale. Le gouvernement est mêlé d'aristocratie et de démocratie ; il y a des patriciens, Les habitans s'occupent de l'agriculture, des bestiaux, des manufactures de toiles, cotonnades, futaines et étoffes de laine, des corroyeries, mégisseries, papeteries, et quelques autres fabriques. Dans le territoire, il y a un bain froid, appelé le *Jordan*. Les revenus ne sont point connus, comme en général ceux des petites villes impériales. — Biberach est la patrie de *Wieland*, l'homme de l'Allemagne qui ait le plus de goût et d'esprit.

Bopfing, située dans la circonférence du comté d'Œtting, petite ville de 1,600 habitans, luthériens, en grande partie, tisserands ou corroyeurs. Tout le magistrat est composé d'artisans,

d'artisans, excepté un syndic qui doit être gradué. La ville n'a de territoire que ses propres champs.

Brême, sur le Weser, dans le cercle de basse-Saxe et dans la circonférence du duché de Brême. Cette ville compte 5,500 maisons principales et 45,000 habitans. Le Weser la coupe en deux parties réunies par des ponts de bois; la vieille ville, sur la droite du fleuve, renferme presque toute la population. L'hôtel de ville se distingue par sa magnificence antique et ses caves richement garnies de vins. La bourse des marchands est un bel édifice. Il y a en tout sept églises paroissiales et une luthérienne; celle-ci n'est pas seulement remarquable par un caveau où les corps se conservent sans putréfaction, mais encore parce qu'elle est la ci-devant métropole de l'archevêché, fondée à Brême par Charlemagne, en 787 ou 788, et réuni, en 858, à celui de Hambourg; il y eut encore long-tems deux chapitres et deux métropoles. Lors de la réformation de Luther, les habitans se rendirent, par force, maîtres de la métropole, et la religion luthérienne parut, en 1530, fixement établie dans la domination; mais en 1562 le parti calviniste prit le dessus; les sénateurs luthériens émigrèrent, et leurs places furent occupées par des calvinistes. Une réconciliation eut lieu en 1568; mais les réformés, qui formaient la presque totalité du sénat, eurent soin de ne se choisir des collègues que parmi ceux de leur religion; de sorte que les luthériens, sans qu'il y eut de loi formelle donnée, se virent exclus de la magistrature, quoique formant une moitié de la population. Ils jouissent cependant de tous les droits civils, mais n'ont que l'église métropole à leur usage. L'électeur d'Hanovre, comme duc de Brême et successeur des archevêques dans tous leurs droits, possède, en toute souveraineté, la métropole, le palais archiépiscopal, les *curies* ou maisons capitulaires, et beaucoup d'autres bâtimens et terrains. Ce souverain nomme, pour surveiller ses droits, un préfet de la ville, qui confirme les sentences capitales, prononcées par les tribunaux de la ville. L'électeur est en-même-tems protecteur-né de la paroisse métropolitaine, c'est-à-dire, de tous les habitans luthériens. La ville prêta jadis foi et hommage aux archevêques, et ce n'est qu'en 1731 qu'elle a pu faire reconnaître définitivement son indépendance.

Le suprême pouvoir est dans les mains d'un sénat, qui, dans ses séances plénières, prend le titre de la *Wittheit*, c'est-à-dire, la sagesse; il se compose de quatre bourguemaîtres, deux syndics et vingt-quatre sénateurs, dont sept sont des négocians et 17 des personnes graduées (1); en cas de vacance, ce corps se complète lui-même parmi les bourgeois. Aucune loi fondamentale ne peut être changée, ni aucun impôt ordonné, sans consulter la *convention* ou assemblée générale de tous les citoyens. Il y a aussi près de toutes les caisses, des députés bourgeois qui présentent tous les comptes aux différens comités, nommés par toute la bourgeoisie. Enfin, quatorze *aldermans* ou *tribuns*, jouissent d'une grande autorité. La république de Brême serait donc constituée en vraie démocratie, si ce n'était la malheureuse distinction de deux partis religieux, et l'influence de l'électeur d'Hanovre.

Brême n'est pas très-riche en établissemens d'industrie; cependant on fait des camelots, calemandes, bas et bonnets de laine, ainsi que des étoffes mi-coton et mi-laine en quantité et de bonne qualité; on entretient une importante fabrique de drap, quelques autres de tabac, d'amidon, de vert de Brême, de céruse, de vinaigre, de café-chicorée, de baleines, quelques raffineries de sucre, plusieurs imprimeries d'indiennes, des coroyeries, brasseries, corderies et chantiers de construction.

Le *commerce* fait l'occupation principale des Brêmois; il consiste presque tout en entier en affaires d'expédition et de commission. Les parties de l'Allemagne situées sur le Weser et ses rivières secondaires, c'est-à-dire, la Westphalie orientale, l'électorat d'Hanovre et la Hesse, n'ont pas d'autre débouché que Brême pour leurs bois, minéraux, bestiaux, grains et autres productions. Brême reçoit sur-tout une grande quantité de toiles grises, qui, dans les blanchisseries de la ville, reçoivent un peu d'apprêt; on estime cet article d'exportation à 4 ou 5 millions d'écus de banque par an. Brême fournit en revanche ces contrées, des épiceries, du thé, du café, du sucre, des vins et autres articles qu'elle tire de la

(1) C'est-à-dire, qui ont pris dans une université les *dégrés* de docteur, ou licencié en droit.

Hollande, mais plus encore de l'Angleterre, et principalement de la France. Son commerce en vins de France est d'une extrême importance. Elle a quelque liaison avec le Portugal et l'Espagne, et vient d'établir des communications directes avec l'Italie, les Etats-Unis et les Antilles. Deux cents vaisseaux brêmois entrent ou sortent annuellement par le Sund et le canal d'Holstein ; ils vont chercher, sur les côtes de la Baltique, des grains, des bois de construciion, de la toile, des cordages, du chanvre, du lin, du suif, de la poix, du goudron, de la potasse, du fer, du cuivre, etc. D'autres vaisseaux, ou bien les mêmes, visitent les ports de Norvège, sur-tout celui de Bergen, ainsi que celui de Gothenbourg, en Suède, pour y prendre des harengs, du poisson sec, des fourrures, des planches, du fer et du cuivre. Tous ces objets, tirés du nord, sont réexportés en Allemagne, France et autres pays. Brême envoie cinq à sept vaisseaux à la pêche de la baleine. Elle a plusieurs compagnies d'assurance, dont l'influence heureuse anime sa navigation. Cependant elle frète encore beaucoup de bâtimens étrangers, sur-tout papenbourgeois. Le nombre des vaisseaux arrivans par mer est ordinairement de 1,000. Les plus gros sont obligés de rester à *Bracke*, à huit lieues de la ville, les moindres montent jusqu'à *Vegesack*, qui n'est distant que de cinq lieues. L'entrée dans le Weser est très-difficile, à cause des *watten* ou bancs de sable mobiles qui l'obstruent. La ville a le droit de mettre des balises et de lever une légère rétribution pour leur entretien sur la partie de la rivière qui est au-dessous de la ville, et qu'on estime à 11 mille d'Allemagne de long; ce droit s'étend encore à 5 milles dans la mer. Le péage d'Elsfleth gêne beaucoup les Brêmois (*Voyez* Duché d'Oldenbourg, chap. VIII). Leurs vaisseaux n'ont pas le droit de remonter le Weser, mais bien l'Aller et la Leine. Tous ces obstacles n'ont point enchaîné l'esprit commercial des Brêmois. Leur commerce a, pendant les dernières guerres, pris des accroissemens proportionnellement plus considérables, et sur-tout plus solides que celui de Hambourg. On disait autrefois que Brême était en comparaison avec Hambourg comme 1 à 4, quant à l'étendue du commerce, et comme 2 à 5 quant au capital de fonds. Aujourd'hui ces rapports ont considérablement changé en faveur de Brême.

Voici un fait qui prouve la richesse actuelle des Brêmois : La taxe d'un huitième pour cent de tous les capitaux est payée par chaque citoyen sur sa conscience et son honneur ; elle rapporte 24,000 écus de banque ; elle semble donc indiquer un capital de 19 à 20 millions d'écus de banque ; mais ceci n'est pas encore le total entier de ce que possèdent les Brêmois, car toutes les fortunes au-dessous de 3,000 écus sont exemptes de payer cette taxe.

On assure que les Brêmois ont les mœurs plus douces et l'esprit plus cultivé que les Hambourgeois. Cependant on leur reproche un penchant pour tout ce qui est mystique ; et le fameux *Lavater*, cet homme inconcevable, moitié charlatan et moitié apôtre, trouva ici plus de dupes que dans les autres grandes villes de l'Allemagne. Les sciences et lettres y trouvent beaucoup d'amis, et même quelques cultivateurs. Il y a, sous le nom de *Musée*, une société savante, qui s'occupe des sciences physiques, et dont les cabinets et collections méritent l'attention. Le gymnasse reformé est très-estimé. On vient aussi de bâtir une jolie maison pour la comédie allemande.

Le territoire de la ville contient, sur 7 lieues carrées, 6,000 habitans ; il consiste, pour la plupart, en des *marschland* extrêmement fertiles. Le duché de Brême exerce la souveraineté dans plusieurs villages, et même dans le bourg de *Vegesack*, qui est le port de Brême.

Les revenus ne sont pas précisément connus ; ils varient d'ailleurs selon les besoins de la république, qui ne lève que les sommes exactement nécessaires pour le moment. On peut estimer les revenus, année commune, à 1,800,000 francs. Mais les Brêmois dépensent, dans le moment actuel, des sommes immenses, pour intéresser plusieurs grandes puissances en faveur de leur indépendance.

Buchau, située sur le lac de Feder, ville de 800 habitans catholiques, outre un nombre considérable de juifs. Le territoire, qui est entremêlé avec celui de l'abbaye du même nom, contient 1,000 habitans et de vastes tourbières. Le gouvernement est démocratique, les revenus inconnus.

Büchhorn, sur le lac de Constance, petite ville de 800 habitans, de la religion luthérienne ; ils vivent de l'agriculture, des pêcheries et d'un petit commerce de transit. Le

territoire a, selon les uns, 200, selon les autres, 1,000 habitans. Le gouvernement est démocratique. La ville d'Uberlingen accorde à celle de Buchhorn sa haute et puissante *protection*. Revenus inconnus.

Cologne, cette ville, d'une étendue qui égale la moitié de Paris, mais peuplée seulement de 40 à 50,000 habitans, se trouve aujourd'hui réunie à la France.

Dinkelsbuhl, entre le comté d'Œtting et la principauté d'Anspach. Cette ville a 7,000 habitans dans ses murs et un territoire de 2 lieues carrées, avec 1,000 habitans. Le bétail gras, les blés, la bierre, les draps et étoffes, bas et gants de laine, les cuirs et les chapeaux forment les principaux articles d'exportation et d'industrie. Le magistrat et la bourgeoisie sont mi-partis catholiques et luthériens. On ne sait rien sur les revenus.

Dortmund, entre l'évêché de Munster et le comté de la Marck; cette ville, assez grande, mais mal bâtie, contient 1,200 maisons et 6,000 habitans. Le magistrat et la bourgeoisie sont de la religion luthérienne; mais on tolère aussi des habitans catholiques, et il y dans la ville deux couvens de cette religion. Les fabriques d'aiguilles et d'autres ouvrages en fer, de tabac, de vinaigre et d'eau-de-vie; enfin les manufactures de toiles et de lainages occupent les bourgeois. Dans le territoire, qui a 4 à 5 lieues carrées en étendue, il se trouve 14 villages avec 3,000 habitans; on y récolte abondamment des grains communs et des légumes, dont on fournit les pays voisins. Il y a une mine de charbon de terre. Les revenus ne sont pas connus.

Esslingen, au milieu du duché de Wurtemberg, dans une contrée fertile et riante. Cette ville est bâtie à l'antique, mais ses deux ponts sur le Necker sont cités avec éloge, ainsi que la tour singulière de l'église de Notre-Dame. On remarque encore l'hôtel de ville et l'arsenal du cercle de Souabe. Vignes et labourage, légumes, principalement des oignons; fabrications de toiles et lainages; voilà les objets de subsistance et d'exportation. Le nombre des habitans de la ville est de 7,000 individus. Le territoire contient sept villages. Il y a deux castes distinctes; les seize maîtrises ou tribus forment le peuple; les gens du haut parage forment *la chambre de bourgeoisie* (*burger stube*), et jouent à-peu-près le rôle des

patriciens. Le petit conseil, qui exerce le suprême pouvoir, est obligé en certains cas, d'appeller dix membres, qu'il choisit *lui-même* dans les tribus. Toute favorable au maintien de l'aristocratie, qu'est cette forme de gouvernement, il s'est formé une puissante opposition, et l'on accuse les magistrats de mal administrer les finances. Rien de bien sûr n'est connu relativement à cet objet. Le duc de Wurtemberg est protecteur de la ville, et possède, ainsi que l'évêque de Constance et quelques autres princes, des districts dans la ville.

Francfort, avec l'épithète *sur le Mein*, pour la distinguer de Francfort-sur-l'Oder. Cette ville est très ancienne et tire certainement son non des anciens Francs; mais lorsque *Busching* (1) dit « qu'elle a été la résidence des princes francs « même avant la naissance de Jésus-Christ », nous nous permettons de n'en rien croire, par la raison que le nom des Francs n'était guères connu avant le troisième siècle de l'ère vulgaire. Laissons-là les Francs et M. Busching. Cette ville présente, dans son état actuel, trop d'objets intéressans pour parler de son histoire ancienne.

La ville de *Francfort*, proprement dite, est bâtie sur la rive droite de Mein; mais le fauxbourg de *Sachsenhausen*, sur la rive gauche, est communément censé en faire partie. L'enceinte est d'environ un mille d'Allemagne (une lieue deux tiers), et elle est pourvue d'une double fortification, l'une en tours, muraille et fossés pleins d'eau, l'autre en remparts et bastions, qui nous ont paru être du premier système de *Cohorn*, et qui ne sont pas d'une grande défense. La ville contient, d'après les relations les plus modernes, 4,000 maisons et 40,000 habitans chrétiens, outre 7,000 juifs, qui demeurent entassés dans une seule rue, où l'on compte 197 maisons. La religion luthérienne est celle de la majorité; les catholiques et les réformés ont aussi l'exercice libre de leur culte; Le parti calviniste est nombreux, et comprend plusieurs des premières maisons de la ville.

Il y a parmi la bourgeoisie de Francfort deux corps distincts, qui forment une sorte de *patriciat;* ce sont les corporations de *Limburg* et de *Frauenstein*. Celle-ci ne jouit

(1) Nous citons ceci d'après la traduction française de Busching.

d'aucun privilége considérable ; mais la première, qui est proprement un corps d'anciens nobles de l'Empire, incorporé à la ville, a quatorze places réservées dans le magistrat ; les membres conservent entre eux une liaison étroite ; et leurs statuts ne leur permettent ni de s'allier avec des familles roturières, ni de faire par eux-mêmes le commerce. En général la constitution de Francfort penche plutôt vers l'aristocratie que vers la démocratie. Le magistrat, à la tête duquel est un maire, se divise en trois bancs ; le premier composé de 14 échevins, le second d'autant de conseillers ou sénateurs, le troisième de 15 bourgeois, artisans ou autres ; mais toutes les affaires importantes sont décidées par les deux premiers bancs ; c'est d'eux qu'on tire chaque année les deux bourgmestres. Les affaires de finances et quelques autres sont sujettes à une révision par les différens *colléges* ou comités de la bourgeoisie.

La ville de Francfort n'est pas bâtie régulièrement ; mais ses rues principales, étant larges et bordées de grandes maisons, lui donnent une apparence assez belle. Plusieurs électeurs et princes y ont des hôtels magnifiques, qui cependant tous se trouvent effacés par le palais du prince de *Turnet-Taxis*, grand-maître des postes de l'empire. Le *Saalhof* ou palais salique, est remarquable pour avoir été souvent la résidence des rois et empereurs carlovingiens ; mais les bâtimens existans sont modernes. L'hôtel-de-ville, dit le *Rœmer*, est un édifice vaste, en partie gothique, en partie de construction moderne. On y remarque principalement l'appartement où les électeurs, c'est-à-dire, leurs ambassadeurs, s'assemblent pour choisir les empereurs, et la grande salle où l'empereur mange en public après son couronnement. Cette salle est ornée des portraits en fresque des empereurs, chacun dans une niche particulière. On conserve dans les archives du Rœmer la fameuse *Bulle-d'Or* de Charles IV ; ordonnance qui contient les bases de la constitution germanique. Voici une description exacte de ce *palladium* de l'Allemagne ; c'est un volume *in*-4°. de 43 feuillets en parchemin, écrit en latin et en vieux caractère monastique, et auquel pend le cachet impérial, dans une capsule d'or, attachée à un cordon de soie jaune et noire ; le tout enfermé dans une boëte d'écaille doublée de velours. L'église de Saint-Bartho-

lomée est remarquable, parce que le couronnement de l'empereur s'y fait ordinairement.

Parmi les fondations et établissemens publics, les trois suivans méritent d'être mentionnés. 1°. Le gymnase luthérien, avec la *bibliothèque publique*, derrière le Rœmer. Il y a, entr'autres livres rares, un exemplaire très-bien conservé de la première édition de la bible sur parchemin, donnée, en 1462, par Faust et Schœffer; 2°. la *fondation de Senkenberg*, qui, outre le capital de 100,000 florins, comprend plusieurs édifices considérables, où l'on trouve un hôpital superbe, une salle d'assemblée pour les médecins et chirurgiens de la ville, une bibliothèque, avec des cabinets d'anatomie, de botanique, etc., un laboratoire chymique, un jardin botanique, avec le mausolée du fondateur, un théâtre anatomique en rotonde, qu'on a eu l'idée ingénieuse de décorer d'une statue colossale de Saturne ou du Tems. Toute cette fondation provient d'un médecin francfortois, M. Senkenberg, mort en 1763: elle peut devenir la base d'une académie de médecine; 3°. *le chapitre noble de Cronstett*, fondé pour 12 demoiselles luthériennes, du corps noble de Limburg (dont nous avons parlé plus haut): elle peuvent se marier, et n'observent aucune autre règle que celle d'une décence sévère et d'une dévotion bien entendue. Joseph II a donné à ce chapitre des marques publiques de son estime. Mais il ignorait peut-être que cette espèce de couvens est assez ordinaire chez les protestans.

Francfort a quelques *manufactures et fabriques* assez considérables, tant dans la ville que dans le voisinage. On y fait des soieries et des velours d'une qualité distinguée; des indiennes et cotonnades, et des étoffes en laine; du fil d'or et d'argent; du tabac, dans 11 fabriques; des papiers à tenture, des maroquins, des gants, des instrumens de musique, des drogues, de l'encre d'imprimeur en taille-douce, des voitures, des liqueurs, etc. etc.

Le *commerce* est ici la grande affaire devant laquelle tout autre objet disparaît. On ne peut guères refuser à Francfort la seconde place parmi les villes commerçantes de l'Allemagne. Son commerce paraît être encore moins profitable au bien-être général de l'Allemagne que celui de Hambourg; car les exportations ne forment qu'un septième de ce qui est

importé; mais cette manière vulgaire d'envisager la valeur politique du commerce, a déjà souvent été réfutée. L'Allemagne méridionale se trouverait fort malheureuse, si elle n'avait Francfort pour débouché. La Souabe occidentale, la Suisse et toute la Franconie, envoient ici leurs bestiaux gras, chevaux, laines, bois, blés, vins et fruits, ainsi que les produits de quelques fabriques. Francfort est le grand dépôt des Anglais, Français et Hollandais, pour leurs importations dans l'Allemagne méridionale. On croirait, en jetant les yeux sur la carte, que le Rhin sert à faire venir et sortir tous ces objets; mais ce ne sont que les articles les plus lourds qu'on transporte par cette voie; toutes les productions des manufactures anglaises, et même en partie françaises, toutes les denrées coloniales, sur-tout des Indes-occidentales, viennent de *Hambourg* par terre, en suivant la route de Hanovre et Cassel. Tel est l'effet de cette mauvaise politique des petits gouvernemens d'Allemagne, qui, avides du moindre gain, ont, pour ainsi dire, encombré de douanes et de péages les plus belles rivières du monde (1). C'est pour la même raison que les marchandises de Suisse prennent la route du margraviat de Bade, au lieu d'arriver par le Rhin. Quant à la France, ce sont sur-tout les articles de mode et les bijouteries qui se vendent à Francfort: la direction des rivières contrarie l'exportation des vins de la Champagne ou de la Bourgogne par Francfort; mais les vins de la Moselle et du Rhin entrent en quantité dans le commerce de cette ville.

Francfort réunit encore à ce grand commerce des affaires de change et de banque, deux fois aussi considérables que

(1) Si la France maintient la liberté absolue de la navigation du Rhin, il est bien vrai que Francfort en retirera le plus grand profit pendant les dix ou vingt premières années; car le cours du commerce ne change pas aisément la direction qu'il a une fois prise. Mais ces gains seront du moins partagés par les villes, aujourd'hui françaises, sur le Rhin. Il est même probable que dans vingt ans l'équilibre naturel s'établira entre Francfort, Coblentz, Strasbourg et Mayence, de sorte que la première ne ferait que les exportations de Franconie; la seconde celles de la Lorraine, Luxembourg et le ci-devant Trévirois; la troisième celles de l'Alsace et en partie de la Suisse; la quatrième, enfin, deviendrait le dépôt général des marchandises étrangères, et prendrait le rang dont jouit à-présent Francfort.

celles d'Augsbourg, du moins quant à l'étranger. Il se tient ici deux foires par an, et ce sont, après celles de Leipsick, les plus considérables de l'Allemagne. C'est à celle d'automne que se renouvelle la cérémonie un peu ridicule, connue sous le nom de *Pfeifer-gericht*, et dont voici une idée succinte. « Les villes de *Bamberg*, *Nuremberg* et *Worms* jouissent à » Francfort d'une exemption générale de péages et d'impôts. » Pour faire confirmer ce droit, elles sont tenues d'envoyer » tous les ans une députation à Francfort. Le maire de cette » ville, entouré des échevins, siége en habits de cérémonie dans » la grande salle de l'hôtel-de-ville, et semble s'occuper de la » publication des sentences nouvellement rendues. Mais, » pendant ces publications, arrivent successivement les dé- » putés des trois villes que nous venons de nommer; tous » sont en manteaux rouges, et accompagnés d'un trompette » et de deux flûteurs (*pfeifer*), qui continuent à jouer jus- » qu'au milieu de la salle. L'un des députés adresse un » discours au maire, en lui présentant une coupe de bois, » remplie de grains de poivre, une paire de gants antiques, » une petite aune de bois, une pièce de vieille monnoie, et » quelques autres bijoux pareils; le tout en reconnaissance » du privilége, que le maire de Francfort leur renouvelle au » nom de sa ville. Les discours et la musique sont exacte- » ment les mêmes qu'à la première institution de cette cé- » rémonie, qui eut lieu il y a trois ou quatre siècles. »

Au reste, il ne faut pas croire que l'on trouve à Francfort la bizarre et antique simplicité des mœurs qui distingue tant de petites villes libres: au contraire, c'est peut-être la ville de l'Allemagne où un Français et un Anglais trouveront le plus d'agrémens dans la vie sociale. Il est vrai qu'en général l'imitation des mœurs anglaises prédomine ici comme dans toutes les grandes villes commerçantes de l'Europe. Le Français s'en consolera, en voyant toutes les femmes comme il faut se faire gloire d'une obéissance aveugle aux ordonnances de ce dieu capricieux, dont le temple est à Paris, et qui rend ses oracles par l'organe du *Journal des Modes*. S'il nous est permis de nous servir d'une expression aussi hardie, ou, pour mieux dire, sacrilège, nous dirons qu'il y a même quelqu'analogie de physionomie entre les Francfortoises et les Parisiennes; analogie qui ne nous a pas paru d'un bon

augure pour les maris jaloux. Même, hors la saison des foires, on trouve à Francfort une société animée, qui se varie par le grand nombre des étrangers qui passent par cette ville. Les charmans environs de Francfort sont remplis de maisons de plaisance; le village de *Bornheim* en est composé presque tout entier, et même les remparts et les avenues de la ville offrent, ou du moins offraient, avant la guerre, les plus superbes promenades.

Les habitans de *Saxenhausen* sont restés quelques siècles en arrière de ceux de la ville proprement dite. Ils sont presque tous vignerons ou jardiniers. On dit que leurs femmes jouent à-peu-près l'honorable rôle que remplissent à Paris les dames de la halle.

Le territoire de Francfort contient, sur une étendue de 18 lieues carrées, environ 20,000 habitans; de sorte que la population entière de la république monte à 67 à 70,000 individus. Il y a sur ce territoire une saline, un bain chaud, et, en général, le sol y est très-fertile. On prétend que les rois francs tenaient autrefois un camp, où souvent ils résidaient avec leur cour, près d'une fontaine qu'on appelle pour cette raison *Kœnigslagerbrunnchen*, c'est-à-dire, Fontaine-du-camp-royal. Il est sûr que dans cet endroit on rencontre beaucoup de tombeaux anciens, remplis d'armes, d'urnes et d'autres objets curieux.

Les revenus de Francfort ont été estimés, par plusieurs auteurs, à 5 ou 600,000 florins. Ils ont probablement entendu parler du revenu net, après la soustraction des dépenses ordinaires; car le total des contributions, péages, revenus domaniaux, monte certainement à quatre fois cette somme, ou à 4 à 5 millions de France. La ville de Francfort a des dettes, dont l'état actuel n'est pas connu.

Friedberg, dans la haute-Hesse, au nord ouest de Francfort; c'est une petite ville de la religion luthérienne; mais où l'on compte 460 juifs sur 1,740 habitans. Les Friedbergeois ne font que de petites affaires de transit. Le corps des nobles, connu sous le nom de *Ganerbinat de Burg-Friedberg*, possède le château (*burg*) qui se trouve en haut de la ville, et exerce sur celle-ci une espèce de suprématie.

Gengenbach, dans l'Ortenau, dans la vallée de Kinzig-

Cette petite, mais jolie ville, a 1,600 habitans catholiques, qui vivent du labourage, des vignobles et de la fabrique de petits ouvrages en bois. Le territoire a 400 habitans, paysans qui jouissent d'une grande liberté. L'abbaye située dans la ville nomme le *Scultete* impérial, qui préside le conseil des anciens, et la ville est en outre soumise à la protection de la préfecture (autrichienne) d'Ortenau (*Voyez* les articles *Offenbourg* et *Zell*).

Gemund, ou Gmund, à l'est du duché de Wurtemberg, dans une contrée fertile en blés et pâturages. La ville a 5,000 habitans, et le territoire, sur 8 lieues carrées, en a 9,000. Il y a ici des fabriques en coton, lin et laine, ainsi que d'ouvrages en or et argent faux, et des patenôtres; mais la concurrence d'autres villes, les défenses d'importation et le refroidissement du zèle des dévots dans les pays voisins, ont fait tomber ces fabriques; et cette ville, autrefois peuplée de 18,000 âmes, a maintenant l'air désert. La religion catholique domine, mais le magistrat vient de donner une preuve de sa sagesse, en refusant d'admettre les nouveaux jésuites. La ville possède une école normale. Le pouvoir est entièrement concentré dans les mains du sénat.

Giengen, à peu de distance de la précédente. Cette ville n'a que 2,000 habitans, tous luthériens; mais les fabriques de toiles et de draps, l'excellente coutellerie, la distillation d'une liqueur connue sous le nom d'*eau de Giengen*, et quelques autres branches d'industrie, procurent à cette petite population une aisance générale. Le gouvernement est démocratique; car le magistrat, composé d'un syndic gradué et onze conseillers et bourguemestres, tous fabricans ou artisans, peut être renouvelé tous les ans par des choix libres. La ville n'a de territoire que ses propres champs, prés et forêts.

Goslar, au pied des montagnes du Hartz, dans la circonférence du duché de Brunswick-Wolfenbuttel, cercle de basse-Saxe. Cette ville, d'une apparence fort antique, mal bâtie, et peuplée de 8,600 habitans, renferme un édifice nommé *Kaiser-haus*, c'est-à-dire, Maison-de-l'empereur, jadis la résidence de l'empire, aujourd'hui convertie en magasin. Goslar était autrefois une des villes les plus florissantes de l'Allemagne; elle possédait les riches mines de *Rammels-*

berg, et n'en payait qu'une dîme à la maison de Brunswick; mais, s'étant refusée à l'acquittement de ce droit, la ville se vit assiégée par les ducs, et forcée, en 1552, à céder la meilleure partie du Rammelsberg, et à s'obliger à exploiter à ses propres frais quatre mines médiocres, en payant non-seulement une forte dîme, mais en livrant même tout le produit à un très-bas prix aux ducs de Brunswick; de sorte que cette exploitation cause aux Goslarois une perte annuelle. Leurs brasseries étaient autrefois d'une grande importance, et conservent encore leur célébrité; mais l'usage anti-patriotique du vin se répandant de jour en jour plus dans les pays septentrionaux, la bonne bierre n'a plus de débit; et l'on peut ici remarquer qu'en général toutes les villes qui jadis avaient fondé leur bien-être sur cette branche d'industrie, se trouvent maintenant, ou dans le cas de l'avoir abandonnée pour des fabriques plus lucratives, ou dans celui de se ruiner en la continuant. Goslar est le siége de la direction des mines, que la maison de Brunswick possède en commun, et cette direction y entretient une fabrique de vitriol. La ville en entretient une autre, où l'on fait 3,000 quintaux de vitriol vert et une quantité d'huile de vitriol. Il y a encore une fabrique de petit plomb, une de laiton, une forge de cuivre, quelques papeteries et fours à potasse.

Goslar se distingue par une constitution extrêmement démocratique, et même un peu anarchique; mais elle renferme l'idée remarquable de deux sénats co-existans, et qui, tous les ans, alternent dans les rôles de législateurs et de surveillans ou tribuns. Les revenus de Goslar sont de 140,000 francs,, et le *deficit* dont parle le tableau statistique n'a plus lieu. L'ordre, l'économie et la publicité qui règnent dans les finances de cette ville, méritent des éloges.

Dans son petit territoire se trouve une bonne carrière d'ardoise. La grande et importante forêt de Goslar est sous la haute souveraineté des ducs de Brunswick, auxquels la ville paie un petit tribut, comme à ses protecteurs.

Hall, avec l'épithète *en Souabe*, pour la distinguer de la ville de Halle en Saxe. Cette ville, située sur la rivière de Kocher, renferme plusieurs beaux édifices, et environ 6,000

habitans (1) de la confession d'Augsbourg. Excepté une filature de coton et une papeterie, cette ville n'entretient aucune manufacture ; son bien-être repose uniquement sur sa saline, dont les sources se trouvent dans l'intérieur de la ville même. Seize à vingt onces d'eau salée, donnent trois à trois onces et demie de sel. Dans 24 sauneries, qui ont plus de 100 chaudières, on cuit annuellement 70 à 80,000 quintaux, dont la vente rapporte environ 200,000 florins. Le territoire de cette ville est d'une étendue de 17 à 13 lieues carrées, fertile en blés et pâturages, peuplé de 14,000 habitans, ou, selon d'autres, de 11,000 seulement. Comme la ville ne possède plusieurs villages qu'à moitié ou en commun, il est difficile de fixer le total de la population. On remarque le bourg d'*Unter-Limpurg*, avec 1,000 habitans. Les revenus de la caisse publique surpassent 90,000 florins d'empire. Les nobles ont été chassés, à la suite d'une révolution qui eut lieu dans le 14e. siècle. Il n'y a donc point de patriciens ; mais le gouvernement se trouve néanmoins concentré entre les mains du sénat, presqu'indépendant du peuple.

Hambourg, sur l'Elbe, à 18 lieues de la mer, à 180 lieues au nord-ouest de Paris, et à-peu-près autant au nord-ouest de Vienne ; et, d'après les dernières observations de M. *Reineke*, sous 53 d. 34 m. 25 s. de latitude boréale, et 27 d. 56 m. de longitude est de l'île de Fer. Cette ville est la troisième de l'Allemagne, sous le rapport de la population, et la première, quant au commerce et aux richesses. Elle mérite donc une attention toute particulière.

Topographie de la ville. Hambourg est situé en partie sur le rivage élevé de l'Elbe, partie sur des îlots et bancs de sable, formés par la réunion de la rivière d'*Alster* et du bras de l'Elbe. La rivière d'Alster, venant du Holstein, s'élargit à une petite lieue au-dessus de la ville, dans un lac dont une partie se trouve hors les remparts de la ville ; l'autre, sous le nom de *Binnen-Alster*, forme un vaste bassin dans l'inté-

(1) Busching dit qu'il y a 1,300 pères de famille, et l'on porte généralement le nombre des maisons à 750. Si ces deux faits sont vrais, la population doit être plus considérable.

rieur de la ville, entouré des deux côtés de belles promenades. L'Alster se répand ensuite dans une douzaine de petits canaux (nommés en hambourgeois *fleets*), qui parcourent tout le centre de la ville, mais toujours derrière les maisons entre les magasins placés sur leurs bords; ce qui est d'un immense avantage pour le commerce. Un petit bras de l'Elbe entre dans la partie méridionale de la ville, et forme le port supérieur, qui reçoit les bateaux venant par l'Elbe, et le port propre ou inférieur, où les vaisseaux abordent. Cette situation entraîne avec elle deux désagrémens très-sensibles; les hautes marées, qui se font même sentir à 6 lieues au-dessus de Hambourg, occasionnent souvent des inondations qui rendent les rues navigables pour de petits canots; d'un autre côté, ces canaux exhalent quelquefois une odeur si méphytique, que l'air en serait pestiféré, sans l'heureuse influence des vents et du courant de la rivière.

Hambourg est entouré de 21 bastions, de plusieurs ravelins et de deux ouvrages à corne. Outre ces ouvrages, il y a encore à un quart de lieue, au nord-ouest, un fort étoilé, et le faubourg Saint-George est à l'est couvert par une ligne de 4 ou 5 bastions, distante de l'enceinte intérieure d'une demi-lieue. La mauvaise ordonnance et l'étendue de ces fortifications, en rendent l'utilité à-peu-près nulle. Mais les remparts offrent une des superbes promenades qu'il y ait en Allemagne. Les vues dont on jouit de la maison dite *de la Fortification* et de plusieurs autres points, sont de la plus grande étendue et beauté.

Il s'en faut beaucoup que l'intérieur de la ville offre un coup-d'œil aussi agréable: des rues étroites, sombres, mal percées, et embarrassées par nombre de petites saillies, des boutiques, des escaliers ou des vestibules, des maisons gothiques présentant par-tout leur facade étroite et pointue, de lourds magasins, des places moyennes, pas une église vraiment belle, pas un monument, pas un édifice public qu'on puisse citer; en un mot, Hambourg est de toutes les grandes villes de l'Europe la moins belle. La nouvelle église de Saint-Michaël, quoiqu'elle ait de très-grands défauts, et la tour gothique, mais très-bien proportionnée, de celle de Saint-Pierre; le palais de l'ambassadeur impérial et celui du

comte Potocki, voilà les seuls bâtimens qui prouvent quelque goût.

La ville proprement dite, en prenant la ligne des chemins couverts pour péripherie, occupe un espace de 56,879,400 pieds carrés d'Hambourg; mais les canaux et ports, le bassin de l'Alster et les fortifications forment, selon notre estimation, un tiers de ce total. On comptait, en 1793, dans les 5 paroisses, 7,904 maisons, 3,897 boutiques, 9,561 *sahlen*, c'est-à-dire, étages bâtis au-dessus des boutiques ou des maisons, avec des entrées indépendantes, 1,839 caves habitées, en tout 23,201 habitations. Le nombre en a bien augmenté depuis, sur-tout des salles, car il n'y avait presque plus de place pour construire des maisons. On comptait, avant 1789, environ 100,000 habitans, mais la révolution de France et d'Hollande y ayant fait refluer non-seulement des milliers d'émigres, mais même de grandes fortunes et des particuliers déjà très-riches, la population s'était élevée, en 1798, à plus de 126,000 individus, dont au moins 6,000 français et 8,000 juifs; depuis elle a considérablement diminué, et ne surpasse pas à présent 115,000 âmes. Au reste, Hambourg ressemble à une immense auberge, où à chaque moment des hôtes vont et viennent, ce qui, conjointement avec l'absence de toute police inquisitoriale, rend impossible tout calcul exact sur le nombre des habitans.

Le fauxbourg de Saint-George, qui est fortifié, occupe un espace égal à la moitié de la ville, mais il est en partie rempli de jardins. Les rues n'y étant pas par-tout pavées, le séjour est aussi incommode pendant l'hiver qu'il est agréable en été.

Le *Hamburger-berg* est un autre fauxbourg très-peuplé, éloigné à un demi-quart de lieue de la ville, et tellement accollé à la ville danoise d'Altona, qu'il semble en faire partie. Un troisième fauxbourg s'élève, depuis quelques années, au nord de la ville, sur les bords de l'Alster.

Établissemens publics. — La nouvelle *maison des orphelins* est un des plus vastes et des plus magnifiques établissemens dans ce genre; mais les hambourgeois conviennent qu'elle serait mieux placée dans les campagnes qu'au centre d'une grande ville, et que l'instruction qu'on y donne aux enfans pourrait être mieux organisée. — La *maison de correction*

rection est remarquable par la grande manufacture en laine qu'on y a établi; on a de même très-sagement établi une *filature* dans la *maison de force*, afin que les criminels condamnés à un plus long emprisonnement soient rendus utiles à l'état. — Comme Hambourg est le rendez-vous d'un si grand nombre de marins et autres étrangers, la bonne police et l'humanité commandent également d'y multiplier les hôpitaux; la bienfesance des Hambourgeois à cet égard est vraiment admirable, même aux yeux de ceux qui ont vu Londres et Copenhague. — La police des pauvres est en général mise sur un pied excellent; et comme l'état procure à tous les indigens des moyens de subsistance, on ne souffre dans la ville aucun mendiant. — Parmi les établissemens dont Hambourg a droit de se glorifier, il ne faut point oublier la société pour l'encouragement des arts utiles, communément et justement appelée *société patriotique;* c'est une réunion de tout ce qu'il y a de respectable parmi les sénateurs, négocians et autres habitans distingués; au lieu de tout éloge, nous ne donnerons qu'une simple énumération de ce que cette société a fait depuis trente ans qu'elle existe : 1°. elle a préparé et provoqué l'organisation actuelle de la police des pauvres et de l'administration des secours publics; 2°. elle a établi une *caisse d'assistance*, qui offre à chaque citoyen la facilité d'assurer à des individus chéris une subsistance assurée dans le cas de veuvage, d'infirmité ou autres malheurs; institution consacrée par l'autorité publique, et dont le fonds s'élève à 1,800,000 marcs de banque, qui fait plus de 3,400,000 fr.; 3°. C'est elle qui a fondé la *caisse de crédit*, ouverte à tous les propriétaires-fonciers de la ville et de son territoire; 4°. La société patriotique entretient et dirige plusieurs écoles gratuites; savoir: une de *navigation*, avec 30 à 40 élèves; plusieurs de *dessin*, principalement architectonique, avec 70 jeunes élèves; plusieurs *écoles de divers métiers*, auxquelles est annexé un cours public sur les connaissances mathématiques, chymiques, physiques et technologiques, les plus nécessaires aux artisans, cours donné par le professeur *Brodhagen* devant 300 auditeurs, la plupart artisans; on distribue de même *gratis* aux ouvriers un ouvrage de ce professeur; 5°. c'est à la société patriotique qu'on doit l'existence et le maintien des établissemens pour sauver les personnes

noyées ; 6°. elle encourage l'agriculture et le jardinage, donne des prix, publie des mémoires, forme une bibliothèque et un cabinet de mécanique. — Hambourg possède un gymnase et un collége, l'un et l'autre très-distingués, et qui, parmi leurs professeurs, ont compté des savans du premier rang, tels que le géographe *Ebeling ;* le philosophe et naturaliste *Reimarus; Busch,* grand écrivain d'économie politique, et fondateur d'une école dite *académie de commerce*, mais qui a cessé d'exister.—La *bibliothèque de la ville* contient plus de 100,000 volumes, tant manuscrits qu'imprimés, dont les meilleurs sont relatifs à la philologie, l'histoire et la littérature orientale ; mais comme il n'y a point de fonds pour l'augmenter, tous les ouvrages modernes y manquent. La bibliothèque appartenante au comité de commerce est peu nombreuse, mais très-bien choisie. Il y a encore des bibliothèques publiques près les églises.

. *Constitution, lois, institutions.* — Hambourg, qui doit à Charlemagne, si non sa fondation, du moins son érection en ville, dépendait originairement du duché de Holstein, et même après être devenue membre de la Hanse-Teutonique, elle prêta foi et hommage aux rois de Danemarck, comme ducs de Holstein. Mais ces princes lui donnaient en même tems l'assurance de ne rien entreprendre contre les priviléges et droits dont la ville se trouvait en possession. Cette prestation de foi devint donc, avec le tems, absolument insignifiante : et après qu'un décret de la chambre impériale, daté de 1618, en reconnaissant la ville pour libre et immédiate, lui eut accordé un suffrage à la diète germanique, les Hambourgeois se refusèrent à reconnaître aucune suprématie de la part de la maison d'Holstein. La division du duché de Holstein en plusieurs petits territoires, la protection de plusieurs puissances, et d'autres circonstances heureuses, sauvèrent Hambourg du sort que subirent tant d'autres villes libres et impériales. Cependant ce ne fut qu'après un traité conclu en 1768 avec le Danemarck, que Hambourg fut admise à siéger à la diète. Cette république avait eu à combattre, dans son propre sein, un ennemi encore plus actif, la discorde civile : des partis aristocratiques et démocratiques se disputaient le pouvoir, et pour comble des troubles, le clergé intriguait et s'agitait pour devenir un *ordre indépen-*

dant dans l'état. Ces troubles ne finirent que par la constitution de 1712, tracée par des commissaires de l'empereur, et qui est depuis restée en vigueur. Les dispositions de ce pacte social sont très-compliquées, et toutes calculées à prévenir l'effervescence populaire.

Le sénat est composé de quatre bourguemestres et vingt-quatre sénateurs, avec voix décisives; quatre syndics, avec voix consultative, un protonotaire, un archiviste et deux secrétaires, sans voix.

Trois bourguemestres et onze sénateurs doivent être docteurs ou licenciés en droit, tous les autres négocians; les syndics, secrétaires et autres sont jurisconsultes.

Le sénat se complète lui-même par une élection mêlée du sort. Des dispositions très-positives et rigoureuses empêchent l'accumulation des offices dans les mêmes familles.

Les affaires étrangères, l'initiative (mais non pas *exclusive*), et la promulgation des lois, la représentation de l'état appartiennent au sénat. Des *comités* de la bourgeoisie gouvernent les affaires de finances, d'administration et autres. La *bourgeoisie héréditaire*, c'est-à-dire, l'assemblée générale des *citoyens actifs*, donne des lois, accorde les impositions, et décide en général toutes les affaires majeures.

Les citoyens actifs ou *bourgeois héréditaires*, doivent posséder des biens-fonds pour 1,000 rixdalers de banque (5,700 francs) dans Hambourg, ou le double hors les murs sur le territoire de la ville. Les citoyens actifs sont divisés en *cinq corps*, d'après les cinq paroisses. Les votes sont recueillis par corps. Deux cents citoyens suffisent pour rendre l'assemblée complète. Le plus souvent ce nombre est formé par les seules autorités constitutionnelles dont nous allons parler.

Le principal contrepoids du sénat est dans *le collége des anciens*, composé de trois citoyens de chaque paroisse. Ils forment le noyau du *collége de soixante* et de celui de *cent quatre-vingts*. Ces corps sont la véritable réprésentation du peuple. Le sénat confère en secret avec eux sur toutes les affaires importantes.

Le *comité des finances*, dit *die cammerey*, la direction de la banque, le *collége du commerce*, et plusieurs autres administrations, composées de citoyens actifs, ont une part

très-importante au gouvernement : ils ne dépendent point du sénat dans la gestion de leurs fonctions, quoiqu'ils lui doivent présenter leurs comptes annuels ; enfin ils peuvent, même contre le gré du sénat, faire des propositions dans l'assemblée générale des citoyens. La manière dont la constitution exprime ce droit, nous paraît sujette à occasionner un jour des disputes.

Les résolutions de l'assemblée générale et les propositions du sénat, n'ont aucune force sans le consentement mutuel. Le sénat peut réitérer ses propositions. Si la bourgeoisie prend une résolution à laquelle le sénat ne veut point accéder, l'affaire est discutée secrètement entre le sénat, le collége des soixante, ou celui de cent-quatre-vingts, dont le premier fait partie intégrante. En dernier cas de non-union, les deux partis doivent nommer, d'un commun accord, une commission de sénateurs et de citoyens, qui sont restés neutres dans la dispute, et cette commission décide souverainement l'affaire en question. Reste à savoir si ce moyen est praticable et efficace.

Il y a à Hambourg plusieurs degrés dans la jouissance des droits civils. Pour devenir fonctionnaire public, et pour voter aux assemblées générales, il faut être bourgeois héréditaire (*Voyez* ci-dessus) : on ne peut le devenir, sans être luthérien. Pour devenir citoyen, sans droits politiques, il suffit d'être luthérien, catholique, réformé ou mennonite ; de jurer qu'on n'est *ni noble, ni vandale, ni serf* (1), et de prouver qu'on ait un fusil, et qu'on sache s'en servir. Les *habitans* ou citoyens temporaires sont encore sujets à moins de formalités, et jouissent cependant de tous les droits de citoyens non-actifs, en payant une taxe particulière. Voilà à quoi Hambourg doit l'affluence des étrangers. C'est sur le pied d'habitans que beaucoup de Français et tous les Juifs s'y sont

(1) On ne voulut point de nobles, parce que les individus de cette caste, par-tout où ils se sont glissés dans les villes, ont formé un *patriciat*. On ne voulut point des Wendes ou Vandales, parce que ce peuple a plusieurs fois assiégé et pris Hambourg. Enfin, on n'osa pas recevoir des paysans serfs, parce que leurs seigneurs auraient jadis pu se venger en pillant sur les grands chemins les marchands hambourgeois. Aujourd'hui ces trois conditions ne sont que de vaines formalités, qu'on peut même éviter si l'on veut.

établis. Les Anglais, en récompense des droits accordés en Angleterre aux villes hanséatiques, jouissent encore d'un état plus fixe : une réunion de négocians anglais, connue sous le nom de *the english court*, a, depuis 1611, un contrat avec la ville, en vertu duquel ils jouissent de tous les droits civils, exceptés ceux proprement politiques : ils se choisissent un directeur, un trésorier ; ils exercent librement le culte anglican ; enfin ils forment, en quelque sorte, une république à part, protégée par la ville. Tout Anglais, qui a appris le commerce chez un de ces négocians, devient membre de la société. C'est à cette cause qu'il faut en partie attribuer l'immense influence des Anglais sur le commerce d'Allemagne.

La justice n'est point à Hambourg administrée avec cette impartialité et cette indépendance qui doivent caractériser les tribunaux d'un état libre. Les lois et ordonnances particulières de la ville formaient, en 1774, déjà 19 volumes. Ajoutez-y les lois de l'empire, et les coutumes du commerce, et les *parère*, et les *responsa*, et Dieu sait encore combien d'autres choses ! Quel vaste champ pour la chicane ! aussi les légistes fourmillent ici. Ce qui est sur-tout détestable, c'est le pouvoir arbitraire *des préteurs* qui, semblables à des lieutenans-de-police, font tenir aux arrêts, sans examen, ceux que le sénat regarde comme suspects, ou livrer aux puissances étrangères ceux que leurs ambassadeurs réclament. C'est en suivant ce système, qu'un préteur arrêta *Napper-Tandy*, livré ensuite aux Anglais par le Très-sage et Très-honorable sénat; « acte (a dit le *premier Consul* dans sa lettre aux bourguemestres de Hambourg); » acte « qui ferait honte, même aux nations barbares ». Observons cependant que ces défauts de l'organisation judiciaire, ne se font que très-peu sentir aux négocians, pour la sûreté de qui on a pris les mesures les plus favorables,

Manufactures et fabriques. — Hambourg doit, comme tant d'autres villes du Nord, les premiers commencemens de son bien-être aux brasseries de bierre forte ; mais elle a eu la sagesse d'abandonner cette branche d'industrie pour d'autres, qui, aujourd'hui, sont plus lucratives. Les *raffineries de sucre* sont à présent les principales fabriques de cette ville: elles étaient, il y a 60 ans, au nombre de 700 ; on n'en trouve

maintenant que 336, ou, selon d'autres, 307. Le sucre raffiné de Hambourg surpasse en qualité tous ceux qu'on fait dans le Nord ; mais les défenses d'importation et la concurrence de plusieurs fabriques, en ont fait diminuer le débit. Les *imprimeries de coton* occupaient, il y a 20 ans, 2,000 hommes; aujourd'hui seulement 1,500 : selon *Hœck*, seulement 400. Ce n'est pas qu'elles soient tombées ; mais on a introduit l'usage des machines, qui épargne un grand nombre de bras ; chose plus nécessaire à Hambourg que nulle part, parce que le service des ports, des magasins et des vaisseaux, exige tous les jours plus d'individus. Parmi les autres établissemens d'une moindre importance, nous remarquerons les fabriques, assez nombreuses, de tabac, de cuir, de savon, de baleines ; 300 métiers de velours et d'étoffes de soie ; 40 métiers de toile calendrée et à fleurs ; plusieurs en lainages, sur-tout en bas de laine en couleur ; 25 machines à retordre le fil ; 10 grandes fabriques de chapeaux ; 11 fabriques d'aiguilles ; 14 blanchisseries de cire. On fait encore des galons d'or et d'argent, des fleurs artificielles, des plumes preparées en quantité, des toiles à voiles, des cordages et de l'huile de poisson. Les Hambourgeois possèdent une manière particulière de saler et fumer les viandes. Les divers métiers se perfectionnent de jour en jour : l'influence bienfesante de la société patriotique, et les secours publics accordés à l'indigence et au mérite, y contribuent beaucoup. Il y a plusieurs chantiers de construction. Une trentaine d'usines en cuivre et laiton, et des fabriques de fil de fer, situées sur le territoire danois ou hanovrien, appartiennent à des Hambourgeois. En général, malgré l'augmentation des capitaux, les manufactures ont diminué depuis 10 ou 12 ans, parce que tous les esprits se sont tournés vers les spéculations commerciales.

Commerce. — Les exportations en sucre raffiné, cotons et autres produits des fabriques hambourgeoises, forment la moindre partie du commerce de cette ville. De même les Hambourgeois se laissent apporter presque toutes les denrées nécessaires à la vie. Ces objets sont trop petits pour fixer l'attention des négocians, occupés de spéculations plus vastes. C'est l'expédition de toutes sortes de marchandises d'un pays à l'autre, et dans presque toutes les parties connues du

monde, qui constitue l'essence du commerce hambourgeois. Ces expéditions se font en partie pour le compte des Hambourgeois eux-mêmes, qui, spéculant sur la baisse et la hausse des prix, achètent et revendent des marchandises ; en partie pour le compte des négocians étrangers qui les confient à ceux de Hambourg. Le commerce de transit propre, c'est-à-dire, des marchandises qui ne font que passer par Hambourg, n'est ni très-étendu ni très-favorisé, comme cela doit être dans un état vraiment commercial. Hambourg est, après Londres, le marché de l'Europe le mieux garni en tous les objets négociables; il serait aussi inutile qu'impossible d'en faire une énumération complette, mais voici les principaux articles :

1°. *Exportations d'Allemagne, principalement de tous les pays situés sur l'Elbe;* toiles de Silésie, de Lusace (dans le commerce dites de Saxe), et d'autres endroits, pour plus de 15 millions de *marcs banco*, qui font 28,500,000 francs; coutil, treillis, basins, fil fabriqué et écru, pour toutes les contrées occidentales de l'Europe ; quelques draps, quincailleries, bijouteries pour le Portugal, l'Espagne et quelques parties du Nord; beaucoup de bois de construction pour la France et la Hollande ; des métaux bruts pour les fabriques de l'Angleterre et de la France ; quelquefois des grains pour la France, et général tous les articles d'exportation que nous avons indiqués en décrivant le commerce des états prussiens, saxons, hanovriens et autres. Les essais que la Prusse et la Saxe ont faits pour se créer un commerce indépendant de Hambourg, n'ont pas eu un grand succès; la position des lieux, la stabilité de la confiance accordée par les nations étrangères, les avantages qu'un gouvernement républicain, même médiocre, aura toujours sur les meilleures monarchies, voilà les raisons qui ont rendu et continueront à rendre l'Allemagne tributaire de cette ville.

2°. *Productions des Indes occidentales et orientales.* Cette branche est immense ; jetez un regard sur la carte, et vous verrez que toute l'Allemagne septentrionale doit nécessairement recevoir ces articles, devenus aujourd'hui d'un besoin universel, ou par Hambourg ou par Brême ; car Lubeck et Stettin n'ayant point de communication avec l'Océan, ne peuvent recevoir ces productions que d'une manière tardive

et coûteuse ; Embden est située sur une petite rivière qui ne lui ouvre que peu de communications intérieures. La nature elle-même concourt avec la mauvaise politique des gouvernemens voisins pour concentrer ce commerce dans les mains des Brêmois et des Hambourgeois; ils en envoient même aux Francfortois, Augsbourgeois et autres négocians du midi de l'Allemagne, depuis que la guerre a ruiné le commerce des Hollandais ; mais ces envois cesseront à-présent, surtout si l'on déclare le Rhin absolument libre. C'était, avant la dernière guerre, la France qui fournissait, sur le marché de Hambourg, la plus grande quantité des 50 millions pesant de café, et des 30 millions de sucre qui s'y vendaient annuellement. Presque tout ce commerce s'est trouvé dans les mains des Anglais et des Américains-Unis ; dans l'an 1798 il en fut apporté, du port de Londres, 14,568,000 livres pesant; de Liverpoole, 10,073,000 ; de Philadelphie, 5,773,000 ; de New-Yorck, 4,182,000 ; de Baltimore, 8,965,000, etc., etc. Les Danois y avaient aussi une part assez considérable, d'un coté par le commerce secret qu'ils faisaient avec les îles françaises, malgré la vigilance des Anglais ; c'est pour cette raison que l'île de Saint-Thomas a pu envoyer, dans l'année précitée, 4,162,000 pesant de café ; et de l'autre, en vendant à Hambourg le superflu des importations de Copenhague. Quant aux mousselines, nankins, soieries de l'Inde et de la Chine, les Anglais sont naturellement en possession presque exclusive d'en fournir aux Hambourgeois ; mais la branche d'épiceries sera désormais partagée entre eux et les Hollandais, et celle des thés et autres productions l'est également par plusieurs nations.

3°. *Vins et fruits de l'Europe méridionale.* Cette branche est extrêmement considérable, cependant le commerce direct des Hambourgeois ne s'étend guères qu'aux ports de Bordeaux et de Lisbonne ; parce qu'ils ne peuvent pas faire respecter leur pavillon par les corsaires de la Méditerranée (*Voyez* l'article *Navigation*). Les vins de France ne font en partie que passer par Hambourg, pour le compte de Lubeck, Berlin, Copenhague et autres places.

4°. *Productions de la Baltique et du Nord.* Quoique les Hambourgeois ne dominent plus en despotes sur le commerce du Nord, et quoique sur-tout les Danois se soient en grande

partie affranchis de ce joug, Hambourg doit, par sa position, continuer à être un des principaux marchés pour celles parmi les productions du Nord que l'Europe centrale et méridionale réclame. Dans aucun port il ne se vend une si grande quantité d'huile de poisson. La potasse, le lin et le chanvre, les grains arrivent ici de toutes les côtes de la Baltique, en grande partie par le canal de Holstein et par Lubeck. Hambourg est encore un débouché principal pour le bétail gras du Sleswick et du Jutland.

5°. *Affaires de change* (*Voyez* l'article suivant).

Banque de Hambourg. — Cet établissement, fondé en 1619, est devenu le fondement le plus inébranlable du commerce de cette ville. Chaque citoyen hambourgeois y peut déposer son capital, et l'en retirer quand il lui plaît. Tous les paiemens se font par des inscriptions sur les livres de la banque. Le fonds roulant de la banque est un secret d'état; mais des hommes, qui pouvaient en avoir quelque connaissance, ont semé dans le public que, de 1793 jusqu'en 1797, ce fonds s'était accru dans la proportion de 9 à 17, sans cependant égaler encore les deux tiers du mouvement ordinaire de l'ancienne banque d'Amsterdam (1). La stabilité de valeur qui distingue encore l'argent de banque de Hambourg, élève cette ville au rang de la première place de change du Nord et de l'Allemagne; on pourra même, dans ce moment, ajouter du continent européen. Les agens de change sont en grande partie des juifs.

Terminons ce tableau des richesses de Hambourg, en remarquant que, d'après le total du quart pour cent, payé de toutes les propriétés sur conscience, ces propriétés semblent former un capital de 40 à 50 millions d'écus de banque.

---

(1) Nous anticipons ici sur le *tableau universel des monnaies*, qui se trouvera dans le dernier volume de cet ouvrage, en faisant les remarques suivantes. L'écu de banque, qui vaut 5 fr. 71 cent., fait 24/221 d'un marc fin, et le marc raffiné à 15 onces 12 grains est évalué à 27 marcs 10 schilling de banque. L'écu de banque contient 48 schilling de banque et 60 schilling courant. Un marc qui vaut 1 fr. 90 cent., contient 16 schilling.

Dans le tableau d'où nous tirons en partie cette note, le lecteur trouvera indiqué en quel genre de monnaie chaque marchandise se vend aux ventes publiques de Hambourg.

Navigation. — En comparaison avec l'immense commerce que Hambourg fait, sa navigation est extrêmement bornée. D'abord, elle est nulle sur la partie de l'Elbe qui est au-dessus de la ville. Les bateaux hambourgeois ont, à la vérité, la liberté de remonter l'Elbe jusqu'à Magdebourg; mais ils seraient alors obligés de retourner sur leur lest. On sent bien que les Hambourgeois n'y feraient que perdre immensément. Ils ne se servent pas même beaucoup de bateaux prussiens pour faire des envois en remontant ce fleuve; car les péages sont trop onéreux; et les Magdebourgeois, forts de leur monopole, exigent un fret exhorbitant. Les bateaux de toutes les villes prussiennes, qui descendent l'Elbe et les rivières voisines, montent à 120—150 : ils portent à Hambourg des toiles, des bois et autres articles. Ceux de *Lunebourg* et de *Lauenbourg* sont dans une activité bien plus grande; car les marchandises que Hambourg envoie dans l'intérieur de l'Allemagne, passent presque toutes par Lunebourg, et celles qu'elle reçoit de Lubeck, arrivent, en grande partie, par le canal de Stekenitz, près Lauenbourg. Le nombre des bateaux qui arrivent par an dans le port d'*Oberbaum*, peut s'élever à 500 par an. Un nombre infiniment plus petit est occupé à amener sur l'Alster des vivres, du bois de chauffage et de la chaux. Quatre ou cinq cents petits bâtimens à cale plate vont et viennent entre Hambourg, Brême, Embden et Amsterdam, en passant entre les bancs de sables nommés *watten* et les rivages. Ces bâtimens ont été d'une grande utilité pendant la guerre, parce qu'ils étaient à l'abri des corsaires. Ce sont les Oost-Frisois, les Dytmarsers et Helgolandois qui s'occupent principalement de ce cabotage lucratif. Si enfin nous tournons nos regards vers la navigation maritime, les Hambourgeois n'y montrent encore que très-peu d'activité; le nombre de leurs vaisseaux est loin de monter à 200 : mais voici les raisons très-simples de cette apparente singularité. D'abord les Hambourgeois n'ont point de colonie à eux, et ne s'abaissent pas à naviguer pour le compte d'autrui; ensuite ils trouvent assez de vaisseaux danois, suédois et prussiens, qui ne cherchent pas mieux que d'être frétés par les Hambourgeois. D'un autre côté, les autres nations commerçantes s'empressent d'apporter, sur leurs propres vaisseaux, les articles pour lesquels Hambourg

offre un marché avantageux : ils courent les risques du transport ; et le négociant hambourgeois, assis à son bureau, spécule tranquillement sur la baisse ou hausse du prix. En dernier lieu, la Méditerranée a été, pour ainsi dire, fermée aux Hambourgeois, depuis qu'ils n'ont plus de vaisseaux de guerre (*Voyez* plus loin) ; et que, par un traité de commerce conclu avec l'Espagne, en 1652, ils se sont obligés à ne jamais payer de tribut aux puissances barbaresques. Une des parties les plus intéressantes de la navigation hambourgeoise, est celle qui se fait avec une vingtaine de vaisseaux à la pêche de la baleine.

Le nombre total des vaisseaux qui entrent dans le port inférieur de Hambourg (*Nieder-Baum*) est, une année portant l'autre, de 1,900 à 2,000, en y comptant les plus gros des caboteurs et les bâtimens dont on se sert pour traverser le canal de Holstein. Les vaisseaux grands ou fortement chargés sont obligés de décharger une partie de leur cargaison pour passer le banc de sable près Blankenese (1) ; mais une fois arrivés dans le port ils y trouvent 20 pieds d'eau. La ville de Hambourg dépense plus de 60,000 écus pour l'entretien des balises et phares sur l'Elbe, et pour le curage de cette rivière, dont elle est exclusivement chargée.

Forces armées. — Il y a long-tems que Hambourg n'en-

(1) Il est étonnant que le gouvernement danois n'ait pas fait construire sur l'Elbe, au-dessous de Blankenese, un port spacieux et commode ; on pourrait, par ce moyen, dont l'exécution a été reconnue possible par des ingénieurs habiles, sinon détourner en grande partie le commerce de Hambourg, du moins le rendre tributaire et dépendant du Danemarck. L'établissement, en moins d'un siècle, d'une ville aussi florissante et aussi peuplée qu'Altona, à côté d'une rivale aussi puissante que Hambourg, est sans doute un excellent coup de politique ; mais il aurait été plus sensible aux Hambourgeois si cette ville eût eu un port. Il paraît aussi singulier que le roi de Prusse ne s'oppose pas, en faveur de ses propres sujets, à l'exercice du droit d'étape que les Hambourgeois ne tiennent que par usurpation (Voyez *Werdenhagen de rebus publicis hanseaticis, pars.* 3, *cap.* 20). Si les Magdebourgeois pouvaient vendre immédiatement, dans un port franc holstenois, leurs articles d'exportation aux Anglais, Français et autres, Magdebourg deviendrait bientôt une des villes les plus florissantes.

tretient plus de vaisseaux de guerre (1); toute la marine de la république consiste aujourd'hui dans un seul *iacht* (prononcez *yaght*), petit bâtiment qui ne sert qu'au voyage annuel des sénateurs, membres de l'amirauté, pour visiter le port de Cuxhaven (*Voyez* plus bas). On a trouvé plus utile le maintien d'un état militaire, qui cependant ne pourrait défendre la ville contre une attaque régulière: un régiment d'infanterie de 1,700 hommes, une compagnie de dragons de 72, un corps de gardes à cheval de 16, une compagnie d'artillerie de 92, voilà le tout ensemble des troupes régulières de Hambourg; mais la bourgeoisie, divisée en cinq régimens, chacun de onze compagnies, est organisée militairement, et doit seule occuper les postes sur les remparts de la ville pendant la nuit; cependant les bourgeois ne font point ce service personnellement, mais par des mercenaires que chaque capitaine loue aux frais de sa compagnie.

Topographie du territoire. Il est divisé en deux parties; l'une appartient exclusivement aux Hambourgeois, et l'autre leur est commune avec Lubeck en souveraineté.

Le *territoire* dit *privatif* consiste, 1°. dans quelques îles de l'Elbe, voisines de la ville et dans quelques villages dans le Holstein; ces districts ont, sur 8 à 9 lieues carrées, 10,000 habitans; le district de Billwerder est sur-tout d'une grande fertilité. *Harvstehude* et autres endroits sont connus par leurs superbes sites; 2°. *le bailliage de Ritzebuttel*, situé à l'embouchure de l'Elbe, entre le duché de Brême et le canton de Hadeln; ce pays a, sur 3 à 4 lieues carrées, 4,000 habitans; on y trouve le commode et spacieux port de *Cuxhaven*, qui est d'une extrême importance pour le commerce hambourgeois; en ce qu'il sert à-la-fois de refuge aux navires entrans et sortans par ces parages difficiles et orageux, de station pour ceux qui attendent des vents favorables, et de quartier d'hyver pour les vaisseaux qui arrivent après que

(1) La non-existence de la marine hambourgeoise rend nuls l'article autrefois intéressant du code maritime de Hambourg, relativement aux *convois*. L'estimable citoyen *Peuchet*, en cas qu'il donne une nouvelle édition de sa *Géographie commerçante*, s'empressera sans doute à remarquer ce changement, ainsi que la nullité à laquelle sont réduites aujourd'hui les *compagnies de commerce*, qui jadis rendirent de si grands services à Hambourg.

la rivière est prise. *Neuewerck* est un îlot où il y a un phare; les atterrissemens de la mer l'agrandissent de jour en jour.

Le *territoire commun* de Hambourg et de Lubeck consiste dans le *bailliage de Bergedorf*, avec une bonne petite ville du même nom, et les *Vierlande*, c'est-à-dire, les quatre cantons, district entouré ou coupé de l'Elbe, garanti par de hautes digues, et d'un sol extrêmement fertile; une culture soignée en a fait un jardin continuel, où l'on ne voit que canaux et allées qui se croisent, arbres et arbustes fruitiers, couches de légumes et d'herbages, sur-tout une immense quantité de fraises. Les habitans forment une peuplade distinguée des Holstenois et des Bas-Saxons; leur idiême et leur habillement font présumer qu'ils sont venus des Pays-Bas.

Revenus et états des finances. — La plus grande partie des revenus publics est versée dans la caisse dite de *la chambre;* là viennent se réunir les produits, 1°. de la capitation, impôt foncier d'un marc pour 10,000 de capital; 2°. du quart pour cent payé de toutes les possessions foncières et mobiliaire; 3°. de l'impôt sur les loyers des maisons; 4°. probablement des taxes, annuellement fixées, pour l'entretien des canaux et des fossés; 5°. de la vente des offices subordonnés; 6°. du droit de protection, payé par les habitans ou citoyens temporaires; 7°. des domaines de la ville; 8°. des droits d'entrée sur les consommations, etc. On estime le total de ces revenus à 3,800,000 marcs de banque, qui font 7,220,000 francs. L'amirauté lève des droits, sur l'Elbe et les ports, qui sont très-considérables, mais dont on cache soigneusement le montant. Il y a encore beaucoup de petits impôts pour la garde, l'éclairage et autres objets d'utilité publique, dont les divers comités de la bourgeoisie surveillent la levée et l'emploi. Quoiqu'avec une dette publique assez considérable, la république jouit du plus grand crédit; elle échange au pair ses rescriptions ou bons contre de l'argent de banque, en ne donnant que 2 à 2 et demi pour cent en monnaie courante.

Mœurs, amusemens, lumières. — Hambourg est un asile ouvert aux hommes de toutes les nations, de tous les partis. Lorsqu'on n'a pas une malheureuse célébrité, et que l'on paie son hôte, la police entend raison, et laisse à chaque individu une très-grande latitude pour sa conduite particu-

lière. Il est donc naturel de trouver ici un mélange à-la-fois bizarre et intéressant de toutes les classes, castes et races d'hommes qui habitent l'Europe. Entraînés dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs, ces individus n'ont ni le loisir ni l'attention nécessaire pour s'observer l'un l'autre : point de cour qui puisse faire la loi par son exemple ; point de caste privilégiée qui puisse se parer du titre de *la bonne société;* point de réunion d'oisifs et de badauds pour former un conservatoire du bon ton. Payer ses billets, c'est être un galant homme ; un porte-feuille bien garni, c'est le plus grand costume, c'est l'élégance même ; bien calculer les changes, réussir dans les affaires, c'est avoir du talent et de l'esprit ; figurer à la bourse, c'est le comble des honneurs ; et, à cette cour de Plutus, la considération ne s'évalue qu'en *marcs banco.*

Mais l'insipidité des amusemens publics, calculés pour un semblable mêlange d'individus ; mais l'impudeur des mœurs publiques dans cette auberge commune de toute l'Europe ; mais le silence des sentimens nobles et délicats parmi le bruit de tant de viles et petites passions ; tous ces côtés désavantageux que Hambourg offre aux regards d'un spectateur, n'empêchent pas que cette ville n'ait aussi quelques côtés agréables, et même estimables. D'abord, on doit compter pour quelque chose la facilité de pouvoir ici comparer ensemble presque toutes les nations de l'Europe, qui gardent ici chacune son idiôme, son costume, sa manière de vivre. Ici, vous vous trouvez parmi des Parisiens : montez l'escalier, vous êtes à Londres : traversez la rue, et vous voilà au milieu des glaces de la Russie. Si vous bornez votre attention aux seuls Hambourgeois, vous trouverez nombre de maisons où l'urbanité française, ou plutôt anglaise, s'allie à l'hospitalité des anciens Saxons. Vous verrez un respect sincère des mœurs et de la décence, mêlé à un peu d'orthodoxie luthérienne ; beaucoup de loyauté, de droiture et d'équité dans les opinions, quelques hommes profondément instruits dans les sciences commerciales, dans l'histoire et dans les langues modernes ; même quelques individus d'un goût assez exercé, et qui aiment ou cultivent les belles-lettres et les beaux-arts. Cependant le goût et les lumières ne sont répandues que parmi une classe peu nombreuse. Un *Ebeling*, un *Busch*, un

Reimarus, voilà, sans doute, des hommes dont Hambourg peut se glorifier d'être la patrie ; mais ces savans n'ont point joui chez eux d'une considération approfondie et générale. Nous avons nous-mêmes entendu les plaintes du vénérable *Busch* ; tandis que l'Europe profita de ses vastes connaissances dans les sciences commerciales, on le traitait à Hambourg de rêveur ; on l'abandonnait ; on était presque sur le point de le haïr. Les ministres du culte sont ici, comme en tant d'autres endroits, les apôtres de l'ignorance et de la superstition : à leurs yeux, comme à ceux de la populace, *Reimarus* fut un athée. La bigoterie est profondément enracinée chez les Hambourgeois, et empêche l'établissement général d'une éducation libérale. Les hommes comme *Sieveking*, dont nous avons admiré les talens et regreté la perte ; comme *Rœding*, auteur d'un excellent dictionnaire de marine ; comme les sénateurs *Gunther* et *Hudtwalker* ; comme M. *Meyer*, connu par des écrits pleins de goût, nous ont paru être non-seulement fort rares dans ce moment, mais même ne point avoir des successeurs qui puissent accélérer les progrès des lumières dont à peine une clarté douteuse s'est répandue sur l'horison de Hambourg.

L'orgueil et l'arrogance dont tant de voyageurs (1) accusent les Hambourgeois, serait donc assez déplacé. Un certain degré de liberté, quelques richesses, quelques institutions, utiles sans doute, mais d'une conception assez commune, voilà tous les titres à la gloire que la ville de Hambourg offre. En fait d'instruction scientifique, de goût pour les

(1) Nous ne parlons pas seulement de quelques misanthropes anglais, qui regardent toute l'Europe comme un pays barbare en comparaison avec leur île. Les remarques de *Mary Wolstonecraft* sont exagérées et injustes, comme tout ce qui est sorti de la plume de cette femme-hommasse. Mais les allemands ne peuvent être soupçonnés de vouloir ravaler la gloire d'une ville allemande ; et ils ont fait des portraits moins favorables de la ville de Hambourg, que celui que nous offrons à nos lecteurs. Par exemple, l'auteur très-connu de l'ouvrage intitulé *Niedersachsen*, dit, « que le nez des » Hambourgeois a une forme particulière qui semble annoncer » l'insolence et la stupidité ». Il nous semble qu'on aurait du laisser cette profonde remarque à la sagacité de quelque *Gentleman*.

belles-lettres, et, en général, de culture de l'esprit, Berlin, Copenhague, Stockholm (du moins sous Gustave III), Amsterdam, oui, Amsterdam même, doivent être rangées avant Hambourg, qui, sous ce rapport, ne mérite que la cinquième ou sixième place parmi les villes du Nord.

Cet article n'est déjà que trop long; ce qui ne nous permet pas d'entrer dans aucun détail sur la vie privée des Hambourgeois, regardés comme les plus grands mangeurs de tous les Allemands; sur leurs très-jolies maisons de plaisance et leur théâtre très-maussade, avec ses prétendus Garrick et Roscius; sur leurs excellens restaurateurs français, quelquefois des ci-devant marquis; sur leurs bruyans *stoulvagues* (voitures découvertes); sur leur club de l'harmonie, où les étrangers sont très-bien reçus; sur leurs cafés enfumés; sur l'anglomanie, et tant d'autres traits qui, tous ensemble, même arrangés par une main plus habile que la nôtre, ne formeraient point un tableau piquant, parce qu'il leur manque l'originalité.

Hanse-Teutonique. — Non-seulement l'histoire de cette célèbre corporation est essentiellement liée avec une description des villes libres et impériales, mais elle offre en même-tems des rapprochemens frappans, des leçons si utiles et des lumières si importantes pour l'histoire universelle, que l'on doit s'étonner de ne la voir nulle-part traitée avec soin et détail (1).

La véritable étymologie du mot *Hanse*, ne doit plus rester douteuse pour ceux qui ont lu l'excellent article y relatif, dans le *Glossarium* de *Ducange*, et encore moins pour ceux qui ont connaissance des langues gothico-germaniques, connaissance qu'on pourrait souhaiter à tous ces auteurs du midi qui s'ingèrent à écrire sur le nord. On retrouve dans le haut-allemand le verbe *hanseln*; dans le bas ou vieux-allemand, *hansen*; dans le danois, *hœnse*; dans le vieux français (dans les statuts de Paris), *hanser*; par-tout ce verbe a rapport à la contribution que l'on paye pour avoir la permission de vendre ses marchandises dans une ville à laquelle on est

(1) Nous n'avons pas pu consulter sur cet objet des auteurs allemands modernes. L'article qu'on va lire est immédiatement extrait des auteurs des seizième et dix-septième siècle.

étranger,

étranger, à la première dépense qu'on fait pour être reçu dans une corporation, et autres choses semblables. Le substantif *hanse* se trouve employé dans quatre sens divers; il signifie d'abord un tel droit d'entrée ou de réception; delà il a été transféré à dénoter la corporation de ceux qui avaient *hansé*, le corps des négocians, la bourgeoisie d'une ville; il était encore naturel de l'appliquer à une fédération entre plusieurs corporations pour maintenir mutuellement leurs monopoles, leur droit de *hanse*, et il se trouve même employé à signifier une assemblée quelconque; enfin, la quote-part que les membres d'une telle fedération ou d'un tel corps payaient à leur caisse commune, a été appelée *hanse* (1). D'après cette explication, il est clair qu'il faut absolument écrire *villes Hanséatiques*, et non pas *Anséatiques*, comme quelques-uns ont cru devoir faire, en se fondant sur des étymologies chimériques et insoutenables (2).

L'origine de la confédération désignée sous le nom de *Hanse-Teutonique* ne doit point, selon nous, être fixée précisément à telle ou telle année. Des ligues particulières eurent

---

(1) Nous ne doutons point que ces deux mots, *hanser* et *hanse*, ainsi que ceux de *hans*, compagnon, camarade, et *Hansgraf*, juge d'une corporation, n'ayent originairement quelque rapport au mot *hand*, la main, et à l'ancienne coutume de se saluer et de conclure les marchés, et même les négociations les plus solennelles, en se touchant dans la main; action qui s'exprime dans les langues du nord par les substantifs *handschlag*, *handslag*, *handtag* et autres semblables.

(2) Les uns, par exemple, disent que ces villes étant principalement situées sur les bords de la mer, leur nom venait des mots allemands *an-see-stadt*, qui, selon eux doivent signifier *ville près la mer*; en effet, on dit *see-stadt*, et l'on pourrait dire *stadt an* DER *see*; mais *an-see-stadt* est à-la-fois une ellipse d'article sans exemple, et une construction de mots absolument contraire à la nature de la langue allemande. — D'autres citent *Jornandes, de rebus gothicis*; selon cet auteur, les Goths appelaient leurs demi-dieux *Ansi*; les villes hanséatiques furent décorées de ce nom à cause de la splendeur qui les distinguait. Malheureusement *l'Edda*, source authentique, nous apprend qu'un Dieu s'appelait, chez les Goths, *As*, et non pas *Ans*; Jornandes, ou plutôt ses copistes se sont trompés. Nous avons encore vu quatre ou cinq étymologies de ce mot; mais le résultat est toujours qu'il faut écrire *Hanséatique* et *Hanse*.

probablement lieu entre plusieurs villes de la Basse-Saxe depuis le milieu du dixième siècle, c'est-à-dire, depuis le moment où elles prirent une consistance régulière (Voy. *Alberti Cranzii Saxonia*), lib. 12, cap. 1). *Brunswick* et *Magdebourg* devinrent déjà, dans le onzième siècle, chacune le centre d'une confédération semblable, qui, du moins quant à Magdebourg, tirait son origine de l'hiérarchie judiciaire des *tribunaux d'échevins*, établis dans toute l'Ostphalie ou Saxonie orientale.

Il paraît que la ville de Lubeck, craignant la jalousie du duc Henri-le-Lion, forma, vers l'an 1160—70, une confédération commerciale et défensive, qui sans doute a dû se consolider par la chute de ce prince et le partage de ses états (Voyez *Werdenhagen, de rebus publicis hanseat., p.* 3, *c.* 12). Cette ligue des villes dites *Vandaliques* (parce qu'elles étaient situées entre l'Elbe et l'Oder, contrée anciennement comprise sous le nom de Vandalie), fut bientôt obligée de se soumettre aux rois de Danemarck, qui étendirent leurs conquêtes sur toutes les côtes méridionales de la Baltique. Waldemar II fit rebâtir, en 1209, Lubeck, qui avait été réduite en cendres; il accorda à cette ville et à ses alliés de grands priviléges de commerce dans son royaume; mais à peine la fortune l'eut elle abandonné, que ces villes se rangèrent parmi ses ennemis, en resserant les liens de leur confédération. Lubeck fit, surtout avec Hambourg, une alliance intime en 1241, à laquelle plusieurs auteurs cherchent à faire regarder comme l'origine de la grande Hanse, entre autres *Lambecius* (*Origin. Hamburg.* lib. 2).

La ville de Brême contribua de même à jeter de loin les fondemens de la Hanse. En obtenant des priviléges commerciaux en Norvège, sous le règne de *Sverre*, 1176—1204; en formant un commerce avec la Livonie, 1157—64; et en fondant la ville de Riga, 1198 (*Cranzius*, lib. 7 cap. 13), elle donna la première idée de ces liaisons avec des places éloignées, qu'on pourrait avec raison appeler le système colonial de la Hanse, et que nous expliquerons plus bas.

Cologne, enfin, était, depuis le neuvième siècle, chef d'une confédération, à laquelle les incursions fréquentes que les Normands ou Scandinaves faisaient par le Rhin, semblent avoir donné la première occasion. *Werdenhagen* dit (part. 4, cap. 8), que ces villes confédérées sur le Rhin avaient ob-

tenu l'amitié des pirates du Nord, en leur fournissant des vivres et autres objets de première nécessité. Cette confédération est quelquefois nommée la *Hanse-Occidentale*, tandis que celle des villes sur l'Elbe et la Baltique est distinguée par le nom de *Hanse-Orientale*, et les habitans et négocians, par celui d'*Osterlings*, de *Ost*, qui veut dire Orient (1). Les premières démarches pour une réunion de ces deux corps paraît avoir été faite en 1200—1210, selon *Bertius* (*Comm.rer. German.*, part. 3); mais nous croyons que la Hanse en général ne s'est consolidée que vers le milieu du treizième siècle. L'épuisement dans lequel se trouva alors le Danemarck, les guerres civiles de la Norvège, les troubles de l'Allemagne, la faiblesse toujours croissante de l'autorité des empereurs, toutes ces circonstances réunies ont du fournir aux villes commerçantes une excellente occasion d'agrandir leur puissance et d'affermir leur fédération. Déjà des priviléges considérables les avaient rendues maîtresses de tous les ports du Nord et de la Baltique, où elles apportaient de la farine et de la bierre, en remportant du poisson sec, des bois et des blés. Leur puissance maritime était déjà, vers l'an 1270—80, si grande, qu'ils firent la guerre aux Norvégiens, et bloquèrent tous les ports de ce royaume. Le grand interrègne d'Allemagne (1250—73) leur fut sur-tout favorable; et c'est depuis cette époque que les villes hanséatiques commencent à figurer dans toutes les affaires politiques et chez tous les historiens. *Struve*, écrivain allemand d'une grande autorité, fixe expressément la formation définitive de la grande Hanse aux tems de l'interrègne. Les priviléges que les rois de Norvège ont donnés, en 1278 et 1294, aux villes hanséatiques, parlent d'elles comme d'une confédération formelle et reconnue. La première assemblée générale de la Hanse, dont nous trouvons les *actes* cités, ne date que de 1312. Voilà tout ce que nous savons sur l'origine de cette fédération.

Quant au nombre des villes dont la Hanse était composée, l'on voit aisément qu'il doit être impossible de rien dire de certain. Tantôt de nouveaux membres furent admis, tantôt d'an-

(1) C'est de ce nom que vient le terme anglais *pound sterling*, comme on peut voir dans le *Glossarium* de *Ducange*, sous l'article *Esterling*.

ciens exclus, par forme de punition ou par jalousie; de sorte que les listes données par plusieurs auteurs (par exemple, *Werdenhagen rerum-hanseat.* part. 4, cap. 16; *Pontanus*, histor. danic., lib. 8, l'an 1364; *Chytræus*, *Krantzius* et autres) offrent des contradictions et des doutes sans nombre.

Le nombre des villes qui avaient droit de voter dans les assemblées générales ordinaires paraît avoir été de 70—80, dans les tems de la plus grande considération de la Hanse; celui des villes en quelque sorte associées ou subordonnées a varié selon les tems. Ce qu'on va lire, suffit pour se former une idée de l'importance et de l'étendue de cette fédération.

La Hanse était composée de *villes contributionnaires*, qui participaient à toutes les dépenses communes, selon les besoins du moment et de celles qu'on appelait *annuistes*, parce qu'elles ne payaient qu'une rétribution annuelle qui était fixée une fois pour toutes. Cette distinction est essentielle, car la première classe de villes jouissait seule du droit de voter dans les assemblées générales ordinaires, qui avaient lieu tous les trois ans, et où les affaires communes se décidaient; les villes de la seconde classe n'avaient de voix immédiate que dans les assemblées de quartier (*Voyez* ci-dessous), ou bien dans les assemblées générales extraordinaires, lorsqu'il s'agissait de renouveler le pacte de fédération.

Les *quartiers* étaient au nombre de quatre. *Lubeck* était la république directrice, ou comme l'on disait, *la métropole* de celui qui comprit Hambourg, Brême, Lunebourg, Wismar, Rostock, Stralsund et quelques autres villes, nommées *Vandaliques*, lesquelles ont constamment joué les premiers rôles dans la fédération. Le quartier dont *Brunswick* était la métropole, comprenait Magdebourg, Brandebourg, Hildesheim, Hanovre, Eimbeck, Gœttling et autres villes, la plupart appelées *Trans-Vandaliques*, à cause de leur situation par rapport à Lubeck. Les côtes orientales de la mer Baltique formaient un quartier, qui reconnaissait *Dantzick* pour métropole; les villes de Thorn, Elbing, Kœnigsberg, Riga, Reval, Narva, et anciennement Wisby, sur l'île de Gotlande, en étaient les membres les plus distingués. Le quatrième quartier comprenait toutes les villes de l'ancienne Hanse-Occidentale, telles que Munster, Osnabruck, Dortmund, Nimegue, Deventer, Groeningue, Campen, Dor-

drecht et autres villes de la Westphalie et de la Hollande, à la tête desquelles se trouvait *Cologne*, regardée comme la seconde en rang parmi les quatre métropoles. Ces métropoles convoquaient les assemblées de quartier, et leur soumettaient les articles sur lesquels on allait délibérer en assemblée générale, ou, comme on disait, en *Hanse commune*.

La Hanse possédait en outre, pour maintenir son commerce dans les pays où on le favorisait, *quatre grands comptoirs*, à Nowogorod, pour la Russie; à Berghen, dans la Norvège; à Londres et à Anvers. D'autres comptoirs, dépendant d'un seul quartier ou d'une seule ville, se trouvaient sur-tout à Stockolm, à Cadix et dans quelques ports de la France. On entendit, sous ce nom de comptoirs, de véritables *colonies*, composées des maisons de commerce, originaires d'une ville hanséatique ou qui s'étaient liées par un serment de fidélité à la Hanse. Ces colonies ne trafiquaient qu'avec les villes hanséatiques, se servaient des mêmes mesures, mêmes poids, mêmes us et coutumes, employaient, pour la plupart, la langue allemande, recevaient leurs lois de l'assemblée générale à Lubeck, en un mot, elles étaient absolument dévouées aux intérêts de la Hanse (1).

Outre ces colonies dans l'étranger, plusieurs villes hanséatiques formaient avec d'autres villes de l'Allemagne des confédérations, qui leur y donnaient souvent une influence prédominante.

Lubeck représentait le chef de cette puissante fédération; c'était à cette ville qu'on avait laissé la direction des affaires courantes, l'expédition et la promulgation des lois, la correspondance avec les puissances étrangères; elle convoquait les assemblées générales, qui se tenaient ordinairement dans ses murs et sous sa préséance; elle nommait tous les ans le *syndic de la Hanse*; enfin, le trésor et les archives étaient sous sa garde. Pendant le cours de quatre siècles Lubeck n'a

(1) Ces colonies n'étaient que sujettes et non pas alliées de la Hanse; ce n'est donc qu'improprement que plusieurs auteurs français disent que Calais, le Hâvre, Brest et autres villes françaises ont été *villes hanséatiques*. Le même doit s'entendre de Berghen, Stockholm et autres places.

été qu'une seule seule fois menacée de perdre la confiance de ses co-alliés.

Les principes qui animaient la confédération hanséatique, peuvent être rangés sous deux classes différentes. Si l'on regarde les uns, ce n'est qu'un juste amour de l'indépendance, ce n'est que fraternité, ordre et justice qu'on y découvre; les premiers rayons de la saine politique et d'une législation régulière, y brillent à-travers la nuit des siècles ignorans; la paix et l'humanité semblent y avoir trouvé un asile contre la barbarie, et l'on est affligé de ne pas voir tous les royaumes s'engloutir dans cette union républicaine. Mais, en poursuivant plus loin l'examen des *décrets des assemblées hanséatiques*, on découvre bientôt ces vues usurpatrices et oppressives, cette insatiabte avidité, ces basses intrigues, cette perfidie, cette froide cruauté, qui ont toujours caractérisé les États dont le but était un monopole universel en commerce; on ne voit dans ces villes hanséatiques qu'autant de Carthage. On est forcé d'applaudir aux courageux et sages souverains qui ont luté contre ces insolens marchands, dont dont l'astucieuse politique aurait voulu voir se courber sous leur *aune de Lubeck*, comme sous un sceptre de fer, tous les peuples de l'Europe septentrionale

Sans doute on ne pouvait point blâmer des principes tels que les suivans : « Que des secours en troupes et en argent » seraient envoyés aux villes attaquées; qu'on chercherait à » appaiser les dissentions civiles qui pourraient s'élever dans » le sein d'une ville; qu'on exclurait pour quelque tems, ou » pour toujours, celles qui seraient dans un état d'anarchie; » que la Hanse générale jugerait les différends de ville à ville; » que les malfaiteurs d'une ville ne trouveraient point d'asile » dans une autre; que les banqueroutiers frauduleux, dé- » clarés tels dans une ville, seraient, par-tout où on les » trouverait, arrêtés, et, selon le cas, exposés, ou même » pendus; que l'on poursuivrait, d'un commun accord, les » faux-monnoyeurs (protégés alors comme aujourd'hui par » plusieurs gouvernemens); qu'on ne vendrait ni vivres ni » armes aux pirates, et qu'on n'acheterait rien d'eux ». Voilà plusieurs bases du droit des gens, reconnues déjà dans les quatorzième et quinzième siècles. D'autres décrets des assemblées hanséatiques établissent un ordre sage et rigoureux pour

leurs délibérations communes : quelques-uns renferment d'excellentes vues d'économie politique, comme, par exemple, ceux qui ordonnent « de ne point exporter le drap brut ; » mais de le faire teindre sur la place de fabrication (décret » de 1417); de ne point vendre des vins, des draps ou autres » marchandises de mauvaise qualité » et autres semblables. Dans quelques autres, la fausse prudence du système monopolistique perce déjà : *la défense d'exporter d'or ou d'argent* pour acheter des objets fabriqués dans l'étranger est proclamée par un décret de 1418. On défend de donner du fret à des vaisseaux étrangers (1447) ; on défend aux étrangers d'acheter ou faire construire des vaisseaux dans les ports hanséatiques (décret de 1412) ; on leur défend de rester pour affaires de commerce plus de trois mois dans une ville ; on déclare nuls les contrats passés entre deux étrangers dans une place hanséatique. Voilà déjà toute la cupidité, toute l'insolence d'un peuple monopoliste. La Hanse veut jouir des priviléges immenses chez les autres nations, et en même-tems elle ne tolère qu'à peine un étranger dans son sein : mais nous allons citer quelques preuves encore plus curieuses de la politique de ces marchands. Plusieurs décrets de 1417, etc., etc., déclarent « que lorsqu'un capitaine, hanséatique ou *étranger*, » serait convaincu d'avoir exporté du blé d'un port, autre » que ceux de la Hanse, il ne trouverait, par la suite, ni » fret, ni même admission dans aucun port hanséatique ». Ainsi c'était, aux yeux des villes hanséatiques, un crime capital, si un Suédois exportait du bled de la Suède! Comme les Hollandais (après que les villes hollandaises se furent séparées de la Hanse) devinrent des rivaux dangereux dans la Baltique, plusieurs décrets hanséatiques ordonnèrent que, sous peine de confiscation des marchandises, on ne frétera aucun vaisseau hollandais pour la Baltique, et que, dans les ports de la Livonie (qui tous étaient hanséatiques), on prendra des mesures pour *empêcher les Hollandais d'apprendre le russe*, ou de pénétrer avec des marchandises dans l'intérieur de ce pays. Un décret de 1441 défend de traiter avec aucune maison étrangère, sans qu'elle paie comptant. C'est l'opposé de la politique des Anglais, qui donnent de longs crédits ; mais il faut observer la différence des tems. Il y avait alors moins de sûreté publique, et l'usage des lettres-de-change

était inconnu, ou du moins réservé comme un privilége pour certaines villes.

Par un semblable concert de mesures oppressives, par la jouissance de priviléges immenses et exclusifs, par l'établissement de postes régulières, lorsqu'il n'y en avait aucune dans le reste de l'Europe, par l'exercice, souvent mal fondé, du droit d'étape, et par plusieurs autres moyens que nous ne pouvons pas tous énumérer, la Hanse-Teutonique accapara les richesses de toute l'Europe septentrionale. Elle armait des flottes, levait des armées (1), déclara la guerre aux rois, et jouit d'une telle considération, que des princes même soumirent leurs différends à son arbitrage. Elle fournit à Gustave Wasa des secours pour soulever la Suède contre Christian II, et, quelque tems après, elle soutint en Danemarck le parti qui voulut remettre ce tyran sur le trône. Ce seul exemple prouve que ce n'était ni l'astuce ni la duplicité qui manquait à ces marchands-rois; mais leur politique était de courte vue; ils négligèrent de très-bonnes occasions de se procurer un territoire plus étendu, qui leur aurait fourni les moyens d'élever une puissance plus solide, que celle fondée sur la base incertaine des affaires commerciales. Une telle idée ne pouvait pas même venir dans la tête de quelques bourguemestres, nés dans les murs d'une ville étroite, et vieillis dans les angusties d'un comptoir ou d'une boutique. C'est-là la principale cause de la chute des villes hanséatiques. Isolées, elle devaient à la fin tomber sous les armes, ou succomber sous la rivalité des plus grands Etats.

La découverte de l'Amérique et du Cap aurait pu leur ouvrir de nouvelles carrières; mais elles n'en surent point forcer l'entrée.—Les efforts que fit Charles V pour étendre le commerce des Pays-Bas, furent autant de coups portés à la Hanse.—Ces villes confédérées firent aussi une grande faute, en refusant, par une sotte jalousie, la bourgeoisie à tout Hollandais, Anglais, Flamand ou Nurembergeois. Ce

(1) Les seules villes vandaliques envoyèrent contre les Danois une flotte de 262 vaisseaux, qui portait 12,000 soldats. Dans une de leurs guerres contre le Danemarck, ils firent paraître une flotte dans la Baltique, tandis qu'une autre sortit du Rhin et du Zuiderzée pour attaquer le Sund.

fut avec autant de sagesse qu'elles défendirent, sous peine d'exil perpétuel, à tout négociant hanséatique, de se marier avec une étrangère.

Ce fut vers la fin du seizième siècle, que les symptômes d'une dissolution totale de la Hanse devinrent plus fréquens. Telle était encore la considération dont jouissait la confédération, que les Provinces-Unies et le roi de Suède briguèrent leur union. Un traité d'union eut lieu entre la Hanse et la Hollande en 1616; mais ce furent les dernières lueurs de sa gloire. Une ville après l'autre négligea de payer ses contributions, ou voulut tout au plus être maintenue sur la liste des *annuistes* (*Voyez* plus haut); car, les avantages qui devaient faire supporter les fardeaux s'évanouissaient de jour en jour. Quelques discussions particulières, et, selon *Werdenhagen*, les intrigues et prétentions de la ville de Hambourg augmentèrent le mal. Le renouvellement de l'union, proposé en 1604, ne fut signé que par une dixaine de villes. Vers les années 1630 la confédération était absolument dissoute de fait.

Hambourg, *Lubeck* et *Brême* ont conservé l'ombre de l'ancienne liaison et le nom de villes hanséatiques: elles jouissent en Angleterre (1) du privilège très-important de pouvoir apporter toutes sortes de marchandises, et réexporter des productions anglaises (exemption unique, par laquelle le fameux acte de navigation demeure suspendu à leur égard). Elles possèdent à Londres le *Steelyard*, assemblage de plus de 20 maisons, avec un district où ils jouissent de certains privilèges (1); à Anvers et à Berghen, les *maisons hanséatiques;* enfin, des immunités considérables à Cadix. Elles envoient et reçoivent des ambassadeurs en leur nom commun, et l'Empire germanique a plusieurs fois reconnu et garanti leur union: mais il paraît que, dans ce moment, chacune de ces villes, craignant d'être sécularisée, n'est occupée que de son propre salut, en négligeant, ou même trahissant les intérêts de ses alliées. Elles ne doivent, dans

(1) Lubeck s'est fait exclure de ce privilége par son obstination à ne point tolérer dans ses murs l'exercice d'une religion autre que la luthérienne.

(2) Ce sont là des restes des anciens *comptoirs* ou colonies hanséatiques, dans lesquelles ces négocians ne souffraient d'autre juridiction civile ou criminelle que celle de la Hanse.

ce moment, leur indépendance qu'à cette malheureuse jalousie qui, en 1801, dissipa la coalition du Nord.

Heilbronn, sur le Necker, dans une des plus belles contrées de la Souabe. Cette ville luthérienne, de 7,200 habitans, possède un territoire fertile en vins, pourvu d'une bonne carrière, et peuplé de 3,000 individus. Plusieurs couvens et 2 ou 300 habitans catholiques dans la ville, jouissent d'une liberté entière. On remarque plusieurs belles églises et une bibliothèque publique. La ville fleurit par le transit et les expéditions sur le Necker, les exportations du vin et du plâtre, ainsi que par quelques fabriques, principalement d'eau-de-vie. Les bateaux de Mayence ne peuvent remonter le Necker que jusqu'à Heilbronn (1). Pour cargaison de retour, ils prennent en général du plâtre, article dont il s'exporte 100,000 quintaux par an, tant brut qu'épuré. Le bois et le charbon-de-terre font aussi l'objet d'un commerce considérable. L'autorité publique est partagée entre un conseil intérieur ou sénat, d'un conseil extérieur, pris dans la bourgeoisie, et un tribunal *indépendant*. Le duc de Wurtemberg lève la dîme sur les vins et les fruits.

Isny, que l'on trouve souvent écrit *Ysny*, petite ville luthérienne dans l'*Allgau*, c'est-à-dire, dans la contrée montagneuse qui s'étend au nord-est du lac de Constance, vers la Haute-Bavière. Cette ville possède des biens médiats; mais pas un pouce de territoire immédiat, hors celui que ses murs renferment. Sa population ne s'élève qu'à 14—1,500 indi-

(1) On cite pour l'an 1788 les faits suivans: 77,533 quintaux de marchandises remontèrent le fleuve; de cette quantité 12,566 quintaux poursuivirent la route pour Canstadt; 9,403 quintaux descendirent la rivière. Mais citer des faits de cette manière prouve ou de la crédulité ou de la négligence. Il aurait fallu remarquer que le Necker cessant ici d'être navigable, on transporte une grande quantité de marchandises par terre; observation qui dissipe les idées exagérées qu'on aurait pu se faire du commerce de *spédition* à Heilbronn. Il était encore plus indispensable de nous expliquer pourquoi la quantité des marchandises qui descendirent le Necker fut dans une si merveilleuse disproportion avec les importations. Nous l'attribuons tout simplement à une faute d'impression; mais elle se trouve déjà répétée dans trois ouvrages, dont l'un (celui de *Hæck*) a été traduit en français.

vidus. Dans un état si borné, il est facile de maintenir la démocratie pure ; et les affaires du gouvernement ne doivent nullement surpasser la capacité des marchands de toiles, des tisserands, des fileurs et des cultivateurs dont la bourgeoisie est composée.

Kaufbeuren, dans l'Allgau, sur la rivière de Wertach. Cette ville compte, parmi ses 5,000 habitans, presqu'autant de catholiques que de luthériens. Néanmoins, le système de *parité* n'y est point introduit. Dans le sénat (qui est élu ou confirmé tous les ans), les luthériens ont huit places, et les catholiques seulement quatre. Les proportions sont encore moins justes dans le tribunal souverain, où les catholiques n'ont que deux membres sur treize, et dans le grand-conseil, où ils n'en ont que 2 sur 15. Les maîtres tisserands en toile et coton, sont au nombre de 400. On fait principalement de la futaine à simple et double envers, Il y a une teinturerie pour le coton rouge de Turquie, qui fournit par an 20—30,000 pièces. C'est, en général, une ville plus industrieuse et commerçante qu'on ne la croirait, en la jugeant d'après le nombre de ses habitans. Son territoire fertile est de 4 lieues carrées en étendue, et contient environ 3,000 habitans.

Kempten, au milieu du territoire de l'abbaye du même nom. Cette ville compte 3,600 habitans, presque tous luthériens. Elle est bien bâtie, et jouit d'un air éminemment salubre. Son commerce consiste en expéditions entre l'Allemagne et l'Italie : elle reçoit de cette contrée des soieries, des fruits et de l'huile d'olive ; elle y envoie des toiles (autrefois en plus grande quantité), des pelleteries et des laines. L'*Iller*, qui passe par la ville, porte déjà des bateaux d'une grandeur médiocre. La ville n'a point de territoire, hormis ses champs, mais plusieurs possessions sous la souveraineté de l'abbaye. Ses finances doivent se trouver en très-bon ordre. Un sénat, un tribunal souverain et un conseil de la commune, se partagent l'autorité : réunis, ils forment le grand-conseil, où les affaires majeures sont décidées.

Leutkirch, à l'ouest de Kempten, ville luthérienne de 1,800 habitans. Le nombre des familles catholiques tolérées est fixé à 25. Le territoire ne consiste qu'en quelques champs,

et des forêts assez étendues. On fait et exporte des toiles, des cotons et de la bierre. Le gouvernement est démocratique.

Lindau, dans le lac de Constance, sur une île, réunie par un pont au continent, et par un autre à une seconde et troisième île, couvertes toutes les deux de jardins et de vignobles. Cette ville, que les Allemands gratifient du nom de *Venise-de-Souabe*, renferme 7,000 habitans, presque tous luthériens : mais 3,000 habitans, en grande partie catholiques, habitent le territoire, dont nous estimons l'étendue à 4 lieues carrées. La pêche, les vignes, les fruits servent au bien-être des habitans, et même à l'exportation. Le commerce de transit et d'expédition avec le Tyrol, les Grisons et l'Italie commence un peu à reprendre, après le retour de la paix et de l'ordre. Un sénat, un tribunal, un grand conseil composent le gouvernement.

Lubeck, entre les duchés de Holstein et de Lauenbourg, sur la Trave, qui, à trois lieues de-là, se jette dans la Baltique. Cette grande et ancienne ville offre, par ses superbes remparts, ses rues larges et bien percées, ses bâtimens solides et antiques, un extérieur, si non beau, du moins imposant. Placée sur une colline d'une élévation moyenne, cette ville peut se vanter d'une situation plus salubre que celle de Hambourg. Elle renferme 3,300 maisons (outre les boutiques et autres habitations), 30,000 habitans, quatre églises principales, parmi lesquelles celle de Sainte-Marie se distingue par la hardiesse de sa voûte, son horloge astronomique, et une représentation allégorique, nommée la danse de la mort; un grand hôtel-de-ville, avec la ci-devant célèbre *salle hanséatique*, et autres édifices remarquables; en général cette ville est beaucoup mieux bâtie que celle de Hambourg.

Le sénat est composé de quatre bourguemestres et de seize conseillers, tant savans et patriciens que négocians; il choisit lui-même les nouveaux membres. La bourgeoisie est divisée en douze classes, nommés *colléges*; le premier s'appelle *la compagnie impériale des gentilshommes*, elle comprend MM. les patriciens; le second collége est celui des *négocians*; les cinq suivans sont encore composés de négocians, sous différentes dénominations, relatives à d'anciennes compagnies de commerce. Tous les membres de ces sept

colléges peuvent devenir sénateurs. Les drapiers, merciers, brasseurs et maîtres de navires forment quatre colléges, et tous les artisans se trouvent relégués dans le douzième et dernier de ces corps. Tous les colléges prennent part aux assemblées générales, et chacun y a une voix.

La religion luthérienne domine, et ni l'intéret commercial, ni la loyauté et l'humanité connues des Lubeckois n'ont pu les faire dévier de leur intolérance envers les autres partis religieux. Les réformés ont une église hors la ville; les catholiques une petite chapelle près l'église cathédrale, qui n'appartient pas à la ville, mais à l'évêché de Lubeck. Les juifs ne sont tolérés qu'en très-petit nombre. Il y a ici pour l'instruction un gymnase, une bibliothèque publique, une excellente école de dessin, pour le perfectionnement des métiers, et un célèbre *institut de commerce*. L'administration des pauvres fait ausssi honneur à la ville. Les statuts, par lesquels le duc Henri-le-Lion jetta les bases de la splendeur de cette ville, devinrent, dans les quatorze et quinzième siècles, sous le nom du *droit de Lubeck*, la base des codes civils et commerciaux de toutes les villes hanséatiques et de leurs nombreuses colonies.

Les fabriques et manufactures ne sont pas de peu d'importance, et en général tous ces établissemens sont, à Lubeck, sur un pied très-solide et très-stable. On compta, il y a peu d'années, quatorze fabriques de tabac, deux de maroquin, une de parchemin, quatre de sucre, trois d'or et d'argent, quatre d'ouvrages en ambre, cinq de velours et peluche de soie, plusieurs de cotons, lainages, futaines, raz et marly, de toiles de poil de chèvre, de chapeaux, de têtes de pipe en écume de mer, de baleines, de céruse, d'amidon et autres articles. Une manufacture de frise est destinée au soutien des indigens. Une *société patriotique*, semblable à celle de Hambourg, exerce une influence bienfesante pour les métiers et les arts.

Plusieurs écrivains, entraînés par les rapports des Hambourgeois et des Brêmois, ont assuré que le commerce de Lubeck était absolument déchu de son ancienne splendeur, et ne subsistait que par le transit des marchandises destinées pour Hambourg. Mais il faut d'abord observer que la position de Lubeck, en lui rendant très-difficiles les communi-

cations avec la grande mer, a dû, *dans tous les tems*, resserrer son commerce avec l'Europe occidentale, et que les auteurs du quinzième et seizième siècle disent positivement que les Hambourgeois entretenaient déjà de leurs jours une navigation plus étendue, et des liaisons plus fréquentes avec la France et l'Espagne que ne le fesaient les Lubeckois. En second lieu, il n'est pas vrai que tout le commerce de Lubeck consiste en affaires de pur transit. Voici les branches d'expédition que les Lubeckois exploitent à leur propre compte : 1°. Vins de France, qu'ils font venir soit par Hambourg, soit par le canal de Holstein, et dont ils fournissent une grande partie du Nord ; 2°. blés, bétails et poissons de la Norvège, du Danemarck, du Holstein et de Mecklenbourg ; 3°. bois de construction, potasses, fourrures, lin, chanvre et autres productions de la Russie, avec lequel pays ils ont plus de commerce que les Hambourgeois. Il faut encore compter pour quelque chose l'exportation des produits de fabriques et le débit des thés, sucres et cafés achetés à Copenhague et et à Gothenbourg. Ils envoient en partie ces marchandises et denrées d'un port étranger à l'autre, sans les faire venir chez eux.

Ils n'ont que très-peu de liaisons avec l'Angleterre, car n'ayant point voulu admettre chez eux l'exercice de la religion anglicane, ils ont été exclus du privilége accordé en Angleterre aux autres villes hanséatiques. Outre les parages de la Baltique, c'est avec l'Espagne et la France, qu'ils ont le plus de relations commerciales. Il sort annuellement du port de Lubeck (Travemunde) 900—1100 vaisseaux, dont 70 à 90 passent le Sund.

Il est cependant vrai que le transit des marchandises, tant pour Hambourg que pour les villes méridionales de l'Allemagne, est d'une extrême importance pour Lubeck ; ils en tirent un gain modique, mais assuré, et qui, par sa continuité, devient considérable. Le transport se fait de deux manières ; la voie la plus courte est par le Trave jusqu'à Oldesloch, et de-là, par rouliers, jusqu'à Hambourg ; l'autre, moins dispendieuse, mais plus lente, est par le Stekenitz, qui, par un canal, communique à l'Elbe (*Voyez* le duché de Saxe-Lauenbourg) jusqu'à Lauenbourg, et ensuite par l'Elbe. Les Lubeckois ont le droit de naviguer jusqu'à Lauenbourg,

et il y a ordinairement 40 à 50 barques en activité pour ces transports.

Les villes situées sur le canal danois de Holstein commencent cependant à s'attirer ce transit, et elles en dépouilleraient certainement Lubeck en grande partie, si l'on pouvait joindre l'Eyder au Stœr, et par-là éviter de passer par l'entrée très-difficile de l'Elbe.

Le territoire de la ville, quoique diminué par les cessions faites en 1747 à Saxe-Lauenbourg, est encore de 8 à 9 lieues carrées, avec une population de 12,000 âmes. On y remarque :

Travemunde, petite ville avec quelques fortifications, au-dessous de l'embouchure de la Trave, sur un petit golfe, qui forme un très-bon port pour les bâtimens trop grands pour passer le banc qui barre l'entrée de la rivière. En-dehors il y a encore une bonne rade pour les plus gros vaisseaux.

Nous avons déjà parlé des districts de *Vierlanden* et de *Bergedorf*, que les villes de Lubeck et de Hambourg possèdent en commun.

Le droit de transit, fixé généralement à deux pour cent, est tellement productif, que l'Etat n'a besoin de lever sur les bourgeois que de très-légers impôts. Le montant des revenus n'est pas connu.

Memmingen, à peu de distance de la rivière d'Iller, dans une contrée fertile et agréable. Cette ville luthérienne renferme 1,100 maisons et 9,000 habitans (1), un joli hôtel-de-ville, un lycée, une bibliothèque publique et trois couvens *catholiques*. La bourgeoisie est divisée en douze tribus ou jurandes, dont la première forme le patriciat. Dans le petit conseil il y a trois bourguemestres patriciens, un secrétaire patricien et un bourgeois, quatorze sénateurs, mi-partis de deux classes, et tous annuels. Le grand-conseil, de quarante-quatre membres, est tout composé des bourgeois, et parmi les vingt-un membres du tribunal suprême il y a neuf patriciens. Cette ville a des fabriques considérables en cotonnades, basins, étoffes de laine et tabac; de grandes imprimeries et teintureries, beaucoup de corroyeries et mégisseries, et, à peu de distance, trois usines de fer et de cuivre. Elle

(1) D'après *Fabri*, seulement 6,727 habitans, dont 1,408 bourgeois proprement dits.

fait beaucoup d'affaires d'expédition, un très-considérable commerce de sel avec la Bavière, ainsi que de toiles, cotonnades et laines avec la Suisse et l'Italie. Le territoire de la ville, qui, sur 6 lieues carrées, renferme 4,500 habitans, est sur-tout fertile en blé et houblon ; il y a aussi de belles forêts ; on y remarque *Erkheim*, avec 1,600 habitans ; *Laubben*, avec une fabrique de laiton ; *Dankelsried*, avec une source martiale. Les revenus montent à 80—100,000 florins.

Muhlhausen, sur la rivière d'Unstrutt, entre la Thuringue électorale et l'Eichfeld. Cette ville porte, dans toute sa construction, l'empreinte de son antiquité: elle se glorifie d'exister et d'être libre depuis des tems immémoriaux, et maintient avec soin la forme démocratique de son gouvernement, qui, au reste, n'a rien de remarquable, si ce n'est la co-existence d'un *consul*, qui doit avoir pris ses degrés, et d'un *bourguemestre* qui est simple bourgeois. Muhlhausen a des fabriques importantes en toutes sortes de lainages. Ce qui contribue encore plus à son aisance, c'est que tout l'Eichsfeld envoie ici ses lainages bruts pour les faire fouler, teindre et apprêter. Il y a encore des tanneries et des fabriques d'amidon. Le commerce en grains, safran, anis et guède est très-considérable. La ville renferme 8 à 9,000 âmes, et le territoire, sur environ 8 lieues carrées d'un sol fertile, compte 5,000 habitans. Le luthéranisme domine.

Nordhausen, au nord-est de Muhlhausen, sur les revers méridionaux des montagnes du Hartz. Cette ville, d'un extérieur aussi antique que la précédente, renferme, dans 1,500 maisons, 10,000 habitans, presque tous luthériens. Dans la constitution démocratique de cette ville, on remarque la singularité que le sénat est divisé en trois sections, nommées *régimens*, et dont chacune gouverne pendant une année. On raconte que, sur la demande d'un professeur de Gœttingue, le sénat a fait chercher par-tout la bibliothèque considérable, qui doit se trouver près d'une des églises de la ville ; mais qu'on n'en a trouvé que peu de restes dans un grenier, où les rats seuls en avaient été les bibliothécaires. Si Nordhausen ne brille pas dans le monde savant, en revanche elle est la haute école de distillation d'eau-de-vie: dans aucun endroit de l'Allemagne, cette fabrication ne se trouve sur un pied si grand et si régulier. Deux cents alambics emploient

emploient tous les ans 300,000 boisseaux (scheffel) de grains. Une suite de ces fabriques est l'entretien d'une grande quantité de bétail qu'on engraisse, et qui est estimée à 6,000 bœufs et 24,000 porcs par an. Il y a encore 16 moulins d'huile, tant de navette que de lin, plusieurs fabriques d'eau-forte, de draps et d'ouvrages en albâtre de Hohenstein. On fait un commerce considérable en grains, fruits et autres articles. Le territoire est peu considérable.

NŒRDLINGEN, dans la circonférence du comté d'Œtting, ville de 750 maisons et de 7,000, selon d'autres, 5,000 habitans, de la religion luthérienne. Elle renferme une belle église, un lycée, des manufactures importantes de toiles, flanelles, ratines, housses, tapis, gants et bas de laine. Elle fait sur-tout le commerce des plumes, fort important dans l'Allemagne, où l'on ne couche que sur des lits de plumes. Le magistrat gouverne seul. Le territoire, de 2 lieues carrées d'étendue, a 1,200 habitans.

NURNBERG, faussement *Nuremberg*, entre les principautés de Bareuth et d'Anspach, sur la petite rivière de Pegnitz. Cette ville est très-ancienne, et doit, selon toute vraisemblance, son origine aux peuples de la *Norique*, qui, ayant quitté leur ancienne demeure sur l'Inn et l'Iser, s'établirent dans les pays entre le Naab, le Rednitz et le Mein, qui d'eux prit le nom de *Nordgau*. Nuremberg est une grande ville, de 5 à 6,000 maisons, et d'une circonférence d'une lieue et demie; mais sa population ne s'élève qu'à 30,000 habitans. La ville propre a une enceinte de fossés, murailles et tours; mais ce qu'on appelle la ligne de circonvallation, renferme un terrain de presqu'une lieue carrée, avec des jardins, des champs et deux soi-disant faubourgs (*Voyez* la description du territoire).

Parmi les édifices, on remarque l'hôtel-de-ville, l'un des plus beaux de toute l'Allemagne, et dont l'intérieur est orné de tableaux; le *burg* ou château impérial, d'où le bourgraviat de Nuremberg a pris son origine et son nom (*Voyez* principauté de Franconie, monarchie prussienne); les belles fontaines publiques, dont cependant la plus magnifique est encore conservée dans un atelier, parce qu'on n'a pas pensé à faire venir de l'eau; plusieurs églises dignes d'être visitées, comme celles de Saint-Sebald, Saint-Laurentius et Sainte-

Marie, à cause des tableaux et autres ornemens; celle de *S.-Egidius* ou Saint-Gilles, à cause de sa belle architecture; celle du couvent des Dominicains, pour sa bibliothèque; enfin, celle du Saint-Esprit, parce qu'on y conserve les *joyaux de l'Empire;* savoir, la couronne, le sceptre, le glaive et la pomme impériale (globe surmonté d'une croix), ainsi que les reliques, dont on faisait autrefois l'exposition au couronnement de l'empereur, et qui consistent dans la lance avec laquelle fut ouvert le côté de Jésus-Christ; une épine de sa couronne, et un morceau de bois de la crêche de Bethléhem. La ville de Nuremberg fait très-bien de conserver des choses si précieuses; mais elle n'aurait pas mal fait de conserver en même-même tems son ancienne industrie et son commerce, qui autrefois lui assurèrent le premier rang parmi les villes impériales, et qui, dans le quinziéme siècle, avaient élevé sa population à 52—60,000 âmes. C'est à la concurrence des autres villes manufacturières, au changement des modes, à la tyrannie des factions oligarchiques, à la mauvaise administration des revenus publics, et, à sa suite naturelle, l'augmentation des impôts, qu'il faut attribuer la déchéance de cette ville.

Nuremberg possède encore en fabriques proprement dites, 5 de fil d'argent vrai et faux, 3 de fil de laiton, 7 de glaces, 3 de laiton, une d'aiguilles, une de faïence, 2 de tabac, une de cotonnades, une de cartes à jouer, une de vermillon, une de cire à cacheter, 3 moulins à polir, 4 à polir des ouvrages en fer, 5 autres moulins à aiguiser et à polir, 4 forges de fer en barres, 27 moulins à tourner des objets de cuivre et de fer de fonte, 3 moulins à scie, un à foulon, un à bois de Brésil, 2 à épiceries, un à safran, une papeterie, une fabrique d'eau-forte, une d'huile de vitriol. Outre ces établissemens en grand, il se fait en petit une très-grande quantité de serrureries, d'ustensiles domestiques, d'outils pour les arts et métiers, toutes sortes de quincaillerie, des joujoux d'enfans, beaucoup de petits ouvrages en yvoire, dans lesquels on admire au moins la patience de l'ouvrier, et souvent la finesse du travail; des instrumens de musique et de mécanique, des automates et horloges à figures mouvantes, et encore beaucoup d'autres articles. Il faut observer que les ouvrages les plus simples en fer et bois, soit pour l'usage

domestique, soit pour l'amusement des enfans, sont, en en très-grande partie, faits hors de la ville, et principalement dans les contrées montagneuses entre la Franconie et la Thuringue. Les ouvriers les envoient, ou bien les apportent aux grands négocians et magasiniers de Nuremberg, qui revendent ces marchandises aux autres places de commerce, jadis principalement à Amsterdam, qui les distribuent, même dans les parties du monde les plus éloignées. La modicité du prix de ces ouvrages, provient de ce que les enfans et les femmes contribuent à leur fabrication. D'ailleurs, les droits de sortie ont long-tems été fort modiques; et pendant trois semaines, à commencer de Pâques, l'entrée est affranchie de tout droit. Nuremberg fait encore des affaires d'expédition et de change assez considérables, sur-tout avec la Franconie et la Bavière. Le commerce des livres, d'estampes et de cartes géographiques, est au moins aussi considérable que celui d'Augsbourg. Comme géographes, nous ne devons point passer sous silence les officines d'*Homann* et de *Weigel*, d'où sont sorties tant de cartes géographiques d'une exactitude particulière; mérite bien autrement essentiel pour la science, que l'élégance et le coup-d'œil agréable qui, à la vérité, manquent à ces productions.

La forme du gouvernement offrit, jusqu'en 1794, tous les vices de l'aristocratie pure. Vingt-trois familles patriciennes se partageaient les places, soit du sénat, soit des tribunaux; administration intérieure, finances, dette publique, nomination aux offices, tout était dans leurs mains: les huit députés bourgeois du petit-conseil, dont les fonctions ressemblaient à celles des tribuns, n'étaient appelés au sénat que d'après le bon plaisir des patriciens, et les députés du grand-conseil étaient également réduits à une nullité absolue. Les désordres des finances amenèrent dans la même année des troubles sérieux et une nouvelle constitution, quant au grand-conseil, qui se forme actuellement par la réunion de 250 membres, dont 70 des familles patriciennes, ou même, en cas que le patriciat n'offre pas ce nombre, d'autres familles distinguées, 20 savans ou personnes graduées, 20 fonctionnaires, 70 négocians ou capitalistes, 70 artistes et artisans. Ce collége a un vote décisif sur tous les impôts, sur les échanges des terrains et sur les nouveaux emprunts:

il s'assemble à son gré, et concourt à l'élection du sénat. En même-tems on forma un *collége d'économie, de finance et de comptabilité*, composé de tous les états, et renouvelé tous les trois ans. Mais toutes ces formes conservatrices de la liberté, excellentes pour maintenir une république florissante à la hauteur de sa félicité, ne sauraient jamais rendre les forces vitales à un état décrépit, et prêt à se dissoudre. Le délabrement des finances menace Nuremberg de sa ruine totale. Long-tems la plus scandaleuse dilapidation, en-vain dénoncée par des écrivains et des voyageurs impartiaux, avait trouvé un asile derrière la non-responsabilité du sénat. A la fin les oligarques se trouvèrent dans un tel embarras, qu'ils ne savaient comment s'en tirer, la ressource bannale de nouveaux impôts étant épuisée. Les dépenses extraordinaires occasionnées par la guerre de la coalition et le non-paiement d'une créance qu'ils prétendaient avoir sur la république française, leur fournirent une occasion pour exposer à la bourgeoisie, au cercle de Franconie et à l'empereur leur état déplorable. Une commission impériale doit leur donner une nouvelle organisation financière. On prétend que les dettes s'élevaient à la somme de 12,483,251 florins. Les revenus annuels étaient estimés à 2 millions de florins, qui font 4,400,000 fr. Les dépenses ordinaires prélevées, il restait une somme de 335,737 florins, laquelle ne couvrait point les interêts de la dette, évalués à 499,328 florins. Le *deficit* devint encore plus considérable par la perte de 6 à 700,000 francs de revenu qu'on tirait du territoire occupé, en 1796, par les troupes prussiennes.

Voici en quoi consistait le territoire de Nuremberg. 1°. Le district compris entre les lignes de circonvallation, où se trouvent plusieurs édifices et établissemens publics de la ville, ainsi que les deux bourgs considérables de *Gostenhof* et de *Wœhrdt*, regardés comme faubourgs de la ville. Ce district produit des légumes excellens. 2°. Le *cercle de Nurnberg*, contenant deux belles forêts, des terrains sablonneux, mais supérieurement bien cultivés, et plusieurs grands bourgs, parmi lesquels *Feucht* et la partie nurembergeoise de *Furth*. 3°. *Dix bailliages*, à la vérité très-petits, conquis, en grande partie, par la ville sur le comte palatin Robert, d'après les ordres de l'Empire, et cédés formellement par le

traité de 1521. On y trouve les petites villes suivantes: *Altorf*, avec une *université*, fondée en 1581, et qui possède une bonne bibliothèque, un observatoire, un bon jardin botanique et une remarquable collection de curiosités; *Lauf*, avec des forges, *Hirsbruck* et autres. 4°. Le *bailliage de Lichtenau*, avec une petite ville et forteresse du même nom. Ce district, enclavé dans la principauté d'Anspach, avait, en 1406, été acheté par les Nurembergeois. Cette ville posséda ainsi un territoire de 66 lieues carrées, peuplé de 40 à 50,000 habitans : mais les margraves d'Anspach et de Bareuth, comme bourgraves de Nuremberg, avaient toujours soutenu des prétentions à la souveraineté territoriale sur une partie de ces possessions ; ils y exerçaient même la haute-justice (*die fraisch*), et ils avaient même eu le soin de demander la confiscation des cartes publiées à Nuremberg, où l'on traçait les frontières d'après les prétentions de la ville. Le roi de Prusse étant venu en possession de ces deux margraviats ; la nouvelle régence d'Anspach fit occuper par des troupes tout ce que nous avons spécifié sous les rubriques 1, 2 et 4; de sorte que les aigles prussiennes étaient placées entre les faubourgs et la ville, et que cette dernière fut de tout côté environnée du territoire prussien. La fureur des bourgeois, les mouvemens que se donna la cour de Vienne, les instances des membres du cercle de Franconie, tout fut en-vain; la Prusse maintint l'exécution de ces mesures, sinon injustes, du moins peu généreuses et peu dignes d'une grande monarchie. La Bavière forme à-présent des prétentions sur le territoire restant. La ville ne pouvant supporter le fardeau de ses dettes, de ses impôts d'Empire et de son contingent, a voulu, dit-on, se soumettre absolument à la Prusse; elle n'a pas même pu obtenir cette demande.

Le triple contingent d'Empire, que la ville tenait sur pied, était composé de 8 compagnies d'infanterie, 2 de cuirassiers et 2 de dragons, formant, avec le corps de canonniers, les 2 compagnies de cavalerie légère et les vétérans, un total de 2,000 hommes. Cette petite armée s'est probablement dissoute sans bruit.

Les Nurembergeois professent le luthéranisme ; mais les *habitans* ou citoyens passifs peuvent être catholiques ou réformés, mais non pas juifs. Le culte protestant y a conservé

une grande partie du cérémonial et de la pompe du catholicisme.

Offenburg, dans la contrée dite l'*Ortenau*, dont elle est regardée comme le centre et le chef-lieu. L'Ortenau est un de ces *gau's* ou cantons dans lequel la Germanie était divisée ; aujourd'hui c'est une dénomination vague, sans signification politique, comme *Allgau*, *Nordgau*, *Wetteravie*, et tant d'autres contrées, que les géographes voudront bien s'épargner la peine d'ériger en principautés. Il y a une partie de cette contrée qui, sous le nom de *préfecture impériale d'Ortenau*, est réunie à l'Autriche antérieure, et spécialement au Brisgaw. Le préfet réside à Offenbourg ; il est le protecteur-né de cette ville, ainsi que de celles de *Gengenbach* et de *Zell*, et du canton libre impérial d'*Hamerspach*. Ces petits états catholiques, qui ensemble peuvent avoir 11 à 12,000 habitans, forment une *fédération*, laquelle, vis-à-vis de l'Empire, est regardée comme unité ; de sorte que toutes ces villes ensemble n'ont qu'une voix à la diète.

Offenbourg est la meilleure de ces villes unies ; elle ne compte cependant que 4,000 habitans, et n'a d'autre ressource que l'agriculture et l'entretien du bétail (*Voyez* Gengenbach et Zell).

Pfullendorf, entre le Danube et le lac de Constance, ville de 1,800 habitans catholiques, qui vivent de leur agriculture et de leurs vergers. Le territoire est sous la souveraineté des états voisins. Cependant la ville est, par une bonne administration des revenus publics, parvenue à posséder des capitaux considérables.

Ratisbone, ou, par son seul nom véritable, *Regenspurg*, sur le Danube, vis-à-vis l'embouchure de la petite rivière de Regen. On y passe le Danube sur un beau pont en pierres de taille, de 15 arches, long de 1,091 pieds, et large de 28. Cette ville est assez grande, et peuplée de 22,000 âmes ; mais il faut observer que dans son enceinte se trouvent trois abbayes et le siége d'un évêché. Ces quatre états souverains possèdent chacun un territoire à part ; de sorte que celui de la ville propre se trouve restreinte dans des bornes étroites, et que la bourgeoisie ne forme qu'un total de 8,000 individus, de la religion évangélique ou luthérienne. Depuis 1662, la diète de l'Empire est restée en permanence dans cette ville quelques momens d'interruption exceptés.

La *ville* possède des brasseries renommées, 2 blanchisseries de cire, des chantiers de construction en grande activité, une forge de fer, et quelques autres fabriques de peu d'importance. Comme elle a la navigation exclusive sur une partie du Danube, elle fait un commerce de transit et d'expédition très-considérable, principalement en sel, bois, blés et divers comestibles. Une île dans le Danube forme tout son territoire.

Ravenspurg, dans l'Allgau, ville de 836 maisons et 4,000 âmes. Le territoire renferme 1,000 habitans. Quoique la religion catholique soit celle de la majorité, la *parité* se trouve établie entre les deux partis, et les luthériens occupent la moitié des places au sénat. Il y a une tribu de patriciens. Outre le labourage et les vignes, les habitans se soutiennent par différens genres d'industrie, tels que forges, moulins à épiceries, papeteries, métiers à draps et toiles, teintures fines et autres; ils exportent aussi des cuirs apprêtés et des ouvrages faits au tour.

Reutling, dans la circonférence du Haut-Wirtemberg. Cette ville a 8,000 habitans, et son territoire en a 2,000. La religion est la luthérienne, et la forme du gouvernement démocratique. On remarque un reste des institutions du moyen âge dans les douze tribunaux particuliers, qui exercent le pouvoir judiciaire chacun dans la tribu qui l'a nommé. Le duc de Wirtemberg reçoit, comme protecteur, une rétribution annuelle. On y remarque beaucoup d'industrie; des manufactures de cuirs, de toiles, d'étoffes en laine et en coton; des fabriques de couteaux et autres ouvrages en métaux. On y trouve aussi des fabriques de chandelle, de savon, de cire à cacheter; des moulins à huile, des papeteries; des récoltes considérables de vins; beaucoup de bétail. L'église principale est un bel édifice dans le genre gothique; la ville possède une bibliothèque publique.

Rothenbourg, dans la Franconie, avec le sur-nom, *sur-la-Tauber*, pour la distinguer de sept à huit autres villes du même nom. C'est une ville de 1,200 maisons et 8,000 habitans, avec un gymnase et un aqueduc remarquable. Quoique le patriciat, composé de dix-huit familles, soit en possession de la plupart des fonctions publiques, on loue la douceur du

gouvernement et l'excellent ordre des finances. Les impôts ne consistent que dans une contribution foncière et une taxe d'industrie. La fabrication principale est celle de grosses étoffes de laine.

Le territoire, entouré d'une ligne de haies vives et de tourelles, renferme, sur un espace de 18 lieues, 18,000 habitans, ou selon d'autres 25,000 habitans; il est très-riche en blés, bétail, poissons d'étang, forêts, pierres calcaires, grès, albâtre et plâtre. Des collines agréables, entrecoupées de petites rivières et étangs, donnent à la contrée une physionomie riante. La ville n'a heureusement rien, ou presque rien à démêler avec les princes voisins, quant aux droits de souveraineté.

Rottweil, sur le Haut-Necker, et près les sources de ce fleuve. Cette ville a 4,000 habitans catholiques, un lycée, un arsenal du cercle de Souabe, des filatures de soie et de laine, et un commerce considérable en fruits. Elle a deux fois changé d'emplacement; et l'on voit encore aujourd'hui, à peu de distance de la ville ancienne, un village et les restes de la seconde. La bourgeoisie est divisée en huit tribus d'artisans; les fonctionnaires, le clergé et les capitalistes forment la chambre des *seigneurs;* malgré ce nom de mauvais augure, le gouvernement penche vers la démocratie. La ville est membre allié de la confédération helvétique (1).

La *cour impériale* de Rottweil, dont le prince de Schwarzenberg, comme landgrave de Klettgau, est le *président héréditaire*, et dont les sénateurs de la ville sont membres, jouit encore d'une juridiction assez étendue dans une partie de la Souabe, et juge en concurrence avec la chambre de Wetzlar.

Le territoire de Rottweil, de 6 à 7 lieues carrées d'étendue, renferme 10 à 12,000 habitans, des carrières de plâtre et beaucoup de terrains fertiles en lin.

Schweinfurt, sur le Mein, enclavée dans l'évêché de Wurzbourg. Les antiquaires, en traduisant le nom de cette

(1) *Busching* dit que cette alliance, conclue en 1463, et confirmée en 1519, cessa par l'exclusion que la ville s'attira en 1643, pour avoir reçu garnison suédoise. Mais tous les géographes postérieurs continuent à citer cette alliance comme ayant subsisté jusqu'à nos jours.

ville par *trajectus suevorum*, prétendent qu'il y eut ici un passage qui servait de communication entre les *Suéves* méridionaux et septentrionaux; nous leur ferons, sans raillerie, l'observation que la syllabe *schwein*, en allemand, dénote plutôt un cochon qu'un suéve. *Schweinfurt* est une ville de 808 maisons et 5,600 habitans, avec quelques fortifications, un gymnase, plusieurs manufactures et fabriques, principalement de céruse, de boutons, de tabac, de vinaigre et des lainages; un bon commerce d'expédition et quelque navigation sur le Mein. La principale ressource de la ville consiste cependant dans les abondantes récoltes de grains (5 à 6,000 *malter*), et de vin (plus de 2,000 *fouder*) que lui offre son territoire, sur une étendue de trois lieues carrées; on y trouve aussi du bois de chauffage et de très-bons pâturages. Le gouvernement penche un peu à l'aristocratie; les impositions sont très-légères.

Spire, ville luthérienne de 5,000 habitans, située sur la gauche du Rhin, cédée à la république française.

Uberlingen, sur un bras du lac de Constance, qui en prend le nom. Cette ville est située sur un rocher, et les fossés ne consistent presque qu'en carrières; on y trouve une source minérale très-remarquable. On compte dans la ville 3,000 à 3,200 habitans, de la religion catholique, divisés en sept tribus, outre la *compagnie des familles honorables*; le grand-conseil est presque sans influence. Le commerce de sel et de grains, sur le lac, et l'entrepôt des marchandises échangées entre les Pays-Bas et l'Italie, sont les principales branches d'industrie.

Le territoire, d'une étendue de plus de 7 lieues carrées, avec 4,000 habitans, est singulièrement fertile en vins, en grains, fruits, bois et bétail; la filature y est répandue; et le bourg de *Sernatingen* a quelque navigation sur le lac. Néanmoins la ville n'en retire que peu de revenus, ils vont presque tous à la caisse d'un hôpital très-riche; la philanthropie semble ici outrepasser la juste mesure.

Ulm, au sud-est du duché de Wurtemberg, sur la rive gauche du Danube, lequel fleuve, un peu au-dessus de cette ville, reçoit la rivière d'Iller, et devient, par cette réunion, navigable pour les grands bateaux.

Ulm est une ville de 1,500 maisons et 14,000 habitans,

de la religion luthérienne. Plusieurs grands édifices lui donnent une apparence assez imposante. L'église principale, dite le *Munster*, est un édifice majestueux, si l'on peut appliquer ce terme à un ouvrage de l'architecture gothique, et doit, selon M. *Nicolai*, être la plus haute et la plus grande église de toute l'Allemagne, ce qui a besoin de confirmation. L'hôtel-de-ville se distingue par une horloge qui montre la marche du soleil et de la lune. Cette ville avait quelques vieilles fortifications qui n'étaient pas tenables, lorsque l'archiduc Charles, voyant l'importance de cette position sur le Danube, résolut non-seulement de relever les ouvrages d'Ulm, mais même de fortifier une montagne voisine. Ulm devint ainsi une place forte qui arrêta quelque tems les progrès du général Moreau; mais les habitans se seraient volontiers passé de la triste célébrité que ces circonstances procurèrent à leur ville. On a annoncé que la montagne, avec la citadelle qui y est construite, minée apparemment par le fleuve, s'était subitement écroulée; mais nous n'avons point encore eu des renseignemens sur cet événement.

Dans les quinzième et seizième siècles, Ulm, florissante par son industrie et son commerce, était la rivale de Nuvemberg et d'Augsbourg. Aujourd'hui, plusieurs manufactures de toiles, 2 grandes blanchisseries, quelques fabriques de tabac, une usine de cuivre et de fer, un moulin à polir, une fabrique de drogues, forment, avec plusieurs chantiers de construction, toute son industrie productive, quant à la ville elle-même. Dans le territoire qui, sur 40 lieues carrées, contient 24,000 habitans, et qui, au reste, est riche en blés, lin, fruits, bétail, bois, pierres à aiguiser, marbre et nitre, l'on trouve les endroits suivans : *Geislingen*, ville de 1,600 habitans, où l'on fait des très-jolis ouvrages à tour et du bois vernissé : il y a aussi une usine de fer, une de cuivre et un moulin à polir ; *Leipheim*, avec 1,200 habitans ; *Gingen*, avec 1,100 habitans ; *Nellingen*, avec 800 habitans ; *Merklingen* et autres endroits, où l'on trouve principalement des métiers de toiles. Une branche d'industrie, extrêmement singulière, est calculée sur la gourmandise des Viennois : on engraisse des *escargots*, et l'on en exporte jusques à 4 millions par an.

Les toiles forment un article d'exportation plus apparent,

et qui monte par an à plus de 30,000 pièces de 68 aunes. Orge mondé, froment, ouvrages en bois, têtes de pipes, tabac en poudre, sont encore des articles qu'on débite hors le pays. Enfin, par la situation heureuse de la ville, au commencement de la navigation du Danube, qui lui appartient exclusivement jusques à Ratisbonne, les affaires d'expédition et d'entrepôt viennent encore accroître l'activité commerciale.

Il est permis de croire que cette ville profiterait encore mieux de ses avantages naturels, si elle n'avait pas une constitution trop favorable à l'aristocratie. Les patriciens ont su rendre les premières places héréditaires dans leurs familles. Une mauvaise administration des finances a été la suite du mystère et de la non-responsabilité. Avec un revenu annuel de 500,000 florins d'Empire, les dettes de l'état montaient, en 1787, à une somme de 3,500,000 florins, et l'on prétend qu'elles se sont accrues encore de quelques millions. Les troubles, excités par le mécontentement du peuple, amenèrent, en 1795, un décret impérial qui autorisa la bourgeoisie à se choisir un *comité de surveillance*, qui doit balancer le pouvoir des patriciens. C'est à Ulm que le cercle de Souabe tient ses diètes particulières.

Wangen, au nord-est du lac de Constance. Cette ville catholique compte 2,290 habitans, et, dans son territoire, 8,400. Ils vivent du labourage, de quelques forges de fer et fabriques de chaudières et d'armes. D'autres, avec moins de vraisemblance, ne donnent à la ville que 1,800, et au territoire que 1,200 habitans.

Weil, enclavée dans la partie occidentale du duché de Wirtemberg. Cette petite ville, de 1,800 habitans catholiques, sans autre territoire que ses propres champs, possède cependant des manufactures de drap, une fabrique de tabac, des teintureries fines et une compagnie de commerce. Elle se distingue encore par une agriculture très-soignée, et une bonne économie des fonds publics.

Weissenburg, entre Anspach et Eichstett, dans une contrée riante et fertile. C'est une ville de 750 maisons et 6,000 habitans luthériens, avec un lycée, plusieurs manufactures de laine et de cuir, une fabrique en or et argent, une d'aiguilles, quelque commerce et une bonne économie

rurale. La forme du gouvernement est favorable à la liberté. Dans le territoire, au reste peu étendu, on voit quelques restes d'une ligne de fortifications que les Romains avaient tirée des bords du Danube à ceux du Necker; le peuple l'appelle *Muraille du Diable*. On y trouve également des vestiges de ce canal, par lequel Charlemagne voulut réunir les rivières d'Altmuhl et de Regnitz; ce qui aurait ouvert une communication entre le Rhin et le Danube.

Wetzlar, dans la Haute-Hesse, sur la Lahn. Cette ville, où le luthéranisme domine, compte 6,000 habitans, qui ne vivent ni de labourage, ni des manufactures, ni du commerce, mais *de procès*; car c'est ici que se trouve la fameuse *chambre impériale*, destinée à maintenir la justice et l'ordre entre les différens états de l'Empire. Malheureusement les princes puissans se moquent des sentences, qui ne sont pas appuyées des baïonnettes et du canon. Pour les petits états, l'envie de voir leurs intérêts discutés juridiquement, leur coûte ordinairement fort cher; car ce tribunal met dans toutes ses délibérations une sagesse si profonde et une lenteur si majestueuse, que les procès, par la multiplication des points litigieux, se trouvent prolongés jusqu'à 10 ou 20 ans: c'est là le terme ordinaire; mais on vient de juger une affaire qui a été pendante plus de 80 ans, et il y en a encore quelques-unes qui datent du dix-septième siècle. La chambre impériale exerce la haute souveraineté dans le lieu de ses séances et sur toutes les personnes attachées à elle, et dont le nombre est très-considérable.

Wimpfen, sur le Necker. Cette ville est proprement un composé de deux; savoir, du bas-Wimpfen (*W. im thal*), et haut-Wimpfen (*W. am berge*). La population réunie ne surpasse pas 2,200 individus. Une petite saline est presque la seule ressource de la ville.

Windsheim, au nord d'Anspach. Cette ville luthérienne a 700 maisons et 4,500 habitans, qui se nourrissent principalement de la culture des blés et des vignes. La ville a plusieurs édifices d'une bonne apparence. Il n'y a point de patriciat, ni d'aristocratie héréditaire. Le territoire ne contient que deux villages.

Worms, sur la rive gauche du Rhin, ville de 6,000 habitans, cédée à la France. Nous remarquerons qu'elle possède

ou possédait un petit territoire assez fertile, et d'une circonférence de 2 lieues sur la droite du Rhin. Nous ignorons quels arrangemens on a pris relativement à ce point, qui pourrait occasionner des disputes avec l'Empire.

Zell, avec le surnom *am Hamerspach*. C'est une des villes unies d'Ortenau, dont nous avons déjà parlé à l'article *Offenbourg*. Elle peut, avec son territoire, avoir 3,000 habitans. La *vallée de Hamerspach*, voisine de la ville, forme un état indépendant, dont les habitans sont au nombre de 3,000. Ces deux petites républiques, démocratiques et catholiques, n'ont d'autres ressources que le labourage, le bétail et le bois : elles n'ont qu'une seule et même voix à la diète du cercle de Souabe.

Les *villages libres* de l'Empire étaient autrefois en grand nombre, et se gouvernoient à-peu-près comme les petites villes; mais les princes voisins les ont peu-à peu subjugués par force ou ruse. Cependant il en existe encore des restes. *Soden* et *Sulzbach*, situés près de Francfort, et protégés, ou, selon d'autres relations, tyrannisés par cette ville; *Sennfeld* et *Gochsheim*, près de Schweinfurt, se distinguent par leur industrie et leur population.

On peut, sans exagération, estimer la population des villes impériales et de leurs territoires à un total de six cents quatre-vingts mille habitans.

QUATRIÈME PARTIE.

REMARQUES GÉNÉRALES

SUR L'EMPIRE D'ALLEMAGNE.

Il n'existe que trois points-de-vue sous lesquels l'Allemagne peut être regardée comme un tout; l'un, qui regarde la *géographie physique*; l'autre, qui se rapporte à l'histoire et à la constitution générale de l'Empire, et le troisième, qui embrasse les liens moraux et littéraires par lesquels tous les peuples parlant allemand sont réunis en un seul corps. De ces points-de-vue, le premier a été traité dans l'introduction à la troisième partie qui commence ce volume.

La constitution générale, tant politique que religieuse, et l'histoire générale de l'Empire comme devant principalement retracer les développemens successifs de sa constitution, feront un seul et même tableau, qui remplira la première section de cette quatrième partie. Elle ne commencera proprement que de Charlemagne. Tout ce qui regarde l'origine et l'état sauvage de l'ancienne Germanie, et sa division successive en différentes nations et ligues, n'appartient pas directement à l'histoire de l'Empire, considéré sous un point-de-vue politique. Nous avons déjà, dans l'introduction, présenté quelques hypothèses sur ces matières obscures; hypothèses qui, pour différer de celles généralement reçues, ne sont pas moins fondées sur des preuves tirées des langues gothico-germanique.

Les observations générales sur le caractère national des Allemands, qui se trouvent dans l'introduction, et les différens tableaux des mœurs dont nous avons parsemé les descriptions particulières, ne nous laissent pour tout objet, dans la *seconde section* de cette partie, que les progrès des sciences, lettres et arts, ou l'Allemagne considérée comme république littéraire.

Première section de la quatrième Partie.

Histoire pragmatique et politique de l'empire d'Allemagne.

Depuis l'immortelle victoire de *Hermann* sur *Varus*, les légions romaines n'avaient remporté que des succès éphémères sur les habitans des forêts germaniques. A la fin Rome, énervée par l'esclavage, s'estima heureuse de pouvoir opposer à ces nations belliqueuses les vastes barrières des Alpes, du Danube et du Rhin. Bientôt les Francs et les Bourguignons franchirent le Rhin ; d'autres peuples, ou plutôt des armées sorties de la Scandinavie, et grossies des Germains, allèrent, sous les noms des Goths, Lombards Vandales et autres, déchirer les restes de l'empire d'Occident.

Les régions de la Germanie, dépeuplées par cette vaste émigration, offrirent donc un asile ouvert aux nations slavonnes ou esclavonnes (1), qui, du côté de l'est, étaient pressés par les Huns. Les Slaves nommés *Wendes*, qui habitaient les pays sur l'Oder et jusqu'au-delà de l'Elbe, avaient l'esprit plus cultivé que les Germains ; les arts, le commerce, le luxe leur étaient connus : ils les introduisirent dans la Germanie ; mais, tenant fortement à leur antique religion (basée sur les *deux principes*), ils avaient en horreur le seul nom de christianisme.

Les *Francs*, dont l'empire comprenait, dans les sixième et septième siècle, les pays sur la Meuse, la Seine, la Moselle, le Rhin, le Mein et le Necker, conservèrent l'ancienne férocité germanique, en y joignant les vices des Romains dégénérés, qu'ils avaient pour voisins ; le christianisme corrompu

(1) Il règne chez plusieurs géographes et historiens français un préjugé singulier d'après lequel ils confondent les nations *Slavonnes* (Russes, Bohêmiens, Polonais, Esclavons, Wendes et autres) avec les nations *Gothico-Germaniques*, quoique ces deux races, par leur physique, leurs mœurs, leur langue, leur origine se distinguent parfaitement l'une de l'autre. Il est indispensablement nécessaire de distinguer dans l'Europe *le Nord* de *l'Est*. L'acception vague et trop étendue qu'on donne en français au mot *Nord*, n'est bonne qu'à perpétuer l'ignorance qui l'a fait naître. Nous renvoyons le lecteur au tableau ethnoglossographique, tome premier de cette Géographie.

du moyen âge devait naturellement flatter les goûts d'une nation dont l'histoire, dans ces siècles, n'est remplie que de révoltes, d'assassinats et d'adultères. Cependant les arts qui régnaient dans les Gaules, ont dû s'introduire chez eux; et, parmi leurs chefs barbares, l'histoire nomme quelques conquérans heureux, comme *Clovis*, *Thierry* et autres. Il y a encore une différence à remarquer entre les Francs et les Slaves; les derniers ne firent que de faibles tentatives pour étendre leur empire au-delà de l'Elbe et des monts de la Bohême; la démocratie fédérative qui régnait chez eux, et le degré de culture dont ils jouissaient, enchaînaient l'esprit guerrier : chez les Francs, au contraire, les rois et la noblesse, partageant un pouvoir despotique, ne pensaient qu'à reculer leurs frontières, soit dans la Gaule, soit dans la Germanie. Les Slaves d'ailleurs étaient continuellement occupés par des guerres maritimes contre les nations de la Scandinavie.

Les trois royaumes ou duchés de Saxe, de Thuringue et de Bavière, situés entre les territoires des Francs et des Slaves, conservaient les mœurs, l'idiôme, la constitution des anciens Germains. Moins policés que les Slaves, ils avaient plus d'énergie, ne les craignaient guères pour ennemis, et fesaient avec eux quelque commerce. Les Francs au contraire, par leur masse et leur union, devinrent des ennemis dangereux; les historiens des Francs parlent des conquêtes faites sur les Saxons, les Thuringiens, les Bavarois, les Frisons, les Allemands ou Suèves. Mais, à-travers une nuée de faits douteux et de noms obscurs, tout ce qu'on apperçoit clairement, c'est qu'à l'exception des pays sur le Necker, le Mein, la Lahn et jusqu'à la Lippe, la Germanie restait indépendante des Francs jusqu'au tems de *Charlemagne*. Les *Allemanni* leurs étaient soumis; mais il faut observer que ce nom ne comprenait que les habitans de la Souabe. Les apôtres de la religion chrétienne, à la tête desquels était *Winfried*, nommé ensuite *S.-Boniface*, n'étendirent pas beaucoup plus loin leurs conquêtes spirituelles. Ces prédicateurs étaient tous des moines anglais. Les lumières, sorties de Grèce et de Rome, jetaient encore dans les îles britaniques une lueur faible et mourante, qui s'éteignit bientôt dans l'immense nuit de la superstition et de la barbarie.

Au

Au milieu de ces ténèbres universelles, l'étoile de Charlemagne parut comme un météore brillant, mais accompagné d'orages. Ce fut peu pour son insatiable ambition d'avoir renversé le royaume chancelant des Lombards, battu les Sarrazins, rendu le duc de Bavière son vassal, et obtenu la couronne impériale à Rome; c'était dans la conquête du pays des Saxons, qu'il chercha son plus beau titre à la gloire militaire. Pour soumettre ce peuple puissant et belliqueux, il ne se laissa point rebuter par *trente-deux ans* de combats, de marches et d'opérations civiles et ecclésiastiques. Telle fut l'énergie des Saxons, que Charlemagne même, après toutes ses victoires, n'obtint, en 804, leur soumission entière, qu'en leur accordant les mêmes priviléges que ceux dont les Francs jouissaient, et en outre la conservation de leurs lois civiles. De-là la distinction connue en Allemagne du *droit saxon* et du *droit franconien.*

Le génie de Charlemagne nous offre un mêlange gigantesque de grandeur d'âme et de barbarie, d'un fanatisme farouche et d'une profonde politique. Tantôt Attila chrétien, il se fait précéder par la terreur; il s'entoure de destruction, et, le glaive exterminateur à la main, il propose aux peuples *la Sainte-Trinité, le baptême, ou la mort.* Tantôt, en habile homme d'état, il fonde, au milieu des pays conquis, des évêchés et des forteresses; balance le pouvoir des ducs par l'autorité des comtes ou grands-juges; place, sur tous les points menacés de son vaste empire, les *margraves* ou défenseurs des frontières; donne de nombreuses, et en partie, de très-bonnes lois; en surveille lui-même l'exécution; réprime les violences et l'orgueil des grands; visite toutes les parties de ses Etats; vole, comme un Dieu tutélaire, des bords de la Méditerranée à ceux de la Baltique, et confond, dans sa sollicitude paternelle, Franc et Saxon, et Lombard et Romain. Ce qui l'élève encore plus au dessus de ses contemporains, c'est qu'il savoit non-seulement *lire et écrire*, talent fort rare dans ces tems, mais même distinguer les hommes de talent, apprécier les sciences, sentir les charmes des lettres. Il établit les premières écoles parmi son peuple; il fonda dans sa cour une espèce d'académie; fit rechercher les poèmes des premiers Bardes, et se donna des soins assidus pour perfectionner la langue allemande. Même au

faîte des grandeurs, une simplicité militaire ne le quitta jamais. Humblement prosterné au pied des autels, il agit en souverain envers les prêtres ; l'évêque de Rome ne fut qu'un de ses sujets. Si son zèle barbare contre ceux qu'on nommait payens, alla même au-delà des barbares désirs du clergé, il est probable que, profond hypocrite, il n'a voulu que rejeter sur le compte de la religion et de l'église, les trop nombreux sacrifices humains que sa politique de conquérant lui ordonnait.

La monarchie de Charlemagne, qui s'étendit des bords de l'Ebre en Espagne à ceux de l'Elbe et de l'Eyder en Holstein, et du Pas-de-Calais jusqu'aux monts Sudètes et à la rivière de Raab en Hongrie; ce nouvel *empire romain de l'Occident* tomba, après sa mort, dans l'état le plus déplorable par les dissensions et l'ineptie de tous ses successeurs ; tant il est vrai que le génie n'est pas héréditaire dans les familles.

Ni *Louis-le-Débonnaire*, qui se vit forcé à partager la monarchie en trois royaumes indépendans de fait, quoique en apparence subordonnés à un seul empereur ; ni *Charles-le-Gros*, qui, par un simple hasard, réunit ces membres épars, n'eurent la moindre étincelle de l'énergie qui avait distingué le fondateur de la dynastie. Le mépris universel enveloppa tous ces empereurs carlovingiens ; leur histoire n'offre que des partages et des guerres intestines ; jouets de leurs vassaux, esclaves des papes, tributaires des Normands, l'Europe était pleine de leur déshonneur. Celui qui montra le plus d'énergie, le bâtard *Arnould* ou *Arnulf*, attira imprudemment en Allemagne les Huns, qui, pendant un siècle, ne cessèrent de regarder l'Empire comme une proie facile, et offerte à leur rapacité. Enfin, après la mort de *Louis IV*, les princes allemands, jugeant *Charles-le-Simple*, roi de France et successeur présomptif, indigne de la couronne, la triste série des empereurs carlovingiens finit, et de cette époque commence proprement l'histoire de l'empire d'Allemagne, quoique ce titre soit resté quelque tems attaché à d'autres états. Considérons ce que fut l'Allemagne à ce moment remarquable, c'est-à-dire, dans l'an 912.

Les bornes de ce pays étaient tellement différentes de celles d'aujourd'hui, que l'on pouvait presque regarder la ville de Worms, sur le Rhin, comme le centre. Vers l'occident, tous les pays qui composèrent dans la suite la répu-

blique des Provinces-Unies et les Pays-Bas autrichiens et français, la Lorraine, Metz, Toul et Verdun, l'Alsace, la Haute-Bourgogne ou la Franche-Comté, toute l'Helvétie, la Savoie et les Grisons, appartenaient à l'Empire. En revanche, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, et, à l'exception du Holstein, tous les pays au-delà de l'Elbe étaient absolument étrangers à l'Empire. Les margraves de *Cham* en Basse-Bavière, de *Bareuth* et de *Misnie*, surveillaient la frontière de Bohême. Plus haut, *Brandebourg*, ou, en esclavon, *Brannibor*, était la capitale d'un royaume de Wendes-Slavons, contre lequel était établi à Soltwedel, dans la *Vieille-Marche*, un *margrave*, qui, trois siècles après, vint en possession du Brandebourg. Les Cassubes, les Rugiens et autres Slaves maritimes (dans leur langue *Po-Marski* ou Poméraniens), n'étaient pas même voisins de l'Empire. Quant aux *Obotrites* qui habitaient le Mecklenbourg, il est vraisemblable que l'alliance conclue entr'eux et Charlemagne subsistait; mais leurs princes ne devinrent que long-tems après cette époque vassaux de l'Empire. Enfin, l'Autriche et la Styrie étaient le plus souvent dans les mains des Huns-Awares, dont les Hongrois ne veulent pas être les descendans; la Carniole et le comté de Cilley étaient disputés par les Esclavons ou les Croats (1). Circonscrit dans ces bornes, l'Empire était à-peu-près aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui, après le traité de Lunéville: mais, quant à l'état intérieur,

(1) Le très-estimable géographe M. Mentelle, d'ailleurs extrêmement exact dans la partie historique, s'est oublié en citant, comme des provinces fesant partie de l'Empire à l'avénement de *Conrad Ier*, non-seulement Rugen, Stetin et autres états des Slaves maritimes, qui ne furent conquis que deux siècles plus tard, mais même le margraviat de Brandebourg, dont le nom n'a été connu que depuis le douzième siècle (*Voyez* les articles *Poméranie* et *Brandebourg*, tome 3, page 233; ceux de *Mecklenbourg*, de *Saxe électorale* et autres, ainsi que *Busching*, tome 9, page 541 de la traduction française). Quand à l'Autriche, la Styrie, etc., nous savons bien que l'Empire les comptait déjà parmi ses provinces (*Voyez* tome 3, page 39); mais les Huns-Awares, qui souvent étendirent leurs ravages jusqu'en Westphalie et jusques sur le Rhin, pouvaient être regardés comme les maîtres ordinaires des provinces qui les avoisinaient immédiatement.

quelle différence ! Ces campagnes fertiles et riantes de la Bavière, de la Franconie et de la Souabe, n'étaient souvent que de vastes déserts, couverts des traces sanglantes des Huns-Awares : propriété, sûreté, liberté, étaient des priviléges réservés à quelques villes fortifiées. Quant les hordes barbares, ayant reçu de honteux tributs, trouvèrent bon de se retirer pour un ou deux ans, la faiblesse des empereurs invitait le brigandage des nobles; l'absence des lois multipliait les guerres intestines. Les tribunaux étaient nuls dans ce siècle de fer et de sang. Les terribles *juges véhémiques*, institués par Charlemagne pour dompter l'esprit remuant des Saxons-westphaliens, offraient le digne archétype de la sainte Inquisition. Cependant, quelques villes commençaient à prendre un essor dans le commerce et l'industrie. Il est sûr que le génie mécanique des Allemands s'était déjà signalé dans différentes branches, puisque le pape *Jean IX* demanda à un évêque de Freysing un *orgue* et un *musicien habile* pour le toucher. On commença à exploiter des mines. La culture de la vigne était très-commune. Quant à la constitution politique, absolument monarchique sous Charlemagne, elle avait déjà subi quelques changemens favorables à l'aristocratie héréditaire et au clergé. Louis-le-Débonnaire avait donné ou rendu aux chapitres la liberté d'élire les abbés et les évêques. Il avait conféré à ceux-ci plusieurs droits régaliens; et, par ces mesures de funeste exemple, jeté les fondemens de ce royaume que le clergé se forma au milieu de l'Etat. La promesse, que les circonstances lui extorquèrent, de ne rien entreprendre sans consulter les Etats, fut plusieurs fois répétée par ses successeurs. Une des ressources les plus ordinaires de ces empereurs carlovingiens, était de céder, l'un après l'autre, les vastes domaines de la couronne aux grands seigneurs, et cela à des conditions tellement favorables, que ces nouveaux possesseurs devinrent plutôt les égaux du souverain que ses vassaux. Cette faute politique aurait déjà pu suffire pour rendre la couronne élective; mais les empereurs carlovingiens y contribuèrent d'une manière encore plus directe. Quoique tenant l'empire par hérédité, ils firent confirmer et garantir leurs testamens par les grands seidans et par le haut-clergé, dans l'intention de mettre leurs successeurs à l'abri de toute opposition, et d'empêcher

les princes cadets de prétendre à un partage. Les grands vassaux de la couronne comprirent bientôt qu'une disposition qui avait besoin de leur garantie, pouvait aussi impunément être changée par eux. Les assemblées, autrefois destinées à reconnaître simplement le nouveau souverain, se changèrent en assemblées électives. Ce premier pas étant fait, les autres parties de la constitution durent toutes céder au torrent qui les minait. On commença à faire des conditions aux nouveaux élus. Enfin, la déposition de Charles-le-Gros donna la mesure de ce que les Etats pouvaient et voulaient. Les règnes carlovingiens doivent, sans contredit, être regardés comme l'époque où prirent naissance tous les principes anti-monarchiques de la constitution de l'Empire.

Il est tems de reprendre le fil de l'histoire. Nous avons laissé les princes allemands, à la diète de Worms, bien décidés à exclure les descendans de Charlemagne de la succession à l'Empire. Leurs regards se portèrent sur *Otton* ou *Otto*, duc de Saxe. Ce prince, âgé et infirme, eut non-seulement la sagesse de refuser un fardeau qu'il ne pouvait plus supporter, mais même la générosité d'indiquer son ennemi personnel, *Conrad*, duc de Franconie, comme le plus digne de le remplacer. Le règne de *Conrad Ier*. fut malheureux par une irruption des Huns et par des troubles intestins. En mourant, il voulut avoir pour successeur *Henri*, fils d'Otton. Si ce désir exprima une juste reconnaissance envers Otton, il ne fut pas moins très-généreux par rapport à Henri lui-même, qui, dévoré d'ambition, avait excité des troubles contre Conrad. Une fois devenu roi de Germanie, *Henri* Ier., surnommé l'*Oiseleur* (1), employa toutes les ressources d'un génie actif pour procurer à l'Allemagne un état plus heureux. Il répondit aux superbes Hongrois (2), qui venaient demander le tribut annuel : *Je vous le paierai, non pas en or,*

(1) Parce qu'il aimait beaucoup la chasse aux oiseaux, il fut même trouvé à cet exercice, lorsqu'on vint lui apprendre son élection.

(2) Il est très-remarquable que les Allemands, si souvent pillés et mis à contribution par les *Huns-Awares*, n'ont point distingué ce peuple des *Hongrois*. C'est une nouvelle preuve en faveur de notre opinion pour l'*identité* de ces deux noms d'une même nation (*Voyez* ce que nous avons dit tome 3, page 205).

mais en fer. Il tint parole ; et, depuis les éclatantes victoires qu'il remporta, ces terribles brigands se continrent dans leur pays. Henri vainquit de même les Slaves, et fit des conquêtes au-delà de l'Elbe ; mais il paraît qu'elles ne restèrent pas long-tems à l'Empire. Ce prince fit des lois intéressantes, construisit ou fortifia beaucoup de villes, comprima l'anarchie féodale, et mérita, par ses grandes qualités, l'épithète que la fortune avait réservée à son fils et successeur. *Otton* Ier., surnommé *le-Grand*, réunit, en 962, le titre d'empereur romain à celui de roi des Germains : il se soumit l'Italie ; mais cette brillante conquête devint bientôt une source de malheurs pour l'Allemagne et d'humiliations pour les empereurs, qui, toujours occupés à maintenir leur autorité au-delà des Alpes, et toujours trahis et opprimés par les papes, s'épuisèrent en des guerres inutiles, et perdirent de vue l'Allemagne elle-même. Otton-le-Grand montra beaucoup de faiblesse ; cependant il réprima les nombreuses révoltes que suscitèrent contre lui les princes de sa maison ; il recueillit les fruits que Henri Ier. avait semés. *Otton II* est représenté par les historiens allemands comme un grand prince, pour avoir vaincu les Slaves, les Polonais, les Danois (1), les Hongrois, et pour avoir porté la terreur de ses armes jusques sous les murs de Paris. Les Italiens, au contraire, détestent sa mémoire, ils lui donnent le surnom de *Sanguinaire* ; ils l'accusent d'avoir fait massacrer, à Rome, à la fin d'un repas, tous ceux dont il avait quelque faute à punir ou quelque péril à craindre. *Otton III* est aussi dépeint comme un prince féroce et qui n'épargnait point le sang ; il joignit à ce vice deux autres qui se suivent presque toujours, la bigoterie et la mauvaise foi. Sa conduite à Rome prouve la vérité de ces inculpations. Après avoir fait trancher la tête à Crescence, patriote romain, auquel il avait promis la vie, il séduisit la veuve de cet infortuné sous une promesse de mariage, et l'abandonna bientôt à la misère. *Stephanella*, ce fut le nom de cette malheureuse, se vengea en l'empoisonnant. Il mourut sans enfans. C'est à tort que plusieurs auteurs font remonter jusqu'au dernier des Ottons l'institution

(1) Il n'a certainement point eu de guerre avec les *Suédois*, entre lesquels et l'Allemagne il n'y eut aucun point de contact.

des électeurs; le droit d'élection fut encore exercé par tous les princes et prélats sans distinction. Mais les assemblées générales des Etats devinrent vers ces tems moins fréquentes.

Les empereurs, quoiqu'électifs, conservaient encore la haute juridiction, le pouvoir législatif, la nomination à toutes les dignités; cependant une convention tacite les obligeait déjà de donner au fils l'office du père, à moins qu'il n'y eût des obstacles majeurs. L'institution des comtes palatins, ordinairement attribuée aux empereurs de la maison de Saxe, fut un pas vers l'aliénation d'un droit régalien de la plus grande importance, celui de la haute jurisdiction. Mais ces offices ne furent encore que temporaires et révocables à volonté. Quant aux affaires de l'église, Otton Ier. fit même reconnaître le droit de l'empereur à élire le pape, mais les avantages qu'il obtint paraissent avoir été négligés ou abandonnés par ses successeurs.

Les prétentions du clergé trouvèrent encore moins d'obstacles de la part de *Henri II*, duc de Bavière, qui, en 1002, succèda à la couronne. Ce fut pour la sainte église un autre Louis-le-Débonnaire. Les historiens *papistes* prétendent que cet empereur a formellement prêté foi et hommage au Saint-Siége, et reconnu qu'il ne tenoit l'empire que comme fief de la main du vicaire du Christ. Quelques auteurs allemands repoussent avec indignation cette anecdote, qu'ils traitent de fabuleuse; d'autres critiques, plus impartiaux, semblent au moins douter que le pape eût pu obtenir un aveu si humiliant d'un empereur, de la protection duquel il avait grandement besoin. Cependant, en considérant toute la conduite de Henri II, on serait tenté d'y croire. On vit ce prince deux fois, par crainte, par satiété du monde ou par une piété mal-entendue, abdiquer l'empire; et il n'en reprit les rênes la seconde fois que sur les instances de Richard, abbé de Saint-Vannes, sous lequel il voulut se faire moine; ce brave prélat fit semblant de recevoir l'ex-empereur; mais lui ayant fait reconnaître qu'un religieux devait à son supérieur une obéissance aveugle, il se servit de ce préjugé pour ordonner à Henri de retourner à son poste, et continuer à gouverner ses Etats. Henri II fut canonisé par l'église pour avoir vécu dans une parfaite virginité avec son épouse *Cunégunde*. L'histoire nous dépeint ce prince sous des traits difficiles à

concilier ensemble. Brave et généreux, il se fait respecter par les ennemis de l'Empire; et élevé au-dessus de la barbare méfiance qui régnait alors entre les souverains, il visite, sans gardes, Robert, roi de France et son adversaire; il parcourt toutes les provinces de son empire, et fait par-tout bénir son zèle pour la justice; d'un autre côté, il cède à toutes les usurpations du clergé, enrichit excessivement les monastères et les évêchés, et abolit entre autres les avoueries établies par Otton Ier., ou les surveillances sur les Etats ecclésiastiques, confiées aux princes séculiers. Actif et ambitieux avant d'obtenir la couronne, il en semble bientôt dégoûté, et ne recherche que la gloire d'une austère dévotion. Ce n'était que dans un siècle superstitieux que tant de bonnes qualités pouvaient subsister à côté de tant de faiblesses.

La couronne impériale passa, après une élection un peu orageuse, de la maison de Saxe à celle de Franconie. *Conrad-le-Salique*, descendant de Conrad Ier., fut couronné en présence des représentans de toute la noblesse, rangés sous leurs *six bannières*, et des députés des villes. C'est en vain qu'on a voulu faire remonter l'origine des électeurs jusqu'à cette epoque. Conrad put même, sans demander l'avis des princes, mettre au *ban* le duc Erneste de Souabe, qui lui opposa en vain une résistance énergique. Le ban était une imitation des proscriptions, et privait celui qui en était atteint de tous les fiefs qu'il tenait de l'Empire. Conrad, vainqueur des Hongrois et des Italiens révoltés, eut encore le bonheur de réunir à l'Empire le royaume de Bourgogne, qui en était resté séparé pendant plus d'un siècle. Les petites guerres entre les princes, les nobles et même les moindres particuliers devinrent de jour en jour plus fréquentes; l'empereur opposa à ces désordres l'institution de ce qu'on appela la *Treuge* ou la *Paix de Dieu;* c'était une ordonnance qui, au nom de l'église, et sous peine d'excommunication, interdisait tout combat pour certains jours de la semaine, que les prêtres devaient indiquer; ordonnance qui prouve à-la-fois la barbarie du siècle et l'immense autorité du clergé.

Henri III, surnommé *le-Noir*, contint heureusement les Bohêmiens, les Hongrois et les ennemis intérieurs de l'Empire. Il se créa une source de désagrémens, en ne tranchant pas avec assez de fermeté les querelles des papes, dont

plusieurs à-la-fois se disputaient la tiare. Il fit nommer son fils *roi des Romains*, dans l'intention de réunir plus étroitement l'Italie à l'Allemagne.

Nous venons à un règne des plus mémorables et des plus malheureux, à celui de *Henri IV*. Ce prince fut d'abord sous la tutelle de sa mère, et ensuite sous celle des archevêques de Mayence, de Cologne et de Brême. On prétend que ces prélats, pour éloigner des affaires le jeune prince, favorisèrent son penchant pour la débauche. Le pape Nicolas II n'oublia pas non-plus de profiter de cette minorité ; il fit déclarer, dans une assemblée de prélats italiens, que les papes, sur l'élection des seuls cardinaux, prendraient possession du Saint-Siége, sans attendre la confirmation de l'empereur. Alexandre II eut l'audace de mettre en pratique cette doctrine, attentatoire aux droits de l'Empire : il alla bien plus loin, en investissant, au nom du Saint-Siége, les princes normands, des pays qui composèrent, dans la suite, le royaume de Naples, comme si ces pays appartenaient aux papes. Mais elle avait déjà pris racine, cette doctrine monstrueuse, qui donnait au pape la souveraineté de toute la terre.

Ce fut dans des tems si défavorables à tout monarque actif et éclairé, que Henri IV, échappé des liens de la tutelle, prit les rênes du gouvernement. Il eut d'abord à combattre les Saxons qui, épousant la cause de leurs princes, haïssaient la maison de Franconie, et qui, bientôt, comprirent que les forteresses nouvelles, construites dans leur pays, étaient plutôt destinées contr'eux que contre les ennemis extérieurs. Henri, par-tout vainqueur, pardonne à tous; et, mêlant son zèle pour le rétablissement de l'autorité impériale avec une générosité confiante et une grande affabilité, il aurait, sans doute, pu rendre à l'Empire un calme parfait, si sa mauvaise fortune ne lui eût suscité le plus dangereux ennemi dans la personne d'un pape ambitieux et perfide.

Un ecclésiastique obscur, nommé *Hildebrand*, se fait un nom à force d'intrigues ; il captive la bienveillance de la populace. Porté au Saint-Siége par le choix très-irrégulier des Romains, contre le gré des cardinaux, il voit chanceler son autorité, et envoie un humble message à Henri IV, offrant de résigner, si l'empereur l'ordonnait. Henri crut

frapper un grand coup de politique, en confirmant le nouveau pape, et en lui prêtant des secours pour se maintenir. Il s'imagina que cet exemple servirait à prouver la dépendance dans laquelle le sacerdoce etait et devait être de l'Empire. Mais Hildebrand, à présent *Grégoire VII*, se vit à peine affermi dans le Saint-Siége, qu'il commença à contester à l'empereur l'antique droit de l'*investiture*. Considérons cet objet de tant de querelles sanglantes. Des territoires considérables avaient été joints aux prélatures; des empereurs faibles avaient accordé au haut-clergé plusieurs droits régaliens; les chapitres avaient peu-à-peu obtenu le droit d'élire les évêques et abbés; ceux-ci recevaient leur *institution canonique* du Saint-Siége; mais, après tout, leurs territoires, restant toujours *fiefs de l'Empire*, ne pouvaient leur appartenir qu'en vertu d'une investiture solennelle de la part de l'empereur. Ainsi, le prélat nouvellement élu devait se présenter au souverain ou à ses ayans-commission, pour recevoir *la croix*, *l'anneau*, *la crosse*, qui étaient les marques caractéristiques de son inféodation, comme *la bannière* l'étaient pour les ducs et *l'épée* pour les rois, vassaux de l'Empire. Rien de plus clair que ce droit. Puisque les territoires, assignés aux prélats pour soutenir leur dignité, fesaient partie des domaines de la couronne, c'était bien le moins que le souverain en accordât la jouissance avec des cérémonies qui rappelaient son suprême pouvoir. Mais, au dire du clergé, l'église devrait former un Etat dans l'Etat. Tel a constamment été le but de ses chefs. Aucun d'eux n'a développé cette ambitieuse politique avec plus d'audace et plus de suite que ne le fit Grégoire VII.

Cet homme, grand et opiniâtre dans ses desseins, posséda à-la-fois cette chaleur impétueuse qui entraîne le succès, et cette froide et artificieuse prudence qui prévient les revers : nourri dans les disputes, il était armé de toutes les subtilités de l'école; ami et confident de plusieurs papes, il connaissait toutes les ressources de la politique romaine et toutes les intrigues des cours. Il sut conserver l'extérieur d'une très-grande austérité de mœurs, tandis qu'en secret il se prêtait aux désirs de la voluptueuse et ambitieuse comtesse *Mathilde*, dont l'influence et les richesses lui furent d'un grand secours. Tel était l'ennemi que le Henri IV de l'Alle-

magne avait à combattre. En vain ce prince intrépide brava les foudres de l'excommunication que le pape lançait contre lui, l'Empire entier était ébranlé et soulevé ; ces mots terribles : « *Au nom de l'Eglise, je défends à Henri de gouverner* » *l'Allemagne et l'Italie ; au nom de Dieu, je délie ses sujets* » *de leur serment de fidélité* »; ces mots, jusqu'alors inconnus, roulèrent comme un tonerre des bords du Tibre à ceux de l'Elbe : Henri vit aussi-tôt tous ses anciens ennemis voler aux armes ; chaque victoire qu'il gagna, fut suivie d'une nouvelle révolte ; sa générosité, peut-être imprudente, ne servit qu'à rendre les mécontens plus hardis ; sa loyauté ne rencontra que des traîtres, et sa libéralité que des ingrats : sa franchise ne fit que l'exposer à la dérision (1). Enfin le pape, appelé par un puissant parti, se préparait à paraître à Augsbourg pour *juger l'empereur* dans une diète solennelle. Henri, ne pouvant plus espérer à sortir vainqueur d'une semblable lutte, résolut d'avoir plutôt les Italiens que ses compatriotes, les Allemands, pour spectateurs de la cruelle humiliation qu'il allait subir. C'est du moins ainsi qne nous croyons pouvoir concilier, avec l'élévation de son caractère, la résolution qu'il prit d'aller en personne en Italie, demander au pape l'absolution. L'orgueilleux pontife était à Canosse, chez la fameuse Mathilde (2), nageant dans le faste et les voluptés : il refuse d'admettre l'empereur, qui, les pieds nuds, et couvert du cilice des pénitens, attendait dans la cour du château, en ne prenant que le soir quelques alimens grossiers. On le laissa trois jours dans cet état. Enfin, les superbes portes s'ouvrent, et le roi de tant de rois, prosterné aux genoux d'un prêtre, naguères son sujet, reçoit l'absolution de ses vertus !

Cependant le triomphe de Grégoire ne fut que de courte durée. L'Italie, déjà scandalisée par ses familiarités avec la comtesse Matilde, retentit bientôt d'un bruit plus alarmant pour les différens Etats. On prétendit que cette princesse venait de donner tous ses domaines au pape. Par cette aug-

(1) Le Henri IV de l'Allemagne avait la même faiblesse pour le sexe que celui de France ; il crut toucher le cœur du pape en lui faisant la confession de ses péchés galans ; le perfide prêtre eut l'atrocité de publier ces aveux.

(2) Elle était la cousine de l'empereur.

mentation de pouvoir, Grégoire devint, aux yeux des princes et des villes d'Italie, aussi dangereux, aussi détestable que l'étaient ordinairement pour eux les empereurs ; car, dans toute cette lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, il ne faut pas attribuer le zèle que les Italiens, et sur-tout les Lombards, montrèrent contre les empereurs, à des motifs purement religieux ; c'était l'esprit de l'indépendance et de la démocratie ; c'était du moins l'aversion pour un maître étranger, qui liait si étroitement les intérêts de l'Italie à ceux du pape. Voilà la véritable raison de ce zèle subit que, peu de tems après la scandaleuse scène de Canosse, les Lombards montrèrent pour l'empereur. Ce prince se vit bientôt à la tête d'une armée. Le pape fut assiégé dans ce même château de Canosse, qui avait servi de théâtre à son triomphe. Mais les mécontens en Allemagne venaient de nommer *Rodolphe* empereur. Henri confie le siége de Canosse aux Lombards ; repasse les Alpes, et défait Rodolphe. Grégoire, assiégé dans Canosse, avait encore l'insolence de déclarer « que, sans » reconnaître Rodolphe, il ratifiait la déposition de Henri, » et qu'il accorderait sa faveur à celui qui se comporterait » avec le plus de déférence envers le Saint-Siége ». Echappé, probablement par la trahison des Lombards, il va soulever le royaume de Bourgogne en faveur de Rodolphe. Ce fut en vain : Rodolphe périt ; la révolte se disperse ; tout fléchit devant Henri, qui, à la tête d'une armée formidable, conduit le nouveau pape, Clément III, à Rome. Grégoire s'enfuit à Salerne, où bientôt il mourut dans des transports de rage et de vengeance.

La fortune n'avait accordé aux mérites de l'empereur qu'un repos momentané. Grégoire eut bientôt un imitateur dans *Urbain II*, qui suppléa à ce qui lui manquait en énergie par une politique encore plus astucieuse et plus atroce que celle de son modèle (1). Il ne fut pas content de soulever contre

(1) Dans quelques abrégés français, et même dans un cours d'histoire et de géographie très-estimé, toutes les actions d'Urbain II sont attribuées à Grégoire VII. Nous citerions pour nous *Lenglet Dufresnoy*, les histoires de l'Empire par *Spener*, *Heiss* et autres, s'il était nécessaire de prouver des choses que personne n'oserait nier, et qu'on ne peut confondre que par inadvertance.

Henri ses sujets ; c'était dans la famille même de l'empereur qu'il allait lui chercher des bourreaux. Par les perfides conseils d'Urbain, le fils aîné de Henri, Conrad, qui était nommé roi des romains, épouse la fille de Robert Guiscard, prince normand, et le plus cruel ennemi de l'empereur. Après cette déclaration de guerre, Conrad lève l'étendard de la révolte. La vieille Mathilde corrompt, par ses présens, l'impératrice Adélaïde. Une bulle d'excommunication arme les princes, dont l'empereur avait voulu réprimer les injustices. Un fils restait à ce malheureux souverain ; Henri V est couronné roi des romains, et proclamé successeur à l'Empire. A peine la mort de Conrad fut-elle connue, que le fils cadet suit l'exemple de l'aîné. Ici s'ouvre une des scènes les plus horribles dans l'histoire. Le fils combat le père ; un père qui venait de le couronner ; un père prêt à descendre dans la tombe ; et c'est le vicaire de Dieu qui arme le bras de ce parricide ! et ce sont des archevêques qui conduisent les armées de ce rebelle ! — Le vieux monarque écrit à son fils une lettre pleine de tendresse ; il lui représente que la mort d'un père va bientôt lui frayer le chemin à cet Empire, dont il est si cruellement avide ; le monstre répond : « *qu'il ne peut reconnaître dans* » *un excommunié ni son roi ni son père* ». — Bientôt une ruse infâme, inventée par quelque prêtre, est employée contre ce vieillard, qui, encore d'un bras vigoureux, défendait sa couronne. Son fils rebelle lui écrit qu'il se repent de ses fautes, qu'il a fait assembler les Etats de l'Empire, et qu'il s'offre pour médiateur entre lui et les mécontens. Le père infortuné se rend à *Bingen*, pour avoir une entrevue avec son fils ; il n'est suivi que d'une garde peu nombreuse ; à peine arrivé, on le fait prisonnier, les légats du pape renouvellent l'anathème ; l'archevêque de Mayence lui annonce sa déposition, et lui ordonne de rendre les ornemens impériaux. Henri se retire dans une chambre voisine, et retourne bientôt décoré de tous les attributs de la suprême majesté ; sa taille héroïque, son port noble, ses cheveux gris, tout aurait dû frapper de respect ses plus cruels ennemis, lorsqu'il dit ces mots : « *Si quelqu'un a oublié son serment, qu'il* » *vienne m'ôter ces marques d'une dignité fatale* ». — Les princes semblaient hésiter ; de lâches prêtres s'approchent de lui ; l'un lui enlève la couronne, l'autre lui arrache ses

vêtemens; ils le dépouillent presque nu; il ne leur oppose aucune résistance, ce héros qui était sorti vainqueur de soixante-deux batailles. Croyant qu'on allait lui donner la mort, il se jette, dans un mouvement de piété, aux pieds d'un cardinal-légat, pour demander l'absolution; ce vil prélat se tourne avec dédain; l'ex-empereur demande à l'évêque de Spire d'être reçu comme chanoine laïque à la cathédrale de Spire, fondée et dotée par ses ancêtres; l'évêque ajoute l'insulte au refus. Cette conduite extravagante du clergé devait même, dans un pays barbare, procurer à l'infortuné Henri quelques amis; il est délivré de sa prison, et se retire dans les Pays-Bas, où la douleur finit bientôt ses jours. Sa dépouille mortelle resta pendant cinq ans privée de la sépulture chrétienne.

L'église romaine pensa perdre le fruit de tant de crimes. Henri V se vit à peine affermi sur le trône, dont il venait de précipiter son père, qu'il changea de langage envers le clergé. Dur, sombre, artificieux, parjure et sanguinaire, il eût été un digne ennemi d'un Grégoire VII; mais il n'eut à combattre que *Paschal II.* Ce pape se laissa intimider à signer une convention, par laquelle l'empereur cédait le *droit d'investiture*, mais le pape déclarait *tout ecclésiastique incapable de tenir un fief temporel;* Henri ajouta astucieusement la clause que cette convention ne serait valable qu'après avoir été ratifiée par les évêques Il était facile à prévoir que cette ratification n'aurait jamais lieu; les évêques, plus soigneux de conserver leurs revenus que la prétendue dignité de l'église, se déchaînèrent contre le pape, et préférèrent de reconnaître dans l'empereur le droit d'investiture que de perdre tous leurs fiefs. Henri somme le pape d'accéder à ce nouvel arrangement; il s'y refuse. Aussitôt quatre des plus vénérables cardinaux sont amenés devant le pontife; des bourreaux les suivent en brandillant leurs glaives; Henri V dit au pape: *Signez, ou l'exécution commence.* Paschal signe. Henri lui ordonne de se rendre dans l'église, et après un office solennel, de jurer sur l'hostie qu'il ne l'excommunierait jamais.

Par ces procédés, tyranniques à la vérité, Henri crut avoir à jamais mis une fin à cette longue querelle; mais il apprit bientôt que Paschal avait convoqué un concile pour le *faire* excommunier, prétendant de cette manière ne point

rompre son serment ; les troubles recommencèrent, et continuèrent sous Gelase II et Calixte II ; l'empereur, occupé par des guerres intestines et extérieures, peut-être aussi troublé par la conscience de ses crimes envers son père, et effrayé par la crainte d'une fin aussi tragique, signa enfin, à Worms, en 1122, le fameux acte par lequel il céda aux papes l'investiture des dignités ecclésiastiques par l'anneau et la crosse, ne se réservant que le pouvoir d'investir par le sceptre des droits régaliens et des biens séculiers. Quoique le pape n'obtint pas par ce traité tout ce qu'il désirait, on a peine à concevoir comment un homme de la trempe de Henri V, put se soumettre à recevoir des bulles, dans lesquelles Calixte II lui écrivit entre autres ces mots insolens : « *Nous vous chérissons d'autant plus que vous nous obéissez* » *avec plus de dévouement que vos prédécesseurs* ». Sans doute Henri V ne fit que cacher son dépit, et se préparer en secret à une vengeance éclatante, lorsque sa mort vint assurer le triomphe de l'église.

Car si jamais empereur s'humilia devant les successeurs de S.-Pierre, ce fut *Lothaire II*, duc de Saxe. Tantôt valet-de-pied, et tantôt palefrenier du pape, il le sert à table, lui amène son cheval, lui tient l'étrier ; enfin il lui rend tous les devoirs d'un domestique. Loin de s'indigner de voir ainsi avilir la majesté nationale, les seigneurs allemands s'applaudissaient d'avoir pour empereur un prince aussi faible ; un prince qui reconnut solemnellement l'hérédité des fiefs et des arrières-fiefs, déjà en partie introduite par l'habitude ; qui soumit les officiers impériaux dans les villes aux seigneurs féodaux ; qui céda aux Etats le droit de paix et de guerre, le droit des armes et beaucoup d'autres prérogatives de la couronne impériale. Ce fut à son avénement que les Etats conférèrent à *dix princes* le droit d'élection : voilà la première origine connue du collége des électeurs. On croit aussi que les princes commencèrent sous cet empereur à prendre le titre de *co-imperantes*, c'est-à-dire, ayant part au gouvernement de l'Empire. Le règne de Lothaire II fait époque dans l'histoire de l'Empire ; de lui date et l'indépendance presqu'entière du Saint-Siège et celle des princes de l'Allemagne.

Une nouvelle dynastie, appelée au trône impérial, va nous présenter une série de règnes intéressans, tant par les talens

et l'activité des princes, que par les premiers efforts que fit sous eux l'esprit national de l'Allemagne pour sortir de la barbarie et de l'ignorance. En général, le siècle des empereurs de la maison de Souabe, de 1138 à 1250, semble déjà se dégager un peu des ténèbres du moyen âge. Malheureusement cet aurore d'un âge policé, fut bientôt obscurcie par des orages politiques. La brillante chimère des croisades dépeupla une moitié de l'Europe; les éternelles guerres des Guelphes et des Gibelins, retardèrent de plus d'un siècle les progrès de l'industrie, et sur-tout de l'agriculture. La lutte des papes contre les empereurs prend maintenant tous les caractères d'une guerre entre deux souverains. L'interêt de ce que les princes appellent *la liberté germanique*, se lie à celui du Saint-Siége. Les républiques italiennes et hanséatiques développent les premiers élemens du système commercial moderne. Le luxe et les arts commencent à renaître. Dans les *Minne-sanger*, l'Allemagne voit ses Troubadours. Les châteaux cependant ne sont encore que des repaires devant lesquels le voyageur ne passe qu'en tremblant. L'épée fait la seule loi reconnue. L'Europe s'agite; et, tout en courant après des fantômes, elle exerce ses forces, et semble présentir sa grandeur future.

Conrad, duc de Franconie et de Souabe, de la célèbre maison de Hohenstaufen, commence la série des empereurs *de la dynatie de Souabe* (1). Il mit au ban de l'Empire Henri-le-Superbe, de la maison des Guelphes, duc de Bavière. De-là le parti des *Guelphes*, qui tenaient pour la maison du même nom, et des *Gibelins*, qui défendaient la maison de Souabe. On n'a point encore découvert l'étymologie de ce dernier nom (2). Les Guelphes s'attachè-

(1) Quelques auteurs français comptent mal-à-propos Lothaire II et Conrad III parmi les empereurs de la maison de Franconie, dont Louis V fut le dernier.

(2) On prétend communément que la petite ville de *Waiblingen*, chef-lieu du patrimoine des empereurs franconiens, dont la maison de Hohenstaufen venait d'hériter, a donné à leurs adhérens le nom de *Waiblinger*, changé par les Italiens en *Guaiblingi*, et ensuite en *Gibellini*. Le nom des *Gibellins* resta long-tems au parti aristocratique dans les républiques italiennes.

rent

rent aux papes ; c'était toujours la ressource de ceux qui voulurent s'opposer aux empereurs ; de-là ce nom fut étendu à tous les partis anti-impériaux, souvent très-différens l'un de l'autre, on le donna aux démocrates de l'Italie, aussi-bien qu'aux princes de l'Allemagne. Conrad II, entraîné par les déclamations du fougueux moine, nommé depuis *S.-Bernard*, entreprit une croisade, dont il ne retira d'autre fruit que la perte d'une innombrable armée, et la diminution de son autorité dans l'Empire. Il fit de vains efforts pour rétablir le roi de Pologne, Uladislas, qu'un archevêque de Gnesne avait déposé. La ville d'Utrecht, mécontente d'une sentence de l'empereur, en appela au pape. Telle était alors l'influence prédominante du clergé.

Fréderic Ier., surnommé *Barberousse*, neveu de Conrad, et désigné par lui, fut élu à Francfort du consentement de tous les princes. Ses premiers pas dans la carrière marquèrent de l'énergie et du courage. Le puissant Henri-le-Lion, duc de Saxe, succomba sous un décret de proscription lancé par l'empereur. Milan, Pise et autres villes de la Lombardie, lui opposèrent en vain une ligue rebelle ; mais Fréderic Barberousse ne connut point la politique de la générosité ; témoin la cruelle humiliation qu'il fit subir aux Milanais, en exigeant que l'archevêque, le clergé portant les reliques, les consuls, la noblesse, en habits de cérémonie, nuds pieds, l'épée sur le cou, et le peuple, la corde au cou, vinssent à son camp lui demander pardon de l'insurrection qu'ils avaient faite. Pour rendre cette pénitence plus pénible, il éloigna son camp d'une demi-lieue, et fit passer les supplians entre deux files de soldats armés. Un tel outrage ne fit qu'exalter l'esprit républicain de ce peuple, et le porter à une nouvelle rebellion. Fréderic fit raser les murailles et la plupart des maisons, y fit passer la charrue et semer du sel. La cruelle exécution d'Arnould de Brescia, jeta encore un jour plus défavorable sur le cœur de ce prince. Arnould lui avait été livré par le pape Adrien IV, comme un hérétique et un républicain ; Fréderic, en despote et en chrétien, le fait brûler publiquement. Ces faits, parmi une foule d'autres, prouvent assez que les historiens d'Italie ne l'ont pas, sans raison, dépeint comme un tyran. Les Allemands, au contraire, louent son intégrité, son patriotisme, et la vigilance avec laquelle il combattit le

brigandage des nobles ; rendit la Pologne tributaire de l'Empire ; conserva la suzeraineté sur le royaume d'Arles ; revendiqua l'exercice de souveraineté sur la ville de Rome et comprima l'audace d'Adrien IV, qui, tout homme vertueux qu'il était en particulier, suivit dans les affaires publiques la politique ambitieuse de ses saints prédécesseurs, en défendant aux évêques de prêter serment de fidélité à l'empereur. Fréderic soutint ensuite *Victor II* contre *Alexandre III*, qui lui disputait le siége papal ; mais il commit une grave erreur politique, en fesant décider solennellement, par quatre docteurs de Bologne, que tous les royaumes de la terre étaient de droit soumis à la couronne impériale ; c'était annoncer des prétentions à la monarchie universelle. Les autres souverains de l'Europe, craignant tout d'un pape dévoué à un conquérant, se déclarèrent aussi-tôt pour Alexandre III, homme d'ailleurs estimé pour ses vertus. Dans ce moment critique, une peste détruit l'armée de Fréderic, et ce prince se voit obligé d'abaisser son sceptre devant la crosse victorieuse de l'évêque de Rome. Il est même forcé, dans une entrevue qu'il eut à Venise avec le pape, d'observer le cérémonial humiliant que Lothaire II avait introduit. Telle était la force des préjugés, que cet empereur, à l'âge de 70 ans, ne vit de meilleur moyen, pour rétablir sa réputation, que d'aller entreprendre une croisade. Il y déploya de grands talens militaires, battit le sultan d'Iconium et les Seldjoucides ; mais il mourut pour s'être baigné dans les eaux du Cydnus, dont la fraîcheur avait presque coûté la vie à Alexandre-le-Grand. Selon d'autres, il se noya dans le fleuve Saleph, près Séleucie. On dit que les revenus de cet empereur montaient à 18 millions de marcs ; somme immense dans ce tems. Ce fut vers la fin du douzième siècle que le nom d'*Allemagne* commença, chez les Italiens et Français, à remplacer ceux de Germanie et de Teutonie.

Deux entreprises plus solides que la conquête de la Terre-Sainte, occupèrent le fils de Barberousse, *Henri VI*, qui avait été couronné roi des Romains du vivant du père. Il conquit sur l'usurpateur Tancrède le royaume de Sicile, dont son épouse, l'impératrice Constance, était incontestablement l'héritière légitime. Il chercha en-vain à faire déclarer la couronne impériale héréditaire dans sa famille. De semblables

entreprises durent, sans doute, déplaire aux princes allemands, qui ne visaient qu'à l'indépendance : elles durent encore plus choquer la cour de Rome, qui se vit alors environnée des Etats de l'empereur : mais les historiens, qui devraient se piquer d'impartialité, pourquoi s'acharnent-ils à décrier la mémoire de Henri VI ? « Il a voulu détruire la liberté germanique »; soit : il n'a fait qu'imiter Charlemagne et Otton ; il n'a voulu que reprendre un pouvoir qu'il crut avoir été injustement diminué par les princes. « Il a épuisé les forces de l'Empire pour faire une conquête lointaine, et qui entraîna, dans la suite, la ruine de sa maison ». C'est vrai en partie; mais pouvait-il prévoir des événemens qui eurent lieu un demi-siècle après sa mort ? Devait-il abandonner à un usurpateur son légitime héritage ? Enfin, et c'est le principal, devait-il laisser échapper une occasion de réunir à la couronne impériale un royaume puissant, fertile, et important par sa situation, un État qui servait d'appui et d'asile aux papes, toutes les fois qu'ils trouvaient à propos de se révolter contre les empereurs, et de troubler le repos de l'Etat ? Nous ne voyons qu'un seul reproche grave à faire à Henri VI; il a voulu trop faire à-la fois. Chacune de ses entreprises aurait exigé toute son attention, pour réussir et pour se consolider parfaitement. Ce qu'on dit sur son avarice et sa cruauté, n'est pas décidément prouvé. Si plusieurs de ses sujets lui portaient une haine violente, on est fondé d'en attribuer la cause aux intrigues des pontifes, qui, prétendant à la suzeraineté de Naples, ne voulaient pas avoir, pour vassal et voisin, un prince si dangereux par sa puissance que l'était Henri VI. En un mot, on ne doit pas légèrement blâmer un prince qui a réussi à conquérir un royaume, malgré la défense du pape, dans un siècle où tous les souverains obéissaient aux ordres de Rome, et où *Célestin III*, littéralement parlant, foula aux pieds la couronne impériale, avant de la mettre sur la tête du monarque.

La minorité de *Fréderic II*, élu roi des Romains, du vivant de Henri VI, fut favorable à l'accroissement du pouvoir sacerdotal. *Innocent III*, pour les raisons que nous venons d'indiquer, n'aimait point la maison de Souabe. Il fit élire *Otton IV* roi des Romains. Ce duc de Saxe était moins puissant, d'ailleurs plus éloigné ; deux grands mérites aux

yeux d'Innocent, qui s'occupait à fonder la grandeur temporelle du Saint-Siége, en s'emparant de nouveau de la succession de Mathilde (1), que Henri V avait réunie à la couronne, et en déclarant, de sa propre autorité, la ville de Rome indépendante de l'Empire. Cependant, les partisans de la maison de Souabe conférent au tuteur et oncle du jeune Fréderic, nommé *Philippe*, le titre du roi des Romains, qui, proprement, désignait le successeur présomptif; mais on le donna à Philippe pour affermir son autorité chancelante. Aussi-tôt *Otton de Wittelsbach*, fondateur de la maison de Bavière, et bigot comme tous ses descendans, est chargé d'assassiner Philippe; ce qu'il exécuta. Ni le pape ni Otton IV ne retirèrent de ce crime le fruit espéré. Une juste indignation attacha les Allemands aux intérêts de *Fréderic II*. Ce jeune souverain suppléa à ce qui lui manquait en qualités physiques, par de grands talens et de vastes connaissances. Tout ce qu'on appelait alors sciences, lui était familier; il parlait toutes les langues alors dominantes en Europe : mais, avec toute son énergie, il se vit obligé à confirmer au pape, Honorius III, les usurpations d'Innocent, et de jurer qu'il irait conquérir la Terre-Sainte. Il eut beaucoup de peine à contenir ses sujets d'Italie, chez lesquels on prétend qu'il voulait transférer le siége de l'Empire, constamment en butte aux insolences et aux cabales des papes, qui l'excommunièrent plusieurs fois. Pour se justifier aux yeux d'une multitude superstitieuse, il entreprit une croisade. Arrivé en Asie, les croisés et les chevaliers refusent de marcher sous lui; des lettres secrettes du pape l'avaient devancé pour le dépeindre comme un ennemi de l'église, sous les drapeaux duquel la victoire même était un déshonneur. Il marche avec les troupes qui lui restaient fidèles; gagne des victoires; conclut un armistice avantageux avec le sultan de Babylone; et, sur le refus du clergé, se couronne lui-même roi de Jérusalem. Retourné, il ne trouve chez lui que des chagrins, un fils rebelle, et des papes qui lui reprochaient d'avoir trahi les intérêts des chrétiens

(1) Maltide avait été marquise de la *Toscane*, duchesse de *Spolette*, d'*Urbino*, de *Parme*, de *Plaisance*, etc. Elle avait possédé presque tout ce qui fait l'Etat de l'église, le royaume d'Etrurie et une partie de la Cisalpine.

en Asie. *Innocent IV*, qui, comme cardinal, avait été l'ami de l'empereur, monta au Saint-Siége. On en felicite Fréderic; mais il répond : *Fiesque est pape; Fiesque deviendra mon ennemi.*

Ce mot dit plus que tous les commentaires des érudits allemands, et toutes les déclamations des moines italiens; ce mot, juste et profond, explique la nature de cette malheureuse lutte entre le Sacerdoce et l'Empire. Ce n'était point l'ambition personelle de quelques individus qui la rendait si longue et si cruelle; c'était un ressort plus durable qui mit en jeu ces haines héréditaires. Une guerre à mort devait nécessairement avoir lieu entre deux pouvoirs, dont l'un voulait se conserver, l'autre s'élever. Sans doute il y a eu sur le siége papal des hommes d'une ambition effrénée, et qui se crurent tout permis pour cimenter leur puissance; mais l'homme le plus vertueux, le plus paisible, élevé sur le trône sacerdotal, ne pouvait souvent résister aux tentations qui l'environnaient; voyant l'univers à genoux devant lui, et les rois le prendre pour arbitre de leurs querelles, il était naturellement entraîné à suivre la marche audacieuse que Grégoire VII avait tracée à ses successeurs; il ne pouvait, sans s'exposer au dernier mépris de la part d'un clergé hautain, abandonner les immenses conquêtes dues au zèle de ses prédéceseurs: montrer de la déférence aux empereurs, c'était provoquer sa déposition. Les prélats les plus vénérables furent abreuvés d'outrages, pour avoir respecté la puissance civile dont on avait juré la perte. Une fois sortis de leur situation respective de *souverains* et de *sujets*, les empereurs et les papes devaient continuer à se faire une guerre d'extermination, jusqu'à l'époque de la réformation, où des dangers communs les réunirent.

Il est encore juste d'observer que les princes allemands, qui toujours travaillaient à abaisser le pouvoir impérial, adressaient toutes leurs plaintes aux papes, et souvent excitèrent ces chefs de l'église à chicaner les empereurs. De même les villes libres, et sur-tout les nombreuses républiques italiennes, regardaient le pouvoir sacerdotal comme leur égide contre la servitude dont les empereurs les menaçaient. Les papes furent véritablement, pendant trois ou quatre siècles, les chefs de tous les *anti-monarchistes* de l'Europe.

Toutes les observations que nous venons de faire, se pré-

sentaient à l'âme de l'empereur Fréderic II, lorsqu'il dit: *Innocent est pape; donc il deviendra mon ennemi.* Il ne fit qu'une prédiction trop juste. Innocent IV poussa le zèle de sa place jusqu'à convoquer à Lyon un concile, où il prononça contre l'empereur l'anathême, le déposa, et ordonna à tous les princes et peuples de l'Europe d'entreprendre *une croisade* contre lui, comme étant le véritable *Ante christ.* Jamais prêtre n'avait parlé avec plus d'insolence à un souverain. Frédéric II resta inébranlable an milieu des dangers qui le menaçaient; car déjà la rebellion, sous les auspices du clergé, levait une tête audacieuse; déjà l'ambition étendait ses bras vers une couronne que l'orgueilleux pontife offrait à tous les princes. L'issue de cette lutte tenait l'Europe attentive, lorsque la mort vint enlever l'empereur à tant de chagrins, et peut-être au sort de l'empereur Henri IV.

Ce fut vers la même époque que les *Mongols*, sortis des extrémités de l'Asie orientale, vinrent porter leurs dévastations jusqu'au centre de l'Europe. La Russie, la Pologne, la Silésie étaient déjà leur proie; l'Allemagne tremblait. Ce débordement de barbares, qui menaçait d'engloutir tout le continent, ne fut point capable de faire oublier aux princes leurs jalousies, ni à l'église ses prétentions. Le monde civilisé était perdu sans ressource, si les successeurs de *Gengis-Khan* avaient su donner de la stabilité à leur puissance gigantesque.

En 1250, après la mort de Fréderic II, l'Allemagne se trouva en proie aux troubles les plus violens, causés par l'ambition des princes, qui se disputaient cette fatale couronne, à laquelle, depuis deux siècles, étaient attachés les chagrins et les malheurs. *Conrad*, fils de Fréderic II, prit le parti d'aller régner sur la Sicile et Naples, ou, comme l'on sait, par la cruelle exécution de son fils Conradin, la célèbre et malheureuse *maison de Souabe* ou de *Hohenstaufen* fut éteinte. Elle avait donné à l'Empire quatre chefs, tous hommes de talent et de cœur. La juste, politique et brillante conquête du royaume des Deux-Siciles, attira sur eux la haine, alors toute-puissante, de l'église romaine, et fit périr leur dernier rejeton sous la main d'un bourreau, dans la capitale de ses états héréditaires. — Retournons à l'Allemagne, dont l'histoire désormais se détache de celle de l'Italie. *Guil-*

laume, comte de Hollande, l'emporta sur *Henri*, landgrave de Thuringue, et fut couronné empereur ; mais telle fut la nullité de ce prince, qu'il se vit obligé de faire confirmer par le pape ses décrets impériaux. Après sa mort, les princes allemands mirent la couronne presque publiquement à l'enchère. Un parti l'offrit à *Richard*, duc de Cornouailles, et un autre à *Alphonse-le-Grand*, roi de Castille. Ce dernier ne vint jamais en Allemagne, et Richard, à peine couronné, retourna chez lui. L'anarchie devint ainsi complette ; le brigandage, le meurtre et l'incendie marquaient tous les jours de deuil ; chaque noble se regardait comme souverain ; de petites armées s'entr'égorgeaient sur tous les chemins ; le clergé n'oublia point de consolider son pouvoir, ni les villes de se rendre indépendantes. L'Italie fut presqu'entièrement détachée de l'Empire. Ce *grand interrègne* dura réellement depuis la mort de Fréderic II, en 1250, jusqu'à l'élection de Rodolphe, en 1273.

Rodolphe, comte de Habsbourg, n'était pas un prince puissant ; mais il s'était fait une réputation méritée de sagesse, de justice et de bravoure. Ces qualités déterminèrent pour lui le comte palatin, *Louis-le-Sévère*, auquel les princes avaient, par compromis, déféré le droit d'élection. Il faut observer, à l'honneur du pape Grégoire X, qu'il avait pressé cette élection. Rodolphe eut la sagesse de ne point aller à Rome pour se faire couronner. Il déclara hautement qu'il regardait toute entreprise pour reconquérir l'Italie, comme funeste à l'Empire : il vendit les droits à la ville de *Lucques*, et probablement aussi à celles de *Gènes* et de *Florence*, en se réservant l'hommage. Par un acte formel, et du consentement des électeurs (1), il céda au Saint-Siége la souveraineté de la ville de Rome. Ces prudentes mesures lui assurèrent le repos dont il avait besoin pour ramener l'ordre en Allemagne, arrêter les brigandages, faire rentrer les vassaux de l'Empire dans le cercle de leurs devoirs, et fermer toutes les plaies dont le corps politique était couvert. Rodolphe n'oublia point les intérêts particuliers de sa maison ; mais nous devons éviter de répéter ici

(1) *Voyez* Cenni, *Monumenta dominationis pontificæ*, tome 2. Le citoyen *Mentelle* dit « que Rodolphe fit aux papes des promesses qu'il laissa sans effet, et *maintint* ses droits en Italie ». La dernière expression a sur-tout besoin de restriction.

ce que nous avons dit, dans *la description de la monarchie autrichienne.* Malgré toute sa politique, cet empereur ne put persuader aux princes de reconnaître son fils Albert pour son successeur. Tout empereur puissant leur semblait dangereux. *Gérard*, archevêque de Mayence, en trompant les autres électeurs, obtint la commission de choisir un empereur. Il s'en acquitta fort mal, en donnant la couronne à un comte de Nassau, nommé *Adolphe*, qui ne put pas même payer les frais de son couronnement, et qui se fit généralement mépriser, en acceptant des subsides de l'Angleterre pour faire la guerre au roi de France. Ce fut pour la première fois que l'Angleterre acheta une puissance continentale ; et l'expérience qu'elle en fit, auroit dû lui apprendre combien l'utilité de ce système est équivoque : car Adolphe employa tout l'argent de l'Angleterre à une expédition contre la Thuringue, qui se refusait à reconnaître la suprématie de l'Empire. Pendant qu'il guerroyait, l'archevêque *Gérard* le fit déposer. Il risqua une bataille contre son rival, *Albert* d'Autriche, qui le tua de sa propre main (1).

Albert Ier. n'avait obtenu la couronne, qu'en faisant aux princes des cessions encore plus importantes que celles auxquelles Adolphe avait souscrit. Ainsi, la constitution de l'Empire s'éloignait, à chaque nouvelle élection, de sa forme primitive et monarchique. On commença à se soulever contre Albert, et Gérard de Mayence déclara qu'*il avait encore d'autres empereurs en réserve;* mais Albert dissipa ces orages, et humilia Gérard. Une telle victoire, remportée par un empereur sur le clergé, aurait droit de nous étonner, si l'on ne remarquait pas la situation dans laquelle se trouva alors le chef de l'église.

Boniface VIII, sans posséder le génie de Grégoire VII, ni l'astuce d'Urbain II, en eut toute l'ambition. Il ceignit la tiare d'une double couronne ; fit porter deux épées devant lui ; s'intitula maître de tous les rois ; mit en interdit la France et le Danemarck, et voulut donner un empereur aux Grecs. c'était vouloir trop à-la-fois. *Philippe-le-Bel*, roi de France, brava les foudres de l'anathême, et fit Boniface prisonnier. Ce pape avait ordonné à Albert Ier. « *de comparaître, dans*

(1) Le combat en champ clos entre ces deux compétiteurs à l'Empire est une fable inventée à loisir.

» *six mois, devant le Saint-Siége, pour se justifier du crime* » *de lèse-majesté, commis envers son souverain Adolphe* » ; mais dans l'extrémité où Philippe le mettait, il ne vit d'autre ressource que d'implorer le secours d'Albert; il l'obtint. Le pape et l'empereur se firent mutuellement des présens de ce qui ne leur appartenait pas. Albert reconnut que les empereurs et les électeurs tenaient leurs droits du pape. Boniface donna à l'empereur la couronne de France, qu'Albert n'eut garde d'aller prendre.

Ce fut la tyrannie exercée par les préfets d'Albert qui causa la révolution de la Suisse, qui, jusques-là, fesait partie de l'Empire. Cette séparation fut d'une grande importance, en ce qu'elle coupa en partie la communication entre l'Allemagne et l'Italie, et contribua beaucoup à cimenter l'indépendance des États italiens, envers lesquels Albert suivit le système d'indifférence adopté par son père Rodolphe. Albert fut tué, en 1308, par un de ses neveux, dont il retenait injustement les biens.

Plusieurs princes prétendaient à la couronne impériale, entr'autres, Philippe-le-Bel, auquel le pape Clément V donna une bulle favorable, au même moment où il expédia à la diète d'Allemagne une lettre, qui rappelait aux princes combien la puissance de ce roi pourrait devenir dangereuse à la liberté germanique. Les princes choisirent *Henri VII*, de la maison de Luxembourg, qui, par sa capitulation, laissa mettre de nouvelles bornes à l'autorité impériale, et qui, en général, ménagea la bienveillance des princes pour pouvoir, sans obstacle, poursuivre ses grandes vues sur l'Italie. Il entre dans ce pays, escorté, comme à l'ordinaire, d'une bonne armée; prend la couronne de la Lombardie; est reconnu par les Génois; reçoit des Vénitiens le présent d'une couronne d'or, garnie en diamans; force trois cardinaux de le couronner empereur à Rome; tient une assemblée des états à Pise, et y dépose Robert, roi de Naples, chez qui le pape s'était caché. Le sort de l'Italie semblait être décidé : Naples n'aurait pu opposer qu'une résistance momentanée, et Henri, joignant à toutes les qualités d'un conquérant la modération et la prudence, semblait fait pour renouer, d'une manière durable, les liens qui avaient subsisté entre ces provinces et l'Empire. Un vil dominicain, de Montepulciano en Toscane, trancha le cours de ces belles

destinées ; une hostie empoisonnée ravit à l'Empire ce vengeur de sa gloire. Telle fut du moins l'opinion générale des contemporains ; et les essais qu'on a faits pour disculper les dominicains, n'ont pas été heureux.

L'Empire devint de nouveau une arène sanglante, où deux compétiteurs, *Fréderic III d'*Autriche et *Louis V* de Bavière se disputèrent la couronne. Le sort des armes l'adjugea au dernier : Fréderic devint même son prisonnier ; quelques historiens attribuent au vainqueur la politique aussi généreuse que prudente, d'avoir relâché les liens de son rival vaincu, pour partager avec lui l'autorité ; mais cet arrangement resta sans effet, par la non accession des électeurs. Louis V, par diverses alliances, devint un prince très-puissant : ce crime lui valut une citation de la part du pape, Jean XXII, qui lui enjoignit « de comparaître, en trois mois, devant le Saint-» Siége pour rendre compte de sa conduite, en prenant le » titre de roi des Romains, sans avoir consulté la cour de » Rome ». Louis V feignant d'être incertain sur le parti qu'il devait prendre, demanda aux états s'ils jugeaient à propos de soumettre leur choix à la ratification du pape, et obtint très-naturellement la réponse presque unanime que le pape n'avait rien à ordonner aux princes de l'Empire. Car ces princes ayant atteint le but de leurs désirs, savoir, de partager l'autorité suprême avec l'empereur, n'avaient plus besoin du pape. Louis V, profitant de ce changement des intérêts, marche à Rome, dépose Jean XXII (comme Otton Ier. avait fait avec Jean XII), et fait élire un anti-pape, car on nourrissait alors, comme de nos jours, l'idée fausse et impolitique que l'église ne pouvait exister sans chef visible. Mais Louis, surpris, à ce qu'il paraît, par une armée napolitaine, fut obligé d'abandonner son anti-pape ; et son retour d'Italie ressemblait assez à une fuite. Ni Benoît XII, ni Clément VI ne se laissèrent éblouir par les ménagemens qu'il feignit avoir envers eux ; ils lui suscitèrent des rivaux, parmi lesquels *Charles de Luxembourg*, margrave de Moravie, était le plus actif. Louis conserva cependant assez d'autorité pour faire passer à la diète de 1338 une loi qui fixa les principes suivans :

« Que celui qui a été élu par la majorité des princes est » véritablement empereur.

» Que la confirmation du pape est inutile, et que l'acte » du couronnement ne *confère* pas, mais *suppose* la dignité » impériale.

» Que le pape n'a pas le droit de déposer l'empereur, et » que l'opinion contraire est un crime de lèze-majesté. »

Certes, un prince qui, dans le quatorzième siècle, proclame de semblables principes, ne mérite point le reproche de *lâcheté* (1). Clément VI devait être bien convaincu des intentions hostiles de Louis contre l'autorité papale, lorsqu'il l'honora du terrible anathême que voici :

« Que la colère de Dieu et celles de Saint-Pierre et de » Saint-Paul tombent sur lui dans ce monde et dans l'autre ! » que la terre l'engloutisse tout vivant ! que les quatre élé- » mens s'arment pour le combattre ! etc., etc. »

Ces phrases, dignes d'un prophète hébreu, ne contribuèrent que fort peu à la déposition de Louis. L'agrandissement continuel de sa maison en territoire et en puissance, et les moyens souvent peu sévères dont il se servit pour faire de nouvelles acquisitions, voilà les principales causes du mécontentement qui éclata contre lui, et qui, en 1346, amenèrent sa déposition, qui, n'ayant été faite que d'une manière tumultueuse et illégale, serait peut-être restée sans suite, si une chute de cheval n'avait point fini les jours de ce prince actif et entreprenant, mais qui montra dans sa conduite plus d'astuce que de prudence, et plus d'ambition personnelle que de zèle pour l'empire. Néanmoins, son décret du 2 août 1338, que nous avons cité ci-dessus, lui assigne un rang éminent parmi les empereurs ; car bien que négligé arbitrairement par Charles IV et Wenceslas, il fut constamment regardé par la majorité des princes (qui l'avaient signé) comme une loi fondamentale, qui fixa la limite constitutionnelle entre l'Empire et le Sacerdoce.

Quoique délivré de Louis V, *l'empereur des prêtres* (ce

---

(1) M. *Mentelle* dit, que les princes allemands, indignés de sa lâcheté, le déposèrent. Il dit deux lignes au-dessus : « que Louis » *paraissait* céder aux prétentions des papes ». Ces deux expressions ne s'accordent ni entre elles, ni avec les faits historiques. Nous ne contredisons qu'à regret M. Mentelle, et seulement lorsque l'intérêt de la vérité historique nous y force.

fut ainsi qu'on nomma communément Charles IV) ne put encore se considérer comme chef de l'Empire. Il fallut pour cela que le roi d'Angleterre, Edouard III, eût refusé la couronne impériale, que Frédéric, margrave de Misnie, eût vendu ses prétentions, et que Gonthier ou Gunther de Schwarzbourg fût mort, à ce qu'on prétend, empoisonné. Il fallut encore gagner les enfans de Louis V et plusieurs autres princes par des promesses et des présens. Au scandale public de ces menées honteuses, Charles IV ajouta la perfidie de signer en secret un traité avec Clément VI, par lequel il cassait tous les actes de son prédécesseur, reconnaissait la suzeraineté du Saint-Siége sur Naples, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, cédait les droits de l'Empire sur Avignon et Ferrare, et, pour comble de honte, promettoit de ne pas aller à Rome sans la permission du Pape. Ce traité illégal n'a jamais été reconnu par l'Empire, et les princes les plus respectables témoignèrent constamment le mépris le plus marqué pour Charles IV; néanmoins cet empereur, en achetant les uns, en désunissant les autres, et en les flattant tous, sut se maintenir sur le trône qu'il avilissait. Tantôt il céda des péages et des droits appartenans à la couronne, tantôt il vendit des villes et des provinces. Beaucoup de villes impériales achetèrent de lui leur indépendance. Charles IV acheva de réduire à rien les revenus communs de l'Empire, sur lesquels se fondait toute la puissance d'un empereur reconnu comme tel; il est cependant juste d'observer que ces revenus avaient été déjà diminués de deux tiers par suite du grand interrègne, et que Louis V et Henri VII avaient déjà été obligés de soutenir l'éclat de la couronne impériale par leurs revenus patrimoniaux. Lorsqu'on considère que Charles IV, loin de dissiper légèrement les sommes qu'il gagna en *plumant l'aigle impérial* (1), les employa, avec une sage économie, à rendre plus florissans ses états héréditaires, à encourager les arts et les sciences (2), à procurer à son fils les votes des élec-

(1) Expression dont ces contemporains se servirent généralement contre lui.

(2) L'université de Prague compta, sous son règne, jusqu'à *quarante mille* étudians.

teurs (1), et à l'exécution de plusieurs autres plans semblables, il paraît que cet empereur, regardé par quelques auteurs allemands comme l'être le plus vil et le plus méprisable, a été doué d'un grand génie politique, quoique dans le choix de ses moyens on ne puisse guères l'absoudre d'un machiavélisme très-prononcé. Voyant que les princes craignaient de laisser long-tems la couronne impériale dans une maison puissante, il résolut de priver cette même couronne en partie de cet éclat qui la rendait digne d'envie; ayant appris, par l'exemple de ses plus illustres prédécesseurs, combien il était dangereux de vouloir combattre l'anarchie qui désolait l'Empire, il laissa ce monstre presque sans obstacle et sans frein; son indulgence pour les princes séculiers égalait les ménagemens qu'il avait pour le clergé; il crut qu'une médiocrité méprisée était un moyen plus sûr de se conserver que la vertu la plus haute et la plus éclatante; il estima son siècle ce qu'il valait. En même tems il ne négligea point de consolider et de fortifier la monarchie bohêmienne qu'il chercha à rendre héréditaire dans sa maison; il l'agrandit de la Silésie et de la Marche-de-Brandebourg, circonstance qui semble indiquer qu'il devinait les principes modernes d'*arrondissement*, en un mot, il ne négligea rien pour élever la Bohême sur les débris de l'Allemagne. Les historiens nationaux de Bohême ne parlent qu'avec enthousiasme de Charles IV; son règne est regardé par eux comme un âge d'or. Pour concilier ces témoignages avec la mémoire odieuse que ce prince a laissée chez les Allemands, il n'y a d'autre explication possible que celle que nous venons d'adopter et de développer. Toutes les circonstances connues de son règne concourent à la rendre vraissemblable.

Un trait, garanti par les meilleurs historiens, prouve même que sa déférence extrême envers les prêtres, ne fut que le fruit de sa politique : car, lorsque des persécuteurs insensés cherchèrent à exterminer les juifs, qui alors étaient, dans plusieurs provinces, les uniques soutiens du commerce et de l'industrie, Charles IV prit, avec la plus grande énergie, la défense de ces infortunés, contre lesquels, princes,

(1) Chaque vote se vendit à raison de 100,000 florins d'or, qui équivalaient alors à un million de France, à-peu-près.

peuple et prêtres à l'envi appelaient le fer, le feu et les tourmens les plus barbares.

L'acte le plus mémorable de Charles IV est, sans contredit, la publication de la *Bulle-d'Or*, de cette célèbre loi fondamentale, qui fixe le mode encore observé pour l'élection des empereurs, et borne à sept princes le droit d'y concourir. Voilà l'établissement définitif du *collége électoral*. Nous en parlerons plus amplement à l'an 1648, où nous développerons l'ensemble de la constitution germanique. Remarquons ici que le principe de l'égalité des princes, quant au droit d'élection, avait subsisté dans toute sa force depuis l'extinction des Carlovingiens, jusqu'à Lothaire II. Les états, dans cette première période, combattaient la puissance monarchique, encore animée du souffle des Charlemagne et des Otton. Un commun intérêt étouffait les prétentions de l'ambition. A peine les princes se voyent-ils en possession de partager la souveraineté, qu'une nouvelle tendance se manifeste. Les maisons les plus puissantes cherchent à concentrer entr'elles le droit d'élection, et, par une conséquence naturelle, l'espoir de la dignité impériale. Ce principe remporte enfin, par la Bulle-d'Or, une victoire complette, et ici finit la seconde période de l'histoire politique de l'Empire. La Bulle-d'Or sanctionna encore un autre changement politique de la plus haute importance, je veux parler de l'*indivisibilité des états électoraux*, qui ne pouvaient plus être affaiblis par le partage. Ce fut un grand pas vers la civilisation.

La Bulle-d'Or fut publiée, en 1355, à la diète de Nuremberg (1). On croit que le célèbre Barthole en a composé le préambule, qui est passablement ridicule. Après un sermon fort pathétique contre les *sept péchés mortels*, l'auteur prouve qu'il faut sept électeurs au saint Empire romain, par la raison qu'il y a sept dons du Saint-Esprit, sept chandeliers dans l'Apocalypse, etc., etc. Le cérémonial prescrit pour le couronnement de l'empereur, rappelle en même-tems le mauvais goût de ce siècle et l'origine de ces princes, aujour-

(1) On en conserve l'original à Francfort. (*Voyez* ci-dessus, page 295).

d'hui souverains, et jadis premiers domestiques de la cour impériale. L'un fait les fonctions d'écuyer-tranchant; l'autre, celles d'échanson. Nous ne nous appesantirons pas sur ces détails; mais nous devons remarquer une autre disposition de la Bulle-d'Or, par laquelle les électeurs seraient tenus de savoir le latin, l'allemand, l'italien et l'*esclavon*. Comme, par l'esclavon, on n'a pu entendre que le dialecte esclavon de Bohême que Charles IV parlait et cultivait avec soin, il nous semble que cette disposition donne encore une indice du secret désir que nourrissait cet empereur, d'assurer à la Bohême la suprématie sur le reste de l'Empire.

Ce fut dans le tems de Charles IV qu'éclata décidément le grand schisme d'Occident. Des papes et anti-papes se disputaient le Saint-Siége. L'anglais *Wiclef* et autres bons esprits commençaient à sentir ce que le joug de la superstition avait de dégradant pour l'espèce humaine. Éveillés par les écrits de ces hardis novateurs, aigris par la conduite scandaleuse du haut et bas clergé, tous les esprits se tournèrent déjà vers l'idée d'une réforme ecclésiastique. Ce fut aussi vers cette époque que *Rienzi* évoqua du tombeau le spectre de la *république romaine*, dont cependant l'apparition momentanée ne laissa aucune trace.

Wenceslas succéda, en 1373, à son père. Les historiens ont répété, l'un après l'autre, que la vie de cet empereur ne fut qu'un tissu de débauches, de bassesses et de cruautés. Les Bohêmiens s'indignèrent sur-tout, lorsque ce prince fit jeter *S.-Jean Népomucène* dans la rivière de Muldau, pour ne pas avoir voulu lui révéler la confession de la reine. En général, Wenceslas ne vécut point en bonne intelligence avec le clergé; ce qui, sans doute, a singulièrement contribué à lui faire une mauvaise réputation. Il trahit encore plus ouvertement que son père les intérêts de l'Allemagne. Déposé en 1400 comme empereur, il continua de régner en Bohême jusqu'à sa mort, qui arriva en 1418. Ce long règne ne peut qu'exciter des doutes trés-forts contre la véracité de ceux qui ont peint ce prince comme un monstre, sans aucune vertu. On ne peut pas non-plus regarder comme absolument dépourvu de talent un souverain, qui, trois fois mis en prison, sut autant de fois remonter au trône, et qui conçut le premier le projet de diviser l'Empire en quatre

cercles ; projet dont la malveillance écarta l'exécution. S'il est vrai que lorsque les députés de Nuremberg vinrent lui offrir vingt mille ducats pour avoir de lui la permission de prêter foi au nouvel empereur, Wenceslas leur ait répondu : *Envoyez-moi plutôt vingt tonneaux du meilleur vin ;* nous ne saurons y voir une preuve de son penchant pour l'ivrognerie, mais plutôt de son mépris pour une couronne dépouillée de revenus et de gloire.

Le successeur de Wenceslas, le comte palatin, *Robert* ou *Rupert*, avait des talens, beaucoup d'énergie et les meilleures intentions. Néanmoins, il ne put réussir ni à rétablir l'ordre dans l'Empire, ni à se faire respecter. Il mourut au moment où l'on se confédérait pour le déposer.

Sigismond, roi de Hongrie et de Bohême, dissipa bientôt l'opposition de quelques princes, qui avaient choisi un margrave, du nom de *Josse*, pour empereur. On voit que la faction, qui avait toujours voulu pour empereurs des princes peu puissans, n'était pas encore éteinte. Le règne de Sigismond est une des époques les plus memorables pour l'histoire ecclésiastique. Les troubles qui l'agitèrent, furent le prelude de la réformation générale, qui, un siècle après, changea la face de l'église.

Arrêtons nous un instant sur les causes de ces mouvemens. Le grand schisme dans l'église romaine était parvenu au dernier point ; on vit à-la-fois trois papes se disputer la tiare. En même-tems, le scandale que le clergé donnait à la morale publique, était devenu l'objet d'un mécontentement général. A mesure que le clergé se rendit moins digne des prérogatives qu'il avait arrachees à la pieuse ignorance des siècles précédens, il en poussa plus loin que jamais l'abus. Meconnaître la jurisdiction civile, extorquer des tributs illégitimes, insulter à la misère du peuple par un luxe arrogant, telles étaient les vertus ordinaires d'un évêque. L'empereur Sigismond entrevit, dans un *concile général* le seul moyen d'effectuer la réforme dont on sentit l'inévitable nécessité. Semblables aux despotes, qui craignent les assemblées des états, les pontifes, avides de la monarchie spirituelle, avaient fait tomber dans l'oubli cet antique principe constitutif de l'église chrétienne, selon lequel l'universalité des évêques, comme représentans nés de la chrétienté, forme un suprême pouvoir législatif et un tribunal

tribunal élevé au-dessus de toute autorité individuelle. Ce principe reparut alors, appuyé de l'autorité des premiers souverains de la chrétienté. Un concile général fut convoqué à Constance, sous les auspices de l'empereur. Les trois papes méconnaissant l'autorité de cette assemblée, furent tous les trois déposés, et *Martin V* fut exalté dans la chaire de Saint-Pierre. Mais au moment où les pères de l'église allaient s'occuper des réformes tant désirées, les troubles des Hussites vinrent effrayer à-la-fois les puissances civiles et ecclésiastiques. Remontons à la source de cette insurrection.

Wiclef, théologien anglais, né en 1324, et mort en 1384, avait attaqué d'abord les mœurs du clergé, et les croisades prêchées par des papes contre des souverains; ensuite il avait élevé des doutes contre les dogmes introduits dans l'église depuis les neuvième et dixième siècles, sur-tout contre la messe, la confession et l'eucharistie sous une seule espèce. Mais le point le plus dangereux de sa doctrine était celui qui concernait les immenses biens de l'église; c'est à lui que l'Europe est redevable de l'idée des sécularisations, ou du moins ce furent ses principes qui en inspirèrent le projet à *la chambre des communes*, sous Henri IV d'Angleterre. Les *Wicléfites* devinrent l'objet d'une persécution qui ne fit qu'augmenter leur nombre. Quelques adhérens de Wiclef portèrent sa doctrine en Bohême, où elle trouva un terrain fécond. *Jean Hus* et *Jérôme de Prague* obtinrent de grands succès en défendant des opinions plus ou moins semblables à celles du docteur Oxfordien. Voilà donc, pour la première fois, une *hérésie* (pour parler le langage vulgaire) établie et accréditée dans l'Empire. La communion sous les deux espèces était le cri de ralliement des novateurs.

Il aurait été facile pour l'église de donner à cette effervescence une direction utile pour les réformes dont le concile s'occupait. En remédiant aux abus réels qui frappaient tous les yeux, et en ne s'obstinant point dans une misérable dispute théologique, on aurait pu calmer tous les esprits, rendre à l'église son ancienne considération, et étouffer le germe de toutes les querelles sanglantes dont l'Europe devint ensuite le théâtre. Qu'importait si les Bohêmiens buvaient et mangeaient le corps et le sang de Jésus-Christ sous la figure du

pain et du vin ensemble, comme les premiers chrétiens, ou sous la figure du pain seulement, comme l'église, depuis deux ou trois siècles, l'avait ordonné? On rougit pour cette pauvre espèce humaine, en la voyant partagée en deux mille, grandes et petites sectes qui disputent ensemble sur des questions aussi indifférentes à la morale et à la félicité publique. Mais comment exiger des théologiens du quinzième siècle qu'ils montrassent une modération à laquelle même plusieurs théologiens du dix-neuvième siècle semblent étrangers? Les pères du concile de Constance crurent effacer la gloire des pères de Nicée et de ceux d'Ephèse, en citant devant eux les hérésiarques de Bohême, et en les condamnant à être brûlés (1). Sigismond eut la lâcheté de protéger l'exécution de cette sentence contre deux de ses sujets, qui n'avaient comparu devant le concile qu'avec son sauf-conduit, et sur sa parole impériale et royale qu'il ne leur arriverait rien.

Les peines dues aux crimes des tyrans retombent ordinairement sur leurs peuples; tel est le bizarre ordre des choses dans ce monde. La perfidie de Sigismond arma une moitié de la Bohême contre l'autre; bientôt ce royame florissant n'est qu'une arène fumante de sang. Les insurgens prirent pour chef *Jean de Trocznow*, surnommé *Ziska* (2), gentilhomme élevé à la cour, brave, vigilant et heureux général, quoique borgne. Une flèche le prive bientôt du seul organe de la vue qui lui restait. Mais cet aveugle crée et discipline une armée; cet aveugle remporte, à Aussig,

---

(1) Tant que l'église fut absolument sans pouvoir civil, elle fut forcément tolérante. Le concile d'Antioche, en 270, ne fit que simplement excommunier et maudire *Paul* de *Samosate*, pour avoir soutenu la consubstantialité de Dieu le père et de Dieu le fils. Le concile de Nicée, en 325, réussit déjà à faire exiler *Arius*, pour avoir nié la consubstantialité. Vers l'an 392, tout exercice de l'ancienne religion des Grecs et des Romains fut assimilé à la haute-trahison. Au second concile d'Ephèse, en 449, on menaça de couper en deux quiconque oserait attribuer à Jésus-Christ deux natures. Et ainsi de dégré en dégré, on s'éleva jusqu'aux *auto-da-fé*, vrai triomphe de l'intolérance.

(2) On doit proprement écrire *Zischka*, qui veut dire *le borgne*. *Trocznow* ou, en allemand, *Trautenau*, est une ville dont peut-être il était seigneur.

une victoire décisive, où 9,000 ennemis restèrent sur la place; enfin, il se rend maître de presque toute la Bohême, et l'empereur Sigismond lui offre la seconde place dans l'Etat s'il voulait se soumettre. Ziska mourut en 1424 (1), et bientôt les Hussites, nommés aussi *Taborites*, de Tabor, leur ville principale, devinrent moins terribles, et tombèrent même dans des discordes intestines qui amenèrent leur perte totale. Ceux parmi eux qu'on nommait *Calixtins*, et qui ne demandaient que la communion sous les deux espèces, se réconcilièrent, en 1433, avec l'église catholique; le concile (qui, en 1431, avait été transféré de Constance à *Bâle*) leur accorda la permission de suivre le rit qu'ils préféraient; la mauvaise foi qu'on eut de leur retirer cette permission, ouvrit, dans le seizième siècle, la Bohême aux progrès du luthéranisme. Les Hussites rigoureux devinrent la souche des *Frères Moraviens*, secte de visionnaires innocens, chez qui l'enthousiasme belliqueux a fait place au zèle du prosélytisme, et qui, tant par leurs missions heureuses parmi les sauvages que par leur caractère pacifique, méritent l'estime de toute la chrétienté.

Sigismond laissa, en mourant, l'Empire, la Hongrie, la Bohême et la Silésie à la maison d'Autriche, qui, dès-lors, commença à figurer parmi les puissances européennes, quoiqu'encore dans un rang secondaire. *Albert II*, duc d'Autriche, et gendre de Sigismond, fit rentrer dans sa maison la couronne impériale, qui depuis n'en est sortie qu'une seule fois dans le cours de quatre siècles. Ce prince réunissait en lui presque toutes les qualités qui peuvent rendre un souverain grand et son règne heureux. Plusieurs sages ordonnances signalèrent son avénement au trône; l'Empire fut divisé en

(1) Plusieurs auteurs ont raconté que Ziska, en mourant, avait ordonné qu'on couvrit de sa peau un tambour; fable d'autant plus absurde, que, selon les meilleurs historiens, il mourut de la peste, qui, vers ce tems, ravagea l'Europe. — On l'accuse des cruautés les plus affreuses; mais il est naturel de douter de la vérité d'une accusation, dont de tout tems on a cherché à noircir la mémoire de ceux qui prirent les armes contre les oppresseurs. Au reste, nous ne prétendons pas nier que les Hussites firent des ravages terribles; ils étaient en guerre, et de plus, en guerre de religion.

quatre cercles, savoir : Bavière, Souabe, Rhin et Westphalie ou Saxe. Il abolit définitivement les tribunaux *véhémiques*, ces terribles conseils secrets qui condamnaient à mort sans entendre l'accusé, en lui annonçant son crime seulement au moment de l'exécution. Le concile de Bâle, protégé par un empereur éclairé, abolit les *annates*, les *expectatives* et autres abus. Mais ces belles espérances se dissipèrent bientôt. Comme Albert menait une armée contre les Turcs, la peste l'enleva dans la deuxième année de son règne.

Frédéric III (1) n'obtint la couronne impériale qu'au refus de Louis III, landgrave de Hesse. Les Bohêmiens envoyèrent leur couronne à Albert, duc de Bavière, qui eut la générosité de la renvoyer, non pas aux états, mais au jeune Ladislas, fils de l'empereur Albert. Ce noble exemple de désintéressement engagea Frédéric III à se constituer tuteur de Ladislas, et à lui conserver une couronne qu'il enviait sans doute, mais qu'il n'avait que fort peu d'espérance d'obtenir. Par cette conduite, plus politique que généreuse, Frédéric voulut conserver réunis les États d'Albert II et de Sigismond ; mais après la mort du jeune *Ladislas*, la Bohême donna d'abord la suprême autorité et bientôt la couronne à *George Podibrad*. Les Hongrois firent de même en faveur du brave *Matthias Corvin*. Frédéric ne voulant pas leur remettre leur *palladium*, la *sainte couronne* qu'il avait sous sa garde, les Hongrois lui firent la guerre, et le chassèrent même de Vienne. La maison d'Autriche sembla pour toujours

(1) Quelques chronologistes français, et entre autres M. *Mentelle*, comptent ce Frédéric pour le *quatrième* du nom parmi les empereurs, parce qu'ils regardent le duc Frédéric, compétiteur de Louis de Bavière, comme le *troisième*, à cause d'un prétendu partage de la dignité impériale, qui a dû avoir lieu entre ces rivaux. Mais l'existence du traité de Munich, relatif à ce partage, n'est garantie que par des auteurs autrichiens, auxquels l'orgueil national a souvent dicté d'autres fables. Enfin, un tel partage aurait été une innovation trop importante pour ne pas exiger le consentement des états de l'Empire ; sans ce consentement, la complaisance que Louis V a pu avoir pour Frédéric en lui permettant, de conserver le titre, les armes et les autres marques de la dignité impériale, ne suffit pas pour le faire compter parmi les empereurs qui ont régné.

déchue du rang éminent qu'elle avait occupé sous Albert II. L'indolence, la lâcheté et l'avarice étaient les principes qui guidaient Fréderic pendant les cinquante-qnatre années de son règne. Il eut l'épithète de *Pacifique*, parce que ses flatteurs même n'en trouvèrent d'autre qui pût lui convenir. Ce fut sous lui que les Turcs, par la prise de Constantinople, achevèrent de subjuguer l'empire d'Orient. Frédéric-le-Pacique se borna à tenir plusieurs congrès, où l'on déclama sur les dangers de la chrétienté, et la nécessité de chasser les Turcs de l'Europe. Les princes n'avaient aucune confiance en lui, et nous le soupçonnons même de ne pas avoir éte lui-même de bonne-foi dans ces démonstrations : il devait prévoir que le voisinage des Turcs lui rendrait les Hongrois moins dangereux comme ennemis, et plus disposés à rentrer sous le joug de l'Autriche. Cet empereur se déshonora encore plus complètement, en retirant sa protection au concile de Bâle, et en concluant avec le Saint-Siége *les concordats de la nation germanique;* convention scandaleuse, par laquelle il abandonna plusieurs droits de l'Empire que le concile venait de reconnaître, et que Charles VIII sut maintenir en France.

Le règne peu glorieux de Frédéric-le-Pacifique, servit à rehausser l'éclat que jetaient déjà les hautes qualités et les brillans exploits de son fils *Maximilien*, élu roi des Romains pendant la vie du père, et qui lui succéda en 1493. Quelle époque! combien de grands événemens et de sublimes découvertes, marquent à ce quinzième siècle une place parmi ceux qui ont changé la face de la terre! D'un côté, les Maures chassés de l'Espagne, cette monarchie devient une des premières, et bientôt la première puissance de la chrétienté; d'un autre côté, les descendans d'Osman menacent l'Europe par le débordement de leurs victoires, et

« Partagent à notre vue
» La plus belle moitié du trône des Césars. »

Ici, les ports d'Alexandrie et de Suez se ferment au commerce; Venise et Gênes pressentent déjà leur ruine; les Portugais doublent le Cap-des-Tempêtes, et les trésors du Gange coulent dans le Tage; l'Océan est conquis par la boussole; un nouveau Monde est ajouté à l'ancien, et le sublime art de

l'imprimerie s'avance d'un pas incertain encore, presqu'à l'insu du genre humain, dont il allait changer les destins. Si nous bornons notre vue plus spécialement au centre de l'Europe, à l'Allemagne, nous y trouvons les esprits excités, mais non pas satisfaits par les décrets des conciles de Bâle et de Constance; le mécontentement contre le clergé augmentant de jour en jour; les princes, impatiens de secouer le joug de Rome, et tout disposés en faveur de la réformation. L'Empire s'était, à la vérité, débarrassé de l'Italie; les Allemands semblaient abandonner aux rois de France la folie de vouloir faire des conquêtes dans ce pays, éternel tombeau de ses vainqueurs; les papes, redevenus souverains de Rome, arrondissaient journellement leur territoire temporel, et embellissaient la ville immortelle, qui, sous leur domination, a failli devenir une seconde fois la métropole de l'univers; mais l'éclat des beaux-arts ne contribua point à consolider cette monarchie spirituelle, qui, déjà, ne pouvait plus s'accroître en étendue. Le luxe de Rome devint, au contraire, un chef d'accusation contre l'église. Le siècle des Luther et des Calvin s'avançait à grands pas.

Ce fut dans une époque aussi favorable au développement des grands talens, que *Maximilien Ier.* monta sur le trône. Ami et connaisseur des sciences, doux, humain, bienfesant, doué de la plus vaste imagination, mais inconstant, toujours en besoin d'argent, allié peu sûr et ennemi peu redoutable, il ne fut ni au-dessus ni au-dessous de son siècle. La maison d'Autriche doit le regarder comme un second fondateur, par son mariage avec *Marie de Bourgogne*, fille de Charles-le-Téméraire: il joignit, aux possessions autrichiennes en Allemagne, la Franche-Comté et douze des dix-sept provinces des Pays-Bas. Les états des Pays-Bas lui donnèrent, à la vérité, beaucoup de désagrémens, en voulant même lui ravir la tutelle de son fils, après la mort de *Marie*. D'un autre côté, Louis XI l'empêcha d'occuper le duché de Bourgogne propre (1); mais la victoire de Guinegaste, et le traité qui assura l'Artois à

(1) Le *premier royaume de Bourgogne*, fondé, en 414, par les Bourguignons, peuple germanique, et détruit, en 534, par le fils de Clovis, comprenait la Bourgogne propre, la Franche-

Maximilien, fixa, de ce côté, la fortune de l'Autriche d'une manière assez brillante. Si Charles VIII réussit à lui enlever *Anne* qui lui était promise, et avec elle la Bretagne, deux au-

---

Comté, la Suisse, le Valais, la Savoie, la Bresse, le Lyonnais, le Dauphiné et la Provence.

Le *second royaume de Bourgogne*, doit probablement son origine au grand partage qui se fit entre les fils de Louis-le-Débonnaire; Lothaire paraît avoir cédé à Charles, fils de Louis par sa seconde femme, la *Bourgogne-Transjurane*, c'est-à-dire, la Suisse et pays adjacens, avec le titre de royaume. *Boson*, beau-frère de Charles-le-Chauve, doit, selon quelques auteurs, avoir fondé le royaume de la *Bourgogne-Cisjurane*, qui s'étendait de Lyon vers la Méditerranée, entre les Alpes et le Rhône. D'autres en attribuent la fondation à un fils de *Lothaire Ier*. En 930, Rodolphe II réunit ces deux royaumes, qui furent souvent désignés sous le nom de *royaume d'Arelate* ou *d'Arles*. Il paraît que ce royaume a reconnu plusieurs fois la suzeraineté des empereurs d'Allemagne. Conrad II le réunit formellement à l'Empire en 1030; mais les conquêtes de la France et les révolutions de Suisse réduisirent ces droits de l'Empire à un vain titre. Charles IV est cité comme le dernier empereur qui se fit couronner roi d'Arles. La *Savoie* fut encore, sous Maximilien Ier., regardée comme une dépendance de l'Empire, et spécialement du cercle du Haut-Rhin.

Le *duché de Bourgogne*, appelé aussi la Basse-Bourgogne, comprenait toute l'ancienne province française de ce nom. C'était un fief masculin, relevant de la couronne de France.

Le *Comté de Bourgogne*, appelé aussi la *Haute-Bourgogne*, obtint, dit-on, le nom de *Franche-Comté*, lorsqu'en 1144 le comte Renaud refusa de rendre hommage à l'empereur d'Allemagne, en déclarant que son comté était *franc*. Il paraît cependant que les droits de l'Empire ont été reconnus par la plupart des comtes. Louis XI forma en vain des prétentions sur ce pays.

La *première maison ducale* de Bourgogne avait successivement réuni le duché et le comté du même nom, ainsi que les comtés de Flandres, d'Artois, d'Anvers et de Malines. La ligne masculine de cette maison s'étant éteinte en 1363, le duché de Bourgogne fut d'abord réuni à la France, mais bientôt *Philippe-le-Hardi*, prince français, épousa la veuve du dernier duc de l'ancienne ligne, et devint fondateur de la *seconde maison ducale de Bourgogne*. Cette maison fut assez heureuse pour joindre à ses États les duchés de *Brabant* et de *Limbourg*, et les comtés de *Hainault*, de *Hollande*, de *Zéelande* et de *Frise*; elle acheta le duché de *Luxembourg* et le comté de *Namur*. Les souverains de cette maison furent reconnus pour les *premiers ducs* de la chrétienté, et prirent le pas immédiatement après les rois. Avec *Charles-le-Téméraire*, tué devant

tres mariages politiques assurèrent à l'Autriche, d'un côté, la réunion de la Bohême et de la Hongrie ; d'un autre, la succession en Espagne. Tels furent les commencemens de la grandeur autrichienne. Ce fut un des exemples les plus brillans de cette politique de mariages, qui, dans les quinzième et seizième siècles, occupait toutes les pensées des cours et des princes. Heureux si l'Autriche s'en était toujours tenue au conseil qu'on lui donna dans cet héxamètre latin :

« *Bella gerant alii ! tu, felix Austria,* nube (1) ! »

Maximilien Ier ne borna point son activité aux seuls intérêts de sa maison ; l'Empire prit, par ses soins paternels, une nouvelle face. Par la *paix perpétuelle*, ordonnance publiée en 1498, il met un terme à ces duels et à ces guerres intestines qui, pendant quatre siècles, avaient laissé douteux si l'Allemagne était un Etat régulier ou non. L'établissement de la chambre impériale et la réorganisation du système judiciaire, étaient naturellement liés avec la paix intérieure.

Nanci en 1476, la ligne masculine de cette maison s'éteignit; le duché de Bourgogne retourna à la couronne de France ; toutes les autres possessions furent, par *Marie*, fille de Charles, apportées dans la maison d'Autriche.

Le *cercle de Bourgogne*, d'après la distribution faite par Maximilien Ier. en 1512 et 1521, ne comprenait que cet héritage ; l'Empire avait des droits incontestables sur tous ces pays, cependant il paraît que les ducs de la seconde maison ont à-la-fois dédaigné de se reconnaître vassaux des empereurs, et de briguer eux-mêmes la couronne impériale. *Charles V* ayant acquis les provinces d'*Utrecht*, d'*Over-Yssel*, de *Groningen*, de *Gueldres* et de *Zutphen*, les joignit au cercle de Bourgogne, ainsi que le *duché de Lorraine*, qui jusques-là avait fait partie du cercle du Haut-Rhin. A la diète de 1548, Charles V renouvella, de la manière la plus formelle, les liaisons qui existaient entre l'Empire et ces pays. Cent ans après, dans le traité de Westphalie, le *cercle de Bourgogne* fut encore reconnu pour membre de l'Empire.

(1) En voici le sens.

« Que d'autres aux champs de Bellone
» Courent chercher une couronne !
» Heureuse *Autriche*, sans combats,
» L'hymen vient t'apporter mainte riche trouvaille,
» Et le lit nuptial est le champ de bataille,
» Où tu gagnes le plus d'Etats. »

La distribution en *dix cercles* y contribua puissamment. Le *droit romain* subjugua alors les princes, et fit de nouveau un seul corps de l'Empire. Maximilien traça les premières lignes du système militaire actuel, en fesant consister sa principale force dans l'infanterie, en la distribuant par régimens et compagnies, et en la tenant toujours sur pied. Son infanterie, étant armée de lances, fut appelé le corps de *lantz-knechte*, mot dont les Français ont fait *lansquenets*. Maximilien contribua beaucoup à rendre général l'usage de l'artillerie, sur-tout pour les siéges. Il encouragea la ligue de Souabe, qui, pour maintenir l'édit sur la paix intérieure, tenait sur pied une force de 10,000 hommes. Ainsi l'histoire prouve, contre certains philosophes, que l'établissement des armées perpétuelles fut un pas de plus vers la civilisation actuelle de l'Europe. Les postes et messageries en furent encore un autre : Maximilien fut le premier empereur qui en prit soin, ainsi que de la répression du vagabondage, du luxe et des charlatans errans.

Le rôle de Maximilien, dans la fameuse coalition contre Venise et les autres guerres d'Italie, n'ajoute rien à sa gloire. On a voulu tourner en ridicule le projet qu'il avait conçu (1) de vouloir se faire recevoir collègue de Jules II au pontificat, projet qu'il échangea ensuite contre celui de lui succéder. Cet espoir était chimérique : il aurait dû prévoir que jamais les cardinaux ne se seraient laissé entraîner à se donner un tel supérieur ; mais l'intention de Maximilien était digne d'un grand génie ; il voulait réunir les deux puissances qui, pendant cinq siècles, avaient été dans une lutte continuelle et funeste. Au moment où la réformation se montra, Maximilien, qui n'en était pas l'ennemi, laissa, par sa mort, l'Empire sans chef.

Charles V, plus connu sous le nom de *Charles-Quint*, roi d'Espagne et héritier de tous les Etats autrichiens, surmonta les obstacles que lui opposa, et la rivalité de Fran-

(1) Les lettres citées par *Bayle* et par *Lenglet Dufrenoy* prouvent que ces projets étaient très-sérieux de la part de l'empereur. Dans une lettre il demande quelques cent mille ducats pour « *pratiquer les Cardinaux.* »

çois Ier. (1), et la jalousie des princes allemands, qui, par une capitulation rigoureuse, crurent borner l'autorité de ce monarque puissant. Sans doute, Charles-Quint eut de grands talens pour la politique extérieure, de vastes connaissances, un esprit ambitieux et une prudence consommée : mais qu'a-t-il fait pour le véritable bien-être de ses peuples? Quelles bonnes lois a-t-il données ? Quelles institutions a-t-il laissées après lui ? Quand a-t-il montré du courage ou de la magnanimité ? Charles-Quint eut moins d'un grand roi et d'un grand-homme que son prédécesseur Maximilien ; mais il a eu la fortune pour alliée et *Robertson* pour Tite-Live. Ses guerres avec François Ier. ne sont que les guerres de la France et de l'Espagne. Nous ne considérerons ici son règne que par rapport à l'Empire.

La réformation ecclésiastique, comme nous l'avons dit, troubla déjà la fin du règne de Maximilien Ier. Après l'exposé détaillé que nous avons donné des querelles entre les papes et l'Empire, de l'affaire des Hussites et des résultats du concile de Bâle, il serait superflu de revenir encore une fois sur toutes les causes qui, de loin, préparèrent et amenèrent cette étonnante révolution.

Les cendres de Hus étaient encore chaudes ; les opinions de Wiclef avoient germé ; les prestiges de l'autel se dissipaient devant les premiers rayons de la raison. Les crimes, qui égalèrent Alexandre VI aux Néron et aux Caligula, avaient achevé de ternir l'éclat de la triple couronne. Tout présageait une révolution; tous les esprits l'attendaient ou l'invoquaient ; toutes les circonstances la favorisaient : peuples, monarques, papes, y concouraient ; l'Europe et les destins en furent les complices. L'explosion de l'indignation générale contre les abus de l'église, fut immédiatement provoquée par le scandale que donnèrent les papes Jules II et Léon X, en fesant vendre, par des moines ambulans, « *l'absolution des*

(1) Il ne faut pas, avec certains auteurs français, attribuer à une simple vanité chevaleresque le désir qu'eut François Ier. de devenir empereur d'Allemagne ; c'est juger trop légèrement. François Ier. voulut deux choses : 1°. s'armer de l'autorité impériale contre les prétentions autrichiennes sur la Bourgogne ; 2°. doubler ses droits sur l'Italie, sur laquelle la suzeraineté de l'empire n'était pas oblitérée.

» *péchés qu'on avait commis, ou qu'on pourrait ensuite com-*
» *mettre* » ; en trafiquant des évêchés et des archevêchés, et en extorquant, par tous les moyens possibles, de l'argent pour le fisc papal, épuisé par les magnifiques embellissemens de Rome. On peut dire, avec vérité, que la superbe basilique de Saint-Pierre devint le tombeau de la monarchie pontificale. Cependant la révolution n'aurait pas pris une tournure si *théologique;* si le destin en avait laissé la direction aux savans et aux hommes d'Etat; mais ce fut un moine qui s'arma contre l'église. *Luther* (1) s'éleva, doué, sans doute, d'un courage inflexible, d'un esprit droit et ferme, d'un zèle louable contre la corruption de l'église; mais aussi revêtu de tout le cynisme d'un moine et de tout l'orgueil d'un docteur en théologie; oubliant sa bonté et sa loyauté naturelles, lorsque la haine théologique l'emportait; sans mesure dans ses expressions; sans ordre dans ses idées; mais plein d'énergie et de feu; véritable orateur populaire; médiocrement savant; souvent illuminé, à son insçu, des rayons les plus purs de la philosophie; quelquefois s'élevant jusqu'aux principes de la liberté politique; plus souvent armé de vaines subtilités scholasti-

(1) Cet homme, objet d'une aveugle admiration chez les uns, et d'une stupide haine chez les autres, naquit, le 10 novembre 1483, à Eisleben, dans le comté de Mansfeld. Son père fut mineur et forgeron, ensuite conseiller de cette petite ville. Le jeune Luther vint, en 1501, à l'université d'Erfurt; en 1503, il devint maître-ès-arts; en 1505, moine Augustin; en 1507, il fut ordonné prêtre; en 1510, il fut envoyé à Rome par son supérieur; en 1512, il devint professeur de théologie à l'université de Wittemberg; en 1517, il attaqua la vente des indulgences, et proposa sa doctrine sur la justification; en 1520, il fut déclaré hérétique; en 1521, mis au ban de l'Empire; en 1525, il se maria avec une religiense, nommée *Catherine de Bora;* en 1529, il publia son grand et petit catéchisme; en 1534, il finit sa traduction allemande de la Bible, dont le Nouveau Testament avait déjà paru en 1521. Il publia encore beaucoup d'ouvrages, et mourut tranquillement dans sa ville natale, le 28 février 1546. — Ceux qui ne veulent pas se contenter des mensonges de deux partis, doivent lire l'*Histoire de l'Allemagne*, par *Schmidt* (en allemand); le cinquième et sixième tome de cet ouvrage traite de la réformation. L'auteur est premier archiviste à Vienne, et catholique.

ques et monacales; adorateur aveugle de la Sainte-Ecriture des chrétiens; sur-tout intimement convaincu de sa vocation et de la sainteté de la religion qu'il voulait ramener à son état primitif, tel fut l'homme qui, d'un souffle, renversa l'édifice de la monarchie spirituelle des papes; édifice que tant de siècles et tant de vastes génies avaient concouru à élever; édifice qui, même abattu, réduit à quelques décombres, semble encore épouvanter la raison et effrayer la liberté. Luther, comme tout chef de révolution, a rendu plus de services par ce qu'il détruisit, que parce qu'il mit en place; il a plus ébranlé qu'il n'a éclairé l'opinion publique; mais l'impulsion qu'il lui donna fut incalculable; voilà ce qui assure à Luther une place éminente dans l'histoire. Ce n'est pas à la fondation d'un nouveau parti religieux que se borne l'influence de cet homme. Dans toute la masse de nos connaissances, dans tout le système de l'économie politique, dans les réformes intérieures de l'église catholique même, on aperçoit les effets de cet esprit de liberté religieuse auquel Luther a ouvert la porte, *sans le savoir et sans le vouloir.*

Mais le développement de toutes les suites de la réformation nous éloignerait de notre but. Bornons-nous à observer que la réformation a entièrement changé l'état politique de l'Allemagne. En frappant d'un coup mortel l'autorité du clergé, elle a doublé la force des gouvernemens; elle a considérablement augmenté les ressources du fisc public par les sécularisations; et, ce qui est le principal, elle a créé dans l'Europe deux partis, dont l'un ne combattait en faveur du protestantisme, que pour restreindre en même-tems l'autorité des empereurs, déjà si bornée, tandis que l'autre ne séparait presque jamais les intérêts de l'église catholique de ceux de la maison d'Autriche. Ces partis furent un siècle à se former. L'explosion, dans la guerre de trente ans, n'en fut que plus terrible; la Suède et la France étaient alors les deux appuis du parti protestant; le roi de Prusse en est ensuite devenu le chef; mais les intérêts communs qui lièrent ensemble tant de souverains, sont encore à-peu-près les mêmes. Ainsi, la réformation de Luther est un événement plus important encore dans le monde politique que dans l'église. C'est aussi à un intérêt d'Etat bien entendu qu'il faut attribuer cette protection que Luther trouva de la part des

princes les plus sages et les plus braves, parmi le nombre desquels plusieurs se montrèrent assez indifférens aux querelles purement théologiques. *Philippe* de Hesse et *Maurice* de Saxe n'étaient pas hommes à se battre simplement pour la *grâce justificative*, ou pour la *consubstantiation du corps de Jésus-Christ.*

La cour de Rome avait d'abord regardé les déclamations de de Luther contre les indulgences, comme une simple affaire de jalousie entre les augustins, auxquels on avait ôté le privilège de ces pieuses escroqueries, et les dominicains, auxquels on l'avait exclusivement donné (1) : mais Léon X s'aperçut bientôt de la tendance plus dangereuse que prenaient les opinions du hardi novateur ; alors, au lieu de ramener, par une prudente indulgence, Luther, qui encore, n'avait formé aucun plan d'insurrection ouverte, le pape eut la mal-adresse de mettre ce professeur wittembergeois dans une position désespérée, qui ne fit qu'exalter son courage, et exaspérer les esprits de ses adhérens. Il lança sur Luther les foudres de l'anathême, et fit brûler ses ouvrages à Rome. Luther appelle aussi-tôt à un concile, refuse de reconnaître l'autorité du pape, et brûle solennellement la bulle qui l'anathématisait, ainsi que toute la collection des décrétales. Dès-lors plus d'espérance de réconciliation entre les deux partis ; il fallut vaincre ou périr. Déjà l'on entendit retentir de part et d'autre les mots terribles d'*hérésiarque* et d'*Ante-christ ;* mots qui, de tout tems, marquèrent chez les chrétiens cette haine implacable, qui ne s'assouvit que par le sang ou le feu. Charles V, tourmenté par le pape, et sévère-

(1) Luther fut sans doute excité par ses supérieurs à écrire contre les Dominicains, dont ils étaient jaloux ; mais vouloir voir dans cet acte d'*obéissance monacale* un *égoïsme sordide*, c'est montrer la partialité la plus absurde. Le désintéressement était un des traits principaux dans le caractère de Luther ; il le prouva dans l'époque de sa plus haute gloire, lorsque distribuant des évêchés à tous ses adhérens, il se contenta lui-même de son ancienne place de *professeur ;* il ne s'enrichit en aucune manière, et sa famille a végété dans l'obscurité. Il aurait pu se faire nommer archevêque ou patriarche ; mais tel était son éloignement de tout intérêt personnel, que, chargé d'établir une nouvelle hiérarchie, il ne se réserva ni aucune autorité formelle, ni même un titre d'honneur, quoique son parti, certainement, ne lui aurait rien refusé.

ment régenté par l'inquisition, convoqua, en 1521, une diète à Worms, où Luther ne fut point admis à justifier ses opinions, mais simplement condamné, sur l'aveu qu'il fit d'être l'auteur des écrits anathématisés par le pape. Il fut aussi-tôt mis au ban de l'Empire ; et, quoiqu'il fût muni d'une sauve-garde impériale, tout le parti orthodoxe se réjouissait d'avance de le voir brûler, comme *Jean Hus* l'avait été un siècle auparavant. Le nonce du pape l'exigeait impérieusement ; mais, soit par un sentiment d'honneur, soit par conviction de l'innocence du condamné, Charles V lui accorda vingt-un jours pour se mettre à l'abri du décret porté contre lui, et le fit partir sous l'escorte d'un héraut-d'armes. L'électeur de Saxe, *Frédéric-le-Sage* (1), le fit enlever et mettre en sûreté dans un château isolé, d'où le réformateur, irrité et exalté par la persécution et la solitude, lançait des écrits fulminans, où le pape était comparé à tous les monstres de l'Apocalypse ; Rome à Babylone, et lui, Luther, à S.-Jean, exilé dans l'île de Pathmos. Ces images grotesques, ces invectives véhémentes, ce langage mystique, empruntés de la Sainte-Ecriture et des premiers pères de l'église, firent sur les hommes du seizième siècle le même effet magique, que jadis sur la multitude d'Antioche, d'Éphèse ou de Rome. S.-Paul prêta à Luther sa logique ; S.-Jean forma son goût : voilà tout ce qu'il fallut pour un *démagogue* religieux. Cet exil de *Pathmos* semblait environner Luther de l'auréole d'un martyr. Sa traduction de la Bible en langue vulgaire, répandit avec rapidité la mode des spéculations théologiques parmi toutes les classes du peuple. Enfin, le premier danger passé, Luther reparut à Wittemberg, et une diète suspendit l'exécution du ban de l'Empire. Les nouvelles opinions avaient déjà gagné la moitié de l'Empire ; mais on n'allait pas encore jusqu'à penser à une séparation formelle de l'ancienne église ; ce n'était encore qu'un mouvement désordonné, sans plan connu et sans

(1) Il est remarquable que cet électeur était celui qui avait gagné, en faveur de Charles V, la majorité des voix dans le collége électoral, et qu'il jouissait d'une telle considération, que pour devenir lui-même empereur, il n'aurait eu qu'à le vouloir. Il chercha souvent à modérer le zèle fougueux et le langage insolent de Luther, dont au reste il était le protecteur déclaré.

but fixe. On aurait même pu croire que les princes et les seigneurs se seraient dégoûtés de ces innovations, en voyant la multitude donner à *la liberté chrétienne* une extension qui devait effrayer tous les amis de l'ordre et de la paix. Des fanatiques sanguinaires, parmi lesquels un nommé *Thomas Munzer* se distinguait, conduisait des bandes de paysans armés, qui voulurent introduire une égalité de fait absolue, et qui, tout en pillant et dévastant les châteaux, crurent réaliser l'ancienne chimère apocalyptique du *règne millennaire*. Luther se déclara fortement contre tous ces enthousiastes, et même contre tous ceux qui ne suivraient pas exactement son système. Cette opiniâtreté, cette obstination minutieuse à defendre le moindre point de doctrine, décèle dans Luther le moine borné et le théologien orgueilleux; elle occasionna le schisme entre les luthériens et les calvinistes ou zwingliens; schisme qui a été cause de malheurs sans nombre.

Charles V était trop occupé de ses guerres contre les Français et les Turcs, pour prêter une attention sérieuse aux progrès de la réformation. La désunion des novateurs fut la seule cause de l'espèce de succès qu'obtinrent les catholiques à la diète de 1529, où il fut décrété que l'on tolérerait provisoirement le luthéranisme dans les endroits où son abolition ne pourrait se faire sans troubles; que cependant la messe serait célébrée par-tout, et que les novateurs ne pourraient étendre leurs opérations plus loin. Ce fut cette résolution qui entraîna, de la part de plusieurs princes et villes, une *protestation* solennelle; d'où l'on prit occasion de donner à tout le parti luthérien, et même ensuite à toutes les églises nouvelles, le nom de *protestans*; nom dont les réformateurs eux-mêmes s'accommodèrent lui donnant le sens le plus honorable, et en prétendant qu'il y avait eu une chaîne non interrompue d'églises qui *protestaient* contre la domination des papes (1).

(1) Quelques théologiens protestans s'étaient forgés un système d'après lequel les Albigeois, les Vaudois, les Wiclefites, les Hussites devaient être regardés comme formant une chaîne de vrais-croyans, qui avaient constamment professé les mêmes principes que les Luthériens; système dont *Bossuet* a prouvé l'absurdité dans son ouvrage intitulé: *Variations des églises protestantes*.

L'année suivante (1530), une diète solennelle fut tenue à Augsbourg, sous la présidence de Charles V lui-même. Les protestans, qui d'avance avaient conclu à Smalcalde une ligue défensive, présentèrent à la diète cette célèbre *confession d'Augsbourg*, qui devint dès-lors le livre symbolique des églises luthériennes. Il paraît que Charles V méditait quelque coup d'autorité contre les princes qui soutenoient le luthéranisme ; mais l'évasion du landgrave de Hesse, lui laissa craindre une guerre intestine ; il se contenta de quelques mesures dilatoires, promettant, entr'autres, d'accélérer la tenue d'un concile général, pour examiner les cent articles de plaintes que les états avaient porté contre la cour de Rome (*centum gravamina Germanica*), et pour juger en même-tems Luther et sa doctrine. En attendant, cet empereur politique se prévalut de la crainte qu'avaient les princes catholiques de voir le vicariat de l'Empire tomber dans les mains d'un prince protestant, pour leur faire agréer son frère *Ferdinand Ier.* comme roi des Romains. La guerre contre les Turcs, qui venaient d'envahir la Hongrie, servit encore de cause, ou peut-être seulement de prétexte à une négociation avec les protestans, qui finit, en 1532, par la *convention de Nuremberg*, regardée comme la première paix de religion. Ce traité confirmait provisoirement aux protestans le libre exercice de leur culte, et la jouissance des biens ecclésiastiques envahis par eux. Pour prix de ces concessions, Charles V espérait de faire reconnaître par les protestans le nouveau roi des Romains. Quel dût être son dépit, lorsque les protestans lui répondirent par la proposition : « Qu'on ne » devrait jamais choisir consécutivement plus de trois em» pereurs dans la même maison » ! C'était porter un coup aux plus chères espérances de Charles V, et montrer du doigt aux princes catholiques l'arrière-pensée de cet empereur, qui ne voyait, dans les discussions religieuses, qu'un moyen de subjuguer l'un et l'autre parti, et de rendre sa puissance dans l'Empire illimitée et héréditaire. Charles cependant cacha son dépit, et profita des secours puissans que les protestans lui offrirent pour arrêter les progrès des Turcs. A peine délivré de cet ennemi, il eut de nouveaux démêlés avec François Ier., et ne put enfin faire reconnaître le roi des Romains par les princes protestans, qu'en leur cédant

de

de nouveaux avantages, entr'autres, celui d'être provisoirement exempts de la jurisdiction de la chambre impériale, quant aux affaires ecclésiastiques. Des circonstances aussi favorables durent consolider *la ligue de Smalkalde*. Le nombre des membres augmenta de jour en jour : on tint sur pied une milice formidable ; l'électeur, Jean-Frédéric de Saxe (1), et le landgrave, Philippe de Hesse, furent nommés généraux en chef de la ligue. La France, l'Angleterre et le Danemarck conclurent des alliances avec cette nouvelle puissance.

Armés pour s'entre-détruire, les deux partis étaient en présence l'un de l'autre ; mais ils cherchaient encore des moyens de se réconcilier, qui devaient nécessairement rester infructueux, tant par la nature des choses, que par la hauteur imprudente du pape Paul III, aux yeux de qui Charles V même était suspect d'hérésie, parce que cet empereur, assez occupé avec les Turcs et les Français, ne voulait pas s'attirer sur les bras une guerre ouverte avec les protestans. Les diverses tentatives de réunir les deux partis furent toujours traversées par l'aveugle orgueil de Paul III, qui cassa, entre autres, les actes du *colloque de Worms*, dans lequel *Eck*, au nom des catholiques, et *Mélanchton*, au nom des protestans, s'étaient déjà accordés sur plusieurs points litigieux. Si Paul III n'eût point rompu ces négociations, Luther l'aurait fait ; car ce fougueux docteur en théologie n'était point d'accord avec le savant, doux et éloquent Mélanchton. Ce dernier, avec un petit nombre d'hommes sages et modérés, désirait de réunir les luthériens et les zwingliens (appelés ensuite calvinistes) ; il était évident que cette réunion de forces en aurait imposé aux catholiques ; mais la raison parlait en vain aux théologiens rigoureux qui dirigeoient Jean-Frédéric. Cet électeur poussa la stupidité de son intolérance, jusqu'à refuser l'alliance, purement politique, offerte par les cantons de Berne et de Zurick.

Un épisode tragique fournit aux catholiques un beau sujet de calomnier la réforme. Un reste de ces fanatiques, qui espéraient dans le *règne millenaire* (un des rêves creux

(1) Fils de Frédéric-le-Sage, plus décidé luthérien que son père, mais aussi, moins prudent, intolérant et esclave des théologiens de Wittemberg.

de l'Apocalypse), s'était sauvé en Westphalie, après la défaite et le supplice de Thomas Munzer. Ces malheureux, qu'on désignait sous le nom d'*anabaptistes* (c'est-à-dire, ré-baptiseurs), trouvèrent, dans *Jean Bocholt*, à-la-fois un roi et un prophète. Ce garçon tailleur de Leyde échange ses ciseaux contre le glaive et se rend maître de la ville de Munster, dont il fait sa capitale. Dans cette nouvelle Jérusalem, il n'eut rien de plus pressé que de se faire un sérail, à l'instar des pieux rois du Vieux-Testament. Assiégés dans Munster par l'évêque, ces fanatiques endurèrent toutes les horreurs de la famine, avant que de se rendre. Les scènes affreuses de cette guerre réfléchirent un jour défavorable sur toute la révolution religieuse.

Henri VIII, roi d'Angleterre, avait écrit un livre contre Luther, qui lui avait valu, de la part de celui-ci, une réponse des plus grossières (1), et, de la part du pape, le titre de *défenseur de la foi;* mais le Saint-Siége lui ayant refusé les dispenses pour un divorce, il abolit en Angleterre l'autorité papale, et accéda à la ligue de Smalkalde. *Christian III* introduit la réformation en Danemarck, et *Gustave Vasa* prépare une révolution semblable en Suède. En Prusse, le luthéranisme dominait depuis que le pouvoir de l'ordre teutonique avait été renversé. Ainsi, le Nord était rangé sous les drapeaux de Luther, tandis que dans le Sud, l'Italie et l'Espagne restèrent étrangères aux progrès de sa doctrine. Ce fameux réformateur s'opposa très-politiquement à la levée de boucliers que plusieurs princes désiraient. Sa mort, arrivée en 1546, parut être le signal de guerre que les deux partis attendaient. Mais l'explosion était amenée par des causes plus puissantes, et par les circonstances politiques de l'Europe.

Charles V, débarrassé de la guerre de France, et rassuré, pour plusieurs années, contre les hostilités des Ottomans, s'apprête à l'exécution des projets qu'il méditait depuis long-tems, et dont il avait préparé de loin le moment et les voies, en nourrissant, par ses démarches équivoques, les espérances et la haine mutuelle des chefs des deux partis

(1) La *nouvelle Encyclopédie* dit très-bien : « Il fallut toujours » un peu d'*âne* et de *cochon* dans ce que les luthériens et les catho» liques écrivirent de part et d'autre. »

religieux, et en épuisant l'un et l'autre parti d'hommes et d'argent, par les secours que son frère, le roi des Romains, leur avait demandés habituellement tous les ans, pour les guerres contre les Turcs. Les vastes plans de Charles ne tendaient à rien moins qu'à subjuguer les protestans, et à fonder, sur leurs ruines, le trône du despotisme le plus absolu. La liberté germanique, cet ouvrage de tant de siècles, allait s'écrouler, et la puissance impériale, si laborieusement renversée par les Grégoire VII et Innocent IV, allait se relever par le secours du Saint-Siége même. La réduction des novateurs, rebelles à l'autorité de l'église, était d'un intérêt trop pressant pour Paul III, pour qu'il pût se permettre de réfléchir sur les accroissemens de la puissance impériale. Les princes catholiques, aveuglés par le zèle de religion, sur le sort qui les menaçait en commun, entrèrent avec empressement dans les vues de l'empereur. Il s'attacha secrètement le duc Maurice, chef de la branche Albertine de la maison de Saxe, habile général, protestant lui-même, mais ancien rival de l'électeur son cousin, dont il dévorait d'avance les riches dépouilles. Enfin, il gagne le fameux Albert, margrave de Brandebourg-Bareuth, qui professait pareillement le luthéranisme, mais qui ne respirait que les combats et le carnage.

Tels étaient les redoutables préparatifs que Charles V avait pris, avant que d'ouvrir la diète de Ratisbonne en 1546. Dans cette assemblée, il presse les protestans de se soumettre au concile de Trente, qui venait de s'ouvrir. Les protestans, en répétant leurs anciennes objections contre une assemblée qui ne leur paraissait offrir ni liberté de délibération, ni sûreté personnelle pour leurs députés (1), osèrent encore

(1) Les catholiques répondirent de leur côté, que le concile ne serait pas en lieu sûr, si on le transférait dans le centre de l'Allemagne, toutes les villes étant déjà attachées à la cause du luthéranisme; le peuple avait même, à la diète de Nuremberg, insulté le légat pontifical. Mais, dira-t-on, pourquoi ne prit-on pas le simple expédient de tenir deux conciles séparés, chose dont l'histoire ecclésiastique fournissait des exemples? C'est que le pape n'y trouvait pas son intérêt; il voulut un concile pour condamner les luthériens, et non pas pour les entendre. Les protestans, de leur côté, avaient encore les idées trop bornées pour oser tenir un concile sans l'intervention du pape.

demander à l'empereur : « Quelle était la destination des » armemens qu'il fesait » ? On s'attend à voir un homme aussi rusé que Charles V l'était, donner une réponse évasive : mais, au contraire, il déclare hautement : « Que, décidé » à rétablir la paix et le bon ordre dans l'Empire, il déploie- » rait toute la rigueur des lois et toutes les forces de son » autorité suprême contre les Etats réfractaires à ses vo- » lontés. »

Aussitôt les alliés de Smalkalde se retirent de la diète, et prennent les armes. Le duc de Wirtemberg s'empare des gorges du Tyrol, d'Augsbourg et de Donauwerth, tandis que l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse s'avancent sur Ratisbonne avec une armée de 80,000 hommes. Charles n'avait à leur opposer que 9,000 hommes ; mais des troupes excellentes. Il se retranche d'abord sous Ingolstadt, ensuite sous Ratisbonne : il prononce le ban contre les princes rebelles, qui lui envoient une déclaration de guerre. C'en était fait de Charles V, de la maison d'Autriche et du catholicisme, si l'électeur de Saxe avait déféré aux instances pressantes du landgrave, qui voulait attaquer le camp impérial : mais les généraux et ministres saxons, vendus à Charles V ou au duc Maurice, l'emportent deux fois sur l'unanime avis des autres alliés ; et Jean-Frédéric, trahi par ses plus intimes confidens, laisse échapper l'occasion de tailler en pièces l'armée de l'empereur. Celui-ci profite de ce relâche pour attirer les secours qui arrivaient de toutes parts. Soudain arrive la nouvelle que le duc Maurice a envahi la Saxe, confiée à ses soins. Frappée comme d'un coup de foudre, l'armée des protestans se sépare. Pendant que l'électeur reprend ses Etats sur Maurice, ses alliés, dans la haute-Allemagne, abandonnés à leurs propres forces, fléchissent sous la puissance de Charles V, et renoncent à la ligue. L'empereur marche ensuite en Saxe par la Bohême, tandis que le margrave Albert s'y rendait par la Franconie. Albert, battu et captif, l'électeur aurait pu opposer des forces égales à celles de l'empereur ; mais, toujours trahi, et ne recevant pas même des avis sur l'approche de l'ennemi, il disperse son armée. Charles en défait le corps principal à Muhlberg. Jean-Frédéric, prisonnier, est traduit devant un conseil de guerre, et condamné à mort ; mais il obtient sa grace en se démettant

de la dignité électorale, du duché de Saxe et de ses Etats patrimoniaux en Thuringue : il devait en outre rester prisonnier, tant qu'il plairait à l'empereur. Le landgrave de Hesse vient demander pardon à genoux, et se voit, malgré la parole de l'empereur, traîné en prison. Toute la ligue protestante est dissipée ; tous les Etats qui s'y étaient engagés, sont surchargés d'amendes et de contributions. Traînant après lui les princes prisonniers, entouré de troupes espagnoles et italiennes, Charles V se présente à la diète d'Augsbourg en vainqueur et en maître. Il investit le duc Maurice des dignités et des Etats dont l'électeur de Saxe venait d'être dépouillé. Dès-lors il n'aurait plus dû compter sur la fidélité de ce prince. L'ordonnance fameuse, nommée communément l'*Interim*, est publiée ; elle réglait provisoirement les affaires de religion, d'une manière qui, sans satisfaire à l'ivresse du parti victorieux, blessait mortellement les intérêts des protestans. Plusieurs Etats plièrent sous les circonstances; d'autres montrèrent une résistance périlleuse. Parmi ceux-ci, on distingue l'électeur prisonnier et les villes de Constance et de Magdebourg. Une armée autrichienne s'empare de la première ; Maurice est chargé de réduire la seconde.

Pendant deux ans, le despotisme de Charles V semblait se consolider. Cependant il eut le chagrin de solliciter vainement son frère de renoncer à la qualité de roi des Romains, et à son droit éventuel à l'Empire en faveur de l'infant don Philippe, depuis si affreusement célèbre sous le nom de *Philippe II.*

Maurice, qui avait alors obtenu tous les avantages qu'il pouvait espérer de sa perfidie momentanée, démêlait bientôt les plans dangereux de Charles V ; il était offensé du ton arrogant que prenait l'empereur, et de l'affront qu'il avait souffert lui-même dans la personne de son beau-père, le landgrave de Hesse, que Charles V retenait toujours prisonnier ; il craignit, comme protestant, les décisions du concile de Trente, et, comme souverain, le jugement que l'empereur devait rendre relativement à la restitution des biens ecclésiastiques. Les insinuations de la France donnèrent un nouveau poids à ces considérations. Maurice résout de sauver la liberté germanique, dont il avait trahi la cause.

Il employe contre Charles la même politique sourde et discrète, par laquelle il avait écrasé le malheureux électeur. Des traités secrets sont conclus avec le Danemarck, le margrave Albert de Brandebourg, le fils du landgrave de Hesse, mais sur-tout avec Henri II, roi de France. Sous le prétexte de réduire la ville de Magdebourg, de nombreux corps sont levés sur les frontières de Franconie. Ces préparatifs faits, Maurice demande à l'empereur la liberté du landgrave de Hesse : le refus fut le signal de la guerre, qu'il motiva sur les violences journalières que Charles V se permettait, en mépris ouvert de sa capitulation. Il réunit subitement tous ses corps ; surprend Augsbourg ; remonte la rivière de Lech ; force les fameuses gorges d'Ehrenberg, et ne manque que de quelques heures Charles, qui se tenait à Inspruck dans le Tyrol. Les pères du concile courent se sauver en Italie. Tout cède aux armes victorieuses de Maurice. L'empereur relâche l'électeur déposé pour l'opposer à Maurice : c'est en-vain ; le généreux Jean-Frédéric ne veut point combattre contre le restaurateur de l'église protestante. Charles V est obligé de céder. La *convention de Passau* de 1552, anéantit l'*Interim*, et rend aux protestans une liberté de culte entière, en attendant une diète, qui devait définitivement régler les affaires de religion. Le margrave Albert s'oppose seul au retour de la paix, il est défait ; mais Maurice n'achète sa victoire qu'au prix de sa vie. Enfin *la diète d'Augsbourg* de 1555, assure aux protestans tous les droits civils et politiques, ainsi que la possession des biens ecclésiastiques dont ils étaient en possession ; mais, dans ces arrangemens, qui semblaient finir les guerres de religion, il se glissa deux articles qui contenaient des germes de discorde. Par le premier, les bienfaits de cette convention étaient restreints aux seuls luthériens, à l'exclusion des calvinistes ; c'était l'intolérance des Saxons qui avait dicté cette mesure. Un autre article fut ajouté après coup, et sans le consentement de la diète, par le roi des Romains, Ferdinand : il établit, de sa propre autorité, ce qu'on appelle le *réservat ecclésiastique* ; disposition en vertu de laquelle tout bénéficier catholique, de quelque rang et condition qu'il pût être, qui embrasserait la religion luthérienne, fût déclaré déchu et privé de fait de ses

bénéfices quelconques, qui devraient, à l'instant, retomber à la dispositon des collateurs ordinaires. Telle fut la fin de la première guerre de religion.

Le concile de Trente continua toujours ses délibérations, ou plutôt ses séances, dans lesquelles, sans entendre les luthériens, et même sans faire attention aux vœux des catholiques sensés (1), on convertissait en canons d'église tout ce qu'il plaisait à la cour de Rome d'ordonner. Le concile, qui finit en 1563, éleva entre les deux partis une insurmontable barrière, en condamnant toutes les réformes nouvelles, et en frappant tous ceux qui les approuvaient, d'un anathème souverainement ridicule, puisqu'il ne fit pas le moindre mal aux prétendus hérétiques, et ne servit qu'à constater l'immensité des pertes que l'église avait essuyées.

Cette conduite impolitique des papes rendit nuls les plans qu'après la résignation de Charles V, son successeur sur le trône impérial, Ferdinand Ier., avait projetés pour la réunion des deux partis religieux. *Paul IV* poussa même son imbécille audace, jusqu'à déclarer : « Que la démission de Charles V » était nulle, puisqu'elle avait été faite *sans la permiesion du* » *Saint-Siége;* que Ferdinand s'était rendu inhabile de porter » le sceptre de l'Empire, en accordant aux protestans une » paix avantageuse ; qu'il *ordonnait* à ce Ferdinand de se » démettre de l'Empire, et *de s'en rapporter purement et* » *simplement à la volonté et au jugement du Saint-Siége*, soit » par rapport à son rétablissement, soit pour *les conditions* » *que le pontife trouverait à propos d'y mettre* ». Un tel ordre aurait, dans le douzième siècle, pu causer à un empereur de justes alarmes ; la cour impériale n'y répondit que par le silence du mépris. Pie IV voulut redresser la faute de son prédécesseur ; mais ce fut trop tard : les empereurs ont depuis persisté à ne point se faire couronner ni confirmer par les papes. Première suite des réformes de Luther.

(1) L'ambassadeur de France s'étant opposé, dans un discours éloquent, à plusieurs mesures *ultramontaines*, un prélat italien eut l'insolence de dire : *Gallus cantat !* à quoi le français répondit : *Utinam ad Galli cantum Petrus resipisceret !* Ce jeu de mots ne peut pas se traduire.

Ferdinand Ier., après avoir donné à ses sujets protestans le libre exercice de leur culte, alla jusqu'à demander, pour les catholiques autrichiens, *la communion sous les deux espèces* et *le mariage des prêtres*. Pie IV accorda le premier de ces deux points.

Maximilien II ne désespérait pas de réunir les deux partis religieux; mais le pape, en le menaçant d'un anathème et d'une rebellion des princes catholiques, parvint à refroidir son zèle humain et patriotique. La sagesse et l'impartialité de ces deux empereurs réussirent cependant à prévenir toute explosion de la haine religieuse, et réduisirent les deux partis à se damner dans l'autre monde, sans s'entre-égorger dans celui-ci.

Pour le malheur de l'Allemagne, *Rodolphe II* monte, en 1577, sur le trône impérial. Ce prince indolent abandonna les rênes du gouvernement à ses maîtresses et à de vils et cupides ministres. Ces êtres méprisables sacrifièrent à leurs petites vues l'excellent système de politique que le pere et l'aïeul de Rodolphe avait conçu et suivi avec tant de succès. Le ministère espagnol domina celui de Vienne; l'intolérance anima toutes ses démarches; la chambre aulique, par ses jugemens partiaux, augmenta chaque jour les griefs des protestans; la discorde, la jalousie et les haines de religion s'emparèrent, avec plus de fureur que jamais, de tous les esprits; et l'empereur, occupé à faire de l'or et à lire les destins dans les astres, restait spectateur insensible de tant de maux dont il était la cause. L'affaire de *Donauwerth* fut sur-tout une pomme de discorde; cette ville protestante, n'ayant pu réprimer le zèle indiscret de la populace contre les catholiques, fut mise au ban de l'Empire par une simple sentence du conseil aulique, dont l'exécution fut confiée à l'électeur de Bavière, quoique la ville dépendit du cercle de Souabe; c'était un tissu de mesures inconstitutionnelles et tyranniques. Cette étincelle contribua beaucoup à rallumer l'incendie mal éteint.

Une circonstance invitait sur-tout le zèle imprudent du parti catholique à des attaques continuelles contre les protestans. La réforme de Zwingli et de Calvin, qui, sur certains

points (1), satisfesait mieux la raison incrédule que celle de Luther, gagnait de jour en jour des adhérens. Les théologiens luthériens, écrasés par les argumens des savans calvinistes, s'armèrent d'une stupide intolérance, bien ridicule sur-tout chez un parti qui venait de proclamer la *liberté chrétienne*, et d'en faire un si grand usage. Les princes épousèrent la querelle des théologiens. Pour gagner le royaume du ciel, ils négligeaient les intérêts de la terre. En voici un exemple.

« *Gebhard* de *Truchsess*, électeur de Cologne, avait épousé » la belle *Agnès*, comtesse de Mansfeld, et embrassé la religion » calviniste. Le pape lança contre lui un anathème et un arrêt » de déposition. Le chapitre métropolitain et la ville de Co- » logne arment contre l'électeur. Gebhard lève des troupes, » et compte sur l'appui des princes protestans. La politique » devait faire voir à ces princes combien il importait à leur » sûreté de soutenir un souverain contre ses sujets ; à leurs » intérêts, de s'attacher un allié puissant ; à leur honneur, » de ne point laisser la cour de Rome s'arroger le droit de » disposer d'un électorat. Toutes ces considérations échouè- » rent contre les cris de l'intolérance. Gebhard était calvi- » niste ; donc il fallut l'abandonner. Ce malheureux électeur » chercha des secours en Angleterre ; mais Elizabeth, re- » marquant l'effet que les charmes d'Agnès avaient fait sur » le comte d'Essex, sacrifia ses devoirs de reine à la jalousie » d'une amante. Gebhard, errant et abandonné, mourut à » Strasbourg. »

Pour mieux consolider cette désunion entre les calvinistes et les luthériens, on publia un nouveau livre symbolique, intitulé : *Formula concordiæ ;* livre qui faillit occasionner un schisme parmi les luthériens eux-mêmes. Enfin, pour imiter en tout point l'église catholique-romaine, on créa des noms

(1) Les catholiques disent que la substance du pain béni et du vin consacré se changent entièrement en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ (*transubstantiation*). Les luthériens disent que le vin et le pain, en conservant leur nature primitive, s'unissent et se confondent avec le sang et le corps de Jésus-Christ, c'est la *consubstantiation*. Les réformés calvinistes disent que le pain et le vin ne sont-là que comme un signe, pour rappeler la mémoire de Jésus-Christ (*union symbolique*). — Pour décider ces graves et utiles questions, on livra des batailles meurtrières.

de secte, on condamna des hérésies, et on força les gouvernemens à sévir contre les *crypto-calvinistes* et autres prétendus ennemis du ciel. Une conduite si mal-adroite pouvait-elle ne pas exciter et renforcer chez les catholiques l'espoir de rentrer en possession de ce qu'ils avaient perdu ?

Des troubles politiques agitaient l'Autriche. L'archiduc Matthias, frère de Rodolphe, se maintenait, les armes à la main, dans la possession de l'archiduché propre, contre son frère Léopold, auquel Rodolphe avait voulu transférer le droit de succession. L'Espagne, qui était l'âme du ministère intolérant de Rodolphe, ne pouvait pas pardonner à Matthias de s'être, comme gouverneur des Pays-Bas, déclaré pour les mécontens de ce pays. Néanmoins Matthias l'emporta, et réunit aux couronnes de Hongrie (1608) et de Bohême (1611), celle de l'Empire, en 1612. Matthias parut vouloir étouffer la guerre de religion qui se préparait ; mais, en se laissant entraîner à accepter pour successeur immédiat *Ferdinand II* (1), de la branche de Styrie, prince fanatique, dévoué à l'Espagne et dirigé par les jésuites, il attira sur l'Autriche et l'Allemagne tous les fléaux dont il voulut les garantir. Il vit même les commencemens de la trop célèbre guerre de trente ans.

Tout semblait conspirer pour allumer une guerre civile ; les querelles religieuses n'étaient pas les seules qui tenaient les esprits en agitation ; le riche héritage de Clèves et de Juliers, qui était disputé par la maison palatine, le Brandebourg et la la Saxe, multiplia les partis et les jalousies. Un confesseur perfide entraîne la Saxe dans une alliance secrète avec l'Autriche. Les princes protestans les plus zélés forment l'*union de Halle*, et s'occupent de vastes projets de partage et de révolution. L'électeur palatin est à la tête de ce parti violent. La ligue des princes catholiques compte, après Ferdinand, principalement sur l'électeur de Bavière. Le prince Maurice d'Orange et les Hollandais, craignant l'étroite union qui, sous

(1) Ferdinand, à son couronnement en Bohême, jura de maintenir aux protestans la liberté de leur culte. A peine la cérémonie fut elle terminée, qu'il se fit relever par un jésuite, son confesseur, du serment qu'il venait de faire, et jura entre ses mains d'exterminer les hérétiques dans ses Etats.

Ferdinand II, allait lier l'Autriche à l'Espagne, cherchent à souffler, dans les Etats autrichiens, le feu de la rebellion. Tant de matériaux inflammables étaient accumulés, lorsque, pour y mettre le feu, une étincelle soudaine partit du sein de la Bohême.

Les états de ces pays voulaient donner aux privilèges dont jouissaient les protestans, une extension contestée par les commissaires du roi Ferdinand, auquel Matthias avait déjà cédé l'administration de ce pays. Après une vive dispute, les députés protestans s'emparent des commissaires, et les précipitent des fenêtres du château (1). Cet acte d'une brutale violence, fut le signal de la levée de boucliers. Les princes de l'union de Halle leur envoient une armée auxiliaire et le brave bâtard de Mansfeld pour général. La rebellion gagne la Silésie, la Moravie et même l'Autriche. L'empereur Matthias emploie en-vain des voies de modération pour calmer les esprits, moins irrités par les persécutions actuelles, que frappés de la profonde terreur qu'inspiraient les projets bien connus de Ferdinand et de ses jésuites. Ce prince eut l'audace de faire enlever le cardinal de Clésel, parce que ce prélat respectable donnait à l'empereur des conseils modérés. On prétend que Matthias mourut du chagrin que cette insolence lui avait causé.

La désunion des protestans et la singulière indolence de la cour de France, frayèrent à Ferdinand II le chemin à la dignité impériale : mais l'éclat de cette nouvelle couronne n'en imposa point aux insurgens de Bohême. Ayant rejeté les propositions, en apparence très-modérées que Ferdinand leur fesait, ils offrirent leur couronne à l'électeur palatin, Frédéric V. Poussé par les mauvais conseils de ses prêtres, du stathouder et de sa femme (fille de Jacques Ier., roi d'Angleterre), ce malheureux prince accepta, quoiqu'en tremblant, ce don funeste.

---

(1) Quoique précipités d'une hauteur prodigieuse, ils ne furent point blessés, étant tombés sur un tas de foin. Le secrétare *Fabricius*, étant tombé sur le baron de *Slabatha*, son principal, se leva promptement, et fit à son excellence de très-humbles excuses. Voici encore un trait caractéristique : les états de Bohême publièrent un manifeste, pour prouver que la *défénestration* était un acte de justice conforme aux *lois et coutumes du royaume*.

Les commencemens de la guerre prenaient une tournure favorable pour les adhérens de Frédéric V. Le comte de Thurn pénétra jusqu'aux portes de Vienne ; le prince de la Transylvanie, *Bethlen Gabor*, inonda de ses troupes la Hongrie. Un peu d'énergie et de politique de la part de Frédéric V, aurait pu rendre l'issue de cette contestation fort douteuse ; mais cet homme faible et imprudent avait commencé son usurpation en pleurant et en fesant des prières ; pour se soutenir, il donna des bals et des fêtes. C'était par des moyens bien différens que Ferdinand II préparait son triomphe. Il anime l'Espagne, l'Italie et les catholiques d'Allemagne à s'armer pour sa cause ; il profite de la fausse politique de la cour de France, qui, par des raisons domestiques, craignit de voir les protestans devenir trop puissans ; il assoupit le Danemarck, la Saxe et l'Angleterre même, quoique Jacques Ier. fût le beau-père de Frédéric. Enfin, il frappe un coup décisif, en persuadant aux princes protestans de l'union de Halle de rester spectateurs neutres de la guerre de Bohême. Il est inconcevable comment tant de princes ont pu se laisser aveugler si facilement par une puissance qu'ils haïssaient presque tous? comment tant d'intérêts communs ont pu être trahis dans le même moment? L'Espagne, en prodiguant tout l'or des Indes, y avait sans doute puissamment contribué ; mais les jésuites étaient l'âme de toutes ces transactions : leur main invisible a seule pu faire jouer à-la-fois tant de ressorts.

Pendant que l'Europe entière l'abandonnait, Frédéric V travaillait lui-même à s'aliéner les esprits en Bohême, par la faveur exclusive qu'il montrait aux calvinistes. Les armées nombreuses qui s'avançaient de toutes parts ; la valeur des troupes espagnoles, l'habileté des généraux, tels que *Tilly* et *Pappenheim*, ne trouvèrent pas un seul obstacle ; une bataille, une seule heure suffit pour transformer Frédéric de roi en fugitif.

Si Ferdinand II avait profité avec modération de ces succès, jamais règne n'aurait eu des commencemens plus glorieux que le sien ; mais tel est le vertige de la bonne fortune, que la vaste, profonde et énergique politique de la cour de Vienne fait tout-d'un-coup place au fanatisme le plus affreux, aux fureurs de la vengeance, aux rêves d'une ambition ef-

frénée. On vit que c'étaient des jésuites qui etaient vainqueurs. De sanglantes exécutions couvrent la Bohême de deuil; toutes les églises protestantes sont ruinées ou fermées; on enlève les documens qui constataient les priviléges de la nation; le pays est absolument traité comme une conquête. L'électeur palatin est mis au ban de l'Empire d'une manière fort irrégulière. La dignité électorale devient la récompense du zèle aveugle de Maximilien de Bavière. Des armées espagnoles et autrichiennes occupent tous les Etats de la maison palatine et de quelques princes qui n'avaient point abandonné Frédéric V; elles se disséminent peu-à-peu sur toute la surface de l'Empire, et forcent par-tout les protestans à restituer aux catholiques tous les bénéfices dont ils n'avaient pas eu possession en 1555. L'empereur, en demandant que toutes les forteresses de l'Empire fussent à sa disposition, osa montrer à découvert quel était son but. L'Allemagne et l'Europe virent trop tard les dangers créés par leur indolence; mais ils se bornèrent à de stériles regrets.

Trois guerriers soutenaient encore la cause palatine; c'étaient le comte de *Mansfeld*, le duc *Christian de Brunswick*, princes sans terres, et un margrave de *Bade-Dourlach* qui avait abdiqué. Mansfeld se distingua sur-tout par des talens qui l'égalèrent aux plus grands généraux anciens et modernes. Frédéric V se laissa tromper par les perfides promesses de l'empereur, et congédia les troupes que ces trois hommes avaient levées pour lui. Dès-lors Ferdinand agit par-tout en maître, et inonda l'Empire de ses troupes.

Dans cette extrémité, le cercle de Basse-Saxe résolut de mettre une armée sur pied, et d'en nommer le roi de Danemarck général en chef. *Christian IV* avait fait une guerre heureuse contre le jeune Gustave Adolphe; mais sa gloire militaire s'éclipsa en Allemagne. Ce ne fut pas faute de talens, encore moins de courage; mais il n'eut que peu de secours de la part des Etats de Danemarck, et chez les princes allemands, il ne trouva que perfidie et jalousie. Il parvint, malgré ces obstacles, à rassembler une armée de 60,000 hommes; mais, importuné par les princes et les villes, qui, tous-à-la-fois, demandaient d'être secourus, il divisa ses forces. Mansfeld en eut un très-grand corps. Battu près de Dessau, il est poursuivi par son vainqueur *Wallen-*

stein, à travers la Saxe et la Silésie, jusqu'en Hongrie. Le roi de Danemarck, de l'autre côté, trahi par la cavalerie allemande, est battu, près de Kœnigslutter, par le général Tilly, qui le poursuit jusqu'en Holstein. Bientôt les troupes impériales resserrent le roi de Danemarck dans le Jutland. Wallenstein revient de la Silésie, et fond sur le Mecklenbourg, dont l'empereur lui fait présent, en le créant grand-amiral de l'Empire dans la Baltique. Alors on vit, pour la première et dernière fois, une *flotte autrichienne* qui menaçait le Sund et la Baltique d'une invasion prochaine. Quinze vaisseaux de ligne étaient déjà construits, lorsqu'un amiral danois, nommé *Prosmund*, vint brûler et détruire tous ces armemens. D'un autre côté, Stralsund fut défendu par le danois *Holck* contre Wallenstein avec une vigueur sans exemple. Trois assauts furent donnés en-vain. Cette résistance inopinée anéantit les projets autrichiens de conquérir le Nord, et mit le roi de Dannemarck en état de conclure avec l'empereur sa paix particulière, par laquelle il abandonna les Allemands à eux-mêmes (1).

---

(1) Les historiens allemands ont décrié Christian IV pour avoir, comme ils disent, trahi les intérêts de ses alliés et de l'Europe. Mais devait-il exposer son propre pays pour servir ces princes allemands, qui, en lui promettant des armées, fournissaient à peine des régimens? qui à chaque moment lui montraient leur petite jalousie, ne pouvant ni commander eux-mêmes, ni souffrir la supériorité d'un roi étranger? qui l'abandonnaient et retiraient leur contingent au moment du danger, et qui prétendirent même fermer leurs forteresses aux troupes danoises, afin de pouvoir les livrer aux impériaux? Les Allemands avaient, par leurs nombreuses bassesses, bien mérité l'abandon où Christian IV les laissa. Ne les vit-on pas tenir une conduite également perfide envers Gustave-Adolphe? — Il n'y eut entre le roi de Danemarck et celui de Suède d'autre différence que celle de la bonne et de la mauvaise fortune. Il faut y ajouter que Gustave-Adolphe fut vigoureusement soutenu par ses états, au lieu que la noblesse danoise refusa des secours à Christian. Gustave vint dans un moment où il ne restait aux Allemands d'autre espérance de salut que dans lui seul; et cependant un Allemand l'assassina. Gustave avait fait ses premières armes contre Christian IV, et n'avait pas été heureux; ils se lièrent ensuite d'une étroite amitié; et lorsque Gustave allait entreprendre son expédition en Allemagne, il eut avec Christian une entrevue qui dura quatre jours, et dans laquelle le roi de

Mansfeld, arrivé à travers des victoires et des défaites jusqu'en Hongrie, s'était vu soudainement abandonné par *Bethlen Gabor*, prince de Transylvanie, qui fit sa paix particulière avec l'Autriche. Mansfeld voulut rentrer en Allemagne par les Etats vénitiens, mais il mourut en chemin. Cet homme extraordinaire, sans revenus, sans sujets, sans point d'appui et sans retraite assurée, entretenait depuis sept ans des armées de 20 à 30,000 hommes aux dépens des alliés catholiques. Souvent battu, défait, fugitif, il trouva toujours des ressources dans son génie, et reparut toujours à la tête de nouvelles armées, qui semblaient sortir de la terre à sa voix. Un autre chef du parti protestant mourut également; c'était *Christian, duc de Brunswick*, guerrier habile, et plus heureux que Mansfeld, mais dont la mémoire est flétrie par sa férocité et les nombreuses cruautés qu'il exerça envers les catholiques.

Ainsi les affaires semblaient, en 1629, entièrement désespérées; Ferdinand II régnait en monarque sur l'Allemagne. Les soutiens de son trône étaient ce *Tilly*, blanchi sous les armes, et regardé comme l'homme de guerre le plus habile et le plus instruit qu'il y eût alors, mais féroce et bizarre (1); ce *Pappenheim*, adoré du soldat, couvert de blessures, et qui semblait avoir fait un pacte avec la mort; enfin, ce fameux *Wallenstein* ou *Walstein*, qui de pauvre étudiant qu'il avait été, devenu riche seigneur, se fait tout d'un coup général, lève, à ses frais, des armées de 40 à 50,000 hommes, parle en souverain à l'empereur même, cherche à se former un royaume, et affecte toute la magnificence et tout le luxe d'un grand monarque. Avec de tels généraux et avec une armée de 160,000 hommes, l'Autriche était la première puissance de l'Europe. L'*édit de restitution* ordonne aux protestans de rendre tous les évêchés et autres bénéfices dont ils s'étaient emparés depuis près d'un siècle.

Danemarck lui donna des renseignemens précieux sur toutes les intrignes et toutes les perfidies auxquelles il pouvait s'attendre de la part des princes allemands.

(1) Gustave-Adolphe appela toujours Tilly le *vieux caporal*, et Pappenheim le *soldat*. Tilly ressembla en beaucoup de choses à Suwarow.

Cet édit fut exécuté avec rigueur, malgré l'opposition de la plupart des princes, même catholiques. En même tems Ferdinand prétendit exclure des bienfaits de la paix de religion tous les calvinistes. Opprimer ensuite la Hollande de concert avec l'Espagne, s'agrandir en Italie, et sur-tout déposer Gustave-Adolphe, pour faire place à Sigismond, roi de Pologne, voilà quels étaient les modestes projets dont s'occupait alors l'Autriche. Mais la valeur de *Gustave-Adolphe*, la sagesse d'*Oxenstierna* et le génie de *Richelieu*, sauvèrent les destins de l'Europe.

Quoiqu'une armée impériale, envoyée en Pologne contre les Suédois, eût été battue, les généraux autrichiens promettaient à Ferdinand d'aller en Suède, *faire fondre ce roi de neige;* mais Gustave leur épargna la moitié du chemin. Débarqué à Stralsund avec une poignée de héros (1), il pénètre dans la Poméranie et le Brandebourg, se rend maître de l'Oder, et s'ouvre une communication avec un corps de 10,000 hommes postés en Prusse sous le commandement d'Oxenstierna, qui était à-la-fois bon général et excellent ministre. La fortune semblait avoir arrangé toutes les circonstances en faveur du jeune héros. La diète venait de forcer l'empereur à réduire son armée à 40,000 hommes, et à congédier Wallenstein, qui emmena dans ses terres les meilleurs officiers et jusqu'aux soldats, les entretenant à ses frais. D'un autre côté, les princes allemands étaient dans une position si désespérée, qu'ils n'osèrent point refuser l'entrée de leurs pays à Gustave, qui, le sabre à la main, demandait leur alliance, et, profitant de la triste expérience de Christian IV, mettait par tout des garnisons dans les places fortes, pour se garantir des effets de la jalousie et de la mauvaise foi dont il se vit entouré de tous côtés. Pendant qu'il poursuivit son premier plan de remonter l'Oder et de pénétrer par la Silésie dans le centre des Etats autrichiens, Tilly assiége et prend Magdebourg; l'affreuse destinée que le barbare autrichien fit subir à cette ville excita des murmures violens contre Gustave, qui aurait pu la sauver. Tilly fond

(1) Il avait avec lui 15,000 hommes, tous Suédois; il y avait dans ce corps 6 généraux, 30 colonels et 31 capitaines et lieutenans anglais ou écossais.

sur

sur l'électeur de Saxe, qui avait conclu, avec les Suédois une alliance peu sincère (1); Gustave se vit forcé de marcher au secours des Saxons. Il rencontra Tilly près de Leipsick, et lui livra (le 7 septembre 1631) une des batailles les plus mémorables dont l'histoire parle. Sept attaques de Pappenheim furent repoussées par le suédois Horn. Le vieux Tilly, jusques alors invincible, pleura lorsqu'il vit cinq régimens de ses plus braves vétérans massacrés, parce qu'ils ne voulurent point recevoir de quartier. De 40,000 hommes qui formaient l'armée autrichienne, à peine y en eut-il 2,000 de réunis après l'action. Les Suédois seuls avaient décidé le succès. L'électeur de Saxe s'était empressé de prendre la fuite à la première attaque des impériaux.

Cette brillante victoire mit l'Allemagne aux pieds de Gustave-Adolphe. Les protestans n'osèrent plus parler de leur absurde neutralité. Mais telle fut cependant la juste méfiance que le roi de Suède nourrissait contre eux, qu'elle l'empêcha de profiter de sa victoire en pénétrant par la Bohême jusqu'au centre de l'Autriche. Il craignit que les princes, assemblés en diète à Francfort-sur-le Mein, n'acceptassent quelques propositions de paix contraires aux intérêts de leur libérateur. Cette raison le détermina à sa fameuse marche à travers la Thuringue, la Franconie, les cercles de Haut et Bas-Rhin, marche triomphale, sur laquelle il vit les villes et les princes de l'une et l'autre religion se soumettre à l'envi à ses volontés, mais qui cependant a été blâmée par quelques auteurs militaires, parce qu'ils n'en ont pas remarqué l'utilité politique. D'ailleurs, il avait besoin de rallier autour de lui toutes les forces dispersées de l'Allemagne, et d'affaiblir la ligue des princes catholiques. Il gagnait autant d'amis par la douceur de ses manières et par son humanité envers les villes conquises que par la terreur de ses armes. Trois mois

(1) Le ministère saxon et le confesseur de l'électeur avaient le sublime projet d'engager tous les princes allemands à rester *neutres*, pour laisser la Suède et l'Autriche s'épuiser mutuellement, et ensuite leur faire la loi à toutes les deux. Selon eux, Gustave devait être traité avec la même froideur que Christian IV. Cette absurde système de neutralité fut la principale cause qui prolongea la guerre de trente ans.

après la bataille de Leipsick il se trouva, à Francfort, à la tête de 35,000 hommes, passa le Rhin et prit Mayence (1). En même tems l'électeur de Saxe entra en Bohême avec une armée, et conquit presque tout ce royaume; l'Autriche lui était ouverte, mais soudain il s'arrêta, soit que, par jalousie, il voulut entraver la fortune de Gustave, soit qu'il fut trahi par son général Arnheim, soit enfin que, fidèle à son système de neutralité, il ne voulut pas ruiner la puissance de l'Autriche.

Cependant Gustave, maître de toute la Saxe, de la Franconie, des pays sur le Rhin, allait purger ces provinces des garnisons impériales, et ensuite fondre sur la Bavière, pour se frayer par cette province, qui n'avait jusqu'ici rien souffert de la guerre, une route aisée et abondante jusqu'en Autriche. La campagne de 1632 devait décider de l'issue de la guerre. La crainte de voir bientôt un ennemi si terrible aux portes de Vienne, força l'empereur de recourir à Wallenstein, en lui rendant le commandement de ses armées. Mais ce général ne l'accepta qu'en prescrivant à son souverain les conditions les plus dures, et qui mettaient le sort de l'Autriche absolument entre ses mains. Il n'exigea pas moins que d'avoir la conduite générale et indépendante de toutes les affaires militaires; le pouvoir illimité de lever des contributions à son gré, et d'en disposer également; le droit de confisquer, même à son profit, les biens et les terres des ennemis de l'empereur: il fut déclaré que Wallenstein ne serait responsable à personne de ses entreprises. Il stipula, en outre, la cession en pleine souveraineté de toutes les conquêtes qu'il ferait. L'empereur s'obligea de transférer sa résidence à Prague, et de permettre à l'armée de Wallenstein l'entrée, le séjour et la retraite dans ses Etats héréditaires, aussi souvent et tant que ce général le jugerait convenable. L'empereur ayant souscrit à toutes ces conditions, Wallenstein lève à ses propres frais une armée de 40,000 hommes, et délivre en peu de tems la Bohême. Ayant fait prisonnier le comte de Thurn, le plus

(1) Le passage se fit près d'*Oppenheim*; et l'endroit a long-tems été marqué par un monument. Nous ne savons pas s'il existe encore. Le roi et le général *Brahe* conduisirent eux-mêmes les premières barques de passage.

dangereux chef des rebelles de Bohême, il refuse de le livrer à l'empereur. « *Que Votre Majesté lise les conditions qu'elle* » *vient de signer*, dit-il », et remet aussi-tôt le comte en » pleine liberté sans rançon et sans conditions.

Tilly, qui commandait l'armée de l'Empire, surprend et défait un corps de Suédois près de Bamberg. Gustave vole à leur secours ; il repousse les impériaux jusqu'en Bavière ; prend Donawerth, alors une place d'importance, et traverse le Lech à la nage, sous le feu de l'ennemi. Tilly, blessé à mort d'un coup de canon, vit son armée se disperser. Gustave s'empare d'Augsbourg, de Munich et de la moitié de la Bavière ; mais, voyant Wallenstein se porter de la Bohême sur Nuremberg, Gustave accourt pour la sauver du sort cruel dont les impériaux la menaçaient, à cause de sa richesse et du zèle de ses habitans pour la religion protestante; car Wallenstein ne marchait qu'entouré de la terreur, du pillage et du massacre. Le roi n'eut d'abord que 16,000 hommes à opposer à 40,000; mais il choisit si bien sa position, que Wallenstein n'osa point l'attaquer. Les rôles changèrent bientôt, et Gustave, devenu plus fort, attaque Wallenstein, et est repoussé avec une grande perte. Ne pouvant faire sortir les impériaux de leurs retranchemens, il retourne en Baviére, et Wallenstein fond sur la Saxe pour faire diversion à l'électeur, qui venait d'envahir la Silésie. Le danger de la Saxe rappelle Gustave des bords du Danube à ceux de l'Elbe. Après une marche des plus admirables, à travers des pays changés en déserts, il se trouve à Luzen, près Leipsick, le 5 novembre 1632, avec 20,000 hommes, en face de Wallenstein, qui avait 10,000 hommes de plus, et qui, d'ailleurs, fit revenir, pendant l'action, le général Pappenheim, qu'il venait de détacher avec un corps de 10 à 12,000 hommes. Le jour du lendemain allait voir les deux plus grands capitaines de l'Europe décider le sort de l'Empire et de l'église protestante. L'infanterie suédoise fit en cette journée des prodiges de valeur; mais l'ennemi tint ferme. Soudain retentit la terrible nouvelle : « *Le roi est tué* » (1) ! Le duc Bernard

(1) Voici ce qu'on a pu recueillir sur les circonstances qui accompagnèrent la mort de Gustave-Adolphe. Une grande route et des fossés profonds séparaient les deux armées. Le roi voyant l'in-

de Saxe-Weimar prend le commandement, et exhorte les Suédois à venger la mort de leur roi. Ils se précipitent sur l'ennemi; tout cède à leur fureur. *Pappenheim*, l'idole des Autrichiens, tombe: sa mort, au lieu d'enflammer le courage de ses soldats, ne fait qu'achever leur déroute. La victoire des Suédois fut complette; mais à Vienne, à Madrid et à Bruxelles, on crut ne pas avoir acheté la mort de Gustave-Adolphe trop cher par la perte d'une armée entière: rien n'égala l'ivresse tumultueuse et indécente que cette nouvelle excita dans le parti catholique (1).

Une princesse de six ans sur le trône de Suède; des armées épuisées par leurs victoires; des chefs braves, mais rivaux, et parmi lesquels nul ne pouvait remplacer Gustave tout entier; des alliés peu sûrs, et désunis entr'eux; un rival dangereux dans l'électeur de Saxe, qui voulut être le chef des protestans, telle était la position critique des affaires de la Suède après la mort du grand Gustave: mais son génie respirait encore, son système politique restait debout. Deux grands-hommes conçurent que les intérêts de l'Europe exigeaient l'humiliatien de l'Autriche et la liberté des protestans. *Richelieu*, qui avait toujours soutenu le roi, tant par des

---

fanterie, qui avait passé les fossés, pressée par l'ennemi, crie à un régiment de cavalerie de le suivre, et aussi-tôt avançant au galop, il franchit le fossé, sans s'apercevoir qu'il n'était suivi que du duc de Saxe-Lauenbourg et de deux écuyers. A l'instant une balle lui fracasse le bras droit, quoique l'ennemi fût encore assez loin. Il crie à la cavalerie: *ce n'est rien, avancez et faites feu!* mais il dit au duc de Saxe-Lauenbourg, qui *était derrière lui*, de le ramener, parce qu'il sentait une douleur affreuse. Dans ce moment il est atteint d'une balle *entre les épaules!* Il tombe de cheval, et embarrassé par l'étrier il est traîné par terre. On retrouva son corps, foulé aux pieds des chevaux, parmi un tas de morts. Le jour suivant le duc de Saxe-Lauenbourg se sauva chez les impériaux. *Puffendorf* regarde comme prouvé que le duc fut l'assassin de Gustave-Adolphe; et tous les auteurs avouent qu'il en fut fortement soupçonné. On trouve des détails sur cet événement dans les Annales de *Khevenhuller*, tome 12, page 190, et dans les Mémoires de Gustave-Adolphe, par *Arckenholtz*, tome 4, page 394. Une simple pierre de grès marque l'endroit où le roi tomba.

(1) Les Espagnols firent jouer une tragi-comédie en vingt-quatre actes, dont la représentation exigeait douze jours

subsides régulièrement payés, que par d'habiles négociations, continua cette mesure profondément politique. Le chancelier *Oxenstierna*, génie peut-être moins vaste, mais plus calme, plus sage que Richelieu, et sur-tout plus honnête homme, déconcerta tous les projets de l'électeur de Saxe; il fit entrer les princes protestans dans une ligue pour continuer la guerre, jusqu'à ce qu'on eût obtenu tout, et se fit reconnaître pour suprême directeur de toutes les affaires, en se laissant, pour la forme, adjoindre un comité d'Allemands, dont son esprit supérieur dominait facilement la pesante prudence.

Les Suédois, sous *Baner*, *Horn* et autres généraux de leur nation, et ayant pour général en chef le duc *Bernard de Weimar*, se soutinrent et se fortifièrent dans les sept cercles de l'Empire (1) qu'ils occupaient. Le fils du malheureux électeur palatin fut rétabli dans la possession de ses Etats héréditaires, et on forma, momentanément, un duché séculier des évêchés de Bamberg et de Wurtzbourg, en faveur du duc Bernard.

L'an 1634 vit éclorre et échouer les projets de Wallenstein. Ce général, persécuté par les jésuites, nourrissait probablement, depuis quelque tems, l'espérance de mettre sur sa tête la couronne de Bohême. La cour d'Espagne ne cessait de l'en accuser, et sa déposition fut résolue en secret; mais le général en fut instruit, et résolut de prévenir ses ennemis, en se jetant, avec toute son armée, dans les bras des protestans. Il avait levé la plupart de ses troupes à ses dépens, et la plupart des chefs lui étaient entièrement dévoués; mais ni les Suédois ni les Saxons ne voulurent se fier aux propositions qu'il leur fit. L'empereur, instruit de ses menées, le mit au ban; Wallenstein se crut en sûreté dans la forteresse d'Egra, où commandait un nommé *Gordon*, écossais, dont il avait fait la fortune, mais cet homme ne tarda pas de devenir l'assassin de son bienfaiteur. Telle fut la fin d'un des hommes les plus étonnans du seizième siècle, tour-à-tour l'espérance et la terreur de l'Autriche.

Les généraux *Piccolomini*, *Gallas*, *Jean de Werth*, et

(1) Savoir, deux Saxes, Westphalie, Haut et Bas-Rhin, Franconie et Souabe.

le jeune roi des Romains, dans la suite *Ferdinand III*, conduisirent alors les affaires militaires du parti catholique avec un tel bonheur, que l'on ne s'apperçut point de la perte de Tilly et de Wallenstein. Une grande victoire, remportée par eux sur le duc Bernard, près de Nordlingen, le 7 septembre 1634, pensa décider de l'issue de la guerre. La Souabe, la Franconie, le Palatinat retombèrent sous le joug. L'électeur de Saxe, toujours entouré de traitres, et guidé par son animosité contre la maison palatine, conclut avec l'empereur la *paix de Prague*, signée le 30 mai 1635. Ce traité, par lequel la Saxe gagnait la Lusace et le duché de Magdebourg, contenait des stipulations relativement aux intérêts de religion et à la constitution de l'Empire, que les protestans regardèrent comme honteuses, et auxquelles l'électeur n'avait aucun droit de souscrire, sans le consentement de ses co-Etats. Cette conduite de l'électeur renfermait encore une noire ingratitude envers la Suède, qui trois fois avait sauvé ses Etats de la destruction, dont les généraux autrichiens les avaient menacés.

Les princes protestans, dont la constance avait déjà été ébranlée par la bataille de Nordlingen, s'étaient un peu remis de leur frayeur par le traité d'alliance offensive, dans lequel Oxenstierna sut engager la France, et par la présence d'une armée auxiliaire française. Ils rejetèrent même avec indignation les premières propositions que la Saxe leur fit d'accéder à la paix de Prague ; mais les petites vues de leur politique éphèmère et leur stupide jalousie contre les Français et les Suédois, les entraîna bientôt à une défection générale. Le landgrave de Hesse-Cassel et le duc Bernard restèrent seuls fidèles à l'alliance.

Les Suédois se virent bientôt repoussés jusques dans la Poméranie et dans le duché de Brême. Les esclaves allemands combattaient eux-mêmes contre leurs braves libérateurs, en les chargeant de tous les malheurs de l'Empire. D'un autre côté, les Impériaux pénétraient dans l'Alsace, la Lorraine et jusqu'en Bourgogne ; mais le cardinal *Lavalette*, le maréchal de *la Force*, le duc *Bernard* et le général *Ranzau*, Danois, au service de France, regagnèrent, après de longs efforts, les bords du Rhin, et *Baner*, *Wrangel* et autres généraux suédois, repoussèrent les Impériaux et les Saxons jusqu'en Franconie. La bataille de *Witstock*, du 4 octobre

1636, mit la couronne aux victoires de Baner. La guerre que la France déclara à l'Espagne, occupa cette puissance assez pour l'empêcher de secourir l'empereur. Depuis la bataille de Nordlingen, Richelieu sembla redoubler de zèle contre la maison d'Autriche.

En 1637, *Ferdinand III* monta au trône impérial; et son caractère moins fanatique et moins despotique, ranima les espérances des amis de la paix. Le congrès de Hambourg parvint enfin, en 1641, après une négociation de quatre ans, à fixer les villes de Munster et d'Osnabruck pour l'ouverture d'un double congrès de pacification entre l'Empire, la France et la Suède.

En attendant, la guerre continua toujours. *Baner*, deux fois resserré en Poméranie, repousse deux fois les Impériaux jusqu'en Bohême : mais l'armée suédoise, étant toujours obligée de lever des contributions pour subsister, se fit détester des Allemands : elle était, en grande partie, composée de troupes étrangères qui, souvent, désertaient par régimens. *Torstensohn* amena de la Suède un renfort de 8,000 Suédois natifs, et une grande somme d'argent; alors Baner put faire des progrès décisifs. Il gagne la bataille de Chemnitz, en 1639, et se maintient dans le cœur de l'Allemagne. Ce général leur ayant été ravi par le poison (1), les Suédois se virent tous sous les ordres de *Torstensohn*, homme qui semblait faire revivre la fortune de Gustave-Adolphe. La bataille de Leipsick, qu'il gagna le premier novembre 1642, presque sur le même terrain que Gustave-Adolphe avait deux fois illustré, coûta plus de 10,000 hommes aux Impériaux, et rendit aux Suédois toute leur supériorité.

Dans la Hesse, la sage et courageuse *Amélie* de Hanau,

---

(1) Baner jouissait d'une si haute estime en Allemagne, qu'il eut successivement une comtesse de Lœwenstein-Wertheim et une princesse de Bade pour épouses. Le jour même des nôces il reçut la nouvelle que l'ennemi venait d'attaquer ses postes; il quitte brusquement la cérémonie et la compagnie, saute à cheval, conduit ses troupes, et revient le lendemain consoler la nouvelle mariée (Voyez *Archenholtz*, Mémoires de Christine, tome 1, page 59.)

veuve du landgrave qui était mort empoisonné (1), poursuivit, avec une audace étonnante, le système de son époux, et resta fidèle à la Suède.

Le duc *Bernard* de Weimar combattait sur les bords du Rhin, conjointement avec plusieurs généraux français. La campagne de 1638 fut brillante : vainqueur dans huit batailles, et maître de trois importantes forteresses, le duc allait se réunir aux Suédois, et porter la guerre en Bavière ; mais l'année suivante il meurt subitement, et, à ce qu'on croit, empoisonné (2). L'armee que ce prince avait tenue sur pied, sans posséder en propre un seul pouce de terrain, passa au service de France ; et c'est dès ce moment que *Guébriant*, *Turenne* et le grand *Condé* paraissent sur la scène. L'armée du duc Bernard ne fut pas long-tems d'une grande utilité pour la France ; car, après la mort de Guébriant, la désunion se mit entre les officiers allemands et Français, et les Impériaux en profitèrent à la bataille de Dutlingen, en 1644, pour détruire presqu'entièrement les troupes weimariennes.

Ce ne fut pas le seul exemple des terribles suites de la discorde, si ordinaire entre alliés. Guébriant et Baner s'étaient réunis, et marchent ensemble contre Ratisbonne, où ils faillirent surprendre toute la diète et l'empereur lui-même. Subitement ces deux généraux se désunissent sur les opérations

---

(1) Le landgrave fut empoisonné par le général *Melander*, qui se sauva en Autriche. Le duc *Bernard* de Weimar et le général *Baner* moururent également du poison. On s'apperçoit bien que la sainte *Société de Jésus* a été une des parties belligérantes les plus actives.

(2) Le duc Bernard était un général de beaucoup de talent, mais sa témérité à livrer la bataille de Nordlingen contre un ennemi supérieur, entraîna la perte de tout ce que Gustave-Adolphe avait gagné. Bernard était d'ailleurs entiché du système favori des politiques allemands de ces tems ; il s'était mis en tête de vouloir se faire chef d'une ligue protestante qui tiendrait l'équilibre entre l'Autriche, la Suède et la France. Il voulut se former une souveraineté sur les deux rives du Rhin, dont Brisach devait être la capitale ; il voulut ensuite épouser la landgrave douairière. Les historiens allemands, aveuglés par leur orgueil national, s'écrient que la mort du duc de Bernard ruina absolument les affaires des protestans ; comme si les *Torstensohn*, les *Baner*, les *Turenne*, les *Guébriant* méritaient d'être comptés pour rien.

ultérieures : Guébriant abandonne Baner, qui, seul avec 12 à 14,000 hommes, toujours harcelé par 30,000 ennemis, fit une marche de 100 lieues en 13 jours, à travers les chemins les plus affreux. Cette retraite est une des plus admirables qu'on connût avant celle du général Moreau.

Le roi de Danemarck, Christian IV, avait fait plusieurs tentatives pour se donner quelqu'influence sur les affaires d'Allemagne; mais la noblesse avait réduit la royauté en Danemarck à un vain simulacre; et même Christian IV, avec tout son talent, combattait sans fruit le colosse de la puissance aristocratique. La faiblesse du gouvernement danois étant parfaitement connue aux Suédois, *Torstensohn* résolut d'en profiter pour piller un pays qui s'était enrichi des pertes de ses voisins. L'empereur avait envoyé un ambassadeur en Danemarck pour négocier une alliance. Sans attendre la résolution du gouvernement danois, Torstensohn vole des frontières de la Bohême vers le Holstein, et surprend ce pays avec le Sleswick et Jutland, avant que le Danemarck pût savoir que la guerre allait avoir lieu. Cette conduite, détestable sous le point-de-vue moral, réussit parfaitement comme opération militaire et politique. Le Danemarck fit une paix désavantageuse; et Torstensohn, au lieu d'être enfermé dans la presqu'île danoise, retourne en Saxe; et réuni à *Konigsmarck*, qui était resté pour garder l'Allemagne, il bat les Impériaux à toutes les occasions. En même-tems *Ragoczy*, prince de Transylvanie, conquit presque toute la Haute-Hongrie, et le grand Condé bat les Bavarois, sous les ordres de Mercy, dans les trois fameuses batailles du 3, du 5 et du 9 août 1524; batailles qui valurent aux Français la conquête de Landau, Philipsbourg, Manheim, Mayence et de tous les pays environnans.

La tournure que prenait la guerre, força enfin l'Autriche à entrer sérieusement dans les négociations entamées à Munster et à Osnabruck. Le congrès général fut ouvert le 10 août 1645. Torstensohn était persuadé qu'on ne forcerait l'empereur à une paix, telle que les intérêts de la France et la Suède l'exigeaient, qu'en portant la guerre dans ses pays héréditaires. Il entre en Bohême, et défait les Impériaux à Jancowitz, près Tabor. L'empereur se sauve en Styrie. Torstensohn, sans s'arrêter à prendre des places fortes, marche

droit au Danube pour se réunir avec Ragoczy sous les murs de Vienne; mais le prince de Transylvanie donne aux Impériaux le tems de reprendre une position, et fait même sa paix particulière. Torstensohn se retira, et se vit forcé, par sa mauvaise santé, à céder le commandement à *Wrangel*. Sur ces entrefaites, Turenne, qui devait se réunir aux Suédois, est battu par Mercy près Mergentheim ou Mergenthal. Aussi-tôt Condé vole à son secours. La bataille de Nordlingen coûte à Mercy la vie, et aux Bavarois et Impériaux, la perte de plusieurs milliers d'hommes. Cependant la réunion des armées française et suédoise ne put s'effectuer qu'en l'an 1646; mais, au moment où ils étaient près à tomber sur la Bavière, constante et très-active alliée de l'empereur, l'électeur Maximilien Ier., abuse le ministère français par l'acceptation insidieuse de la neutralité que la France lui offrait depuis long-tems. Turenne fut rappelé, et Wrangel se replia sur la Souabe. L'année suivante, les Bavarois recommencent inopinément les hostilités contre les Suédois, et les mettent dans une position assez critique. En 1648, Turenne revient des Pays-Bas; lui et Wrangel réunis, remportent la bataille de Susmershausen, près d'Augsbourg, et ravagent la Bavière jusqu'à l'Inn. Konigsmarck fait une invasion en Bohême, escalade la petite ville de Prague, et y fait un immense butin; car on pillait encore les villes prises de vive force. Charles Gustave, comte palatin de Deux-Ponts, neveu du grand Gustave, et généralissime des armées suédoises, allait former le siége de la vieille ville de Prague, lorsque la paix mit une fin à cette terrible guerre, qui avait duré trente ans depuis l'insurrection de la Bohême, et dix-huit ans depuis l'arrivée des Suédois en Allemagne.

Le traité entre la Suède et l'Empire fut conclu dès le 6 août à Osnabruck; mais, fidèles à leurs alliés, les Suédois ne voulurent pas le signer, avant que celui de la France, qui se négociait à Munster, fut également conclu. On n'y parvint que le 17 septembre, et la signature solennelle du traité général et définitif n'eut lieu que le 24 octobre à Munster. Ce traité, le plus célèbre qui ait été conclu en Europe, se divise essentiellement en deux parties: l'une est relative au droit public de l'Allemagne, à sa constitution et à l'existence légitime des deux religions protestantes. Cette partie est regardée comme

la principale des lois fondamentales de l'Empire : l'autre concerne les avantages qui furent accordés aux couronnes de France et de Suède, à leurs alliés et protégés. Voici le précis des articles de cette dernière classe.

« La *France* obtint, 1°. la renonciation de l'Empire à la » souveraineté des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, » qu'elle possédait depuis 1552, et à celle de la ville de » Pinerol, que le duc de Savoie avait cédé, en 1632, par le » traité de Saint-Germain ; 2°. la cession des landgraviats de » Haute et Basse-Alsace, du Sundgau, de la ville de Brisach » et de la préfecture de Haguenau, avec les mêmes droits de » souveraineté et de supériorité territoriales que l'Empire et » la maison d'Autriche y avait exercés ; sauf aux Etats im- » médiats enclavés dans ces provinces (par exemple, la » ville libre de Strasbourg) de conserver la jouissance de » leurs prérogatives ; 3°. le droit de tenir garnison dans » la forteresse de Philipsbourg.

» La *Suède* eut, pour sa part, l'archevêché de Brême, » sécularisé et converti en duché ; l'évêché de Verden, sous » le titre de principauté ; la Poméranie citérieure ou occi- » dentale (avec l'importante forteresse de Stetin), et la ville » de Wismar en Mecklenbourg ; le tout pour être tenu en » fief, sous la directe de l'Empire, avec trois voix à la diète. » En outre, *cinq millions d'écus répartis sur les cercles* (1).

» L'*électeur de Brandebourg*, héritier légitime de toute » la Poméranie, fut indemnisé, pour la part que les Suédois » s'y réservèrent, par l'archevêché de Magdebourg, sécu- » larisé sous le titre de duché, et par les évêchés de Hal- » berstadt, Minden et Camin, déclaré principautés sécu- » lières, avec quatre voix à la diète (2).

» Les *ducs de Mecklenbourg* reçurent, en échange de la » ville de Wismar, les évêchés de Schwérin et de Ratze-

(1) La Suède eut un terrain, habité aujourd'hui par 600,000 âmes, qui dominait l'Oder et le Weser, ouvrait l'entrée d'Allemagne, et prenait le Danemarck et le Brandebourg en flanc.

(2) L'électeur de Brandebourg ne perdit, en Poméranie, que 200—300,000 sujets, et il reçut en indemnité des pays très-fertiles, et habités aujourd'hui par plus de 430,000 âmes. Mais la Suède n'y regardoit pas de si près, parce que c'était aux frais du clergé catholique que ces indemnités se payaient.

» bourg, avec deux grandes commanderies de l'ordre de » Saint-Jean.

» La *maison de Brunswick-Hanovre*, et, à son défaut, » celle de *Brunswick-Volfenbuttel*, obtint la prévôté de » Walckenried, et l'assurance de la succession alternative » dans l'évêché d'Osnabruck; de sorte que cet évêché fût » gouverné tour-à-tour par un évêque catholique, élu librement par le chapitre, et un évêque protestant, issu de la » maison de Brunswick.

» Le *landgrave de Hesse-Cassel* eut la plus grande partie » du comté de Schauenbourg; l'abbaye de Hirschfeld, déclarée principauté séculière; la part qui lui revenait dans » la succession de Hesse-Marbourg, et 600,000 écus d'argent comptant.

» L'*électeur palatin* fut remis en possession du Bas-Palatinat, et de toutes ses autres possessions et dignités, excepté le Haut-Palatinat, qui resta à la Bavière. On établit » en sa faveur une huitième dignité électorale.

» La *république des Suisses* fut déclarée libre, souveraine » et exempte de la jurisdiction de l'Empire.

» Tous les autres *princes et Etats de l'Empire*, qui avaient » été enveloppés dans les malheurs de la maison palatine, » et dans les proscriptions prononcées par la cour impériale, » ou qui avaient été troublés par les événemens de la guerre » dans la jouissance de leurs droits et possessions, y furent » purement et simplement rétablis, etc., etc. »

Quelqu'importans que ces articles soient, en ce qu'ils ouvraient l'Allemagne aux armes de la France, enrichissaient les puissances protestantes des dépouilles de l'église, et humiliaient l'Autriche et la Saxe, les stipulations relatives au culte protestant et à la constitution germanique, ne sont pas d'un intérêt moindre. Cependant, comme ce ne sont que des dispositions partielles, il serait moins utile de les citer séparément, que de donner une esquisse complette de la *constitution politique et ecclésiastique de l'Allemagne*, d'après les modifications que le traité de Westphalie y avait apportées.

L'Empire germanique, appelé proprement « *le Saint Em-* » *romain de la nation germanique* », était, de monarchie qu'il était, devenue une fédération de plusieurs centaines d'Etats, tous reconnaissant un chef suprême commun, et

sujet à plusieurs lois et obligations communes. Ces Etats étaient distribués en *dix cercles* (1), dont chacun a son *prince convoquant*. Dans quelques-uns même il y a deux princes qui alternent dans cet office, qui consiste seulement à convoquer et présider les assemblées du cercle, sans que cette fonction leur donne aucune autorité ou prérogative réelle. De tous les cercles, celui de Souabe est le seul qui ait une organisation intérieure complette et active, tant pour le civil que pour le militaire. Nous citerons un seul exemple, pour prouver combien cette organisation pourrait devenir utile. Chaque petit prince ne peut pas avoir un endroit convenable pour emprisonner les malfaiteurs condamnés aux travaux publics. Pour remédier à ce défaut, on a fait bâtir quatre maisons de correction pour les quatre quartiers dans lesquels le cercle est distribué. Cette mesure a délivré la Souabe du vagabondage et des voleurs. Mais il est naturel que dans les cercles où les princes les plus puissans ont des possessions, l'organisation fédérale tombe en oubli, parce que les grands Etats ont leur police et leur militaire à part, et ne regardent les contributions qu'il faut payer au cercle, que comme un fardeau inutile.

Le chef de tout l'Empire, qui s'intitule : « *Empereur* » *romain-élu* (2), *toujours auguste* (3), *roi en Germanie* », est choisi par certains princes, qui, à cause de cette fonction, s'appellent *électeurs*. C'est l'électeur de Mayence qui, dans sa qualité d'archichancelier, envoie, au plus tard quatre semaines après qu'il a reçu la nouvelle de la mort de l'empereur, un ambassadeur et une lettre circulaire à chacun des électeurs, pour les convoquer dans le terme de trois mois. L'assemblée électorale qui, à présent, n'est composée que des ambassadeurs représentant les électeurs, se tenait,

---

(1) *Voyez* la distribution par cercles, le rang et le titre des Etats, dans le tableau ci-joint.

(2) Autrefois *empereur romain couronné*, mais depuis Ferdinand Ier. la cérémonie du couronnement à Rome a été négligée.

(3) Les Allemands traduisent les termes latins, *semper Augustus*, par ceux-ci: *allzeit mehrer des reichs*, c'est-à-dire, qui toujours agrandit l'Empire. A présent les empereurs ne peuvent guères être décorés d'un semblable titre que d'après la figure de rhétorique dite *antiphrasis*.

jusqu'ici, à Francfort; ce qui sera probablemedt changé, cette ville étant devenue place frontière. A présent, comme l'on est toujours d'avance convenu du choix qui doit se faire, les cérémonies qui s'observent à cette occasion, rappellent seulement d'antiques et respectables souvenirs, sans être d'aucune utilité réelle. La disposition de la Bulle qui menace de *prison à pain et eau* les électeurs, s'ils ne s'accordent avant trente jours écoulés, ne recevra probablement jamais son exécution. Le couronnement de l'empereur, comme roi de Germanie, qui devait se faire à Aix-la-Chapelle, mais qui a long-tems eu lieu à Francfort, n'est aussi qu'une cérémonie antique. Mais la fixation des conditions qu'on prescrit à chaque empereur, ou la capitulation, est encore une opération très-importante, et que l'on fait composer par de célèbres jurisconsultes.

Les fonctions d'un empereur peuvent être classées sous trois rubriques.

1°. Celles que l'emperenr peut exercer, sans demander l'avis des Etats; on les nomme, en termes de droit public, les *réservats séculiers et ecclésiastiques*. Ces prérogatives se bornent à fort peu de chose. Le droit de créer des nobles barons, comtes et princes; d'élever un pays de l'Empire à un rang plus haut (sans qu'un tel nouveau rang donne nécessairement aucun droit de plus à la diète); de conférer les priviléges, dits de *non appellando*, de *non evocando*, *electionis fori* et autres, c'est-à-dire, des exemptions plus ou moins générales de la juridiction des tribunaux de l'Empire; de confirmer les universités; d'établir des foires, et quelques autres droifs moins intéressans: voilà pour les *réservats séculiers*. Pour ce qui regarde l'ecclésiastique, l'empereur est l'*avoué de la chrétienté*, et spécialement le protecteur de l'église romaine et du souverain pontife. Il envoie des commissaires à toutes les élections des archevêques, évêques et abbés. Il a le droit dit de *la première prière*, en vertu duquel il peut disposer d'un bénéfice, une fois pendant son règne, dans chaque état ecclésiastique immédiat, catholique ou protestant. Il peut donner des *lettres de panis*, c'est-à-dire, des recommandations qui obligent le couvent auquel une telle lettre est adressée, de recevoir et nourrir une telle personne pendant sa vie. A l'égard des *puissances étrangères*, l'empe-

reur est regardé comme le premier prince de la chrétienté, et il y eut même un tems où il s'attribuait exclusivement le titre de *majesté sacrée*, et prétendait avoir une espèce de suprématie sur tous les autres souverains; mais ces prétentions sont à présent ensevelies dans un profond oubli (1). Un droit plus réel est celui en vertu duquel l'empereur peut, en cas d'attaque soudaine contre l'Empire, employer tous les moyens de défense; comme aussi, en cas de nécessité extrême, conclure des traités de paix et autres conventions au nom de l'Empire, sauf la ratification de la diète. Nous avons vu l'empereur faire usage de ce droit dans les négociations de Lunéville.

2°. Les fonctions que l'empereur a en commun avec le collége électoral, sont relatives aux déclarations de guerre; aux traités ordinaires de paix et d'alliance, aux aliénations et engagemens des terres de l'Empire, et, en général, à toutes les grandes mesures qui intéressent la sûreté ou la gloire de l'Empire. Pour ce qui regarde le droit d'établir, hausser ou abolir des péages, le droit d'étape, de monnoie et autres objets semblables, il faut que l'empereur consulte, outre les électeurs, les princes les plus considérables, ou ceux que ces objets intéressent particulièrement.

3°. L'empereur n'a point le droit, sans le consentement et la majorité des Etats de l'Empire, de prononcer le ban contre un d'eux; d'aliéner définitivement les terres de l'Empire; de rien innover relativement aux lois et contributions communes de l'Empire; de rien statuer sur l'état des deux religions, et, en général, de rien conclure définitivement qui puisse obliger l'Empire. Mais dans l'état actuel de l'Europe, où le seul droit réel est celui du plus fort, on sent bien que la présentation des traités de paix aux trois colléges n'est qu'une vaine formalité.

Les revenus de l'empereur, comme tel, se réduisent à-peu-près à rien. Quelques villes impériales paient encore des

---

(1) Pindare-Rousseau parle toujours de cette prétendue suprématie, sur-tout dans sa belle ode à l'Empereur:

» Dans sa carrière féconde,
» Le soleil, sortant des eaux, etc., etc. »

Mais les beaux vers ne prouvent rien en politique.

contributions, dont le total ne s'élève pas à 12,000 florins par an. Les subsides des cantons équestres forment à-peu-près le triple de cette somme. La capitation des juifs n'a lieu que pour Francfort. Les emphythéoses et autres droits de féodalité, ainsi que les épices de la chambre aulique impériale, ont leur destination fixe, et ne laissent aucun surplus. Les droits d'inféodation pour les fiefs d'Italie et les revenus de Mantoue que l'empereur possédait au nom de l'Empire, ont maintenant cessé d'exister.

Pour être *Etat de l'Empire*, il faut posséder un territoire immédiat dans l'Empire. Par *immédiat* on entend les terres ou personnes qui ne reconnaissent d'autre souveraineté que celle de l'Empire; on appelle, au contraire, *médiat*, ce qui dépend d'un Etat immédiat, et par conséquent n'a qu'un rapport médiat avec l'Empire. Par exemple, le duc de Wirtemberg est un Etat immédiat de l'Empire; chaque prélat wirtembergeois est un Etat médiat de ce duché. Ces deux conditions politiques se confondent quelquefois dans les mêmes personnes. Par exemple, les Etats de Wirtemberg, assemblés en diète particulière, participent à l'exercice des droits que le duc exerce comme Etat immédiat. Il y a aussi des exemples de princes admis à la diète germanique et à celles des cercles, sans posséder des terres immédiates de l'Empire; mais c'est une faveur ou une récompense particulière; et l'on distingue ces princes par le terme de *personalité*.

La *diète germanique*, dans laquelle réside la souveraineté de l'Empire, se compose de tous les Etats assemblés en trois *Colléges*, celui des *électeurs*, celui des *princes* et celui des *villes*. Les deux premiers s'appellent *colléges supérieurs*. Chaque collége délibère séparément, et leur réunion en une assemblée n'a lieu que pour ce qui regarde la police dans le lieu de leurs séances, pour entendre l'avis de l'empereur et pour une affaire de formalité, appelée *relation* et *corrélation* des décrets des deux colléges supérieurs contre celui des villes. La pluralité des voix, recueillie de la manière qu'on va voir dans la suite, décide dans chacun des colléges, excepté les deux cas suivans : lorsque l'on traite des objets qui intéressent la constitution générale et des matières de religion. Dans ce dernier cas (car pour le premier la force seule fait

fait la loi), les Etats sont regardés comme deux corps séparés, appelés *corpus catholicum* et *corpus evangelicorum*; aucun d'eux ne peut imposer à l'autre de nouvelles obligations, ni exiger autres choses que celles fixées par le traité de Westphalie et autre lois fondamentales de l'Empire.

Lorsque les trois colléges sont d'accord, on dresse, conformément à l'avis commun, un résultat, qu'on nomme *Consulte d'Empire* (en allemand, *Reichs Gutachten*); s'il n'y a que deux colléges d'accord, on dresse deux consultes, qui sont présentés à la commission impériale auprès de la diète. L'empereur ayant approuvé le consulte pris par trois ou deux colléges, on en forme une *Résolution d'Empire*, qui dès-lors a force de loi. Ces résolutions, rédigées à la fin de la diète en un seul corps, forment ce qu'on appelle un *Reces d'Empire*. Il est difficile de dire si le cas pourrait jamais arriver où le collége des princes et celui des villes se réuniraient avec l'empereur dans une opinion contraire à celle du collége électoral; mais il est presque mathématiquement certain que ce cas ne pourra arriver que lorsque le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, aurait donné un vote opposé à celui de l'Autriche, comme électeur de Bohême; et dans cette supposition, ou la question restera indécise, si elle n'a que peu d'intérêt, ou l'on en appellera au sort des armes et au droit du plus fort. Ce serait encore un autre cas de division si l'empereur et la majorité des électeurs voulaient une chose contre le gré des deux autres colléges; ceux-ci se verraient alors bien vîte réduits à une obéissance forcée, à moins que le roi de Prusse ne se trouvât compris dans la *minorité* du collége électoral; dans ce cas, il est probable que ce serait encore aux armes de décider la question.

Le collége électoral se composait anciennement de sept princes électeurs; mais par le traité de Westphalie leur nombre fut porté à huit. C'étaient les trois archevêques de Mayence, de Cologne et de Trêves, le roi de Bohême, les ducs de Saxe et de Bavière, le margrave de Brandebourg et le comte Palatin. Nous avons déjà remarqué que la huitième dignité électorale fut créée pour dédommager la maison palatine de celle que l'on lui avait enlevée, et que l'on ne pouvait plus reprendre à la maison de Bavière; mais comme

ces deux maisons, liées par une origine commune, pouvaient un jour devenir héritières l'une de l'autre, il fut statué que dans ce cas la dignité électorale accordée à la maison de Bavière serait regardée comme éteinte; le cas prévu arriva en 1777. Mais au commencement du dix-huitième siècle, une neuvième dignité électorale avait été créée en faveur de la maison d'Hanovre; le nombre des électeurs restait donc encore de huit après la réunion des Etats Bavaro-Palatins. Aujourd'hui les trois ou du moins les deux électeurs ecclésiastiques étant sans terres, on érigera peut-être la Hesse et le Wirtemberg en électorats séculiers, si toutefois on juge à propos de conserver encore une ombre de la constitution germanique (1).

Les électeurs séculiers ne cèdent le pas qu'aux rois, et ceux-ci même les traitent de *frères* et *cousins*. L'empereur donne aux électeurs ecclésiastiques les titres de *révérendissime* et de *neveu*; aux séculiers, ceux de *sérénissime* et d'*oncle*. Les premiers, à moins qu'ils ne soient nés princes, ne prennent que le titre de *churfurstliche gnaden*, qu'on rend en français par *altesse électorale*; les séculiers s'appellent *churfurstliche-durchlaucht*, qu'on traduit dans la diplomatie française par *altesse électorale sérénissime*. Les prérogatives essentielles des électeurs consistent en ce que l'empereur ne peut rien entreprendre d'important sans leur consentement; ils sont ses conseillers intimes, et partagent son autorité; c'est de leur consentement ou à leur réquisition que l'empereur convoque la diète; ils présentent plusieurs membres à la chambre impériale. Les Etats électoraux jouissent d'une exemption illimitée de la juridiction des tribunaux de l'Empire. Les pays qui constituent proprement un électorat sont indivisibles, et passent de droit à l'aîné. L'union particulière entre les électeurs, conclue en 1338, et renouvellée en 1521, a perdu sa force. Il est encore à remarquer que

(1) Si l'Autriche ne voit pas de bon œil la sécularisation des trois électorats ecclésiastiques, c'est parce qu'elle était toujours sûre de ces trois voix dans le collége électoral; et comme elle exerce elle-même le vote de Bohême, il était presque impossible qu'il put se former dans ce collége une majorité contraire aux vœux de l'Autriche, ce qui désormais sera plus facile.

l'électeur de Saxe et celui Palatin sont, en cas d'interrègne, vicaires de l'Empire, l'un dans la Basse-Allemagne et l'autre dans le reste de l'Empire.

Le collége des princes est composé de plusieurs élémens. Trente-trois princes ecclésiasliques, c'est-à-dire, archevêques, évêques et abbés-prieurs, forment le *banc ecclésiastique*. Comme il y a un et quelquefois deux princes-évêques luthériens, ils siégent sur un petit banc à part. Soixante-un princes séculiers, qui sont archiducs, ducs, comtes palatins, margraves, landgraves, princes ou autres comtes-princiers, siégent sur le banc séculier. Tous ces princes ont une voix personnelle, ou, comme on dit dans le style de droit, un *votum virile*. Après eux viennent les *deux bancs des prélats* et *des abbesses*, dits de Souabe et du Rhin, et les *quatre colléges des comtes;* savoir, de Souabe, de Franconie, de Wetteravie et de Westphalie. Ces six corps ont chacun une voix dans le collége des princes.

Les quarante-sept, autrefois cinquante-une villes libres, forment le troisième collége depuis la paix de Westphalie. Mais on ne le consulte que pour la forme; tout se décide dans les deux colléges supérieurs.

La diète est restée assemblée depuis l'an 1663, sans nouvelle convocation, mais avec des vacances souvent très-longues. Dans ce véritable *sénat des princes*, les disputes sur le rang et le cérémonial, la stricte observance des formes, et la prolixité des écrits diplomatiques allemands, ont de tout tems embarrassé la marche des affaires, et les lenteurs de la diète de Ratisbonne sont presque passées en proverbe.

Les *tribunaux de l'Empire* forment encore un des principaux liens constitutionnels de ce vaste corps. Jadis il y avait dans toutes les provinces des tribunaux d'appel inférieurs; mais les exemptions accordées successivement à presque tous les Etats considérables, ont fait cesser la juridiction de la plupart de ces tribunaux. Celui de *Rothweil* en Souabe est le seul qui conserve encore quelque autorité. Les deux suprêmes tribunaux de l'Empire ont également perdu beaucoup de leur considération. La *chambre impériale* doit son premier établissement stable à Maximilien Ier. Après avoir subi divers changemens, elle est composée à présent d'un grand-juge que représente l'empereur, de deux présidens et

dix-sept assesseurs, dont neuf catholiques et les autres protestans. Ce tribunal siége à Wetzlar, et tire ses revenus d'une contribution générale de tout l'Empire. Le *conseil aulique* suit toujours la cour impériale, et dépend absolument de l'empereur, qui cependant est tenu d'y admettre six membres protestans. Il n'y a que peu d'affaires réservées pour ce tribunal, connu par sa partialité et l'instabilité de ses principes de droit, comme la chambre de Wetzlar l'est par ses lenteurs éternelles. Plusieurs princes ont le droit de choisir entre ces deux tribunaux (*jus electionis fori*); abus qui contribue à paralyser le bras de la justice. Une autre circonstance malheureuse, c'est le manque d'un *code national*, approprié aux besoins de l'Allemagne et aux lumières de notre siècle. L'*ordonnance sur la procédure criminelle*, qui porte le nom de Charles V, est un recueil affreux de maximes tyranniques dignes de la sainte inquisition. Les autres sources de la jurisprudence des tribunaux allemands, sont le *droit romain*, le *droit féodal de Lombardie* et le *droit canonique*. On regarde en outre comme lois fondamentales de l'Empire, le traité de Westphalie, celui de 1555, l'ordonnance sur la paix intérieure de 1495, la Bulle-d'Or et les capitulations des empereurs. Enfin, on a des us et coutumes, des maximes du droit saxon et du droit franconien, des décisions des universités; en sorte que la vie d'un homme suffit à peine pour devenir légiste consommé. Le style des tribunaux allemands conserve toute la barbarie du moyen âge.

L'Empire lève sur ses membres certaines contributions, qui ne sont jamais régulièrement payées. Les unes, et ce sont celles ordinaires, doivent servir à l'entretien de la chambre impériale; les autres s'accordent pour des besoins extraordinaires, et s'appellent *mois romains*. Cette dénomination vient des voyages, ou plutôt des expéditions que les empereurs fesaient autrefois à Rome pour y recevoir la couronne impériale des mains du pape, et pour lesquelles les Etats fournissaient et entretenaient, pendant six mois, un certain nombre de gens-d'armes, à moins qu'ils n'aimassent mieux payer par mois une certaine somme. Un mois romain doit produire environ 50,000 florins.

Chaque cercle peut en outre lever des impositions sur ses membres; ces impositions sont assez considérables dans le cercle de Souabe, qui même a fait des dettes de cercle.

L'armée de l'Empire n'est rien moins que formidable. Chaque cercle et chaque Etat fournit un certain nombre d'hommes, d'après une matricule où l'on a calculé les fractions jusqu'aux *centièmes parties d'un homme.* Il s'ensuit que les régimens des cercles sont un composé bizarre d'élémens hétérogènes. Le cercle de Souabe est le seul dont le militaire soit tenu sur un pied régulier. Les autres cercles sont dans la coutume de ne penser à l'organisation de leurs *contingens* que lorsque la guerre est commencée, et souvent les troupes ennemies ont trouvé les diètes de cercle encore en pleine délibération pour savoir d'après quelle matricule il fallait fixer le nombre des troupes (1).

---

(1) Comme les journaux français ont, pendant la dernière guerre, beaucoup parlé du *triplum* et du *quintuplum* qu'on levait en Allemagne, sans expliquer cès termes à leurs lecteurs, nous allons indiquer le sens de ces mots. L'Empire résolut, en 1681, de tenir toujours sur pied 12,000 hommes de cavalerie et 28,000 d'infanterie; cela s'appelle le *simplum*; ce nombre de troupes devait être prêt à marcher à la première réquisition de l'Empire. Dans le cas de guerre, l'Empire ordonne ordinairement la levée d'un *triplum*, c'est-à-dire, de 120,000 hommes; et dans la dernière guerre on ordonna même la levée d'un *quadruplum* et d'un *quintuplum*, mais toutes ces réquisitions produisent ordinairement à peine un *simplum*; plusieurs Etats déclarent de vouloir payer en argent, et cet argent n'arrive jamais. Le même cas a lieu par rapport aux sommes que les Etats doivent fournir pour la *caisse militaire* de l'Empire. Voici, d'après les répartitions de 1708 et 1734, les contingens que chaque cercle doit fournir pour la levée de 40,000 hommes et d'un million d'écus, ou 1,500,000 florins:

	Cavalerie.	Infanterie.	Argent.	
Le cercle d'Autriche . .	2,522	5,507	306,390 fl.	20 kr.
——— de Bourgogne . .	1,321	2,708	156,360	15
——— Bas-Rhin. . .	600	2,707	105,654	25
——— Haut-Rhin . .	491	2,853	101,411	30
——— Franconie. . .	980	1,902	113,480	25
——— Souabe. . . .	1,321	2,707	156,360	15
——— Bavière. . . .	800	1,494	91,261	5
——— Westphalie . .	1,221	2,708	156,360	15
——— Haute-Saxe . .	1,322	2,708	156,360	15
——— Basse-Saxe. . .	1,322	2,707	156,360	15
TOTAUX . . .	12,000	28,000	1,500,000	florins.
TOTAL GÉNÉRAL	40,000 hommes.			

Voilà une esquisse de ce qu'on appelle *la constitution germanique*, fidèle et exacte autant qne nous le permettent les nombreuses disputes et incertitudes qui règnent même en Allemagne sur plusieurs points essentiels. Ce système fédératif ne présente ni résistance contre un ennemi extérieur, ni ordre et sûreté pour l'intérieur. Le seul bon effet qu'il a eu pour l'humanité, est résulté de son imperfection même. Par une suite de la désunion des princes et de l'absence d'une police générale, les écrivains courageux, persécutés dans un pays, trouvent un asile ouvert dans un autre, et les livres véridiques, qu'on supprime dans une ville, reparaissent dans les endroits voisins.

L'époque de la paix de Westphalie, fut celle de la fixation définitive du système constitutionnel de l'Allemagne, et le siècle qui suivit la conclusion de cette paix, vit cete constitution subsister dans son intégrité. Voilà les raisons qui nous ont déterminés à placer ici les notices sur cette constitution qu'on vient de lire. Nous allons reprendre le fil des événemens historiques.

Après la guerre de trente ans, l'Allemagne jouit d'un repos de vingt-trois années, si l'on excepte la seule campagne de 1664 contre les Turcs; repos qu'elle dut tant à l'épuisement de ses forces, qu'au changement occasionné par la paix de Westphalie dans la politique de l'Autriche. Le cabinet de Vienne, voyant que les Etats de l'Empire n'avaient aucun véritable attachement pour la France et la Suède, conclut que si l'Autriche voulait seulement prendre le masque d'un zèle désintéressé pour la conservation de la constitution germanique, elle parviendrait aisément à éloigner toute inflence des puissances étrangères, et à rallier autour d'elle la majorité de l'Empire. En même-tems elle fit semblant d'être entièrement épuisée d'hommes et d'argent; ce qui acheva de calmer la haine et la crainte qu'on lui avait si long-tems portées. Cette politique réussit parfaitement; et, lorsque l'ambition toujours active de Louis XIV menaça la Hollande, en 1672, l'empereur détermina peu-à-peu tous les Etats à se ranger sous les drapeaux de l'Autriche, qui, depuis long-tems, avait vu avec jalousie les entreprises que la France formait sur les Pays-Bas, alors espagnols. *Turenne* et *Montecuculli*, opposés l'un à l'autre, balancèrent long-tems la victoire. L'Alsace fut plusieurs fois prise et reprise; mais, Turenne mort,

Montecuculli, qui était mécontent de la cour de Vienne, se retira. Ceux que l'Allemagne opposa anx *Créqui* et aux *Schomberg* furent, pour la plupart, malheureux dans leurs entreprises. L'Espagne ne servit qu'à augmenter le nombre des vaincus. La Hollande, qui avait été la cause de toute la guerre, abandonna ses alliés. Louis XIV était maître de dicter les lois de la paix; mais il avait un allié malheureux; c'était la Suède, qui avait perdu contre les Danois, les Brandebourgeois et leurs alliés plusieurs provinces et villes. Pour faire restituer à Charles XI ce qu'il avait perdu, Louis XIV se contenta de garder la Franche-Comté et ses conquêtes en Flandres. La *paix de Nimègue* fut conclue par l'empereur, sans consulter les députés des Etats; ce qui occasionna du mécontentement. L'électeur de Brandebourg et le roi de Danemarck avaient rendu à l'Empire les plus grands services contre la Suède; mais l'Autriche se ligua avec la France pour les forcer à rendre toutes leurs conquêtes. Jamais une confédération de puissance n'avait été si aisément dissoute: la jalousie seule y avait suffi; car, en considérant l'ensemble, le sort des armes n'avait pas été extrêmement inégal entre les deux partis.

Léopold Ier. se vit bientôt enveloppé dans une guerre encore plus dangereuse. Le ministère viennois avait cruellement persécuté les protestans de Hongrie; il chercha d'ailleurs, par plusieurs changemens dans l'administration intérieure, à rendre absolument esclave cette nation fière et belliqueuse. Une insurrection, sous la conduite de *Tekely*, fut la suite naturelle de ces procédés tyranniques. L'empereur turc, *Soliman II*, prince avide de gloire et de conquêtes, prit la défense des Hongrois, et pénétra en 1683, avec une armée formidable, jusques dans l'Autriche. Vienne même fut assiégée; mais le brave Stahremberg la défendit pendant deux mois, au bout desquels les armées polonaise et allemande, commandées par *Jean Sobiesky*, roi de Pologne, vint la délivrer. Tel fut encore l'orgueil de la cour de Vienne, que le roi de Pologne put à peine obtenir une entrevue avec l'empereur, parce qu'il ne voulut point se soumettre à un cérémonial offensant pour l'honneur de sa couronne.

Louis XIV profita de ces circonstances pour commencer les fameuses *réunions*, c'est-à-dire, que, par des tribunaux

composés de ses propres sujets, il se fit adjuger des villes et des pays appartenans, soit à l'Empire, soit aux Pays-Bas espagnols. Les villes de Strasbourg et de Luxembourg furent les plus considérables de ces conquêtes juridiques. Louis XIV n'attendait que le moment où l'Empire, ne pouvant plus résister aux forces ottomanes, se serait vu obligé de se jeter entre les bras de la France. Mais la fortune ayant abandonné les Turcs, la France conclut, en 1684, une trève de vingt ans, gardant Strasbourg et Luxembourg. Le succès des armes autrichiennes en Hongrie, la réunion héréditaire de ce royaume à l'Autriche, et le refus que fesait l'Empire de changer la trêve de 1684 en une paix perpétuelle, durent bientôt faire entrevoir au roi de France que l'Autriche n'attendait que le moment de l'entier épuisement des Turcs pour revendiquer les pays ennemis. Il résolut donc d'attaquer le premier, et commença, en 1688, une guerre dans laquelle il eut bientôt à combattre l'Empire, l'Autriche, l'Espagne, le duc de Savoie, la Hollande et l'Angleterre, réunis contre lui. Ce fut dans cette guerre que, par les ordres de Louvois, le Palatinat fut dévasté de la manière la plus barbare. L'Autriche employa ses forces contre les Turcs, et ne s'intéressait que faiblement à la guerre contre la France. Le duc de Savoie trahit ouvertement ses alliés. L'Espagne était plus faible que jamais. Guillaume III, seul ennemi actif qu'eût la France, avait plus de courage que de bonheur. Enfin, les *Catinat*, les *Luxembourg* avaient remplacé les Turenne. Avec tant d'avantages, joints à celui de l'unité des plans, il n'est point du tout étonnant de voir Louis XIV balancer toutes les puissances alliées, et dicter les conditions de la *paix de Ryswyck*, en 1697. La députation solennelle de l'Empire se vit jouée à-la-fois par l'orgueil de l'Autriche, et par la politique de la cour de Versailles. L'Empire ne retira de toutes ces guerres que honte et pertes.

Le trône d'Espagne qui, par la mort de Charles II, allait être vacant, devint alors le but vers lequel se tournèrent les vœux ambitieux des princes et les regards pensifs des hommes d'Etat. L'Autriche conclut la paix avec les Turcs, pour vaquer entièrement aux affaires d'Espagne. L'Empire pouvait d'autant moins se refuser à prendre une part active dans cette dispute, que ses intérêts les plus chers s'y trou-

vaient compromis. Si les Pays-Bas espagnols tombaient dans les mains de Louis XIV, ce monarque entreprenant aurait bientôt cherché à se rendre maître de toute la rive gauche du Rhin, ou du moins il aurait tenu les électeurs et autres princes dont les Etats étaient situés sur ce fleuve, dans une inquiétude et une dépendance éternelles.

Tous les traités de partage qu'on avait conclus sur la succession espagnole restèrent sans effet. L'Angleterre, la Hollande et l'Empire s'efforcèrent de mettre un archiduc sur le trône d'Espagne, à l'exclusion de Philippe V, prince de la maison d'Anjou, soutenu par la France, et désigné par le testament de Charles II, dont on a voulu, sans raison, révoquer en doute l'authenticité. Empêcher que jamais la couronne d'Espagne fût réunie sur une même tête, soit avec celle de l'Empire, soit avec celle de France, tel était le but avoué des deux puissances maritimes. Cette réunion était justement ce que la France et l'Autriche cherchaient, chacune dans son sens. Il ne faut donc point regarder les Anglais et Hollandais comme véritables alliés de la maison d'Autriche; ils ne jouaient et ne voulaient jouer que le rôle de médiateurs. Ils favorisèrent l'Autriche pendant les règnes de Léopold Ier. et Joseph Ier.; Marlborough combattait à côté du prince Eugène, et la France épuisait en-vain ses dernières forces : mais à peine Charles VI, auquel on destinait la couronne, était-il devenu empereur, que les deux puissances maritimes changèrent de système, et permirent à Louis XIV de placer Philippe d'Anjou sur le trône d'Espagne, en cédant à l'Autriche les Pays-Bas, les royaumes de Naples et de Sicile, le duché de Milan et les places maritimes de la Toscane, connus sous le nom d'*Etat des Présides*. Les électeurs de Cologne et de Bavière, qui, à cause de leur attachement à la France, malgré la déclaration de guerre de l'Empire, avaient été mis au ban, furent restitués dans tous leurs Etats et dignités. Le neuvième électorat, érigé en faveur d'Hanovre, malgré l'opposition de plusieurs princes, fut définitivement reconnu. Les changemens que l'armée française, dans la guerre de 1683 — 1697, avait introduits dans plusieurs endroits de l'Empire, relativement à l'état des deux religions, avaient, par la négligence, ou plutôt par la malveillance de l'Autriche, été confirmés dans le traité de Ryswyck, et le furent égale-

ment dans la *paix de Rastadt et de Bade*, qui, en 1714, mit une fin à la guerre de la succession d'Espagne.

Nous ne sommes pas entrés dans les détails de ces guerres entre la maison d'Autriche et celle de Bourbon, parce qu'ils se trouveront plus convenablement placés sous l'article *France*. De même nous renvoyons nos lecteurs, pour les détails des autres guerres du dix-huitième siècle, à nos articles historiques qui se trouvent à la suite des articles *Autriche* et *Prusse*, première et seconde partie du tome III. Nous n'écrivons ici que l'histoire de l'Empire. Ce corps avait, par les traités de Nimègue, de Ryswick et de Bade, suffisamment appris que sa constitution actuelle ne lui permettait de jouer aucun rôle indépendant dans les contestations politiques de l'Europe. Dès que cette conviction fut devenue générale, chaque prince puissant de l'Allemagne se forma son système de politique à part ; chaque maison ne pensa qu'à sa propre conservation, à l'agrandissement de ses Etats et à l'augmentation de ses armées. Les petits princes seuls continuèrent de croire à l'existence de la constitution germanique. Pour les grands Etats, s'ils fesaient quelquefois semblant de penser à l'intérêt de l'Empire, c'était lorsqu'ils crurent pouvoir en retirer quelque fruit. On peut fixer le développement général de ce nouveau système à l'époque de la paix de Bade ; et si la maison de Brandebourg est devenue une des grandes puissances de l'Europe, c'est sur-tout pour avoir été la première à deviner ces principes, et la plus prompte à les mettre en exécution. Frédéric-Guillaume, dit le *Grand*, électeur, les avait déjà ouvertement suivis.

L'enthousiasme de l'Empire pour l'Autriche devait naturellement se ralentir par le sentiment pénible de tant de pertes, qu'on avait souffertes purement pour l'agrandissement de cette maison. D'ailleurs, cet accroissement de puissance ne pouvait plus échapper aux regards les moins perçans. Mais ce ralliement de l'Empire autour de son chef, avait eu une suite importante et qui restait à jamais. Les princes allemands s'étaient pénétrés d'une haine sans bornes contre la maison de Bourbon, qui autrefois avait été l'objet de leur attachement : cette haine était même devenue nationale et populaire, par les terribles souvenirs des brigandages ordonnés par Louvois, et qui avaient fait maudire à l'Europe

entière le nom de Louis XIV et des Français. La Suède avait de même perdu son influence dans l'Empire par le mauvais succès de ses armes dans la guerre de 1675—1679; et, quoiqu'on fut effrayé momentanément par l'approche de Charles XII et son sejour en Saxe, le crédit de la Suède tomba absolument, lorsqu'après la guerre de 1709—1720, on vit les descendans de Gustave-Adolphe presque chassés du sol de l'Allemagne. Pour ceux qui savent de quelle prodigieuse influence sont les titres dans la diplomatie, il doit aussi paraître digne de remarque, de voir trois électeurs réunir à leur dignité d'Empire celle de la royauté. La Saxe unie à la Pologne; le margrave de Brandebourg devenu roi de Prusse; la maison d'Hanovre élevé sur le trône de la Grande-Bretagne, durent, tant par vanité que par intérêt, se croire appelés à régler les destins de l'Allemagne.

Après la mort de Léopold Ier., prince faible et bigot, que certains jésuites ont voulu surnommer *le Grand*, l'Empire eut un chef actif et éclairé dans *Joseph Ier.*, qui humilia le pape Clément XI, et rétablit les droits des électeurs-rois de Bohême d'assister à la diète. Sous son règne, la chambre impériale fut organisée de nouveau, et la *capitulatiou perpétuelle*, signée en 1711, quelques mois après la mort de cet empereur, garantit aux principes de la constitution germanique une stabilité immuable.

Sous le règne de *Charles VI*, l'Empire s'étant laissé entraîner dans une guerre qui était étrangère à ses intérêts, perdit définitivement la Lorraine, Etat qui déjà, depuis la cession de l'Alsace et de la Franche-Comté, ne jouissait que d'une existence précaire. Sous ce règne, on vit à la diète le premier exemple de ce qu'on appelle une *itio in partes*. Le corps des protestans se sépara de celui des catholiques, et prétendit, en se fondant sur un article du traité de Westphalie, que, lors d'une telle séparation, rien ne pourrait être statué d'après la simple pluralité des voix; mais qu'il fallait chercher les moyens de réconcilier amiablement les deux partis. Les Etats catholiques ne voulurent reconnaître ce principe que relativement aux affaires qui touchaient immédiatement les intérêts des deux religions.

Charles VI, prévoyant qur la ligne masculine de la maison d'Autriche allait s'éteindre avec lui, chercha, par l'acte connu

sous le nom de *sanction-pragmatique*, d'assurer sa succession à sa fille, Marie-Thérèse. L'Empire et l'Europe entière sanctionnèrent cet acte; ce qui n'empêcha pas la guerre de la succession d'Autriche; guerre dont l'effet immédiat fut l'élévation de la maison de Brandebourg par la conquête de la Silésie. Cet agrandissement, et encore plus le vaste génie militaire et politique de Frédéric-le-Grand, changèrent réellement le système politique de l'Allemagne. Une puissance s'éleva qui put contre-balancer la maison d'Autriche. Cette puissance devenait donc nécessairement la protectrice de tous ceux que l'Autriche opprimait: elle était d'ailleurs, dans le fait, à la tête des Etats protestans, quoique la Saxe conservât nominalement cet honneur: ainsi la religion, la politique, l'intérêt de famille, tout concourait pour éterniser cette séparation de l'Empire en deux corps rivaux, et souvent ennemis; séparation qui, de nos jours, rend la constitution germanique effectivement nulle, et réduit tout le pouvoir de l'empereur à l'influence que l'Autriche, comme puissance du premier rang, ne peut manquer d'avoir sur ses voisins plus foibles, et aux liens, aujourd'hui bien relâchés, du zèle religieux et de l'intérêt de l'église catholique.

L'époque où ce système se développa, fut encore marquée par le choix d'un empereur hors de la maison d'Autriche; choix qui cependant n'aurait pas eu lieu, sans la présence d'une armée française. Charles VII, électeur de Bavière, ne retira de sa nouvelle dignité impériale que malheurs et humiliations: loin d'ébranler l'espèce de droit héréditaire que l'Autriche semble s'arroger à la couronne impériale, le règne de cet empereur bavarois, chassé de ses Etats par les armées autrichiennes, et vivant, sous la clientelle de la France, des charités que les autres princes lui fesaient, ne servit qu'à prouver que la dignité impériale ne peut désormais conserver quelque reste de son ancien lustre, à moins qu'elle ne soît relevée et soutenue par les forces d'une grande puissance. C'est-à-dire, en d'autres mots, qu'il n'y a que la Prusse et l'Autriche qui pourront se la disputer.

Marie-Thérèse et le prince de Kaunitz sentirent si bien toutes ces vérités, que, pour déraciner les germes de cette dangereuse opposition, ils ne virent d'autre moyen que l'humiliation et le dépouillement absolu du roi de Prusse. Ce

n'était pas la Silésie seulement qu'on voulut reconquérir dans la guerre de sept ans ; c'était l'Empire entier qu'on aurait assujéti au despotisme autrichien, si l'issue eût été telle que que devait faire présager le zèle de presque toute l'Europe pour servir le cabinet de Vienne. Mais si les monarques de l'Europe n'ont jamais montré plus d'aveuglement sur leurs intérêts et une complaisance plus servile aux vues ambitieuses de l'Autriche, jamais la fortune n'a plus complètement trompé les combinaisons des cabinets. Des hasards heureux réparèrent la folie et la stupidité des diplomates. Frédéric sortit vainqueur de cette lutte terrible, et, pour le bonheur de l'Europe, le système des deux puissances rivales en Allemagne fut dès-lors fixé sur des bases inébranlables.

Le grand objet de la politique de ces deux puissances, fut désormais de conserver l'équilibre de leurs forces mutuelles. On a vu l'application de ce principe dans le partage de la Pologne. On doit encore y rapporter l'opposition que la Prusse mit aux projets de l'Autriche sur la Bavière ; projets qui donnèrent lieu à la célèbre *ligue des princes*, conclue à Berlin peu de tems avant la mort de Frédéric II : cette ligue fut le dernier chef-d'œuvre de ce grand-homme, et un grand service rendu à l'indépendance de l'Allemagne : mais, quant à l'échange de la Bavière, nous avons déjà dit autre part qu'il est fort douteux si le troc de ce pays contre les Pays-Bas, eût pu mettre l'Allemagne réellement en danger. Nous avons lu et relu ce que le grand Frédéric et Mirabeau ont dit contre cette mesure ; mais le respect sans bornes que nous professons pour ces deux sublimes génies, ne nous empêchera pas de croire que l'Allemagne et l'Europe auraient gagné, si l'on avait établi dans la Belgique, comme *Joseph II* voulait, un royaume de Bourgogne ou d'Austrasie pour la maison bavaro-palatine, qui, par le troc proposé, aurait gagné un million de sujets, se serait trouvée débarrassée du voisinage incommode de l'Autriche, et aurait formé une troisième puissance influente dans l'Empire.

L'échange de la Bavière, en ôtant presque tout point de contact entre l'Autriche et la France, aurait probablement empêché les dernières guerres entre ces deux puissances ; car, bien que cette guerre, aux yeux du vulgaire ébloui, et d'après les manifestes, les discours ministériels et les

journalistes, n'ait été entreprise, recommencée et prolongée que « *pour diminuer les prétendus dangers de l'influence ré-* » *volutionnaire de la France* », tous les hommes instruits savent que ce ne fut qu'une simple spéculation de l'Autriche, qui voulut s'agrandir aux dépens de la France, qu'on supposait faible et désorganisée, et aux frais de la Prusse, qu'on supposait assez complaisante pour se prêter à ces vues, ou assez stupide pour ne pas s'en apercevoir : mais le cabinet de Berlin quitta, comme on sait, bien vîte *la bonne cause*, et semblait vouloir se prévaloir des circonstances pour se procurer en Pologne un agrandissement, qui lui aurait donné les forces nécessaires pour soutenir son rôle d'opposition vis-à-vis l'Autriche. Tous ceux qui auront réfléchi sur les richesses territoriales et la population de l'Autriche ; tous ceux qui auront lu le troisième tome de cet ouvrage, doivent être convaincus que le degré de force que la Prusse a déployée, depuis un demi-siècle, n'est que factice, et que cette monarchie a même aujourd'hui besoin d'un accroissement de possessions pour former un contrepoids suffisant contre l'Autriche. Mais le cabinet de Vienne qui, de son côté, n'aime pas à perdre sa supériorité incontestable, employa, non sans succès, des moyens, couverts encore du secret (1), pour se procurer un lot presqu'égal à celui qu'obtint la Prusse.

Ainsi, quoique l'Empire ait perdu, par cette dernière guerre contre la France, des Etats qui formeraient un bon royaume, l'Autriche se soutient au même degré de puissance ; et, quoique la mesure des sécularisations générales, adoptée dans le *traité de Lunéville*, et ensuite par la diète, aille occasionner quelques changemens dans la constitution légale de l'Empire, c'est-à-dire, dans l'ensemble de quelques

---

(1) On a prétendu que l'Autriche menaça la Prusse de terminer *ex abrupto* la farce atrocement ridicule de la croisade contre la liberté et l'égalité, de reconnaître la républiquc française, (fut-ce même dans la personne du dictateur *Maximilien Robespierre*), et venir ensuite, les armes à la main, réclamer sa portion d'héritage en Pologne, ou plutôt empêcher absolument le partage de ce royaume, et y placer un archiduc sur le trône ; mais l'avenir seul pourra découvrir ces secrets (*Voyez* l'article *sur la Pologne*, tome 3).

formes surannées et insignifiantes, le système politique réel de l'Allemagne reste toujours le même, en ayant toujours pour base la rivalité et la surveillance mutuelle de l'Autriche et de la Prusse.

Au moment où l'on nous presse de terminer cet ouvrage, rien n'est encore connu relativement aux indemnités. Un supplément, délivré avec les volumes suivans, apprendra dans le tems à nos lecteurs les changemens survenus (1). Mais nous ne devons pas terminer cet article, sans indiquer quelle est l'attitude politique des puissances intéressées dans l'affaire des indemnités.

---

(1) C'est-à-dire, autant qu'il sera possible de dire quelque chose de sûr dans les premières années qui suivront l'époque définitive. Nous ne doutons pas que d'autres écrivains plus hardis viendront, quinze jours après la nouvelle des sécularisations, annoncer au public *des géographies soigneusement revues, corrigées, refondues, d'après les derniers traités de paix; contenant moitié plus!!! que les éditions précédentes, et augmentées d'une analyse succinte et* RAISONNÉE ??? *des statistiques étrangères les plus nouvelles, et les plus nouvelles de tout l'univers.*

Mais nous prévenons le public que de tels ouvrages ne seront promis que par des charlatans, qui ignorent jusqu'aux élémens de la géographie et de la *statistique*, parce que :

1°. Un ministre même ou un secrétaire de légation, chargé directement des affaires de l'indemnisation, ne pourrait pas, dans le premier instant, donner des notices bien exactes sur ces objets si compliqués et si nombreux;

2°. Parce qu'il y aura vraisemblablement des *échanges* d'une indemnité contre une autre, par des traités subséquens et particuliers;

3°. Parce qu'il faut que même les géographes du pays attendent un an ou deux pour recueillir, examiner et comparer les nouvelles observations, tableaux et dénombremens qui ne manquent jamais d'avoir lieu lorsqu'un pays change de souverain;

4°. Parce que les géographes étrangers à l'Allemagne, avant que de vouloir parler de l'affaire des indemnités, ont besoin de rectifier leurs idées sur l'Allemagne en général, de corriger tous leurs faux calculs de lieues carrées, de prendre notice des divisions véritables ainsi que de plusieurs pays, bailliages, villes et établissemens qu'ils ne connaissent point, enfin de se procurer une idée de la constitution des différens états d'Allemagne, des traités et autres liens subsistans entre eux. Avant que de partager, il faut savoir ce que c'est que les pays qu'on partage.

L'Autriche réclame des indemnités au nom du ci-devant grand-duc de Toscane, et voudrait établir ce prince comme électeur, ou d'une autre manière convenable aux intérêts de la maison dont il est membre : elle ne peut consentir, sans regret, à l'abandon de ses prétentions sur Munster et Cologne ; Etats accoutumés, depuis quelque tems, à ne choisir que des princes autrichiens pour souverains. En se couvrant du masque d'un pur zèle pour la religion et l'église, elle ne regarde en général les sécularisations que comme un mal inévitable ; car presque tous les princes ecclésiastiques étaient dévoués aux intérêts de l'Autriche ; et, comme il y a dans cette maison grand nombre de jeunes princes, on s'attendait à les voir occuper successivement tous les trônes ecclésiastiques de l'Allemagne. Cela fait, l'Empire était à moitié subjugué ; car on aurait aisément persuadé aux chapitres de rendre leurs choix héréditaires dans la maison d'Autriche. Il y a déjà chez les protestans des exemples de semblables conventions, quant à Lubeck et Osnabruck. La maison de Prusse, étant protestante, ne pouvait jamais obtenir ces dignités ecclésiastiques pour ses princes. Voilà donc un excellent et infaillible plan d'agrandissement que *le traité de Lunéville* a ruiné. Ajoutons que les mêmes désirs sur la Bavière se sont réveillés, que l'on cherche réellement à établir *la ligne militaire de l'Inn* que nous avons indiquée tome 3, p, 191, et que les soupçons que nous nous sommes permis relativement à certaines provinces de Pologne et de Turquie, tome 3, p. 158, semblent se confirmer.

Autour de l'Autriche on voit se grouper tous les princes ecclésiastiques, tant ceux qui conservent quelque espérance d'échapper à la sécularisation générale, que ceux qui, sûrs d'être anéantis, ne travaillent que pour obtenir de larges pensions ; ceux de cette dernière classe, sont aussi fort occupés à ruiner et à épuiser leur pays, afin de laisser aux ravisseurs profanes, aussi peu qu'il est possible. Parmi les princes séculiers, le duc de Wirtemberg semble être dévoué aux intérêts de l'Autriche, quoiqu'il attende des indemnités.

La situation de la Prusse forme un contraste parfait avec celle de l'Autriche. L'époque des sécularisations, est pour elle un moment de bonheur long-tems désiré ; étant protestante, elle ne pouvait jamais espérer de placer ses princes dans

dans les états ecclésiastiques ; toute sécularisation donc, sans lui ôter rien, diminue l'influence de sa rivale, l'Autriche. Elle peut espérer de voir la maison d'Orange dedommagée en Allemagne, ce qui lui donne un nouvel allié. Cependant la liaison entre les deux maisons d'Orange et de Brandebourg, n'étant pas si intime que celle entre le grand duc de Toscane et ses *frères*, les archiducs d'Autriche, les chances du jeu ne sont pas égales. L'Autriche est l'héritière éventuelle unique du grand-duc, la Prusse ne pourrait réclamer que sa part dans la succession de Nassau-Orange. Il est clair que la Prusse doit souhaiter de voir les électorats ecclésiastiques supprimés, et ces dignités transférées à la Hesse et autres maisons alliées de la Prusse. Elle ne peut voir avec plaisir le grand-duc introduit dans l'Empire ; car c'est ouvertement autant de gagné pour l'Autriche. La Prusse semble fort avide de posséder quelque port sur l'Elbe ou sur le Weser ; l'Angleterre et le Dannemarck sont d'accord pour ne pas aimer un tel voisinage. D'un autre côté, la Prusse sent très-bien la vérité que nous avons exposée (tome III, deuxième partie, article *Forces Militaires*) relativement au désavantage de ses frontières militaires envers l'Autriche, en Pologne. Mais l'amitié personnelle de Fréderic-Guillaume et du jeune empereur de Russie, garantit parfaitement le premier pour le moment actuel, et entraînerait peut-être dans ces régions, des changemens importans, si le cabinet de Vienne s'avisait imprudemment de donner un libre cours à son aversion naturelle pour celui de Berlin.

Les princes séculiers de l'empire conspirent après le moment où les riches depouilles de l'église viendront réparer leurs finances délabrées, et leur rendre l'équivalent de leurs pertes, dont ils ne manquent pas de faire les tableaux les plus touchans, appuyés sur des calculs dont aucun géographe ne voudrait garantir la vérité. Presque tous attachés à la Prusse, ils ne cessent d'être divisés d'intérêt. Tel pays qui conviendrait à l'un d'eux, pourrait, par la sécularisation, tomber au pouvoir du voisin. L'électeur de Bavière, semble décidé à ne point vouloir échanger ses sujets comme des troupeaux ; sentiment admirable aux yeux d'un politique philosophe, mais qui gêne beaucoup certains grands diplomates et faiseurs de partages. Ce prince, lié avec la Russie

et la Prusse, ne cédera rien au cabinet de Vienne, sans être amplement dédommagée. Les deux maisons de Hesse semblent attendre de bonnes indemnités, et la branche de Cassel même, dans un certain cas, le bonnet électoral ; leur droit repose sur l'amitié de la Prusse. Des protecteurs encore plus puissans, la Russie et la France, sans compter la Suède et la Bavière, assurent au respectable margrave de Bade, des avantages non moins considérables. Le duc de Mecklembourg paraît peu enclin à l'échange de ses Etats contre la Westphalie prussienne ; échange que la Suède ne pourrait voir sans un extrême déplaisir. Le sort d'Hanovre reste enveloppé dans les ténèbres des cabinets ; mais en tout cas, cet Etat réclame ses droits sur différens évêchés (*Voyez notre chapitre X de la troisième partie*). Mais, comme le cabinet de Berlin a fort bien remarqué, si l'on voulait reconnaître tous les droits des princes séculiers sur les Etats ecclésiastiques, il n'en resterait rien pour les indemnités, car les titres de possession sont, comme on sait, un chapitre sur lequel l'église n'a jamais été fort scrupuleuse. Les villes impériales craignent de partager le sort des Etats ecclésiastiques. La ruine de ces petites républiques servirait à sauver quelques chanoines et prélats. La noblesse immédiate se voit traitée comme de simples sujets ; les individus conservent ceux de leurs biens qui sont situés sur la rive gauche du Rhin, et deviennent citoyens français, état qui sans doute vaut mieux que la position équivoque d'un noble immédiat qui n'est ni sujet ni souverain.

Les puissances qui assurent la paix de Westphalie, c'est-à-dire, la France et la Russie (car la Suède n'y influera pas beaucoup), sont, de leur côté, fort occupées des affaires de l'Allemagne, dont l'issue, au premier coup-d'œil, pourrait paraître fort indifférente à ces deux grandes nations. Mais, l'une et l'autre, elles ont en Allemagne des amis à protéger, et une puissance rivale à surveiller. C'est de l'accord ou de la désunion des cabinets de S.-Pétersbourg et des Tuileries, que dépendent toutes les affaires d'Allemagne, et même celles de toute l'Europe. Car, outre les indemnités d'Allemagne, il y a dans ce moment tant d'intérêts qui se croisent, tant de plans, de prétentions et de plaintes, qu'il serait étonnant d'en voir de sitôt une issue.

DEUXIÈME SECTION
DE LA QUATRIÈME PARTIE.

Tableau de l'état des sciences, des lettres et des beaux-arts en Allemagne (1).

Parmi les républiques littéraires de l'Europe, celle d'Allemagne a, sans contredit, une sphère d'activité des plus étendues.

Non-seulement, toute l'Allemagne, mais six départemens de la France, mais la plus grande partie de la Suisse, toutes les villes de Hongrie et de Gallicie, un tiers de la Transylvanie, toute la Prusse orientale et les villes de la ci-devant Pologne, enfin la Courlande, la Livonie et l'Esthonie sont habitées par des hommes dont la langue usuelle est l'allemand. Ajoutons que S.-Pétersbourg et toute la Russie tire encore ses connaissances et ses amusemens, principalement des livres allemands; que les bons esprits de Danemarck combattent encore en vain contre le germanisme, introduit et long-tems favorisé par des ministres anti-patriotiques; que les Hollandais ne font presque rien que traduire des livres allemands. N'oublions pas, que les théâtres anglais et espagnols vivent de Kotzebuë; enfin, que les Teutomanes s'agitent et conspirent jusques dans le centre de Paris. Trente-six millions d'Européens n'ont d'autre source de lecture que l'Allemagne; six autres millions en tirent la plus grande partie de leur nourriture d'esprit.

Observons encore que, dans l'Allemagne et dans le Nord, le peuple lit trois fois plus que ne fait la multitude en France ou en Italie. Voici les causes de cette différence générale, entre les peuples du Midi et ceux du Nord. D'abord le caractère sérieux des peuples du Nord, et la rudesse relative du climat qu'ils habitent, les portent de préférence aux plaisirs de la méditation, seuls plaisirs que le cours des saisons

(1) Nous invitons le lecteur à combiner la lecture de cette section avec celle de l'article sur la langue allemande; au commencement du volume.

ne saurait troubler. Ensuite l'instruction publique est autrement organisée; par exemple, en Danemark, aucun individu n'est admis à la première communion sans savoir lire; même ordre est établi et suivi avec plus ou moins de rigueur dans toute l'Allemagne protestante. Les écoles primaires sont encore imparfaites, mais elle existent du moins par-tout, et c'est plus qu'on ne peut dire de maint pays du Midi. Une autre raison contribue peut-être à rendre ces peuples lecteurs; c'est le vague mécontentement contre certaines institutions sociales, qui se fait sentir dans toute l'Europe. Tandis que les peuples du Midi, sans la moindre idée claire et précise, courent aux poignards et aux torches, ceux du nord mûrissent lentement leurs idées de réforme; et quoique moins opprimés, moins corrompus, et par conséquent moins portés à une révolution, il est impossible de dire l'avidité avec laquelle la multitude, même dans les campagnes, dévore les brochures et les papiers-nouvelles qui leur aprennent, tant bien que mal, l'état politique de l'Europe et celui de leur patrie. La religion protestante concourt encore puissamment à répandre le goût de la lecture. On peut être très-bon catholique, en n'ayant pour guides que le sentiment et l'imagination; mais un culte dépouillé des cérémonies, un culte métaphysique et spéculatif, qui se sert de la langue vulgaire du pays; voilà une institution qui non-seulement invite, mais excite et force le peuple à méditer, à réfléchir. Les sermons protestans sont des dissertations de morale et de dogme, qui exercent la judiciaire et la mémoire; enfin, les traductions en langue vulgaire de la sainte écriture, sont répandues avec profusion; il n'y a pas de cabane où il n'y en ait un exemplaire. On peut dire que c'est dans la bible que tout le Nord apprit à lire.

Quant aux classes supérieures, le goût de lecture est devenu une affaire de mode. Les lecteurs vous heurtent dans les promenades; les boudoirs sont encombrés de livres. Il y a bien quelques cours où l'on affecte de mépriser le langage du pays; quelques gentillâtres de campagne, qui regardeut l'ignorance comme un ancien privilège de la noblesse; quelques vieilles dames qui font semblant de ne lire que du français; mais la plupart des princes de l'Allemagne, sur-tout de la partie protestante, sont les protecteurs déclarés de la langue nationale, des sciences, des lettres et des arts; plu-

sieurs même s'en font un noble délassement. Les amusemens les plus ordinaires de la cour de Gotha, consistent en des expériences de physique et de chimie; à celle de Weimar, on ferait une triste figure, si l'on ne savait parler littérature; l'aimable reine de Prusse occupe elle-même l'office de lecteur auprès de son auguste époux qui, dans mille occasions, a prouvé qu'il sait apprécier les bons auteurs, et qu'il regarde comme un de ses devoirs, de connaître par lui-même l'état des lumières et de l'opinion publique. Qui ne sait que l'électeur de Bavière a l'esprit nourri de la lecture des écrits philosophiques? Même parmi les princes catholiques, il y en a plusieurs de fort éclairés. Le prince évêque de Constance sera plus connu de la postérité, sous le nom illustre de M. *Dalberg*, qui nous rappelle ses ouvrages élégans et philosophiques. Beaucoup d'autres princes et comtes n'ont point cru déroger en prenant la plume du savant, ou en maniant la lyre du poète. Pour être de la bonne compagnie dans l'Allemagne, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, il faut être homme instruit.

L'effet le plus naturel d'un goût si universel pour la lecture, doit être d'augmenter jusqu'à l'infini, le nombre des auteurs et des traducteurs. On sait positivement que le nombre des écrivains vivans qui ont écrit en langue allemande, va au-delà de *quatorze mille*. Un autre fait constant, c'est qu'il se vend annuellement aux foires de Leipsick, 4,000 ouvrages, tandis qu'en Angleterre, on n'en publie que 1000, et en France, 1,500 à 1,600 volumes par an. Il est vrai que les *malins-esprits* prétendent que la multitude des livres est ordinairement une preuve de leur peu de valeur intrinsèque; mais cette remarque perd de sa force, lorsqu'on observe que les écrivains qui produisent ces 4,000 ouvrages, sont en si grand nombre, que peut-être en calculant les proportions relatives, la quote-part de chacun d'eux devient moindre que celle de chaque auteur français ou anglais. Quelques-uns ont dit que le plus grand nombre de ces 4,000 ouvrages sont des traductions; mais c'est une remarque fort superficielle. D'abord, la proportion réelle entre les traductions et les ouvrages originaux, est à-peu-près la même en Allemagne qu'en France; parce que sur dix ouvrages annoncés en France comme originaux, il y en a au moins

trois qui ne sont que réimpressions presque littérales, et traductions non-avouées. Cet illustre métier de plagiaire est fort dangereux et peu lucratif en Allemagne, parce que les journaux critiques (*Voyez la fin de cet article*) tiennent une police sévère et exacte sur ces abus. Les libraires qui se sentent du penchant pour ces sortes d'affaires, ne sont tolérés que dans peu de pays allemands (1). Là, ils lèvent tout-à-fait le masque, et au lieu d'annoncer leurs ouvrages comme nouveaux, à la mode de Paris; ils servent mieux leurs intérêts, en affichant: « Que pour la commodité du public et pour le » bien général des lettres, ils se proposent de donner une » *réimpression* à bon marché, d'un tel ou tel ouvrage qui » vient de paraître, et auquel l'éditeur ou l'auteur a eu l'im» pertinence de mettre un trop haut prix ». Ceci est littéralement vrai: plusieurs gouvernemens protègent cette branche d'industrie; et des philosophes allemands en ont fait l'apologie formelle. Mais ces contrefacteurs, pour la sûreté de leur dos et de leur bourse, ne se présentent guères à la foire de Leipsick, et leurs ouvrages ne grossissent point les catalogues de livres qu'on publie. D'un autre côté, il faut observer que les traductions allemandes valent souvent mieux que les originaux, par les notes et les corrections que le traducteur y ajoute; car en Allemagne, un ouvrage géographique est traduit par un géographe; un traité d'histoire, par un historien, et non pas par ces prétendus hommes de lettres qui ne savent que tourner une phrase.

Malgré ces observations, nous ne nierons pas que l'activité des plumes et des presses ne soit étonnante, disons même outrée, dans certaines contrées de l'Allemagne. Car il règne sur ce point, une extrême inégalité entre les divers Etats, fondée sur la différence des principes que les gouvernemens

(1) Les amateurs des livres allemands doivent observer qu'il y a deux grandes fabriques de contrefaçons, l'une dirigée par M. le conseiller aulique *Schmieder* à *Carlsruhe*; l'autre, sur le sol français, à *Creuznach*, établie par l'industrie du citoyen *Gehr*; on doit prendre garde, en achetant des ouvrages allemands, de ne pas se contenter de ces mauvaises éditions, qui fourmillent de fautes d'impressions, et dans lesquelles les meilleurs ouvrages sont tronqués. On n'en voit que trop parmi les livres allemands de la grande bibliothèque nationale; c'est le même cas avec les ouvrages français dans les bibliothèques publiques d'Allemagne.

professent. Toute l'Autriche ne compte que 900 auteurs; on ne publie que des ouvrages de médecine, des vers et des romans. Les rigueurs d'une stupide censure (1) exercée par des ex-jésuites, ont détourné tous les esprits du métier d'auteur; d'ailleurs, en achetant beaucoup de livres, en lisant autre chose que des romans, on s'expose à être noté par la police secrète, comme suspect de philosophie; car en fait de lumières d'esprit, on aime plus ici les éteignoirs que le briquet. La Bavière ne fait que sortir d'une position non-moins défavorable aux lettres. Les Etats catholiques de Souabe, de Franconie et de Westphalie, ont toujours été connus comme le séjour des ténèbres les plus épaisses. Les landgraves de Hesse n'ont jamais favorisé la liberté de la presse; elle ne convient point à un gouvernement militaire; les amis de la vérité ne savent ni *marcher en ligne*, ni *faire leur quart de conversion*, selon qu'on l'ordonne. C'est donc principalement dans les Etats de Prusse, de Saxe, de Wirtemberg, de Brunswick, dans plusieurs petites principautés, et dans quelques villes impériales, que l'on doit chercher le siége de l'activité littéraire. La Haute et Base-Saxe produisent à elles seules les deux tiers de toutes les productions vendues à Leipsick. Encore, les dissertations académiques d'une trentaine d'universités, et beaucoup d'autres petits ouvrages et journaux destinés pour une seule ville, ne se trouvent pas tous indiqués dans les catalogues de Leipsick.

Si la république littéraire d'Allemagne est remarquable par son étonnante industrie, elle ne se distingue pas moins par une *constitution*, qui lui est particulière. En France, une seule ville réunit presque tous les hommes de mérite; là tout le commerce de la librairie se concentre; là les provinciaux viennent humblement écouter les oracles du goût et de

(1) Voici quelques exemples de l'extrême bêtise des censeurs autrichiens. Un d'eux défendit la vente d'un traité intitulé: *Recherches sur la Trigonométrie*, parce que, dit-il, il ne faut pas faire de recherches sur un mystère comme celui de la Sainte-Trinité. Un autre laissa long-tems passer le fameux *Evangile du jour*, parce que, n'y voyant pas le nom de l'auteur, il crut que c'était le *bon* évangile. On vient de supprimer un journal de statistique, « parce » que ces sortes d'ouvrages ne peuvent servir qu'à découvrir aux » ennemis le fort et le faible de l'Etat. »

l'érudition; là deux ou trois coteries vous donnent ou vous refusent, selon leur bon plaisir, la permission d'avoir du génie. En Angleterre, les gens-de-lettres vivent plus dispersés; le caractère national d'ailleurs s'oppose fortement à tout esprit d'aristocratie; cependant, Londres domine dans l'empire du goût, et ne partage avec Oxford et Cambridge, que celui des sciences et sur-tout de l'érudition. Rien de ressemblant en Allemagne: ici c'est une démocratie fédérative, souvent troublée par des guerres civiles. Il serait possible de distinguer et d'énumérer exactement les *puissances littéraires* de l'Allemagne, d'indiquer presque géographiquement leurs frontières, et de calculer leurs forces respectives. C'est peu des limites que la politique, la religion et les idiomes ont tracées; c'est peu que le Saxon trouve durs les vers à la façon de Berlin; que les auteurs de Souabe et ceux du Holstein, se reprochent mutuellement de ne pas écrire avec pureté, et que tous ensemble ils sifflent le pauvre autrichien qui se console en s'applaudissant lui-même. Non, outre ces factions de provinces contre provinces, chaque université célèbre forme son école particulière. Chacun de ces corps enseignans cherche à conserver son esprit héréditaire, son genre d'activité, sa sphère d'influence, son auréole de gloire (1). Parmi les dix ou douze meilleures universités, il n'y en a pas une qui s'accorde parfaitement avec l'autre. A Leipsick, on vous regarde comme un philosophe dangereux; allez à deux pas de-là, à Jéna, et l'on vous appellera un esprit vulgaire et timide. L'espèce d'autorité et d'influence que ces universités conservent, même dans les affaires civiles, la singulière importance que le public littéraire d'Allemagne attache à des questions de métaphysique; la manière de tout discuter gravement et doctement, manière qui exclut ces railleries, ces mots pour rire, desquels souvent dépend l'issue d'une dispute en France, tout enfin concourt ici à rendre perpétuelles et sérieuses les guerres d'école à école. En Allemagne, il n'y a point de *coteries*, mais il y a des *sectes*.

Il suffit de ces traits généraux, pour se former une idée de

(1) On peut assigner le premier rang à Gœttingue, pour les sciences physiques, les langues anciennes et le droit public. Viennent ensuite Leipsick, Halle, Jéna, Helmstadt, Erlang, Giessen, Marburg, Tubing.

la constitution de l'Allemagne littéraire. Nous allons maintenant en parcourir les différens départemens, en cherchant par-tout à indiquer ce qu'il y a de vraiment utile et estimable dans les productions littéraires d'Allemagne. On ne doit point suspecter l'auteur de ces notices de partialité en faveur de l'Allemagne, puisque comme patriote Danois, il n'a aucune raison d'aimer une nation dont l'influence sur le génie national des Danois, n'a été que trop oppressive et trop désastreuse. Les Allemands ne peuvent pas non plus faire valoir contre nous, les réponses qu'ils font aux auteurs natifs de France; leur langue nous est parfaitement connue et familière; nous avons vécu parmi eux, apprécié ce qu'il y a de bon dans leurs mœurs, etudie leurs habitudes et leurs penchans; enfin nous sommes aussi absolument étrangers aux intérêts du catholicisme, qu'à ceux du protestantisme. Ainsi, les notices qu'on va lire, auront le mérite de l'impartialité la plus entière. Mais on doit pardonner, si l'auteur, en parlant de plusieurs sciences qui se trouvent absolument hors de sa portée, ne fait que répéter les jugemens des écrivains d'une autorité reconnue.

Les Mathématiques. Combien ne doivent-elles pas à la patrie de *Leibnitz* qui, en même tems que Newton, inventa le calcul différentiel et intégral? La Saxe ne sut point apprécier ce grand génie; à Hanovre il ne fut que médiocrement encouragé; mais Charlotte de Prusse sentit qu'elle s'immortaliserait en le protégeant; et dès-lors, il devint le fondateur de cette académie de Berlin qui, parmi tant de membres illustres, compta *Euler*, cet esprit vaste et hardi, pour qui l'*analyse* de l'*infini* ne sembla qu'un jeu; cet écrivain laborieux dont Condorcet a dit: » Tous les mathématiciens qui sont venus après lui, n'ont été que ses disciples ». *Lambert* est peut-être, après ces deux grands coryphées, celui dont la renommée s'est le plus répandue; mais *Kaestner*, *Segner*, *Silberschlag*, *Karsten*, *Vega*, ont aussi chacun rendu des services importans. *Kaestner* a, sur-tout, formé une nombreuse école. Dans ses ouvrages dont plusieurs sont classiques, on admire non-seulement la profondeur et la hardiesse des calculs; mais ce qui souvent manque aux mathématiciens, un esprit philosophique, qui applique avec une rare sagacité, les vérités abstraites aux objets et questions d'une utilité et d'un intérêt plus général. Combien d'autres noms estimables ne pourrions-nous pas citer, si c'était ici le lieu d'analyser

l'excellente *Histoire littéraire des mathématiques*, donnée par *Murhard*.

On ne peut nier que l'Allemagne a donné l'exemple à la France pour ce qui regarde les mathématiques pures. Si aujourd'hui le zèle des Allemands semble s'être ralenti ; si le pays des Laplace, des Lagrange, des d'Alembert tient incontestablement le premier rang dans cette première branche des sciences exactes, il faut cependant rendre aux Allemands la justice qu'ils continuent, avec la plus grande application, à tirer un parti utile des principes mathématiques pour toutes les sciences qui en dépendent.

Parmi ces branches des mathématiques appliquées, celle qui fleurit le plus en Allemagne, c'est, sans contredit, L'ASTRONOMIE. Cette science ne pouvait point être négligée dans un pays où l'on a vu *Nicolas Copernic* trouver, ou plutôt renouveler le seul système raisonnable qu'on ait fait sur la marche et l'ordre des corps célestes ; système dont l'université de Salamanque et le cit. Mercier sont les seuls adversaires connus dans toute l'Europe. Copernic fit bien de mourir à tems pour éviter la sainte colère des prêtres, qui n'auraient pas manqué de le faire brûler, comme on laissa (dans le sens le plus littéral) périr de faim le célèbre *Kepler*, qui découvrit l'orbite elliptique des planètes, et expliqua les lois de leurs mouvemens. *Hévélius* a fait d'excellentes observations sur la lune ; *Clavius*, *Landsberg* et *Weigel* ont contribué à réformer les calendriers, et *Tobie Meyer*, à rectifier les cartes géographiques. Ces noms illustres, ceux de *Wargentin*, de *Hell* et autres, ont maintenant fait place à ceux de *Schræter*, qui nous a fait mieux connaître Mercure et Vénus ; *Olbers*, qui vient de découvrir une nouvelle planète, qu'il nomme Pallas ; *Burg*, connu par ses nouvelles tables de longitude, et enfin celui que j'aurais dû nommer le premier, l'infatigable *Zach*, qui doit, sans doute, être le premier astronome de nos jours, puisque le cit. Lalande le dit, qui seul, aux yeux du public, pouvait lui disputer ce rang. La France même doit à l'Allemagne un *Burkhardt*, dont l'étonnante habileté fait un objet d'admiration pour nos calculateurs les plus profonds. L'Angleterre est redevable à l'Allemagne de son *Herschell*, qui s'est immortalisé en agrandissant l'empire de notre soleil par la découverte d'Uranus. Nous ne devons point passer sous silence les mérites de *Lambert* et de *Bode*, qui, par leurs ingénieuses

inductions, ont deviné d'avance les célèbres découvertes de nos jours, et pressenti l'immensité de notre univers ; vérité non moins importante pour le philosophe que pour l'astronome. Bode est, de tous les écrivains de l'Europe, celui qui a le mieux su rendre la connaissance du ciel populaire, sans lui ôter rien de son exactitude scientifique. C'est-là, non-seulement pour l'astronomie, mais pous toutes les sciences, un genre de mérite dans lequel les Allemands, depuis 20 ans, surpassent, sans exception, toutes les nations civilisées. Leurs abrégés, leurs ouvrages populaires, ne sont point faits avec cette abominable légèreté et superficialité, qui tend à perpétuer l'ignorance et à favoriser la paresse des lecteurs ordinaires : aussi la classe instruite de la société apprécie en Allemagne cette sublime science qui, pour domaine, a l'immensité des cieux. Les princes, les grands font bâtir à l'envi des observatoires ; et si la nature avait donné à l'Allemagne le ciel pur et serein de la Chaldée ou de l'Egypte ; s'ils possédaient des instrumens aussi précieux et aussi parfaits que ceux des Anglais, ils régneraient bientôt en souverains sur le firmament.

L'OPTIQUE, si intimement liée avec l'astronomie, ne doit pas moins à Euler qu'à Newton. Si la théorie anglaise, qui fait consister la lumière dans les émanations directes des corps lucides, a paru satisfesante aux sens, et a été utile aux progrès de la physique dans son tems, elle est sans doute moins ingénieuse que celle d'*Euler*, qui suppose une matière élastique, *l'éther*, dont le mouvement oscillatoire, produit par l'impulsion des corps lumineux, vient frapper les organes de la vue. Le savant allemand paraît ici comme un esprit supérieur, auquel la nature apprend elle-même ses mystères, tandis que le savant anglais ne se présente que comme un observateur laborieux. *Lambert* et autres Allemands ont aussi rendu des services à cette science. Même, dans des tems assez reculés, un Allemand, nommé *Snellius*, expliqua le premier la réfraction des rayons de la lumière, découverte par *Tycho-Brahé*.

Si nous regardons les ARTS MÉCANIQUES auxquels les vérités mathématiques doivent s'appliquer pour devenir vraiment utiles, nous devons remarquer *Leupold*, par son théâtre des machines ; *Silberschlag*, *Hunrich*, *Wiebeking*, *Woltmann* et beaucoup d'autres, par des ouvrages classiques, sur-tout relatifs à l'hydraulique et hydrotechnique ;

Cancrin, *Stieglitz*, *Faesch*, *Suckow*, *Vignola*, comme des auteurs précieux pour l'architecture civile. L'art militaire a, sans doute, plus gagné par les guerres des Allemands que par leurs écrits. Cependant les ouvrages de *Frédéric II*, de *Saldern*, *Schmettow*, *Scharnhorst*, *Tempelhoff*, *Maubillon*, *Warnery*, et l'anti-Prussien *Lindenow*, méritent une place dans les bibliothèques des tacticiens. L'artillerie et les fortifications ne doivent pas beaucoup aux Allemands, quoique ce soit un moine allemand qui, en 1330, inventa la poudre. La marine n'est pas le fait des Allemands; et cependant le *Dictionnaire de la Marine*, par *Rœding*, est le meilleur, ou du moins le plus complet qu'on ait.

La PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE a quelques obligations à la patience des observateurs allemands, et à l'esprit méthodique des auteurs de cette nation. *Otto de Guericke* prouva l'élasticité et la pesanteur de l'air, lorsqu'après avoir, par sa *pompe pneumatique*, retiré l'air de dedans deux demi-boules concaves, jointes ensemble, il y fit attacher 24 chevaux, qui s'efforcèrent en-vain de les séparer. Cette expérience se fit, en 1654, à Ratisbonne, en présence de l'empereur et de quelques princes.

Le systématique *Wolf* rédigea le premier l'*aérométrie* dans une forme scientifique: ses écrits, en général, secs, et hérissés de définitions, ont cependant répandu en Allemagne l'étude de la physique. *Thomasius* anéantit le préjugé populaire sur la sorcellerie. Plus rapproché de nos jours, *Reimarus* le père a répandu dans le Nord l'usage des paratonnerres de Franklin; *Kratzenstein*, professeur allemand à Pétersbourg et à Copenhague, et *Kleist*, inventeur de la bouteille de Leyde, avaient (si je ne me trompe pas), avant Muschenbroek, fait plusieurs découvertes dont ce savant Hollandais profita, et Otto Guericke avait déjà indiqué un appareil d'électricité. Le mérite d'un *Euler*, d'un *Lambert* plus connus de l'Europe; la pyrométrie et l'hygrométrie de ce dernier doivent être remarquées. Les nouvelles découvertes et observations relatives à la physique générale, ne se trouvent nulle part mieux exposées que dans les ouvrages élémentaires d'*Erxleben*, d'*Achard*, de *Hube*. Le spirituel *Lichtenberg* doit être compté parmi le petit nombre des philosophes qui se sont formés des systèmes indépendans sur la physique; toutefois il ne laissa point d'être un

grand observateur; son magasin de physique, continué aujourd'hui par Voigt, est un recueil aussi précieux pour les faits que pour les idées; Lichtenberg défendit et répandit en Allemagne la nouvelle théorie de *Deluc*. Les expériences nouvelles sur le galvanisme, faites par *Humbolt*, *Pfaff* et autres allemands, sont connues et appréciées. En général, les esprits se sont détournés de l'étude systematique de la physique théorique en faveur des expériences, et sur-tout de l'analyse chimique; on a senti, en Allemagne comme ailleurs, que toutes nos connaissances générales sur la nature n'étant encore que des notions succinctes et hypothétiques, il s'agit moins de les rédiger en ordre systématique que de les approfondir et de les étendre. Cependant ce n'est pas l'opinion ni de M. *Schelling*, disciple du philosophe Fichte, ni de son acolyte M. *Eschenmayer*; armés de toute la redoutable métaphysique ultra-kantienne, ces deux écrivains prétendent élever la physique au-delà de la basse et étroite sphère de l'expérience sensuelle; ils plaignent l'aveuglement de ces esprits bornés, qui ne voyent dans la nature que des « *molécules intégrantes* », et qui n'osent pas s'élancer jusqu'à « *l'âme éternelle de cet univers, le principe unique et indivisible de la vie et de l'existence* ». Ces idées poétiques et mystiques ne font pas grands bruit parmi les savans, mais les étudians de Jena en raffolent; et cette étude chimérique ne laisse pas de gâter plusieurs bonnes têtes. *Kant* avait bien abusé de la métaphysique dans sa *Théorie de l'Univers*; néanmoins cet ouvrage, rempli d'érudition, ne doit pas être confondu avec les rêves de Schelling, quoiqu'il en ait peut-être été la source.

Retournons à des objets plus importans. La Chimie est, comme nous avons déjà dit, devenue une étude favorite des savans de l'Allemagne. On sait que *Scheele* était allemand de naissance; il fut le précurseur de Lavoisier. Les noms de *Wiegleb*, *Klaproth*, *Trommsdorf*, *Scherer*, *Westrumb*, *Plenk*, *Gren* et *Crell* sont très-connus et très-estimés en France; personne ne cherche à nier que les chimistes allemands ne soient aussi actifs, laborieux et profonds dans leurs expériences et analyses que les Anglais ou Français; mais on reproche à quelques-uns d'entre eux de méconnaître les avantages du nouveau système chimique dont la France a été le berceau. A Dieu ne plaise que nous osions émettre

aucune opinion sur des choses qui sont au-delà de notre portée, mais nous ne ferons que répéter l'avis d'un grand chimiste antiflogistique, en disant qu'on peut sans honte rester attaché à une école aussi célèbre que celle de *Stahl*, savant profond, et dont la doctrine, bien que trouvée fausse par les expériences modernes, a, dans son tems, été adoptée par toutes les nations, et a fait faire à la science de très-grands progrès. Parmi les chimistes anciens de l'Allemagne, on doit (selon l'histoire de la chymie par *Gmelin*), principalement remarquer *Pott* et *Margraf*, à-peu-près contemporains de Stahl, et lesquels, sur-tout le dernier, ont fait de nombreuses et importantes observations, entre autres celle sur le principe sucrin contenu dans diverses plantes et racines européennes; observation qui, de nos jours, a fourni à M. *Achard* l'idée de procurer à sa patrie, la Prusse, un sucre indigène tiré de la betterave. On ne doit pas non plus oublier les mérites de *Frédéric-Hoffmann*, qui enseigna la préparation des eaux minérales artificielles, celle de l'éther vitriolique et de l'esprit de nitre dulcifié; on doit retenir les noms de *Kunkel*, chimiste qui perfectionna l'art de faire le verre, et de *Tchirnhausen*, qui, par ses connaissances chimiques, créa, pour l'Europe, l'art de fabriquer la porcelaine; enfin, on doit se rappeler que *Becher* prouva déjà que le fer se trouve répandu dans toute la nature, et qu'il a, le premier, classé les minéraux d'après leurs rapports chimiques. Même l'âge ténébreux des rêveries alchimistiques offre plusieurs allemands qui se sont rendus vraiment utiles, comme *Glauber*, *Schott*, *Athanase Kircher*. Même *Théophraste Paracelse*, dont le nom est devenu l'héritage des charlatans, ne laissa pas d'être un génie étonnant pour son siècle. On peut dire que la chimie est née dans les creusets des alchimistes, et qu'elle a grandi dans les laboratoires où l'on travaillait aux fameux remèdes universels. Une bonne fille ne doit point avoir honte de sa mère.

L'HISTOIRE NATURELLE n'a point trouvé parmi les Allemands un Buffon: cela n'est point étonnant; car où trouvons-nous un homme semblable? Pline avec lequel on le compare, n'est qu'un écrivain savant, érudit, plein de goût; Buffon est philosophe, orateur, poète; l'un a fait un excellent ouvrage, l'autre a créé un immortel chef-d'œuvre. L'Allemagne n'aura

probablement jamais un Buffon ; elle a déjà des hommes qui pourraient devenir des Pline, s'ils voulaient. Mais l'esprit qui règne dans ce pays, s'oppose à ces entreprises brillantes ; on montre sur les détails une sévérité minutieuse qui effraie ceux qui pourraient s'y hasarder. Observer avec exactitude, examiner avec sagacité, et ne se laisser rebuter par aucune difficulté, voilà les trois qualités qui semblent innées chez les Allemands. On ne trouve cependant pas toujours les deux premières chez le trop crédule *Conrad Gesner*, et autres écrivains anciens; mais elles se réunissaient déjà chez *Haller*, qui fut à-la-fois médecin supérieur, excellent anatomiste, bon naturaliste, passable poète et médiocre philosophe. Mais c'est sur-tout depuis 1760—1770 que l'étude de la nature est devenue générale. A compter de cette époque, les actes et mémoires de plusieurs académies et sociétés savantes, et quelques journaux, sur-tout celui de *Lichtenberg*, contiennent une foule de diverses observations. Les ouvrages populaires et élémentaires se sont multipliés et perfectionnés ; toutes les bonnes productions de toutes les langues ont été traduites. Comme écrivains dignes de l'attention des autres nations, on peut citer pour la Zoologie, *Schreber*, auteur d'un excellent ouvrage sur les mammifères ; *Bloch*, dont l'ouvrage sur les poissons est unique ; *Merrem*, sur les amphibies ; *Borkausen*, sur les oiseaux ; *Gœze*, *Donndorf*, auxquels on peut ajouter les laborieux éditeurs de Linnée, un *Gmelin* et autres ; (1) la philosophie des animaux par *Reimarus*, et la géographie zoologique de *Zimmermann*. Pour l'Entomologie, qui semble

(1) Pour prouver quel soin les bons traducteurs et éditeurs d'Allemagne apportent à leurs travaux, il suffit de comparer le nombre des espèces indiquées dans la douzième et dans la treizième édition allemande du système zoologique de Linnée, par *Gmelin*.

	Dans la 12me.	Dans la 13me.	
Mammifères	230 espèces.	242	
Oiseaux.	946	2,571	
Amphibies.	292	367	
Poissons	404	807	
Insectes	3,060	7,287	(d'après *Fabricius*).
Vers	1,265	3,980	
Total. . .	6,197	15,254	

particulièrement plaire aux Allemands, on doit remarquer, outre les utiles recueils de *Schaeffer*, *Fuessli*, *Scriba*, *Schneider*, *Illiger*, les écrits plus approfondis de *Herbst* et d'*Esper*; mais sur-tout ceux de *Fabricius*, le Linnée des insectes. J'observe que le Danemarck le dispute à l'Allemagne. *Schræter*, *Chemnitz* et *Martini*, ont publié de grands ouvrages sur la *conchyliologie*. La Botanique doit beaucoup à *Wildenow*, le commentateur de Linnée; à *Hedwig*, qui a sur-tout travaillé sur les plantes cryptogamiques; à *Batsch*, qui a donné un ouvrage savant sur les mousses, et un excellent ouvrage populaire sur toute la botanique. On peut citer avec eloge les differentes *Flores* publiées par *Pallas*, *Sturm*, *Schrader*, *Scopoli*, *Swarz* et autres. *Scheuchzer*, *Blumenbach* et beaucoup d'autres ont fait de bonnes monographies de plusieurs espèces. *Link* a présenté une nouvelle classification et terminologie, plus méthodiques que celles de Linnée, et qui ont été fort goûtées; mais ces changemens sont comme les changemens de constitution: leur utilité pratique est fort douteuse. L'heureuse application des connaissances botaniques, à la *science forestière*, par *Borkhausen*, *Burgsdorf*, *Weisse*, *Léonhardi*, *Seutter*, mérite, à ce qui nous semble, l'attention spéciale des Français, s'il est vrai que les forêts de la France sont aujourd'hui à replanter.

De toutes les sciences naturelles, la Minéralogie est peut-être celle qui doit le plus aux Allemands. Le système de *Werner*, est connu de toute l'Europe. *Emmerling* a donné des élémens très-complets; *Karsten*, de bons tableaux; *Voigt*, *Born*, *Beroldingen*, le baron *de Moll*, *Wiedemann*, *Hoffmann*, ont fait de nombreuses et importantes observations; *Trommsdorf*, *Westrumb*, *Wiegleb*, et en général tous les chimistes modernes, ont approfondi la nature des minéraux. *Schèele* et *Klaproth* en ont même découvert de nouveaux. L'Encyclopédie nouvelle a déjà reconnu les mérites de *Ferber*, qui, surtout, a contribué à la perfection de la géologie. *Pallas* y a également contribué par ses observations, et *Voigt* et *Klügel* par leurs théories, que nous exposerons, parmi d'autres, dans le *Traité de Géologie*. Nous devons à M. *de Charpentier*, qui, probablement, est d'origine française, une *Géographie minéralogique de la Saxe* et d'autres écrits en allemand. Les étrangers même accourent en foule à la célèbre école

de

de Freiberg pour y perfectionner leurs connaissances. *Esmark*, danois, et *Fragoso Siqueyera*, espagnol, ont marqué leur sejour par des écrits publiés en allemand. La France même tire de l'Allemagne des métallurgistes.

Plusieurs VOYAGES intéressans pour les sciences naturelles ont été entrepris par des Allemands. *Pallas* nous a fait connaître la Russie, et *Niebuhr* l'Arabie; *Forster* fut digne de partager la gloire de Cook; *Hornemann* erre peut-être, dans ce moment, sur les bords dn Niger ou sur les montagnes de la Lune; *Alexandre Humboldt* trouva, comme l'Alexandre de Macédoine, l'ancien continent trop étroit, et s'élança pour conquérir à la science le Nouveau-Monde.

La MÉDECINE fleurit plus en Allemagne que la CHIRURGIE. Les universités de Vienne et Gœttingue sont deux écoles célèbres. Combien ne sont pas estimés des médecins les noms d'un *Haller*, d'un *Stahl*, d'un *Van-Swieten*, d'un *Stoll*, d'un *Hufeland*, d'un *Murray*, d'un *Arnemann*, d'un *Selle*, d'un *Weikard*, d'un *Zimmermann*, et d'autres dont nous ne donnons pas les noms, par la raison que nous ne saurions caractériser exactement le mérite de chacun d'eux? *Plattner* combine heureusement avec la médecine un des systèmes philosophiques les plus remarquables et les plus indépendans que nous connaissions. *Sœmmering* et *Loder* ont donné sur l'ANATOMIE de superbes ouvrages, qui cependant ne doivent pas faire oublier ceux de Haller. *Blumenbach* le philosophe-physiologiste, possède la plus complète collection de crânes qu'il y ait en Europe. Il a cherché à découvrir les différences héréditaires qui séparent les diverses races d'hommes: il a cru voir, dans la conformation du crâne, les indices de la stupidité d'un Esquimaux et de la force d'âme d'un Européen. Ce système ingénieux a été poussé plus loin par le docteur *Gall*, de Vienne; il a voulu l'appliquer aux individus; mais S. M. l'empereur eut la bonté de lui écrire: « Que cette hypothèse sur les têtes humaines, tant soit peu matérialistique, » pourrait causer des dérangemens dans celles de ses fidèles » sujets ». Le docteur eut toutefois la permission de prêcher son matérialisme aux étrangers qui se trouvent à Vienne: apparemment que leurs crânes sont plus forts et plus convexes que ceux des Autrichiens. D'autres scènes comiques ont lieu à Gœttingue, où les partisans du *système brownien* et leurs

adversaires en sont venus à une bataille sanglante. Pourquoi les deux partis ne s'accordent-ils pas du moins à reconnaître, avec Brown, le *vin* pour un remède des plus universels, et à finir leur querelle à table ? On voit ici cet esprit de secte dont j'ai accusé les Allemands. *Cappel* à Gœttingue, le célèbre *Frank* à Vienne, Weikard, Rœschlaub et autres médecins s'efforcent d'introduire le système de *l'excitabilité*. On fait des expériences pour et contre dans tous les hôpitaux. Il est vraiment effrayant, pour la pauvre humanité, de voir les médecins se disputer entr'eux sur la manière d'après laquelle ils veulent bien nous tuer.

Nous avons parcouru à-peu-près le cercle des sciences mathématiques et physiques. On a vu que les Allemands y ont fait de très-grands progrès, et qu'un naturaliste, un astronome, un minéralogue, doivent gagner beaucoup à savoir lire les ouvrages allemands, où d'ailleurs ils trouveraient souvent traduites et consignées les observations écrites dans les langues moins connues de l'Europe. Mais tout ouvrage allemand, qu'on veut traduire avec succès, a besoin d'être refondu, quant à la méthode. Les auteurs de cette nation sont presque toujours ou trop diffus, ou trop secs. Eriger cette maxime en principe, n'est qu'une rétaliation de la part des Français ; car les Allemands ont pris pour principe de corriger le fond même des ouvrages qu'ils traduisent du français.

Depuis trente ans, les Allemands n'écrivent presque plus en latin, à l'exception de quelques médecins et botanistes : les sciences sont par-là devenues plus accessibles. Les ARTS et MÉTIERS se sont ressentis de cet heureux changement, et les Allemands en ont même fait une science, sous le nom de *technologie*. Les recueils de *Beckmann* et de *Gatterer*, les ouvrages de *Langsdorf* sur les salines, les excellentes instructions pour les artisans, par *Brodhagen*, et quelques autres écrits, offriraient une moisson considérable à celui qui voudrait en donner l'extrait. *Riem* et autres fourniraient de bonnes choses aux amateurs de l'économie rurale. Enfin, il faut avouer qu'il y a sur la théorie des jardins peu d'écrits plus agréables à lire que celui de *Hirschfeld*. Dans toute l'Allemagne protestante, on a cherché à rendre, autant que possible, commun à toutes les classes du peuple le riche héritage des sciences exactes et physiques. Passons maintenant aux *sciences*, *morales* et *politiques*.

Les rêves de la MÉTAPHYSIQUE et les subtilités souvent fallacieuses de la LOGIQUE, sont aujourd'hui devenues une occupation favorite des Allemands. Dans le dix-septième siècle, la philosophie avait été négligée pour les querelles théologiques. *Leibnitz* osa le premier se frayer une nouvelle route, loin des ténébreux chemins des scholastiques et des tourbillons de Descartes. Sa *Théodicée*, ses *Monades*, son *Harmonie préétablie* entre le corps et l'âme, ont attiré l'attention de tous les philosophes de l'Europe. Il est néanmoins juste d'avouer que Leibnitz, avec une méthode facile et agréable, avec de beaux éclairs de génie, n'eut point des idées assez vastes et assez fixes pour exercer un système. Le froid et méthodique *Wolf*, en régularisant et commentant les idées de Leibnitz, obtint l'honneur de donner son nom à une secte qui long-tems régna despotiquement dans les universités. Mais *Dariès*, *Crusius* et autres philosophes, caractérisés par le nom des *éclectiques*, triomphèrent des wolfiens, et donnèrent une tournure heureuse à la philosophie, en l'appliquant sur-tout à la morale et au droit des gens. Le système des *eudæmonistes*, c'est-à-dire, de ceux qui prenaient pour base de toute leur philosophie morale *le penchant de l'homme à être heureux*, dominait il y a vingt ans dans toute l'Allemagne : elle comptait, parmi ses coryphées, *Feder*, professeur à Gœttingue ; *Eberhard* à Halle ; *Sulzer* et autres philosophes : c'était à elle qu'on devait les judicieux traités de *Garve* ; les élégans morceaux d'*Engel* ; les ingénieux rêves d'*Iselin* et de *Herder* ; les profonds écrits de *Moïse Mendelshon*, surnommé le *Platon des Juifs* ; la théologie naturelle de *Reimarus* ; le traité un peu vague sur le mérite, par *Abbt* ; les ouvrages un peu trop diffus de *Zimmermann*, et plusieurs autres ouvrages que l'Allemagne peut avec orgueil opposer aux ouvrages de d'Alembert, de Diderot et d'Helvétius. Si les auteurs allemands que je viens de citer, le cèdent aux philosophes français pour le style, qui cependant, chez la plupart d'eux, est clair et digne des sujets, ils sont plus forts de choses ; ils se contredisent moins, et ne rabaissent point la dignité de la nature humaine. Cependant aucun d'eux n'a eu le génie de Rousseau, ni l'esprit pénétrant de Hume. Une sorte de timidité les caractérise tous plus ou moins ; ils s'appesantissent sur les détails ; leur système ne remonte pas

jusqu'à des principes généraux bien approfondis et bien fixes.

Kant s'apperçut de cette position des choses, et résolut de faire une révolution en philosophie. Nourri de la lecture des philosophes grecs et anglais, doué d'une immense érudition, il aurait pu devenir plus utile s'il avait voulu être moins grand. Mais son plan était de renverser ensemble tous les systèmes anciens et modernes, sans en laisser subsister une seule trace. Telle devait être la suite de son analyse de nos facultés intellectuelles, par laquelle il voulait donner à notre âme de nouvelles lois organiques; de-là naissait naturellement une terminologie toute nouvelle, et composée de termes plus abstraits et plus obscurs que ceux des scolastiques. Kant, errant dans les hautes régions de la métaphysique, eut d'abord le déplaisir de voir que personne ne s'apperçut de lui. Mais son obscurité même le rendit bientôt un objet d'intérêt général; tout le monde voulut savoir ce que c'était que cette *critique* (c'est-à-dire, analyse) *de la raison*, sur les sens de laquelle cent commentateurs se tourmentaient la tête envain; bientôt on vit s'élever une guerre littéraire, qui, après avoir duré dix-huit ans, semble encore loin de sa fin. Une foule de perroquets ont condamné ou divinisé Kant, sans trop savoir pourquoi. Mais le subtil et élégant *Reinhold*, le sceptique *Schulze*, le sage *Plattner*, et, l'aigle de la métaphysique, *Fichte*, voilà quatre penseurs originaux qui, bien qu'étant de sectes différentes, méritent également une place distinguée parmi les philosophes du dix-huitième siècle.

Quelque soit le résultat définitif de cette guerre métaphysique, elle a eu entre autres l'utilité très-positive de ranimer l'étude des philosophes grecs. Les commentaires érudits de *Tiedemann* et de *Buhle* sur l'histoire de la philosophie, seraient des ouvrages indispensables à celui qui voudrait nous donner une histoire de l'esprit humain, positive et pragmatique.

Oserions-nous parler de la THÉOLOGIE? — Pourquoi ne pas parler d'une science qui a tant de fois exercé les meilleures têtes et les meilleures plumes de l'Europe, qui a tant contribué à la renaissance des lettres, qui demande et l'esprit le plus versé dans la philosophie spéculative et les connaissances philologiques et historiques les plus vastes; enfin, d'une

science dont l'étude seule peut nous délivrer du joug de la superstition et de l'ignorance, en nous menant aux régions tranquilles et lumineuses où la religion et la philosophie s'embrassent, tandis que l'abandon de cette étude doit plonger une nation dans cet abîme de ténèbres, où la bigoterie et l'irréligion se combattent, se succèdent, et finiront par s'allier ensemble contre la morale? Il n'est donc pas étonnant de voir cette étude honorée en Allemagne, comme elle l'est chez les Anglais. Mais il faut ici faire une distinction nécessaire. Dans l'Allemagne catholique, la paix de Westphalie éteignit l'ardeur de disputer contre les luthériens; le mauvais génie de l'intolérance défendit les théologiens catholiques de s'occuper des recherches historiques et philosophiques; l'absence de toute espèce de goût empêcha les orateurs de l'Allemagne de s'élancer sur les traces des Bossuet. Je ne trouve dans tous les pays catholiques ensemble que le savant chanoine *Hontheim*, à Trêves; l'évêque de Konigingratz; *de Hay*, favori de Joseph; *Mutschelle*; *Graser* et quelques autres homiliastes dont les noms soient connus en Allemagne. Ce serait le même cas avec les églises protestantes, si diverses querelles intestines et quelques attaques du naturalisme ne leur eussent pas fait une nécessité des études continuelles et des immenses travaux littéraires. Je ne nommerai cependant que les auteurs dont les ouvrages peuvent être utiles aux théologiens de toutes les communions, aux historiens et aux philologues.

Les *apologies* du christianisme en général, par *Less* et *Kleuker* sont les meilleures qu'on ait à présent, dans quelque langue que ce soit. Le style de Less est par morceaux assez élégant, et il modère l'ardeur de son zèle, excepté lorsqu'il parle de Voltaire.

L'*exégétique* et l'*hermeneutique*, qui ont pour objet l'interprétation de l'écriture sainte, nous ont procuré des ouvrages qui doivent intéresser tant les orientalistes de profession que les historiens et même les beaux esprits. *Herder* a, mieux que l'anglais Lowth, fait sentir les beautés de la poésie des Hébreux, si remarquable par son antiquité et par sa sublimité; on ne peut traiter des sujets historiques avec plus d'esprit philosophique que les mœurs et antiquités judaïques ne l'ont été par *Eichhorn*; l'immense érudition de *Michaelis* n'a

presque rien laissé à faire aux commentateurs des écrits hébreux, si importans pour connaître le génie des nations anciennes et les mœurs de l'Orient ; son ouvrage sur la législation mosaïque mérite d'être étudié, ne fût-ce que pour voir l'influence de cette législation sur l'organisation sociale de l'Europe. Je nommerai encore *Dathe*, qui a écrit en latin, et *Paulus*, qui a publié d'excellens mémoires sur toute la littérature et les antiquités de l'Orient.

Les *dogmes* du christianisme, fortement attaqués par *Bahrdt* et autres fauteurs du naturalisme, ont subi la confrontation la plus sévère avec les livres saints ; on a, dans le même but, fouillé tous les recoins de la *patristique*, et toutes les ténébreuses profondeurs de l'histoire ecclésiastique. Les ouvrages de *Walch*, *Mosheim*, *Schrœkh* ne se distinguent que par une immense érudition ; mais *Semler* introduisit dans ces recherches un scepticisme philosophique, et l'abbé *Jérusalem*, sans encourir, comme Semler, le blâme d'hétérodoxie, détourna les esprits de l'ancienne dogmatique, en donnant à la morale une préférence presque exclusive. Aujourd'hui Jérusalem paraîtrait un esprit timide. *Luther*, sans doute, s'effrayerait s'il revenait sur la terre, et voyait jusqu'à quel point les docteurs les plus modernes de sa secte se sont rapprochés du *socinianisme*. Car c'est évidemment vers ce système, basé sur une interprétation très-plausible des livres saints, et qui, en écartant les idées mystérieuses, cherche à réconcilier la raison et la foi ; c'est vers la doctrine des Unitaires anciens et modernes que penchent plus ou moins les *Lœffler*, les *Teller*, les *Sack*, les *Ammon*, les *Thiess* et autres docteurs protestans de nos jours. Il est intéressant pour un philosophe d'observer cette marche des choses dans le seul pays où la théologie conserve un rang éminent parmi les sciences. Au reste, toutes ces discussions portent en Allemagne le caractère de gravité qui leur convient ; le mépris universel a réduit au silence ceux qui voulurent introduire le ton indécent de l'école de Voltaire. Les Allemands exigent d'un homme qui veut écrire sur des questions de théologie, qu'il soit profondément savant, et en outre modeste. En discutant les opinions, on respecte les personnes. Jamais les théologiens philosophes que je viens de nommer ne se sont permis d'insulter un *Rosenmüller*, un *Flatt* et

autres coryphées d'un parti plus attaché à l'ancien dogme, quoiqu'aussi très - ami de la saine raison. Dans un pays où l'histoire des opinions religieuses a été traitée par des savans comme un *Planck*, un *Ziegler*, ou par la plume élégante et philosophique d'un *Hencke*, il serait impossible de faire lire les niaiseries de l'abbé Bazin ou les vers orduriers de la Guerre des Dieux.

Ce qui prouve sur-tout quelle distance immense il y a entre la fureur froide et insensée des hommes irréligieux et le zèle bienveillant de ceux qui regardent la religion comme une institution susceptible de perfections, c'est l'éclat dont brille la théologie morale en Allemagne, au milieu des discussions sceptiques sur les dogmes. Les *homélies* des protestans ne sont et ne peuvent être des discours semés de fleurs de rhétorique, et s'approchant par fois au sublime de la poésie. Ce genre de sermons est propre pour un auditoire choisi, pour le public d'une ville grande et très-policée. Mais parmi une nation qui préfère ce qui touche le cœur à ce qui éblouit l'esprit, parmi des hommes accoutumés à lire l'écriture sainte, et à regarder son style simple comme un caractère de divinité, là il faut, pour tout ornement, cette douce mélancolie qui règne dans les écrits d'un *Niemeyer*, cette onction évangélique d'un *Zollikofer*, cette élévation purement morale et sentimentale d'un *Spalding*, d'un *Jérusalem*, d'un *Sintenis*, cette concision philosophique d'un *Marezoll*, d'un *Læfler*, d'un *Teller*.

Il s'en faut bien que la jurisprudence soit traitée aussi philosophiquement que la théologie. Quelques idées libérales sur la législation, publiées par *Sonnenfels*, autrichien, par *Moser*, *Klein*, *Eggers*, *Erhard*, et par l'excellent criminaliste *Kleinschrod*; des traités philosophiques sur le droit naturel, par *Kant*, *Fichte*, *Schmalz*, *Hufeland* et *Abicht*; beaucoup d'apologies de la liberté de la presse; plusieurs écrits bien raisonnés sur les divers systèmes créés par la révolution française; enfin de nombreux *Magasins*, où l'on traite des questions relatives au droit public et civil. Telles sont les preuves qui montrent combien l'esprit spéculatif des Allemands est propre à ces sortes de discussions. Mais le contraste des lois existantes avec les principes de la philosophie juridique; le peu d'influence et de crédit qu'on peut se

donner dans cette partie par des ouvrages purement théoriques ; enfin, dans ces derniers tems, la crainte de se rendre suspect d'hérésie politique, voilà les raisons qui forcent même de très-bons esprits à resserrer leurs travaux dans les bornes d'une stérile érudition, qui n'a rien d'intéressant que pour les légistes du pays. Nous remarquerons seulement les noms de *Putter*, qui sont une autorité en fait de droit public d'Allemagne, et *Martens*, le premier publiciste de l'Europe. Mais un ouvrage qui, seul, vaut dix volumes de théories, c'est le nouveau *Code prussien*, publié en 1792 : aucun législateur ne devrait négliger d'en prendre connaissance.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE (que l'on ne doit point confondre avec ce que les Allemands ont appelé *statistique*) n'a pas été traitée en Allemagne d'une manière originale, si ce n'est dans les ouvrages de *Fabricius* ; ce célèbre entomologue n'est pas moins estimable comme auteur politique ; et quoique dans ses écrits il ait eu sur-tout en vue les Etats danois, ils ne méritent pas moins d'être étudiés par les étrangers. *Sonnenfels*, *Iselin*, *Justi*, n'ont fait que développer les idées des auteurs français ou anglais, Mais on cite, avec de grands éloges, un système complet de sciences économiques et de finances par *Pfeifer*, et un autre plus moderne par *Walther*. Les Allemands comprennent tout ce qui regarde les revenus de l'Etat et les impositions sous le nom de *sciences camérales*. Cette dénomination se fonde sur ce que les revenus publics en Allemagne sont perçus par des chambres de rente.

Dans L'HISTOIRE, on doit distinguer la partie scientifique de celle du goût. Pour la première, les Allemands ont toutes les qualités requises, patience, érudition, jugement calme ; mais ils se sont, pour la plupart, exercés sur l'histoire de leur patrie et des autres pays du Nord, ainsi que sur celle de certaines sciences et dans le genre diplomatique et biographique. Les recueils et ouvrages volumineux de *Sleidan*, *Mascov*, *Pufendorf*, *Busching*; *Gatterer*, *Gebhardi*, *Schrockh*, et, parmi les plus modernes, ceux de *Meiners*, *Putter*, *Totze*, *Dohm*, méritent d'être consultés par tout auteur qui voudra éviter ces nombreuses fautes qu'on reproche aux historiens anglais et français, dans tout ce qu'ils ont écrit sur le Nord. Mais on chercherait en vain chez les Allemands une histoire parfaitement composée et écrite. Quant à la compo-

sition ; les auteurs de cette nation ne saisissent pas assez les vues grandes et générales, qui donnent de la vie et de l'intérêt à un ouvrage historique ; ils se noient dans un détail insignifiant, ou se traînent dans les chaînes d'un ordre purement chronologique. Quant au style, il leur sera encore plus difficile de saisir le juste milieu entre une prose plate et vulgaire et les écarts d'une imagination poétique, entre la sécheresse d'un annaliste et la coquetterie d'un rhèteur. Cependant *Schmidt*, auteur d'ailleurs profond et exact dans son histoire d'Allemagne, conserve par-tout le ton de la dignité et de la modération. *Risbeck* court trop après l'esprit. *Schiller* peut être comparé à Florus, et les Allemands nous disent que *Muller* a le génie de Tacite. L'écrivain d'aujourd'hui, qui nous paraît posséder le plus de talent et de goût, c'est *Meister*, qui a sur-tout écrit sur l'histoire de la Suisse. *Posselt* est déclamateur, et s'abandonne trop à l'imagination. *Spittler*, *Hegewisch*, *Meisner* et autres, joignent également de grands défauts à des talens remarquables. Au reste, les Allemands ne font qu'entrer dans cette carrière.

Quant à la GÉOGRAPHIE. je renvoie le lecteur au discours préliminaire de cet ouvrage, où j'ai rendu justice au mérite des Allemands dans cette partie. La *statistique* n'étant qu'une partie de la géographie, c'est à ce même endroit qu'il faut y voir indiqués les travaux qui y sont relatifs.

Pour compléter cette vue générale de ce que l'Allemagne a fait pour les sciences analytiques, spéculatives et historiques, il ne reste que de mentionner les précieux ouvrages sur l'éducation, donnés par *Basedow*, *Salzmann*, *Trapp*, *Rochow*, *Resewitz*, *Stuve*, *Campe* ; ouvrages qui, malgré plusieurs défauts produits par l'enthousiasme de la nouveauté et par l'esprit systématique, doivent être comptés parmi les productions les plus remarquables du dix-huitième siècle. Ils ont produit dans l'éducation publique et particulière une révolution complète, et de l'utilité de laquelle il n'est plus permis de douter, quoique, sans doute, les nouvelles méthodes aient encore besoin de grands perfectionnemens. Les ouvrages élémentaires pour la jeunesse, publiés par *Campe*, *Gedicke*, *Funke*, *Weisse*, *Sophie la Roche*, *Frœbing*, *Raff* et autres, sont tous ensemble calqués sur le nouveau système d'éducation et d'enseignement.

Nous venons maintenant à des objets sur lesquels il est difficile de se former un jugement impartial, et même impossible d'émettre seulement une opinion indépendante, sans choquer l'orgueil de l'une ou de l'autre nation. On sent assez que je veux parler des *belles-lettres*.

C'est proprement à cette seule partie que s'attachent les deux factions contraires, dont les disputes, depuis quelque tems, retentissent dans les petits journaux de Paris, dans les cafés et dans les parterres. Les uns nous crient « que Klopstock surpasse Virgile et égale Homère »; ils voudraient chasser de la scène tous les favoris de Thalie et de Melpomène, pour faire place à leur *Kotzebuë* et à leur *Schiller*. Ils ne cachent pas que le génie de la littérature française leur a toujours paru faible et languissant; que Racine est, à leurs yeux, un versificateur, et Corneille un déclamateur : mais, ne désespérons pas; les traducteurs allemands sont-là : l'énergie germanique vient ranimer le feu sacré des Muses, qui allait s'éteindre en Europe, Rome et Athènes sont toutes entières sur les bords de l'Elbe. Les adversaires de ces enthousiastes ne forment pas un tableau moins comique; ce sont des hommes de lettres, c'est-à-dire, des hommes qui ont appris la grammaire française, et feuilleté le *Cours de Littérature*, par Laharpe. Avec des connaissances si vastes et si profondes, qu'a-t-on besoin de savoir la langue d'un auteur pour le juger? *Rammler?* quel nom mal né pour nos oreilles!... Cela suffit. Rammler n'a pu faire que des vers barbares. D'ailleurs, l'abbé *Dubos* n'a-t-il pas prouvé qu'à cause du froid, le génie ne vient point au-delà du Rhin? Des glaces éternelles couvrent la Souabe, comme on sait, et il ne croît point de vin sur les bords du Mein. Enfin, la religion protestante doit anéantir tout goût et toute imagination : c'est un point décidé; et les poètes allemands sont tous très-protestans, comme on sait. Avec quelques thèses comme celles-là, l'on fait un arrêté de journal, où la littérature allemande se trouve toute entière condamnée à la déportation. Dans cette foule de diatribes, dictées par la fureur de parti, un seul ouvrage a mérité d'être distingué, à cause des talens incontestables et des connaissances étendues de son auteur. Malheureusement madame *de Staël* n'a lu que peu d'auteurs allemands, et seulement ceux d'une certaine école; ses juge-

mens ont l'air d'avoir été dictés par un aveugle admirateur de Gœthe et par un ennemi personnel de Wiéland, tant ils sont exagérés de part et d'autre. Enfin, elle a voulu bâtir un système: toute la littérature du Nord doit être *ossianique;* tout doit se co-ordonner avec cette thèse favorite, qui, par malheur, se trouve dénuée de tout fondement. Le génie d'Ossian est propre au climat de l'Angleterre et de la Scandinavie; mais en Allemagne le ciel est-il moins serein qu'en France? Les torrens y sont-ils plus rapides? La mer, les brouillards et les tempêtes sont, si les cartes disent vrai, plus loin de Dresde ou de Gotha que de Paris. On n'accusa jamais les Allemands de cette ardeur chevaleresque, de ces élans rapides que l'on admire chez les héros du barde écossais. Enfin, les chants d'Ossian ne furent connus que long-tems après que la littérature allemande eut pris sa marche et sa physionomie particulière. Ceux des Allemands qui auraient pu être les imitateurs d'Ossian, ont presque tous préféré d'aller à l'école des Grecs. Toute la partie ossianique de la littérature allemande se réduit à *Werther*, à quelques autres romans et à quelques élégies et romances. Mais c'est trop nous arrêter à combattre des préjugés aussi mal fondés; laissons parler les choses.

La langue allemande est une des moins harmoniques et des moins mélodieuses de l'Europe; les Allemands même l'avouent. Ensuite, elle a une syntaxe des plus artificielles, qui admet et qui même sollicite des constructions compliquées, et des inversions d'autant plus fatiguantes, qu'elles ne produisent que rarement des beautés réelles. En dernier lieu, quoique la grammaire allemande soit bien fixée, surtout depuis *Adelung*, le nombre et la valeur des mots ne le sont pas. M. *Campe* vient de publier un recueil de six à huit milles mots qui n'ont point été adoptés par Adelung. Chacun fait, selon son bon plaisir, de nouveaux mots ou donne une nouvelle acception aux anciens, licence qui ne peut qu'être funeste au goût, en ce qu'elle sert à couvrir, par le masque de la nouveauté, la faiblesse des mauvais ouvrages. Quelques auteurs, à l'exemple de *Voss* (1), exer-

(1) *Voss* a traduit tout Homère, ligne pour ligne et presque mot pour mot; de même les Géorgiques, les Métamorphoses et plusieurs autres ouvrages classiques.

cent une licence encore plus condamnable, en réformant la grammaire elle-même, d'après les principes de la langue grecque; de sorte que pour comprendre une traduction allemande d'Homère, on est souvent obligé de consulter le texte grec. Enfin, l'Allemagne ne possédant aucune grande ville qui pût donner le ton et fixer les règles du goût national, car Vienne ne compte pour rien en fait de littérature; c'est Abdère. Les autres villes sont trop petites.

Je sais que plusieurs Allemands se récrieront contre ce principe, qu'une grande ville est nécessaire aux progrès des belles-lettres. « C'est un préjugé local de quelques citadins » de Paris, diront-ils; les beaux génies de la Grèce naquirent dans de petits Etats séparés l'un de l'autre, comme » ceux de l'Allemagne; le sublime Homère créa l'Iliade » dans quelque petite ville de l'Ionie; le tendre Anacréon » vécut dans l'île de Samos; Pindare respira l'air de la » Béotie. Prenons un exemple plus moderne; la patrie de » Dante, d'Arioste et du Tasse, n'est-elle pas dans le même » cas avec l'Allemagne? Ses villes ne se disputent-elles pas » le sceptre du goût? » A cela je réponds : vous n'avez pas tout-à-fait tort; mais observez que l'Italie n'a point eu de grands poètes tragiques ni des orateurs classiques, et que, si nous admirons le théâtre et l'éloquence des Grecs, c'est à la seule ville d'Athènes que nous en sommes redevables. L'Allemagne, dans son état actuel, aura peut-être des Homères, des Pindares, si le génie national continue à marcher en avant. Mais nous croyons qu'à moins de réunir Hambourg à Berlin, elle n'aura jamais un THÉATRE égal à celui des Grecs ou des Français.

Qu'est-ce qu'une tragédie de *Schiller?* Une suite de cinq ou de dix actes, selon qu'il se trouve, une fable crûment copiée de l'histoire, sans aucun apprêt dramatique, sans aucun effort pour lui donner le coloris de la vraisemblance poétique, quelques situations déchirantes à côté des tableaux du bas-comique, des scènes sans but, sans liaison, un style plat et trivial, ou guindé et fourré de grandes sentences de la philosophie moderne de l'Allemagne. Cependant Schiller est un des plus beaux génies de l'Europe; et né dans Paris ou Athènes, il aurait fait des chefs-d'œuvres immortels. Même avec tous ses défauts, Schiller est le seul auteur tra-

gique original que l'Allemagne puisse citer. *Gœthe* est bien, à ce qu'on dit, le second auteur dramatique de l'Allemagne ; mais si l'on demande quel est son genre, les Allemands ne savent que répondre ; car Gœthe a fait, outre ses romans, des drames à la Shakespear, des opéra dans le genre d'Aminta, des tragédies à la grecque, à l'allemande et à la française, une farce à l'Aristophane, et une comédie sentimentale sur la bigamie ; dans tout cela l'on voit sans doute une grande facilité, beaucoup de verve et le talent d'émouvoir les passions ; mais on cherche en vain une seule pièce parfaite, même au sentiment des Allemands indépendans et impartiaux ; on reste aussi incertain sur la véritable vocation de l'auteur, qu'il paraît l'avoir été lui-même. Parlerai-je de ce froid et méthodique *Lessing*, qui, après avoir injurié Corneille, Racine et Voltaire, dans sa dramaturgie, produit avec une peine incroyable deux tragédies assez médiocres, en prose? C'était cependant un esprit subtil, un grand littérateur, même un excellent juge dramatique, lorsque la passion ne l'aveuglait point ; enfin il a fait honneur à son jugement en protestant solemnellenent « qu'il ne prétendait pas au » titre de génie original, et qu'il savait très-bien que tout son » talent était factice ». Les autres écrivains tragiques ne méritent point d'être nommés. Passons au grand spectacle des Allemands, c'est-à-dire, au drame. *Iffland* joue ici le premier rôle, selon le jugement des nationaux, et l'on ne peut nier qu'il n'ait plus de mérite réel que ce Kotzebuë, qu'on applaudit en Sibérie et en Espagne, à Londres et à Paris. Iffland ferait même de très-bonnes comédies dans le genre de Tartuffe (et c'est beaucoup dire), s'il pouvait se soumettre à un travail régulier ; il y a dans ses pièces, des intentions excellentes pour le haut-comique, des caractères tirés de la vie, contrastes des mœurs bien saisis, des situations théâtrales ; mais ce qui tue tous ses ouvrages, c'est le style, qui est plutôt celui de la chaire que celui du théâtre ; même les patiens acteurs allemands sont forcés de faire de nombreuses coupures dans ses pièces. A force de se copier lui-même, il a fait baisser un peu sa renommée en Allemagne ; il conserve toujours un grand mérite ; c'est celui de ne jamais choquer les bienséances morales. Ce n'est pas là le côté brillant de M. de *Kotzebuë ;* il aime à

peindre des scènes et des caractères qui deviennent lubriques à force de naïveté, disons plutôt de niaiserie; il y a une pièce de lui, où une jeune fille, à la question « Qu'est-ce qui vous manque? » répond fort innocemment: « C'est un mari! » On connaît la moralité exemplaire de Misantropie et Repentir. On peut juger du mérite de Kotzebuë, en observant que cette pièce est son chef-d'œuvre, et que depuis, ses defauts se sont accrus et multipliés. *Schræder*, célèbre acteur, a fait quelques pièces qui se rapprochent du genre d'Iffland et qui ont le dialogue plus serré et plus dramatique. C'est en partie dans les théâtres des trois auteurs que je viens de nommer qu'il faut chercher les comédies les plus goûtées en Allemagne, mais il y en a un quatrième, nommé *Junger*, qui les surpasse tous pour la coupe des scènes et la vivacité du dialogue; il doit cela aux auteurs français, que souvent il n'a fait que copier. *Wezel* serait devenu un grand auteur comique s'il n'était pas tombé dans une espèce de dérangement mental, qui l'empêche de continuer ses travaux. *Grossmann*, satirique mordant, *Beil*, *Beck*, *Babo*, *Stéphanie*, *Gotter* et autres, ne marchent qu'en seconde ligne. Je ne parle pas des feseurs d'opéra et d'autres bagatelles.

Les Romans ont en Allemagne une liaison si intime avec le théâtre, qu'il est juste d'en parler de suite. Tous les genres de romans ont été transplantés dans ce pays, et y ont trouvé un sol merveilleusement propre à leur multiplication. Trois de ces genres semblent cependant dominer en Allemagne; celui qui est consacré aux souvenirs de la chevalerie, celui qui peint en détail l'intérieur des familles, et le roman satirico-philosophique. Nous dédaignons trop le premier genre pour pouvoir dire quels sont les immortels auteurs qui y tiennent le premier rang. Quand aux tableaux de famille, on sait qu'*Auguste Lafontaine* y excelle; cet auteur a le style facile et agréable, l'invention faible, et autant de connaissance du cœur humain qu'il faut pour en imposer à ceux qui apprennent la psychologie dans les romans. *Richter*, plus connu sous son nom de guerre *Jean Paul*, est aujourd'hui l'idole des connaisseurs allemands; c'est une tête dérangée; il colle ensemble des morceaux de Pindare et de Rabelais, et il semble n'avoir écrit que pour exercer les lecteurs à deviner des énigmes; *Leibnitz* a dit que la langue allemande avait

cela de propre, que l'on n'y pouvait pas bien dire les choses vides de sens; Jean-Paul a, par ses écrits, parfaitement prouvé le contraire. Comme des auteurs beaucoup plus estimables, on peut nommer *Heyne*, qui prend le nom d'*Anton-Wall*, imitateur de Marmontel; *Meisner*, dont le style piquant rajeunit tout; *Kotzebuë*, excellent conteur; *Schulz*, *Musæus*, *Becker*, *Junger*, *Heinze* et autres. Les romans satiriques de *Muller*, de *Kuigge*, de *Nicolai* ont beaucoup de sel pour ceux qui en peuvent saisir les allusions. Mais comme ouvrages dignes des regards de l'Europe et de la postérité, on peut citer les romans philosophiques de *Wiéland*. Madame de Staël les traite avec mépris, mais de tout ce qu'on traduit de l'allemand, les ouvrages de Wiéland sont les seuls qui ont réuni un grand nombre de suffrages. Une philosophie absolument sceptique, des coups-d'œil sur l'antiquité, souvent extrêmement justes, des tableaux qui conviennent à tous les tems, de l'esprit naturel, l'ironie douce et aimable d'Horace, une touche gracieuse, un style quelquefois diffus et lâche, voilà le caractère de ces ouvrages, qui sont faits pour plaire aux gens raisonnables comme aux gens du monde. Les romans historiques de *Meisner*, quoique dans un genre différent, approchent, en mérite, des écrits de Wiéland; ceux de *Fessler* fatiguent par un enthousiasme monotone.

Dans l'*Epopée romanesque*, genre plus convenable au goût efféminé des modernes que l'Epopée héroïque, c'est encore *Wiéland* qui tient le premier rang. Nous ne craignons pas de nommer l'*Oberon* de cet auteur comme un des ouvrages les plus achevés que l'Allemagne puisse citer, soit qu'on regarde à la conduite de l'action et à la composition du tout ensemble, soit qu'on s'attache aux détails de style et de versification (1). Les autres ouvrages de Wiéland dans le même genre, ainsi que ses contes grecs, ont tous leur mérite. Les essais d'*Alxinger* et d'autres sont moins heureux. Mais *Gœthe* a réussi à créer dans son Hermann et Dorothée,

(1) Oberon a été deux fois traduit en prose médiocre, et on l'a cependant jugé assez favorablement. Au reste, parler comme nous avons parlé de Wiéland, c'est un crime de lèze-majesté aux yeux de Klopstoskistes et même des Gœthistes; ils traitent Wiéland de *singe français, d'esprit vulgaire, sans force et sans originalité*. Cela donne la mesure du bon goût de ces deux partis.

un nouveau genre, qu'on pourrait appeler l'Epopée idyllique ou familière.

Ceci nous mène naturellement au célèbre *Gessner*, dont le nom est connu et estimé même parmi ceux qui aiment le moins la littérature allemande. Sa douce morale et son style élégant ont sans doute beaucoup contribué aux succès que ses idylles ont eu dans toutes les langues; car il nous semble que ses éternels tableaux d'innocence et de vertu sont un peu monotones sous les rapports poétiques; ce monde idéal qu'il nous peint, n'a pas assez de variété et de vraisemblance interne. On ne l'imite plus en Allemagne; mais l'on s'est jeté dans le défaut opposé. Allez nous peindre comment on fait du café et comment la servante balaye le parquet; décrivez les chaises, les tables, les fourchettes et les verres; brodez ces tableaux intéressans sur le fond de quelque évènement de famille, comme, par exemple, une noce, un départ, et vous avez fait une idylle à la Voss. Il est inconcevable comment un homme qui a si bien traduit Théocrite et Virgile ait pu tellement méconnaître la nature de l'idylle et de la poésie en général; mais il suffit qu'il l'ait fait pour que les Allemands regardent ses idylles comme «*des ouvrages vraiment homériques*» D'autres nous disent «que ce sont des *tableaux de Teniers* (1)!» Un poète de Zurick, nommé *Bronner*, a donné des idylles plus rapprochées du genre de Gessner, et dont quelques-unes mériteraient d'être traduites. En général, le génie de l'idylle domine dans toute la poésie allemande; il est en harmonie avec le caractère et les mœurs de la nation; c'est justement une des raisons principales qui empêcheront long-tems les Allemands à réussir dans la haute poésie dramatique. Les Théocrite et les Sophocle ne furent ni contemporains ni proprement compatriotes.

(1) Teniers, passe encore, mais Homère! comparer sa simplicité héroïque et naturelle à l'affectation minutieuse de M. Voss! Cela prouve que les Allemands, tout en possédant les meilleures traductions et éditions des auteurs grecs et romains, ne savent pas encore apprécier ces immortels modèles. Leur mauvais *esprit de détail* leur fait prendre le change sur ce qui constitue le mérite réel des anciens. De-là une imitation fausse et servile de ces grands-maîtres du goût; de-là tous les préjugés qui règnent dans l'Allemagne pour ce qui concerne les belles-lettres.

Le

Le poème de *Siama et Galmori*, qui dans ce moment enchante le public d'Allemagne, et dont l'auteur se nomme *Siegfried*; les *Sœurs de Lesbos*, par *Amélie d'Imhoff*, et autres ouvrages modernes, se rapprochent du genre de l'épopée pastorale.

La poésie purement descriptive a perdu son crédit, et si l'on admire *les Alpes* de *Haller*, parce que ce fut le premier bon poème qui parût en Allemagne depuis ceux d'*Opitz*; on ne lit que peu le *Printems* de *Kleist*, et le public semble s'être dégoûté de la muse paysagiste de *Mathison* et de ceux qui ont imité sa manière froide et recherchée.

La poésie lyrique dans toutes ses nuances est, selon nous, le genre qui réussit aux Allemands. C'est ici que *Klopstock* se trouve dans sa véritable sphère; sans doute le genie mystique et métaphysique du christianisme et le goût extravagant des poètes hébreux, ont influé beaucoup sur son style et sur le choix de ses images; ce qu'il appelle *vers*, n'est qu'une prose rhytmique, imprimée en lignes inégales; mais, si l'on peut surmonter le dégoût qu'excitent ces bizarreries à la première lecture, on sera ravi des grandes et sublimes beautés, dont les odes sacrées et patriotiques de cet auteur étincellent. Le comte *Frédéric Stolberg*, Voss, Gœthe et mille autres ont écrit des morceaux lyriques dans un genre semblable. Ces poètes ont introduit dans la langue allemande tous les genres de vers qu'on trouve chez Horace. La rime est en horreur à cette école. Un génie bien différent respire dans les odes de *Ramler*, de *Kleist* et d'*Utz*. Un style chatié, sans être pour cela simple ni foible, un choix sévère des images, une marche méthodique, et une versification régulière, voilà ce qui les caractérise. Ramler a fait des odes heroïques, qui ne le cèdent guères à celles d'Horace. Utz égale souvent l'ami de Mécène dans le genre érotique. *Haller* et *Hagedorn*, dans leurs odes, sont plus faibles et donnent un peu dans le genre de M. de Lamotte, de prosaïque mémoire. Mais lorsque les Klopstokistes ardens veulent traiter toute cette école de *froids rimeurs*, ils ne prouvent que l'extravagance de leur goût; ces *rimeurs* sont de tous les poètes allemands ceux qui, bien traduits, choqueraient le moins une oreille française. C'est aussi parmi cette école de rimeurs qu'on trouve les seules poètes agréables et enjoués que l'Allemagne ait

produit. *Weisse* est celui qui a le mieux saisi le ton léger de la galanterie française. Les *Epitres d'un couple d'amans*, publiées par *Gœking*, ont beaucoup de feu et d'originalité. *Jacobi* est plus fleuri, et *Gleim* plus naïf; mais c'est à tort qu'on a comparé ce dernier avec Anacréon. Le bon chanoine d'Halberstadt professe la philosophie du vieillard de Téos, mais il n'est pas le favori des Grâces : il a jeté sur le papier un ou deux mille petites pièces fugitives en petits vers *non rimés*, c'est-à-dire, en prose; on y trouverait peut-être vingt à trente idées spirituelles; le reste ne se fait remarquer que par un abandon extrême dans le style et une doucereuse fadeur; voilà l'Anacréon de l'Allemagne. Ce même poète a mieux réussi dans plusieurs autres genres, sur-tout dans celui de Tyrtée; ses *Chants d'un grenadier prussien* sont d'une simplicité et d'une énergie vraiment admirables. *Hœlty* mérite encore d'être nommé parmi les lyriques, quoique son mérite principal consiste dans ses élégies doucement mélancoliques. Un poète lyrique du plus grand mérite a prouvé que le génie n'est pas étranger au sol de l'Autriche; c'est l'ex-jésuite *Denis*, élégant traducteur d'Ossian, et qui a chanté Joseph II dans des odes héroïques très-belles. Aujourd'hui l'Allemagne aurait son Pindare dans *Schiller*, si cet homme, d'un génie original, n'avait pas le goût si peu formé, et ne se croyait mal-à-propos appelé à être le Shakespear de sa patrie; ses odes sont, selon nous, ce qu'il a fait de mieux.

Les *fabulistes* allemands nous paraissent moins estimables sous les rapports poétiques que sous ceux de la morale. *Gellert* est bien faible et bien froid. *Lessing* est tombé dans le défaut opposé; chaque fable chez lui est une épigramme : elles sont très-bien écrites, mais en prose. *Pfeffel* s'est plus occupé à faire des contes satiriques ou sentimentaux. Il réussit à notre gré dans ce dernier genre, jusqu'à pouvoir être cité comme modèle. Un style pur et facile rend ses ouvrages très-propres à servir de livres élémentaires à ceux qui seraient tentés d'étudier la poésie allemande. Le genre mixte de la *romance*, sur-tout élégiaque, a réussi aux Allemands; *Bürger*, *Hœlty*, *Stolberg* y ont remporté la palme. Mais on abuse aujourd'hui de la facilité apparente de ces petits ouvrages qui ne sont rien, s'ils ne sont écrits avec soin.

La traduction des satires d'Horace par Wiéland n'a eu

aucune influence sur le goût des auteurs nationaux. La satire est en Allemagne ou sévère ou didactique, ou grossière et aristophanique. Dans ce dernier genre, il n'y a que trop d'ouvrages. Gœthe et Schiller même ont eu la foiblesse de prendre ce mauvais ton. Le seul satirique moderne de l'Allemagne qu'on puisse citer comme modèle, c'est le comte de *Stolberg*. Véhément comme Juvénal, sévère comme Perse, il respecte la décence; et, s'il tombe dans quelque défaut, c'est dans un excès de zèle pour la religion et les mœurs anciennes. Ses satires méritent plutôt le nom de poèmes moraux. On peut dire la même chose de *Canitz* et de *Hagedorn*, et quelques autres poètes aujourd'hui trop peu lus. Quant au *Rabener*, que les Allemands appellent leur Swift, c'est un auteur trop rempli des illusions locales et personnelles pour pouvoir plaire aux étrangers; mais il y a dans ses écrits des idées heureuses. *Lichtenberg*, célèbre physicien, mort il y a peu de tems, avait hérité du génie de Rabener, et en fesait une application plus générale. Les épigrammes du mathématicien *Kœstner*, celles de *Lessing* et celles du vieux *Logau*, prouvent que les Allemands peuvent être piquans, sans être grossiers. Il nous paraît néanmoins que le vrai talent comique est fort rare chez les Allemands modernes. Il faut remonter bien des siècles pour trouver le seul poème héroï-comique qu'on puisse citer avec éloge; c'est le *Reinicke-Fuchs*; ouvrage dans le genre de *gli Animali parlanti*, de *Casti*. On donne pour auteur de cet ouvrage un certain Henri d'Alkmar, du quinzième siècle. Les essais qu'on a tentés depuis dans ce genre, n'ont pas eu de grands succès. Nous avons, avec dessein, réservé la haute poésie épique pour la fin; c'est-là l'écueil des modernes. L'Allemagne n'est pas plus heureuse que la France. Elle attend encore en vain son Homère. On a voulu faire honneur de ce titre à M. *Klopstock*; nous croyons qu'on s'est trompé.

Le *Messias*, sans doute, n'a pu être écrit que par un génie supérieur; mais, tout en avouant le mérite personnel de l'auteur, nous ne pouvons nous cacher que ce poème pêche par le choix du sujet, par le plan, par les caractères, par le style et par la versification; en un mot, qu'il est un des plus mauvais poèmes épiques qu'il y ait au monde. D'abord, toutes les personnes sensées doivent convenir que les mys-

tères de la Rédemption, de la Trinité, de la réunion de l'union de deux natures en Jésus-Christ, et toutes ces autres idées théologiques qui forment la base de ce poème, sont des choses si sublimes et tellement inconcevables que la poésie la plus brillante ne pourrait les rendre agréables ou seulement supportables pour le goût et l'imagination humaine; il faut laisser ces objets-là dans le domaine de la foi. Il s'en suit de-là que l'homme-Dieu ne peut jamais être qu'un héros peu intéressant sous les rapports poétiques, car quelle ressemblance entre nous et lui? Pouvons-nous sentir pour lui la crainte, la pitié et tous ces mouvemens d'inquiétude que nous inspire un héros mortel? Les poètes grecs, qui ont chanté Hercule, avaient choisi un sujet assez ressemblant à celui de Klopstock; mais aussi, que sont devenues toutes ces Héracléïdes? A peine Quintilien daigne-t-il les nommer. Les personnes secondaires dans le Messias ne sont pas mieux faites pour nous intéresser. Les anges sont des êtres si métaphysiques et si éthériens, que l'on regrette à chaque moment les Dieux d'Homère, un peu grossiers, à la vérité, mais qui du moins étaient *quelque chose*. Klopstock a voulu faire ses diables moins diables que ceux de Milton, et par cette maladresse il en a fait des bavards ridicules, dont tout l'effort se borne à former une petite intrigue parmi les sénateurs et les pontifes de Jérusalem. Sans doute, Klopstock s'est vu forcé par l'orthodoxie protestante à sacrifier ce que demandait l'art poétique à ce que dit l'Evangile. Il a cherché à remplacer le spectacle bruyant et varié des passions et des intérêts par des sentimens très-chrétiens et des nuances de caractère très-finement dessinées. Au lieu de laisser les caractères se prononcer fortement par des actions, il nous peint l'influence de la grâce divine et les tentations par le diable; il nous donne des définitions de caractères et des remarques psycologiques, propres à briller dans une biographie ou dans une histoire; mais ces beautés métaphysiques paraissent extrêmement froides aux yeux de nous autres profanes qui avons lu l'Iliade et l'Enéïde. Ajoutez que tout cela est habillé d'un style à-la-fois *oriental* par ses figures, et *allemand* par la longueur des périodes et par leur construction difficile. Nous ne connaissons aucune lecture plus fatiguante: le style de la Bible a du moins le mérite d'être quelquefois simple et précis;

mais Klopstock semble éviter ces deux qualités, et sur-tout la dernière. Enfin, la versification est, je ne dirai pas, mauvaise, mais absolument nulle; des lignes sans césure juste, et dans lesquelles le pied trochée remplace sans façon le pied spondée ou dactyle, voilà ce qu'il nous donne pour « *des hexamètres* ». Malgré cette opinion peu favorable que nous venons d'exposer sur le poème épique de M. Klopstock, nous devons avouer qu'il y a des morceaux excellens, entre autres, la description du dernier jugement dans le dix-huitième chant. Klopstock a peut-être un génie égal à celui de Milton ou de Camoëns, mais nous croyons que son goût, pour être en apparence plus châtié que celui de Milton, n'en est pas plus sûr ni plus classique. Il faut être bien enthousiaste, pour le comparer à Virgile ou à Homère.

Nous avons tracé l'esquisse du Parnasse allemand avec une impartialité qui ne plaira pas beaucoup aux poètes de cette nation. Tournons nos regards vers une partie, dans laquelle la sévère équité nous permet de distribuer plus largement nos éloges. Si nous disons que les Allemands, dans l'étude des langues anciennes, des antiquités classiques et de toutes les branches y relatives, surpassent les Français d'aujourd'hui, nous oserons croire que les savans éditeurs et co-opérateurs du Magasin encyclopédique tomberont d'accord avec nous. De belles et savantes éditions des auteurs classiques paraissent journellement en Allemagne; le philologue *Heyne* à Gottingue, est regardé comme le premier homme, dans sa partie, de toute l'Europe, même des Anglais qui dédaignent tout ce qui n'est pas de leur cru; *Ernesti* et *Reiske* avaient brillé avant Heyne, et *Schutze*, *Wernsdorf*, *Mitscherlich*, *Heeren* et autres, en partie élèves de Heyne, sont dignes de figurer avec les plus célèbres philologues de l'Europe; *Schweighäuser* et *Brunck* appartiennent plus à l'Allemagne, qu'à la France. Les ouvrages élémentaires sur les antiquités, les grammaires latines, les dictionnaires, tous ces livres dont le secours est indispensable pour l'étudiant en philologie, ont été portés en Allemagne à à une grande perfection. *Meierrotto*, *Gedicke*, *Harles*, *Eschenburg*, *Moritz* et autres noms, s'offrent ici en foule. Mais parmi ceux qui ont travaillé sur ces matières dans la vue d'étendre les connaissances des savans mêmes, quel homme tant

soit peu lettré, ignore le célèbre nom d'un *Winckelmann*, auquel le philologue doit autant que l'artiste. *Lessing* fut grand dans cette partie; *Klotz* ne le lui cédait guères en érudition. De nos jours, *Bœttiger* marche sur leurs traces. On écrit cependant moins purement, moins élégamment en latin que dans beaucoup d'autres pays; cela vient du mauvais goût qui règne dans la poésie et l'éloquence allemandes; en partie aussi de ce que le public semble faire peu de cas de cet exercice utile et agréable. Le professeur *Eck* à Leipsick, se distingue comme latiniste. Les traductions allemandes des auteurs classiques sont infiniment au-dessus de toutes celles qu'on a faites autre part; celles d'Homère et de Virgile par *Voss;* celle d'Aristophane, de Lucien, et des satires et épîtres d'Horace par *Wiéland;* celles de Martial par *Ramler;* de Sophocle par le comte *Stolberg*; de l'éthique d'Aristote et des offices de Cicéron par le philosophe *Garve;* de la politique d'Aristote par *Schlosser*, peuvent être regardés sous plusieurs rapports, comme des ouvrages importans pour les savans. Beaucoup d'autres bons traducteurs ont travaillé pour le public éclairé.

Dans les *beaux-arts*, les Allemands ne se sont par exercés avec un zèle bien constant; et par-conséquent les succès qu'ils ont obtenus, sont assez médiocres. La *musique* allemande semble faire une exception. Le génie mâle de *Hendel* charma l'Angleterre, et la lyre enchanteresse de *Gluck* opéra une révolution musicale en France. *Haydn* et *Mozart* ne sont pas moins célèbres; et l'on pourrait encore nommer une foule d'autres noms chers aux amateurs de l'harmonie. Mais on sait qu'à l'exception de Gluck, ces maîtres ont rarement su donner à leurs compositions, d'autre mérite que celui d'une harmonie savante; dans la mélodie, ils ont naturellement dû rester loin des Italiens; une langue sèche et dure leur opposait de trop grands obstacles. Ainsi nous croyons avec madame la princesse de Gonzague (1), « Que les Allemands n'auront jamais qu'une musique impuis- » sante à rendre le langage de l'âme; ainsi le veulent leur » climat, leur organisation, leurs passions et leur langue ». Nous croyons cependant que le talent d'exécuter la musique,

(1) Dans ses *lettres sur l'Allemagne, l'Italie, etc.*

appartient dans un très-haut degré aux Allemands. Qu'on pense à *Rode* et *Kreutzer*! Les natifs de Bohême semblent tous naître musiciens. Madame *Mara*, une des premières cantatrices de nos jours, est née en Hesse.

La peinture commence à prendre un essor en Allemagne. *Raphaël Mengs*, a dans son *Ascension*, donné un chef-d'œuvre que plusieurs personnes regardent comme le morceau le plus capital qui ait paru dans le siècle passé. *Tischbein*, long-tems directeur de l'académie de peinture à Naples, n'a pas été moins admiré en Italie qu'en Allemagne. On cite encore *Hackert*, *Graf*, *Oeser*, *Frisch* et *Rode*, comme artistes distingués. *Hess* doit être un excellent paysagiste. C'est dans les ouvrages de ces maîtres modernes, qu'il faut chercher le génie de l'école allemande, et non pas dans ce qui nous reste du sec et froid *Albert Durer*, ou de *Lucas Cranach*. L'Allemagne peut citer avec plus d'orgueil *Holbein*, qu'elle céda à l'Angleterre, et *Kneller* qui aurait pu devenir un grand peintre, si les lords ne l'avaient occupé exclusivement à faire les portraits de leurs nobles familles. Ce mauvais goût des amateurs, empêche en Allemagne, comme en Angleterre, les progrès de l'art. *Hagedorn* et *Wenckelmann*, ont, par leurs écrits, donné l'éveil au bon goût. M. *Goethe* contribue beaucoup dans ce moment à répandre les principes classiques, et à encourager les artistes.

L'art de la *Gravure* doit beaucoup aux Allemands. *Albert Durer* est un des premiers qui l'aient porté à quelque perfection. *Kilian*, *Sandrart* et *Mérian* sont très-remarquables pour leur siècle, et leurs ouvrages ne doivent point manquer d'être placés dans un musée de gravures. *Chodowiecky* avait, autant qu'il le voulait, le génie de Hogarth. *Berger*, *Bause*, *Lips*, *Mechel*, *Geyser*, *Wille* et quelques autres doivent, pour la pureté et l'élégance de leur burin, être mis à côté des plus grands maîtres des autres pays.

Parmi les statuaires d'Allemagne, *Nahl*, de Cassel, obtenait naguères le premier rang, qu'on donne à présent à *Dannecker*, de Stutgart. La sculpture trouve dans l'horreur des protestans pour les images un obstacle très-puissant. Il nous semble que les protestans devraient se relâcher de cette sévérité qui, dans notre siècle n'a plus de but. Chez un peuple, éclairé par la philosophie, si l'on plaçait quelques statues

d'ornement dans les églises, cela ne pourrait réveiller aucune idée superstitieuse.

Un autre obstacle pour le progrès des arts se trouve dans la plus grande sévérité des mœurs chez tous les peuples du Nord. Les nudités sont absolument proscrites de tout endroit public. On connaît tout ce qu'on peut dire en morale contre cette licence des grecs, dont la nécessité absolue pour les arts semble être reconnue.

Voilà un tableau fidèle et impartial, mais sans doute très-incomplet, de ce que l'Allemagne a fait pour les sciences, les lettres et les arts. Ceux qui voudront s'en former une idée plus complette devront consulter les *journaux littéraires* d'Allemagne; ces feuilles, ou plutôt ces ouvrages, ont le mérite de l'exactitude et de l'impartialité dans un aussi haut degré que les *magasins* anglais; comme ils sont en grande partie indépendans de la politique des gouvernemens, et qu'ils forment dans les lettres une république à part, on trouve rarement ces accès de haine et d'intérêt propre, cette honteuse vénalité, cette lâcheté servile et cette versatilité d'opinions qui ne peuvent qu'avilir la plume d'un journaliste. Cependant l'*esprit de secte* donne à chaque tribunal littéraire d'Allemagne un système particulier, qu'il faut connaître ou deviner pour lire avec quelque fruit leurs jugemens.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

616753

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE CINQUIEME VOLUME.

L'ALLEMAGNE, TROISIÈME ET QUATRIÈME PARTIE, *contenant les* ÉTATS DE L'EMPIRE *et les* REMARQUES GÉNÉRALES.....Page 1

TROISIÈME PARTIE. ÉTATS DE L'EMPIRE.....2
Vue générale de l'Empire; situation, étendue, population, pertes.....*ibid.*
Climat, montagnes, fleuves, cinq grandes régions physiques.4
Tableau des hauteurs.....vis-à-vis p. 8
Origine des habitans, langues, quatre dialectes principaux.13
Caractère physique et moral des Allemands en général.....18
CHAPITRE PREMIER. ÉTATS DE L'ÉLECTEUR DE SAXE.....22
Situation, étendue, population, climat, sol, etc.....23
Minéraux, végétaux, animaux.....24
Divisions, subdivisions, nombre de villes et de villages; population détaillée.....27
Topographie matérielle des villes; *Dresde*, musées, galeries, établissemens des frères Moraves.....31
Mœurs des Saxons; prétendue ressemblance avec les Français; Foire de Leipzick.....43
Religion, instruction publique, liberté des paysans.....46
Détails sur les manufactures, les fabriques et le commerce 48
Constitution politique; revenus et dépenses; dettes d'Etat; militaire.....56
Notes historiques sur la maison de Saxe.....61
CHAP. II. ÉTATS DES DUCS DE SAXE.....65
Saxe-Weymar.....67
Saxe-Gotha.....70
Saxe-Cobourg-Saalfeld.....73
Saxe-Hildburghausen.....75
Saxe-Meiningen.....*ibid.*
CHAP. III. ÉTATS DE L'ÉLECTEUR BAVARO-PALATIN.....77
Situation, étendue, population et pertes.....78
La Bavière, *le Haut-Palatinat* et leurs dépendances; situation, sol, trois climats.....79
Minéraux, salines, végétaux, animaux.....81
Topographie des villes, population détaillée, curiosités, dessèchement des marais du Danube.....84

Le Palatinat du Rhin; climat, productions, population, curiosités, musées, galeries de Heidelberg et de Manheim...91
Duché de Berg; ses mines; topographie des villes.....94
Caractère et mœurs des Bavaro-Palatins; religion, instruction publique.....96
Détails sur les manufactures, le commerce et l'économie rurale.....99
Finances; militaire; histoire de la maison Bavaro-Palatine; caractère du souverain régnant.....104
CHAP. IV. ETATS DE L'ÉLECTEUR D'HANOVRE ET DU DUC DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL.....110
Section Ire. *Electorat d'Hanovre.* Situation, étendue, population générale.....112
Climat, sol, fleuves; description des montagnes du Hartz et de leurs mines.....113
Productions animales et végétales.....117
Divisions; topographie matérielle des villes; curiosités.119
Caractère et mœurs des Hanovriens; instruction publique, etc.....125
Manufacture et commerce.....126
Constitution politique, finances, force armée.....130
Remarques historiques.....132
Section II. *Etats de Brunswick-Wolfenbuttel.* Situation, étendue, population, climat, productions.....134
Topographie matérielle des villes.....135
Manufactures, commerce, revenus, militaire, etc....138
CHAP. V. HESSE-CASSEL ET HESSE-DARMSTADT.....140
Section Ire. *Hesse-Cassel.* Situation, étendue, population. *ibid.*
Climat, terrain, montagnes, productions, etc.....141
Topographie des villes; musée de Cassel; parc de Weissenstein.....142
Manufactures, commerce, revenus, forces militaires..146
Section II. *Hesse-Darmstadt.* Mêmes subdivisions que la première section.....148
Remarques historiques sur la maison de Hesse.....152
CHAP. VI. WIRTEMBERG. Situation, étendue, population. 153
Climat et sol. La Forêt-Noire. Richesses naturelles...154
Divisions. Villes, châteaux, galeries et autres curiosités locales.....157
Manufactures, fabriques, beaux-arts, commerce.....162
Caractère des Souabes en général. Instruction publique. Institut théologique. Université militaire.....164
Constitution politique.....167
Revenus. Forces armées.....170
Notes historiques.....171
CHAP. VII. ETATS DU MARGRAVE DE BADE. Situation, étendue, etc.....172
Climat, sol, productions, vignobles.....173
Tableau des divisions.....175

Topographie des villes.....176
Manufactures, commerce.....177
Etat politique. Caractère du souverain actuel.....179
CHAP. VIII. MECKLENBOURG *avec la* POMÉRANIE SUÉDOISE.180
Duché de Meklenbourg. Situation, étendue, climat, productions.....*ibid*
Tableau de la quadruple division de ce pays.....182
Topographie des villes. Bains de mer; la digue sainte..184
Manufactures, commerce, exportations, navigation...186
Constitution, finances, armée.....188
Remarques historiques.....192
Poméranie suédoise. Situation, etc. Villes, etc. Curiosités naturelles et historiques de l'île de Rugen.....*ibid.*
CHAP. IX. ETATS DE PETITS PRINCES SÉCULIERS.....197
Seigneurie de *Iever*.....*ibid*
Duché d'*Oldenbourg*.....*ibid*
Comté de *Lippe*.....198
Comté de *Pyrmont.* Analyse chimique des eaux de Pyrmont. Amusemens de cette ville.....199
Comté de *Rietberg.* Industrie particulière de ce pays.....203
Comté de *Waldeck*.....204
Principauté d'*Anhalt*, histoire de la maisou du même nom.205
Comtés de *Stolberg* et de *Schœnburg*.....208
Seigneuries de *Reuss*.....210
Comtés de *Schwartzbourg*.....212
Ce qu'il faut entendre par *Wetteravie* et *Westerwald*...214
Etats de *Nassau-Orange-Dietz*, mines, fabriques villes, etc.*ibid*
Etats de *Nassau-Weilburg* et de *Nassau-Usingue*.....216
Remarques historiques sur la *maison de Nassau*.....217
Comté de *Wied*; ville de *Neuwied*.....218
Comtés de *Witgenstein*, *Sayn* et *Solms*.....*ibid*
Comté d'*Ysembourg*; ville d'*Offembach*.....219
Comté d'*Erbach*.....220
Comté de *Wertheim*.....221
Principauté de *Schwarzenberg*.....*ibid*
Principauté de *Hohenlohe*.....222
Comté de *Limpurg*.....223
Principauté d'*Œttingue*.....224
Comté de *Hohenzollern*.....*ibid*
Possesion de *Furstenberg*.....225
Possesssions de *Thurn* et *Taxis*.....227
Possessions de *Fugger*.....228
Comtés de *Waldboarg* et de *Konigsegg-Rothenfiels*.....*ibid*
Appendice *sur la noblesse immédiate de l'Empire*, son origine, ses possessions et sa constitution politique.....*ibid*
CHAPITRE X. LES ETATS (cid.) ECCLESIASTIQUES.....233
Avant-propos sur l'origine et la constitution commune de tous ces Etats.....*ibid*

Friedberg, Gengenbach, Gemund, Giengen.....299
Goslar et les mines de *Rammelsberg*.....300
Hall, sa saline, etc.....301
Hambourg, topographie, fortification, étendue.....302
Etablissemens publics.....304
Constitution, loix, institutions.....306
Manufactures, commerce, banque, navigation militaire.....309
Topographie du territoire, revenus.....316
Mœurs, amusemens, états des lumiéres et de l'instruction.....317
Hanse teutonique, origine et esprit de cette confédération, son commerce, sa grandeur et sa chûte.....320
Heilbronn, Isny, Kaufbeuren, Kempten, Leutkirch, Lindau.330
Lubeck, ses edifices, son territoire, commerce, navigation, constitution, etc.,.....332
Memmingen, Mullhausen, Nordhausen Nœrdlingen.....336
Nuremberg, edifices, églises, *joyaux de l'Empire*, commerce et manufactures; constitution, troubles politiques, décadence; différends avec la Prusse à l'égard de son territoire.337
Offenburg, Pfullendorf, Ratisbonne, Ravenspurg, Reutling, Rothembourg, Rottweil, Schweinfurth et Uberlingen.....342
Ulm, ses édifices, manufactures, commerce territoire, dette, décadence.....345
Wangen, Weil, Weissenbourg, Wetzlar, Wimpfen, Windsheim et Zelle.....347
QUATRIÈME PARTIE. REMARQUES GÉNÉRALES, RELATIVES A TOUS LES PAYS DÉCRITS DANS LES TROIS PARTIES PRÉCEDENTES.....350
Histoire pragmatique et politique de l'Empire d'Allemagne.....351
Les Saxons, les Francs et les Slaves.....*ibid*
Charlemagne.....353
Etat de l'Empire en 912.....354
Empereurs de la maison de Saxe; Henri l'Oiseleur, les Ottons.....357
Empereurs de la maison de Franconie.....360
Henri IV. ses disputes avec Grégoire VII; caractère de ce pape; malheurs et fin tragique de Henri.....361
La constitution change sous Lothaire II.....367
Empereurs de la maison de Souabe; guerres de Frédéric Barberousse, etc.....368
Caractère de Frédéric II.....372
Grand-interrègne. Rodolphe d'Habsbourg.....374
Célèbre décret de 1338.....378
Charles IV. Discussion sur le caractère de cet empereur 380
La bulle d'Or.....382
Troubles de Hussites. Concile de Basle, Jean Huss. Ziska.384

Etat de l'Europe en 1493.....389
Héritage de Bourgogne.....390
Charles V. Reforme ecclésiastique. Caractère de *Martin Luther*.....394
Confession d'Augsbourg, Guerre de religion.....400
Concile de Trente.....407
Querelles des luthériens et des Calvinistes.....409
Guerre de 30 ans.....411
Gustave Adolphe, protecteur de l'Allemagne.....416
Il est assassiné.....419
Traité de Westphalie.....426
Exposé de la constitution de l'Empire, d'après ce traité. Droits de l'empereur, des électeurs, des princes et des villes. Tribunaux, diète, armées de l'Empire.....428
Suite de l'histoire.....438
Rivalité de la Prusse et de l'Autriche.....445
Etat de l'empire, au moment du traité de Lunéville (1) 448
TABLEAU DE L'ÉTAT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS EN ALLEMAGNE.....451
Considérations générales.....*ibid*
Mathématiques. Astronomie, Optique; mécanique, etc.457
Physique, chimie, histoire naturelle, minéralogie, botanique, médecine.....460
Philosophie, théologie, morale.....467
Jurisprudence, économie politique.....471
Histoire.....472
Education.....473
Belles-Lettres. Différence des opinions a cet égard...474
Théatre et romans.....476
Poësie pastorales, lyrique, etc.....480
Le *Messias*, caractère de ce poëme.....483
Philologie classique.....485
Beaux-arts.....486

(1) *Voyez*, pour l'état actuel de l'Allemagne, le *Mémoire sur les Indemnités*, inséré à la fin du Volume précédent.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

NOTES et ERRATA.

Page 5, ligne 6, 590,000; *lisez*, 490,000.
N. B. La somme totale est juste.

—— 18, lig. 6 *inf.*, C'est dans ces trois villes, etc.; *lisez*, C'est à Berlin, Hambourg, Leipzick et Dresde qu'il faut, etc.

—— 25, lig. 24, la plus rare; *lisez*, très-rare.

—— 29, lig. 30, Senflenberg; *lisez*, Senftenberg.

—— *id.*, lig. 31, Fiusterwalda; *lisez*, Finsterwalda.

—— 87, lig. 12, Frestadt; *lisez*, Freystadt.

—— 110, lig. 20, Maximilien-Joseph II; *lisez*, Maximilien-Joseph IV.

—— 167, lig. 17, *Wolkenhau;* lisez, *Wolkenhaus.*

—— 141, *N. B.* Les Allemands mêmes appellent quelquefois le mont *Meisner* du nom de *Weisner;* je ne sais laquelle préférer de ces ortographes; ayant oublié de m'en informer lorsque j'étais dans le pays même.

—— 169, *Note.* L'électeur de Wirtemberg actuellement règnant est *protestant;* notre article était écrit et livré à l'impression avant que nous eussions appris ce changement. Nous devons observer que *le prince électoral* se tient éloigné de la cour de son père, qu'il demeure à Vienne, où il est très-bien vû, et qu'il paraît entièrement dévoué à l'Autriche; on le dit même *catholique.*

—— 184, lig. 7, *Grabov;* lisez, *Grabow. N. B.* Par-tout où l'on trouvera *ou* à la fin d'un nom allemand, c'est une faute, il faut y substituer *ow.*

—— 197, lig. 12, *Jever;* lisez, *Iever.*

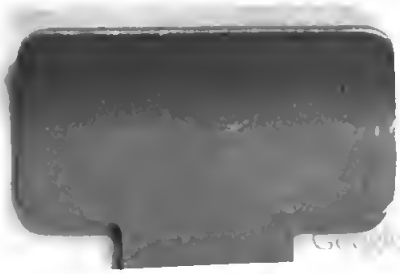
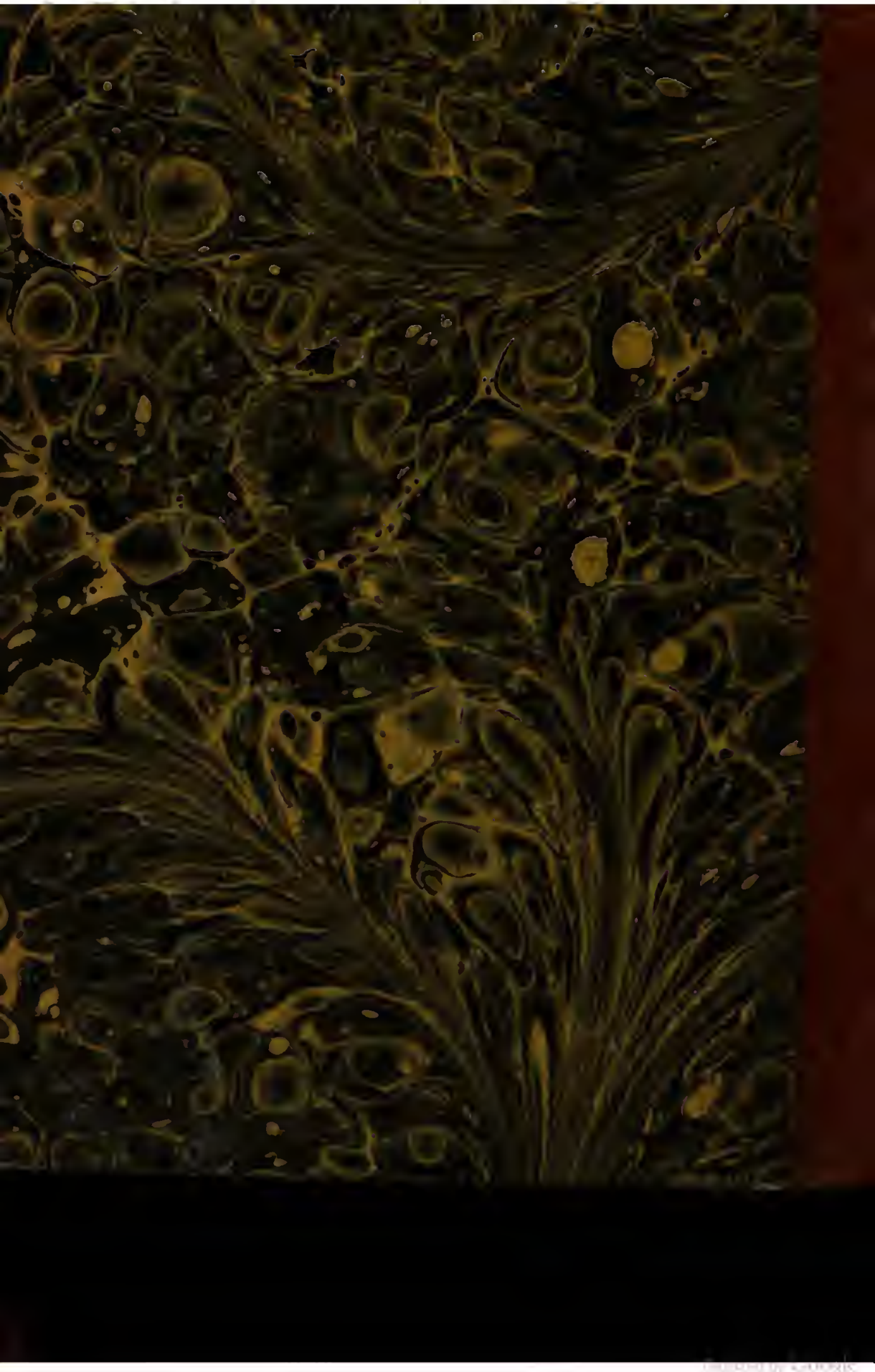
—— 220, lig. 22. *N. B.* le nom *Ernst-thal* ne contient aucune faute d'ortographe; mais comme il n'y a qu'un gosier allemand qui puisse proférer *six consonnes* de suite, je proposerais d'écrire en français *Ernest-thal.*

—— 251, lig. 3, *Erfort;* lisez, *Erfurt*, en français, *Erfort.*

—— 289, lig. 3, *Bréme;* lisez, *Brémen*, en français *Brème.*

—— 294, lig. 10, *Francfort;* lisez, *Frankfurt*, en franç. *Francfort.*

—— 368, lig. 25, *dynatie*, lisez, *dynastie.*

—— 397, lig. 26, *Ante-christ;* lisez, *Antichrist.*
N. B. Dans cette page ainsi que dans quelques autres, il y a une ou deux expressions équivoques, que beaucoup de personnes pourraient regarder comme des actes d'hostilités contre le *christianisme;* pour les prémunir contre cette opinion, nous pensons qu'il suffit de leur faire observer ici que pour être l'ennemi des superstitions qui se sont glissées parmi *les chrétiens*, on n'est pas l'adversaire de la religion chrétienne dans sa pureté primitive, ma heureusement tant méconnue par tous les partis.

—— 458, lig. 31, Ces noms illustres, ceux de *Wargentin*, de *Hell*, etc.; *lisez*, Ces noms illustres ont maintenant fait place à ceux de *Hell*, connu par son voyage en Laponie, de *Schræter*, etc., etc.